

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

LAUSANNE — IMPRIMERIES RÉUNIES (S. A.)

LAUSANNE — IMPRIMERIES RÉUNIES (S. A.)

P
r
B

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE

ET
REVUE SUISSE

CENT-VINGTIÈME ANNÉE

TOME LXXIX

2.25-

LAUSANNE

BUREAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE
23, Avenue de la Gare, 23.

PARIS

CHEZ H. LE SOUDIER, 174 et 176, Boulevard Saint-Germain.

LONDRES

HACHETTE & Cie, 18, King William Street, Strand.

LEIPZIG

A. TWIETMEYER. — F.-A. BROCKHAUS.

NEW-YORK

G.-E. STECHERT & Co, 9 East, 16th Street.

1915

Tous droits réservés.

137804
10/2/16



LE CINQ-CENTIÈME ANNIVERSAIRE

DU

SUPPLICE DE JEAN HUS

La date du 6 juillet 1915 est le cinq-centième anniversaire du supplice de Jean Hus, brûlé à Constance en 1415 par décision du célèbre concile. J'ai eu l'occasion d'étudier autrefois ici-même la figure du grand réformateur¹. J'ai montré qu'il n'y avait pas seulement en lui un prédécesseur de Luther et de Calvin, mais un patriote slave luttant pour l'émancipation intellectuelle d'une nation slave depuis longtemps opprimée et exploitée par les Allemands. Les guerres qui ont suivi sa mort ne furent pas seulement, comme chez nous, des guerres religieuses destinées à faire prévaloir tel dogme ou telle confession. Elles furent aussi des guerres nationales.

Il y a aujourd'hui en Bohême beaucoup de patriotes qui s'intéressent médiocrement à la communion sous les deux espèces, beaucoup de catholiques qui sont hostiles à ce rite, mais tous — sauf quelques fanatiques — sont d'accord pour vénérer dans la personne de Jean Hus le

¹ *Jean Hus et les Hussites d'après les nouveaux documents*, janvier, mars et mai 1879. Ces articles ont été reproduits dans les *Nouvelles études slaves* (Paris, Leroux, 1880, p. 141-247).

grand représentant du slavisme en lutte contre la tutelle ou l'exploitation germanique.

Si le monument de Hus et du hussitisme, considéré comme une forme de religion nationale, avait pu être inauguré sur la place de l'Hôtel de ville de Prague le 6 juillet prochain, ainsi qu'il était convenu, cette inauguration aurait donné lieu à des manifestations solennelles, non seulement de la part des Tchèques, mais de tous les représentants de la liberté religieuse, et en particulier des nationalités slaves.

Ces fêtes sont nécessairement ajournées et Dieu seul sait quand les circonstances permettront de les célébrer.

I

Il y a six ans la nation tchèque avait fêté plus modestement un autre anniversaire, auquel se rattache également le nom de Hus. C'est celui du 18 février 1409, jour où le roi Vacslav IV avait rendu le décret de Kutna Hora¹ qui enlevait aux Allemands la majorité dont ils s'étaient emparés dans l'université tchèque fondée en 1348 par Charles IV, pour la restituer à la nation indigène du royaume, à la nation tchèque.

L'université de Prague, la seconde en date de l'Europe, après celle de Paris, devait nécessairement appeler à elle des étudiants des pays voisins, notamment de l'Allemagne et de la Pologne, qui n'eut d'université nationale que lorsque le roi Jean Casimir fonda, en 1344, l'université de Cracovie, dont l'existence réelle date de la réforme de l'année 1400. L'université de Prague, où l'enseignement se donnait naturellement en langue latine, devait appeler des étudiants des pays

¹ En allemand Kuttenberg ; Kutna hora veut dire la montagne des mines.

voisins allemands et polonais. Primitivement elle était divisée en quatre nations, dont chacune avait une voix dans ses délibérations. Deux voix appartenaient à la nation germanique, représentée par les Saxons et les Bavaois, une aux Polonais et une seulement aux Tchèques, qui certes avaient droit à mieux. Dans les circonstances graves, les Tchèques réunis aux Polonais pouvaient tenir les Allemands en échec. Après la fondation de l'université de Cracovie, les Polonais cessèrent de fréquenter celle de Prague et la Silésie, province bilingue, n'y envoya plus que des Allemands. Sous l'influence de Hus et de ses adhérents, le roi rendit le décret qui restituait les Tchèques dans leurs droits légitimes et dont les termes méritent d'être rappelés ici.

« Tout homme, disait ce document, doit aimer son prochain : mais cet amour doit procéder d'un sentiment naturel. Il n'est pas juste de donner la préférence à l'étranger contre l'indigène. Or nous apprenons que la nation germanique, qui n'a point de résidence légale dans le royaume de Bohême, s'est attribué trois voix dans les affaires universitaires, tandis que la nation bohémienne, légitime héritière de ce royaume, ne jouit que d'une seule voix. Considérant qu'il est inique et tout à fait indécent que des étrangers dépouillent des indigènes et que ceux-ci se sentent opprimés et gênés chez eux... nous ordonnons que la nation tchèque soit admise à trois voix. »

Au moment où Jean Hus apprit cette décision royale, il était gravement malade et s'attendait à une mort prochaine. Il se releva sur sa couche et dit : « Je suis bien près de la tombe ; si je meurs, tenez ferme, je vous prie, pour la justice et la libération de notre peuple. »

Ce rôle patriotique de Hus devait encore accroître la haine de ses ennemis. On sait combien est violent l'*odium theologicum* ; plus violent encore lorsqu'il se

double d'un sentiment nationaliste. Dans un fragment latin conservé aujourd'hui au musée de Prague¹, Hus note qu'on l'accuse de prêcher l'hérésie et d'avoir chassé les Allemands. Il s'attend à être jugé par ses proches, et il demande pardon au Seigneur pour ses détracteurs.

Mais eux ne lui pardonnaient pas.

D'ailleurs il continuait à exprimer dans ses prédications des idées qui n'étaient guère d'accord avec celles de l'Eglise et qui, comme disaient nos pères, sentaient le fagot. Ainsi, prêchant le 1^{er} novembre 1411 sur les services pour les morts, — qui sont une des grandes ressources du clergé catholique, — il déclarait qu'il valait mieux faire le bien de son vivant que léguer de grosses sommes pour faire dire des messes après sa mort. C'était donner de terribles arguments à des adversaires qui le dénonçaient à Rome comme hérétique.

En 1412 le pape envoya en Bohême vendre des indulgences dont le produit était destiné aux frais d'une croisade contre le roi de Naples.

Hus se révoltait contre un trafic qui répugnait à sa conscience. Invité à obéir aux ordres du pape, il répondit qu'il examinerait la question de savoir si ces ordres étaient conformes aux lois du Christ. « Si je trouve quelque chose de contraire, je n'obéirai pas, quand même vous mettriez sous mes yeux le feu qui va brûler mon corps. »

Avait-il déjà la vision du bûcher de Constance ? Le 10 juillet 1412 Prague fut le témoin d'un acte d'abominable intolérance. Des désordres éclatèrent à propos des indulgences ; trois jeunes gens qui protestaient furent arrêtés et enfermés à l'hôtel de ville. Le lendemain Hus,

¹ Fr. Palacky, *Documenta Mag. Joannis Hus vitam, doctrinam, causam... illustrantia*. Prague, 1869.

accompagné de deux mille étudiants, vint réclamer leur mise en liberté. On lui fit de belles promesses, mais néanmoins, sur l'ordre des consuls, autrement dit de conseillers municipaux, les jeunes gens eurent la tête tranchée. Leurs corps furent amenés à l'église de Bethléem, où le maître dit pour eux la messe des martyrs. Le 24 juillet suivant, dans un sermon, il les donna pour exemple à ses ouailles en les engageant à ne se laisser dominer par la crainte d'aucune vérité.

Le saint-siège répondit par l'interdit, ordonna d'arrêter Hus, de le livrer à la torture, au bûcher et de détruire la chapelle de Bethléem.

Ces injonctions n'étaient pas si faciles à exécuter. Hus jouissait de la faveur du roi Vacslav, qui n'avait pas permis de porter la main sur lui. Les Allemands essayèrent alors de démolir la chapelle de Bethléem. Ils furent brutalement repoussés par les disciples du maître. Sur les conseils du roi, qui voulait éviter des troubles, Hus se retira en province.

Dans sa retraite il ne restait pas inactif. Il remplissait les devoirs de son ministère, écrivait en langue tchèque des ouvrages d'édification, correspondait avec ses amis de Prague.

Il ne put se résoudre longtemps à l'exil, et, vers la Noël, il se rendit incognito dans la capitale. C'est là qu'il écrivit — en langue tchèque — son traité *De la simonie*, qui fut achevé le 2 février 1413. Il n'y ménage personne, ni le pape, ni les curés, ni les moines, et se prépare de nouvelles inimitiés. Sur les instances de ses adversaires, le roi l'obligea à quitter de nouveau Prague ; il se retira au château de Kozi, non loin de cette ville de Tabor que ses partisans devaient rendre si célèbre.

Il continue ses travaux sans relâche. Il rédige son

traité latin *De ecclesia*. Les membres de l'Eglise sont ceux que Dieu a prédestinés au salut ; le pape n'est le lieutenant du Christ qu'autant qu'il est vertueux. S'il est en état de péché mortel, il devient serviteur du diable et l'Antechrist !

On ne doit pas obéir aux ordres d'un mauvais pape ; l'interdit ne doit jamais être prononcé ; car il n'en est pas question dans l'Ecriture. Dans son traité *Des six erreurs*, il affirme que l'on ne doit croire qu'en Dieu, mais non en la Vierge Marie, que Dieu seul peut absoudre et non les prêtres.

Il ne se contente pas d'écrire ; il prêche le peuple des campagnes. On montre encore un tilleul sous lequel il aurait prêché, une pierre en forme de chaire d'où il aurait parlé. Noces, fêtes populaires, pèlerinages, toutes les réunions lui étaient bonnes pour faire entendre la Parole de Dieu. A défaut de traités plus développés, il écrit à ses amis ce que nous appellerions des lettres spirituelles. De temps à autre il fait à Prague de fugitives apparitions.

Cependant ses adversaires ne restent pas inactifs. Ils lui font non seulement dans le royaume, mais à l'étranger, la réputation d'être un dangereux hérétique. De Paris même Jean Gerson, chancelier de l'université, adresse, le 27 mai 1414, une lettre très énergique à l'archevêque de Prague pour lui signaler les hérésies qui déshonorent son diocèse et pour réclamer le recours au bras séculier. Le 24 septembre il lui dénonce nommément *quemdam Johannem Hus*, dont il signale les erreurs. Le pape Jean XXIII signale au roi les progrès de l'hérésie. Le souverain n'ose plus couvrir la brebis galeuse.

Mais Hus avait en province de nombreux partisans.

L'un d'entre eux offre l'hospitalité au maître dans son château de Krakovec. Les dénonciations des théologiens poursuivent l'exilé dans cet asile. Un prêtre qui était maître d'hôtel, autrement dit chef des cuisines, chez le seigneur Ctibor, accable l'exilé de ses invectives et proclame qu'il est plus grand pécheur que le diable lui-même. Hus prend la peine de discuter avec cet adversaire et de lui démontrer que son appréciation manque de mesure. Le diable pêche déjà depuis 6605 ans et Hus tout au plus depuis cinquante.

La polémique du maître d'hôtel était peu sérieuse; ce qui était plus grave, c'étaient les objections des adversaires qui reprochaient à Hus de ne pas se soumettre au jugement de l'Eglise rassemblée en concile. Cette occasion se présenta au cours de l'année 1414. Le pape Jean XXIII, d'accord avec l'empereur Sigismond, roi des Romains, convoqua pour le 1^{er} novembre dans la ville de Constance un concile qui devait rétablir l'unité de l'Eglise, alors partagée entre trois papes concurrents, juger les doctrines de l'Anglais Wiclef et de son disciple bohémien Jean Hus, réformer l'Eglise dans son chef et dans ses membres. De ces trois articles un seul nous intéresse ici.

L'empereur Sigismond, protecteur laïque du concile, invita Hus à se rendre à cette assemblée. Il lui promit un sauf-conduit qui garantirait son voyage et son retour. Ses amis avaient peu de confiance dans l'efficacité de ce document. Les catéchumènes de la chapelle de Bethléem ne voulaient pas laisser partir le maître aimé : « Que Dieu soit avec toi, lui disait l'un d'entre eux, le tailleur André. Il me semble que tu ne reviendras pas. »

En lui promettant le sauf-conduit, — nous avons la lettre très courtoise du notaire qui en annonce l'expédi-

tion, — l'empereur avait décidé que le maître ne ferait pas seul le voyage. Il lui assignait deux compagnons, tous deux des compatriotes de nationalité tchèque, les seigneurs Jean de Chlum et Mathias de Dubé ; le roi Vacslav en ajouta un troisième, Henri de Chlum. L'université de Prague envoie avec lui deux délégués, dont l'un, Pierre de Mladenovice, sera l'historien du voyage, du procès, de la captivité et du martyre du maître. Ce témoin si précieux était un Morave, qui avait pris en 1409 le titre de bachelier en théologie. Il devait survivre longtemps à son maître, qui lui avait légué en souvenir les écrits de Wiclef. Revenu à Prague, il y devint curé d'une paroisse et doyen de la faculté des arts. Il ne mourut qu'en 1451.

Les sympathies d'un grand nombre de compatriotes accompagnaient Hus dans ce voyage dont il ne devait pas revenir. L'un de ses amis lui avait offert une voiture confortable ; deux autres avaient fourni l'attelage ; d'autres pourvu le voyageur d'abondantes souscriptions. Il emportait avec lui, sans compter ses écrits, une importante bibliothèque théologique. L'inquisiteur pontifical et l'archevêque lui avaient délivré des certificats de parfaite orthodoxie. Les 26, 27 et 29 août il avait affiché dans Prague des proclamations en langue latine, tchèque et allemande par lesquelles il invitait ses adversaires à formuler leurs griefs contre lui et annonçait son départ pour le concile. Personne n'osa élever la voix.

II

Le 11 octobre, il se mit en route.

Le 19, il était à Nuremberg. Partout où il passait il entretenait le clergé de ses idées, expliquait pourquoi il allait à Constance. A Nuremberg il eut une dis-

pute de quatre heures avec des membres du clergé qui reconnurent son orthodoxie. Charmé de leur bon accueil, il resta deux jours dans cette ville. Il expédia son compagnon Vacslav de Dubé auprès de l'empereur pour aller chercher le sauf-conduit, et, par Ulm et Biberach, il gagna Constance où il s'établit dans la rue appelée rue Saint-Paul, qui porte aujourd'hui son nom.

Je ne m'attarderai point à décrire ces grandes assises de la chrétienté où l'on vit figurer un pape, un empereur, vingt-neuf cardinaux, trois patriarches, trente-trois archevêques, cent-cinquante évêques et prélats, plus de cent abbés, sans compter les théologiens, les moines, les simples prêtres, les princes, les ambassadeurs. Seule la personnalité de Hus m'intéresse.

Il retrouvait à Constance une foule de ses compatriotes ; on évalue leur nombre à plus d'un millier. Les uns étaient venus pour le défendre, les autres pour l'accuser. Le clergé avait réuni une somme considérable pour envoyer à Prague des adversaires et des accusateurs. A leur côté étaient l'évêque Jean de Litomysl, le curé Jean de Palecz, qui avait été naguère l'ami et le partisan du maître, mais qui, depuis l'affaire des indulgences, avait rompu avec lui ; puis un Allemand qui porte dans l'histoire un nom singulier : Michel de Causis. Curé d'une paroisse de Prague, il avait eu l'occasion d'aller à Rome et de s'y faire remarquer par sa connaissance du droit canonique. Le pape Jean XXIII l'avait nommé *procurator de causis fidei*, d'où le surnom qui lui est resté dans l'histoire. Lui aussi s'était nettement prononcé contre le maître dans l'affaire des indulgences et se montra un de ses adversaires les plus acharnés. Dès le début du mois de novembre, les adversaires de Hus avaient commencé à intriguer auprès du pape et

des cardinaux. Ils semblaient d'abord avoir peu de chances de réussir. Le 5 novembre Hus avait reçu le sauf-conduit impérial. Le 9 du même mois, le pape avait levé l'interdit prononcé contre lui; d'autre part il l'invitait à ne pas célébrer publiquement les saints mystères, à ne pas prendre part aux séances solennelles du concile.

Mais le maître allait être compromis par ses disciples. L'un d'entre eux, Jakoubek, ou suivant la traduction latine, Jacobellus Stribro, s'était avisé de prêcher à Prague la doctrine de la communion sous les deux espèces pour les laïques comme pour les ecclésiastiques. Il se fondait sur le texte de Jean : « Si vous ne mangez pas le corps du fils de l'homme, si vous ne buvez pas son sang.... » Cette doctrine s'adaptait fort bien aux idées démocratiques du peuple tchèque. Elle allait donner naissance à une secte religieuse qui devint un parti politique et qui joua un rôle considérable dans les luttes postérieures à la mort de Jean Hus, celle des utraquistes (*sub utraque specie*) ou des calixtins. Hus ne pouvait prévoir cette progression ultérieure. Il engageait Jakoubek à ne point trop se hâter et réservait en somme son opinion sur un enseignement qui, évidemment, n'était pas contraire à ses idées, mais dont la prédication à ce moment-là était plutôt inopportune et même dangereuse. Les ennemis du maître allaient pourtant se servir contre lui de ce nouvel argument.

Le 16 novembre 1414 eut lieu, dans la cathédrale de Constance, la première séance solennelle du concile. Ce jour-là, Hus se croyait encore sûr de triompher. Il l'écrivait à ses amis de Prague. Mais ses adversaires ne restaient pas inactifs.

Le 28 novembre les cardinaux obtinrent du pape un

mandat d'arrêt contre lui et, s'érigeant en tribunal, l'invièrent à comparaître devant eux. Hus, se fiant à sa conscience, n'hésita pas à leur obéir. Il ne devait pas recouvrer sa liberté. Il fut provisoirement enfermé dans la maison d'un chanoine et, à dater du 6 novembre, dans une cellule souterraine d'un couvent de dominicains. Ce couvent existe toujours. Il a été transformé en hôtel (Inselhôtel). La maison où demeurait Hus porte une inscription commémorative en langue tchèque et allemande.

La prison du réformateur était obscure et malsaine, située tout près d'un égout qui débouchait dans le lac. Hus tomba malade. Le pape continuait de s'intéresser à lui, lui envoyait des aliments de sa cuisine, des médecins, mais, menacé lui-même dans la possession de sa souveraineté pontificale, il n'osait intervenir auprès du tout-puissant concile.

Quant à l'empereur, il paraissait peu se soucier du cas qu'on avait fait de son sauf-conduit. Peut-être pensait-il, comme tant d'autres, que ce n'était qu'un *chiffon de papier*. La noblesse de Bohême et de Moravie eut beau protester. L'émotion était grande dans les pays tchèques. Des patriotes firent le voyage pour aller visiter Hus dans sa prison.

Le 24 décembre, Sigismond arriva en grande pompe à Constance. Il assista le pape à l'office de Noël et lut lui-même l'Évangile, mais il n'eut pas le courage de faire respecter sa parole. Il fit pis : par un acte daté du 8 avril 1415, il révoqua et annula tous les sauf-conduits qu'il avait donnés à l'occasion du concile.

Le 8 janvier Hus avait été, grâce à l'intervention de quelques amis, transféré dans une prison plus tolérable. Il lui était permis d'écrire et de correspondre avec ses amis et de recevoir leurs visites.

Après la fuite du pape Jean XXIII, Sigismond livra le prisonnier à l'évêque de Constance qui le fit transporter au château de Gottlieben, où il fut soumis à une très dure captivité, les pieds entravés pendant le jour, les mains enchaînées pendant la nuit. Il passa soixante-treize jours dans cette geôle, sans recevoir d'autres visites que celles de ses accusateurs et des commissaires chargés de l'interroger.

Les nobles de Moravie et de Bohême, dans des lettres rédigées en langue tchèque et datées du 8 mai et du 12 mai 1415, protestèrent auprès de Sigismond contre la captivité de Hus, et réclamèrent sa mise en liberté. « Toute la couronne de Bohême et la langue slave sont injuriées, sans l'avoir mérité, » disait le premier de ces documents. « Il a été jeté dans une dure prison (c'est déjà le *schwer Kerker* de Silvio Pellico) sans avoir été entendu, contre la vérité, contre le sauf-conduit rendu par ta Grâce, » disait le second. Une requête analogue était adressée le 15 du même mois aux confidents intimes du souverain.

Toutes ces démarches furent vaines. Tout ce qu'on put obtenir, c'est que Jean Hus fût admis à s'expliquer le 1^{er} juin en séance solennelle.

Le 18 mai il fut interrogé pour la dernière fois au château de Gottlieben. Cinquante docteurs avaient travaillé à l'acte d'accusation et recueilli dans l'œuvre du maître trente-neuf propositions plus hérétiques les unes que les autres.

Le siège du concile était fait d'avance. Si l'accusé rétractait ces propositions, il serait enfermé dans un cloître pour y faire pénitence jusqu'à sa mort. S'il les maintenait, il devait être proclamé hérétique et livré au bras séculier. On sait ce que cela voulait dire.

Le 5 juin il comparut devant l'assemblée. Mais il fut accueilli par de telles rumeurs qu'il lui fut impossible de s'expliquer. La séance du surlendemain fut plus calme. Jean Hus put se défendre ; mais on lui fit comprendre que l'opinion du concile était arrêtée et que ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de se rétracter. On prétendit lui démontrer qu'il n'était pas venu volontairement au concile, mais qu'il avait dû céder à la force. Il nia. Sur quoi son fidèle partisan le seigneur de Chlum s'écria : « Il dit la vérité. Je ne suis qu'un pauvre chevalier dans notre royaume. Mais je serais prêt à le défendre pendant une année entière. Je connais beaucoup de grands seigneurs qui ont des châteaux forts et qui seraient prêts à le défendre indéfiniment. »

La séance du 8 juin fut la dernière. On s'efforça en vain d'obtenir une rétractation que Hus persistait à refuser. Ses adversaires le poursuivirent jusque dans sa prison. Le 1^{er} juillet il notifia par écrit à ses juges qu'il ne pouvait abjurer la doctrine de toute sa vie ; le 5 il fit la même déclaration aux évêques qui venaient essayer de peser encore sur sa conscience. Le concile n'avait plus qu'à mettre en mouvement le bras séculier.

III

Le samedi 6 juillet 1415, les délégués du concile se présentèrent dans la prison. On ôta les chaînes de Hus ; mais on lui laissa un pied entravé. On le mena dans la salle du concile. On célébra la messe, mais Hus, en sa qualité d'hérétique, dut rester dans le vestibule du temple. On le fit entrer ensuite sous la nef et il entendit un sermon de l'évêque de Lodi sur ce thème : « Que le corps (du péché) soit anéanti. » Puis le secrétaire du concile lut, article par article, les plaintes portées contre

lui, les dépositions des témoins et des fragments choisis dans ses écrits. Il dut écouter en silence, sans qu'il lui fût permis de prendre la parole pour se défendre. On lut entre autres la déposition d'un témoin qui affirmait que Hus s'était donné pour la quatrième personne de la Trinité. Cela était vraiment trop absurde et Hus ne put s'empêcher de protester. Des exclamations indignées couvrirent sa voix et il fut enjoint aux huissiers de l'obliger à se taire. Le commissaire du concile, un Allemand, Bernard von Wildungen, annonça que Hus n'entendait point aller en appel, sinon devant Dieu, et le concile décida que, après avoir procédé à la dégradation sacerdotale, il livrerait l'hérétique au bras séculier. L'accusé rappela en vain qu'il était venu librement au concile sous la garantie expresse du sauf-conduit de l'empereur ici présent....

Hus s'était mis à genoux et priait ; il priait pour ses ennemis, pour ceux qui l'avaient faussement accusé. Et la plupart des spectateurs le tournaient en dérision. Ici je ne puis mieux faire que de suivre pas à pas le récit du consciencieux témoin de ses derniers jours, Pierre de Mladenovice¹. Je me résigne par instants à l'abrégé :

« Sur l'ordre des sept évêques qui devaient procéder à la dégradation, il revêtit ses vêtements sacerdotaux, comme s'il allait célébrer la messe. En passant l'aube il dit : « Monseigneur Jésus-Christ, tandis qu'on le conduisait d'Hérode à Pilate, fut insulté dans sa robe blanche. » L'ayant revêtue, comme les évêques l'engageaient à révoquer et à abjurer, il se leva et, montant sur la table devant laquelle il s'habillait, il se tourna vers la foule d'un air désolé et en pleurant il dit :

¹ La dernière édition de ce texte a été donnée par Palacky dans les *Documenta Mag. Johanni Hus* (Prague, Tempsky, 1869).

« Ces évêques m'invitent à révoquer et à abjurer ; je crains de le faire, pour ne pas être menteur en face du Seigneur, pour ne pas blesser ma conscience et la vérité de Dieu. Je n'ai jamais soutenu les articles que l'on m'attribue faussement ; mais j'ai enseigné, écrit et prêché le contraire, et cela pour ne pas scandaliser cette foule si nombreuse à laquelle j'ai prêché et aussi les autres qui prêchent fidèlement la parole de Dieu. »

» Et quand il eut prononcé ces paroles, les pontifes qui l'entouraient et d'autres membres du concile dirent : « Nous voyons maintenant comme il est endurci dans sa malice et obstiné dans l'hérésie. »

» Il descendit de la table et les évêques commencèrent à le dégrader. Ils lui enlevèrent d'abord le calice des mains en prononçant ces paroles de malédiction : « O Judas maudit ! tu as abandonné le conseil de la paix et tu es entré dans le conseil des Juifs ; nous t'enlevons le calice de la Rédemption. » Et, lui, dit à haute voix : « J'espère en Dieu tout-puissant, pour le nom duquel je souffre patiemment ce blasphème, qu'il ne m'enlèvera pas lui-même le calice de la Rédemption, mais j'espère fermement que je le boirai aujourd'hui dans son royaume. » Et en lui enlevant successivement l'étole et les autres vêtements, ils prononçaient sur chacun d'eux des malédictions, chacun à sa manière. Et il répondit qu'il acceptait humblement et volontiers ces blasphèmes pour le nom de notre Seigneur Jésus-Christ. Tous ces ornements ayant été enlevés, lesdits évêques procédèrent à la violation de la tonsure. Ils se disputaient entre eux. Les uns voulaient le raser avec un rasoir, les autres prétendaient que des ciseaux suffiraient. Il se tourna vers le roi qui présidait sur le trône et dit : « Ces évêques ne savent même pas être d'accord dans

ce blasphème. » Et après qu'ils eurent violé la tonsure de quatre côtés : en avant et en arrière, à droite et à gauche, ils prononcèrent ces paroles : « Maintenant l'Eglise lui a enlevé tous les droits ecclésiastiques et n'a plus rien à faire ; il doit donc être livré au bras séculier. »

» Et avant de mettre sur sa tête la couronne de blasphème en papier, ils lui dirent entre autres : « Nous confions ton âme au diable. » Et lui, joignant les mains et levant les yeux au ciel, répliqua : « Et moi je la confie au très pitoyable Seigneur Jésus. » Et ayant vu la couronne il dit : « Pour moi, misérable, mon Seigneur Jésus-Christ a daigné porter, innocent, avant une mort ignominieuse, une couronne d'épines beaucoup plus dure et beaucoup plus lourde. Et moi, pauvre pécheur, je veux porter humblement cette couronne beaucoup plus légère bien que blasphématoire, pour son nom et sa vérité. » Or c'était une couronne tressée en papier, de la hauteur d'une coudée environ. On y avait peint trois horribles diables se disputant une âme avec leurs griffes. Et sur cette couronne était écrit ceci : « Le porteur est un hérésiarque. »

» Alors le roi dit au duc Ludovic qui, en grand appareil, tenait devant lui le globe d'or et la croix : « Prends possession de lui. » Et Clem le remit aux mains des licteurs et le conduisit à la mort.

» Tandis qu'il sortait de l'église avec sa couronne, à la même heure, dans le cimetière de ladite église, on brûlait ses livres. Il vit cela en passant et sourit. Tout en marchant, il exhortait les assistants et ceux de sa suite à ne pas croire qu'il allait mourir pour des erreurs qu'on lui attribuait faussement, sur le faux témoignage de ses ennemis.

» Arrivé au lieu du supplice, il ploya les genoux, éleva les mains et les yeux vers le ciel et récita très dévotement des psalmodies, en particulier : *Miserere mei Deus*, et *In te Domine speravi*, *In manus tuas Domine....* Et les assistants virent qu'il avait le visage gai. Le lieu du supplice était entre des jardins, dans un pré, sur la route de Constance au château de Gottlieben. Quelques-uns des laïques qui étaient là disaient : « Nous ne savons pas ce qu'il a fait ou dit auparavant ; maintenant nous voyons et entendons qu'il prie et dit des paroles sacrées. » D'autres dirent : « Il serait bon de lui donner un confesseur. » Mais un ecclésiastique monté à cheval, en costume vert doublé de soie rouge, dit : « Il ne doit pas avoir de confesseur en sa qualité d'hérétique. »

» Tandis qu'il priait ainsi, la couronne de papier aux trois diables tomba de sa tête. Il sourit. Et quelques-uns de ceux qui l'entouraient dirent : « Qu'on la lui remette, afin qu'il soit brûlé avec les démons, les maîtres qu'il a servis. »

» Or, se relevant de l'endroit où il priait, sur l'ordre du licteur, à haute et intelligible voix, de façon à être bien entendu par les siens, il dit : « Seigneur Jésus-Christ, pour ton Evangile et la prédication de ta parole, je veux supporter avec patience et humilité cette affreuse, ignominieuse et cruelle mort. » Et partout où il passait, il invitait les assistants à ne pas croire qu'il eût jamais tenu, prêché ou enseigné les articles qui lui avaient été attribués par de faux témoins. On lui fit ôter sa robe, on lui lia les mains par derrière et on l'attacha à un certain pieu. Il avait la face tournée vers l'Orient. Quelques-uns des assistants dirent : « Qu'il ne soit pas tourné vers l'Orient, car il est hérétique, mais vers l'Occident. » Ce qui fut fait. On lui passa au col une chaîne noire ; en

la voyant, il sourit et dit aux licteurs : « Mon Seigneur Jésus-Christ, mon Rédempteur et mon Sauveur, a été lié d'une chaîne plus dure et plus lourde. Moi, misérable, pour l'honneur de son nom, je ne crains pas d'avoir à supporter celle-ci. » On aiguisa le pieu et on l'enfonça dans la terre dudit pré. On mit sous les pieds du maître deux fagots de bois. Attaché au pieu, il gardait encore ses chaussures et une chaîne aux pieds. On entassa des fagots mélangés à de la paille autour de son corps jusqu'à la hauteur du menton. On usa pour cela deux voitures de bois¹.

» Avant qu'on ne mit le feu, le maréchal de l'empire s'avança auprès de lui avec le seigneur Clem et ils l'exhortèrent à sauver encore sa vie en abjurant et en révoquant ses prédications et ses propos antérieurs. Il regarda le ciel et répondit à haute voix : « Dieu m'est témoin que je n'ai jamais prêché ni dit les choses qui me sont faussement attribuées par de faux témoins. Je n'ai eu pour objet de ma prédication, de mes actes ou de mes écrits que de retirer les hommes du péché. Mais dans cette vérité de l'Evangile que j'ai écrite, enseignée et prêchée d'après lesdits et les propositions des saints docteurs, je veux aujourd'hui mourir joyeusement. » Sur ces paroles, le maréchal et Clem frappèrent dans leurs mains et se retirèrent.

» Les licteurs mirent le feu et le maître à haute voix se mit à chanter : *Christe fili Dei vivi, miserere nobis*, et ensuite : *Christe fili Dei vivi, miserere mei*. Puis il commença à chanter : *Qui natus es de Maria virgine*. Mais

¹ Comme on le voit, ce récit absolument authentique ignore le mot attribué à Hus (*O sancta simplicitas!*) en voyant une vieille dévote apporter son fagot au bûcher. Ce mot apocryphe a, comme on sait, inspiré à Victor Hugo une de ses *Légendes des Siècles*.

le vent lui poussa la flamme à la face ; il continua une prière intérieure, agitant encore les lèvres et la tête et il expira dans le Seigneur. Tout en se taisant il semblait encore remuer avant d'expirer. Et cela dura le temps de dire vivement deux, ou tout au plus trois *Pater*.

» Lorsque les fagots et les cordes furent brûlés, le tronc était encore suspendu par la chaîne du cou. Les licteurs le renversèrent ainsi que le pieu ; on ralluma le feu, on alluma une troisième charretée de bois et l'on se mit à remuer les ossements avec des bâtons pour accélérer l'incinération. On trouva la tête, on la brisa avec un bâton et on la rejeta dans le feu. On trouva ensuite le cœur parmi les intestins. On aiguisa un bâton en forme de dard, on y ficha le cœur, on le fit rôtir et brûler avec un soin particulier et finalement toute la masse fut réduite en cendre. Sur l'ordre de Clem et du maréchal, la tunique et les chaussures furent également brûlées. Les Bohémiens, disaient-ils au bourreau, pourraient en faire des reliques et nous t'en paierons le prix. Ainsi fut fait.

» Et puis tout ce qui restait, cendres et tisons, fut mis sur un charriot et jeté dans le Rhin. »

Ceci se passait le 6 juillet 1415. Quatorze ans après, le 30 mai 1429, Jeanne d'Arc, « hérétique et relapse, » était brûlée sur le bûcher de Rouen. Nous vivons dans un temps qui prédispose singulièrement au culte de ces nobles victimes. Inclignons-nous pieusement devant leur mémoire en répétant le beau vers de d'Aubigné :

Les cendres des martyrs sont précieuses graines.

LOUIS LEGER.

IMPRESSIONS DE SERBIE

Kragujevatz, le 14 mai 1915.

J'ai revu la Serbie après une absence de quatre mois. Quels changements ! Le pays du roi Pierre n'est plus seul à supporter l'assaut, désormais problématique, des troupes austro-hongroises. Aux mois d'octobre et de novembre on pouvait compter les étrangers venus en Serbie pour assister à la lutte de cet héroïque petit pays contre le colosse, ou pour aider les Serbes dans le secours aux blessés : à part deux ou trois journalistes admis au quartier-général de Valjevo il y avait une mission sanitaire russe, une grecque, plus tard une américaine et quelques médecins suisses. En ce qui concerne le secours militaire il tardait à venir, et ce n'est que peu de temps avant le moment critique du coup de force de la Kolubara et du Romnik que la munition française et russe et quelques gros canons de l'armée de la République pénétrèrent sur sol serbe. Il paraît peu probable que l'Autriche-Hongrie tente une nouvelle invasion de ce côté du théâtre de la guerre et il faut dès à présent enregistrer le fait que les grands et retentissants succès des Serbes furent obtenus par leurs soldats tout seuls.

Aujourd'hui, l'aspect du quartier-général et des autres villes militaires a bien changé. A côté du *voinik* indigène on voit des uniformes et costumes militaires ou sanitaires de toutes les nations alliées et de quelques neutres. Au milieu des médecins militaires français en uniformes variés se distingue celui de la Grande-Bretagne parfaitement et confortablement équipé en khaki. La nurse anglaise ou écossaise voisine avec la sœur de charité russe sévèrement habillée d'une bure brune à grande croix rouge sur la poitrine. A tout instant on croise des gens qui, en s'adressant aux habitants de la ville, tirent de leur poche dictionnaires ou brochures de conversation pour chercher fiévreusement le mot serbe dont ils ont besoin. Jamais la Serbie n'a vu et probablement ne reverra autant de missions étrangères.

Que font toutes ces missions ? se demandera le lecteur. Elles se rendent utiles, très utiles même.

On sait que la Serbie a passé par une épidémie très sérieuse, quoique tant soit peu exagérée par les journaux. Le typhus sous ses trois formes, et tout spécialement le typhus exanthématique, contre lequel on n'a pas encore trouvé un sérum efficace, a fauché un grand nombre de soldats et de civils, et les médecins lui ont payé un lourd tribut. Un quart des médecins serbes en est mort ! Grâce aux mesures prises par le service de santé de l'armée et avec l'aide des multiples missions, dont deux, les missions militaires française et anglaise, ne s'occupent que de l'hygiène générale, le danger de l'épidémie typhique est conjuré et le nombre des malades diminue très rapidement. En ce moment on prévient une épidémie cholérique éventuelle par des mesures de précaution.

Mais l'activité des missions s'exerce aussi sur un autre champ. Bien que depuis cinq mois il n'y ait plus eu d'engagements sérieux, le nombre des blessés dont l'ancienne plaie n'est pas encore guérie est relativement considérable. Il faut soigner tous ces gens, dont beaucoup resteront estropiés. Il faut rendre aux membres ankylosés leur souplesse par le massage, par l'orthopédie, etc. Toutes ces nurses et sœurs de la Croix-Rouge anglaise, russe, française, belge, américaine et suisse s'emploient à cet effet. Et, la guerre n'étant pas terminée, de nouveaux blessés viendront peut-être encore en grand nombre qu'il faudra panser, opérer et soigner, et toutes les bonnes volontés ne seront pas de trop pour cette besogne. Je suis sûr qu'à ce moment-là les petits piou-pious serbes blessés voudront tous être dorlotés et habillés en pyjamas presque luxueux sous les tentes confortables de l'ambulance de lady Stobart.

Le spectateur attentif trouve actuellement ici bien des choses curieuses à observer. Ainsi, il sera frappé de la différence dans la manière d'agir des Anglais et des Français. Les premiers arrivent en Serbie avec un but déterminé. Ils ont tout prévu et tout organisé (on voit par cela que les Allemands n'ont pas le monopole de la faculté d'organisation !). Depuis l'ensemble de l'installation de leur hôpital jusqu'au plus petit détail de l'équipement du personnel, tout est là prêt à l'usage. Mais les Anglais n'oublient pas non plus le confort de leurs gens et leurs ballots et caisses remplis des choses les plus variées sont innombrables. Ils s'installent et commencent immédiatement le travail. Une fois sur place et organisés, l'hôpital ou le service d'hygiène qu'ils se proposent de diriger leur appartient. Ils sont chez eux, vivent entre eux et n'entendent pas que d'autres leur donnent

des ordres. Leur domaine devient un petit bout de l'empire britannique !

Les Français, par contre, arrivent sans but exactement déterminé. Ils se mettent à la disposition du gouvernement serbe et c'est celui-ci qui décide de leur activité. Ainsi, j'ai rencontré hier deux petits boys-scouts français ayant travaillé comme chauffeur et mécanicien plus de cinq mois sur le front français, et qui venaient directement de Paris, sans savoir un mot de serbe, pour se mettre au service de la Serbie. L'après-midi du même jour je les ai revus fièrement campés sur un auto-camion qu'ils guidaient, d'une main sûre, par les rues plutôt mal pavées de Kragujevatz. Les deux braves gosses porteront plus tard les médailles de guerre française et serbe vaillamment gagnées. Le Français, beaucoup plus expansif que l'Anglais, se mêle volontiers aux gens du pays. Un peu partout on le voit fraterniser avec soldats et civils du royaume allié à l'aide de quelques mots serbes.

Malgré cette différence du naturel, le Français vif et l'Anglais flegmatique remplissent tous deux également bien leur devoir vis-à-vis de leurs frères d'armes.

Je ne parlerai pas du secours militaire prêté par la Triple-Entente aux Serbes, et cela pour des raisons que le lecteur comprendra aisément. Il me suffit de dire que les troupes alliées sont représentées en Serbie et que France, Angleterre et Russie collaborent au ravitaillement militaire du pays. En effet, la Triple-Entente a compris, peut-être un peu tard, que le théâtre de la guerre de ce côté n'était pas un théâtre secondaire et qu'il avait sa très grande importance pour l'issue de la guerre. Pendant l'hiver et pendant une grande partie de l'automne et du printemps, la Serbie n'est-elle pas une des rares voies de communication, et la plus sûre, entre la

France et l'Angleterre d'une part et la Russie de l'autre ? De fait, une aide efficace en hommes au mois de décembre n'aurait-elle pas permis aux Serbes d'envahir la Hongrie et d'aller à la rencontre des Russes ?

La Serbie n'a pas laissé passer les cinq mois de chômage militaire sans en profiter pour s'organiser et pour reconstituer son armée et son matériel de guerre. A l'heure actuelle, l'armée, malgré les pertes relativement élevées de l'automne passé, est tout aussi forte qu'au commencement des hostilités. Le moral de la troupe, fortement relevé par les victoires retentissantes du mois de décembre, est excellent. La longue inaction pèse même à beaucoup de ces guerriers.

Certes, les uniformes sont devenus encore un peu plus bigarrés que ceux de l'automne, mais ils sont plus militaires, grâce aux nombreuses pièces d'équipement laissées par les Austro-Hongrois lors de leur retraite... disons précipitée. Les manteaux, les vareuses, les pantalons, les ceinturons autrichiens ont été les bienvenus et nombreux sont les soldats serbes portant tel une vareuse, tel autre un pantalon, le troisième un ceinturon de l'armée ennemie. L'Autriche est restée, malgré la guerre, mais bien involontairement, un des meilleurs fournisseurs du royaume serbe !

La situation militaire du pays et même son état sanitaire n'inquiètent plus l'esprit public ici, mais il y a une autre préoccupation : la question dalmate.

En effet, les journaux apportent presque tous les jours la nouvelle de la prochaine entrée de l'Italie dans la lutte européenne. Mais l'Italie, qui joue sur le velours, n'entend pas se lancer dans une guerre sans être sûre d'une bonne rémunération de ses services. A en juger d'après les rumeurs elle exigerait, entre autres, une

grande partie de la Dalmatie. Il va sans dire que cette prétention émeut profondément les Serbes.

Ceux-ci considèrent la Dalmatie comme un pays slave et tout spécialement serbo-croate. Avant la domination vénitienne de quatre cents ans, la Dalmatie fut gouvernée par des princes serbes et croates. Raguse était une ville célèbre surtout par ses littérateurs serbes qui lui ont valu le surnom d'Athènes slave.

Les Vénitiens ont amené dans les villes des soldats, des fonctionnaires, des commerçants, des prêtres, et avec eux la langue italienne. C'est principalement le clergé, détenant les écoles, qui fut un puissant agent de l'italianisme. Néanmoins le paysan et même l'habitant des faubourgs des villes sont restés slaves et ont toujours continué à se servir de la langue serbe. Malgré le caractère officiel de l'italien, certaines communes rurales ont toujours adressé leur correspondance aux autorités en serbe. La vieille église près de Knine rassemble encore aujourd'hui la population de toute la Dalmatie pour commémorer, le 15 juin, la bataille de Kossovo (1385) où sombra, avec l'empereur Lazare, la Grande-Serbie qui avait englobé tous les pays jougo-slaves jusqu'aux portes de Salonique.

Pendant le court laps de temps que la Dalmatie a passé sous la domination des Français, ceux-ci reconnurent le caractère slave du pays et imprimèrent à Zara leur bulletin officiel en serbe. Cette domination française du pays a eu d'ailleurs une autre conséquence encore : elle a réveillé le sentiment national chez les Dalmates.

En 1815 le congrès de Vienne adjuge de nouveau la Dalmatie aux Autrichiens, qui l'avaient déjà eue de 1797 à 1806. Ceux-ci, se considérant comme une puissance à

moitié italienne, favorisaient naturellement l'italianisme aux dépens du slavisme et le pays resta en contact intime avec la Lombardie et la Vénétie.

Mais, les Habsbourg ayant perdu ces deux provinces en 1859 et en 1866, la Dalmatie, séparée définitivement d'elles, prend contact avec les pays jougo-slaves qui l'entourent et subit, en même temps, l'attraction de la Serbie libre. Tout cela et, en plus, la réforme du régime politique à laquelle l'Autriche se vit forcée, contribuèrent à réveiller de plus en plus l'idée nationale dans le peuple. Un parti national serbo-croate se forme et travaille ouvertement, par les journaux, par des sociétés littéraires et sur le terrain politique, à l'émancipation des Jougo-Slaves. Le gouvernement de Vienne ne voit naturellement pas d'un bon œil ces efforts. Le parti italien lui sert à les paralyser. Malgré ces difficultés le parti serbo-croate l'emporte et bientôt la majorité de la diète dalmate est entre ses mains. Il en profite pour introduire officiellement la langue serbe dans l'administration et dans les écoles. A l'heure actuelle, le serbe est tellement la vraie langue du pays que les candidats du parti italien sont forcés de s'adresser à leurs électeurs dans cette langue pour les inviter à voter pour eux !

Le recensement autrichien de 1910 accusa en Dalmatie une population de 645 606 âmes dont 610 669 serbo-croates et 18 018 Italiens. Donc le 3 % seulement de cette population est italien ! De plus, 36 des 42 députés de la diète sont serbo-croates et les 11 députés dalmates du Reichsrat le sont tous.

Le sentiment de la grande masse des habitants de la Dalmatie est resté serbe. Même le Chibénikois Nicolas Thomaseo, un littérateur de langue italienne des plus connus, se considérait comme issu de race serbe et il sen-

tait en Serbe lorsqu'il écrivit : « Pour nous autres Serbes les chants nationaux sont l'unique école où nous pouvons apprendre la beauté de notre langue. » Les victoires serbes dans les guerres balkaniques ne furent nulle part ailleurs fêtées avec autant d'enthousiasme qu'en pays dalmate.

En dehors de ces faits ethnographiques et historiques, la Serbie a encore une raison majeure d'ordre économique et commercial pour désirer la réunion de la Dalmatie à la Grande-Serbie. En effet, la côte dalmate est le littoral tout indiqué de la plus grande partie des pays jougo-slaves qui ont besoin d'un accès à la mer pour pouvoir prospérer. D'autre part ces pays forment l'hinterland naturel de la Dalmatie qui, privée d'eux, ne peut que périr.

Voilà, brièvement résumés, les arguments mis en avant par les Serbes pour justifier leurs prétentions sur la Dalmatie. L'Italie y oppose d'autres raisons et notamment celle-ci, qu'il lui est indispensable de s'assurer de la plus grande partie du littoral dalmate pour empêcher une future expansion des Jougo-Slaves à l'ouest.

Connaissant les Serbes et leurs aspirations, je ne crois pas à ce danger. Si cette guerre se termine par une victoire complète des Alliés, et si un partage équitable crée la Grande-Serbie jougo-slave, les Serbes auront atteint leur idéal national et ne demanderont plus que d'exploiter paisiblement les riches contrées de leur pays insuffisamment mises en valeur jusqu'à maintenant. Ils n'ont aucune envie de s'annexer d'autres contrées qui ne leur appartiennent pas ethnographiquement. L'exemple de l'Alsace-Lorraine a été compris ici !

Ils auront en outre tant à créer et à organiser intérieurement que toute leur activité sera occupée pour

de longues années par ces travaux. Et puis toutes leurs ressources pécuniaires seront absorbées par ces besoins. Qu'on réfléchisse seulement à ce que coûtera en argent et en travail l'établissement complet d'un port à Raguse, à Zara ou à Cattaro !

A noter aussi que les Serbes ne demandent ni Trieste ni Valona, les deux bases stratégiques de l'Adriatique. Ces ports stratégiques seront à l'Italie. On pourra me répondre que Cattaro est également une base stratégique de premier ordre ; à quoi je répliquerai que Cattaro seul sur la côte serait certainement un port de guerre excellent, mais, embouteillé par Trieste et Valona, il perd presque toute sa valeur. Les Serbes n'ont aucune intention belliqueuse envers l'Italie et n'aspirent qu'à des débouchés commerciaux, dont ils ont été si longtemps frustrés. L'Italie peut être sûre aussi que, tout en gardant de la reconnaissance envers la Russie, ils ne feront pas son jeu et sauront rester indépendants.

D'autre part, il me semble que l'Italie a tout intérêt à voir les Serbes s'installer en bons amis sur les côtes dalmates. La Grande-Serbie reconstituée ne se servira plus en Autriche et en Allemagne, comme la Petite-Serbie a été forcée de le faire. L'Italie unie aux Serbes par une franche amitié prendra tout naturellement leur place et s'ouvrira, par cela même, le marché des pays balkaniques. Elle a donc un avantage commercial et industriel majeur à se rapprocher de la Serbie.

Enfin un rapprochement plus intime encore, une alliance avec ce pays peut lui devenir fort utile. Même en cas de victoire des Alliés, l'Allemagne et l'Autriche ne seront pas écrasées par cette guerre. Elles continueront à exister et chercheront à refaire leurs forces perdues. Une fois celles-ci retrouvées, le bloc du nord —

car l'Autriche ne se séparera pas de son alliée d'aujourd'hui — travaillera à regagner la mer du sud en se vengeant de l'Italie qui lui aura pris Trieste.

A ce moment le royaume de Victor-Emmanuel devra être fort pour résister au choc. Seul, le sera-t-il suffisamment? Ne lui sera-t-il pas nécessaire de pouvoir compter sur l'aide de la Serbie qui, séparée de l'Italie par des rancunes, pourrait avoir envie de prendre des terres qu'elle considère comme siennes et que l'Italie occuperait?

D'une part le gouvernement italien s'est toujours montré très avisé, d'autre part l'unité italienne fut fondée sur le principe des nationalités; nul doute que, la cause des Alliés étant victorieuse, les Italiens sauront agir sagement aussi dans cette occasion et rendre possible un rapprochement, voire une alliance italo-serbe par un partage équitable où l'on prenne en considération les aspirations légitimes d'un peuple valeureux.

R.-A. REISS.



L'ÉQUIPÉE
DE DEUX PEINTRES GENEVOIS
A CLAIRVAUX, EN 1871

Au commencement de l'année 1871, par une journée chaude et ensoleillée, trois jeunes gens gravissaient allègrement le sentier qui, de Gex, grimpe à travers bois vers le col de la Faucille.

Quelque temps auparavant, le 2 février, l'armée de l'Est avait franchi la frontière suisse en déposant les armes. Le gros de l'armée avait été interné, tandis que quelques corps de troupes s'efforçaient d'échapper aux Allemands en se glissant le long de la chaîne du Jura, entre la Suisse et les lignes allemandes.

Une ou deux unités et un grand nombre d'isolés réussirent dans cette entreprise rendue plus difficile par le froid, la neige et le manque de vivres. C'est ainsi que deux régiments appartenant au corps du général Cremer purent parvenir à Lyon sans presque perdre un soldat. Beaucoup d'hommes s'égarèrent dans la montagne et y trouvaient la mort, beaucoup finissaient par se réfugier en Suisse. Et, chaque jour, il passait à la Faucille quelques débris de la valeureuse armée de Bourbaki.

C'était avec l'espoir de rencontrer quelques-uns de ces soldats français, — de ces « bourbakis », comme on les appelait en Suisse romande, — afin de les interroger et d'en croquer les silhouettes, que les trois jeunes gens dirigeaient leurs pas vers la Faucille.

Deux d'entre eux étaient des artistes à l'esprit aventureux, également épris de la peinture, dans laquelle ils débutaient. L'un s'appelait Charles Giron, l'autre Edouard Wernly.

Giron, que Genève eut la douleur de perdre l'an dernier, devait fournir une carrière superbe et devenir un peintre célèbre. Bien connu et très apprécié en France, il était adoré de ses nombreux et fidèles amis qui reconnaissaient en lui l'artiste au talent sûr et délicat. C'est en pleine force, en pleine activité, que la mort l'a fauché, au moment où la célébrité le récompensait de ses efforts. Il reste de lui une œuvre imposante, admirable, une peinture vigoureuse au coloris magnifique et au dessin puissant.

Wernly, dessinateur de talent et artiste d'avenir, devait être arraché, quelques années plus tard, à l'affection des siens avant d'avoir pu donner toute sa mesure.

Le troisième touriste, frère du précédent, un collégien encore, dut, dès la Faucille, rebrousser chemin pour regagner les bancs de l'école. C'est à ce dernier et à M^{me} Giron que nous devons les détails de cette équipée originale.

Sur le chemin de la Faucille, les voyageurs eurent la chance de rencontrer plusieurs éclopés de l'armée de l'Est.

Près de la fontaine Napoléon, ce fut un turco blessé qui, un pied entouré de linges sanglants, dévalait le long

du sentier raboteux en se servant de son fusil comme d'un bâton. Le pauvre diable leur conta ses infortunes et l'histoire de sa blessure, qui était pour le moins singulière. Il avait été blessé, par sa faute, à Reichshoffen, au cours d'une charge furieuse. En courant, plein de colère, il avait repoussé du pied un fusil allemand qui gisait dans l'herbe, mais, le coup étant mal calculé, le malheureux donna de toute sa force sur la baïonnette qui lui traversa le pied de part en part. Ce mouvement de rage lui coûta cher : la blessure, mal guérie, s'était rouverte pendant les rudes marches dans la neige et envenimée au point qu'il ne pouvait plus poser le pied par terre.

Cependant le turco était gai, heureux d'avoir échappé aux Allemands et plus heureux encore de s'être soustrait à l'internement. Il se remit en route et, appuyé sur son fusil, sautant sur une seule jambe, descendait la pente rapide avec une agilité et une vitesse surprenantes.

Plus haut, il trouvèrent un groupe de soldats d'infanterie de marine qui leur demandèrent du tabac, dont ils étaient privés depuis plusieurs jours. Les vaillants « marsouins », bien habillés, propres, semblaient n'avoir pas trop souffert. Edouard Wernly, qui s'intéressait aux armes, se fit montrer le maniement du chassepot ; l'un des « marsouins » lui expliqua le mécanisme du fusil, le démontra et, comme il lui restait encore des munitions, il permit au jeune homme de tirer quelques balles qui allèrent se perdre dans la forêt.

Un officier, solitaire et taciturne, enveloppé dans une grande pelisse, les arrêta pour demander son chemin, puis, coupant court à tout essai de conversation, il s'en alla lentement, l'air morose et la tête basse.

Ils virent d'autres hommes encore, dont l'aspect misé-

nable excita leur pitié. Hâves, déguenillés, l'uniforme en lambeaux, les chaussures crevées, quand ils en avaient encore, ces malheureux se répandaient en reproches violents à l'adresse de leurs officiers, qu'ils rendaient responsables de tous leurs maux.

Après les souffrances de ce dur hiver et les marches démoralisantes dans la neige, après avoir enduré la faim et le froid, ces pauvres soldats harassés, talonnés par les Allemands, arrivaient à la Faucille, après un dernier effort, en vue du grand lac bleu mollement étendu entre les doux vallonnements de l'Ain, du Genevois, du Faucigny, où la verdure et la vie reprenaient tous leurs droits. Sous les caresses du soleil brillant et déjà chaud, la nature s'égayait des premières touches du printemps. L'herbe, timidement, s'essayait à reverdir dans les prairies, les ruisseaux gonflés par la fonte des neiges coulaient à pleins bords avec un clapotis joyeux et les oiseaux se reprenaient à chanter. Devant ce paysage riant, paisible, borné par les montagnes de Savoie que domine la chaîne étincelante du Mont-Blanc, le cœur de ces rudes soldats s'amollissait et beaucoup fondaient en larmes.

Sortis de l'hiver, des dangers, de l'inconnu, ils se laissaient gagner par l'espoir de jours meilleurs.

A la Faucille, les touristes se séparèrent ; l'un pour rentrer à Genève, les autres pour pousser plus loin leur excursion.

Après avoir passé la nuit au col, les deux peintres gagnèrent les Rousses, dont le fort était occupé par une petite garnison française.

Intrigués, les soldats les questionnèrent car, aux Rousses, on n'avait pas souvent l'occasion de voir des voya-

geurs qui, sans se soucier de la guerre et de l'insécurité des routes, s'en allaient par monts et par vaux avec leur album dans la poche, la boîte à couleurs sous le bras, la pipe à la bouche et le nez au vent.

Par les soldats, nos voyageurs apprirent que les troupes allemandes n'étaient pas loin et occupaient le village de Clairvaux. Il n'en fallut pas davantage pour que, dans leur esprit d'artistes amoureux de l'aventure, germât le désir d'aller chez les Allemands. Clairvaux, d'ailleurs, les attirait, car ils avaient depuis longtemps déjà l'envie de connaître cet endroit et cette région du Jura dont on leur avait, à mainte reprise, vanté la grâce et le pittoresque.

Aussitôt ils s'informèrent des routes à suivre et des distances à parcourir pour se rendre à Clairvaux, par le plus court chemin.

Ahuris, les soldats auxquels ils demandèrent ces renseignements, crurent d'abord qu'ils voulaient plaisanter ; ils poussèrent de hauts cris quand ils s'aperçurent que le projet était sérieux et que les jeunes gens étaient fermement résolus à tenter l'aventure ; ils cherchèrent alors à les retenir en insistant sur les dangers qui les menaçaient, en leur disant que leur vie était en jeu et que c'était folie de la risquer ainsi.

Un officier prit part à la conversation et fit son possible pour les empêcher de partir.

— Soyez prudents. Faites attention, leur dit-il, les chemins ne sont pas sûrs. Les francs-tireurs rôdent dans les bois.... Et puis les sentinelles prussiennes font feu sur tout ce qui remue ! Vous courez aussi le risque de vous égarer, car vous ne connaissez pas le pays ; les bois sont épais et la nuit vient vite. Restez avec nous ; ce sera beaucoup mieux. Vous passerez un ou deux jours aux

Rousses, vous verrez des soldats de Bourbaki, vous pourrez dessiner, peindre et vous serez en sûreté. A quoi bon risquer votre existence dans une entreprise aussi hasardeuse ? Croyez-moi, renoncez à votre projet.

Ce fut peine perdue. Au lieu de les rebuter, les difficultés qu'on leur faisait entrevoir donnaient plus d'attrait au voyage, augmentaient leur témérité, excitaient le désir très vif qu'ils avaient de voir dans leurs cantonnements ces Allemands dont ils entendaient tant parler depuis quelques mois. Et puis, quel haut fait que de parcourir, sac au dos, un pays en guerre, de passer au milieu des armées sans être muni du moindre passeport, sans souci des dangers que l'on court, à seule fin de regarder, de dessiner et de peindre !

De telles idées n'éclosent que dans des cerveaux de vingt ans.

Voyant qu'il ne pouvait rien pour les retenir, l'officier leur donna les éclaircissements nécessaires sur la route à suivre.

Après avoir échangé une cordiale poignée de main avec l'aimable officier, après avoir salué les soldats bienveillants qui les accompagnaient de leurs vœux, les deux jeunes gens, joyeux, insoucians et sans la moindre inquiétude, quittèrent le fort des Rousses pour s'enfoncer dans l'inconnu.

Des Rousses à Clairvaux, qui se trouve au sud-est de Lons-le-Saulnier dans la vallée de l'Ain, il y a une trentaine de kilomètres. Une telle distance n'était pas pour faire peur à nos voyageurs, qui avaient l'habitude des longues marches en plaine et en montagne.

Ce fut une course délicieuse à travers les forêts de sapins et les vallons paisibles où l'herbe drue apparaissait entre les flaques de neige fondante. Le chemin

capricieux — un vrai chemin d'artistes — franchissait les croupes arrondies et boisées, allait d'un vallon à l'autre, longeait de clairs torrents, pénétrait dans les bois touffus, passait auprès de fermes cossues aux grands toits débordants, traversait des hameaux, des villages qui semblaient abandonnés. Les humains, que la guerre avait mis en fuite, se cachaient on ne sait où.

Dans les forêts profondes, la solitude paraissait plus grande encore. C'est à peine si les rayons du soleil pouvaient percer la voûte compacte du feuillage et le grand silence de la forêt assoupie était à peine troublé par la fuite légère et rapide d'un renard, par le cri d'un oiseau, par le long frémissement des feuilles caressées par le vent.

Tout le jour ils cheminèrent à travers ces délicieux paysages jurassiens si tranquilles et si reposants. La nuit les surprit en pleine forêt. Bientôt, heureusement, la lune apparut au-dessus des arbres et guida leurs pas.

Un clair de lune dans la forêt est un spectacle féérique. Filtrant à travers le feuillage, les rayons indiscrets et fureteurs glissaient entre les branches le long des troncs et fouillaient l'ombre profonde du bois silencieux. Blanche et crue, la lumière étincelante, en se jouant, effleurait les fûts rugueux des sapins avec leurs larmes figées de résine odorante, les enveloppait de spires argentées, y piquait des taches brillantes, puis allait mourir enfin sur le tapis léger de neige blanche qui, tel un linceul, revêtait le sol. Fines et légères, les feuilles se découpaient en gracieuses silhouettes noires. Tandis que les rayons de la lune font ressortir les moindres détails et saillir davantage les objets qu'ils frôlent de leur lueur blafarde, l'ombre à côté se creuse plus profonde, plus impénétrable et plus mystérieuse. Les jeunes gens n'oublièrent jamais ce clair de lune dans la forêt de Clair-

vaux, cette nuit magnifique et froide, ce ciel piqué d'étoiles, ce paysage de rêve, idéal et irréel.

Mais ce voyage agréable fut bientôt interrompu. Tout à leur rêverie nocturne, les peintres ne pensaient plus ni aux francs-tireurs ni aux Prussiens, lorsqu'un bruit suspect attira leur attention.

C'était le crissement des brindilles sèches et des feuilles mortes écrasées par des pas lourds, c'était le froissement des branches ployées par le passage d'un homme ou d'un animal d'assez grande taille.

Quand les jeunes gens s'arrêtaient, le bruit cessait, pour recommencer dès qu'ils se remettaient en route. Ce devait être un homme qui les épiait. Une angoisse poignante, qui faisait battre leurs cœurs à coups précipités, envahit les peintres à la pensée du péril caché, mystérieux, qui les menaçait.

— Il s'agit maintenant, dit Wernly, de ne pas recevoir un coup de fusil, et de n'être pas pris pour des espions. L'homme qui nous suit à travers bois doit être un Allemand, car nous ne sommes pas loin de Clairvaux. Allumons des cigares et parlons haut, pour bien montrer que nous sommes d'honnêtes gens qui n'ont rien à cacher.

Ainsi fut fait. Ils allumèrent des cigares dont la braise ardente décelait leur présence, puis, en causant abondamment, à haute et intelligible voix, nos peintres repartirent, peu rassurés sur leur sort, pleins d'inquiétude et d'appréhension. Ils faisaient un effort de volonté considérable pour que leur conversation fût vive et dégagée, comme celle de gens qui ne craignent pas d'être découverts et, tout en allant, ils lançaient de droite et de gauche des coups d'œil inquiets et furtifs.

Ils allaient atteindre la lisière de la forêt, lorsqu'une voix, près d'eux, cria rude et gutturale :

— *Halt! Wer da?*

L'émotion qu'ils ressentirent alors leur serra la gorge et, pendant un instant, ils restèrent immobiles et sans pouvoir parler. *Wer da?* répéta la voix qui venait de l'intérieur du bois.

Wernly, qui savait l'allemand, répondit qu'ils étaient deux peintres suisses, de Genève, en excursion et qu'ils allaient à Clairvaux.

— Avancez un, dit la voix.

Wernly fit une cinquantaine de pas en avant jusqu'au moment où deux soldats, bondissant hors du fourré, l'arrêtèrent et le questionnèrent, tout en l'examinant de la tête aux pieds. Satisfaits, apparemment, de sa tournure pacifique et de son accoutrement inoffensif, ils donnèrent au second l'ordre d'avancer :

— Avancez deux.

Quand Giron eut rejoint le groupe, les soldats, baïonnette au canon, encadrèrent les jeunes gens qu'ils conduisirent au village dont ils n'étaient pas éloignés.

Tapi dans le fond d'une combe où coule une rivière tranquille aux eaux limpides, tout près de deux lacs qui réfléchissent dans leurs eaux transparentes la verdure des forêts et des prairies voisines, Clairvaux est une bourgade pittoresque d'un millier d'habitants.

Lorsque le petit groupe arriva sur la place, la nuit était assez avancée. Tout semblait reposer dans la bourgade aux demeures cossues abritées sous leurs toits en auvent.

Seule, sur la place où coulait une fontaine, une grande maison paraissait encore pleine d'animation ; les fenêtres étaient éclairées et, à en juger par le bruit des voix, il devait y avoir nombreuse assistance. C'était l'auberge et le quartier-général. C'est là qu'on fit entrer les jeunes

gens, au rez-de-chaussée, dans une salle où, peu après, un officier vint les interroger.

Grand, svelte, bien pris dans son uniforme bleu foncé, coiffé d'une casquette plate, il les questionna, s'informa de leurs projets, demanda des détails sur leur voyage.

— J'aime beaucoup les artistes, dit-il, et puisque vous êtes venus pour peindre, je ferai mon possible pour faciliter votre tâche. Restez à Clairvaux aussi longtemps que vous voudrez. En attendant, vous allez vous restaurer, puis vous viendrez passer la soirée avec les officiers.

On débarrassa les touristes de leur bagage, on leur servit une légère collation, puis on les introduisit auprès des officiers réunis pour fêter un lieutenant qui avait reçu ses galons le même jour.

L'officier qui les avait interrogés — il était capitaine — les reçut et les présenta à ses subordonnés ; on leur offrit du vin, de la bière, des cigares, on s'efforça de les mettre à leur aise. Une telle réception était bien faite pour étonner des gens à qui on avait dépeint les Allemands comme des êtres durs ; il y a des exceptions partout : ceux-ci étaient des Poméraniens doux et bons enfants.

La petite fête se prolongea fort avant dans la nuit, sans aucune scène d'ivrognerie, sans clameurs discordantes, ni disputes.

Officiers et sous-officiers étaient installés autour des tables où s'alignaient les bouteilles de vin et les cruches de bière. On buvait sec, on fumait ferme. On chanta beaucoup, on entendit des « productions » de tout genre : des chœurs, des romances sentimentales, des refrains patriotiques chantés par l'assistance entière. Parmi ces productions, l'une d'elles, particulièrement, frappa les

peintres : au moyen d'un balai qu'il s'était attaché au dos et qu'il avait enveloppé d'un drap, un soldat s'était déguisé en cigogne pour réciter des monologues comiques. Il fallait beaucoup de bonne volonté pour trouver une ressemblance entre les plis informes de ces linges usagés et l'oiseau cher aux Allemands, auxquels il procure de si grandes quantités d'enfants.... Sans perdre haleine, avec une volubilité remarquable, la cigogne débitait d'interminables histoires qui provoquaient une bruyante hilarité dans l'auditoire enthousiasmé.

Enfin, le capitaine, jugeant que les réjouissances avaient assez duré, donna le signal de la retraite qui s'effectua en bon ordre.

Nos touristes furent conduits à une chambre, voisine de celle du capitaine. Ils s'aperçurent que leurs bagages avaient été visités.

Pendant qu'ils se restauraient, le capitaine avait fait examiner leurs paquets pour voir s'ils ne contenaient rien de suspect. C'est grâce à cette perquisition qui confirma leurs dires, puisque leurs bagages renfermaient leur attirail de peintres, qu'ils durent d'être si bien accueillis par les officiers.

Après leur longue marche et leurs émotions dans la forêt déserte, les peintres s'endormirent, discrètement veillés par un factionnaire que la sollicitude de leur hôte avait commis à la garde de leurs personnes et de leur sommeil.

Les artistes comptaient travailler tout en jouissant le mieux possible de l'hospitalité du capitaine qui leur montra tout ce qui pouvait les intéresser. Ils parcoururent avec lui les cantonnements, inspectèrent les installations de la troupe et firent une visite aux avant-postes.

Accompagné par sa musique bizarre de fifres et de

tambours plats, le bataillon défila sur la place du village. Impeccablement alignés, raides et marchant tous du même pas automatique, dûment pomponnés et astiqués, les soldats paradèrent devant les peintres auprès de qui se tenait le capitaine.

Les fifres aigrelets s'étant mis à jouer une marche entraînante, celui-ci dit aux jeunes gens :

— Ecoutez bien cette marche ! C'est la marche de Gravelotte, la marche de notre régiment.

Puis il leur expliqua l'origine de cette appellation. Ce régiment poméranien avait combattu à Gravelotte, où il s'était couvert de gloire. Lancé à l'assaut, il s'empara d'une position importante aux sons de cette marche qui depuis, en souvenir de ce haut fait, fut nommée marche de Gravelotte.

On ne sait ce qui est advenu des croquis faits au cours de cette excursion. De ceux de Giron il n'est rien resté et, pourtant, il a dû peindre, ne fût-ce que pour ne pas être soupçonné. Il ne subsiste qu'un album de dessins et une pochade de Wernly. Dans les feuillets jaunis de l'album sont crayonnés des types de soldats : têtes de géants barbus, sentinelles solitaires avec le fusil sur l'épaule, faisceaux d'armes, soldats poussant des brouettes ou portant des seaux ; la pochade représente la place de Clairvaux avec la troupe qui défile ; sur le pas d'une porte, un officier cause avec un paysan, des militaires devant une maison fument tranquillement leur pipe.

Les sujets ne faisaient pas défaut dans cette riante contrée. Outre le pittoresque de la gracieuse bourgade, outre le charme et la noblesse de lignes de la nature, il y avait l'élément militaire, la vie de la soldatesque avec ses tableaux originaux, pleins de mouvement et de couleur.

Le capitaine s'intéressa aux artistes et ne dissimula pas son admiration pour leurs travaux. C'était, d'ailleurs, parce qu'il adorait la peinture qu'il les avait si bien reçus. Il les avait pris d'abord pour des espions, mais il s'était vite rendu compte que c'étaient d'honnêtes garçons qui ne cherchaient pas à espionner quoi que ce soit.

— Vous devriez, dit-il à Giron, venir en Allemagne où l'on aime beaucoup l'art et les artistes, surtout les peintres. Je suis certain que vous auriez du succès. Si je pouvais vous recommander, vous introduire ou vous rendre le moindre service, j'en serais très heureux. Si vous vous décidez une fois à visiter l'Allemagne, n'oubliez pas de venir me voir.

Il remit à Giron son adresse et sa carte de visite ainsi libellée :

von Larisch
Hauptmann und Compagniechef
im 7. pommerschen Infanterie-Regiment N° 54.

Quelques années plus tard, lorsque Giron se rendit en Allemagne, il ne parvint pas à retrouver l'aimable capitaine. Ne sachant pas l'allemand, il ne se plut guère dans ce pays et, peu après, il s'en fut à Paris où, vite connu et estimé, il passa quelques-unes des plus belles années de sa vie.

Un événement tragique dont les peintres furent témoins durant leur séjour à Clairvaux leur fit une profonde impression. Deux paysans montés sur un char tentèrent de s'enfuir hors des lignes allemandes. Les sentinelles, incapables d'arrêter le véhicule lancé à toute vitesse, se mirent à tirer sur les hommes qu'elles abattirent, l'un après l'autre, au fond du char tandis que le cheval, affolé par les coups de feu, partait au triple galop

à travers champs, avec le véhicule et les deux cadavres.

Enfin, après une journée entière passée là, nos artistes décidèrent de revenir sur leurs pas.

Le capitaine regretta de les voir s'en aller, mais il ne fit aucune difficulté pour les laisser partir. Au contraire, plein de prévenance, il leur fit donner des provisions pour la route, du pain, du vin, un jambon tout entier, et leur offrit encore des couvertures.

Les peintres acceptèrent de prendre quelques provisions, mais ils refusèrent le jambon qui, en ce temps de disette et de guerre, aurait pu paraître suspect ; pour la même raison ils ne voulurent pas des couvertures, qui étaient des couvertures de l'armée allemande.

— C'est vrai, leur dit le capitaine, je n'y avais pas réfléchi. Si les Français vous trouvaient en possession de couvertures allemandes, ils pourraient vous inquiéter ; on pourrait aussi vous chercher chicane à cause de ce jambon, laissez-le après en avoir pris ce qui vous est nécessaire pour le voyage.

Ravis de la réception qu'on leur avait faite, les deux jeunes gens quittèrent Clairvaux, accompagnés par un soldat qui leur fit la conduite jusqu'aux derniers avant-postes allemands.

Ce fut ensuite le retour à travers la contrée boisée qu'ils avaient parcourue à l'aller. Ils rencontrèrent peu de monde sur les routes ; les paysans craintifs, soupçonneux, les évitaient et ne répondaient pas à leurs questions. Ils ne remarquèrent pas la présence de ces francs-tireurs dont les soldats français eux-mêmes leur avaient dit tant de mal.

Aucun incident notable ne marqua ce voyage de

retour. Une seule chose les inquiéta : si pendant leur absence on avait changé la garnison du fort des Rousses, les laisserait-on passer ? Venant des lignes ennemies, ne pourraient-ils pas être à bon droit suspectés et ne courraient-ils pas le risque d'être arrêtés ou retenus pendant quelques jours ? Craintes vaines, car, aux Rousses, personne ne leur demanda rien. Les soldats du fort semblèrent même les avoir reconnus.

En flânant, sans se presser, ils franchirent la dernière crête du Jura et, bientôt, ils furent de retour à Genève.

Cette excursion magnifique, originale, faite dans des circonstances très particulières, valut aux deux peintres une certaine renommée de hardiesse et de témérité. Ce n'était pas un fait banal que d'avoir été, en hiver et en temps de guerre, faire visite aux Allemands en territoire momentanément conquis et d'avoir été bien accueillis par eux.

Tel est le récit de l'équipée que les peintres genevois Giron et Wernly firent, à Clairvaux, en 1871.

Ce n'est pas de nos jours qu'on pourrait, impunément, se promener au milieu des lignes allemandes, et l'hospitalité dont goûtèrent nos deux peintres risquerait fort d'être moins cordiale....

EGMOND D'ARCIS.

damentale et irréductible. Je voudrais rappeler en quelques mots notre point de vue initial et examiner en quoi et comment les circonstances actuelles peuvent avoir modifié ou renforcé ce point de vue.

I

Les programmes d'enseignement qui, après dix années de préparation, ont été placés par nous devant le public, sont précédés d'un court préambule où se lisent les déclarations suivantes :

« Le temps présent est un temps de démocratie cosmopolite ; tous peuvent atteindre à tout et, pour servir utilement sa patrie, il importe surtout de bien connaître les nations et les races rivales. A une semblable époque l'enseignement secondaire apparaît comme devant constituer — entre l'école primaire où s'apprennent les bases techniques de la culture et l'école supérieure ou universitaire qui enseigne le spécialisme pratique ou scientifique — une ère d'idées générales embrassant l'ensemble du monde matériel et de l'évolution humaine ; afin que, par-là, tout homme cultivé ait, au seuil de la vie active, un aperçu du patrimoine dont il est à la fois bénéficiaire et responsable. Telle est l'idée directrice dont s'inspirent nos programmes.

» Nous n'avons donc pas hésité à rétablir l'universalisme contredit par des habitudes de myopie nationale qui avaient jadis leur raison d'être et qui l'ont perdue. Toutes les proportions historiques et géographiques s'en trouvent faussées, tandis que les liens et les concordances s'effacent sous des divisions artificielles ou conventionnelles. Nous n'avons pas hésité d'ailleurs à bannir le « cellularisme » qui avait envahi l'enseignement secondaire à la faveur des procédés synthétiques en usage jusqu'ici. En effet, enseigner comme en des compartiments étanches la physique, la chimie, la littérature, l'histoire, la botanique... revient à préparer une vaste synthèse qui doit s'opérer dans le cerveau de l'adolescent et aboutir pour lui à une concep-

tion homogène du monde et de la vie. Cette synthèse ne se fait plus. Les éléments qui l'eussent réalisée devenaient trop nombreux ; il a bien fallu en écarter d'essentiels. Inutilement avancé sur certains points, totalement ignorant sur d'autres, l'adolescent se trouve surtout désorienté par l'émiettement forcé de ses connaissances, l'abondance des formules et des idées toutes faites, l'impuissance à tirer de ce qu'il a appris des conclusions vivantes.

» A la synthèse nous avons substitué l'analyse : analyse du monde matériel et des conditions d'existence qui nous sont faites, analyse de l'œuvre accomplie par les hommes à travers les siècles et dont les générations successives sont toutes solidaires. En même temps que cette substitution répandra dans les jeunes esprits l'ordre et la clarté qui y font défaut aujourd'hui, elle créera de la paix sociale. On doit penser, en effet, à ceux dont l'instabilité démocratique interrompt les études et aussi à ceux qui complètent tardivement les leurs dans les cours d'adultes et aux écoles du soir. Une synthèse qui reste en route ne dissipe aucunes ténèbres ; une analyse amorcée crée dès le début de la lumière. Les méthodes actuelles sont telles qu'à moins d'aller jusqu'au bout de l'effort pédagogique qu'elles exigent, elles ne versent dans l'esprit que des germes d'incompréhension et d'erreur.... »

Ce n'est pas ici le cas de nous attarder sur ces idées réformatrices pour en discuter ou en défendre le principe. Il s'agit seulement d'examiner en quoi leur développement risque d'être affecté par les événements qui se déroulent sous nos yeux. L'état social, en vue duquel nous avons cherché à poser les bases d'une pédagogie plus conforme aux besoins de la jeunesse, va-t-il se transformer dans le sens de l'atténuation, de la réaction ou de l'accentuation ? La démocratie va-t-elle rétrograder vers un certain hiérarchisme social et un sédentarisme relatif remplacer l'instabilité qui se propageait ? L'esprit

public se repliera-t-il sur lui-même en sorte que les regards de l'homme, au lieu de chercher à s'étendre au loin, se concentrent de nouveau sur les objets tout proches ? Le tragique rappel des lois morales que comporte une guerre comme celle-ci suffira-t-il à créer cet ordre et cette clarté que nous jugions faire défaut dans les cerveaux ?... Toutes ces questions et d'autres connexes se posent devant nous ; elles sont primordiales, car de la réponse qui y sera faite dépendent en somme la continuation ou l'abandon de notre entreprise.

L'aboutissement du cataclysme dont l'Europe est le centre n'est pas encore nettement visible. Par contre, ses origines apparaissent avec des contours déjà précis. Il est dès à présent évident, pour tout homme de bonne foi et dépourvu de préjugés, que la guerre a été voulue au nom d'intérêts dynastiques et de passions de castes et qu'elle a été rendue possible par la prodigieuse ignorance des peuples à l'égard les uns des autres. Une seconde évidence s'impose, c'est que, quel qu'en soit le résultat final, la guerre provoquera un sursaut général d'horreur, — trop de sang a été versé, trop de crimes ont été commis, — et que l'opinion se tournera contre les institutions coupables de l'avoir favorisée et s'engagera dans la voie la plus propre à en éviter le retour.

Si la démocratie s'était montrée incapable de se hausser au niveau des circonstances, il pourrait y avoir quelque hésitation de la part de certains peuples à lui confier leur avenir, mais rien de semblable ne s'est produit, tout au contraire. La République française demeure, de toutes les grandes puissances mêlées au conflit, celle qui a fait face au péril avec le plus de sang-froid et dont les gouvernants ont apporté dans la lutte le plus d'abnégation, de mesure et de calme persévérance. Moralement,

la France n'a pas dévié depuis dix mois, de son point de départ. Elle se bat pour ce qu'elle considère comme la cause de la Justice et du Droit, sans marchandage et sans calculs. L'harmonie des pouvoirs civil et militaire y reste absolue, et au lieu que la sévérité de l'état de siège aille en s'y aggravant, c'est l'inverse qu'on a vu se produire. D'autre part, le pays qui, parmi les neutres, a su donner jusqu'ici à sa neutralité le plus de loyale fermeté, alors que précisément la neutralité y courait plus de risques qu'ailleurs, est la Confédération helvétique. Quand on pense que la Suisse est apparentée de façon si directe aux trois belligérants qui l'avoisinent, force est bien d'admirer la façon dont elle a maintenu dans son sein un équilibre méritoire.

A ces victoires morales de la démocratie il convient d'ajouter celle que représente l'union des classes. Sans doute cette union s'est manifestée dans les divers pays, mais de manière inégale. Il serait délicat d'insister et de citer des faits ; aussi bien ces faits sont-ils présents à toutes les mémoires. Ce que l'on peut souligner sans vraiment froisser personne, c'est que là encore les deux républiques, France et Suisse, s'affirment au premier rang. L'union des classes s'est réalisée en France, et du premier jour, avec une unanimité que personne ne croyait possible. Après dix mois de guerre, aucune fissure véritable n'est encore apparue dans le bloc formidable ainsi façonné. La paix rétablie, ces fissures se révéleront, bien entendu, mais alors les soldats revenant du front en rapporteront un ciment susceptible de combler bien des crevasses, le ciment de la fraternité militaire fait de souffrances communes héroïquement supportées.

Les armées en présence incarnent deux principes disciplinaires opposés. Et l'on peut dire que, si le système

allemand se montre efficace, le système français s'est affirmé pour lui un redoutable adversaire. La discipline imposée par la force telle que la conçoivent les Allemands n'eût pas procuré aux armées françaises, la moitié des énergies que celles-ci puisent dans la pratique de la discipline raisonnée et volontairement acceptée ; et nul doute que cette formule ne soit en fin de compte reconnue comme celle qui convient à la démocratie. Techniquement la démocratie a donc établi sa puissance aussi bien que moralement. Mais si la démocratie n'a pas failli à ses devoirs de guerre, elle avait auparavant tout fait pour éviter que la guerre éclatât. En ce qui concerne la France, aucun historien consciencieux n'arrivera à démêler, dans les mobiles de ses gouvernants depuis quarante ans, autre chose que le souci de maintenir la paix. Dans d'autres pays on a vu, à plusieurs reprises, le pouvoir faire un geste quelconque pour éteindre un commencement d'incendie, mais il s'agissait presque toujours d'incendies préalablement allumés par ce même pouvoir, ce qui diminue singulièrement le mérite du geste. La République française n'a rien de pareil à se reprocher. Un scrupule analogue à celui qui surgissait tout à l'heure nous interdit de chercher ailleurs des exemples concordants, mais, en étudiant plus tard les approches de la présente guerre, il apparaîtra que, dans la plupart des pays, l'élément démocratique a été le plus résistant à l'intoxication guerrière préalable aidée ici et là par des préoccupations dynastiques ou gouvernementales d'une nature plus ou moins avouable. On peut résumer les choses en disant que le prestige que vient de conquérir la démocratie est fait de cette double constatation, que, hostile à la guerre et travaillant à l'éviter, elle s'est montrée capable de l'affronter et même d'y exceller

quand il a fallu la faire. Pour ces motifs, il est presque infailible que le mouvement démocratique, loin d'être affaibli ou enrayé par les événements actuels, y puise une force nouvelle.

II

Au terme : démocratie nous avons ajouté, pour caractériser le siècle où nous vivons, le qualificatif : cosmopolite. La guerre aura-t-elle pour effet de mettre fin au mouvement de pénétration internationale qui allait grandissant et, peu à peu, modifiait moralement, autant que matériellement, les sociétés modernes ? Pourquoi en serait-il ainsi ? C'est, nous dit-on, que de telles secousses impliquent toujours la cessation des activités stériles, le retour à la vie de l'âme, un plus grand amour du sol natal... Il se peut, mais ce sont là des considérations d'ordre plutôt sentimental et, par conséquent, impropres à neutraliser les exigences économiques. Aussi bien, il n'apparaît pas dans le passé que les sociétés les plus adonnées à la « vie de l'âme » aient délaissé pour cela la poursuite des biens de ce monde. Un fait essentiel domine la situation, c'est que, cette fois, nous nous trouvons en présence d'un état de guerre qui affecte la plus grande partie de l'univers, et assez fortement pour que nombre de pays neutres aient dû mobiliser leurs armées afin de les tenir prêtes à toute éventualité. De cette crise mondiale, les intérêts des nations vont sortir encore plus solidaires et ceux des individus encore plus enchevêtrés que par le passé. On n'aperçoit pas comment en présence d'une semblable complexité il serait possible, même à ceux qui le souhaiteraient le plus ardemment, de pratiquer l'isolement. De tels vœux, en admettant qu'ils soient formulés, — nous ne croyons pas qu'ils l'aient encore été,

— seront donc condamnés à demeurer platoniques. Il y a autre chose. De si terribles hécatombes auront pour conséquence d'exiger des survivants des efforts très variés et souvent imprévus. Dans quantité de métiers, la demande surpassera l'offre. Nous disions plus haut qu'une des caractéristiques de la démocratie est qu'en droit « tous peuvent atteindre à tout », mais une des nécessités de la démocratie du lendemain de la guerre, si l'on veut en réparer les désastres, sera que « tous soient prêts à tout. » Rien ne favorisera moins les habitudes sédentaires et les préoccupations locales. L'émulation cosmopolite reprendra inévitablement et il deviendra de plus en plus certain que « le meilleur moyen de bien servir sa patrie est de bien connaître les nations et les races rivales. »

Cette conviction se trouvera renforcée par le souvenir du rôle que l'ignorance internationale a joué dans la guerre. Car, ainsi que nous l'indiquions plus haut, si les origines premières en furent d'ordre aristocratique, c'est l'ignorance populaire qui a permis aux ferments de se développer jusqu'à engendrer la catastrophe. Faut-il rappeler la surprise — la stupeur pourrait-on dire — qu'a produite presque partout l'attitude de la France? Certes, il faut tenir compte du mal que se sont donné les Français depuis vingt ans pour égarer l'étranger et s'égarer eux-mêmes dans l'appréciation de leurs propres forces. Il n'y a pas dans l'histoire d'exemple d'une nation poussant le dénigrement de soi-même à un pareil degré. On comprend que les autres pays aient adopté en quelque mesure l'idée de la décadence française. Ils auraient eu pourtant à leur disposition, s'ils avaient connu l'histoire du XIX^e siècle français, le moyen de contrôler la fausseté de cette notion et de saisir le caractère du relèvement réalisé par la République dans des domaines très divers.

Mais que dire de l'ignorance où l'Europe se tenait vis-à-vis de l'Allemagne ? Ceci est d'autant plus inexplicable que l'Allemagne attirait tous les regards et que bien des gens s'alarmaient des ambitions grandissantes qu'elle ne prenait pas la peine de dissimuler. Or, autant l'Allemagne d'aujourd'hui est incompréhensible séparée de son passé, autant ce passé éclaire et explique le présent. Le professeur Ostwald, cherchant dernièrement à convaincre un journaliste suédois de la supériorité allemande, lui tenait ce langage : « Chez nous, tout tend à tirer de chaque individu un maximum de rendement dans le sens le plus favorable à la société. » Tout le monde sera d'accord, mais à la condition de changer le mot de société en celui d'Etat, et ce n'est pas du tout la même chose. Il est possible que cette simple confusion entre Etat et société suffise à expliquer la lutte géante à laquelle nous assistons. En tout cas, c'est dans l'étude du saint Empire romain germanique, de ses institutions, de ses origines, de ses succès et de ses défailances que gît le secret de l'évolution allemande contemporaine.

Si, d'autre part, elle en avait mieux connu les antécédents, ni l'entrée en scène d'un Japon modernisé, ni l'émancipation définitive des peuples balkaniques n'auraient surpris l'opinion occidentale. Nos éducateurs, mieux avertis, n'auraient pas mis un demi-siècle à découvrir les universités transatlantiques et nos ingénieurs, nos commerçants, nos hommes d'affaires auraient dès longtemps prévu l'essor prochain des républiques sud-américaines. C'est que personne ne peut comprendre le soi-disant « pays du dollar », si la crise effrayante qui le secoua vers le milieu du dix-neuvième siècle n'est envisagée qu'au seul point de vue des intérêts matériels. Le rôle du sentimentalisme aux Etats-Unis fut, en cette

circonstance comme à d'autres tournants de leur histoire, plus considérable que celui du calcul. Le continent sud-américain sur lequel plane le grand nom de Bolivar, ce Mexique incompris que travaillent en réalité les puissants souvenirs aztèques et le désir d'une revanche indigène, toutes ces régions ont subi la même loi. Et plus près de nous, n'est-il pas curieux de constater à quel point les traditions de la Rome impériale ont agi efficacement pour rendre populaire dans tous les rangs de la nation italienne l'offensive qui allait aboutir à la conquête de la Tripolitaine, sans parler d'une autre offensive plus récente encore ? Enfin, l'évidence s'impose que la guerre actuelle tire son exceptionnelle violence du fait que des formules de civilisation s'y entre-choquent plutôt que des appétits. Pour s'enrichir uniquement, l'Allemagne n'avait qu'à continuer dans la voie ingénieuse et pratique où la fortune ne cessait de lui sourire.... L'histoire est bien vraiment tissée par la passion.

Il se précise donc que les intérêts matériels aussi bien que la science désintéressée ont été simultanément lésés par la persistance de nos ignorances. L'humanité, en somme, ressemble à l'océan sur lequel toute vague qui se creuse en appelle une autre, si bien que la houle se propage de proche en proche à travers l'espace immense. Ainsi s'enchaînent les conséquences des événements créant peu à peu la destinée nationale. Et de même que la mer en mouvement présente l'alternance du relief et de la dépression, de même cette destinée nationale est faite d'éléments contradictoires qui agissent et réagissent les uns sur les autres. Ceux-là connaissent vraiment leur temps, qui savent discerner les influences opposées, héréditaires ou spontanées, auxquelles les peuples sont soumis.

III

De ce rapide examen, il résulte qu'à nos yeux, bien loin que la guerre contredise nos efforts de réforme pédagogique, elle les confirme en fortifiant leur raison d'être. Que nos adversaires nous reprochent d'avoir mal résolu le problème, c'est une autre affaire. L'important en ce moment était de faire remarquer à nos amis que le problème demeure le même et que la guerre n'a fait qu'en accentuer les termes. Nous continuerons donc à préparer l'avènement d'un enseignement secondaire capable d'ouvrir à la démocratie des horizons plus vastes et de lui donner accès à la vie supérieure. Nous continuerons de chercher dans la substitution de l'analyse à la synthèse le moyen de rendre possible un tel enseignement. Nous continuerons à poursuivre le renversement des barrières malencontreuses qui divisent les sciences, exactes ou politiques. Divise-t-on l'océan ? Parvient-on à tracer des lignes sur sa mouvante surface ? Et que signifieraient de telles lignes ?

Nous demeurons attentifs à la parole de Berthelot : « Il deviendra impossible, disait-il au soir de sa vie, de s'assimiler l'ensemble des découvertes de son temps. Le cerveau humain, ne pouvant plus absorber l'immense majorité des faits acquis, *ne pourra plus généraliser, c'est-à-dire s'étendre et se développer.* » Nous croyons aujourd'hui comme hier qu'« il faut que l'esprit démocratique — à peine de rétrograder vers la barbarie — s'étende et se développe » et que pour cela « il possède ces vues d'ensemble par lesquelles seules l'homme apprend la modestie, la prudence et le prix des labeurs additionnés. »

PIERRE DE COUBERTIN.

UN COMPOSITEUR NORVÉGIEN

HALFDAN KJERULF ET SON TEMPS

1815-1868

Oeuvres. — Grönvold, *Norske musikere, I Raekke*, Kristiania, Aschehong, 1883; *Den musikalske Kunst (Norge i det nyttende Aarhundrede)*, 1913; J.-G. Conradi, *Norges musikhistorie*, Kristiania, Warmuth, 1878; J.-E. Sars, *Norges politiske Historie 1815-1885*, Bilag til « Verdensgang », 1905.

Voulant, comme ils l'avaient fait pour la vie politique de la Norvège moderne, marquer les débuts de sa vie musicale, les éditeurs d'un album du centenaire norvégien 1814-1914 ont pris Halfdan Kjerulf comme « homme représentatif. » Choix étrange, en vérité, si l'on regarde au nombre de ses œuvres — quelques cahiers seulement, — et à leur genre : pas la moindre symphonie, ni opéra, ni concerto, rien de ce qui intéresse les virtuoses et frappe les foules. Mais ils ont su ce qu'ils faisaient : ses lieds sont les premiers dans lesquels le jeune peuple norvégien se soit reconnu et qu'il ait adoptés pour les chanter sans cesse. Pour nous, étrangers, c'est par lui qu'il convient d'aborder ces Scandinaves, que leur développement artistique a ramenés toujours plus près de leurs fjords et parfois très loin de nos habitudes rythmiques et harmoniques. Aux yeux du chroniqueur, la vie de

Kjerulf, né presque à la même heure que le royaume de Norvège, est des plus propres à servir d'illustration à l'histoire du premier demi-siècle de cet Etat.

Les notices sur Kjerulf sont rares. La moins incomplète — elle est d'ailleurs indispensable à cause des extraits de lettres qu'elle renferme — a été écrite par M. Grønvold, mais elle n'a jamais été traduite ; elle multiplie, sans les expliquer, les allusions à la vie politique, littéraire, musicale de la Norvège, ce qui l'empêche de rendre des services aux étrangers. Or, la carrière de Kjerulf s'est déroulée au milieu d'événements si graves et si variés qu'il vaut la peine de les narrer en parlant de lui ; confrontée avec eux, elle prend une valeur qu'on ne devine guère lorsqu'on se borne à feuilleter l'un ou l'autre de ses cahiers d'œuvres.

L'étude de sa musique est, certes, compliquée du fait que les œuvres de Kjerulf n'existent plus avec leurs groupements originaux et ne sont pas numérotées dans l'ordre des dates ; que leur liste a des lacunes, et qu'il y a lieu de distinguer entre celles qu'il publia lui-même et les autres, — les premières étant les seules au nom desquelles on doit porter un jugement de valeur sur l'artiste. Bien plus, à s'en tenir à la seule musique qu'il édita, l'on risque de ne pas savoir exactement ce qu'il était lui-même. Le temps presse pour tâcher de fixer nettement cette image : les contemporains de Kjerulf sont, pour la plupart, disparus ; de ses intimes, de ses élèves, les rangs s'éclaircissent. Les souvenirs de l'une d'entre elles, M^{lle} Marie Blich, qu'épousa le compositeur norvégien Johan Selmer (1844-1910) ; une lettre de première importance retrouvée dans la correspondance de N.-W. Gade, à Copenhague, et obligeamment prêtée par ses héritiers ; les extraits d'autres lettres publiées par

M. Grönvold et l'ensemble de son livre me permettent d'esquisser le portrait de Kjerulf, pour autant que cela m'est possible à une telle distance des lieux et des événements. Un livre définitif sur Kjerulf ne sera écrit que lorsqu'on pourra consulter les archives de l'Etat, à Christiania, où sont déposées déjà les plus importantes de ses lettres, en particulier la correspondance avec le peintre Gude (1825-1903).

I

Par la famille Kjerulf, nous entrons en contact avec le monde des fonctionnaires danois attachés à l'administration de la Norvège. De royaume indépendant qu'il était avant l'Union de Calmar, ce pays était devenu simple province danoise, gouvernée par des immigrants de Copenhague. Peder Kjerulf, né en 1771, juriste héritant des vertus de son ordre accumulées par plusieurs générations, fut de ceux que l'annexion de la Norvège à la Suède, en 1814, laissa à leur poste. Bernadotte, qui avait fait la folie de se donner pour maître à une nation qu'on n'avait point consultée, eut la sagesse de ne pas remplacer les anciens employés danois par des créatures étrangères aux affaires. C'est ainsi que Peder Kjerulf resta au ministère des finances. Il y aura souvent des Kjerulf dans le gouvernement norvégien. De ces fonctions, autant que du caractère paternel, Halfdan héritera l'esprit d'ordre, de clarté, d'attachement au régime établi, et son peu de goût pour les aventures. Les conditions économiques du nouveau royaume de Norvège furent telles pendant longtemps qu'il y eut certainement plus d'honneur que de profit à servir la Norvège sous les Bernadotte.

A la mort de Peder Kjerulf, son fils devant gagner

son pain, on s'étonne qu'il le demande à la musique, considérée alors comme un simple « délassement de bon ton ». Bien des personnes de son monde en étaient à trouver qu'en choisissant la carrière d'un « musicien » on s'écartait des « convenances ». « Les gens [de la bonne société], dira plus tard Kjerulf, s'inquiètent indiciblement peu d'un « trouvère » et encore moins d'un trouvère qui ne joue de rien.... » — Un Berlioz en savait aussi quelque chose ! La position d'un musicien n'avait rien, en tout cas, de l'éclat d'aujourd'hui. Comme Kjerulf l'a constaté lui-même, « la pauvre et hibernale Norvège » d'alors était à peine capable de faire vivre un artiste.

Par sa mère aussi, Elisabeth née Lasson, Kjerulf tenait à l'aristocratie juridique ; administrateurs, juges d'appel s'y distinguent. C'est l'ascendance musicale d'Halfdan. Dans la maison des Lasson, à côté des œuvres classiques, on joue et chante les essais musicaux du juge ; c'est là que le futur compositeur vient s'instruire et se récréer. De sa mère il a, paraît-il, hérité son goût littéraire, sa culture étendue, le sens artistique délicat et sûr qui le guida plus tard ; d'elle aussi, un extraordinaire pouvoir de se critiquer lui-même et cette ironie qui le rendit redoutable à tant de gens. Dans ce monde d'esprits déliés et caustiques, Halfdan s'exerça promptement à avoir le dernier mot, — à condition que l'on fût entre soi et que lui-même pût rester dans l'ombre. Il a toujours eu une préférence pour les recoins, d'où l'on voit tout sans être vu ; ainsi fera-t-il, toute sa vie, au théâtre, dont il sera grand amateur ; mais on ne l'y verra jamais que dans un angle retiré de la salle.

Avant d'entrer dans l'histoire de sa vie, comptons ses frères et sœurs, dont il était le second : Ragnald, l'aîné, Hjalmar, Théodore, Axel et Ida. De ce beau cercle de

famille il a pu dire : « J'ai d'excellents parents, des frères et une sœur aimables, une parenté honorée et nombreuse. » Son enfance a été entourée d'affection maternelle, d'intimité, de travail, de musique ; celle-ci se faisait en famille, puisqu'il n'y avait pas, alors, de concerts publics à Christiania. Mais il n'est plus possible de rien savoir de précis sur cette première période de sa vie. Du jour de sa naissance, 17 septembre 1815, on peut hardiment passer à celui de son entrée à l'université, en 1834 ; il avait donc dix-neuf ans.

II

Aussitôt, l'histoire de sa vie prend un intérêt singulier. Non pas, comme celle d'un Schumann, par des aventures romanesques. Dans une lettre mélancolique, datée de ce temps, il fait allusion, il est vrai, à « des yeux bleus et à une taille fine » qu'il avait cru ne pouvoir jamais oublier ; et puis, a-t-il ajouté, « il n'y a rien d'impossible en ce bas monde. » Mais il en a souffert ; il lui est arrivé, longtemps après, de dire d'un nouveau-né : « Je souhaite qu'il ne devienne jamais un musicien en Norvège... il pourrait lui advenir comme à moi, qui dois chanter les joies de l'amour sans les avoir goûtées. » Pauvre Kjerulf ! D'aucuns lui en veulent d'avoir alors essayé de les célébrer....

Mais sa jeunesse a-t-elle manqué pour cela d'idéal ? Loin de là ! Celui-ci fut, d'abord, de l'ordre patriotique et littéraire.

L'université de Christiania était alors divisée en deux camps fort tranchés, dont les débats agitaient la ville. La vie académique jouait, parmi ces quelques milliers d'habitants, le même rôle qu'à Lausanne au beau temps d'Olivier et de Durand. A Christiania, deux poètes

se disputaient la royauté des esprits. L'un d'eux était Henrik Wergeland (1808-1845), devenu étudiant dès 1825. Déjà célèbre à divers égards par la publication de romances empruntées aux vieilles « sagas » et par ses attaques contre le comte Platen, le dernier des gouverneurs suédois de la Norvège, il agita l'opinion en publiant un poème étrange : *Création, Homme, Messie* (1830) ; il y expose sa philosophie enthousiaste et formule sa doctrine littéraire d'après laquelle la pensée doit se créer sa forme, sans s'inquiéter d'aucun modèle. Cette doctrine devait, bientôt après, porter des fruits en politique, car l'autonomie d'un peuple n'est pas différente de celle de l'individu. S'affranchir des formes consacrées par l'esthétique danoise, c'était arborer le drapeau norse et se révolter en petit. Wergeland, le poète, est le même tribun auquel les radicaux norvégiens ont érigé une statue, et qu'en 1905 ils ont acclamé comme un des précurseurs de la révolution qui vit leur triomphe. Il fut violemment contredit par un autre étudiant, Welhaven, son camarade de « volée » (comme on dit à Lausanne), son rival en éloquence académique, qui avait apporté de Bergen non seulement ses mœurs de citadin rangé et de bon conservateur, mais sa « poétique » respectable, policée, et toute la force des traditions littéraires danoises. A peine le *Messie* a-t-il paru, que Welhaven publie un poème anonyme, blâmant le caractère inachevé des œuvres de Wergeland, et parlant même avec mépris de ses licences poétiques. Wergeland se défendit par des épigrammes, Welhaven répliqua en 1832 par un pamphlet entaché d'attaques personnelles contre le tribun, le meneur, le joyeux compagnon qu'était son rival.

Wergeland le père, un pasteur patriote des beaux temps de la Constituante, défendit en son fils le « radical »

autant que le poète novateur. Le monde universitaire se partagea en deux camps. Les amis de Wergeland furent en apparence les plus forts. Mais beaucoup redoutaient l'invasion de l'esprit des « Burschenschaften » allemandes ; les conservateurs en politique critiquaient les hardiesses du radicalisme naissant. Cinquante d'entre eux, adversaires de Wergeland, fondèrent un club rival, d'où sortirent, avec Welhaven et le juriste-poète Andreas Munch, les hommes politiques qui devaient former plus tard la droite, tandis qu'avec Wergeland restaient les futurs chefs de la gauche radicale. Où ne mène pas la poésie ! Bientôt Welhaven publie son *Aurore de la Norvège*, et, pendant de longues années, tout le pays se prononça pour ou contre cet ouvrage, qui était un vrai « moyen de parvenir » dédié à la Norvège ; car Welhaven aimait aussi sa patrie ; s'il exigeait d'elle la mesure, le respect de la légalité, c'est qu'il ne concevait ni la grandeur sans la beauté, ni la beauté sans l'ordre. Une fois qu'on sait cela, il suffit, pour comprendre beaucoup de choses, de dire que Kjerulf, avec l'ardeur de son âge, se rangea, dès son entrée à l'université, du côté de Welhaven. Plus tard, il écrivit de préférence dans le *Constitutionnel* (fondé en 1836), journal d'Andreas Munch, des autres hommes politiques de la droite, et des anciens étudiants du club de Welhaven, tous camarades de Kjerulf.

Peder Kjerulf, bien qu'il sache que son fils ne vit que pour la musique, le voue au droit : il fallait qu'un de ses fils entrât dans la même carrière que lui. Halfdan, timide, incompris de ce père sévère et toujours grave, cède à la force des préjugés, se résigne et se fait immatriculer à la faculté de droit. En même temps il occupe déjà un poste de secrétaire au département des finances. Mais il

y va l'âme pleine de rancunes et voit sans aucune espèce d'illusions qu'il a désormais manqué sa vie. Il l'a dit tout net à l'un de ses amis, à l'heure même du sacrifice. Longtemps après, toute sa vie peut-être, il se souviendra de ces tristes temps comme d'un « naufrage » : c'est ainsi qu'il s'exprime dans sa lettre à N.-W. Gade.

Mais, pensait-on dans son cercle de famille, ne lui suffit-il pas de faire de la musique pour son plaisir ? N'a-t-il pas eu jusqu'ici les leçons des meilleurs maîtres, Roverud pour le piano, et même Wetterstrand pour l'harmonie ? Que veut-il de plus ?

Oui, Kjerulf avait reçu des leçons ; il savait ce qu'on pouvait savoir de la sorte ; déjà la musique l'avait trouvé. Mais on voulait qu'il s'en contentât. Son arrivée était la bienvenue dans les salons ; volontiers il se mettait au piano, composait des danses agréables : Halfdan allait sombrer dans la médiocrité, et véritablement perdre sa vie musicale, comme tant d'autres l'ont perdue, faute d'une initiation supérieure et de soins opportuns.

Mais, entre sa vocation que l'on contredit et les obligations monotones de ses études juridiques sans envol, le désaccord grandit à tel point que Kjerulf tombe gravement malade (1839) ; il doit interrompre ses cours et abandonner son pupitre au bureau du département. Entré en convalescence, il fait un long voyage par Honfleur et le Havre jusqu'à Paris, où il entre en contact avec la grande vie musicale ; il en rapporte un journal, qui a dû renfermer bien des pages curieuses sur les concerts de ce temps ; mais, avec l'impitoyable sens critique de son âge mûr, il a désavoué ses impressions de jeunesse, de sorte que nous ne saurons rien de ces heures d'initiation et d'émotions artistiques nouvelles. Il revint guéri de corps : c'était bien nécessaire, étant donnés les

malheurs qui devaient fondre sur sa famille et déterminer son sort.

En février 1840, Peder Kjerulf mourut ; en mai, ce fut le tour de son fils aîné, Ragnald, qui achevait, à Altona, de solides études commerciales ; en décembre de la même année, Ida, la sœur unique, mourut aussi ; elle était dans la fleur de son printemps, fiancée à Welhaven et à la veille de fonder son foyer, car Welhaven venait d'être nommé professeur de philosophie à l'université....

Halfdan, bien qu'il fût capable de rêver à ses heures, et qu'il eût peu à espérer des circonstances, ne prit point conseil de la douleur et de l'abattement. Lui qui n'avait pas eu l'énergie de tenir tête à son père et de braver les préjugés en se vouant jadis uniquement à la musique, prit une résolution singulière aux yeux des gens prudents, — la seule qui, dans son cas, fût la vraie : il quitta son maussade et honorifique emploi au département des finances et résolut de gagner sa vie en donnant des leçons de musique.

III

Etait-ce présomptueux de sa part de donner des leçons, avec le peu de notions théoriques qu'il avait reçues ? Il se mit à l'œuvre, armé qu'il était de sa foi, de son amour pour les grands maîtres, — « son Bach et son Beethoven. » Il lui fallut du courage pour chercher et conserver des élèves ; il ne s'habitua jamais à n'être pour plusieurs que le « maître de musique » auquel la servante de bonne maison vient ouvrir la porte ; dont les heures sont prises du matin au soir ; à qui l'on confie, sans doute, beaucoup d'élèves, mais qui doit les instruire tous, qu'ils aient ou non la même flamme intérieure que lui.

A force de sens musical, d'esprit, de culture générale, il donnera des leçons de piano uniques en leur genre. Il ne sera pas lui-même un virtuose, mais son jeu sera merveilleux ; bien peu de gens cependant, en dehors du cercle de ses intimes, l'entendront et sauront sa valeur. Il aura la joie d'avoir formé les plus illustres femmes pianistes de la Norvège de plus tard, Erica Lie-Nissen, — une cousine du romancier Jonas Lie, — Agathe Becker-Gröndahl ; une cantatrice comme la femme du pianiste Tellefsen, et Marie Blich qui, plus tard, d'élève devint son amie, et qui eut l'honneur et la joie d'être la première à déchiffrer tous ses manuscrits. Il l'appelait parfois « sa moitié à quatre mains. » A toutes celles-là, il prédit l'avenir brillant qu'elles ont vraiment connu. Mais beaucoup d'autres ont gardé de ses leçons une terreur secrète ou déclarée, à cause de son ironie, de ses exigences, de ses accès de mélancolie et de son esprit critique. Il ne faut pas être ironique si l'on veut conserver la clientèle. Il ne faut pas que les parents d'élèves médiocres lisent jamais les billets qu'il écrit : « Je rentre chez moi, à moitié étourdi par toutes ces dames et demoiselles, leurs notes, leurs fausses notes et leurs pianos discords.... »

Et si une aisance relative est venue tardivement à Kjerulf, elle lui a coûté cher : quel temps peut-il rester au compositeur que ses leçons entraînent de rue en rue, et qui, en fait de loisirs, n'a que les vacances prises par ses élèves ?

Kjerulf a connu l'amertume de n'avoir le temps de vivre pour lui-même que dans une mesure infime ; et, lorsqu'on sait quel était son labeur professionnel, on s'étonne, non du petit nombre d'œuvres qu'il réussit à créer, mais de leur quantité, et surtout de leur fraîcheur

De telles œuvres sont près d'être sacrées. « Il fut un temps, dira-t-il avec douleur, où j'écrivais volontiers, souvent et beaucoup. *Tempi passati!* »

D'autres peines l'accompagnèrent et, par leur durée, l'usèrent avant l'âge. En premier lieu, je compte cette santé chancelante à laquelle par la volonté, par la communion avec grands maîtres et amis fidèles, l'esprit s'efforçait de remédier. Vient ensuite une circonstance qui assombrit ses succès eux-mêmes : Kjerulf ne put prouver à son père la beauté et la réalité de sa vocation musicale. Peder Kjerulf ne vit pas se développer, fleurir et fructifier la plante délicate qu'il avait méprisée. Aurait-il pu d'ailleurs en deviner la valeur? A-t-il même écouté * *Nökken* (83)¹, le premier lied de son fils? — (Je laisse à ce chant le titre qui, là-bas, rappelle tant de choses et fait date dans l'histoire de l'art norvégien). Cette œuvre d'un débutant est déjà celle d'un homme, d'un homme qui a souffert au plus profond de son cœur.

Dans cette plainte du Nix, il a mis la sienne, et c'est de sa propre vie entière qu'on peut dire avec lui :

Il mêle un cri de douleur au chant
Du gai torrent
Qui ne sait rien de sa peine.

Mais Kjerulf a débuté par écrire comme il écrira tous ses chants : son cri ne déchire les oreilles de personne ; il est le poète des douleurs intimes. Si j'en crois les témoignages, ce lied fit sensation ; il était nouveau par

¹ *Nökken*, le Nix, l'Esprit des eaux de la légende populaire, dont les privilégiés entendent les soupirs à travers le murmure des fontaines. — Pour faciliter les recherches, je désigne par un chiffre simple les lieds publiés chez Hirsch, à Stockholm, avec texte allemand, et par un astérisque (*) leurs adaptations françaises inédites. La collection Hansen, à Copenhague, portera le signe Hs ; la collection Hedenblad, à Stockholm le signe H⁴ ; l'*Album Kjerulf*, chez Warmuth, à Christiania, le signe W.

son inspiration comme par la sincérité de l'accent. Kjerulf, qui l'a publié isolé, en 1845, l'a considéré toute sa vie comme une vraie œuvre ; une version pour quatuor d'hommes est d'entre les dernières choses qu'il édita ; elle fait jusqu'à présent partie du répertoire des étudiants même en Suède (Hd 143). Le critique sévère qu'il a toujours été rendit de la sorte hommage au premier-né de ses chants.

Le texte de *Nökken* est de Welhaven. Après les premières années d'université, Kjerulf était resté lié d'amitié avec le poète ; ils se voyaient souvent, et Halfdan, qui lui-même confesse avoir rimé à ses heures, ne se gênait pas pour signaler à son illustre ami les fautes de rythme et les duretés de consonnes que l'oreille du musicien ne pouvait supporter. La mort d'Ida Kjerulf resserra ces liens qui, entre gens médiocres, se seraient graduellement dénoués. Plus tard, quand le bruit s'apaisa autour de Welhaven le polémiste et qu'un injuste oubli l'atteignit, Kjerulf s'écria : « Il ne faut pas qu'on l'oublie ; j'aimerais cent fois mieux être Welhaven que tel des pontifes académiques d'aujourd'hui. »

Le nom de Welhaven se trouve dans presque tous les cahiers de lieds publiés par Kjerulf, qui a sauvé et vivifié par sa musique les petites pièces de vers du poète.

On peut faire remonter à l'année 1842 l'idée première d'un des chœurs d'hommes de Kjerulf, qui resta dans sa patrie comme l'un des fondements de sa gloire, *Nos cimes** (Hd 43). Kjerulf prenait son bien où il le trouvait, même chez Wergeland, l'ancien ennemi de Welhaven et des conservateurs, qui s'était assagi aux approches de la mort. Puissante et noble musique, inimitable en sa simplicité ; tout le peuple la chante et la chantera toujours.

Comme les œuvres précédentes, elle révèle en Kjerulf un tempérament très différent de celui du célèbre violoniste Ole Bull (1810-1880), alors à l'apogée de ses triomphes. En 1842, Ole Bull fait une tournée artistique et Kjerulf qui, par son enseignement et par des articles d'esthétique musicale, cherche à éclairer l'opinion, à lui donner les principes directeurs, ne craint pas de signaler combien d'ombres subsistent à côté des clartés de ce génie aventureux et primesautier. Longtemps après, Kjerulf, relisant ses chroniques d'antan, se déclarait fier d'avoir d'emblée compris cet Ole Bull auquel il fallait « ici accorder et là refuser tout. »

Cette activité littéraire de Kjerulf devait prendre une telle importance que Björnson a pu dire de lui qu'il était « l'arbitre musical de Christiania, » à juste titre d'ailleurs, car « son opinion était raisonnée, il était pur de tout soupçon, enthousiaste pour tout ce qui était vraiment beau, et consciencieux dans toutes ses recherches. » Personne à Christiania n'a contredit Björnson, lequel, comme nous allons le voir, n'avait pas toujours reçu de Kjerulf les gages d'un attachement très vif : son témoignage n'est pas l'aumône d'un prince à un adulateur.

Une nouvelle épreuve vint pour Kjerulf, l'atteignant en la personne de son second frère, Hjalmar, un ingénieur militaire de talent, artiste à ce point épris de peinture qu'il quitta l'armée pour suivre à Düsseldorf Gude, qui devint un des amis de la famille. Par la pureté de ses pensées et de ses paroles, il était bien l'*alter ego* de Halfdan et de Théodore. Ce fut avec douleur qu'Halfdan quitta sa mère, ses leçons, ses travaux personnels et accourut pour soigner son frère. Hjalmar mourut sur la terre étrangère et Kjerulf remporta de ce voyage (prin-

temps 1846) non seulement son deuil, mais une santé fort ébranlée.

Et cependant c'est alors qu'il reprit ses études techniques, harmonie et contrepoint ; un théoricien allemand, Carl Arnold (1794-1873), qu'une tournée amenait de Pétersbourg et Stockholm à Christiania, se fixa dans cette ville (1847) comme directeur d'une société de concerts, « la Philharmonique. » Kjerulf, maître déjà fort estimé, se fit son élève : rien ne coûte à qui veut apprendre. Il ne m'est pas possible de déterminer ce qu'il y a gagné. Mais, à cet âge, ce que l'on acquiert porte fruit plus vite que dans la prime jeunesse. Dans l'hiver 1848-1849 se placent les débuts d'une activité dont Kjerulf retire le plus grand profit et qui l'a mis au rang des maîtres du « chœur d'hommes. » On a dit beaucoup de mal de ce genre de musique populaire. C'est par lui cependant qu'à Christiania la musique entra dans les mœurs ; plusieurs écoles de chant et quatre sociétés d'hommes y travaillaient, parmi lesquelles le Chœur des étudiants que Kjerulf dirigea pendant quelque temps. La Chorale des marchands et celle des artisans étaient conduites par un ami de Kjerulf, J.-G. Conradi (1820-1896), un Norvégien qui se donna pour tâche de fonder des sociétés de musique dans nombre de villes ; à elle seule Christiania finit par en avoir douze. Kjerulf créa son célèbre quatuor, la première équipe se composant du lieutenant de marine Ihle, du peintre Gude, de l'historien Lassen et du procureur-général Lasson ; la musique gagnait ainsi les sphères de la « société », mais non pour donner des concerts ; il ne s'agissait que de chanter. Ole Bull, le roi du violon, eut beau se moquer de l'entreprise, celle-ci vécut aussi longtemps que Kjerulf, qui compta dans son quatuor, par la

suite, Henrik Meyer, longtemps professeur de chant, bien connu à Paris, le professeur de médecine Nicolaysen et plusieurs autres notables. Parmi eux figurait, toutes les fois qu'il séjournait en Norvège, Charles, prince royal et plus tard roi. Il est bien sûr que, lorsque dans cette compagnie de choix on chantait, d'après Walter Scott¹, l'*Hymne à Charles* (le souverain qui fut plus tard Charles II d'Angleterre) avec la musique de Kjerulf (W. 11), les mots devaient prendre un accent de loyalisme auquel des républicains ne sauraient atteindre ; mais, aussi, tous les directeurs de quatuor n'ont pas un roi pour seconde basse !

Charles XV a fourni à Kjerulf le texte de deux lieds, dont l'un, * *Framnäs* (12), est d'entre ses plus beaux. En loyal sujet le compositeur a dédié plusieurs autres lieds (23-28) au futur Oscar II ; ce sont des romances françaises de Victor Hugo ; il les aimait et plusieurs devraient être connues parmi nous. L'une d'elles (*Quand tu dors*, 7) a été écrite d'abord pour ténor, solo et chœur d'hommes (W).

Toute timide qu'elle fût, la personnalité de Kjerulf s'imposait aux gens clairvoyants, et — je ne sais par quelles influences, car lui-même n'a rien demandé — on lui offrit un subside d'études à l'étranger. Brûlant de compléter son savoir et d'entendre les œuvres des grands maîtres, il s'en fut d'abord chez N.-W. Gade à Copenhague.

Kjerulf était de deux ans plus âgé que Gade (1817-1890) ; s'il hésita à se faire son disciple, ce fut non par orgueil, mais en raison du renom du célèbre maître de chapelle et en considérant, comme il le dit lui-même avec pessimisme, sa propre « nullité. » Leurs relations furent cordiales et bienfaisantes pour Kjerulf, timoré et

¹ *Woodstock*.

découragé. A fréquenter ce Gade, auquel, en somme, tout avait souri, Kjerulf devint confiant. C'est devant lui qu'il s'accuse d'avoir été lâche autrefois, qu'il soupire en comptant « les nombreuses années envolées, le peu de notes qu'il a écrites, — déjà refroidies, — le nombre encore plus petit des pensées qu'il y a dispersées.... » Il avait nonobstant apporté à Copenhague bien des manuscrits; un autre grand Danois, J.-P.-E. Hartmann (1805-1900), les avait vus comme Gade et avait trouvé fort agréables plusieurs de ces lieds, — un baume pour Kjerulf. Après les heures de travail, professeur et élève s'en allaient par les chemins, cueillaient des fleurs et devisaient. Kjerulf le critique discutait les projets de Gade; les professeurs n'ont pas toujours des disciples de cette force! Ce furent des jours paisibles, dont le souvenir resta longtemps dans sa vie. Mais il fallait aller plus loin, et Kjerulf partit pour Leipzig, où il se livra à la musique de son choix, la grande, la vraie musique!

Non content d'entendre concert sur concert, il se mit sous la direction de Richter. Mais ses premiers condisciples, — Bargiel, von Sahr, Mertke, Grimm et Dietrich, — très peu de temps après son arrivée, rejoignirent Schumann à Düsseldorf, et Kjerulf fut livré à lui-même et à ses travaux d'étude. Il ne lui fallut pas beaucoup de temps pour se rendre compte de la réalité cruelle; son sens critique, aiguisé à l'extrême, lui fit comprendre une fois de plus qu'il avait commencé l'initiation scientifique trop tard pour qu'elle pût être féconde, dans des domaines musicaux jusqu'alors fermés pour lui: le temps de la jeunesse était passé. Les subsides officiels ne sont d'ailleurs pas inépuisables; Kjerulf rentre dans sa petite patrie pour y reprendre ses leçons, et y utiliser de son mieux les trésors de musique qu'il ne

cesse de porter dans son cœur. Il y a de la noblesse dans l'obscurité à laquelle il se condamne en quittant Leipzig et les sources du savoir, pour accepter sa destinée et vivre des débris de son naufrage. Mais il y a aussi de l'amertume et de l'ironie dans l'âme du « maître de musique, » pauvre et résigné, qui décrit comme suit l'emploi de son temps, une fois données ses leçons du jour : tantôt il s'égaré dans la vallée, s'assied sur l'escalier d'un jardin, à rêver et à s'absorber dans l'infini du ciel et de la mer ; tantôt il considère avec étonnement ses anciens exercices de fugue, écrits à Leipzig, ne parvenant pas à comprendre qu'il ait vraiment « commis ces hexamètres » musicaux, et assurant qu'il n'en fera jamais plus. Puis il compose des lieds à une voix, à plusieurs voix, pour déchirer aussitôt les manuscrits. « Le résultat de cette vie fructueuse, ce sont deux ou trois chants avec accompagnement de piano. *Voilà tout* ¹. »

Après quoi nous ne le croirons pas jusqu'au bout. S'il a déchiré quelques essais, il en a corrigé, amélioré beaucoup d'autres, dont l'histoire va commencer.

IV

Le premier de ses cahiers de lieds ne parut qu'en 1851, chez Lindorff à Christiania. Kjerulf le hasarda en tremblant :

« Quatre petits chants, ce que j'ai sauvé de mon grand naufrage musical, dit-il à Gade en les lui envoyant ; il me faut bien prouver à mon public la profondeur de mes études à l'étranger ; j'ai honte de publier des choses aussi insignifiantes, mais on veut absolument que je commence par quelque chose. J'ai choisi ce qui m'a paru avoir quelque grain d'individualité, quelque

¹ Ces deux mots sont en français dans sa lettre. (A. N.-W. Gade, peu après son retour de Leipzig.)

Stimmung ; mais point d'opus 1, point de dédicace, point de prétentions..., Vous et Hartmann, vous me connaissez assez pour savoir que je ne me surrais pas ; je devine ce qui pourra durer et ce qui ne le pourra pas. Mais dites-le moi : est-ce me prostituer que de publier cela ? Ces chants sont-ils aussi mauvais que tant d'autres qu'on édite ? Ou bien *y aura-t-il une âme sensible qui les goûte*, alors que la foule indifférente passera devant eux, et que les « connaisseurs », après un instant d'examen, condamneront avec mépris « ces petites saletés ? » Soyez bon, consolez-moi, et je vous bénirai.... »

Kjerulf n'avait rien à craindre. Ce premier petit cahier, (77, 75, 81, 78, textes de Welhaven), bientôt suivi de quatre autres numéros, obtint d'emblée un grand succès. L'auteur se moquait lui-même de leur « prétendu caractère norse ; » à les lire aujourd'hui, on s'étonne de son attitude : sans avoir rien d'exotique, ils sont aussi peu allemands que possible d'esprit, mais lui-même disait de telle de ses pages de piano qu'elle contenait « de la musique pour Européens cultivés », sans rien du nationalisme indéniable d'autres pages sorties de sa propre plume. Le premier et le plus beau de ses lieds, * *Le torrent*, est précieux d'abord pour le biographe. On y trouve la note caractéristique de la mélancolie de Kjerulf. Il dit :

Bien rares sont les ruisseaux des monts
Pouvant garder leur lumière....
Ils sont menés dans un lit profond.
J'entends toujours le flot incessant,
La plainte de l'eau qui tombe,
Qui tremble, lutte et succombe :
Tel le poète et tels sont ses chants.

Mais le * *Soir à l'alpage*, * *Fraîcheur des bois* ont une saveur montagnarde et une grâce exquise. Parmi les

autres lieds du même œuvre complet citons * *Nuit de printemps* (80) de Welhaven, * *La lyre*, du pathétique Oehlenschläger. Il y a aussi deux pièces de vers (* *Rossignolet*, 76, et l'*Ami*, 82) signées de Théodore Kjerulf, de dix ans le cadet du compositeur. Il devint un géologue de renom ; mais, dans sa jeunesse, il écrivit beaucoup de lieds que tel de ses compatriotes place aussi haut que ceux d'un Jørgen Moe, l'évêque des temps nouveaux de la Norvège. Quant à ses travaux de géologie, ils lui ont valu la faveur des savants, pour lesquels il y a une pyrite « Kjerulfin » ; le seul de ses travaux scientifiques que j'aie lu, l'*Époque glaciaire*, dénote la même clarté d'exposition et la même limpidité de pensée que l'on rencontre dans la musique d'Halvdan. Les lieds de Théodore vont se retrouver, — en originaux ou en traductions intelligentes, — dans presque tous les cahiers d'Halvdan et dans l'Album pour chœur d'hommes¹. Si l'on veut savoir ce que les deux frères pensaient de l'amour, il suffit de regarder cet *Ami*. Ils ont eu la plus haute opinion de la femme, et celles qu'ils voyaient dans leur cercle de famille et dans leurs relations n'avaient point démenti cet idéal. Il n'est pas ordinaire de voir les jeunes hommes comprendre à ce point les femmes qui, dans l'amour, gardent de la délicatesse. Or, Halvdan a été, dans toutes ses œuvres, le chantre de la délicatesse. Il fait bon fréquenter ces deux frères Kjerulf.

Une anecdote de la fin de 1853 nous montrera le compositeur sous un nouveau jour. Le matin de Noël, sur le berceau du petit Ove Gude, le fils aîné du célèbre peintre, on trouva un rouleau de musique avec une dédicace : « Au petit Ove ! » C'était une *Berceuse* (en fa dièze, op. 4) que Kjerulf avait écrite pour lui. Dans ce

¹ Voir en particulier W. * *Chant de nocé en automne*.

cœur de « vieux garçon », dans le redoutable ironiste, dans ce « maître de piano » usé par ses leçons, il y avait un coin de tendresse pour les petits enfants. Une autre *Berceuse* (en ré bémol, op. 12) est plus large d'allure, presque héroïque en sa simplicité, mais elle vient de la même source ; et l'une des dernières choses qu'il ait corrigées avant sa mort est encore une délicate * *Berceuse*, texte du Finlandais Franzène (57).

Les Gude et Kjerulf se trouvaient, — à ce Noël de 1853, — au château de Jarlsberg, où l'ancien général-commandant comte Wedel s'entourait d'amis de la belle musique et de la franche gaité, en hiver comme dans la saison chaude. Ceux qui furent de ces « parties » prétendent qu'on ne connaît Kjerulf tout entier que lorsqu'on l'a vu et entendu à Jarlsberg, quand, avec son génie malicieux, il caractérisait les assistants et faisait leur portrait en musique ; ou bien lorsqu'avec son intime, le baron Rosenkrone, il faisait, — à la vieille mode, — une cour discrète à M^{lle} Marie Garben avant qu'elle devînt une des dames d'honneur du roi. Kjerulf, gardé par son ironie, se défendait vaillamment contre les illusions....

Il en fut ainsi pendant dix ans, de temps à autre. Après ces séjours à Jarlsberg, Kjerulf rentrait en ville, entourait sa mère de soins attentifs et donnait des leçons de musique.... Mais on ne saura pas ce qui se passait dans son cœur. Qui dira pourquoi M^{lle} Garben, lorsqu'elle mourut, désira qu'on enfermât dans son cercueil ce qu'elle avait hérité ou conservé du « vieux maître de musique ?... »

Un autre trait doit être signalé dans cette physionomie captivante d'Halldan Kjerulf. En 1855, il s'en fut à Cologne entendre, cinq jours durant et plusieurs fois par jour, la cantatrice suédoise Jenny Lind (1820-1887) dans

la *Création* de Haydn. Il a parlé d'elle avec un enthousiasme juvénile. Il l'avait écoutée du plus profond de son âme alors qu'elle chantait. Il était resté la figure cachée dans ses mains pour que nul ne vit son émotion, tant son idéal du chant lui était soudainement révélé. En 1849 déjà, Jenny Lind s'était retirée du théâtre pour se vouer au concert et à l'oratorio ; c'était après son mariage avec Goldschmidt ; sa voix était certainement fatiguée ; c'est pourtant d'elle que Kjerulf écrit :

« Devant ses trilles dans le pianissimo, c'est à perdre la raison... elle devient belle en chantant... ; les plus élégantes des dames du Chœur sont amoureuses d'elle ; elle se joue des passages les plus difficiles ; et, avec cela, pas un instant d'affectation, de condescendance ; dans les chœurs elle se mêle aux choristes, se soumet à toutes les répétitions ; la moindre faute dans l'orchestre se reflète sur son visage expressif : on dirait qu'elle-même a composé de la musique. Chanter ainsi, c'est avoir un don du ciel. »

On aimerait Kjerulf rien que pour avoir lu dans son entier sa lettre sur Jenny Lind.

Lorsqu'en 1855, le pianiste norvégien Tellefsen (1823-1874), l'ami de Chopin, revint à Christiania, qui donc s'empessa de lui faire accueil, se réjouit de ses succès, sinon Kjerulf ? C'est chez lui que Tellefsen venait jouer les meilleures œuvres de son répertoire et les grands concertos des maîtres. On le sait par ce que Kjerulf se hâtait d'en écrire au peintre Gude.

Cette largeur n'était cependant pas absolue, et ne s'étendait pas aux concerts de la « Philharmonie », bien qu'ils fussent dirigés par son ami Arnold. « Cette entreprise, disait-il, ne parvenait pas à franchir les limites du dilettantisme pour entrer dans l'art. » — *Res severa verum*

gaudium. — Ce qu'on y jouait lui plaisait à peu près autant que le bruit d'un moulin. Le mot est de lui. On le lui rendait en ne l'invitant point, de sorte qu'il se sentait « sur un tabouret isolateur. » Lorsqu'il devait faire des critiques bibliographiques, et qu'il trouvait trop d'arpèges et pas assez d'idées, il le disait sans ambages : c'est le meilleur moyen de se faire des ennemis. Mais il fallait à tout prix éclairer l'opinion publique et former le goût musical des lecteurs de la gazette.

Et il fallait absolument créer des concerts de valeur. Avec Conradi, revenu d'un séjour à Leipzig, Kjerulf institua des concerts d'abonnement, chose nouvelle, où l'on joua, pour la première fois, des symphonies de Beethoven. Dans l'un d'eux, en 1857, on donnait la cinquième. Dans la salle, un jeune homme de dix-sept ans écoutait avec étonnement cette musique si différente des marches et des danses auxquelles on l'avait accoutumé jusqu'alors : « Enfin, voilà de la musique ! » s'écria-t-il. Un compositeur de plus était né : c'était Johan Svendsen (1840-1913).

Un tel résultat eût suffi à récompenser les deux courageux promoteurs. Heureusement qu'il se rencontre de semblables auditeurs et que tous les auditeurs ne ressemblent pas à celui dont Kjerulf fait le portrait malicieux :

« Cette année, écrit-il, X. ne vient plus au concert. L'an dernier, il a daigné nous honorer de sa visite, pour voir ce qu'est une symphonie. Il en avait tant entendu parler ! Eh bien, il en a entendu une ; il n'a pas besoin d'en savoir plus. C'est ça, une symphonie ? Maintenant, il sait. Maintenant, il peut en parler. Une symphonie, ça ressemble toujours à une symphonie, et, d'ailleurs, qu'y avait-il de si spécial dans celle-là ? *Basta !* »

Conradi se chargeait plus spécialement des morceaux instrumentaux, et Kjerulf avait à instruire et diriger les chœurs ; en somme, toute l'affaire reposait sur lui ; il la faisait vivre, mais elle le rendait malade de peines et de soucis. Dès le début, il en remplit ses lettres. Il se félicite du résultat : il a suffi que l'orchestre étudiât pour qu'il jouât mieux ; et aussitôt les musiciens sérieux de la « Philharmonie » passent à l'entreprise rivale, plus musicale ; Arnold lui-même complimente Kjerulf et s'étonne que le public ait si vite compris la grande musique. Cependant Kjerulf ne se laisse pas éblouir par le nombre de ses 650 abonnés ; il craint une baisse de l'enthousiasme, il s'évertue à varier les solistes, — comme si chaque concert avait besoin d'un soliste ! — Après avoir couru tout le jour pour donner ses leçons, il doit faire répéter son monde ; les dimanches même sont sacrifiés. Mais aussi ne veut-il pas, et de toute son énergie, monter les chœurs d'*Œdipe* et d'*Antigone* ? Un supplice de Tantale, dit-il : il faut lutter contre les choristes, à qui du Rossini donnerait moins de mal que ce Mendelssohn, et qui protestent contre toute demande d'efforts. Il n'y a plus que 400 abonnés. « Tant pis ! s'écrie-t-il, nous avons fait le possible ; sans argent, sans sympathies soutenues, comment pourrions-nous continuer ? Faut-il en venir à ce que j'ai redouté d'emblée ? »

Hélas ! oui, l'affaire tomba ; plusieurs années s'écoulèrent avant que Winter Hjelm (né en 1837), et surtout Edvard Grieg (1843-1907) remissent définitivement sur pied l'institution de concerts bien étudiés. Mais Kjerulf en est le père. Comme il le dit quelque part, il a tant « proclamé les noms de Bach et de Beethoven » qu'on finit par se convertir à sa religion musicale.

Sans le savoir, Ole Bull contribuait à ruiner l'idée même de concerts raisonnés. Bien que son talent se dénaturât avec l'âge, il faisait salle comble avec ses programmes à polkas, l'insécurité de son jeu et ses inventions dignes d'un Barnum. Sous prétexte d'art « norse », Ole Bull exhiba un ménétrier des montagnes, qu'il abandonna prudemment lorsque, lancé dans le monde par le terrible roi du violon, le pauvre montagnard s'avisa de donner tout seul un concert.... Ole Bull, loin de remercier les choristes qui ont chanté leur *Œdipe* dans un de ses concerts, gémit d'avoir eu, par le fait, beaucoup trop d'auditeurs « gratis. » Kjerulf s'offusque de cette rapacité et de l'art de la réclame qu'Ole Bull pratique en virtuose ; il rit de l'indignation des bourgeois, qui crient contre la cherté des billets et font nonobstant salle comble ; qui, « avec des grognements de sangliers » rappellent six fois Ole Bull sur la scène. Et lui-même, oui, Kjerulf et son quatuor, les pieds dans la neige, chantent sous le balcon d'hôtel où Ole Bull daigne paraître et saluer. « Il ferait danser des pétrifications, dit Halfdan, en bon frère de Théodore le géologue. J'ai ri aux larmes pendant qu'il jouait son *Boléro*, c'était inouï. » Mais le lendemain il se ressaisit et condamne en Ole Bull toute une catégorie d'artistes et d'œuvres de tous les temps, lorsqu'il dit : « Les lois de la morale sont aussi celles de l'art ; l'art vrai n'enivre pas sans cesse ; *une œuvre sincèrement belle supporte seule qu'on revienne à elle ; elle seule gagne à être entendue plusieurs fois.* »

Or Ole Bull, aigri par la misère et les aventures, choisissait les pots-pourris les plus dévergondés et les ressasait.... « Si seulement, disait Kjerulf, il consentait à jouer un andante cantabile et un allegro continu ! Il

donnerait, dans ses programmes, un seul numéro de bonne allure, qu'il se concilierait l'estime de tous ceux qui ont faim de pensées en musique. »

V

Pour que la personnalité de Kjerulf soit mise dans sa vraie lumière, celle d'Ole Bull doit nous arrêter encore un instant. Sous son influence, il se fonda à Christiania, en 1859, le Club norse qui reprenait, pour l'appliquer à la vie sociale, politique et littéraire, le programme de plusieurs des hommes de 1814 : la Norvège aux Norvégiens ; gouvernement, langue écrite, théâtre et musique. Björnson, qui venait de publier la *Belle Synneuve* (1855) et *Arne* (1858) comme des manifestes littéraires des radicaux norvégiens, était l'un des chefs du club. Kjerulf, par toute son éducation et son tempérament, était à l'opposite des idées « norses-norses », comme on dit là-bas ; il se tint soigneusement à l'écart. Ole Bull le rencontre un jour, lui prend les mains et lui démontre que c'est une honte de boudier la bonne cause. De derrière ses lunettes, Kjerulf regarde le colosse, et lui montrant le bout de son petit doigt, dit courageusement : « Je ne suis pas plus norse que ça ! J'ai cent raisons pour une de rester libre. » Il ajoutait toutefois : « Je suis norse à ma façon. » Mais Ole Bull blessé ne lui en tint aucun compte et ne lui envoya plus de billets de concert.

Un second cahier de lieds (1-6) venait de paraître. Kjerulf l'avait dédié au chanteur Berg, de Stockholm, un artiste et un ami, dont la fille, la belle Hélène Berg, bien qu'elle ne se fit jamais entendre au concert, avait une voix que Halfdan trouvait pleine de grandeur et de grâce. Ce cahier, formé de morceaux déjà anciens, est un

de ceux par lesquels un étranger peut le mieux aborder Kjerulf. * *Ta voix*, de Welhaven, était un de ses lieds favoris et celui de Berg, * *Fidélité*, a toute la grâce qu'il faut à un texte de Christian Winther. Avec le * *Silence* arrive le premier des textes de ce Geibel avec lequel Kjerulf avait une affinité particulière, tant leurs cœurs battaient à l'unisson. « Geibel est fait pour mes forces, » n'a-t-il cessé de répéter à son éditeur et à ses amis. Puis vient le Finlandais Runeberg avec * *Les bois dépouillés*, page mélancolique qui a des éclairs de lumière et des échos de l'alpe. Dans * *L'oiseau messager*, de Théodore Kjerulf, Halfdan livre son secret comme il l'avait fait dans le lied de Geibel.

Mais, dans cette collection, un chant nous montre que, sans le savoir, Kjerulf était entraîné par le courant du jour et qu'il devait joindre bientôt ses efforts à ceux du club norse. Sur un texte de Welhaven, * *Les voix mystérieuses*, il a composé l'une des plus colorées de ses musiques ; rythmes, syncopes, tout le style nordique y est, sans modèles : Nordraak et Grieg n'avaient encore rien écrit. D'autre part, on se persuadera de la souplesse de son talent en comparant cet air novateur avec un lied que, dans son enthousiasme pour Hélène Berg, il écrivit à cette même époque (hiver 1859-1860) sur un texte d'Hoffmann de Fallersleben admirablement traduit par Welhaven ; celui-ci était non moins épris que Kjerulf de celle qu'il appelait lui-même « une Muse. » Ce * *Feuillet d'album* (35) est une des meilleures pages de Kjerulf, large et noble mélodie, pure comme ses pensées. Pour exprimer ce qu'il avait à dire, il avait choisi ce texte « à cause de son parfum et de sa couleur rayon de lune. » De son propre aveu, sa musique tenait de Schumann et de Robert Franz ; mais, disait-il, « dans la tonalité qui

a mes préférences. » Un ami commun, le médecin Nicolaysen, remit le lied à Hélène Berg à Stockholm la veille de son mariage avec le chevalier Pétré.

Il y a un contraste poignant entre la sérénité de cette page et l'amertume d'une lettre de cette époque, où, revenant sans cesse au mal d'aimer dont rien n'avait pu le guérir, il parle en soupirant de son triste sort : « Je dois chanter les joies de l'amour et en être moi-même privé. » De là cette note élégiaque dans son œuvre entière. Ses romances sont souvent douces et lentes ; mais il en est d'autres : * *Idéal* (45) de Th. Kjerulf ; * *Dépouillement* (52), de Runeberg, et surtout * *Entraves* (62), de Geibel, où il ne faut plus parler d'élégies. Dans les étroites limites du lied, avec toute la sobriété d'un caractère tel que le sien, Kjerulf a mis son cœur tellement à nu qu'on se demande comment il a osé publier ces pages.

Et maintenant représentez-vous Kjerulf comme ses contemporains nous le décrivent, assis parfois au milieu d'un cercle de dames, leur apportant ses dernières romances, par exemple celle qu'il emprunte au même Runeberg (* 58) et jouissant de les entendre déchiffrer ces paroles :

De feinte est faite leur vie,
C'est ainsi qu'elles en usent,
Mais plus d'une meurt d'envie
Des baisers qu'elle refuse.

Vous avouerez que l'ironie est grande et que Kjerulf était impertinent. Il y a donc eu du *scherzoso* dans son cas.

Les *Chœurs d'hommes* en donnent maint exemple. Non pas tous sans doute, à commencer par son chef-

d'œuvre, le * *Cortège nuptial à Hardanger*¹ que, par exception, il fit chanter à son quatuor à la fête des chanteurs d'Arendal en 1850. La description que Kjerulf fait lui-même des ovations de la foule et des éloges d'orateurs hyperboliques est fort gaie. On ne le grisait pas avec de l'encens, mais nous comprenons les chanteurs d'Arendal. En 1848, Hans Gude (pour le paysage) et Adolphe Tidemand (pour les personnages) avaient peint les *Noces au golfe de Hardanger*. Andreas Munch les avait aidés de ses vers, pour lesquels Kjerulf avait écrit la musique, tous les quatre faisant œuvre d'art : c'est la vie du pays en un chant. La musique du *Cortège* est immortelle comme le poème et comme la toile des deux maîtres.

Que Kjerulf soit un maître dans l'art spécial d'écrire pour voix d'hommes, c'est ce que prouvent tant de morceaux lyriques contenus dans son *Album*² : * *Nocturne*, * *Barcarole*, * *Consolations*, tous à cinq voix ; * *Le chant en forêt*, de Geibel ; * *Douceur du jour*, * *Soleil d'été*, de Welhaven, et le magnifique * *Jubilate*, de Moore, auquel s'adaptent aussi les belles paroles que Charles Vulliemin écrivit pour l'air de Bortniansky. La * *Nuit en montagne*, de Welhaven, mérite une mention spéciale à cause des rythmes sauvages de ce morceau alpestre. Mais l'album nous révèle un Kjerulf dont rien ne pourrait donner une idée complète : l'humoriste s'y donne carrière. On se représente le vieux maître de piano, fatigué de ses leçons, se réfugiant (lorsqu'il ne faisait pas de la musique avec Berg) chez ses amis du quatuor, pour chanter

¹ La version originale (Hd 41) est pour quatre voix d'hommes. On trouve le lied pour une voix et piano chez Hansen, à Copenhague.

² Il renferme quarante-cinq morceaux et le meilleur portrait de Kjerulf qu'on ait publié.

avec eux des joyeusetés telles que * *Logique d'amoureux*, de son cher Geibel, — une de ses pièces favorites, — des chants de taverne, des airs en allemand, en italien, langue qu'il voulut apprendre à fond, en français s'il vous plaît, fort jolies transcriptions que l'on est tout heureux de trouver là. Puis des airs villageois de Norvège, qu'il fut des premiers à noter : tel recueil oublie de rappeler qu'on lui en doit la version. Il en est de même de ses arrangements pour chœurs d'hommes, des ballades suédoises du vieux trouvère Bellman (1740-1795). Au point de vue du style, cet album est un manuel du bon faiseur ; mais on y trouve aussi ce qui est le vrai Kjerulf, l'humour, la finesse, l'esprit. A les lire, on voit un regard malicieux qui brille : jamais crayon n'en donnera l'équivalent. A ceux qui, sur la foi de certaines de ses romances, seraient tentés de croire Kjerulf uniquement lyrique et souvent triste, je recommande cet album, et la version de *Si le roi m'avait donné* (W. 45) ; on verra ce qu'il pouvait faire dans ses bons jours. Cette collection, qu'il mit en ordre peu de mois avant sa mort, est le guide le plus sûr pour faire comprendre les lieds aussi et pour grouper les œuvres de Kjerulf en enfants de sa douleur ou de son tempérament naturel.

VI

Dans un nouveau cahier de lieds (7-14), on trouve, entre autres, de Victor Hugo *Si vous n'avez rien à me dire*, un joli Welhaven (* *Sommeil en forêt*), et surtout un morceau, * *Seul en forêt* de Winther, qui est tout ce qu'il y a de plus « norse », longtemps avant qu'on parlât de formule nordique, — le texte, à lui seul, n'en fournit aucun motif, — et en même temps très personnel. Qu'on ne parle donc pas de l'influence niveleuse de

Leipzig et du romantisme allemand. Le musicien suédois Louis Norman (1831-1885) reprocha, bien au contraire, à Kjerulf d'avoir fait des provincialismes norvégiens ! Aujourd'hui que l'on connaît mieux le langage musical de la Norvège populaire, on voit que Kjerulf, loin d'imiter la muse des paysans, avait créé de toutes pièces une musique aux couleurs nationales. Norman s'était trompé. Berg avait vu plus juste. Veut-on savoir qui, pendant des années, a désigné les lieds que Kjerulf publia ? A force de se critiquer lui-même, celui-ci n'aurait jamais rien fait paraître ; il envoyait ses lieds à Stockholm : ce qui a paru du temps de Kjerulf, en fait de chants, c'est ce que Berg et sa fille ont éprouvé et retenu comme excellent. Combien y a-t-il d'artistes qui s'entourent ainsi de sévérité ? Armé de la sorte, Kjerulf a supporté, en bonne conscience, les critiques superficielles qui ne lui furent point épargnées. Il y a de lui des lettres d'une dignité et d'une courtoisie rares. Et ce maître du lied « enrageait » de ne pas savoir chanter. « Si j'avais dix ans de moins, dit-il un jour, je filerais chez Berg et je prendrais des leçons de chant ! Mais où trouver les fonds ? »

Une des joies qu'il connut et savoura particulièrement vint, en 1858, de la visite que lui fit le peintre Gude. Tandis que celui-ci installait son chevalet chez Kjerulf et peignait, le musicien se mettait au piano et composait : douces heures d'art et d'intimité. Kjerulf aimait que Gude « eût une pareille compréhension de l'art, de sa valeur et de ses limites. » D'ordinaire il attendait, pour composer, que chacun se fût retiré, et restait tard le soir à écrire les airs que, dans ses promenades solitaires, il écoutait sur les collines et dans les bois, échappant, quand il le pouvait, aux brouillards de la capitale.

Lui, le citadin, a bien rendu la nostalgie des monts telle qu'elle prend le fils de l'Alpe obligé, par la vie, à végéter entre les maisons d'une ville. (* *Oh ! quand verrai-je ma montagne ?* 15, de Welhaven, et * *Vers l'alpage*, 22, de Jörgen Moe.) C'est fort inexact de le qualifier de « poète des vallons » ; il a aimé la grande nature, dont le calme souverain l'apaisait.

L'examen du premier cahier d'œuvres pour piano (op. 4) montre l'approche du style « norse » qui s'affirmera plus tard. Mais avant qu'il devînt la règle, comme par exemple dans le second cahier (op. 12, voir spécialement le *Caprice*), il fallait une crise dont l'histoire appartient à la Norvège entière.

VII

Sans bruit, séduit par le charme absolument inédit des chansons éparses dans les morceaux champêtres de Björnson (*Synneuve*¹ et *Arne*), Kjerulf les avait mises en musique et publiées (en 1859-1860) avec le titre, non moins nouveau sous sa plume, de *Lieds norses* (15-22). Il commence par y réconcilier Welhaven (15) et Wergeland (16), ce qui, pour ses lecteurs, était un symbole. Le * *Rendez-vous*, texte imité de l'anglais, est déjà singulièrement original ; Kjerulf l'avait noté d'abord pour chœur d'hommes, où il fait grand effet (W. 19). Il voulait qu'on le chantât « sur le mode érotique. » Le « romantique allemand » qu'on l'accuse d'avoir été me paraît de plus en plus appartenir à la fable : le lied, déjà cité, de Jörgen Moe est d'écriture toute norvégienne. Mais que dire de la * *Plainte de Synneuve* (17) ? Si M^{me} Svaerds-tröm, la cantatrice suédoise, s'est récemment fait « bisser » à Lausanne, c'est pour avoir chanté cet air d'une

¹ *Bibliothèque universelle*, 1867.

beauté sans égale. Un lied parallèle, * *Chanson d'Ingrid* (18), est un vrai « Springtanz » humoristique, qu'on peut chanter en chœur d'hommes (W. 18), ce dont les étudiants ne se font pas faute aujourd'hui, en Suède. Quant au roman *Arne*, Kjerulf en a pris le * *Jour de soleil*, avec tout le comique dont le texte est chargé, muse goguenarde et familière ; la * *Couronne de noce*, ballade mélancolique et tendre, puis surtout la douloureuse plainte * *Par delà les montagnes*, disant comment le paysan Arne n'ose ni rester enfermé sans amour dans ses vallées, ni fuir le foyer maternel. Ces lieds sont, en musique, l'équivalent de ce que les romans de Björnson furent à la jeune littérature norse.

Kjerulf avait envoyé ses lieds à Björnson, qui se les était fait jouer par Lindeman (1812-1887), le restaurateur du psautier, le plus grand collectionneur du folklore norvégien. En outre, il avait composé une *Idylle rustique* pour piano (publiée plus tard comme op. 28 sous le nom d'*Esquisses*) pour laquelle, dans le secret de son âme et par une intuition remarquable, il avait inventé des motifs instrumentaux d'allure tout à fait paysanne, avec un « sujet » : les gars tour à tour joyeux et mélancoliques, une aventure d'amour avec adagio cantabile, un scherzo très norse et des tableaux de montagne sauvage, puis des danses nuptiales. N.-W. Gade en avait aimé ce qui était le moins nouveau, mais Kjerulf sent que ses hardiesses sont des prophéties. Il fait jouer cette *Idylle* d'abord à M^{lle} Marie Blich, puis à Erika Lie. Celle-ci court chez Björnson et lui dit : « Kjerulf a fait des musiques norses, d'un norse !... » Il n'en faut pas davantage à Björnson, qui devait des remerciements à Kjerulf pour ses lieds ; il lui demande sa collaboration aux p rojets d'opéra bouillonnant dans son cœur de

vingt-huit ans. Kjerulf reçoit ces offres avec des sentiments mélangés. En politique, il redoute l'ouragan radical où se complait le turbulent rédacteur et le démagogue qu'est Björnson. En musique, il connaît trop bien ses limites pour se lancer, comme dit M. Grønvold, sur la glace des aventures. Il lui répond par écrit, et se caractérise comme « un vieux musicien qui, dans ses heures libres, n'écrit que des romances et des morceaux de piano », mais il se met à disposition. Un matin que Kjerulf prenait son café, un ami lui raconte que Björnson, en plein Club norse, s'est plaint du ton froid de la réponse. On frappe à la porte. C'est Björnson, qui fait d'abord au timide Kjerulf l'effet d'un courtisan : ce n'était pas le moyen de le gagner ! Mais Björnson efface cette mauvaise impression par la cordialité de sa gratitude et sa compréhension des *Lieds norses*. A tous ses projets d'opéra, Kjerulf toutefois fait résistance : il n'était pas un homme d'orchestre. Et Björnson le radical, qui se sentait de taille à renverser un ministère, dut s'avouer vaincu par le vieux « conservateur. » Kjerulf n'avait plus l'élasticité de la jeunesse, Björnson était trop bouillant pour lui. Mais leurs relations s'affermirent et durèrent jusqu'à la mort du précurseur de l'art musical norvégien.

VIII

Il faut narrer maintenant avec quelque détail pourquoi, justement à cette date, sa correspondance laisse échapper un aveu singulier. Il lui arrive, à lui, fils et neveu de tant de serviteurs de l'Etat, de se féliciter d'avoir quitté son emploi au ministère, et de n'être plus directement responsable des événements politiques. Que s'était-il passé ? Ce sont là, pour un Norvégien, des évé-

nements trop considérables et trop typiques pour qu'on passe devant eux sans explication. On ne comprendrait d'ailleurs plus Kjerulf.

La constitution norvégienne de 1814, révisée, reconnaissait au roi de l'Union le droit de donner à la Norvège un gouverneur et même un gouverneur suédois. Ce titre choqua bientôt les parlementaires norvégiens et cette nationalité les autonomistes. Dès 1819, on parla d'abolir ladite charge, si bien que, à partir de 1829, des gouverneurs norvégiens seuls furent nommés. Cela n'arrêta point le mouvement parlementaire. Oscar I^{er} eut beau mettre son veto à tous les projets du Storting; à sa mort, Charles XV, qui connaissait mieux ses sujets de Norvège, — il est parfois utile de chanter la seconde basse dans un quatuor à Christiania! — fit aux ombrageux députés un don de joyeux avènement: il offrit l'abolition du nom de gouverneur en échange de la création d'un premier ministre sans portefeuille. Le Storting acquiesça (9 déc. 1859). Mais les chauvins, en Suède, pleurèrent cette perte d'un droit devenu tout théorique, et allèrent jusqu'à parler de déclarer la guerre à la Norvège. La Chambre des seigneurs à Stockholm (22 décembre) se plaignit de n'avoir pas été consultée sur ces innovations; elle maintint l'idée de la suprématie suédoise dans l'« Union », et décida la revision du pacte de 1814. Mais s'exciter furieusement en séance de la Chambre jusqu'à minuit et rédiger une adresse à Charles XV sont deux. L'adresse est presque acceptable de ton. Or le roi faisait justement son séjour annuel à Christiania; il désavoue les motions belliqueuses des Suédois et décide que la Norvège seule est compétente en cette affaire de revision. Les ministres de Stockholm répondent par la menace de leur démission. Alors, pris

de peur, le roi (avril 1860) retire la sanction qu'il avait donnée aux projets du Storting et une commission mixte se met à préparer la revision exigée par la Suède. Devant cette prétention de la Suède à régler leurs affaires intérieures, les députés du Storting siégeant, eux aussi, jusqu'à minuit, le 23 avril, déclarent à l'unanimité que pas un Norvégien soucieux des droits de sa patrie et de son propre honneur ne discutera cette revision. L'angoisse, la tristesse et la colère étaient grandes partout, non seulement chez les politiciens et les autonomistes, mais dans les cercles plus tranquilles et conservateurs où vivaient Kjerulf et ses amis. On comprend maintenant le cri qu'il jette, le 1^{er} mars : « Heureux suis-je de n'être plus au service de l'Etat ! Que ceux qui sont aux affaires tiennent bon tant qu'ils pourront ! » Il aimait personnellement le roi, dont les tergiversations le désolaient.

Personne alors ne put voir la fin du débat ; c'est en 1905 seulement qu'ont cessé les prétentions de la Suède sur cette Norvège que les diplomates avaient, en 1814, « unie » contre son gré au roi d'une autre nation. On a beaucoup loué la générosité et la modestie avec laquelle Kjerulf, chargé d'organiser la partie musicale des fêtes du couronnement de Charles XV, passa l'honneur et la charge à son ancien maître Carl Arnold. Qui sait si, dans ce geste, il n'y a pas aussi la marque du chagrin personnel que Kjerulf, le patriote, avait ressenti durant ces heures d'angoisse ?

IX

Il se consola du mieux qu'il put en écrivant beaucoup. L'hiver 1859-1860 ayant été doux et clément, Kjerulf avait mieux conservé ses forces. C'est de ce temps-là que datent les * *Duos* (Hirsch) dédiés à sa cousine

Catherine Lasson et à Marie Manthey, une des dames d'honneur de Charles XV, une élève enthousiaste du chanteur Berg. Ce sont de belles pages. Le texte offre de précieux avis pour le biographe : * *Flots et pensées* de Welhaven, * *l'Automne de la vie* de Hartmann, la * *Barcarole* de Heiberg sont graves ou mélancoliques ; seuls les * *Chants d'oiseaux* de Richardt ont une note enjouée. Ces duos sont parmi les meilleures œuvres de Kjerulf. D'autres lieds (29-35) sont caractéristiques aussi¹. On remarque dans ce cahier le * *Temps des roses* de Théodore Kjerulf, le * *Nid* et le * *Soir de la vie* de Welhaven, — il a dû penser à sa vieille mère en écrivant cette page émue ; — puis * *Dieu seul le sait* (H 34), un air où l'élément norse reparaît avec des accents tragiques. Le cahier suivant (36-40) n'a que des textes de Björnson, en premier lieu le célèbre * *Crépuscule* dont chacun connaît le texte parce que Grieg l'a repris par la suite :

La reine est assise en son haut manoir....

La musique de Kjerulf restera comme une première fleur du printemps lyrique de la Norvège. C'est pour lui que Björnson avait écrit sa chanson ; Kjerulf lui en demanda d'autres : le * *Sommeil*, * *Au bord de l'eau*, *Si tu savais* et * *l'Amour caché* que Grieg aussi travailla. De ce temps encore datent des *Lieds anglais* (47-51) dont plusieurs dévoilent son âme. Lui seul, pour s'être longuement exercé à la résignation, pouvait mettre tant de douceur à faire chanter la Jeanie des * *Jours envolés*, — une touchante saynète entre deux vieux à cheveux blancs. Une *Chanson de Taylor* est empruntée

¹ Ils sont dédiés à Marie Lasson, sœur de Catherine, que seuls les préjugés de caste retinrent loin de la scène et des concerts, et qui dut réserver à quelques élus son talent dramatique et lyrique. Kjerulf l'appréciait à toute sa valeur.

au drame *Marie Stuart* de Björnson (1864); le texte de la * *Solitude d'été* fut écrit par Welhaven pour Ida Kjerulf, douloureux et tendre souvenir pour Halfdan. Le dernier numéro, * *Nuit sur le fjord*, a son histoire. Le peintre Tidemand avait été chargé de décorer le château royal d'Oskarshall, près Christiania; avec une audace toute démocratique, il avait choisi dix scènes de la vie des paysans. Andreas Munch avait accompagné de vers émus la publication des cartons, dont l'album est dédié « à Sa Majesté Oscar I^{er}, roi de Norvège et Suède » — et non Suède et Norvège, comme on disait à Stockholm.... D'après l'une de ces planches, on avait fait un jour un tableau vivant fort impressif; des hommes chantaient derrière la scène un chœur composé par Kjerulf. Le lied qu'il en tira compte parmi les plus caractéristiques de l'édition Hirsch.

Parmi ces *lieds anglais*, je signale *Mon cœur et ma lyre*, devenu populaire; *Le cœur qui bat*, — chaste musique comme lui seul pouvait l'écrire; — une *Sérénade* large et noble. Une autre collection (Op. 17, chez Hansen, à Copenhague), dédiée à la femme de Tellefsen, est d'un caractère particulier. Elle renferme des lieds très importants: * *Le cœur du poète*, * *L'approche* (écrit en 1865 aux bains de Grefsen, avant un voyage à Paris), musique élégante et discrète; et surtout * *Sur l'alpage* (1864), ce dernier morceau ayant un texte norse de Kristofer Janson. Il suffirait à classer Kjerulf parmi les grands lyriques nationaux de la Norvège; seul un ami de la nature montagnarde a pu l'écrire. Lorsque la cantatrice suédoise Louise Michaëli voulut le chanter au concert, Kjerulf récrivit cet air pour elle, mais cette version plus brillante n'a jamais été publiée; celle de l'édition Hansen suffit à la moyenne des voix.

Tout cela montre que Kjerulf, quoique on l'ait dit « un solitaire », et bien qu'il ne sentît pas toujours combien réelle était la faveur du public, était pourtant loin d'être oublié. On lui avait conféré la médaille *Pro litteris et artibus* (1863) ; je ne sais s'il l'a jamais portée. Mais ces honneurs ne le rendirent point orgueilleux. Il n'y a pour s'en rendre compte qu'à voir l'accueil qu'il fit à Grieg, lorsque celui-ci, l'ami d'Ole Bull et de Björnson, tout feu et flamme pour le mouvement norse, vint chercher fortune à Christiania, en septembre 1866. L'occasion eût été bonne, pour l'un, de faire le jaloux ou le condescendant et, pour l'autre, de jouer au soleil levant : celui-ci n'en fit rien ; dès son premier concert, M^{me} Nina Grieg chanta des lieds de Kjerulf, et cet hommage fut sensible au cœur du vieux maître, qui reçut souvent chez lui le jeune couple d'artistes. Toute sa vie Grieg s'est souvenu avec reconnaissance des deux années où il fut traité par Kjerulf en ami.

Ce dernier connut d'autres joies. A l'exposition universelle de Paris, en 1867, les étudiants d'Upsal chantèrent son *Cortège nuptial* et le bruit des applaudissements arriva jusqu'à Kjerulf, qui les accepta d'autant mieux qu'à cette gloire, venue de l'étranger, s'associait le respect et l'affection de ses contemporains et de ses compatriotes. Aux honneurs récemment accordés, Charles XV sut en ajouter un nouveau en conférant à Kjerulf l'ordre de Saint-Olaf.

X

Mais les forces physiques de Kjerulf diminuaient. Dès longtemps il ne subsistait en hiver qu'à l'aide des séjours d'été qu'il faisait aux bains de Grefsen. En 1867, il y revint après un voyage en Suisse et au Tyrol, au cours

duquel il mesura tristement sa faiblesse. Mais un de ses réconforts fut de retrouver à Greffen un vaillant d'entre les vaillants, Horslef, le missionnaire des Lapons. Horslef, avant de devenir évêque, avait, à travers mille dangers, consacré sa vie à évangéliser les incultes et sauvages nomades de l'extrême nord. Avec lui, plus question d'ironie ou de réserve. Nous voyons les deux amis échanger ensemble, dans de lentes promenades, ces propos graves et sereins dont la religion de Kjerulf, tout intime, était fort avare à l'ordinaire. Extérieurement, on ne pouvait guère savoir de lui que son attachement à l'Eglise établie, avec les dignitaires de laquelle il vivait dans les meilleurs termes. Il n'avait pas composé des musiques rituelles qui l'eussent signalé au monde ecclésiastique. On n'a de lui qu'un seul cantique pour voix d'hommes, **La traversée* (W 13), du pieux Jutlandais Ambrosius Stub ; mais il est une parfaite image de cette âme que les difficultés de la vie et le sentiment d'avoir manqué sa voie auraient portée vers le murmure et la crainte, s'il ne s'était réfugié dans la religion :

C'est ta Providence, Seigneur, qui conduit
Les hommes que guette la mer qui mugit.
Voguant dans la vie,
Nos plans sont folie ;
Sans toi le navire se perd dans la nuit....

La foi d'Horslef vint à point répondre à celle de Kjerulf, qui se savait malade et déjà condamné. L'année suivante, l'hiver ayant été mauvais, il se hâte de reprendre le chemin de sa villa de Greffen. Ses proches ne pouvant alors l'accompagner, il partit avec une vieille servante ; M^{lle} Blich, son amie fidèle, s'en vint loger dans la villa voisine. Elle avait au cours de douze années été la première à connaître ses œuvres nouvelles, elle devait

être la dernière à partager toutes ses joies d'artiste et de créateur.

Durant ce séjour, privé qu'il était de ses promenades d'antan, Kjerulf corrigea les épreuves de plusieurs chants : c'est * *Bernard de Ventadour* (chez Hirsch), — chœur mixte et solo de ténor, sa seule composition de ce genre, — encore une hymne à l'amour ; c'est l'op. 19 (55-58), textes suédois ; il fit l'esquisse de morceaux nouveaux, choisit ceux de ses chœurs d'hommes qu'il voulait éditer. La nature de ses maux le confinant pendant quelques jours sur une véranda, personne ne le voyait alors.

Un soir, c'était le 11 août 1868, comme il se sentait peu bien, la garde convint avec M^{lle} Blich d'un signal pour qu'au premier appel celle-ci pût accourir sans sonner à la porte.... Une crise violente survint dans la nuit ; le malade saisit convulsivement la main de la vieille servante, qui ne put ouvrir la fenêtre et faire le signe convenu. Dans cette claire nuit d'été Kjerulf rendit l'esprit, solitaire dans sa mort comme peu d'hommes l'ont été, lui que sa vieille mère et tant d'amis portaient sur leur cœur. Les choses que, la veille même, il promettait de dire à son élève ne devaient être entendues de personne. Ceux des siens qui vivent encore n'en parlent que le cœur serré.... Le médecin, arrivé trop tard, dut se borner à constater le décès. Il fallut avertir la famille, amener à Christiania le cercueil de celui à qui personne n'avait pu faire d'adieux.

La consternation fut générale dans la ville et dans le pays entier. Les journaux de tous bords répandirent la nouvelle ; le Danemark et la Suède témoignèrent de la perte ressentie par tous les Scandinaves.

En relisant le discours pénétrant que le doyen Bruun fit à ses funérailles (15 août 1868), j'entends le témoi-

gnage ému que rendaient à Kjerulf ses proches, les plus distingués de ses concitoyens comme la foule des chanteurs populaires. Ce qu'il avait exprimé dans ses lieds, c'était la musique sommeillant au cœur d'un peuple. Il savait qu'on ne l'éveille point sans un don de Dieu. Dans sa force, il avait parlé; dans sa sagesse et son juste orgueil, il avait connu ses limites en musique; mais, pour fuir le pessimisme et l'amertume, il avait cherché Dieu.

Au bord de la tombe, les étudiants de l'université, groupés autour du « Quatuor », chantèrent une hymne de Björnson sur l'air même du cantique de Kjerulf, et la foule s'écoula, consciente à la fois d'avoir perdu son premier chanfre et de posséder, dans les quelques œuvres qu'il avait publiées, un trésor impérissable. Il y a, paraît-il, des Césanne qui se vantent d'avoir « peint pour trente personnes. » Il y a, heureusement, des Kjerulf qui, chantant pour eux-mêmes sans doute, se trouvent avoir parlé pour tout un peuple. Ils ont choisi la bonne part, qui ne leur sera point ôtée.

XI

Pour parler de ce qu'il a fait, j'ai suivi le conseil, non des éditeurs, mais des amis de Kjerulf. Passant rapidement sur les œuvres de piano et donnant toute l'attention voulue aux lieds, puisqu'il s'agissait de lyrique et de psychologie; ignorant volontairement les œuvres posthumes, je n'ai guère cité que ce que Kjerulf¹ a publié

¹ Je m'en voudrais de n'avoir pas signalé, puisque tous ces morceaux sont anciens, quelques lieds parus après 1868; les lieds pour baryton (52-54), parmi lesquels sont de belles ballades : * *L'ermite*, d'Eichendorff — tout plein des aveux de Kjerulf; * *La nef*, de Mackey; puis * *L'île des fées*, de Welhaven (66), * *Un mot d'amour*, de Björnson (67), * *Au fond des bois*, de J. Monrad, et plusieurs Geibel, en particulier * *Communion* (60) et * *Le messager* (61), qui ne sera jamais supplanté par la musique de Rob. Franz; il était écrit pour M^{lle} Manthey.

lui-même, en laissant aux amateurs qui prendront en mains ces quelques cahiers de lieds, le soin de découvrir en quoi consiste le « style » de ce musicien — qui n'inventa aucune harmonie nouvelle et ne créa aucune forme d'art musical.

« Loin d'être un mode d'expression ayant une valeur et un charme propres, indépendants des choses exprimées, le style, en tout cas chez un lyrique, c'est la concordance parfaite des textes avec la musique. »

Ainsi dit Théodore de Wyzewa. Pour juger des œuvres de Kjerulf, il faut étudier ses chants et ne rien conclure de ses œuvres pour piano lorsqu'elles n'ont pas le même souffle que ses pièces lyriques.

Au cours de cette esquisse, nous avons vu Kjerulf devenir toujours plus influent, honoré, et recueillant de son vivant les fruits de ses travaux. Dans sa patrie, la voix publique a été juste envers lui. Et pourtant, tout au fond de lui-même, il s'est senti solitaire, — « hors de la danse », comme il l'a dit très tôt. Son arrivée tardive aux connaissances techniques l'a fait débiter en homme mûr là où les adolescents apportent la fougue et l'endurance de leur jeunesse. Ce timide s'est trouvé le créateur d'un mouvement auquel il ne pouvait suffire ; à cet ermite autour duquel, quoiqu'il s'en défende, on fait cercle, parce que ses dons s'imposent, il manque l'assurance du tribun, il reste solitaire. Combien je voudrais pouvoir transcrire en leur entier les odes que, bien mieux inspirés encore que Björnson, Andreas Munch et Jonas Lie dédièrent à sa mémoire ! Chacun savait que « cet homme tranquille, » débile de corps et timide, devait à la musique d'avoir surmonté la vie et qu'elle l'avait consolé dans ses douleurs.

Bien qu'à ses heures, et en petit, il ait été déjà un compositeur « norse », il ne peut, en histoire de l'art, être l'égal de ses brillants successeurs, Grieg, Svendsen, Sinding, Selmer, auxquels aucune des grandes formes de la musique pure n'est restée étrangère. Mais il reste leur précurseur.

Il a surtout écrit pour les cœurs discrets ayant un idéal ; il a fait de la musique pour âmes délicates. L'histoire de l'art cependant lui garde une place, car l'art ne comprend pas des œuvres de vaste envergure seulement. Le peuple d'ailleurs a parlé : c'est lui qui est le meilleur juge. Dès 1874, par les soins du vieux Conradi et d'Edvard Grieg, un buste en bronze, œuvre de Middelthun, se dresse dans la capitale à l'angle des rues Saint-Olaf et Christian-Auguste. Le monument, dont le socle se couvrit de couronnes et de fleurs, fut inauguré par une cantate de Munch et de Grieg, par des chants de Kjerulf qu'une foule écouta comme une voix de la patrie : c'étaient le *Cortège nuptial*, *Jubilate*, les *Cimes de Norvège*. Dans ces rues où, pendant tant d'années, on l'avait vu passer, plutôt chétif de taille, avec son grand chapeau, allant d'une leçon à l'autre, le cœur plein d'un rêve de jeunesse imparfaitement réalisé, les chants de son âge mûr ont retenti avec puissance.

Ils n'ont plus jamais disparu des répertoires populaires et des foyers norvégiens. Heureux le pays qui vit naître, en même temps que sa constitution, un chantre de sa nature et un interprète de ses meilleures pensées !

LOUIS MONASTIER-SCHROEDER.

LES AVENTURES

D'HADJI BABA D'ISPAHAN ¹

Introduction.

Dans la première décade du dix-neuvième siècle, pendant quelque temps la Perse fut en Orient la principale préoccupation des hommes d'Etat de l'Angleterre et des Indes. Peu connue et à peine visitée dans le cours du précédent siècle, elle devint tout d'un coup et simultanément le point sur lequel se concentrèrent

¹ Nous croyons que des extraits de cette œuvre presque célèbre intéresseront nos lecteurs. Elle n'a pas encore été traduite en français. La préface de lord Curzon, ex-vice-roi des Indes et membre du Parlement, en fera connaître le mérite. D'ailleurs, cet ouvrage nous appartient à certains égards. L'auteur, James Morier, est le fils d'un de nos concitoyens. L'état civil de Château-d'Ex nous apprend que David Morier, né à Château-d'Ex en 1746, était fils de Josué Morier et de Madeleine Lenoir. Il s'établit en Angleterre, où il fut le peintre du duc de Cumberland. Ses tableaux jouirent d'une grande faveur. Son fils, James Morier, né en 1770, fut attaché comme secrétaire à lord Elgin, ambassadeur à Constantinople. Il devint consul-général d'Angleterre à Alexandrie, secrétaire de la légation anglaise en Perse, puis ministre plénipotentiaire dans ce pays. Il mourut à Brighton, en 1846. Un de ses frères fut ministre plénipotentiaire à Dresde; un autre, David-Richard, ministre plénipotentiaire en Suisse, de 1832 à 1848. James Morier s'est distingué comme diplomate; il joignait à une grande habitude des affaires politiques la connaissance parfaite des langues orientales. Mais ce fut surtout comme écrivain qu'il se fit une réputation durable. (*Réd.*)

les ambitions de la Russie, les appréhensions de la Grande-Bretagne et les plans asiatiques de la France. Les envoyés des grandes puissances se rassemblèrent à sa cour et luttèrent entre eux de magnificence et de prodigalité afin de s'attirer les faveurs du souverain Fath Ali Schah.

Parmi ceux qui aspiraient à l'alliance persane, alors estimée bien au-dessus de sa réelle valeur, le plus assidu et le plus prodigue était l'Anglais, inquiété à un certain moment par la perspective d'une invasion afghane en Inde et un peu plus tard par la crainte d'une marche contre Delhi par les armées réunies de Napoléon et du tsar.

Ces appréhensions étaient également illusoires, mais, tant qu'elles durèrent, elles fournirent le prétexte d'une suite ininterrompue d'ambassades, les unes envoyées par la cour d'Angleterre, les autres par le vice-roi des Indes. Elles donnèrent naissance à une déconcertante succession de traités anglo-persans. Sir John Malcolm, sir Harford Jones, sir Gore Ouseley et sir Henry Ellis furent les plénipotentiaires qui négocièrent ces traités successifs ; le principal coadjuteur de ces trois derniers diplomates fut James Justinien Morier, l'auteur d'*Hadji Baba*.

James Morier naquit et fut élevé dans une atmosphère orientale. Cependant il fit ses études à Harrow ; son père, lui-même consul d'Angleterre à Constantinople, avait quatre fils et en voua trois, dont James, au service diplomatique dans l'Europe orientale ou en Asie.

Ses expériences persanes commencèrent en 1808-1809, alors qu'à l'âge de vingt-huit ans il accompagna sir Harford Jones comme secrétaire privé dans cette mission envoyée par la cour d'Angleterre, qui excita l'amère jalousie et les récriminations indignées du gouvernement des Indes.

Après la conclusion du traité, James Morier retourna en Angleterre, accompagné par l'envoyé persan à la cour de Saint-James, le même qui figure dans le récit sous le nom de Mirza Firouz. Morier raconta plus tard les expériences comiques que celui-ci fit pendant son séjour en Angleterre, dans le livre intitulé : *Hadji Baba in England*. Pendant son séjour dans sa patrie,

Morier écrivit le premier de ses deux ouvrages sur la Perse et son voyage et ses expériences dans ce pays, livres qui, joints aux écrits de sir John Malcolm et les publications de sir W. Ouseley, sir R. Ker Porter et J. Baillie Frazer, rendirent l'Anglais cultivé du premier quart du dix-neuvième siècle bien plus familier avec l'histoire et les mœurs persanes que ne l'est l'Anglais d'aujourd'hui. Morier revint en Perse en 1811-1812 avec sir Gore Ouseley ; il devait le seconder dans ses négociations en vue d'un traité qui rétablirait l'équilibre menacé par l'alliance franco-russe ; Morier resta à Téhéran en qualité de chargé d'affaires, après le départ de son chef. En 1814, il seconda également sir H. Ellis dans la conclusion d'un traité ultérieur, qui ne fut jamais ratifié. C'est après son retour en Angleterre, en 1815, que parut le récit de son deuxième voyage. Enfin, près de dix ans plus tard, en 1824, fut publié le résultat de ses expériences sur la Perse, sous forme de l'inimitable histoire pour laquelle fut écrite cette introduction.

Hadji Baba devint immédiatement le livre favori du public anglais cultivé et eut en peu de temps plusieurs éditions successives. Cette popularité n'a jamais diminué et la demande constante de nouvelles éditions est une preuve non seulement du mérite intrinsèque de l'ouvrage comme portrait de la vie et des mœurs persanes, mais aussi de la fidélité avec laquelle il continue à refléter, après plus de trois quarts de siècle ¹ les traits les plus saillants et les plus caractéristiques, demeurés immuables, d'un peuple oriental singulièrement immuable lui-même.

L'auteur, ayant quitté le service diplomatique, mourut en 1849. La célébrité du nom a été renouvelée dans l'histoire diplomatique récente par les services de son neveu, sir Rob. Morier, qui mourut en 1893, alors qu'il était ambassadeur d'Angleterre à Saint-Pétersbourg.

James Morier était un artiste en même temps qu'un écrivain. Les illustrations de ses deux voyages étaient la reproduction de ses propres dessins ; il laissa à sa mort un grand nombre d'al-

¹ L'introduction de lord Curzon n'est pas datée, mais ceci la placerait aux environs de 1900. (Note de la traductrice.)

bums qui ne sont pas encore publiés, mais qui, je crois, ne tarderont pas à l'être.

Dans la préface de la seconde édition d'*Hadji Baba*, il parle aussi des « nombreuses notes que son long séjour en Perse lui aurait permis d'ajouter, » mais qu'il supprima pour ne pas augmenter le volume de l'ouvrage.

Si ces notes ont jamais existé, sous forme séparée, elles ne sont plus, à l'heure qu'il est, en possession de la famille et l'on peut par conséquent supposer qu'elles ont été détruites. Leur perte ne sera jamais que partiellement comblée par les observations des voyageurs qui explorèrent plus tard le même terrain toujours fertile.

Voilà donc la mise en scène historique où James Morier situa sa fameuse satire. Voyons maintenant l'œuvre elle-même.

Cette idée d'une critique ou plutôt d'une satire d'un peuple ou d'un pays par la bouche d'un narrateur fictif est familière à la littérature de plusieurs contrées. Le plus généralement c'est au citoyen d'un autre pays que le rôle de conteur incombe. Ici, comme dans le cas de l'immortel *Gil Blas* de Santillane, avec lequel *Hadji Baba* a été, non sans raison, comparé, l'auteur a adopté le plan infiniment plus ardu d'exposer les faibles d'une nation par la bouche d'un fils du pays.

Hadji Baba est un Persan de la plus belle eau, typique non seulement de la vie et de l'entourage, mais aussi du caractère, des instincts et de la manière de penser de ses compatriotes. Et c'est de ses lèvres que coule le flot délicieux de naïve confession et de mordant sarcasme qui ne paraît jamais ni méchant ni artificiel, qui flagelle sans animosité et écorche sans méchanceté.

L'écrivain n'étant pas un Oriental, la mesure de son talent est dans la vérité de ses portraits. C'est ce talent qui donne tant de vie à l'œuvre de J. Morier.

Personne n'aurait pu écrire ou ne pourrait écrire un tel livre s'il n'avait été pénétré et pour ainsi dire saturé non seulement de l'atmosphère orientale, mais encore des formes d'expression et des manières de penser des Orientaux. Ajoutez à cela une

grande puissance d'observation et une longue étude du sujet. James Morier passa un peu moins de six années en Perse et, en toute une vie, il aurait pu difficilement ajouter quelque chose à la qualité de son œuvre. Si les accessoires scéniques et poétiques d'une peinture persane manquent un peu (excepté dans l'histoire de Youssouf et Mariam et dans quelques autres épisodes), cette négligence comparative est plus que compensée par la scrupuleuse exactitude des incidents dramatiques de l'histoire.

Le héros est un parfait aventurier, bon garçon pour un quart et coquin pour les trois autres, sans cesse le jouet de la destinée, — qu'il soit barbier, porteur d'eau, vendeur de fumée, derviche, domestique d'un docteur, sous-exécuteur, scribe et mollah, proscrit, marchand de tuyaux de pipes, commerçant turc ou secrétaire d'un ambassadeur, — acceptant de la même humeur ses rebuffades et ses caresses.

Jamais embarrassé pour mentir, tromper, voler et cherchant toujours à jouer son adversaire dans un combat où chacun s'efforçait également de le jouer, armé lui-même d'une casuistique toujours prête pour justifier chaque transgression du code moral, Hadji Baba ne frappe jamais sur une fausse corde, ne dit ou ne fait jamais une chose improbable en elle-même.

Que la fortune lui sourie ou qu'il soit la proie de l'adversité, qu'il devienne une victime de la coquinerie des autres ou qu'il soit un coquin lui-même, il est toujours fidèle à un type de caractère humain que les temps modernes et l'atmosphère européenne sont incapables de produire, mais qui est naturel à un état de société dans lequel les hommes vivent de leur ingéniosité, où le marmiton peut devenir le lendemain un grand personnage, où le plus haut placé n'est pas à l'abri des vicissitudes de la fortune et dans lequel un souverain despote est à la tête d'une communauté à demi civilisée d'esclaves jaloux et batailleurs.

Les faibles du caractère national pour lesquels l'auteur est peut-être le plus sévère sont ceux de l'imposture sous ses différentes formes, telle qu'elle est pratiquée par les Persans mo-

dernes. Il adore mettre à nu la fausse piété des austères mahométans ; la crédulité des pèlerins visitant les autels sacrés ; la charlatanerie dévote des ecclésiastiques à joues creuses de Koum. Un de ses meilleurs portraits est celui du derviche nomade qui se dit l'ami du héros, l'instruit, puis le vole et explique ainsi les ficelles de son métier :

« Une grande science n'est pas difficile pour devenir derviche, l'impudence est le principal ingrédient exigé. Avec une simple dose d'impudence, je me suis improvisé prophète ; par l'impudence, j'ai fait des miracles ; par l'impudence, j'ai rappelé des mourants à la santé ; par l'impudence, en un mot, j'ai mené une vie facile et je suis craint et respecté de ceux qui, comme toi, ne connaissent pas les derviches. »

Il est tout aussi impitoyable en dépeignant les chefs réputés de l'Eglise, les mollahs et les mouchtéïds ; cet exposé est illustré par les excellentes histoires du mollah Baschi, de Téhéran, et du mollah Nadân. Il ridiculise l'ignorance mêlée de prétention des charlatans indigènes, qui n'ont changé en rien depuis l'époque où il les décrivait.

Il expose, ainsi qu'il pourrait le faire encore aujourd'hui, la vénalité des cadis, ou interprètes officiels de la loi. Il met dans la bouche d'un vieux Kurde une appréciation candide, mais peu flatteuse du caractère persan, — « dont le vice national est le mensonge, et dont les armes, au lieu de l'épée et de la lance, sont la trahison, la tromperie, la fourberie, » — jugement qu'il n'aurait aucune peine à corroborer par des exemples plus récents.

Il se divertit au tableau de la poltronnerie persane, qui apparaît dans maintes occasions, soit au simple bruit d'une incursion des Turcomans, soit pendant un conflit avec les troupes d'une puissance européenne, et il place dans la bouche d'un de ses personnages les paroles fameuses qu'un commandant persan de l'époque a vraiment prononcées : « O Allah ! Allah ! s'il n'y avait pas danger de mourir, comme les Persans combattraient ! »

Dans ce genre d'aimable canaillerie et de tromperie ouverte,

nous sommes au comble quand Hadji Baba est dépouillé de son patrimoine par sa propre mère!

Parce que ces traits l'emportent dans le récit, ceux-là et d'autres moins attrayants encore, certains critiques ont blâmé l'apparente indifférence de l'auteur pour les aspects plus relevés du caractère persan. Ils en jugent du fond de leur fauteuil et se trouvent trop loin de la scène pour être bien informés.

C'est ainsi que sir Harford Jones-Bridges, le propre chef de Morier, s'inspirant sans doute de la prudence à laquelle un ambassadeur est tenu, écrit ce qui suit dans l'introduction du compte rendu de sa mission à la cour persane :

« On peut se permettre de sourire à certaines pages d'*Hadji Baba*, mais il serait tout aussi juste de prétendre apprécier le caractère national d'après les aventures de ce personnage supposé, qu'il le serait de juger du caractère national des Espagnols d'après celles de don Raphaël ou de son digne coadjuteur Ambroise de Lamela.... Connaissant les Persans comme je les connais, je puis dire hardiment que la plus grande partie de leurs vices proviennent des vices de leur gouvernement, tandis que les vertus qu'ils possèdent ont leur origine dans les qualités de leur esprit. »

A cette distinction entre les causes des vices et celles des vertus chez les Persans, on pourra répondre qu'en écrivant *Hadji Baba*, Morier prend la plume du satirique, instrument qu'aucun satirique digne de ce nom, de Juvénal à Swift, n'a jamais trempé dans le miel seul. Une réplique plus candide et certainement plus amusante est celle que Morier lui-même reçut, après la publication de son livre, de l'envoyé persan qu'il avait escorté en Angleterre. Voici ce que lui écrivait l'ambassadeur irrité :

« Pourquoi avez-vous écrit *Hadji Baba*, Monsieur ? Le roi est très fâché, monsieur. Je lui ai juré que vous ne mentiez jamais, mais il dit que oui, — vous mentez. Tous les gens sont très fâchés contre vous, monsieur. C'est un très mauvais livre, monsieur. Qui vous a dit tous ces mensonges, monsieur ? Pourquoi

ne m'avez-vous pas parlé? C'est une mauvaise affaire, monsieur. *Les Persans sont peut-être très mauvais, mais ils ont été très bons pour vous, monsieur*¹. Pourquoi les maltraiter de la sorte?... »

¹ Morier répondit au ministre dans le même style. Voici sa lettre telle qu'elle parut dans la *Bibliothèque Universelle* de juin 1828 :

Londres, 10 septembre 1826.

Mon cher ami,

J'ai reçu votre lettre, et je fais des vœux pour que votre ombre ne diminue jamais. Quant à *Hadji Baba*, pourquoi ne pas le lire, avant de m'écrire une pareille lettre, monsieur? Scheikh Abdul-Russoul est un grand insensé; — il mange de la boue, et ne sait rien faire de mieux; mais vous, Maschallah! vous qui êtes si habile et maintenant vizir, pourquoi ne pas lire avant d'écrire? Vous dites qu'*Hadji Baba* est tout mensonge, assurément il est tout mensonge. Les *Mille et une nuits* ne sont que mensonges; tous les livres d'histoires persans sont des mensonges, mais personne ne s'en fâche. Pourquoi donc être en colère contre moi? Vous dites que les Persans me veulent du bien. Ils ne voudroient peut-être ni me tuer, ni me faire musulman; c'est très bien cela, monsieur, et je vous en remercie, mais voilà tout. Vous dites que vous êtes mon ami, monsieur; oui, monsieur, vous êtes mon très bon ami. Vous mentez et vous jurez pour moi au Schah; cela est très bien; mais une chose n'est pas aussi bien. Vous dites que parce que Mexico est riche, je dois être aussi riche. Cela n'est pas très raisonnable, monsieur. Si je disois que parce que le Schah est très riche, vous êtes aussi très riche, ce serait fort absurde. Je suis le même que j'étais; mais vous, vous êtes grand-vizir maintenant, et vous avez une belle maison et un beau jardin. Je vous envoie, *Inschallah!* des graines et des racines, qui vous arriveront par l'Inde ou par Constantinople, et si vous continuez à jurer pour moi auprès du Schah, je vous enverrai peut-être des cristaux et de la porcelaine. J'espère que vous me pardonnerez, monsieur; je ne m'entends pas à la flatterie, — je parle ouvertement, vous le savez, monsieur, — mais je suis toujours votre ami. Mais vous, pourquoi m'écrire une pareille lettre? Dieu sait que je suis votre vieil ami.

P. S. J'ai maintenant une bonne femme, monsieur, et de bons enfans. Vous êtes grand-vizir, et vous avez maintenant beaucoup d'or et d'argent, de schalls et de turquoises. J'aime l'or et l'argent, et les jolies choses. Et comme vous m'avez écrit une si mauvaise lettre, et que vous m'avez dit que je mentois, j'espère que vous m'enverrez un peu d'or et d'argent; et comme j'ai maintenant une femme et des enfans, quelques schalls et des turquoises me feroient grand plaisir.

Il y a tout un monde d'aveux tacites dans la phrase que j'ai soulignée ; on peut la citer comme la meilleure défense de la satire caustique, mais jamais venimeuse, de Morier. Ce livre renferme pour moi un sujet d'intérêt plus profond que la flagellation indulgente des peccadilles persanes.

De même que ceux seulement qui sont au courant de l'histoire de cette période et qui en connaissent les principaux personnages peuvent apprécier à leur juste valeur l'*Utopie* de sir Thomas More ou les *Voyages de Gulliver*, personne, s'il n'a vécu en Perse et n'y a étudié les événements contemporains de l'ouvrage, ne peut s'imaginer à quel point *Hadji Baba* est un registre de faits réels et une peinture authentique des personnages de l'époque.

Ce n'est pas un simple badinage satirique créé par l'imagination de l'auteur, c'est un document historique. Les figures qui se meuvent sur la scène ne sont pas des personnages de carton, mais bien des êtres réels, vivants, avec lesquels Morier a été en contact journalier à Téhéran et dont il n'a fait que changer les noms.

La majeure partie des incidents si adroitement introduits dans le récit des aventures du héros ont eu réellement lieu et peuvent être identifiés par celui auquel les événements du temps sont familiers. Ce livre est par-dessus tout, dans sa peinture des coutumes nationales, une contribution inestimable à la sociologie ; il donne une impression plus fidèle et plus instructive des habitudes, des méthodes, des points de vue et des actes persans que n'importe quelle étude à moi connue, parmi tous les travaux plus sérieux des hommes d'Etat, des voyageurs et des hommes d'affaires.

Je continuerai cette étude en identifiant quelques-uns des personnages et des événements. Le livre ne renferme pas de portrait plus fidèle que celui du roi, Fath Ali Schah, le second monarque de la dynastie des Kadjars et l'arrière-grand-père du schah régnant¹. Sa vérité et son ostentation, son amour de l'argent et des femmes, le goût qu'il avait de la flatterie, la dis-

¹ C'était alors Nasr-ed-din schah. (Note de la traductrice.)

crète déference qu'il témoignait au clergé (illustrée par son pèlerinage annuel, en habit de pénitent, à Koum, au tombeau de Fatima), son faste, ses bijoux, sa superbe barbe, sont mentionnés dans toutes les œuvres de l'époque et sont reproduits dans l'ouvrage d'une manière absolument remarquable. Les processions royales, qu'elles eussent lieu en demi-apparat seulement, comme lorsque le schah visitait la demeure d'un sujet, ou en grande cérémonie, lorsqu'il quittait sa capitale; le départ annuel de la maison royale pour le campement d'été de Sultanieh, sont peints absolument d'après nature. Sous le schah actuel, ces diverses cérémonies ont été dépouillées d'une bonne partie de leur splendeur d'autrefois.

Le grand-vizir, « ce ministre bien connu, décrépît de sa personne et de conduite exécrationnable, un petit vieillard fameux par son tempérament impassible et sa nature endurante, » était Mirza Scheffi, qui fut choisi par Fath Ali Schah pour succéder à Hadji Ibrahim, le ministre auquel son oncle dut son trône et que le neveu récompensa en le mettant à mort.

Amin-ed-Douleh, le grand-trésorier, « grand homme d'apparence grossière, fils d'un marchand de légumes d'Ispahan, » était Mohammed Hussein Khan, le second personnage de la cour. Il suffit d'un léger changement d'orthographe pour transformer Mirza Ahmak, le maître d'Hadji Baba et le médecin en chef du schah, en Mirza Ahmed, le « Hakim Baschi » de Fath Ali Schah.

Namerd Khan, l'exécuteur en chef et plus tard le chef du héros, dont la poltronnerie vantarde est si bien dépeinte, était Féraï Ullah Khan. Le commandant de l'artillerie à chameau, qui fut sommé de céder sa maison à l'ambassadeur anglais, était Mohammed Khan. Le poète lauréat de l'histoire, Asker Khan, portait, dans la vie réelle, le nom de son souverain, c'était Fath Ali Khan. L'épisode cité, alors qu'on lui remplit la bouche de pièces d'or, puis, dans une autre occasion, de sucre candi, par ordre du schah, qui entendait lui marquer ainsi sa faveur, est un épisode authentique. Le serdar d'Erivan, « un jouisseur

effréné, mais un homme libéral et entreprenant, » était Hassan Khan.

La romantique histoire des deux Arméniens Mariam et Yousouf est, dans ses moindres détails, comme par exemple l'épisode de la grenade jetée dans une des habitations souterraines des Arméniens et la fuite de la jeune femme sautant par une fenêtre du palais du serdar à Erivan, une reproduction exacte d'incidents qui eurent lieu réellement au cours de la guerre russo-persane de l'époque. Enfin, Mirza Firouz Khan, l'envoyé persan à la cour d'Angleterre et le héros d'*Hadji Baba in England*, était Mirza Aboul Hassan Khan, un neveu du grand-vizir précité qui visita Londres en 1809-1810 et qui fut envoyé ensuite à Pétersbourg pour une mission du même genre. Ce personnage causa une immense sensation en Angleterre par ses excellentes manières et ses répliques spirituelles, parmi lesquelles il en est une, qui ne se trouve pas dans le récit de Morier, et qui mérite d'être citée. Un jour qu'une dame de Londres lui demandait s'il était vrai qu'en Perse on adorât le soleil, il répliqua : « Certainement, madame, et vous l'adoreriez aussi si vous aviez la chance de le voir. »

La politique internationale de l'époque tient aussi une place importante dans *Hadji Baba*.

L'ambassadeur français représenté au chapitre LXXIV comme quittant Téhéran en disgrâce, était l'envoyé de Napoléon, le général Gardanne, qui, après que son maître eut signé avec le tsar la paix de Tilsit, s'aperçut qu'à la cour de Perse on avait changé entièrement d'avis sur la valeur de l'alliance française. L'ambassadeur anglais dont on décrit la réception au chapitre LXXVII était sir Harford Jones. Les disputes à propos de chapeaux, de chaises ou de bas, ainsi que les autres points de divergence dans l'étiquette des deux cours, sont historiques. Il existe encore dans le palais royal du Négaristan, à Téhéran, une peinture à l'huile, de la première audience du schah, ainsi que la décrit Morier. On peut y voir les portraits de sir Harford Jones et de sir John Malcolm, ainsi que celui du général Gardanne, tous

trois groupés dans le même tableau par un anachronisme pardonnable.

On y voit le roi, avec sa taille de guêpe et sa barbe de fleuve, ainsi que les princes et les ministres dont l'histoire nous apprend les noms.

Les efforts philanthropiques des Anglais pour faire accepter de force aux Persans le triple bienfait de la vaccination, de l'examen des cadavres après la mort et de la pomme de terre, sont également authentiques.

Une quantité d'autres faits moins importants qui n'apparaissent dans l'histoire que comme des incidents ou comme l'illustration d'un événement sont aussi historiques.

C'est un fait, par exemple, que les maraudeurs turcomans ont, en plus d'une occasion, poussé leurs incursions jusqu'à Ispahan. La tribu par laquelle Hadji Baba est fait prisonnier, dans un des premiers chapitres du livre, est plutôt une tribu des Yomuts, au delà de la rivière Atrek, qu'une tribu des Turcomans Tekki, d'Akkal Tekki.

J'ai parcouru moi-même à cheval la route d'Abassabad à Schahroud, où ces maraudeurs avaient coutume d'assaillir les caravanes sans défense et terrifiées ; la description de la panique qu'ils causèrent à des Persans bien supérieurs en nombre n'est pas le moins du monde exagérée. La pyramide de crânes dont il est parlé au chapitre VII et qu'Agha Mohammed Schah aurait érigée, a été, en réalité, élevée par cet eunuque cruel à Bam, dans le Béloutchistan persan, où un voyageur anglais, sir Henry Pottinger, la vit en 1810.

J'ai lu dans une critique d'*Hadji Baba* que l'histoire de l'infortunée Zinab et du sort terrible qu'elle encourt est plus caractéristique du sérail de Stamboul que du harem de Téhéran. C'est là une remarque qui dénote l'ignorance, car des supplices de cette sorte furent plusieurs fois infligés, sous le règne de Fath Ali Schah. Il existe encore à Chiraz un puits profond, creusé dans la montagne qui domine la cité, et au fond duquel on précipitait, tout récemment encore, les femmes convaincues d'adultère.

En 1888, alors que je me trouvais à Bokhara, on me parla de plusieurs exécutions semblables qui avaient eu lieu dans le cours de l'année précédente ; on avait précipité des condamnés du haut d'un grand minaret. C'est un fait intéressant, bien que presque oublié maintenant, que le *derliche chrétien*, représenté dans le chapitre LIX en discussion avec les mollahs dans un *médresseh* (école) d'Ispahan et écrivant une réfutation de la croyance mahométane, était le fameux Henry Martyn, qui fit une prodigieuse sensation par ses hardies polémiques, pendant qu'il était à Chiraz et qui mourut à Tokat, dans la Turquie d'Asie, en 1812.

La mention accidentelle du gros diamant appelé « Montagne de lumière » et porté par Fath Ali Schah dans un de ses bracelets, quoique historiquement fausse, est cependant intéressante pour le lecteur anglais, car le joyau auquel il est fait allusion est le Daria-i-Nor ou Mer de lumière, qui, au dix-huitième siècle fut transporté de Perse en Afghanistan, et qui, au siècle suivant, passa des mains de Rundjit Singh, le Lion du Pendjab, dans le trésor de la couronne d'Angleterre. La Mer de lumière est toujours à Téhéran.

La Perse d'*Hadji Baba* diffère de la Perse actuelle en deux points. Le costume national et plus encore le costume de cour, ainsi qu'ils sont décrits dans le livre, ont changé considérablement. Les châles de cachemire, les turbans et les bas de drap rouge, qui étaient de rigueur à la cour de Fath Ali Schah, ne se voient plus que rarement aux réceptions officielles de Nasr-ed-din Schah. Le dandy persan moderne ne porte plus le bonnet pointu en souple fourrure d'agneau, enfoncé d'un côté, comme le décrit Morier. Une coiffure plus basse et moins prétentieuse orne actuellement le chef des jeunes gens fin de siècle de l'Iran. Secondement, le Téhéran d'*Hadji Baba* a été bouleversé de fond en comble ; la forteresse ou palais des Kadjars en particulier, avec ses tours de veille et le porche ouvert dominant l'entrée principale où se tenait le schah pour passer les revues, ainsi que la tour octogonale d'où Zinab fut précipitée, ont été complètement démolis et reconstruits sous le règne de Nasr-ed-

din. Une chose qui n'a pas varié, c'est la manière dont aujourd'hui comme alors on remplit les coffres royaux en faisant appel à la générosité des sujets du roi des rois, et en leur appliquant, au besoin, un judicieux coup d'éperon. Aujourd'hui encore, la visite du souverain à l'un ou l'autre de ses courtisans signifie qu'une forte somme d'argent doit être versée par celui-ci pour compenser cet honneur non sollicité. Les cadeaux du roi doivent toujours être payés par des dons de valeur bien supérieure, qui sont remis au messager de la faveur royale. L'envoi du « costume d'honneur » est encore en usage comme un ingénieux moyen d'acquitter les arrérages des appointements dus aux ministres ou aux fonctionnaires royaux. Dans le chapitre XXXIII, le sous-lieutenant du grand exécuter fait un admirable exposé, vrai aujourd'hui comme à l'époque, des méthodes employées en Perse pour collecter les salaires. Le discours du grand-vizir, au chapitre LXXVIII, exposant la manière dont on entend la moralité politique dans son pays, pourrait être mis dans la bouche de n'importe lequel de ses successeurs jusqu'à ce jour.

L'art dans lequel Morier excelle tout spécialement est celui d'introduire, par une porte de côté pour ainsi dire, et comme un incident subordonné au récit, ou sous forme de commentaire spontané fait par l'un des personnages du drame, des informations lumineuses sur les caractéristiques locales des lieux ou les coutumes sociales des peuples. Par exemple, il profite du séjour de son héros à Mesched pour introduire la description des fêtes d'Hussein, célébrées par les mahométans chiites dans le mois du Moharrem. En parlant d'Hérat il cite le *bad-i-sad-o-bist-ruz* ou fameux « vent de cent vingt jours. » Quand son héros est à Koum, il décrit la curieuse coutume du *bast* ou droit de refuge dans le sanctuaire, privilège que possède encore le lieu saint. Pendant que son héros est à Bagdad, il lui inflige la peste connue sous le nom de pustule ou bouton de Bagdad.

Sa description de la vie sous la tente chez les Turcomans n'est surpassée en fidélité que par la peinture de la vie nomade des Kurdes de la frontière. On ne pourrait trouver nulle part une peinture plus dramatique et plus fidèle de la vie des tribus er-

rantes, de l'ordonnance des repas et de l'étiquette, de l'établissement des tentes, des longues marches des tribus avec leurs troupeaux, que dans le récit de l'enfance de l'esclave kurde Zinab. Il est à noter que Morier la représente comme une Yezdi ou adoratrice du diable (quoique il soit fort discutable d'attribuer cette croyance à ce peuple) et la fait naître d'une des orgies nocturnes incestueuses que ce peuple pratiquerait et qui l'a fait désigner sous le nom de « Chirag sounderoun » ou extincteur de lampes. Il est à remarquer que, dans ce cas, Zinab connaîtrait plutôt sa mère que son père, tandis que Morier, par une curieuse erreur, imagine qu'elle sait qui est son père, mais non qui est sa mère.

Dans divers chapitres d'*Hadji Baba* nous sommes initiés à la vie domestique et aux habitudes des Persans. On nous apprend que c'est une marque de respect que de tenir les mains et les pieds cachés sous les plis de ses vêtements. En deux endroits, l'auteur mentionne la coutume bien persane de se conformer à la lettre de la loi religieuse tout en négligeant l'esprit.

Ainsi, lorsqu'un des personnages découd proprement l'ourlet de son vêtement au lieu de le déchirer en signe de deuil. L'auteur rappelle la prohibition du prêt à intérêt qui est imposée à tout vrai croyant et le procédé de divination encore très usité aujourd'hui et qui consiste à ouvrir au hasard Hafiz ou Sâadi pour y trouver une indication. On recueille dans ce livre quantité de renseignements sur les méthodes culinaires des Turcomans, des Persans et des Kurdes. Les diverses opérations du *hammam* ou bain nous sont dévoilées, et nous sommes introduits subrepticement dans le mystère de *l'endêroun*, harem persan, de sa vie frivole, de ses jalousies ouvertes et de ses intrigues clandestines. La mort et les funérailles du vieux barbier fournissent une occasion de décrire en détail les coutumes persanes en pareil cas.

De même, l'histoire de Mariam et Youssef donne occasion à une description très intéressante du rituel arménien, des fiançailles et du mariage.

Le retour du poète Asker après sa captivité parmi les Turco-

mans met incidemment le lecteur au courant de la curieuse coutume de faire entrer dans sa maison non par la porte, mais par le toit, une personne qu'on avait crue morte.

Lorsque Hadji Baba, de la terrasse de la maison du docteur, prête l'oreille « aux sons de la fanfare royale, au bruit des tambours et à la voix des trompettes annonçant le coucher du soleil », il fait allusion à une coutume qui a subsisté pendant des siècles dans toutes les cours mahométanes de l'Asie centrale et de l'Inde et qui est un reste de l'adoration du soleil ; ce rite se pratique encore à Téhéran, à Ispahan et à Caboul.

N'oublions pas de mentionner en passant que l'auteur possédait parfaitement le persan usuel ainsi que le persan classique. Une métaphore orientale, quelque hyperbolique qu'elle soit, coule aussi facilement de ses lèvres que si elle faisait partie de son langage habituel. Les citations de Sâadi et de Hafiz jouent, dans son dialogue, un rôle aussi considérable et sont aussi appropriées que dans la conversation de tout Oriental bien élevé ayant reçu son éducation dans une des contrées où le persan est la langue de la littérature et de la mode. Personne, s'il n'a vécu en Orient, ne peut se faire une idée du talent d'assimilation qu'un tel exercice demande pour arriver à posséder aussi parfaitement des modes de pensée et d'expression tout à fait étrangers.

Nous ne devons pas non plus négliger les lumières jetées incidemment sur les autres nations, bien que ce ne soit pas là le but principal que l'auteur s'est proposé. Elles sont précieuses parce qu'elles nous montrent le point de vue d'où étaient et sont considérées les coutumes et les institutions européennes par la plus grande partie des musulmans d'Asie.

Combien amusante est la description, placée au chapitre XIX dans la bouche du docteur du schah, des principales différences qui existent extérieurement entre les Persans et les Européens ! De même, dans le chapitre suivant, la description du costume porté par le docteur anglais qui accompagnait sir Harford Jones, costume regardé par les Persans comme fort inconvenant.

A cette époque, les seuls « Franghis » connus des Persans étaient les Anglais, les Russes et les Français, et ce fut certainement une très grande surprise, pour l'ambassadeur du schah, de constater, à son arrivée à Constantinople, que les Européens formaient une quantité de nations, avec un nombre correspondant de souverains.

Les Persans désiraient tout spécialement être renseignés au sujet de « l'infidèle Bonaparte », dont ils admiraient beaucoup la carrière, jugeant qu'elle ressemblait tout à fait à celle de leur héros national Nadir Schah. Très plaisante aussi est la tentative d'Hadji Baba d'acquérir quelque connaissance du français en inscrivant les mots qu'il entendait le plus souvent prononcer dans la conversation de l'envoyé français et de sa suite ; ces mots étaient, paraît-il, *sacré*, *Paris* et *empereur*.

L'histoire de cette époque nous montre que la cour de Téhéran était parfaitement au courant de la lutte jalouse et intéressée des deux puissances, l'Angleterre et la France, pour acquérir une prépondérance politique en Perse.

L'exposé diplomatique, placé au chapitre LXXVI dans la bouche de Fath Ali Schah, illustre admirablement cette rivalité.

Quel membre de la Chambre des communes pourrait lire sans une délicieuse émotion cette description du système de gouvernement du plus grand empire du monde :

« Ils ont certaines maisons pleines de fous qui se rencontrent là une partie de l'année pour se quereller. Si l'un dit blanc, l'autre dit aussitôt noir, et ils emploient plus de paroles pour résoudre une question qu'il n'en faudrait à un de nos muftis pendant toute sa vie. En un mot, rien ne se fait dans l'empire, fût-ce de décider si un agha rebelle doit avoir la tête coupée et ses biens confisqués, ou d'autres bagatelles du même genre, sans que ces fous se soient chamaillés. »

Voici donc quelques-uns des mérites de cet admirable, et, ajouterai-je, de cet immortel ouvrage. Même si les Persans étaient rayés du nombre des nations, même si Téhéran, Mesched et Chiraz étaient condamnés au sort de Suze et de Persépolis, ce

livre resterait comme un portrait sans rival — soit par son humour, soit par sa vérité — d'un peuple qui, bien qu'en décadence, a joué un rôle immense et en joue encore un assez important dans le drame complexe de la politique asiatique.

De gros livres ont été écrits pour expliquer le caractère de ce peuple composite. Je suis moi-même conscient d'avoir ajouté à leur volume un apport assez considérable. Mais, si toute cette littérature devait être brûlée demain par la main d'un bourreau, et s'il survivait seulement *Hadji Baba* et les *Sketches* de sir John Malcolm, je crois que le futur diplomate ou le voyageur qui aurait à visiter la Perse en tirerait des informations plus exactes, sur les coutumes persanes, et acquerrait une plus sûre connaissance du caractère persan qu'il ne pourrait le faire pendant des années d'étude ou des mois de résidence.

Ces deux livres forment ensemble un résumé de l'Iran moderne et moribond.

GEORGE N. CURZON,

Ex-vice-roi des Indes, membre du Parlement anglais.

(Extraits.)

CHAPITRE PREMIER

Naissance et éducation d'Hadji Baba.

Mon père, Kerbelāi Hassan, était un des barbiers les plus renommés d'Ispahan. A dix-sept ans il prit pour femme la fille d'un petit épiciier qui habitait non loin de sa boutique ; mais cette alliance ne fut pas heureuse, car sa femme ne lui donna pas d'héritier et il s'ensuivit qu'il la négligea. Sa dextérité à manier le rasoir lui avait procuré, en même temps qu'une grande renommée, de si nombreux clients, surtout dans la classe des marchands, qu'après vingt ans de labeur il put ajouter une seconde épouse à son harem. Il obtint cette fois la main de la fille d'un riche changeur, qu'il avait rasé pendant cette

longue période avec un tel succès que celui-ci ne fit aucune difficulté. Afin d'être débarrassé, pendant quelque temps au moins, des importunités et de la jalousie de sa première femme et pour donner à son nouveau beau-père une bonne opinion de son gendre, mon père entreprit un pèlerinage au tombeau d'Hussein à Kerbelah (il faut dire que le changeur, bien que connu pour rogner les pièces de monnaie et les faire passer ensuite pour bonnes, affectait en toutes occasions d'être un saint.)

Mon père emmena avec lui sa jeune femme et c'est pendant ce voyage que je naquis.

Avant ce mémorable pèlerinage, mon père était simplement connu sous le nom « d'Hassan le barbier », mais, dès son retour, il reçut l'épithète de Kerbélaï, et, pour plaire à ma mère qui me gâtait, on me nomma « Hadji », c'est-à-dire « pèlerin », nom qui me resta pour toute la vie et me procura ma bonne part de considération imméritée, car, dans la règle, ce titre honoré n'est conféré qu'à ceux qui ont accompli le grand pèlerinage de la Mecque. A son retour, mon père, qui pendant son absence avait confié sa boutique à son premier apprenti, reprit son métier avec une nouvelle ardeur. La réputation de zélé musulman qu'il avait acquise par son voyage lui procura la clientèle des ecclésiastiques, qui vinrent dès lors, concurremment avec les marchands, se faire raser chez nous. Comme il était convenu que j'apprendrais le métier paternel, je n'aurais probablement pas reçu plus d'instruction qu'il n'est nécessaire pour lire les prières, si je n'avais eu la chance d'être remarqué par un mollah qui tenait une école dans une mosquée voisine et que mon père, désireux de maintenir sa nouvelle réputation, rasait une fois la semaine pour l'amour de Dieu.

Le saint homme paya ces services en m'enseignant à lire et à écrire et, sous sa direction, je fis de tels progrès qu'au bout de deux ans j'étais capable de lire le Coran et commençais à écrire lisiblement.

Lorsque je n'étais pas en classe, je me tenais dans la boutique paternelle, où j'apprenais les rudiments du métier, et, lorsqu'il y avait abondance de clients, on me laissait essayer mes talents nouvellement acquis sur le crâne des muletiers et des chameliers qui, quelquefois, payaient cher mon inexpérience.

Lorsque j'atteignis ma seizième année, il eût été difficile de dire si j'étais plus accompli comme barbier ou comme étudiant. Je savais raser les crânes, nettoyer les oreilles, accommoder les barbes et j'étais fameux par mon habileté à assister les baigneurs. Personne ne s'y entendait mieux que moi pour frotter ou savonner selon la mode de Turquie, de Cachemire et des Indes et j'avais un talent tout spécial pour faire craquer les jointures de mes clients et leur administrer sur la peau les claques retentissantes de rigueur.

Grâce à mon maître, j'avais acquis une connaissance assez complète de nos poètes pour pouvoir assaisonner ma conversation de citations appropriées de Sâadi et de Hafiz. Ces talents, joints à une voix agréable, me valurent une réputation d'aimable compagnon parmi ceux qui recouraient à mes services, soit pour leurs membres, soit pour leur tête. En un mot, je puis dire sans me vanter qu'Hadji Baba était tout à fait à la mode parmi les gens de goût.

La boutique de mon père, étant située à côté du caravansérail royal, le plus grand et le plus fréquenté de la ville, était le rendez-vous ordinaire des marchands étrangers aussi bien que des commerçants indigènes, et, très

souvent, les clients payaient volontiers un surplus pour le plaisir qu'ils avaient pris aux reparties de l'héritier plein de promesses.

L'un de nos clients, un marchand de Bagdad, me prit en telle affection qu'il insistait toujours pour être rasé par moi. Il me faisait converser avec lui en turc, langue que je savais un peu, et il excita en moi une telle curiosité par la description des magnificences qu'il avait vues pendant ses voyages, qu'il me prit bientôt une grande envie de voyager à mon tour. Il avait justement besoin de quelqu'un pour tenir ses comptes, et, comme je réunissais les qualités de barbier et de scribe, il me fit des offres si avantageuses que je consentis à le suivre et fis immédiatement part de ma décision à mon père.

Celui-ci fut désolé d'être obligé de se séparer de moi et essaya de me persuader de ne pas échanger une profession sûre contre une autre qui serait probablement pleine de dangers et de vicissitudes, mais, quand il eut été mis au courant des offres séduisantes du marchand et quand celui-ci lui eut représenté que je pouvais, en le suivant, devenir à mon tour un commerçant aisé, il cessa de me dissuader et finit même par me donner sa bénédiction, accompagnée d'un étui plein de rasoirs neufs.

Le chagrin de ma mère et les craintes qu'elle ressentait à mon sujet ne furent nullement atténuées par la perspective de ma future fortune ; elle n'augurait rien de bon d'une carrière commencée sous la protection d'un *Sunni*¹, mais pourtant elle me fit présent, comme mar-

¹ Il n'est peut-être pas inutile de rappeler au lecteur que les musulmans sont divisés en deux sectes ennemies : les Sunnites et les Chiïtes. Les Turcs appartiennent à la première et les Persans à la seconde. Les Sunnites reconnaissent Omar, Osman et Aboubèkre comme les successeurs de Mahomet, tandis que les Chiïtes affirment que ceux-ci furent des usurpateurs et qu'Ali son gendre était son seul vrai successeur.

que de son affection maternelle, d'un sac de biscuits brisés et d'une petite boîte d'étain pleine d'un onguent merveilleux qui devait guérir, paraît-il, tous les maux, tant intérieurs qu'extérieurs. Enfin, elle m'enjoignit de sortir de la maison à reculons afin de m'assurer au moins un heureux retour de ce voyage commencé sous de si fâcheux auspices.

CHAPITRE II

Hadji Baba commence ses voyages.

Sa rencontre

avec les Turcomans et sa captivité.

Mon nouveau maître, Osman Agha, comptait d'abord se rendre à Mesched pour y faire emplette de peaux d'agneaux de Bokhara, qu'il espérait revendre à Constantinople avec un gros bénéfice.

Figurez-vous un petit homme trapu, avec une grosse tête, un nez proéminent et une épaisse barbe noire. C'était un bon musulman, très strict dans ses dévotions ; il ne négligeait jamais, même par les matins les plus froids, d'ôter ses bas pour se laver les pieds, afin de faire les ablutions dans la forme prescrite. Il était très hostile aux sectateurs d'Ali, mais se garda bien de le montrer tant qu'il fut en Perse. Sa passion dominante était l'amour du gain, et il ne se couchait jamais sans avoir déposé son argent en lieu sûr. Il aimait cependant ses aises, fumait sans cesse, mangeait beaucoup et buvait du vin en secret, bien que prédisant la perdition éternelle à ceux qui en usaient ouvertement.

La caravane devait se mettre en route au printemps et nous commençâmes aussitôt nos préparatifs. Mon maître empletta pour son propre usage une mule vigoureuse et me pourvut d'un cheval qui, outre mon humble

personne, portait le *kalian*¹, le brasero, le charbon de bois, la gourde de cuir et toute ma garde-robe.

Un esclave noir, qui devait préparer nos repas, étendre les tapis, charger et décharger les bêtes, chevauchait une autre mule, sur laquelle étaient empilés les matelas, les tapis et les ustensiles de cuisine. Une troisième mule, portant deux caisses contenant la garde-robe de mon maître, complétait notre train de voyage.

La veille de notre départ, Osman Agha avait pris la précaution de coudre dans la doublure ouatée de son lourd turban une somme de cinquante ducats, à laquelle nous devons recourir en cas d'accident, car le reste de son argent, cousu dans de petites bourses de cuir, avait été déposé au fond des caisses.

La caravane prête à partir se composait d'environ cinq cents mules et chevaux et de deux cents chameaux, dont la plupart étaient chargés de marchandises pour le nord de la Perse. Elle était escortée par près de cent cinquante personnes : les marchands et leurs serviteurs et les conducteurs de la caravane. En outre, un petit groupe de pèlerins, se rendant à Mesched au tombeau de l'imam Riza, s'était joint à nous et prêtait à notre caravane une apparence de sainteté dont les autres voyageurs étaient heureux de profiter, sachant en quelle considération sont tenues les personnes qui entreprennent une si louable expédition.

Pour de tels voyages, chacun doit être armé ; mon maître, qui détournait la tête chaque fois qu'on déchargeait un fusil et qui pâlisait à la vue d'une épée, portait en bandoulière une longue carabine, tandis qu'un

¹ Pipe persane qui est faite sur le modèle du houkah indou, un peu différente du narghileh turc, dont elle n'a pas le long tuyau de caoutchouc.

sabre à lame courbe pendait à sa ceinture, d'où émergeait une paire d'énormes pistolets. Le reste de sa personne était à peu près couvert de cartouchières, poires à poudre, baguettes de fusil, etc. J'étais également armé de pied en cap, et notre esclave noir avait été muni d'une épée qui ne possédait plus que la moitié de sa lame et d'un fusil sans gâchette.

Nous quittâmes à la pointe du jour le faubourg nord d'Ispahan, précédés par les *tchaouches*¹ des pèlerins qui annoncèrent notre départ par des cris aigus et le roulement de leurs tambours de cuivre.

Nous eûmes bientôt fait connaissance avec nos compagnons de voyage, qui étaient tous armés comme nous, mais paraissaient fort paisibles, malgré leur équipement martial. J'étais enchanté de la nouveauté du spectacle et ne pouvais me retenir de faire galoper et caracoler mon cheval, au grand déplaisir de mon maître, qui, d'un ton un peu sec, me fit observer que la bête ne pourrait tenir jusqu'au bout, si je continuais mes prouesses de brillant cavalier.

Je devins bientôt grand favori parmi les voyageurs dont je rasai plusieurs avant la fin du premier jour de marche. Quant à mon maître, je puis dire sans me vanter que je lui fus un véritable réconfort, car je sus par mes talents de masseur faire disparaître la raideur que le pauvre homme ressentit après sa première chevauchée.

Nous arrivâmes sans encombre à Téhéran, où nous séjournâmes dix jours pour laisser reposer nos mules et attendre quelques compagnons de route qui voulaient se joindre à nous. Il nous restait à accomplir la partie

¹ Sorte de courriers qui doivent préparer les quartiers pour les pèlerins, fixer les prix des provisions, se les procurer, régler les heures de marche, apaiser les disputes, annoncer l'heure de la prière, etc.

dangereuse du voyage, car une tribu de Turcomans, qui était en guerre avec le schah de Perse, infestait la contrée et avait attaqué et dépouillé dernièrement une caravane, en emmenant les membres en esclavage.

On racontait de telles horreurs de ces Turcomans, que plusieurs de nos compagnons de route et parmi eux mon maître étaient dans une terrible appréhension quant à la suite du voyage. Cependant, les renseignements qu'Osman Agha avait reçus à Téhéran de son correspondant de Constantinople, l'informant que les peaux d'agneaux avaient atteint dans cette ville un prix fabuleux, excitèrent tellement son amour du gain, qu'il résolut de ne pas se laisser aller à ses craintes et de poursuivre son voyage coûte que coûte.

Nous trouvâmes à Téhéran un nombre respectable de voyageurs qui attendaient notre caravane pour s'y joindre, conduits par un tchaouche. Dès notre arrivée, ce guide vint nous informer de l'apport qu'il nous avait préparé, disant que nous devions en être très heureux, vu les dangers de la route qu'il était plus facile d'affronter en nombre considérable.

Ce courrier était bien connu sur la route de Téhéran à Mesched et jouissait d'une réputation de grand courage, due au fait qu'il avait coupé de sa propre main la tête d'un Turcoman trouvé mort au bord de la route. Son apparence était formidable ; il était de haute taille, large d'épaules, avec un visage basané orné de quelques touffes de poils raides figurant une barbe à la pointe de son menton osseux. Vêtu d'une cuirasse de fer, un casque sur la tête, une cotte de mailles battant ses épaules, une épée à lame courbe suspendue à son côté, des pistolets dans sa ceinture, une longue lance à la main, il semblait défier tout danger. Il se vantait à un tel point

de ses prouesses et parlait avec un tel dédain des Turcomans que mon maître résolut de se mettre en route sous son escorte. La caravane fut prête à partir une semaine après les fêtes du Nouvel-An (le 9 mars) et, après avoir fait nos dévotions à la grande mosquée, nous nous rendîmes au village de Schah Abdul Azim, d'où l'expédition devait se mettre en route le lendemain dans la direction de Mesched.

Nous avançons par de lentes marches à travers une contrée aride et triste d'aspect, qui n'avait rien pour reposer les yeux ou égayer le cœur. Chaque fois que nous approchions d'un village, ou que nous rencontrions d'autres voyageurs, nos conducteurs entonnaient leurs invocations à Allah et au Prophète, de leur voix la plus aiguë, accompagnant leur chant de coups sourds frappés avec une courroie de cuir sur les tambours de cuivre suspendus au pommeau de leur selle. Nos conversations roulaient exclusivement sur les Turcomans tant redoutés, et, bien que nous fussions tous d'accord qu'ils étaient des ennemis impitoyables, nous cherchions à nous consoler par l'espérance que rien ne pourrait résister à notre armement guerrier et nous ne cessions de répéter pour nous donner du cœur : « Au nom d'Allah, quels chiens sont-ils pour qu'ils osent nous attaquer ! »

Chacun glorifiait son propre courage. Mon maître, par-dessus tous les autres, se vantait de ce qu'il ferait si nous étions attaqués, tandis que ses dents claquaient de frayeur ; à l'entendre, on aurait pu penser qu'il n'avait fait autre chose toute sa vie que d'occire des Turcomans.

Osman agha plaçait, en cas de mauvaise rencontre, son principal espoir dans le fait qu'il était un sectateur d'Omar ; pour bien montrer ses convictions, il avait fixé

à son turban une bande de mousseline verte et se donnait comme « émir » ou descendant du Prophète, auquel, ainsi que le devine le lecteur, il n'était pas plus apparenté que la mule qu'il montait ¹.

Nous avons fait ainsi, sans incidents, plusieurs jours de marche, quand le tchaouche nous informa, d'un ton très solennel, que nous approchions de l'endroit où les Turcomans se tenaient généralement embusqués. Il nous engagea à serrer nos rangs et à nous préparer à une résistance désespérée. Le premier mouvement de mon maître fut de lier ensemble son fusil, son épée et ses pistolets sur un de nos mulets de bât. Il se plaignit ensuite de violentes douleurs d'entrailles, et, abandonnant toutes ses intentions de prendre part au combat, il s'enveloppa dans les plis de son manteau, faisant une figure lugubre et comptant les grains de son chapelet d'ambre, répétant sans arrêt la prière de Staférallah : « Dieu, pardonne-moi. » Ainsi accommodé, il attendit sa destinée. Il semblait avoir placé tout son espoir dans le tchaouche. Celui-ci, parmi les nombreuses raisons qu'il avait de mépriser le danger, comptait les innombrables talismans et amulettes qu'il portait attachés à ses deux bras, et qui, il le prétendait hautement, devaient détourner les flèches des Turcomans.

Ce foudre de guerre, accompagné de deux ou trois des plus courageux d'entre nous, chevauchait en tête de la caravane, à quelque distance en avant. De temps à autre et afin d'exciter leur propre courage, ces braves faisaient galoper leurs chevaux, brandissant en même temps leurs lances et les jetant en l'air.

Enfin, ce que nous craignions tant se produisit. Nous

¹ Les Turcomans, ainsi que leurs descendants les Turcs, sont Sunnites, et, pour eux, le vert est une couleur sacrée.

entendîmes d'abord quelques coups de feu, puis nos oreilles furent frappées par des cris sauvages. Nous nous arrêtâmes tous, paralysés par la peur, et hommes et bêtes, de même qu'une bande de moineaux qui aperçoivent l'épervier, se serrèrent en une masse compacte. Lorsque nous vîmes une forte troupe de cavaliers venir sur nous au galop, la scène changea. Quelques-uns s'enfuirent ; d'autres, et parmi eux mon maître, perdant tout courage, commencèrent à crier dans leur détresse : « O Allah ! ô imams, ô prophète Mahomet, nous sommes perdus, nous mourons, nous sommes morts ! » Les muletiers déchargèrent leurs bêtes et les entraînèrent. Une volée de flèches, que l'ennemi déchargea sur nous lorsqu'il fut assez rapproché, eut bientôt mis le comble au désarroi, et nous devînmes leur proie.

Le tchaouche, qui en avait vu bien d'autres, s'enfuit à la première apparition de l'ennemi et nous n'entendîmes plus jamais parler de lui.

Les agresseurs se jetèrent d'abord sur les bagages qui parsemaient le champ d'attaque.

Mon maître s'était roulé en boule entre deux balles de marchandises et attendait là les événements, plus mort que vif. Il fut bientôt découvert par un Turcoman de taille gigantesque et d'aspect féroce, qui, le prenant d'abord pour un colis, le retourna sur le dos. Alors, le pauvre diable se déroula comme le fait un cloporte et donna libre cours à ses terreurs en proférant les plus abjectes supplications. Il essaya d'adoucir son ennemi en invoquant Omar et en maudissant Ali, mais rien n'y fit ; le barbare était inexorable ; il ne lui laissa que son turban, en considération sans doute de sa couleur, son caleçon et sa chemise, pendant qu'il se drapait lui-même

dans le confortable manteau du pauvre homme, enfilant, à sa barbe, son propre pantalon.

Comme mes vêtements étaient plus que modestes, ils n'excitèrent la convoitise de personne et on me les laissa. Je pus également, à ma grande satisfaction, garder ma boîte de rasoirs.

Les Turcomans, une fois le pillage terminé, se distribuèrent les prisonniers. On nous banda les yeux et l'on plaça chacun de nous en croupe derrière un cavalier. Nous chevauchâmes ainsi tout un jour et campâmes le soir dans un vallon solitaire. Le jour suivant, on jugea superflu de nous remettre nos bandeaux et nous nous trouvâmes sur des chemins connus seulement de nos ravisseurs.

Après avoir traversé des contrées montagneuses et désertes, nous découvrîmes enfin une vaste plaine, si étendue qu'elle me parut la limite du monde. Elle était entièrement couverte des tentes noires et des nombreux troupeaux de nos nouveaux maîtres.

CHAPITRE III

En quelles mains tomba Hadji Baba. Ses rasoirs deviennent l'instrument de sa fortune.

La distribution des prisonniers nous fut favorable, à mon maître et à moi, en ce sens que nous tombâmes aux mains d'un même maître, le sauvage agresseur dont j'ai parlé plus haut. Son nom était Aslan Sultan, c'est-à-dire le Lion chef ; il se trouva être le commandant d'un campement considérable que nous atteignîmes presque aussitôt après être descendus des montagnes dans la plaine mentionnée plus haut. Ses tentes étaient dressées au bord d'un ravin profond, au fond duquel coulait un tor-

rent ; de verts pâturages, grouillant de troupeaux, s'étendaient aussi loin que les regards pouvaient atteindre. Nos autres compagnons d'infortune furent répartis parmi les diverses tribus de Turcomans qui habitaient la région.

A notre arrivée, nous fûmes entourés par le campement entier et notre ravisseur fut salué par des cris de bienvenue, dominés par les aboiements furieux d'une bande de chiens de bergers qui nous dévorèrent presque. Le voile vert de mon maître le fit d'abord considérer avec un certain respect, mais la « Banou », c'est-à-dire la femme du chef, fut immédiatement saisie du désir de le posséder. Elle s'en empara aussitôt et il ne resta plus sur la tête d'Osman que le précieux turban contenant son argent. Celui-ci fut bientôt convoité par une autre femme, qui déclara qu'il ferait une excellente doublure pour le bât de son chameau. Sans plus tarder elle le lui arracha de la tête, et le jeta, avec d'autres objets hors d'usage, dans un coin de la tente. Osman fit de vains efforts pour rentrer en possession du dernier reste de sa fortune. A la place de son confortable turban, il reçut un vieux bonnet de peau d'agneau, qui avait appartenu à un infortuné fait prisonnier comme nous et mort peu de temps auparavant de chagrins et de privations. Mon maître fut alors mis au courant de ce qu'il aurait à faire. Sa besogne devait consister à soigner et à surveiller les chameaux qu'on envoyait paître dans les montagnes environnantes. On pensait que son embonpoint et son poids respectable étaient des sauvegardes suffisantes contre une fuite.

Quant à moi, je fus gardé au campement et l'on m'employa à secouer les outres de peau où l'on mettait le lait caillé.

Afin de célébrer le succès de l'expédition, le chef

offrit à sa tribu une grande réjouissance. On fit bouillir un immense chaudron de riz et deux brebis furent rôties tout entières. Les invités mâles arrivèrent des campements voisins. Ils avaient presque tous pris part à l'attaque de notre caravane. Ils se rassemblèrent dans une tente, tandis que les femmes se réunissaient dans une autre. Lorsque les hommes eurent mangé à discrétion du riz et des deux brebis, les restes furent portés aux femmes ; ce qu'elles laissèrent fut donné aux bergers et ceux-ci partagèrent les os entre nous et les chiens. Pendant que j'attendais ma part avec anxiété, ne m'étant presque rien mis sous la dent depuis notre malheur, une femme me fit signe de me cacher derrière sa tente. Elle arriva bientôt, et, plaçant devant moi une assiette pleine de riz, avec un succulent morceau de la queue grasse de l'agneau, elle me dit que cela m'était envoyé par la femme du chef, qui avait pitié de mon infortune, puis, m'exhortant à prendre courage, elle me quitta sans attendre mes remerciements.

Les hommes passèrent tout le jour à fumer et à conter leurs aventures, pendant que les femmes, de leur côté, chantaient et jouaient du tambourin. Mon malheureux maître et moi fûmes laissés à méditer sur notre triste sort. La marque de faveur que je venais de recevoir faisait travailler mon imagination et m'incita à considérer ma position comme moins désespérée que je ne l'avais cru d'abord. Mais j'essayai vainement de relever le moral de mon compagnon ; il ne cessait de se lamenter. Je lui répétais les paroles qui sont la consolation de tout bon musulman à l'heure de l'infortune : « Allah kérîm-Dieu est miséricordieux, » mais il me répondit : « Oui, ces paroles sont bonnes pour toi qui n'avais rien à perdre, mais moi je suis ruiné pour toujours. » Son plus grand

regret paraissait être la perte qu'il faisait en ne pouvant vendre ses peaux d'agneaux au prix élevé qu'il avait fixé d'avance et il passa des heures à calculer jusqu'au dernier centime à combien cette perte pouvait se monter. Quoi qu'il en soit, nous allons être bientôt séparés ; le jour suivant, il devait se rendre dans la montagne avec la mission de veiller sur cinquante chameaux. En lui confiant le précieux bétail, le chef proféra de terribles menaces et lui promit la perte de son nez et de ses oreilles s'il manquait un seul des animaux. Il déclara aussi que, si l'un crevait, son prix serait ajouté à celui de la rançon qu'il espérait tirer plus tard de son prisonnier.

En dernier signe de mon attachement à mon ancien maître, après l'avoir fait asseoir sur le bât d'un des chameaux, je me mis en devoir de le raser, à la vue de tout le camp rassemblé. Je découvris bientôt que cette preuve de mon habileté et de ma dextérité pouvait m'être très profitable pour ma fortune à venir. Chaque homme présent éprouva immédiatement le désir de se faire raser le crâne¹. Ma réputation arriva bientôt aux oreilles du chef, qui me fit appeler et m'ordonna d'exercer mes talents sur son crâne auguste. N'étant mis aussitôt à la besogne je rasai de mon mieux cette tête énorme, tailladée de nombreux coups d'épée et qui présentait une surface aussi bosselée que la tête des chiens de berger dont j'ai parlé plus haut.

Aslan Sultan, qui était probablement habitué à être tondu avec les cisailles employées pour les brebis et qui ne connaissait pas d'autre luxe que d'être mutilé par un

¹ Les mahométans de toutes classes portent le crâne rasé. En Perse, on laisse deux touffes de cheveux en forme de boucles derrière les oreilles ; en Turquie, une touffe au sommet du crâne.

ignorant barbier de village, se sentit en paradis sous ma main experte.

Il exprima sa satisfaction de mes services et déclara, après avoir tâté son crâne si bien accommodé, que je lui avais ôté de la peau deux jours de marche ; il jura qu'il ne m'échangerait contre aucune rançon, si élevée fût-elle, et me nomma sur l'heure son barbier privé.

Je laisse à penser au lecteur quels furent mes sentiments à l'énoncé de ces paroles. Pendant que je m'inclinais et baisais le genou de mon nouveau maître avec toutes les marques du plus profond respect et de la plus vive gratitude, je prenais en moi-même la résolution de profiter de la liberté qui me serait sans doute octroyée à l'avenir pour m'échapper à la première occasion favorable.

CHAPITRE IV

Comment j'arrivai à m'emparer de l'argent de mon maître et comment je décidai de le garder pour moi.

Le premier but que je me proposai fut de me mettre en possession de l'argent que mon infortuné maître avait si soigneusement cousu dans la doublure de son turban. Le lecteur se souvient que ce précieux objet avait été jeté dans un coin de la tente des femmes, où je n'avais pas accès, et il fallait beaucoup d'adresse et de ruse pour arriver à m'en emparer sans éveiller les soupçons. Ma réputation de barbier s'étant répandue jusqu'aux campements voisins, j'étais devenu le favori des hommes, mais, bien que j'eusse des raisons de supposer que la Banou de notre chef aurait volontiers fait plus ample connaissance avec moi, ma profession n'étant pas requise par

les personnes de son sexe, nos relations s'étaient bornées jusqu'alors à quelques tendres regards et à quelques marques de bonté de sa part, pendant que moi, de mon côté, j'essayais de lui montrer ma reconnaissance et mon attachement par mon attitude. On connaissait au campement suffisamment de la vie des pays civilisés pour savoir qu'en Perse les barbiers sont aussi chirurgiens, et qu'à côté de leur principal emploi, qui est de raser et d'assister les baigneurs dans les bains publics, ils savent aussi opérer une saignée, arracher les dents, remettre un membre cassé ou réduire une foulure.

La Banou découvrit bientôt qu'elle avait un urgent besoin d'une saignée et envoya une députation s'informer si j'étais capable de la pratiquer.

Enchanté de l'occasion qui me permettrait de me rapprocher de l'objet de ma sollicitude, je répondis que si l'on voulait bien me procurer un canif j'exécuterais l'opération aussi bien que n'importe quel membre de ma profession. L'instrument fut bientôt apporté et l'un des anciens, qui faisait montre de connaissances en astrologie, déclara gravement qu'une heureuse conjonction de planètes désignait le lendemain comme le moment le plus favorable à l'opération. Le matin du jour suivant, je fus donc introduit dans la tente où la Banou m'attendait, accroupie sur un tapis. Ce n'était pas une femme dont la vue pût exciter de tendres sentiments chez un jeune homme de mon âge. Elle était d'une corpulence excessive¹, ce qui me la fit d'abord regarder avec dégoût. Puis j'avais une crainte si vive de son époux, Aslan Sul-

¹ Les Persans, au contraire des Turcs, admirent chez les femmes les formes élancées qui sont en honneur en Europe. En Turquie, au contraire, la femme la plus rebondie est la plus admirée.

tan, que, même si j'eusse aspiré à ses faveurs, la crainte de perdre mes oreilles eût calmé mon ardeur.

Toutes ses femmes exprimèrent le désir que je leur tâtas le pouls. Pendant que je laissais errer mes regards autour de la tente dans l'espoir de découvrir l'objet de ma sollicitude, il me vint à l'idée que je pourrais faire servir l'opération à mes desseins, et, demandant à tâter encore une fois le pouls de la malade, ce que je fis avec un air de profonde méditation, j'observai que ceci était un désordre très compliqué et qu'il fallait que je pusse recueillir le sang dans un vase approprié pour l'examiner à loisir. Cette étrange proposition souleva une protestation générale parmi les femmes, mais la Banou n'y vit qu'une preuve de mon habileté supérieure. Mais une grave difficulté se présenta. Le maigre stock d'ustensiles d'un Turcoman ne permettait pas qu'on sacrifiât un vase qui n'aurait pu servir à l'avenir, car il aurait été rendu impur ; une récapitulation vite faite de la vaisselle de la tribu démontra que chacun des rares ustensiles était trop précieux pour qu'on pût songer à le sacrifier. J'en étais à me demander si j'osais frapper un coup droit et nommer directement l'objet de mon désir, quand la Banou se souvint d'une vieille tasse de cuir, qu'elle enjoignit à une de ses femmes de chercher dans un des coins de la tente.

— Non, ceci ne peut aller, car on voit le jour à travers, dis-je en tenant l'objet du côté de la lumière, pendant qu'avec le canif je coupais habilement une demi-douzaine de points dans le fond de la tasse.

— Où est le turban de ce vieil émir ? cria alors la Banou.

— Il m'appartient, intervint la seconde épouse, j'en ai besoin pour doubler le bât de mon chameau.

— Comment ? il t'appartient ! s'écria la Banou furieuse. Il n'y a qu'un Dieu et je suis la Banou de ce harem. Donne-moi le turban.

— Tu ne l'auras pas, répliqua la seconde femme.

Et il s'ensuivit un tel vacarme, que je commençais à craindre que le bruit n'arrivât aux oreilles d'Aslan Sultan qui aurait sans doute mis fin à la dispute en s'emparant de l'objet du litige.

Heureusement l'astrologue intervint, et, lorsqu'il eut assuré à la seconde femme que le sang de la Banou retomberait sur sa tête si l'opération tournait mal, celle-ci consentit à céder le précieux objet. Je m'approchai donc de la patiente, mais, lorsqu'elle vit le canif ouvert, le turban prêt à recevoir le sang, et les visages anxieux de son entourage, elle fut si effrayée qu'elle refusa de me laisser opérer. Bien décidé à ne pas perdre l'objet de mon ambition, je pris mon air le plus sagace et, lui tâtant encore une fois le pouls avec une gravité de circonstance, je déclarai que son refus était inefficace, car c'était sa destinée d'être saignée, et qu'elle-même, ainsi que tout bon musulman savait qu'il était de toute impossibilité de changer un événement écrit depuis le commencement du monde. A cela, il n'y avait rien à répliquer, et, toutes les femmes étant d'accord que ce serait un grand péché que d'aller contre les décrets de la Providence, la Banou me tendit enfin son bras nu et reçut le coup avec courage. Le sang fut recueilli dans le turban et j'ordonnai qu'on portât le précieux récipient à une certaine distance du camp, défendant que personne s'en approchât.

J'attendis la nuit, et quand le camp fut endormi, ayant décousu, le cœur battant, la doublure ouatée, je trouvai, à ma grande joie, les cinquante ducats intacts. Je les

enterrai immédiatement et fis de même pour le couvre-chef. Le lendemain matin j'annonçai à la Banou qu'ayant vu des loups rôder autour du camp, j'avais enterré son précieux sang pour empêcher qu'il ne lui arrivât malheur et elle fut satisfaite de mon explication.

Pour me récompenser du service que je lui avais rendu, elle m'envoya un plat confectionné de ses propres mains et qui consistait en un agneau rôti tout entier, farci de riz et de raisins secs et accompagné d'un bol de lait caillé.

Je dois confesser qu'en prenant possession des cinquante ducats je pensai un instant à mon pauvre maître qui traînait dans la montagne sa misérable existence, alors que je vivais presque dans le luxe. J'eus un moment l'idée de les lui restituer, mais j'en vins bientôt à d'autres conclusions. Sans mon ingéniosité, me disais-je, cet argent était perdu à jamais, j'ai donc bien le droit de le garder. Si je le restitue, qu'en fera le pauvre homme dans sa position actuelle ? N'y a-t-il pas cent à parier contre un qu'il lui sera bientôt soustrait ? Il est donc préférable que j'en sois, du moins momentanément, le détenteur. Du reste, c'était sa destinée de le perdre et la mienne de le trouver. Cela mit fin à mes scrupules et je me considérai dès lors comme le légitime propriétaire des cinquante ducats. Je tentai du moins de faire parvenir à Osman la moitié de l'agneau rôti et je le confiai à un petit berger qui se rendait à la montagne et auquel je fis solennellement promettre qu'il ne toucherait pas au délicat morceau. Mais, hélas ! à peine le garnement eut-il atteint le côté opposé du ravin, que je le vis mordre à même le rôti, et je n'ai aucun doute qu'il l'ait nettoyé jusqu'à l'os avant même qu'il eût complètement disparu à mes yeux. L'avance qu'il avait prise rendait toute poursuite

inutile et je me contentai de lui lancer une pierre, accompagnée de ma malédiction, mais je doute fort que l'une ou l'autre ait atteint le but.

Après un an de captivité, Hadji Baba se trouve enrôlé dans une expédition contre Ispahan, sa ville natale. On y fait des prisonniers, entre autres le poète de la cour, Asker Khan, avec lequel il se lie d'amitié et qui le fera entrer plus tard chez le médecin du shah. Au retour de l'expédition, Hadji Baba réussit à s'enfuir et se rend à Mesched où il devient « marchand de fumée » et entre en relations avec des derviches. Un de ces derviches conte son histoire :

« A Ispahan, j'échangeai mes vêtements de bouffon contre un costume de derviche et nous nous mîmes en route pour Téhéran.

» Dans cette ville, l'apparition de mon nouveau maître produisit une grande sensation. A peine notre arrivée fut-elle connue qu'une foule de gens vinrent le consulter. Des mères désiraient un charme pour protéger leurs enfants contre le mauvais œil ; des femmes, un philtre qui les délivrât de la jalousie de leurs maris ; des guerriers, un talisman qui les protégeât dans la bataille. Les dames du harem du shah étaient nos meilleures clientes et, naturellement, toutes voulaient un philtre assez puissant pour leur assurer les attentions de leur seigneur et maître. Les ingrédients et mixtures que possédait Derviche Bidine étaient nombreux et variés. Il avait des poils de lynx, l'épine dorsale d'un hibou, de la graisse d'ours préparée de diverses manières. A une de ces dames qui, à cause de son âge déjà mûr, était particulièrement pressante, il vendit le foie de mon malheureux singe¹, l'assurant que, dès qu'elle paraîtrait avec ce charme tout-puis-

¹ Singe qu'il avait reçu en cadeau et que le derviche l'avait persuadé de laisser immoler pour en tirer des remèdes merveilleux.

sant sur sa personne, le roi n'aurait d'yeux que pour elle. A une autre qui se plaignait de n'être jamais en faveur, il vendit une décoction de cendres et à une troisième qui voulait un remède pour effacer les rides il donna un onguent qui, si elle l'appliquait soigneusement et à condition qu'elle évitât absolument de rire, rendrait, assurait-il, sa face aussi lisse que les pétales d'une fleur.

» J'étais initié à tous ces mystères et j'avais fort souvent mon rôle à jouer dans la mise en scène, lorsque mon maître avait besoin de recourir à quelque supercherie pour maintenir sa réputation de personnage surnaturel. Mais quels que soient les avantages qu'il ait retirés alors de mes services, aussi bien que de la vente des restes de mon pauvre singe, c'est lui seul qui en profita, car je ne touchai pas un rouge liard.

» J'accompagnai Derviche Bidine dans diverses contrées où nous exerçâmes notre art. Parfois nous étions adorés comme des saints, d'autres fois on nous lapidait comme de vils vagabonds. Comme nous voyagions toujours à pied, j'avais une bonne occasion de voir les divers lieux bien en détail. De Téhéran nous nous rendîmes à Constantinople et de là au Caire, par Alep et Damas. Du Caire nous allâmes à la Mecque et à Médine, et, nous embarquant à Djedda, nous arrivâmes à Sourate, d'où nous allâmes, toujours à pied, à Lahore et à Cachemire.

» Dans cette ville, Derviche Bidine essaya, selon sa coutume, de tromper le peuple, mais il se trouva que les indigènes étaient trop éclairés et nous dûmes nous enfuir. A la fin, nous nous fixâmes à Hérat, où la crédulité des Afghans nous fournit un excellent terrain à exploiter. Là, alors que Derviche Bidine s'apprêtait à paraître en prophète, quand déjà toute notre machinerie à faire des miracles était presque au point, lui, qui avait

promis l'éternelle jeunesse à des milliers de personnes, dut payer son tribut à la nature. Il s'était enfermé dans une étroite cabane, située sur le sommet d'une montagne non loin d'Hérat, et nous laissions croire au peuple qu'il ne vivait que de la nourriture céleste que lui apportaient les Djinns et les Péris. Par malheur il mourut d'une indigestion, ayant mangé en trop grande quantité de l'agneau rôti et des bonbons. Dans mon propre intérêt, j'expliquai que les Djinns, jaloux de voir les mortels posséder une créature aussi extraordinaire, l'avaient tellement bourrée de nourriture céleste qu'il n'était plus resté dans son corps de place pour l'âme et que celle-ci avait dû déloger, qu'elle avait été transportée jusqu'au ciel par un fort vent du nord-est qui soufflait juste à ce moment.

» J'osai même ajouter que ce vent, qui souffle durant cent vingt jours pendant l'été et sans lequel on mourrait presque de chaleur, avait été envoyé par mon bienheureux maître, qui le léguait en héritage et comme souvenir de lui à eux, à leurs enfants et petits-enfants. Les vieillards, qui savaient que ce vent soufflait déjà au temps de leur jeunesse, restèrent incrédules, mais leur témoignage n'eut aucun poids en face de l'influence que nous avions acquise. Mon maître fut enterré avec les plus grands honneurs et le prince d'Hérat en personne prêta son auguste épaule pour porter le cercueil jusqu'au cimetière. Un mausolée fut élevé sur sa tombe par quelques pieux Afghans et il devint un lieu de pèlerinage très fréquenté. Je restai à Hérat pendant quelque temps encore, afin de profiter des avantages qui pourraient résulter de mon intimité avec un personnage aussi saint et aussi célèbre que l'avait été et que l'était encore mon ancien maître, et je n'eus pas à me repentir de ma réso-

lution. Je vendais très bien mes drogues et me fis une jolie somme en négociant des poils de la barbe de mon maître, ainsi que des rognures de ses ongles, qui, assurais-je à mes crédules clients, avaient été soigneusement conservés depuis le commencement de son séjour dans la solitude, bien que, vous le devinez, ils provinssent uniquement de ma propre personne.

» Lorsque j'eus vendu assez de ces précieuses reliques pour faire plusieurs barbes et un nombre imposant d'ongles, je compris que, si je continuais mon négoce, je risquais d'être découvert et chassé comme imposteur. Je partis alors, et, ayant voyagé dans diverses contrées de la Perse, je finis par me fixer parmi les Hézareh, une grande tribu vivant sous la tente qui occupait une vaste plaine entre Caboul et Candahar. Mon succès parmi eux dépassa mon attente ; je mis là en pratique le projet de Derviche Bidine et apparus en prophète. »

Arrivé à ce point de son récit, Derviche Séfer, posant sa main sur l'épaule de son compagnon, ajouta :

« Mon ami ici présent fut mon complice en cette mémorable occasion et il se souviendra de quelle ingénieuse manière nous parvînmes à faire croire aux Hézareh que nous possédions un chaudron magique qui était toujours plein de riz bouilli, miracle auquel les plus incrédules même croyaient tant qu'ils recevaient leur part de la pitance. En un mot, c'est moi qui suis le célèbre Hazret Ischan dont on a tant parlé dernièrement au Khorassan.

» Mon caractère sacré ne put résister aux attaques des envoyés du shah, mais j'avais amassé assez d'argent pour mener une existence dépourvue de soucis.

» Voici quelque temps que je suis à Mesched et nous.

fîmes la semaine dernière le miracle de rendre la vue à une jeune aveugle, de sorte que je suis tenu ici aussi en grande vénération. »

Derviche Séfer termina ainsi son récit et il engagea son voisin à nous donner à son tour un récit de ses aventures.

Les deux autres derviches racontent leur vie et Hadji Baba tire de ces récits de précieux enseignements, mais il lui arrive une mésaventure qui l'oblige à quitter de nouveau Mesched.

CHAPITRE XII

**Où Hadji Baba apprend à ses dépens
que la tromperie
ne reste pas impunie, même en ce monde.
Il fait de nouveaux plans.**

Tout en passant une grande partie de mon temps avec mes amis les derviches qui m'enseignaient les trucs de leur métier, je continuais à exercer le mien, mais comme mes amis changeaient le plus clair de mes profits en fumée, je me vis obligé de falsifier de plus en plus ma marchandise, de sorte que mes autres clients ne recevaient guère autre chose que des feuilles sèches, de la paille et autres détritius.

Un soir, à l'heure où l'on commence à fermer les bazars, une vieille femme en haillons, courbée en deux par son grand âge, m'arrêta et me pria de lui préparer une pipe. Elle était étroitement voilée et ne prononça que les paroles strictement nécessaires.

Je lui bourrai une pipe avec la plus infâme de mes mixtures, et, à peine l'eut-elle portée à sa bouche, qu'elle se mit à tousser, cracher, jurer, et qu'une demi-douzaine de grands diables armés de bâtons m'entou-

rèrent et me jetèrent sur le dos. La vieille femme arracha son voile et je reconnus le *mohlessib*¹ en personne.

— Enfin je te tiens, coquin d'Ispahani, qui depuis si longtemps empoisonnes la population de Mesched avec tes abominables mixtures ! Tu vas recevoir autant de coups sur la plante des pieds que tu as reçu de *chahis*² pour ton tabac.

— Apportez le *félék*³, dit-il alors à ses aides et donnez-lui la bastonnade jusqu'à ce que ses ongles se détachent de ses doigts.

Mes pieds furent instantanément passés dans la boucle redoutée et les coups tombèrent bientôt si drus que je vis 10 000 vieilles femmes danser devant mes yeux, toutes ayant l'air de jouir infiniment de mes tortures et riant de mes cris et de mes contorsions.

J'implorai la miséricorde de mon bourreau par l'âme de son père, de son grand-père, par sa propre tête, par celle de ses enfants, de son prince, par le Prophète, par Ali et par tous les imâms. Je maudis le tabac ; je jurai de ne plus fumer ; je fis appel aux sentiments des spectateurs qui assistaient à mon supplice ; j'adjurai mes amis les trois derviches qui se tenaient au premier rang de venir à mon aide ; en un mot je criai, hurlai, menaçai jusqu'à ce que je perdisse tout sentiment et toute sensation.

Lorsque je revins à moi, je me trouvai assis au bord

¹ Officier de police qui parcourt les villes et bazars pour vérifier les poids et mesures, ainsi que la qualité des denrées.

² 20 *chahis* faisaient un *krouch* ou piastre qui valait à l'époque environ 2 fr. Aujourd'hui, 20 *chahis* ne font plus que cinquante centimes.

³ Le *félék* est une longue pièce de bois munie en son milieu d'une boucle dans laquelle on passe les pieds de celui qui va recevoir la bastonnade. Deux hommes la soulèvent par les deux bouts, tandis que deux autres administrent les coups.

de la route, le dos appuyé à la muraille, entouré d'une foule qui commentait mon aventure. Personne n'avait l'air de ressentir la moindre pitié pour moi. On m'avait pris mes pipes, ma cruche et tout ce que je possédais.

Je me traînai comme je pus jusqu'à mon logis qui, heureusement, n'était pas trop éloigné. Je m'y traînai sur les mains et sur les genoux, en poussant des gémissements à chaque mouvement. Je restai tout un jour étendu dans d'affreuses souffrances, mes pieds enflés n'étant plus qu'une masse de chair tuméfiée.

Je reçus alors la visite d'un de mes amis les derviches qui arriva de nuit en se cachant, car il craignait, disait-il, d'être pris pour mon complice. Comme il avait lui aussi reçu une fois la bastonnade, il savait quels remèdes appliquer et mes pieds reprirent en peu de jours leur forme naturelle.

Pendant cette retraite forcée, j'eus le temps de réfléchir à ma situation. Je résolus de quitter Mesched, car je voyais bien que j'y étais entré à une heure néfaste.

Je me souvenais encore de la terrible foulure que je m'étais faite en portant l'outre gigantesque pendant ma carrière de porteur d'eau, et voilà maintenant la bastonnade !

J'avais amassé une petite somme que je tenais soigneusement enterrée dans un coin de ma cabane, et je décidai de me joindre à la première caravane pour Téhéran. Je communiquai mon plan aux derviches qui l'approuvèrent, et, qui plus est, Derviche Séfer m'offrit de m'accompagner. « Car, m'expliqua-t-il, j'ai été informé que le clergé de Mesched commence à être jaloux de mon influence et qu'il complotte ma ruine, et, comme il est impossible de lutter avec lui, je préfère essayer ma chance ailleurs. »

Il fut décidé que j'adopterais le costume d'un derviche, et, m'étant procuré un chapelet et une peau de chèvre, je me tins prêt à partir au premier avertissement de mes amis.

Nous étions devenus tous deux si impatients de quitter Mesched, que nous avions presque résolu de partir sans attendre d'autres compagnons et de courir seuls les risques du voyage. Mais avant de nous mettre en route, nous résolûmes de consulter Sâadi¹ et de nous laisser guider par lui. Derviche Séfer, après avoir fait la prière requise, ouvrit au hasard le livre et lut : « Il est contraire à la raison et aux avis des sages de prendre un remède sans confiance, comme de voyager sur une route inconnue sans l'accompagnement d'une caravane. »

Cet extraordinaire avertissement mit fin à nos hésitations et nous résolûmes d'attendre.

Un jour que je prenais des informations au sujet des caravanes pour Téhéran, je rencontrai à ma grande joie mon ami Ali Kâtir le muletier, qui venait d'arriver à Mesched et était en pourparlers avec un marchand pour transporter à la capitale des peaux d'agneaux de Bokhara. A peine m'eut-il aperçu qu'il jeta un cri de joie, alluma immédiatement son narghileh et m'invita à fumer. Je lui contai toutes mes aventures depuis notre séparation et il me relata les siennes.

Puis il fut convenu que Derviche Séfer et moi l'accompagnerions à Téhéran et que, lorsque nous serions fatigués, nous pourrions monter ses mules.

¹ Sâadi, Hafiz et le Coran sont les trois livres auxquels les Persans ont le plus souvent recours pour ce mode de divination.

JAMES MORIER.

(La suite prochainement.)

CORRESPONDANCE DE FRANCE

L'éminent sociologue français qui fait à M. Bachelin la réponse qu'on va lire nous pardonnera de faire précéder sa lettre de deux mots d'explication. M. Bachelin a été blessé au mois de novembre, ce qui lui a permis de nous envoyer ses *Lettres de France*. Depuis sa guérison, nous n'avons pu communiquer avec lui et nous n'avons aucun moyen de lui soumettre les réflexions de M. Gaston Richard. Nous ne nous mêlons point, pour l'instant, à un débat auquel nous attribuons cependant une réelle importance et qui contribuera à éclaircir des notions singulièrement confuses. (*Réd.*).

Bordeaux, 19 juin 1915.

Monsieur,

Le dernier article de M. Bachelin, intitulé *Lettre de France*, expose une thèse qui appellera les plus expresses réserves de la part de beaucoup de vos abonnés français les plus sympathiques. Il est pénible à un Français, étranger aux luttes confessionnelles, de lire que l'armée de son pays combat, sans le savoir, pour la papauté contre le protestantisme. Il est plus pénible encore de voir identifier le protestantisme et le germanisme. Sans l'avoir voulu sans doute, M. Bachelin s'est fait l'interprète de la doctrine insidieuse qui présente les protestants français, en dépit de leur patriotisme conscient, comme les alliés inconscients de la politique allemande. La fidélité à leur idéal religieux devient dès lors une sorte de désertion morale. Que l'*Action française* ait emprunté cette thèse aux auteurs de la Révocation, passe encore ! Mais la *Bibliothèque universelle*, la revue que dirigea si longtemps M. Tallichet !

Est-il besoin de montrer combien est dangereux ce rappel aux plus mauvais souvenirs des guerres de religion, dans les conditions faites aujourd'hui à notre défense nationale ? Je sais bien

que la neutralité, même la plus bienveillante, ne saurait obliger une revue suisse à se placer au point de vue des intérêts français et à leur sacrifier une vérité philosophique ou historique. Encore faudrait-il que ce fût une vérité deux fois prouvée. Est-ce le cas ?

Tout le raisonnement de M. Maurras, trop facilement approuvé par M. Bachelin, se ramène à un jeu de mots. Interdisons-leur l'usage du terme « individualisme » et tout l'échafaudage de leur philosophie de l'histoire est par terre. Ils commencent par identifier le protestantisme à l'individualisme. Puis ils identifient l'individualisme à la conscience nationale de l'Allemagne et dès lors la conclusion est facile à tirer. L'armée française défend une civilisation catholique menacée par la civilisation protestante.

Si M. Bachelin, avant de prendre à son compte les idées de M. Maurras, avait fait aux lecteurs de la *Bibliothèque universelle* l'honneur de leur attribuer un minimum d'esprit critique, il aurait peut-être craint de voir quelqu'un d'entre eux lui demander si cet individualisme, auquel on assimile communément le protestantisme, a rien de commun avec le particularisme ou l'égoïsme national dont s'inspire la politique allemande.

Dans le premier cas, l'individualisme est la croyance à la valeur de l'individu. Dans le second, ce serait la tendance de l'*esprit collectif d'une nation* à se mettre au-dessus du jugement de la conscience morale universelle, c'est-à-dire de la conscience des personnalités émancipées de tout préjugé national. N'est-ce pas — sous un terme équivoque — l'identité des contraires que l'on nous propose ? L'école de Hegel était passée maîtresse dans cette dialectique, mais je la croyais purement allemande.

Il est vrai que M. Bachelin jette un pont, une passerelle entre le particularisme national de l'Allemagne et l'individualisme proprement dit. « L'Allemagne est le pays des puissantes individualités. L'histoire de notre pays n'offre certainement pas de personnalités de la richesse d'un Luther, d'un Leibniz, d'un Goethe. » Grand merci ! Le compliment fait à la France me paraît médiocre. Quoi ! La personnalité d'un Montaigne, d'un Calvin, d'un Descartes, d'un Pascal, d'un Fénelon, d'un Molière,

d'un Montesquieu, d'un Diderot, d'un Lamennais, d'un Berthelot, d'un Littré le céderait en richesse à celle d'un Allemand quel qu'il soit? Acceptons cependant l'appréciation. Est-ce l'aptitude de l'Allemagne à produire « de puissantes individualités » qui creuse entre les deux civilisations un abîme tel que la guerre est entre elles le seul rapport concevable? En ce cas pourquoi notre haine des personnalités fortes, notre tendance à les sacrifier aux courants collectifs ne nous porte-t-elle pas à guerroyer contre les Etats-Unis, où certainement l'originalité individuelle est moins contenue encore qu'en Allemagne? Comment avons-nous pu devenir les alliés de l'individualisme anglais?

D'ailleurs la guerre à l'individualisme, au nom « des croisades, de la chevalerie et de l'art gothique, » ne serait-elle pas la guerre à l'esprit même de la civilisation moderne, à l'esprit de la Renaissance que votre grand Burckhardt nous a montré tout imprégné d'individualisme? Les revenants du moyen âge qui se jetteraient dans une telle lutte ne seraient-ils pas vaincus d'avance?

L'armée française, où la spontanéité et l'initiative individuelle sont si grandes, n'a besoin ni de ce symbolisme ni de cette apothéose. Il lui suffit de combattre pour l'autonomie des nations.

Je vous prie, monsieur, d'agréer l'expression de mes sentiments les plus sympathiques pour vous, votre revue et les idées que vous y défendez si noblement.

GASTON RICHARD,

professeur de science sociale à la faculté des lettres
de l'université de Bordeaux.

CHRONIQUE ITALIENNE

Ce qui restera en tous cas. — M. Sonnino. — Gabriele d'Annunzio. — Les livres.

Les événements se précipitent. Et moi, qui dois écrire ces lignes presque un mois avant leur publication, je sens plus que jamais la difficulté de ma tâche de chroniqueur. Heureusement, dans l'histoire d'une nation telle que l'Italie, — cette Italie toute récente et véritable qui s'est éveillée et a fleuri sous le soleil de cet épique mois de mai, — heureusement, les événements qui subsisteront impressionnants et immuables sont abondants, quoi qu'il adviene. Devrait-il arriver ce que tous jugent impossible : la défaite de l'Italie ; devrait-il arriver que l'aigle bicéphale, même chassée au delà des derniers retranchements latins, parvînt à retomber sur les plaines vénitiennes et lombardes, aucune mésaventure ne réussira à ternir désormais la beauté lumineuse et émue de ce printemps italien. Il ne faut pas seulement apprécier les faits humains par le succès : les choses vraiment grandes ont une valeur intrinsèque à laquelle la bonne fortune n'est capable d'ajouter que bien peu et ne saurait rien enlever. La plus célèbre des batailles grecques, celle des Thermopyles, fut la plus terrible des défaites grecques. Les Suisses furent vaincus à Saint-Jacques, et cependant cette journée est une des plus brillantes de l'histoire helvétique. La défaite de Novare, la chute de Venise et de Rome, la lugubre année 1849, ne parviennent pas à obscurcir la gloire éclatante de 48. De même le mois de mai 1915 restera éternellement tel qu'il est inscrit aujourd'hui dans les annales de l'Italie. Il restera (s'il m'est permis de résumer cette grande page dorée en un aride sommaire) avec le caractère suivant :

L'armée est prête, après neuf mois de préparation serrée, patiente et méthodique, dirigée par des hommes au cœur enflammé

et à la tête froide, extraordinairement favorisée par l'inintelligence d'un adversaire trop confiant dans la terreur qu'il inspirait et trop persuadé de la timidité italienne. L'action diplomatique est achevée, dans ses lignes essentielles, par le travail d'un gouvernement bien déterminé depuis le début de la guerre à affronter et à résoudre le grand problème national italien selon un programme maximum. On a choisi l'heure la plus favorable pour une intervention possible de l'Italie ; cette heure n'est ni hâtive ni tardive : les forces ennemies, déclinant déjà quelque peu, se montrent encore résistantes. On a sagement tiré parti de la sûreté méprisante que montrait l'adversaire, comme aussi de son opiniâtre certitude que l'Italie voulait simplement se livrer à des marchandages. On a obtenu l'énorme succès d'amener, avant la guerre, cet adversaire à reconnaître le bien-fondé des revendications italiennes. Le sentiment populaire est disposé à la lutte, et ce malgré des manifestations divergentes, intéressantes, quoique superficielles ; manifestations que le socialisme officiel, qui est allemand en pratique et non seulement en théorie, interprétait comme l'intime volonté d'un prolétariat, faisant opposition à tout projet belliqueux.

Enfin la tentative ou l'attentat de M. Giolitti ; la présomption de cet homme, insurpassable dans les petites fourberies, qui, pour avoir réussi à tirer du peuple italien trois Chambres de députés composées d'hommes-liges, se flattait de pouvoir considérer l'Italie comme une autre Chambre un peu plus vaste, mais ne résistant pas davantage, et mettait une confiance particulière dans ce cléralisme qu'il avait favorisé en cachette pendant les dernières élections, — dans ce socialisme qu'il avait gratifié du suffrage universel, d'adjudication de travaux et de la licence aux tumultes, — dans ce démocratisme auquel il avait su persuader qu'il était son tuteur et son redresseur de torts, dans cette Italie inférieure et minime, sceptique, prosaïque, affariste qui se reflétait en lui comme en un miroir. Il la connaissait bien cette Italie, non pas le pays du *Risorgimento*, toujours vivant, bien qu'assoupi et dissimulé ! Un dédain acerbe était sans doute nécessaire pour éveiller l'Italie : elle n'aurait

pas bondi si terriblement, ne se fût-elle pas sentie ouvertement offensée. Il a donc suffi, pour provoquer une bienfaisante colère, que cet homme fit le geste de vouloir trancher des destinées italiennes comme il tranchait les crises parlementaires....

De là ces deux ou trois journées impétueuses et éclatantes que je ne décrirai pas, parce qu'elles sont dans la mémoire et devant les yeux de chacun. De là la guerre : toute l'énergie, toute la volonté de la nation, concentrées rapidement et avec ordre à l'endroit de l'effort, aux points périlleux. De là cette magnifique levée de volontaires, ce labeur diligent et multiple de ceux qui restent pour préparer les secours, subvenir aux besoins, organiser chaque chose pour permettre à l'Italie d'attendre sans impatience tout le temps voulu. Et puis les premières opérations de la guerre, rapides et heureuses. Et puis, fait qui scelle d'un cachet lumineux l'admirable chronique de ces journées, le discours vraiment romain de M. Salandra au Capitole ; discours romain, c'est-à-dire universel.

— Ceux qui, examinant l'histoire de l'Italie à la veille de ces grandes journées avec un esprit recueilli et la faculté de discerner aussi une sorte de lumière qui a — dirais-je presque — des reflets d'ombre, ceux-là verront certainement ressortir, bien au-dessus de tous, la figure du ministre Sonnino. Figure austère et sombre, se détachant en un profil net qui semblerait revêché à d'aucuns, figure ferme et droite à tel point que des adversaires, des observateurs hâtifs ou des caricaturistes faciles pourraient interpréter cette fermeté et cette droiture comme un défaut de souplesse et de facilité. Mais ses amis — pas nombreux — et les lecteurs — qui n'abondent pas — de ses livres et de ses articles savent bien quel esprit limpide, agile et actif se cache sous cet aspect un peu revêché, quelle abondance d'idées vivaces et pratiques est contenue dans les formules rigidement géométriques de ses raisonnements. On le taxait de doctrinaire, épithète dont usent souvent les ignorants pour discréditer les gens instruits, les sceptiques pour se divertir des croyants et les brasseurs d'affaires pour plaindre ceux qui s'occupent de choses ne rapportant rien. Il faut du reste reconnaître qu'il contri-

buait pour une bonne part à établir une telle réputation, par la justice froide et souvent sèche de ses discours, par sa fidélité obstinée à certaines idées, fidélité qui se montrait surtout aux moments où ces idées étaient impopulaires et paraissaient inopportunes. M. Sonnino y contribuait aussi par un dédain à refuser des concessions, même de pure forme, qui auraient cependant sauvé le fond de la question. Mais son esprit ne fut jamais rigide. Certes il résistait aux hommes, mais il tenait compte des faits. Il ne cédait jamais aux convenances, toujours plus ou moins déterminées par des motifs d'ambition ou d'intérêt, mais il acceptait les opinions et les conseils que la vie renouvelle et suggère sans cesse. En 1898 et 1899, la période la plus compliquée de l'Italie moderne, M. Sonnino croyait qu'il fallait chercher le salut dans un retour, plein de restrictions, à la lettre même du Statut ; il s'exposa avec un courage froid à la haine générale, aussi bien à celle des révolutionnaires qu'à celle des hommes qui défendaient simplement les libertés acquises. Quelques mois plus tard, en septembre 1900, il publia dans la *Nuova Antologia* un article fameux, intitulé *Quid agendum?* (Que faut-il faire ?) où, pour sauver la patrie, il propose cette trêve qu'il avait auparavant dédaignée quand il s'agissait seulement de sauver son parti : « Il ne faut pas, écrivait-il, se donner l'illusion de pouvoir, par des lois faites en vue d'une réorganisation administrative et économique, infuser une vigueur nouvelle aux institutions de l'Etat en comptant sur un mouvement de généreuse reconnaissance de la part des populations, pour des bienfaits qu'on leur aurait prodigués. On n'édifie que peu de choses sur la simple reconnaissance en politique.... Mais il faut diriger ses regards sur ces réformes, sociales ou administratives qui, tout en relevant le sentiment moral de ceux sur lesquels elles exercent directement ou indirectement leur action, visent à produire dans l'esprit de ces individus un sentiment de vif intérêt pour la paix sociale et la conservation des institutions actuelles. » Et minutieusement, avec des critères pratiques et des raisons techniques, il exposait ensuite tout un programme de législation civile et sociale. Plusieurs des meilleures lois grâce auxquelles

M. Giolitti gagna, durant une dictature plus que décennale, sa réputation d'innovateur et de démocrate, se trouvaient déjà clairement tracées dans l'article cité plus haut, comme aussi dans d'autres écrits de M. Sonnino.

Quand M. Giolitti jugeait utile, pour une raison ou pour une autre, d'abandonner momentanément le pouvoir, il ne manquait jamais de désigner au souverain, parmi les successeurs possibles, son adversaire Sonnino. Le fourbe savait trop bien qu'un ministère présidé par un personnage si anguleux, si intraitable, peu riche en amitiés personnelles, sans clients, sans égards pour personne, ne pourrait durer que tant que cela plairait à lui, Giolitti, ou que cela lui serait utile. Il savait aussi qu'il y avait avantage à confier de temps en temps le pouvoir à un adversaire comme M. Sonnino, c'est-à-dire à un homme aux idées audacieusement novatrices, mais ayant quand même la réputation d'un âpre réactionnaire, complètement dépourvu d'habileté ou ne se souciant pas d'en avoir. Un adversaire qui, au bout de quelques semaines, se présente devant le parlement avec un tas de propositions l'une plus ardue que l'autre : les conservateurs s'épouvantent, les intéressés se cabrent, les partis avancés craignent *Danaos et dona ferentes*, les partis extrêmes crient que c'est insuffisant ; bref, tous se trouvent d'accord pour proposer d'en finir au plus vite avec cette politique maladroite et stérile.... Car les hommes reprochent parfois sa stérilité à la plante dont ils gâtent les germes.... Quelle chute bruyante que celle du ministère Sonnino en 1906 ! Quelle retraite désastreuse en 1908 ! Et M. Giolitti se trouvait là, prêt à accepter la succession, soit directement, soit au moyen d'une personne interposée. Il arrivait avec son masque d'homme sensé, avec son air bon enfant, déjà un peu vieillot, déjà un peu fatigué, qui aurait bien le droit de couler en paix les dernières années d'une existence laborieuse, mais disposé quand même à se sacrifier encore une fois, pour le salut de la patrie et la défense de la démocratie. Et il présentait et faisait voter plusieurs réformes proposées en vain par l'antagoniste malheureux. Mais il y mettait quelque atténuation dans la forme pour sauver les apparences,

en faisant une concession ou en promettant une compensation aux plus rétifs ; il tirait ainsi parti du grand avantage à cheminer dans un sillon déjà tracé et à traiter des matières qui n'étaient plus aussi rébarbatives parce qu'elles avaient perdu leur première saveur d'acre nouveauté.

M. Sonnino, tacite et impassible, rentrait dans l'ombre. Il voyait M. Giolitti et le parlement agir et parler. Il voyait ses amis impatients et inconstants passer dans l'autre camp, plus propice à ceux qui recherchent les succès rapides. Il voyait s'ajouter à son ancienne réputation de réactionnaire, une nouvelle réputation de maladroit, d'inapte, de porte-malheur. Dans la politique italienne, il était l'anti-Giolitti par excellence, celui qui méprisait le plus les subtilités dans l'art de gouverner. Peut-être lui manquait-il quelques-unes de ces aptitudes qui, bien que de second ordre, sont nécessaires à tous les hommes d'Etat dans les époques banales. Mais il possédait et possède encore les qualités indispensables aux époques exceptionnelles. On lui doit le rétablissement de l'équilibre budgétaire et l'assainissement de la circulation monétaire pendant la période 1893-1894, qui fut la plus dangereuse dans l'histoire des finances italiennes. On lui doit (sans exclure le mérite de ses collaborateurs) l'admirable préparation diplomatique de la guerre actuelle.

— L'écho de la voix de Gabriele d'Annunzio ne s'éteindra pas. Cette voix qui, à Quarto et peut-être mieux encore, à Rome, fut plus que la voix d'un homme : celle de toute une nation. La poésie de l'Italie, c'est-à-dire la foi, l'espérance, le dédain, la volonté, a trouvé son expression directe dans les paroles de ce grand poète. La destinée n'a jamais — que je sache — accordé à nul autre poète une si magnifique récompense. Mais ce prix était mérité, puisque tous, même les ennemis politiques ou littéraires de Gabriele d'Annunzio, doivent reconnaître combien ancienne et opiniâtre l'idée solennelle et enflammée de la patrie se révèle dans sa personne ou dans ses écrits. En 1892 et 1893, lorsque l'âme de la troisième Italie paraissait s'attrister en une vieillesse précoce, être parfois proche d'écla-

ter en une discorde furieuse et parfois aussi prête à se recueillir en une résignation sceptique, c'est justement alors que Gabriele d'Annunzio composa ces *Odi navali* qui exhalent, des souffrances anticipées de plusieurs années, les pensées essentielles et les aspirations du nationalisme italien. Pendant que les meilleurs patriotes, bouleversés et étonnés, observaient l'édifice qui s'affaissait et se crevassait et espéraient tout au plus empêcher de quelque manière la ruine totale, — mais personne ne croyait que ces pierres usées et rongées pussent jamais former une masse plus solide, — dans les dernières années du siècle passé et dans les premières du siècle actuel, donc, Gabriele d'Annunzio lançait au soleil de nouveaux chants fiers, brillants et chauds, où l'idée de la patrie était plus déterminée, et plus certaine la prévision de magnifiques destins non éloignés. Point n'est besoin de rappeler la *Canzone di Garibaldi*, les *Canzoni d'oltremare*, la poésie patriotique la plus récente et la plus connue : il faut seulement rappeler que Gabriele d'Annunzio croyait en une Italie vivante, jeune, capable de grandes choses. Il y croyait lorsque la plupart de ses concitoyens — les uns avec cynisme, les autres avec douleur — inclinaient à la juger vieillie et fatiguée sans remède. Giosuè Carducci vivait encore à cette époque, mais il était déjà épuisé par la maladie ; il ne sortait plus de ses lèvres que des mots de colère et de désillusion. Une grande partie de la jeunesse faisait du tapage dans les réunions et dans les journaux révolutionnaires ; les autres, plus tranquilles, perdaient ce qu'il leur restait d'esprit patriotique en d'humanitaires idéologies. Les précurseurs du nationalisme combattaient, enserrés dans une cuirasse d'intransigeance réactionnaire. Gabriele d'Annunzio (je ne dirai pas lui seul, mais point d'autre autant que lui) criait à cette heure de découragement : « Italie ! Italie ! »

Je rappelle les commentaires des gens malveillants de l'époque, qui ressemblaient beaucoup aux commentaires des gens malveillants d'aujourd'hui : « Comment donc, Gabriele d'Annunzio poète honnête ? Ce n'est donc pas le poète érotique ? Ce n'est pas le chantre de la volupté raffinée, le commentateur des

écarts et des caprices amoureux?... Comment le croire quand il prononce le nom sacré de la patrie, quand il prétend infuser aux jeunes gens ces austères vertus qu'il contredit dans ses œuvres et dans sa vie?

Il est probable que la vie de Gabriele d'Annunzio ne ressemble point aux vies narrées par Plutarque, que ses romans, ses œuvres lyriques et ses drames ne contiennent pas la quintessence de la morale pure. Mais on voit à mille signes que, chez d'Annunzio, la passion de la patrie est un sentiment profond et sincère : on le voit surtout à la constance. Nous sommes tous, grands et petits, formés d'ombre et de lumière, l'ombre peut voiler certains reflets insignifiants, non pas ceux qui resplendissent bien haut au sommet de l'âme. C'est agir en grossiers plébéiens et en méchants pharisiens que de vouloir teinter les qualités d'un homme de la couleur de ses fautes et de ses faiblesses.... Et Byron? Comment a-t-il vécu, comment a-t-il écrit? Comment est-il mort et où donc? Eh oui, il n'est peut-être pas déraisonnable de reconnaître chez le grand poète italien quelque ressemblance, même biographique, avec le grand Anglais. Sur la vie impétueuse et désordonnée veillait un rayon d'inaltérable lumière, il s'y reflétait nettement dès que les ondes se calmaient un peu. Un germe d'humanité ingénue s'épanouissait et poussait sa noble tige dès que diminuait le remous tout autour de ce grand jardin fleuri.... Byron, d'Annunzio sont deux noms qui, sans doute, résonneront unis dans les oreilles de ceux qui en entendront parler dans une époque lointaine. D'Annunzio paraîtra certainement plus heureux, car il put proclamer ses mots plus religieux en présence d'auditeurs mieux disposés. Et il pourra combattre pour sa propre patrie et ne pas mourir de fièvre des marais à Missolonghi.

— La guerre a eu pour résultat de diminuer encore la production littéraire déjà peu abondante de ces derniers mois et de la restreindre plus exclusivement aux problèmes intéressant directement l'Italie dans la grande lutte qui se livre aujourd'hui. La librairie Hœpli, à Milan, a réuni en une brochure des plus

utiles pour les gens studieux les titres des livres et des opus-cules sur la guerre mondiale publiés en Italie du 1^{er} août 1914 au 23 mai 1915, en tenant spécialement compte des intérêts italiens. Ce sont environ deux cents ouvrages, dont quelques-uns sont riches en éléments durables. Deux livres de V. Gayda sont dignes d'être rappelés : *L'Austria di Francesco-Giuseppe* et *L'Italia d'oltre confine*. Le premier de ces volumes a déjà paru avant la guerre ; l'un et l'autre ont été écrits lorsque les événements actuels ne semblaient ni prochains, ni guère probables. Notons aussi le volume du professeur Gellio Cassi, *Il mare adriatico*, qui contient un exposé historique bref et complet avec une discussion magistrale sur la question du *condominium* italo-autrichien. Mais il est indispensable de signaler un autre livre, qui montre de façon très lumineuse les nombreuses faces et les nombreux motifs de la guerre d'Italie, bien que cet ouvrage ait été lui aussi médité et préparé avant les grands événements actuels. Il s'agit de *L'imperialismo italiano*, par Roberto Michels, professeur d'économie politique à l'université de Bâle, Allemand d'origine et Italien d'adoption. C'est une des contributions les plus sérieuses et les plus sereines que je connaisse à l'étude des phénomènes démographiques, économiques, ethniques et même historiques ou politiques se rapportant à l'Italie. Particulièrement significatif à l'heure présente est le chapitre qui étudie psychologiquement et historiquement l'état d'esprit « sinon hostile, du moins certainement pas amical » qui, dans le passé déjà, alors que la Triple-Alliance existait encore, séparait l'Italie de l'Allemagne. Après avoir relevé l'ignorance notoire de l'Allemagne envers tout ce qui concerne l'histoire moderne, l'activité morale, économique et politique de l'Italie, l'auteur montre de façon éclatante l'antipathie déclarée avec laquelle l'Allemagne considéra et chercha à faire pièce au *Risorgimento* italien.

FRANCESCO CHIESA.

CHRONIQUE RUSSE

Tsargrad. — Un peu d'histoire. — Le testament de Pierre-le-Grand. — Actualité rétrospective. — Confédération slave. — L'aigle moscovite et le croissant ottoman. — La Russie et la théorie du gigantisme. — Sainte-Sophie.

Dès le début de l'expédition des Dardanelles, une sorte de fièvre a saisi la sainte Russie. On n'entend parler que de Constantinople, *Tsargrad* pour les slavophiles. « Constantinople, ville russe ! ville russe de droit. » Ce rêve caressé pendant des siècles semble tout près de se réaliser. Au fait, quels droits les Russes ont-ils sur Constantinople ?

Dans la seconde moitié du neuvième siècle, des sauvages, sortis de la Scythie, apparurent tout à coup au nombre de 15 ou 20 000 sur les rives du Bosphore ; ils arrivèrent par les bouches de l'Euxin, montés sur des troncs de hêtres ou de bouleaux creusés en forme de barques ; les dépouilles des bêtes des forêts étaient leurs vêtements ; la chair des chevaux, rôtie, était leur nourriture ; ils adoraient des dieux cruels auxquels ils immolaient des victimes humaines ; cette horde du Nord, pauvre et rapace, qui venait s'abattre ainsi sur la riche Byzance, c'étaient les ascendants des Russes. Les habitants de Constantinople, effrayés, ne pensèrent pas que les efforts des hommes pussent suffire pour se défendre contre de tels hôtes ; ils invoquèrent le ciel et les légendes byzantines nous parlent des voiles sacerdotaux trempés pieusement dans la mer et soulevant une tempête qui engloutit les barbares. Ceux qui parvinrent à se sauver, frappés du prodige, reçurent le baptême et retournèrent dans leur pays avec un prêtre destiné à y porter la parole évangélique.

Tel est le point de départ légendaire des revendications des Russes. Historiquement, ils firent contre l'empire byzantin quatre expéditions principales par mer, du milieu du neuvième siècle au milieu du onzième siècle, et une par terre dans la

seconde moitié du dixième siècle. Bien que le système hydrographique de la Russie méridionale attirât les Russes vers la mer Noire, ceux-ci ne furent pas pour Byzance un ennemi très dangereux ; ils ne pouvaient tenter que des incursions et avec des effectifs relativement faibles ; ils avaient à craindre les Petcheniégs nomades qui pouvaient couper leurs communications avec la mer Noire et se jeter facilement sur Kiew, centre de leur puissance. Les entreprises de la Russie contre la Porte furent plus redoutables ; elles datent de 1677, époque à laquelle le prince Mentchikov, avec une flotte et une armée derrière lui, déclara à sa façon les volontés de son souverain. Depuis le traité du tsar Fiodor III, qui chassait les Turcs du Dniester et commença à ouvrir la mer Noire aux navires russes, jusqu'au traité de Nunkiar-Kalessi, en 1833, qui mit dans la poche de l'empereur Nicolas I^{er} la clef des Dardanelles, appelées par Alexandre I^{er} une « des portes de ma maison, » combien a été forte et prompte la marche de l'empire du Nord ! Les coups de la Russie marquent la décadence même de la puissance ottomane. Par étapes, les Russes se rapprochent peu à peu de leur but tant convoité. En 1770, Catherine écrivait à Voltaire : « Pour ce qui est de la prise de Constantinople, je ne la crois pas si prochaine ; cependant il ne faut pas, dit-on, désespérer de rien. » En imposant le traité de Kaïnardji (1774) qui lui donna entre autres la partie est de la presqu'île de Crimée, la Russie étendit la main sur l'empire ottoman affaïssé. La situation actuelle en Orient est sortie tout entière de ce traité où l'habileté des négociateurs russes se trouvait en présence des plus rares incapacités ottomanes. Les guerres qui se succédèrent de 1809 à 1878 fortifièrent ces triomphes. Deux fois — en 1856 et en 1878 — la Russie fut sur le point de prendre Constantinople. C'est grâce à l'intervention anglo-française qu'elle n'a pas réalisé son rêve. La voici maintenant prête à planter la croix sur le dôme de Sainte-Sophie, avec l'agrément, paraît-il, de la France et de l'Angleterre. « L'univers reconnaît enfin nos droits ! » s'écrient les Russes, car ces droits leur paraissent indiscutables. D'après eux, Constantinople doit appartenir à la nation qui, de nos jours, repré-

sente l'idée de l'ancienne Byzance. Il est évident que c'est la Russie qui représente cette idée.

Sans doute, Constantinople fut à partir du sixième siècle la métropole de l'hellénisme et le dernier refuge des traditions littéraires ou artistiques du peuple grec. C'est aux Grecs que les Turcs ont pris Constantinople, n'est-ce pas aux Grecs qu'il faudrait le rendre ? Les Bulgares aussi y ont quelques droits. Dès le neuvième siècle, la civilisation byzantine pénétra en Bulgarie, propagée par les rois qui s'inspirèrent des idées byzantines pour fonder la monarchie absolue. Les jeunes nobles bulgares allèrent s'instruire dans les écoles de Constantinople ; le premier tsar bulgare, Siméon (892-927), y fut élevé. Sous la domination des empereurs byzantins, la Bulgarie fut reliée administrativement et politiquement à Byzance. Mais toutes ces prétentions appartiennent à la catégorie des soi-disant « droits historiques » que les panslavistes russes ne reconnaissent pas chez les autres.

D'ailleurs, le fameux testament de Pierre-le-Grand, qu'il soit ou non apocryphe, ainsi que certains l'affirment, n'indique-t-il pas la voie à suivre pour réaliser l'extension de l'empire moscovite : la domination exclusive sur la mer Noire, la possession du Bosphore et de la mer Egée, Constantinople ville russe, etc ?

Pour tout panslaviste russe, la possession de Constantinople par la Russie est indispensable à la solution de la question d'Orient et à la création d'une fédération slave — autre rêve des Russes — dans laquelle, « bon gré, mal gré, entrерont tôt ou tard certaines nations non slaves : les Grecs, les Roumains, les Hongrois. On ne saurait considérer comme un élément étranger les Grecs et les Roumains parce que le manque de parenté de sang est remplacé chez eux par une parenté d'esprit, puisque, sans être slaves, ce sont toujours des nations orthodoxes. Ce qui est non slave chez ces nations, ce sont des prétentions ambitieuses à maintenir leurs particularités, ambitions entretenues par les promesses et les flatteries des ennemis occidentaux du monde slave. Les Hongrois, ayant fait invasion dans les pays slaves, doivent partager le sort de la grande race slave, mais ils resteraient dans une situation secondaire et subordonnée. La

grande fédération slave aura assez de force pour digérer tout ce qui pourrait entraver son développement : elle aura assez de puissance pour empêcher qu'un seul cheveu tombe de la tête d'un Slave. »

J'emprunte cette citation à l'ouvrage du célèbre panslaviste Danilevsky, *La Russie et l'Europe*¹. L'auteur nous offre même un projet de composition de la fédération slave. Le voici, à titre de curiosité : I. L'empire russe, avec la Galicie et la Ruthénie hongroise. II. Le royaume tchéco-moravo-slovaque et toute la partie nord-ouest de la Hongrie. III. La Serbie, le Monténégro, la Bosnie et l'Herzégovine, la Vieille-Serbie, l'Albanie du nord, la Serbie hongroise, la Croatie, la Slovénie, la Dalmatie, etc. IV. La Bulgarie, une partie de la Roumélie et la Macédoine. V. La Roumanie, la Valachie, la Moldavie, une partie de la Boucovine, la moitié de la Transylvanie, la partie occidentale de la Bessarabie habitée par des Moldaves. VI. La Grèce et toutes les îles de l'Archipel, de Rhodes, de la Crète, de Chypre et la rive asiatique de la mer Egée. VII. La Hongrie et la Transylvanie. VIII. Constantinople avec les parties limitrophes de la Roumélie et de l'Asie-Mineure, les rives du Bosphore, la mer de Marmara, les Dardanelles avec la péninsule de Gallipoli et l'île de Ténédos.

La Pologne ne figure pas dans cette énumération. Danilevsky est très embarrassé. Le plus sage, d'après lui, serait pour la Pologne d'entrer dans la confédération slave. « Mais il est bien possible que la question polonaise soit résolue dans un sens défavorable à la Russie. Alors cet Etat deviendrait le centre d'intrigues révolutionnaires dirigées contre les départements occidentaux de la Russie. Celle-ci serait donc forcée, à la première occasion, de détruire ce nid malfaisant. Si même la Pologne entrait dans la fédération, mais cherchait à abuser de l'indulgence de la Russie, celle-ci n'hésiterait pas à employer, le plus souvent possible, le gant en peau de hérisson employé jadis par Mouravief et à étouffer simplement la Pologne. »

Ce gant est usé à jamais et, à l'heure actuelle, la Russie

¹ Pages 369 et 396, 4^e édition, Saint-Pétersbourg, 1889.

trouve prudent de modifier quelques lignes du programme tracé par Danilevsky, mais l'ouvrage de ce dernier n'en reste pas moins le catéchisme le plus complet du panslavisme ou plutôt du panrussisme. Car le panslavisme comme tendance à l'union et même à la solidarité des peuples de race slave est dépourvu de toute base réelle. C'est une fiction marquant une théorie politique intéressée. Quand on étudie de près le mouvement panslaviste, on est plus frappé par l'étendue et par la multiplicité des haines que par les élans de fraternité et de concorde. Les peuples de race slave ont suivi, au cours de l'histoire et de la civilisation, des voies absolument différentes; leurs aspirations et leurs buts ne sont pas les mêmes, chacun aspire surtout à la liberté et à l'indépendance. Il n'y a pas de Slaves, comme unité ethnique ou politique. C'est le vœu séculaire des Russes de les unifier et de les « protéger » tous, vœu réalisable seulement au détriment des individualités nationales.

Les circonstances ne sont pas favorables pour aborder cette question. Revenons à Constantinople. Les avantages que la Russie retirerait de la possession de cette ville sont incalculables. Elle lui donnerait la sécurité complète de ses frontières méridionales et lui faciliterait la défense de ses côtes, dans toute éventualité. La coûteuse et difficile défense de la longue ligne de ses frontières méridionales serait réduite à la défense d'un seul point très facile à protéger par suite de sa situation stratégique. En s'emparant de Constantinople et des Dardanelles, la Russie aurait à sa disposition toute l'Asie-Mineure, des pays riches par leur grande fertilité et qui n'ont besoin que de sécurité et de routes pour faciliter le transport de leurs produits. Rapprochée d'Odessa, cette brillante création du duc de Richelieu, Constantinople recevrait comme une impulsion continuelle du centre même de la Russie, et rien de pareil ne se serait vu dans l'histoire des dominations humaines.

Moralement la prise de Constantinople par la Russie aurait un lendemain d'une portée considérable. Lorsque l'aigle moscovite remplacera le croissant ottoman et que les cantiques grecs retentiront sous les voûtes de Sainte-Sophie, il y aura

quelque chose de changé dans l'univers. L'Eglise orthodoxe, dont l'intolérance est connue, se posera comme maîtresse et triomphante ; le tsar, empereur et chef religieux, ne supportera aucune rivalité autour de son Eglise ; il combattra toute liberté, toute indépendance, se verra condamné, par la force des choses et pour la conservation de sa puissance, à une législation oppressante. Nous ne nous approchons pas seulement de la résurrection de l'ancien empire byzantin, nous nous approchons de la réalisation du désir séculaire de la Russie : détruire la civilisation européenne et la remplacer par le régime tsariste, devenu le maître du monde.

J'ai tort d'écrire ces lignes. Le moment est mal choisi. La Belgique et la France sont toujours ravagées par l'ennemi sans scrupules dont je vois de près la piraterie. Quand le feu est à la demeure, on ne critique pas ceux dont le concours pour éteindre les flammes paraît précieux. J'aurais préféré analyser un chef-d'œuvre littéraire, mais la vie intellectuelle russe dort profondément.

C'est le militarisme allemand qui a jeté l'Europe libérale dans les bras de la Russie autocratique, et il n'y a point dans l'univers un seul être pensant qui, ayant vu ce militarisme à l'œuvre, n'en désire la destruction. On y arrivera. Mais le militarisme allemand détruit, il s'agira de savoir si la vraie civilisation européenne doit vivre et progresser, ou bien si elle doit céder la place à la civilisation moscovite. J'ignore si la France républicaine et la libre Angleterre obtiendront l'entrée de la Russie dans la voie du vrai progrès, de la tolérance religieuse et politique, de la reconnaissance effective des droits des nationalités, etc. A ce prix il serait peut-être permis d'envisager avec sérénité l'agrandissement inouï d'un empire qui, il y a à peine deux siècles, ne comptait point dans les destinées du monde, et dont les gigantesques pas semblent trouver le globe trop petit ! Mais si cette guerre néfaste ne doit amener aucun changement dans la politique intérieure de la Russie, il est au moins souhaitable que la France et l'Angleterre mettent amicalement leur alliée à la raison et l'empêchent de réaliser ses effrayantes convoi-

tises sur l'Orient, convoitises si contraires au progrès, à la liberté de toute l'Europe et de la Russie elle-même, car c'est l'étendue démesurée de ce pays géant qui est l'une des causes de son organisation défectueuse. Le gigantisme, dans tous les domaines, est un trouble pathologique de croissance. Les géants présentent presque toujours quelques anomalies physiques ou psycho-morales. Beaucoup de géants conservent certains organes incomplètement développés : absence de poils sur le visage, une voix grêle, la figure d'un enfant vieillot, une mentalité enfantine, etc. En biologie on donne le nom de *géants*, non pas à tous les individus d'une haute stature, mais seulement à ceux qui, outre la haute stature, offrent certaines anomalies pathologiques bien définies ; l'ensemble de ces anomalies constitue, avec la taille excessive, le syndrome auquel on réserve le nom de gigantisme. Cette théorie s'applique fort bien à la Russie. Qui nierait que, outre sa croissance inusitée, la Russie présente de nombreuses tares d'ordre psycho-social et psycho-moral ? Ne la chargeons pas encore de Constantinople ! Constantinople doit devenir ville internationale et libre.

Quant à Sainte-Sophie, on lui trouvera sans peine une destination. C'est dommage qu'on ne puisse pas y installer un temple de la paix : celui de La Haye est déjà à louer et, depuis le mois d'août dernier, nul locataire ne se présente. Quelle destinée émouvante que celle de cette église, bâtie sur le Forum, à la place d'une basilique en charpente qui elle-même fut brûlée plusieurs fois ! Justinien avait résolu de construire une église dont les proportions et la magnificence effaceraient la renommée du temple de Salomon ; pour en augmenter la superficie, il acheta toutes les maisons environnantes ; pour l'embellir, il enjoignit aux gouverneurs de province de lui envoyer les dépouilles des monuments païens. De Rome vinrent huit colonnes de porphyre enlevées à un temple du Soleil ; le préteur Constantin d'Ephèse expédia des colonnes en marbre vert. L'empereur surveilla lui-même la construction ; après avoir posé la première pierre, pendant que le patriarche priait solennellement pour la réussite de l'œuvre, il se fit construire un oratoire au

milieu des chantiers et vint chaque jour visiter les travaux dont la direction fut confiée à deux architectes originaires d'Asie : Anthemius de Tralles et Isidore de Milet. Sous leurs ordres se trouvaient cent chefs de chantier qui commandaient chacun à cent ouvriers. On évalue à 360 millions de francs la dépense totale. Pour doter son église, l'empereur lui assigna 365 domaines dans les environs de Constantinople ; le clergé comprit plus de 500 prêtres et les dons d'ornements sacerdotaux, de vases d'or, de reliques, constituèrent un trésor incomparable. Les travaux avaient duré seulement cinq ans : le 27 décembre 537, Justinien inaugura le temple. La grande coupole s'écroula en 558 ; la nouvelle coupole, bâtie en 562 par un neveu d'Isidore de Milet, est beaucoup moins audacieuse que la première. Lors de la prise de Constantinople (1453) par les Turcs, l'église fut changée en mosquée, dépouillée de toutes ses œuvres d'art ; les mosaïques furent recouvertes de chaux et sous différents Mahomet quatre minarets furent élevés autour de la coupole. En 1847 Sainte-Sophie menaçait ruine lorsqu'Abdul Medjd en confia la restauration à l'architecte italien Fossati. Aujourd'hui — j'ai visité Sainte-Sophie pour la dernière fois en 1907 — l'extérieur paraît lourd et déprimé, la décoration a disparu et la plus grande coupole est étayée par des contreforts. A l'intérieur on trouve encore les colonnes multicolores finement ouvragées, les colonnes en porphyre rouge des absides, le pavé en marbre de Proconnèse. Les mosaïques à fond d'or, la fontaine au milieu de l'atrium, toute l'iconostase, l'autel qui était une table d'or ornée de pierres précieuses et beaucoup d'autres ornements ont disparu. Les Russes prétendent que c'est à eux de restaurer la basilique et, sans doute, le byzantinisme et son ancienne magnificence. Cela n'est vraiment pas nécessaire au bonheur des nations ni même à la grandeur de la Russie.

OSSIP-LOURIÉ.

CHRONIQUE SUISSE ROMANDE

Loin de la guerre et près de la censure... trop près. — Les raisons de la Suisse romande... des garanties, s'il vous plaît! — *Le Roi des paysans*; le *Prince Cocollet*. — *La Nouvelle revue de Genève*. — Des vers de M. Henry Spiess. — Ouvrages dont nous reparlerons.

Il y aurait, cette fois, beaucoup à dire, il y aurait matière à discuter, à ratiociner, à analyser, il y aurait, enfin, la matière d'un de ces jeux de la critique et du hasard dont l'été naissant est la vraie saison. Et nous quitterions les affres de la guerre. Nous nous ferions illusion pour un instant, nous feindrions à nos propres yeux et nous arriverions peut-être à imaginer que rien n'a changé autour de nous et que la vie va son train coutumier, puisque M. Spiess continue à écrire des vers, M^{me} Hautesource à inventer des contes pour les enfants, et M. Virgile Rossel à composer des romans.

Hélas! la dure réalité ne nous laisse point de répit. Elle revêt tous les masques pour nous traquer : masque de batailles, masque de chômage et de famine, masque d'hôpital! Et la voici qui se présente à nous dans un nouvel avatar pour pénétrer dans les arrière-boutiques, heurter à la porte des rédactions et sceller nos lèvres d'un doigt impératif et catégorique, mais non kantien : elle a pris le masque de la censure.

Parlons net. La Suisse latine s'est émue tout entière; elle a été brusquement, violemment émue en croyant apprendre, de la *Gazette de Cologne*, les intentions du Conseil fédéral.

D'abord parce que la *Kölnische Zeitung* n'est pas plus un journal suisse et encore beaucoup moins que le mot « poilu » n'est un vocable helvétique. Ensuite parce que les projets supposés du gouvernement fédéral ressemblaient à une menace de tyrannie. Ils ont été démentis, peut-être avec moins de hâte et de précision qu'on ne l'eût désiré. La foudre repose encore dans son nuage. Les ordonnances sévères que juin devait faire éclore ne

seront que des ordonnances de juillet, à moins que nous ne soyons très sages et qu'il n'y ait pas d'ordonnances du tout.

Pourvu que nous ne nous rassurions pas trop ! Comment faut-il être pour être sages, tout à fait sages, assez sages du moins ? Voilà ce que personne ne saurait nous dire et que nous ne saurions déduire des principes communs de la raison. Car le sens des mots varie au gré de ceux qui les définissent, et le mot neutralité a fait des figures bien diverses depuis le mois d'août de l'année passée, selon le bon plaisir de la censure fédérale. C'est qu'elle a changé de chef au moins deux fois, depuis son institution, si je suis bien informé, et celui qui la dirige présentement paraît enclin à chercher, comme on dit, la petite bête.

Nous ne croyons pas, nous ne croirons jamais que les pleins pouvoirs dont le Conseil fédéral a été investi doivent aller contre l'esprit de la constitution. Ils ont été institués manifestement pour lui permettre — en des circonstances particulièrement difficiles et graves — de plier la lettre de la constitution à l'intérêt supérieur du pays, mais dans l'esprit de la constitution qui est un esprit de libéralisme, tout pénétré du respect de l'individu. Comment s'est produit ce phénomène singulier : à mesure que le danger extérieur reculait, le bureau de la presse, à l'état-major fédéral, devenait plus tracassier à l'intérieur ?

Quand je dis tracassier, j'en dis trop peu. Je me réserve de revenir sur certains faits, significatifs à souhait. La censure ne devrait dépendre du militaire que pour ce qui a trait au militaire. Cela est-il assez évident ? Voilà onze mois que nous sommes sur le qui-vive. Malgré la tâche écrasante qui incombe au Conseil fédéral et dont il s'est acquitté de façon à mériter le respect, l'admiration et la reconnaissance de tous les Suisses, il aurait eu le temps d'organiser les fonctions de la censure de manière à nous assurer quelques garanties.

Ce dont nous nous plaignons, ce n'est pas du tout de la répression des injures, des grossièretés et des excitations haineuses. On a fort bien fait, par exemple, l'année passée, de confisquer les cartes postales outrageantes pour l'empereur allemand, qui se vendaient à Zurich et qui étaient éditées par une maison de

Berlin. (Les affaires sont les affaires.) Au fait, les a-t-on confisquées ?

Ce dont nous nous plaignons, c'est que, sous prétexte de défendre la neutralité de la Suisse, on ait porté atteinte à la liberté de penser. C'est là ce qui fait la gravité du cas de M. André Mercier. Un professeur de droit soutient une thèse juridique, à savoir que les neutres auraient intérêt à s'entendre, à se solidariser et à se défendre les uns les autres quand les engagements solennels des puissances sont violés envers l'un d'entre eux. Il cite en exemple le cas de la Belgique et il fait la supposition... que nous ne fussions pas demeurés assis sur nos glaciers. Il l'imagine *rétrospectivement* et sans rien conclure pour le présent, ou plutôt en disant en tout autant de termes qu'il s'incline devant les décisions de nos chefs. Et l'on vient le blâmer d'avoir proposé une intervention de la Suisse ! Mais c'est inexact, cela ! Relisez cet article : c'est un article de théorie. L'atteinte, l'atteinte directe à la liberté de penser, la voilà.

Blâmons nous-mêmes toutes les violences vaines, tous les partis-pris de dénigrement, tout ce qui a couleur de médisance, de ragot ou de diffamation. Blâmons-le sans ménagement : c'est nuire à la cause du droit que de lui donner l'apparence d'une animosité de race. Certaines gens feraient plus d'état de cette vérité élémentaire s'ils recherchaient moins la popularité facile. Le livre récent d'un de nos concitoyens, œuvre publiée à l'étranger et qui, heureusement, n'a pas pénétré en Suisse, est une des plus lamentables expectorations qui se puissent concevoir. Je ne ferai, ni à l'auteur la réclame qu'il désire, en le nommant, ni à l'ouvrage un honneur qu'il ne mérite pas, en en citant le titre.

Certes, la censure fédérale a parfois des raisons de s'indigner ; elle ne s'indigne pas toujours à tort, mais elle s'indigne trop souvent de travers, et de plus en plus, à mesure qu'elle se centralise davantage et que le *sic volo, sic jubeo* devient sa maxime.

L'effet, qu'on pouvait prévoir et qui est désastreux, c'est de créer, dans la Suisse romande, le sentiment qu'on entreprend de Berne une campagne d'intimidation contre nous. Du jour où cette impression deviendrait générale, vous auriez creusé vous-

mêmes le fameux fossé qui n'existe pas, le fossé entre les deux Suisses.

Cette impression je l'ai eue, pour ma part, très nettement. Je ne l'ai plus. Ce qui m'en a fait revenir, c'est le hasard, qui a mis sous mes yeux certaines instructions et certaines intentions de nos chefs. Intentions très loyales, volontés très équitables, décisions de principe inattaquables. Mais, d'abord, ces documents ne sont pas publics, ce qui est on ne peut plus malheureux. Ensuite, les faits, c'est-à-dire les applications, ont contredit trop souvent la doctrine. Et enfin, nous sentons dans le vague, sans règles claires, distraits de nos juges naturels, soumis à des instances dont la hiérarchie est mal établie ou mal observée et dont les compétences sont mal définies. Qu'est-ce qui ressemble davantage à l'arbitraire, sinon l'arbitraire même ?

Des garanties, des garanties, des garanties !

Allez-vous trouver que j'insiste à l'excès ? Mais songez-y donc, nous vivons, depuis onze mois, sous un régime dans lequel les lois constitutionnelles sont suspendues.

— On fait comme si elles existaient. On a soumis l'impôt de guerre à la décision du peuple.

— A la bonne heure ! Seulement, on pourrait, quand on le voudrait, faire comme si elles n'existaient pas.

— Théorie que tout cela ! Il faut avoir confiance.

— Assurément. Rarement notre confiance aura été mieux placée. Cependant la confiance est de l'ordre religieux plutôt que de l'ordre politique. La confiance, c'est de la foi. Et l'homme ne vit pas de foi seulement. En l'absence de droits constitutionnels, la presse est le seul instrument de contrôle qui nous reste. Nous en avons très particulièrement besoin en ce moment. La liberté de la presse est, à cette heure, notre garantie essentielle. C'est un devoir que de témoigner une susceptibilité ombrageuse sur cet article. Nous avons la censure pour contrôler la presse, mais la presse nous est indispensable pour contrôler la censure.

Croyez-le bien, c'est sans la moindre intention perverse que j'en viens à présent à M. Virgile Rossel et à la guerre civile. Ne voyez pas en cela de rapprochement artificieux, et ne vous

étonnez point que je mette beaucoup de réserve à parler du *Roi des Paysans*¹. Ce sujet ne serait-il pas, par hasard, séditieux ? Je me voudrais male mort d'avoir contribué à traîner sur la sellette de l'accusé l'honorable magistrat qui est l'un des plus sympathiques collaborateurs de notre revue.

— Inculpé, avouez-vous avoir écrit un mauvais roman ?

— Un roman, oui ; mauvais....

— Je ne dis pas « mauvais » littérairement. Le tribunal est tout à fait qualifié pour prononcer sur ce point. Car ses pouvoirs ne sont pas définis. Et ses jugements ont plus d'autorité que ceux de la critique, puisqu'il dispose de la contrainte. Mais je dis « mauvais » patriotiquement. C'est un roman où l'on critique l'autorité !

— Mon colonel, cela se passait vers 1650.

— De plus en plus grave. Vous faites le contraire de ce qu'a fait Albert Richard, mais cela revient au même. Albert Richard a écrit des vers en 1870 et les a calculés de façon qu'on pût en faire l'application aux événements de 1914. C'était une perfidie. Cet homme a chanté Wala, mais il n'était pas patriote. Vous l'êtes encore moins. Car vous remontez bien au delà de soixantedix. Vous approuvez la revendication de la liberté chez des gens qui n'en avaient même pas joui. Cela peut être d'un effet très fâcheux sur ceux qui ont cru la connaître. Monsieur, n'écrivez que des fables célèbres, comme La Fontaine, ou des contes de fées qui le deviendront, comme l'agence Wolff.

Hélas ! le *Roi des paysans* n'est ni une fable, ni un conte de fées. C'est la très vivante évocation d'une histoire désolante.

En 1653, les populations rurales se soulevèrent dans l'Emmenthal et dans l'Entlibuch contre les patriciens de Berne et de Lucerne. La révolte agraire faillit gagner d'autres régions de la Suisse. A Berne on fut très inquiet et l'on appela en grande hâte les fidèles milices du Pays de Vaud. Ce n'est pas la seule fois que les Vaudois ont sauvé Berne.

« Un auteur, nous dit M. Virgile Rossel, rêve, une fois au

¹ Virgile Rossel, *Le roi des Paysans*. Roman historique. Lausanne, Payot, 1915.

moins, de se consacrer à une œuvre digne de rester. J'ai cru que, pour moi, cette œuvre serait peut-être le *Roi des paysans*. »

On voit bien, en effet, qu'il y a mis son cœur. Mais il y a mis aussi sa conscience, et ces deux inspirations se sont trouvées contraires ! Ce n'est pas rehausser la figure de Leuenberger, le chef de la jacquerie, que de le peindre en historien exact et scrupuleux ; des hésitations, d'incessants retours, le désir de la conciliation à l'heure où il ne peut être question que d'agir ; quelque enivrement au souffle de la faveur populaire, avec un vieux fonds de respect qui l'emporte sur les défiances les plus légitimes et tient le défenseur des paysans courbé devant Leurs Excellences au moment où l'on pouvait tout oser ; enfin une physionomie de révolutionnaire timoré qui n'a su ni prévoir ni vouloir, comment faire de cela un personnage de premier plan, comment grouper tous les autres autour de lui et faire revivre dans leur opposition tragique les deux âmes, l'âme du peuple et celle de la noblesse, entre lesquelles se disputaient les destinées de la cité ?

M. Virgile Rossel a reconstitué le drame avec une sincérité attentive et patiente. Il a caractérisé ses personnages avec tant de justesse qu'on pourra consulter son ouvrage comme un document sérieux de l'histoire du xvii^e siècle en Suisse. Son livre est bien fait et bien écrit. On le lit avec un intérêt soutenu. C'est le livre d'un historien et d'un magistrat, trop préoccupé d'être juste pour laisser ou faire renaître en lui-même les passions de ses personnages. Il nous en donne l'idée, car il les comprend, non pas le frisson, car il les redoute. Dans la galerie de nos romans historiques, celui-là mérite d'être mis en bonne place.

Si vous voulez changer d'impression entièrement et lire à l'ombre du sapin classique, sous un soleil qui ne l'est pas moins, un petit livre qui le soit aussi, glissez dans vos bagages les *Merveilleuses aventures du prince Cocollet*¹. Priez d'abord votre bonne

¹ M^{me} Hautesource, *Merveilleuses aventures du prince Cocollet*. Avec six dessins hors texte en couleur, de J. Geissler. Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1915.

fée de vous ramener à l'âge de neuf ans, et vous verrez avec une jouissance parfaite comment le prince Cocollet naquit dans un beau et grand château tout à fait royal, comment il passa ses premières années dans un jardin enchanté où il fit le désespoir de tout le monde, bêtes et gens, et comment le bon géant Cœur-des-Bois le transforma en un petit prince des plus délicieux, rien qu'en lui faisant parcourir ses états. Là se trouvent des fourmis diligentes, des abeilles industrieuses, des chiens laborieux, des ânes studieux, et certain ourson.... Je m'arrête. Ose-t-on parler de l'ours?

Il est charmant, ce conte de M^{me} Hautesource ; éducatif tant qu'on voudra, mais point pédantesque du tout, mené d'une vive allure, plein de bonne humeur, divers, facile, enrichi de plusieurs illustrations en couleur fort bien venues. Voilà qui fera plaisir à la jeune bande turbulente et qui procurera quelques instants d'un repos bien mérité à toute la gent maternelle, enseignante, surveillante et rapiécante. Vive le prince Cocollet ! et puissent tous les petits princes braillards qui nous assourdissent la journée durant devenir comme lui la fidèle image des bêtes qu'on leur propose en exemple.

Moins jeunes que le prince Cocollet, les fondateurs de la *Nouvelle Revue de Genève*¹ ne laissent point, cependant, d'attester leur jeunesse par la grandeur de leurs ambitions. « D'emblée, comme aussi après la réflexion mûre et impartiale, notre devoir nous est apparu, irréductible : être des hommes. »

M'enhardirai-je à les prévenir que ce devoir leur paraîtra plus difficile à mesure qu'ils avanceront?

« Nous, les jeunes de langue française qui n'avons pas le glorieux devoir de défendre notre culture par les armes, nous avons celui de maintenir vivant, dans la mesure de nos forces, l'amour des lettres et de notre langue. » Et plus loin : « Puisque nous n'avons pas l'épée, prenons la plume. »

Soit. Et bonne chance à la *Nouvelle revue de Genève*, revue de

¹ *Nouvelle revue de Genève*, N° 1, juin 1915, 43 pages. Genève, chez Sonor.

jeunes. Mais les temps sont durs ; nous en faisons tous l'expérience. Puisse la nouvelle revue nous révéler de nouveaux talents, vigoureux, souples, brillants et originaux. C'est de cela, peut-être, que nous manquons le plus. Puisse-t-elle, à force de parler une langue impeccable, nous prouver la douceur, la chaleur et la puissance de la langue française et nous faire revenir de ces contorsions de style et de ces erreurs de syntaxe que, parfois, on a voulu croire artistiques.

Artistiques, les vers de M. Henry Spiess ¹ le sont, à n'en pas douter. J'allais dire qu'ils ne sont même pas autre chose. Réflexion faite, je ne le dirai pas. Ce mot serait injuste. Seulement, l'inspiration poétique de M. Spiess est si parfaitement étrangère aux préoccupations qui nous obsèdent qu'il nous faut faire un grand effort pour le suivre. Pourtant il est poète ; il l'est par la délicatesse de la sensibilité, par la fraîcheur de son langage, par la souplesse de ses rythmes et par une certaine façon de prendre les choses, de les transformer au gré de sa vision intérieure, qui lui permet de vivre en un monde élargi, resplendissant et glorieux, monde infini dans le temps et l'espace, que son âme, sa pensée, ses émotions remplissent d'ailleurs tout entier. Une forme très pure, très nette, où l'on a retrouvé, je crois, l'influence de Verlaine et de quelques autres, où il me semble que l'influence du Parnasse est surtout sensible, mais qui appartient à M. Spiess lui-même, avant tout. C'est une manière d'écrire faite pour exprimer des sensations, pour rendre l'impression des choses extérieures et qu'il emploie pour traduire des mouvements intimes et subtils de l'âme. Contradiction ? Non pas. Le progrès, dans l'art, est fait de ces contradictions. Il n'y a pas là de contradiction, mais peut-être quelque monotonie. Ces errements, ces exaltations et ces meurtrissures d'une sensibilité qui s'enfle de sa propre substance prennent l'apparence d'une vie un peu factice. Nous ne pouvons, bonnes gens que nous sommes, séparer les douleurs de leur cause, ni les joies de leur sujet.

¹ *Le visage ambigu*, poèmes d'Henry Spiess. *Cahiers vaudois*, seconde série. Tarin, Lausanne.

Et nous voudrions que, pour retrouver sa grande voix d'orgue et soulever de nouveau la rumeur universelle, la poésie rentrât en communion avec la nature réelle et avec l'humanité vivante.

Est-ce tout? Mais non, tant s'en faut. Voici deux ouvrages dont l'un a fait beaucoup de bruit dès le premier jour : *J'accuse*¹, par un Allemand. Il nous appartient, puisqu'il a paru chez nous. L'autre, plus récent encore, s'il n'en fait pas, mérite d'être lu comme s'il en avait fait : *En captivité*², lettres et récits de soldats prisonniers en Allemagne. Gardons-les en réserve pour le jour où nous reviendrons sur les publications que la guerre a fait naître.

Et voilà un assez gros livre où M. J.-B. Bouvier fait l'*Apologie des jeunes*³. Quels jeunes, et quelle apologie? Une apologie dithyrambique; des jeunes qui ne le sont plus tout à fait. Mais le chapitre essentiel, souligné en lettres grasses dans la table des matières, traite du « mouvement de la *Voile latine*. » Il paraît que ce mouvement, si j'ose dire ainsi, était une renaissance. Nous avons eu une renaissance, une vraie, tout près de nous, parmi nous, et nous ne nous en sommes pas doutés! Que les bornes de l'esprit humain, du nôtre, tout au moins, sont étroites! Réparons une si criante injustice, appliquons-nous à rechercher les fruits d'une œuvre si féconde, tâchons à démêler l'avenir dont les voies nous sont désormais ouvertes et qui nous est indiqué d'un doigt si expert. Mais qu'on nous fasse crédit d'un peu de temps. La « renaissance » peut attendre, si elle est immortelle.

MAURICE MILLIoud.

¹ *J'accuse*, par un Allemand. Edition française. Payot & C^e. 1915.

² *En captivité. La vie que nous y menons*. Lettres et récits recueillis par Monvert. Payot, 1915.

³ *Apologie des jeunes*, par J.-B. Bouvier. Tarin, Lausanne, 1915.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

La défense contre les sous-marins. — Pourquoi on ne peut pas utiliser sous-marin contre sous-marin ; torpilleurs et contre-torpilleurs ; services qu'ils rendent ; la petite besogne accomplie par les sous-marins ; utilisation possible des avions et dirigeables, opinion d'aviateurs ; emploi du filet protecteur, ses inconvénients ; le compartimentage des vaisseaux ; ce que font et ce que ne font pas les sous-marins. — Une découverte intéressante : extraction du pétrole des huiles de houille. — Un échec pour la construction allemande.

Parlons maintenant du sous-marin. Cet engin de guerre, lui, n'est point une antiquité rajeunie, ce n'est pas une adaptation moderne comme la tranchée, la mine ou le réseau de fils de fer barbelés. C'est une invention nouvelle. Jules Verne la rêva et en fit le sujet d'un livre plein d'intérêt : les ingénieurs navals la réalisèrent à la fin du siècle dernier. La part de la France fut capitale dans l'invention, mais c'est en Allemagne surtout que celle-ci fut appliquée. On ne s'attendait pas à ce que sa flotte sous-marine fût aussi importante et perfectionnée, il y a dix mois. On ignorait l'existence de sous-marins aussi puissants, capables d'aussi longues randonnées. Et nul ne contestera l'efficacité du sous-marin en tant qu'instrument de guerre : combien a-t-il détruit de vaisseaux de toute sorte, vaisseaux de guerre, et surtout vaisseaux de commerce, y compris des neutres, ne portant que des non-combattants ? Comme toutefois les neutres n'ont pas l'air de trouver mauvais qu'on les traite en belligérants armés, nous n'avons pas à nous préoccuper d'eux.

Le mal que peuvent faire les sous-marins est bien connu : ils ont assez torpillé de vaisseaux et noyé d'inoffensifs voyageurs. Ce qui nous intéresse, c'est de savoir comment on peut se défendre contre leurs tentatives, comment on peut troubler « le cours triomphal de la civilisation allemande », car c'est le nom qu'ils donnent à la chose.

Se défendre n'est pas facile.

On dit volontiers : mais pourquoi les sous-marins anglais, trois fois plus nombreux que les allemands, ne « coursent-ils » pas les allemands ? C'est qu'en réalité le sous-marin n'est pas en état de « courser » quoi que ce soit. Tout ce qu'il peut faire est de se faufiler, de se tapir, de guetter et de torpiller à l'improviste, en embuscade. Mais courir après son pareil lui est impossible. Il est très myope, très lent, et pauvre en canons. Sous l'eau, le sous-marin ne voit pas à cent mètres. Sous l'eau, il a une marche très lente. Enfin, sous l'eau, son artillerie, s'il en a, ne lui sert de rien ; seule sa torpille est efficace.

Même émergé, le sous-marin est lent : la plupart des vaisseaux le dépassent en vitesse ; quantité d'exemples en font foi. Que de fois un cargo-boat lui a échappé ; même des chalutiers à vapeur. La vitesse lui fait défaut, cela est certain. Il lui manque autre chose aussi. Même émergé il ne voit qu'à faible distance. Son champ de vision est très limité, puisqu'il se trouve à ras de l'eau, et que la distance à laquelle s'étend la vue dépend de la hauteur où l'on se trouve au-dessus de la surface, solide ou liquide. Ceci le gêne tant à l'attaque qu'à la défense.

Il est vrai que le *Nautilus* de Jules Verne disposait de projecteurs électriques puissants qui lui permettaient d'éclairer l'étendue sous-marine, et d'inspecter les trésors engloutis, les villes noyées et le reste. Sans doute, ces occupations scientifiques sont possibles au sous-marin, mais encore faut-il qu'il ait le nez sur les trésors ou les villes. Les foyers lumineux les plus intenses ne lui permettent pas de voir à plus de quelques mètres ; comment donc dans ces conditions irait-il chercher un sous-marin ennemi dans l'immensité obscure où il se meut ? Aussi ne s'y essaie-t-il même pas. Seul le hasard peut le lui faire rencontrer. Il est vrai, le hasard est grand ; mais la mer l'est bien plus. Donc, rien à faire pour le sous-marin contre le sous-marin.

Un agent plus efficace est le torpilleur ou contre-torpilleur. Celui-ci ne vaut plus grand'chose contre le cuirassé : l'artillerie à tir rapide de ce dernier ne lui permet guère de faire son coup. Mais le torpilleur et le contre-torpilleur (torpilleur d'escadre et

destroyer anglais) peuvent rendre beaucoup de services contre les sous-marins. Agiles, rapides, bien armés, ils effraient ces derniers et les tiennent à distance. La preuve en est dans ce qui se passe.

On nous dit bien que les sous-marins allemands ont coulé le *Lusitania* et nombre de bateaux de commerce, et aussi quelques bâtiments de guerre. Mais ce qu'ils ont fait n'est rien à côté de ce qu'ils n'ont pas fait. En une semaine, admettons quatre, six, dix destructions de navires anglais. Mais la même semaine il y a eu 1500 arrivées ou départs de vaisseaux, sans compter ceux des bateaux de pêche. Le dégât est minime. Observez que les Anglais ont débarqué toutes les troupes qu'ils ont voulu en France sans perdre un seul transport. Cela tient à ce que les bâtiments de transport étaient accompagnés de torpilleurs et contre-torpilleurs, et que les sous-marins ont été hors d'état de tenter le coup. Si l'on pouvait surveiller toute l'étendue de la mer autour de l'Angleterre, pas un sous-marin allemand ne réussirait une opération. Il faut se rendre compte des nécessités auxquelles il est soumis. Il n'y voit pas, il est lent ; il ne peut fournir qu'une course déterminée, en raison de ses besoins de ravitaillement ; il ne peut se reposer au fond que sur des fonds déterminés, bien connus d'ailleurs ; il est obligé de venir respirer à la surface. Pour qu'il réussisse, il lui faut beaucoup de chance, sans aucun doute. Aussi le blocus de l'Angleterre est-il une plaisanterie, une wolfferie toute pure. Ce n'en est pas une pour les sous-marins allemands eux-mêmes, toutefois. En trois mois de prétendu blocus, dix-sept d'entre eux auraient péri, d'après les nouvelles recueillies en Allemagne. Sans doute, quelques-uns ont été détruits par les Alliés, mais la plupart ont dû périr accidentellement. Que s'est-il passé ? On ne peut, ou plutôt on ne veut rien dire pour le présent. Il est très probable qu'il y a des milieux où l'on sait très bien comment la chose est arrivée. Mais il est inutile de mettre l'ennemi sur ses gardes. Donc, rien à faire avec le sous-marin contre son congénère ; les torpilleurs et contre-torpilleurs valent mieux. Au moins ils l'effraient et le tiennent à distance.

On a parlé de l'aéroplane. Garros, — dont je vois, de mon fauteuil, les fenêtres fermées d'appartement vide, — le pauvre Garros, trop tôt fait prisonnier, disait qu'en aéroplane, au-dessus de la mer, il avait souvent aperçu les sous-marins faisant leurs exercices et circulant sous la surface. La même observation a été faite par Farman. Aéroplanes et hydravions pourraient évidemment rendre des services, en voletant autour d'une escadre, pour surveiller les agissements des sous-marins et en signaler l'existence. Un pilote de dirigeable a pensé que de petits dirigeables spéciaux, qui croiseraient toute la journée ou bien seraient amarrés à l'escadre, de jour, feraient utilement la même besogne. En tout cas, de jour, par beau temps et avec une mer propre, transparente, il est certain que l'aviation permettrait une surveillance utile et efficace. Mais, bien entendu, la méthode ne peut s'étendre à une étendue considérable de mer. Il faut faire la part du feu, — ou de l'eau. On a souvent parlé de la protection individuelle du vaisseau par des filets métalliques, par une sorte de jupon suspendu autour du navire, à quelques mètres de distance, qui arrêterait la torpille. En prévision de ce moyen de défense, on a muni la torpille d'un appareil automatique, d'un « couteau » qui crève le filet. Mais comme le couteau ne peut servir qu'une fois, on a alors imaginé le filet double. La torpille traverserait le premier mur, mais serait arrêtée par le second. En théorie, c'est très bien. Mais en pratique?... En pratique, le filet est lourd, encombrant, difficile à manœuvrer. En outre, il ralentit la marche du navire, et pendant celle-ci il n'a presque plus d'utilité. Il ne servirait donc que durant l'immobilité. M. Bertin, l'éminent ingénieur naval, n'est guère partisan du filet.

Il préférerait le compartimentage exact du navire, et voudrait l'aménagement de compartiments étanches. Même si deux, trois, quatre compartiments étaient atteints, les autres suffiraient à faire flotter le navire et à l'empêcher de couler. D'autres seraient d'avis de renforcer la cuirasse des cuirassés : c'est l'opinion du *Journal des Débats*. Beaucoup estiment que tous les navires devraient être armés de quelques pièces de canon leur permettant

de se défendre et d'empêcher les sous-marins d'attaquer en navigation de surface. Il est vrai, certains estiment que l'ennemi pourrait tirer de cet armement le droit d'attaquer sans prévenir. Mais comme il attaque déjà, sans que le navire soit armé, quel changement y aurait-il ?

On le voit, s'il n'y a pas un moyen-certain de combattre les sous-marins, il y en a plusieurs de leur imposer plus de réserve. Et là où on les emploie, on voit ceux-là se sauver rapidement. Ils n'aiment pas les coups ; leur courage ne s'exalte guère que devant les vaisseaux de commerce non armés.

A quoi arrivent-ils en définitive ? C'est là l'essentiel.

Si l'on en croit la presse allemande, qui en est à considérer le torpillage du *Lusitania* comme un exploit de guerre, et qui croit réellement, et fait croire à ses pauvres lecteurs, que la flotte allemande en a fini avec la marine britannique, les sous-marins seraient une chose formidable.

Si l'on s'en tient à l'analyse et à l'examen des faits, l'impression est tout autre. Le sous-marin apparaît comme une réplique du zeppelin. L'un et l'autre peuvent faire du mal, c'est entendu, mais aucun ne peut rien faire de *décisif* : aucun ne donnera la *décision*. Le zeppelin tuera autant de femmes et d'enfants qu'il pourra ; il mettra le feu à quelques immeubles aussi. C'est accordé. Mais la décision ne sera obtenue que par celui qui tiendra le terrain sur lequel agonisent les victimes et brûlent les maisons. Dès lors ces zeppelinades sont sans intérêt militaire réel. Ce sont des hors-d'œuvre.

Il en va de même pour les opérations de sous-marins. A quoi conduisent-elles ? A rien de sérieux. L'adversaire peut être plus pauvre, l'agresseur n'est pas plus riche. Mais les sous-marins ne feront pas entrer en Allemagne un kilogramme de plus de blé ou de cuivre. Ils ne sont pas de taille. Instruments de défense excellents, ils ne peuvent faire que des attaques qui n'ont pas de suite, pas de conséquence directe, permanente. Et il faut être la *Gazette de Cologne* pour imaginer que le torpillage du *Lusitania* « fera couler un frisson d'horreur dans le sang des Anglais. » Horreur n'est pas le mot : c'est simplement « dégoût. »

Au total, il est enfantin aux Allemands de croire que les sous-marins et les zeppelins peuvent jouer un rôle sérieux à la guerre, et imposer la décision, ou tout au moins exercer une influence appréciable sur la marche des opérations. Il n'en est pas moins utile de trouver le moyen de les combattre et d'en réduire les déprédations, puériles et sanguinaires à la fois.

— Les opérations de guerre ne sont pas les seules auxquelles on se livre au moment présent. Quelques-uns qui n'ont pas été pris dans la tourmente s'adonnent à la science pure ou appliquée, selon leur instinct naturel. Aux Etats-Unis, l'instinct naturel va plutôt vers la science appliquée, monnayable, capable de rendre des dollars. Et on s'y intéresse beaucoup à une méthode de fabrication de gazoline ou huile légère de pétrole par traitement des huiles lourdes, comme la pratique M. W.-O. Snelling. Le procédé consiste à prendre des hydrocarbures faibles en hydrogène, huiles lourdes, vaselines, etc., à les traiter en vase clos par la chaleur (à 450°). Dans ces conditions il se forme une huile brute analogue à l'huile naturelle, qui, par distillation, donne 15 % de gazoline à 70° Baumé.

On traite pareillement le résidu, et il se reforme de la gazoline. On répète les opérations, et la même conversion partielle s'opère, le résultat étant qu'en fin de compte, après plusieurs séances de *cracking* (séparation, dédoublement, fissuration, fendillement), on retire de 50 à 70 % de gazoline de l'huile lourde. La paraffine, dans ces conditions, donne 70 % de gazoline et 30 % de gaz naturel, sous pression, variant de 54 à 61 atmosphères.

Si l'on veut bien considérer que les huiles lourdes sont fournies par les usines à gaz, on tirera la conclusion que, désormais, là où l'on a de la houille, on aura le pétrole aussi, et on ne sera plus dépendant des gisements de pétrole. Cela fera plaisir à beaucoup, et sera désagréable à d'autres, incontestablement.

— Un écho de Panama. C'était un dogme, un peu partout, et même aux Etats-Unis, que l'œuvre des ingénieurs et constructeurs allemands est toujours supérieure à celle des autres. Aussi, quand le canal eut besoin de deux grues très puissantes,

accepta-t-on les propositions de la Deutsche Maschinenfabrik de Duisbourg qui s'engageait à faire mieux et à meilleur marché que les concurrents hollandais, anglais et américains. Les deux grues, *Ajax* et *Hercule*, furent fabriquées, expédiées, assemblées. Il fallut alors, avant de payer, les essayer. On commença par *Ajax*. Or, aux quatre dixièmes du poids à soulever, selon la convention, *Ajax* s'effondra et ne voulut plus rien savoir. Un vice de construction évident le mettait hors d'état de faire sa besogne, et même la moitié de celle-ci.

Il manquait de *Gründlichkeit*. Aussi n'a-t-on pas même voulu essayer *Hercule*. Beaux noms, mais médiocre marchandise. Les constructeurs auxquels on préféra le concurrent allemand ont le sourire....

CHRONIQUE POLITIQUE

La guerre. — La victoire austro-allemande en Galicie. — Italiens, Français et Anglais. — Le rôle des Balkaniques. — L'Allemagne et l'Amérique. — En Suisse: le vote de l'impôt de guerre; à propos d'une discussion aux chambres fédérales.

Des centaines de milliers de morts, des millions de blessés et de prisonniers, de l'argent par dizaines et vingtaines de milliards, voilà le bilan de la guerre actuelle. Jamais on n'a rien vu de pareil dans l'histoire. Même à l'époque où l'Europe tout entière était en arme, luttant contre Louis XIV et Charles XII ou coalisée contre Napoléon, il aurait suffi d'une infime partie de ces sacrifices pour provoquer une décision.... Et rien n'annonce la fin.

C'est le résultat de la longue paix armée : elle a non seulement préparé des troupes innombrables, mais, en créant un vaste outillage industriel qui peut être utilisé à des fins diverses, elle a rendu possible l'équipement de nouvelles masses d'hommes qui se succèdent dans les cadres jusqu'à l'épuisement. Quant à

l'argent, la plus grande partie des dépenses de guerre se faisant dans l'intérieur du pays et les paiements, grands ou petits, ne s'effectuant que par un numéraire fictif, les Etats révèlent une immensité de ressources à laquelle aucun économiste n'aurait cru il y a une année à peine.

Les belligérants vivent dans la fièvre; ce n'est qu'au règlement des comptes qu'ils se reconnaîtront. Alors, en présence des nations privées de leurs éléments les plus forts, du crédit à reconstituer, de la vie normale à recréer, il y aura un moment terrible. Mais nous en sommes encore bien loin.

— Sur le champ de bataille oriental, l'énergique offensive des Austro-Allemands leur a fait regagner toutes les positions des Carpathes et les deux tiers de la Galicie avec la forteresse de Przemyśl et Lemberg, une capitale. C'est, avec la bataille de la Marne, le plus beau fait d'armes de cette guerre. A Vienne, on pavoise, à Berlin on illumine, les journaux allemands de toute nuance découvrent des qualificatifs encore inconnus pour célébrer la gloire des Hindenburg et des Mackensen....

Il est sûr que le succès est grand : le front des armées russes est rompu. Avec la double offensive germanique dans la Galicie orientale et en Courlande, les troupes qui couvrent Varsovie et la ligne de la Vistule forment un saillant plus dangereux pour elles que pour l'ennemi; ne vont-elles pas être obligées de des-siner, elles aussi, un mouvement de retraite, abandonnant, avec des places importantes, d'énormes approvisionnements, sans parler de l'effet moral? Et cela achève de prouver une chose que des gens bien informés laissaient entendre depuis longtemps : l'empire des tsars qui, avec ses 170 millions d'âmes, devrait être de taille à tenir tête au germanisme tout entier, a été surpris par la guerre. Il la redoutait en 1914 presque autant qu'en 1909. Non seulement ses réserves manquaient d'instruction militaire, mais l'armée de première ligne qu'on évaluait à 1 600 000 hommes était insuffisamment encadrée et munitionnée. La Russie a été forcée de combattre avant l'heure : il y allait de son prestige. Maintenant sa faiblesse, corollaire inévitable d'un

mauvais gouvernement et d'une bureaucratie corrompue, éclate au grand jour : ce n'est pas avec des soldats mal commandés et sans cartouches, avec une artillerie qui n'a pas d'obus qu'on peut résister aux redoutables coups de bélier de l'état-major allemand.

Pourtant l'armée russe n'est pas hors de cause pour six mois, comme l'affirmait un publiciste d'outre-Rhin. S'il reste infiniment difficile de l'encadrer, il est possible de la munitionner ; les usines nationales travaillent comme jamais, et l'étranger s'y emploie aussi. Les soldats russes ont d'admirables qualités de discipline et d'endurance ; et ces soldats se chiffrent encore par millions. Pourchassés sur leur sol, ils résisteront sur n'importe quel terrain et, dès qu'ils sentiront la pression faiblir, ils reviendront. Ce n'est qu'une question de volonté. Si le tsar Nicolas II sait, comme son arrière-grand-oncle Alexandre I^{er}, dans des circonstances encore autrement tragiques, utiliser les ressources profondes de son pays, il l'emportera tôt ou tard. Le saura-t-il ?

— Rien de décisif sur les autres fronts.

La campagne des Italiens se dessine : ils procèdent par une double offensive, l'une contre le Trentin, l'autre sur la rive gauche de l'Isonzo ; dans l'intervalle, le long de la Carinthie, la frontière est surveillée par des grand'gardes. C'est l'état de guerre du col du Stelvio, c'est-à-dire de l'extrême pointe de la Suisse au sud-est, jusqu'à l'Adriatique.

Les Italiens avancent lentement, méthodiquement : ils n'ont aucune raison de se précipiter.... Ils ont, avec une facilité relative, porté leurs avant-lignes sur les passes élevées de la frontière et progressé de l'autre côté, ce qui fait quelque impression. L'ennemi, qui jusqu'à présent a toujours prétendu prendre l'offensive, n'a donc plus assez de troupes à leur opposer : il s'occupe de constituer en arrière une armée qui n'existe pas encore. N'est-ce pas pour cela que l'Allemagne n'a point jusqu'ici déclaré la guerre à l'Italie qui a pourtant attaqué son alliée ? Son prestige militaire lui interdit de lancer une menace qui ne soit immédiatement suivie d'effet.

Sur le front occidental, les Français s'appliquent de tout leur cœur et de toutes leurs forces à l'ingrate et meurtrière guerre de tranchées. Ils ont réalisé de sérieux progrès dans la région d'Arras et sur les Vosges. Les Français étonnent l'opinion : ils soutiennent, sans défaillance aucune, un genre de guerre auquel leur tempérament se prête mal et dont on les aurait crus incapables ; ils se révèlent les plus rudes adversaires de l'Allemagne. Si le parlement, où les radicaux-socialistes commencent à rougir de leur longue sagesse et se reprennent à intriguer, ne s'applique pas à désorganiser les services de l'armée et à énerver la nation, la France renouvelée opposera une invincible résistance aux projets du germanisme.

Les Français auraient obtenu des résultats encore plus marqués s'ils avaient été mieux soutenus. Ils ne le sont pas assez. Ce n'est un secret pour personne que la grande armée d'un million d'hommes promise par lord Kitchener n'a jamais atteint, même de loin, la moitié de ce chiffre. Elle n'occupe, vu l'encombrement des services de l'arrière, qu'un secteur singulièrement petit sur l'immense front qui va de Bâle à la mer ; et si les soldats anglais conservent dans la défensive la fermeté qui les a rendus célèbres, leurs offensives restent presque toujours stériles : elles partent trop tard et s'arrêtent trop tôt, faute d'organisation et de munitions.

Il y a là un mal dont la cause remonte haut. La nation anglaise était encore beaucoup plus éloignée de la guerre qu'on ne l'avait cru. Les masses mêmes qui applaudissaient naguère aux déclarations claironnantes de M. Chamberlain étaient fort peu disposées à des sacrifices individuels. La difficulté du recrutement pendant la guerre des Boers le prouva surabondamment. Depuis, le régime radical a systématiquement détourné le peuple de toutes les entreprises extérieures, c'est-à-dire de tous les efforts collectifs. Cet état d'âme ne saurait se transformer en quelques mois. Aujourd'hui, en dépit de tout ce que peuvent faire des hommes braves et loyaux, gardiens fidèles de l'honneur et des traditions de la vieille Angleterre, il n'est pas possible de

trouver dans cette foule indifférente les éléments d'une armée immense, pas même possible de communiquer aux ouvriers techniques l'élan patriotique qui seul les rendrait capables de seconder les soldats.

C'est parce que le mal était grand et qu'il se sentait impuissant à le guérir que le gouvernement radical a convié à partager le pouvoir ses plus fougueux adversaires de la veille. Aujourd'hui la nation accomplit l'effort suprême que lui facilite le loyalisme de ses *dominions*. Mais la déception anglaise, aussi bien que l'insuffisance russe, resteront dans l'histoire de cette guerre comme des facteurs importants qui auront facilité l'œuvre du germanisme et aggravé le conflit en le prolongeant.

— De même qu'on attendait, il y a quelques mois encore, l'entrée en scène de l'Italie comme l'événement qui déciderait de la lutte, aujourd'hui on espère merveille des pays balkaniques. Il y a là un phénomène singulier. La grande alliance antigermanique représente dans l'Europe seule plus de 270 millions d'âmes ; comment se fait-il qu'elle ait besoin, pour venir à bout de sa tâche, de trois petits Etats dont les ressortissants additionnés ne dépassent pas 17 millions ?

Il faut croire que ces nations, dont deux au moins ont fait une guerre terrible pendant près d'une année, représentent un effort militaire considérable, quoi que dise la très sainte statistique. Et surtout, il y a la géographie.... Une prise d'armes de l'hellénisme assurerait à la coalition, non seulement une armée et une flotte, mais des alliés dans tout l'empire ottoman. L'entrée en guerre des Bulgares mettrait Constantinople aux abois et permettrait sans doute aux Alliés d'en finir avec l'expédition des Dardanelles, affaire mal engagée, puisqu'elle a abouti à une guerre de tranchées, plus coûteuse et plus difficile que les autres et qui menace d'être aussi meurtrière et aussi longue. Quant à la Roumanie, il suffirait qu'elle fît avancer ses 500 000 soldats pour relier le front italo-serbe aux opérations des Russes et compromettre tous les résultats des sanglantes victoires que les Austro-Allemands viennent de remporter en Galicie.

Malheureusement tout s'achète maintenant. On laisse aux combattants de la première heure la proclamation des grands principes ; les nouveaux venus sont réalistes : ils veulent que l'affaire soit bonne ; et la débâcle de l'armée russe, en aggravant la perspective de l'effort et l'impression du danger, ne peut qu'augmenter leurs prétentions. Le pire, c'est que les intérêts nationaux que tous prétendent réaliser sont contradictoires : ils portent sur les mêmes terres ; et le juge le plus subtil, possédât-il toute la sagesse de Salomon, serait incapable de mettre d'accord tant de désirs opposés. Des négociations se poursuivent, — il faut bien que les diplomates s'occupent à quelque chose ! — jusqu'à présent elles n'ont pas abouti.

Pourtant ces nations ont le sentiment très net qu'elles sont au point décisif de leur histoire, que bientôt il leur faudra bouger. Si les gouvernants, exposés à des influences immédiates et puissantes, s'attardent à des petits marchés et perdent de vue les intérêts lointains, les peuples paraissent avoir une vision plus claire des choses. Déjà la nation grecque consultée a donné, malgré une pression ministérielle intense, ses suffrages à M. Venizelos ; ailleurs on encourage aussi ceux qui osent et le sentiment des masses ne semble pas être favorable au germanisme. Il y a là un fait qui mérite considération.

— Un moment on a pu croire que l'immense guerre allait s'étendre encore, qu'elle était sur le point d'absorber l'autre rivage de l'Atlantique. La réponse de l'Allemagne à la note de Washington était aussi décevante que possible. Elle admettait qu'après enquête des dédommagements pourraient être fournis pour la destruction de navires américains ; mais sur le cas principal, celui de la *Lusitania*, elle développait sans autre la thèse allemande : le vaisseau était armé, il portait des troupes canadiennes et du matériel de guerre, les sous-marins allemands avaient tous les droits de le couler ; c'est la compagnie anglaise qui s'est servie de citoyens américains comme d'une protection pour ses transports qui seule est responsable. Quant à l'argument juridique du gouvernement de Washington, savoir que le droit

de visite est justement fait pour permettre à un belligérant de s'assurer si oui ou non un vaisseau contient de la contrebande de guerre et qu'en torpillant les navires sans avertissement, l'Allemagne enfreint les règles élémentaires du droit et de l'humanité, la chancellerie de Berlin n'en souffle mot.

Là-dessus, colère dans la grande république. L'Américain est chatouilleux sur le point d'honneur : il fonce droit devant lui quand il se croit lésé, sans mesurer sa force à l'obstacle, certain qu'il finira toujours par faire triompher son droit. On s'est attendu à une note brève et catégorique, exigeant sous forme d'ultimatum les satisfactions et les garanties déjà réclamées ; et quand on a appris que M. Bryan, pacifiste notoire, donnait sa démission de secrétaire d'Etat plutôt que de signer le nouveau manifeste, on n'a plus conservé aucun doute sur le caractère de celui-ci.

L'événement a démenti ces pronostics. La nouvelle note ne diffère de l'autre que par un peu moins de précision : elle parle moins de volonté ferme et plus d'humanité ; elle contredit les affirmations de Berlin quant au chargement de la *Lusitania*, mais fait appel à la vieille amitié de la nation allemande pour faire triompher la justice. Et la menace de la fin, qui donnait de l'intérêt à la note du 15 mai, manque dans celle du 12 juin.

Le président Wilson recule pour mieux sauter, il veut mettre tout le bon droit de son côté, disent les journaux anglais dans leur surprise un peu déçue. Peut-être : mais si l'honorable magistrat veut aboutir à un résultat pratique, il est permis de trouver sa méthode singulière. Et que dire de M. Bryan qui, après avoir approuvé l'une des notes, refuse vertueusement de signer l'autre. L'âme d'un politicien est enveloppée de mystère.

— Le 6 juin dernier, par 435 000 voix contre 27 000, le peuple suisse a accepté l'impôt de guerre. C'est une manifestation. Sans doute la grande majorité des électeurs ont pu déposer leur bulletin dans l'urne avec un cœur d'autant plus léger que, de par l'échelle de l'impôt, ils avaient la douce perspective de ne pas déboursier un sou. Mais, dans la vie publique et privée,

il y a autre chose que des sacrifices d'argent ; il y a la masse des griefs qui peuvent prédisposer à prendre en toutes choses la contre-partie du gouvernement. Dans le temps extraordinaire où nous vivons, les griefs légitimes ou imaginaires sont particulièrement nombreux. Mais notre peuple a regardé plus haut : il a voulu, dans cette circonstance grave, faire crédit à ses magistrats, leur dire sa confiance et affirmer son patriotisme. Il y a réussi.

Aux chambres fédérales, la discussion sur la gestion de 1914 a pris une telle ampleur que le reste, c'est-à-dire l'adoption de la loi complémentaire à l'assurance-accidents, l'approbation des comptes des chemins de fer fédéraux, le vote de quelques crédits et la discussion de plusieurs motions individuelles, n'a qu'une importance secondaire. Comme dans les précédentes sessions, l'assemblée s'est préoccupée de ne pas créer des difficultés inutiles au Conseil fédéral. Pourtant de sérieuses divergences d'opinions se sont fait jour et, à une ou deux reprises, de l'électricité a passé dans la salle du Conseil national.

Répondant à des critiques fort justifiées sur les maladresses de la censure, M. le conseiller fédéral Hoffmann a prononcé des paroles graves. Il a déclaré que le pouvoir exécutif n'avait péché que par excès de modération ; puis, pour justifier son affirmation, il a développé cette thèse que les devoirs de l'Etat sont ceux de chaque citoyen, que l'Etat neutre a le droit d'exiger de chacun qu'il réprime ses sympathies dans la mesure où cela importe à l'Etat.

Certes nous nous rendons fort bien compte de la position extrêmement délicate du Conseil fédéral : il a des devoirs vis-à-vis de l'étranger, comme aussi, pouvoir suprême d'un pays où toutes les passions des nations belligérantes ont leurs contre-coups et provoquent des courants contradictoires, il doit adoucir les chocs, sauvegarder l'union et la paix. D'autre part, il nous est impossible de nous enthousiasmer en face des conférenciers étrangers qui, pensant que nous avons besoin d'être instruits, viennent proférer chez nous des propos vengeurs ; et nous

n'éprouvons que de la gaité en présence de ceux de nos gens qui, très sensibles eux-mêmes aux avantages de la paix, stigmatisent notre calme comme une lâcheté et voudraient nous voir nous livrer chaque jour à des manifestations aussi bruyantes que stériles. Cela dit, l'affirmation de l'honorable M. Hoffmann, sa théorie de la subordination absolue de l'individu à l'Etat, ne nous paraît pas moins étrange et profondément regrettable.

On pratiquait cela dans certaines républiques antiques où toutes les forces tendaient au même but, où l'on montait une garde perpétuelle, parce que l'ennemi était sans cesse à la frontière et que la frontière passait tout près. On peut encore le demander à une nation dans un moment de crise intense, alors que toute dissidence menace de compromettre l'effort collectif. Mais exiger, sous prétexte de neutralité, que les citoyens répriment leurs sympathies dans la mesure où l'Etat le juge bon, c'est une atteinte à la pensée, c'est une conception rétrograde indigne d'un peuple libre qui prétend au respect des autres.

Si c'est sur ce terrain que l'union doit se faire entre Suisses allemands et romands, on court risque de l'attendre longtemps..

Lausanne, 25 juin 1915.

BULLETIN LITTÉRAIRE

ET BIBLIOGRAPHIQUE

LE SCIENTISME ET SWÉDENBORG. Etude critique par *Charles Byse*.
— 1 vol. in-16. Lausanne, Léon Martinet, éditeur.

M. Charles Byse nous donne un bel exemple d'activité intellectuelle. Sans se lasser, il travaille à répandre les idées qui lui sont chères. Nous avons rendu compte de ses cinq volumes sur Swédenborg. C'est aujourd'hui le « scientisme » de M^{me} Eddy qu'il étudie, en le confrontant avec l'enseignement de son penseur favori. Il n'a pas de peine à démontrer l'infériorité philosophique du système de la réformatrice américaine. Il s'élève en particulier, avec la vigueur qui convient, contre cette négation obstinée de la souffrance et du mal, dont les tueries de l'heure actuelle font tragiquement ressortir l'absurdité. « Regarder l'homme idéal et parfait comme l'homme réel, déclarer que nous sommes tous également sans péché, éternels, immortels, élevés au-dessus de la douleur, que tous nos maux sont illusoires, que par conséquent notre rédemption consiste dans le changement de notre état de conscience, dans le passage du rêve à la réalité, c'est se moquer non seulement de l'Ecriture, mais du sens commun. »

Contrairement à ce que pourrait faire croire la juste sévérité de cette critique, M. Byse n'est pas en somme défavorable au scientisme. C'est de Swédenborg et de nul autre qu'il attend la régénération de la pensée chrétienne. Mais il voit dans le mouvement organisé par M^{me} Eddy une réjouissante réaction contre le matérialisme et un symptôme de détachement à l'égard de ce malheureux « christianisme officiel » dont il ne saurait dire assez de mal. A ce propos, on regrettera que M. Byse s'exprime en plus d'un endroit comme si les croyances professées par les Eglises protestantes étaient pour quelque chose dans le viol de la Belgique et autres récentes abominations. De tels jugements n'ajoutent rien à l'intérêt d'un ouvrage qui renferme par ailleurs beaucoup de remarques justes et de rapprochements instructifs.

E. L.

CE QUI NOUS UNIT!¹

Lorsque, il y a quelques semaines, l'honorable délégué de l'Association romande me fit l'honneur de m'inviter à parler devant vous sur un sujet d'actualité suisse, j'ai accepté d'emblée, mais non sans certaines appréhensions.... Je sais ce qu'un public cultivé et select est en droit d'attendre d'un conférencier, et je sais aussi combien tout cela me fait défaut. En effet, l'usage de votre belle langue m'est trop peu familier, je ne sais pas manier le français avec l'aisance et la maîtrise qui sont les conditions essentielles d'un bon discours, aussi j'implore d'avance votre indulgence, si je blesse vos oreilles de barbarismes, dus à mon origine suisse allemande.

Et je suis sûr de votre indulgence, car ce qui m'a décidé sans aucune hésitation à parler devant vous, malgré les difficultés oratoires qui s'imposent à vous et à moi, c'était le sentiment que j'avais là un devoir patriotique à remplir en vous disant, en ma qualité de Suisse allemand, que, malgré les apparences contraires, moi et un nombre beaucoup plus grand que vous ne pensez de

¹ Conférence donnée à l'Association romande de Berne, le 1^{er} juillet 1915.

mes compatriotes de la Suisse allemande, nous nous sentons unis à vous par des traditions séculaires aussi bien que par une affection inébranlable pour tout ce qui est suisse.

Il est utile et peut-être nécessaire que cela soit dit une fois, car, depuis les premiers jours du mois d'août de l'an dernier, on n'a fait que rappeler en le soulignant ce qui nous sépare, nous Suisses allemands, de vous, Confédérés de langue française.

Je vous parlerai donc de ce qui nous unit, et je le ferai en toute franchise et en toute sincérité, persuadé que, parmi tous les moyens de s'entendre, celui de se dire simplement la vérité, ou ce qu'en toute bonne foi nous considérons comme tel, est encore le plus direct et le plus efficace.

Je commencerai donc par l'aveu que le gouffre que l'on dit s'être ouvert entre la Suisse romande et la Suisse allemande ne m'effraie pas outre mesure. J'irai même jusqu'à dire qu'au fond de mon cœur je suis assez satisfait qu'enfin nous puissions nous disputer en toute liberté d'esprit, car la crise que nous subissons ne date pas d'aujourd'hui ou d'hier seulement, et ce qui se passe est simplement la mise au grand jour d'un état de choses devenu intolérable depuis bien longtemps déjà ; si aujourd'hui la crise est à son apogée, et je veux bien croire qu'elle en est à ce point, je m'en réjouis, car c'est la conscience patriotique troublée qui se fait entendre de part et d'autre et qui cherche, en dernier lieu et sous des apparences d'inimitié et de passions déchaînées, à faire aboutir une entente définitive et durable ; il n'est nul bon Suisse qui ne préconise cette entente en souhaitant qu'elle se fasse aussi vite et aussi solidement que possible.

La crise, telle qu'elle se présente aujourd'hui, n'est donc pas absolument regrettable, à la condition toutefois que nous sachions profiter des leçons que nous donnent les événements actuels.

Ces événements actuels de notre politique intérieure surtout, et notre désunion, ce n'est pas, je l'ai dit, la guerre qui les a provoqués ; la guerre a simplement mis au jour un mal qui nous rongeait depuis nombre d'années.

Ce mal, je me contenterai de le résumer, car je l'ai signalé à mainte reprise¹ ; après moi et avant moi il a été discuté, et de toute part on travaille à y porter remède.

C'est l'indifférence à l'égard de la chose publique amenée par le régime néfaste et exclusif de nos partis politiques, saturés d'intérêts de clan et dépourvus d'idéalisme patriotique ; c'est l'affarisme sous toutes ses formes répugnantes, la veulerie de notre politique cantonaliste, régionaliste et individualiste, qu'on est convenu d'appeler la « Realpolitik » ; c'est la grande erreur que nous avons commise, en admettant que des droits constitutionnels très étendus pouvaient suppléer à l'éducation civique, patriotique et nationale ; c'est cette autre erreur qui nous a fait confondre la pensée républicaine avec la pensée démocratique, puis celle-ci avec la démagogie, et la démagogie enfin avec le profit ; c'est en dernier lieu la domination et l'ingérence des étrangers dans tout ce que nous avons le devoir sacré de considérer toujours comme notre patrimoine exclusivement suisse.

Est-il nécessaire de vous montrer jusqu'où cela nous

¹ *Ist die Schweiz regenerationsbedürftig ?* 1912, et *Schweizerische Zukunftspflichten*, 1915. Chez l'auteur, Bümplitz (Berne).

a conduits ? quels ravages notre mentalité médiocratique, « brasseriotique » et veule a causés parmi notre peuple ? combien nous avons fait fi de notre fierté nationale, combien nous nous sommes volontairement asservis au profit d'abord, à l'étranger ensuite, combien nous avons délibérément et lâchement abandonné ce que nous nous plaçons à nommer les glorieuses conquêtes de nos ancêtres ?

Nous en sentons tous les effets funestes, et ce n'est pas d'hier seulement que nous les déplorons.

Il y a longtemps que, dans les domaines les plus divers, une réaction salutaire s'est fait sentir. Nous avons vu des lettrés s'insurger contre cette mentalité antipatriotique et profitarde qui décompose en notre pays ce qui nous unit par les liens les plus sacrés. Tels les jeunes écrivains de la Suisse romande qui un jour inaugurèrent le mouvement de la *Voile latine*. Nous avons depuis entendu la voix sonore de l'excellent artiste Albert Trachsel¹, lorsqu'il nous présentait ses observations si judicieuses sur l'Oberland bernois, le cœur alarmé et débordant d'un patriotisme avisé et sincère. Nous avons entendu encore le cri d'alarme que poussait en 1912 Jakob Schaffner²; nous avons assisté à la fondation de la Ligue pour la Beauté, dont les promoteurs, et ceci me paraît bien significatif de notre mentalité suisse, furent un Allemand et une femme de lettres française³. Nous avons vu naître la Nouvelle Société helvétique, dont l'activité généreuse, pour n'être pas bien orientée encore,

¹ Albert Trachsel, *Quelques réflexions sur l'Oberland bernois*, 1912, chez Paul Richter, Genève.

² Jakob Schaffner, *Schweizerdämmerung*, n° 2 du 15 octobre 1912 de *Wissen und Leben*.

³ M. C. Bær, qui fut le premier rédacteur du *Heimatschutz* et à qui du

ne s'inspire pas moins de sentiments idéalistes et patriotiques admirables; nous avons enfin vu surgir dans toutes les régions du sol helvétique des intellectuels et des patriotes inquiets de l'avenir suisse¹. Il n'est pas jusqu'aux partis politiques eux-mêmes qui n'aient subi l'influence de ce souffle régénérateur et je suis assez persuadé que, si la routine avait moins d'empire sur eux, si des intérêts antérieurs à leur réveil patriotique n'étaient encore en litige, ils ne demanderaient pas mieux que de travailler aussi à l'avènement de la Suisse de demain, d'une Suisse moralement plus grande, plus généreuse et plus fière.

Vous le voyez, le mal est ancien et anciens aussi sont les cris d'alarme, anciennes les panacées que l'on propose pour combattre ce qui nous dégrade.

Je me garderai bien d'établir ici des responsabilités, car, à mon avis, nous sommes tous également responsables. Nous tous, nous n'avons pas fait notre devoir de Suisses, lorsqu'il était encore temps de remédier aux dangereux débuts. Nous avons tous trempé dans l'affarisme qui nous avilit, dans cette tolérance des influences étrangères qui nous dépaysent sur notre propre sol; nous avons tous, tacitement pour le moins, par crainte ou par indolence, laissé grandir parmi nous le dogme de la « Realpolitik », qui a failli nous précipiter dans l'abîme.

reste nous sommes redevables de l'organisation de la Ligue pour la Beauté, qu'il copia sur les excellents travaux de Schultze-Naumburg et du Dürerbund allemand. M^{me} Burnat-Provins, laquelle, il est vrai, était Suissesse au moment où elle lança l'appel dont est issue la Ligue pour la Beauté.

¹ Je pense surtout à tous les auteurs qui se font entendre dans la revue de M. E. Bovet, *Wissen und Leben*, ainsi qu'à ceux des *Feuillets* et des *Cahiers vaudois*.

Nous sommes tous responsables, car, depuis des décades, nous n'avons pas été capables d'envisager n'importe quelle question législative ou économique, n'importe quel problème de la civilisation, autrement que pour rechercher le plus fort rendement ou satisfaire des intérêts de parti; nous avons été incapables de faire la moindre loi fédérale, cantonale et même communale, en nous plaçant simplement au point de vue du salut public, du bonheur de tous, au point de vue patriotique et suisse. Nous avons subi et toléré sans rougir les pires marchandages, les plus vils tripotages, dans des questions d'une portée purement nationale et idéale, et c'est de quoi maintenant nous récoltons les fruits amers.

De cet état de choses on a voulu rendre responsable la Suisse allemande avant tout. Je conviens que, par sa supériorité numérique et par la part naturellement plus grande qu'elle prend à la direction des affaires publiques, il lui incombe une charge de responsabilité plus lourde qu'à vous, minorité romande et rarement dirigeante. Et pourtant je maintiens mon dire : nous sommes tous responsables et avons failli à nos devoirs patriotiques, — et pour n'effleurer qu'un fait, ne nous avez-vous jamais envoyé à Berne des politiciens tout simplement affaristes, des hommes de parti exclusifs et bornés, et ces représentants romands, pour être moins nombreux, valaient-ils mieux que les nôtres ?

Il ne me vient pas à l'idée de vouloir disculper la Suisse allemande des fautes qu'elle a pu commettre au point de vue national et suisse, car j'en ai trop longtemps et trop souvent senti les effets regrettables, mais permettez-moi de faire remarquer en toute franchise et en toute amitié confédérale que, si nous avons subi plus que vous l'ascendant de l'étranger, et particulièrement

de l'Allemagne, c'est un désavantage de notre situation plutôt qu'un mérite de la Suisse romande. Vous n'aviez pas comme nous, sur vos frontières, un voisin victorieux, impérialiste, conquérant par essence et expansionniste à outrance. Depuis la chute du second Empire vous n'aviez, avec la France, que des relations agréables, parce qu'elles étaient presque purement intellectuelles.

Après 1870 vous aviez votre industrie horlogère déjà solidement établie, et les débouchés en étaient déjà tout conquis, tandis que nous, nous ne commençâmes qu'à ce moment à créer notre grande industrie et à lui chercher des débouchés. Et cela ne put se faire qu'au prix de concessions réciproques, qui amenèrent un contact constant avec notre voisin le plus remuant et le plus entreprenant. Vous avez passé moins que nous par les transes et les erreurs fatales qui nous conduisirent d'un fédéralisme souvent borné et d'un particularisme tant de fois ridicule à une centralisation étatiste, devenue ridicule et intenable elle aussi, parce qu'elle se fit bureaucratique. Car vous, vous possédiez déjà il y a cinquante ans et plus une autonomie de civilisation, assise sur le solide fondement d'une vieille langue codifiée et raffinée. Vous vous sentiez déjà Suisses romands, lorsque nous, en Suisse allemande, nous nous sentions encore Bernois, Zuricois ou Bâlois avant tout.

Et, depuis, nous avons été pressés de tous côtés par un envahisseur fraîchement unifié et fort, allant droit au but, qui ne se rebute devant aucune difficulté, et ne recule devant aucun moyen, et ce voisin a pénétré dans notre commerce, dans notre industrie, dans nos hautes écoles, voire dans nos familles. Cette pénétration, dite pacifique, fut d'autant plus facile et rencontra d'autant moins de résistance qu'elle était secondée par nos réels

besoins économiques et intellectuels, par notre pauvreté nationale ¹, et je vous l'assure, cette pénétration, nous ne l'avons pas toujours subie le cœur léger.

Si elle avait eu lieu d'un coup, brutalement et sans qu'on pût crier gare, certainement, nous nous serions levés comme un seul homme et nous l'aurions repoussée. Mais vous savez que ce ne fut pas ainsi que les choses se passèrent, vous savez que l'étranger s'infiltra peu à peu, suivant un système habilement tramé de longue date, minant, sans que nous nous en doutions, le sol sur lequel nous posions le pied avec confiance. Et notre gaucherie naturelle aidant, dont en mainte occasion vous avez souri, nous ne nous sommes aperçus de ce qui se passait autour de nous qu'au moment où il n'y avait plus moyen de fermer les yeux à l'évidence, et dès ce moment-là, vous le savez, plusieurs d'entre nous se sont levés pour signaler le danger, décidés à y porter remède. Seulement, convenez que l'on ne corrige ni ne redresse en quelques années ce que des décades entières ont faussé, et au lieu de nous adresser des reproches, mérités en partie, j'en conviens, je vous prie, vous Suisses romands qui avez fait preuve d'une compréhension si cordiale et si bienveillante de la cause des Alliés, de nous traiter sur le même pied de sympathique confraternité, de nous accorder le bénéfice de vos lumières moins trou-

¹ Pour être équitable, il faut se rappeler aussi que l'influence de l'Allemagne ne nous fut pas à tous les points de vue néfaste. Tout au contraire, nous avons largement profité et nous profitons encore de ce qu'il y a d'admirable dans la pensée allemande, notamment dans sa philosophie et sa littérature. Ses bons auteurs sont devenus les nôtres, et j'en suis fier et reconnaissant à la fois. Si nous avons subi des influences allemandes à maint point de vue déplorables, la faute en est avant tout à nous, qui n'avions qu'à nous en défendre.

blées par l'influence extérieure, et de nous aider à nous ressaisir.

Je le sais, et je le déplore, beaucoup de mes compatriotes de la Suisse allemande n'ont pas encore entrevu l'étendue entière du danger. Pensez que toute une longue éducation antinationale, faussée par un intellect d'importation¹, pèse sur eux, et qu'au lieu de les gronder, il vaudrait certainement mieux les convaincre. Car, malgré tout ce qui sépare leur mentalité de la mentalité suisse romande, ils ne sont pas moins Suisses dans le fond de leur âme, et ils seraient les premiers à s'effrayer, s'ils entrevoyaient combien leur éducation et leurs relations continues avec l'étranger les ont dénationalisés.

Mais à part ceux-là, il y en a un grand nombre, plus grand que vous ne voulez bien le croire, et toujours croissant, qui, aidés dans leur compréhension par les événements des derniers mois, se rendent fort bien compte de ce qui nous sépare, et de ce qui doit nous séparer à tout jamais de notre voisin du nord.

Quelles que soient nos opinions sur les belligérants, quelle que soit la part que chacun de nous ait à leur civilisation et à leurs aspirations mondiales, il y a une chose dont aucun de nous ne saurait se départir, une chose qui nous unit à vous, c'est qu'au fond de notre âme nous sommes tous franchement républicains et épris de notre indépendance politique.

Plusieurs d'entre nous n'ont pas hésité à en faire la déclaration publique et éloquente et ils n'ont guère été

¹ Voir : *La nationalité des maîtres dans l'enseignement universitaire en Suisse*, par William-E. Rappard, dans *Wissen und Leben*, N° 15 du 1^{er} juin 1915. — *Die fremden Lehrer*, par C.-A. Loosli, dans l'*Oberländer Tagblatt* du 22 avril 1915. — Du même, *Schweizerische Zukunftspflichten*.

contredits. Et, soyez-en persuadés, d'autres vont suivre, toujours plus nombreux, toujours plus affermis et toujours plus sûrs d'eux-mêmes et de l'assentiment de la masse du peuple suisse allemand qui, dans sa majeure partie, est restée étrangère aux tripotages affaristes et qui par essence est plutôt méfiante à l'égard de tout ce qui nous vient du dehors.

J'aurais désiré que l'on nous dit aussi, à nous Suisses allemands, qui ne connaissons malheureusement que trop peu la mentalité latine de nos confédérés romands, ce qui, en tant que Suisses, nous sépare de la France et de ses alliés, et j'aurais été heureux qu'un Suisse romand nous le dît. Car j'ai la persuasion intime qu'une telle déclaration aurait dissipé maint malentendu de notre côté, et aurait grandement contribué à l'affermissement de notre solidarité helvétique et patriotique. Et pour vous dire toute ma pensée, je ne désespère pas que d'ici à peu de temps cette déclaration ne soit faite de source autorisée, aussi courtoise dans la forme, mais aussi virile de fond et d'esprit, que le fut celle qu'en bon Suisse Spitteler prononça le 14 décembre.

Et, puisque j'en suis arrivé là, mon devoir de Suisse m'impose de dissiper encore une erreur qui semble avoir trouvé hospitalité dans mainte cervelle suisse romande. Ne croyez pas ce que des malveillants ou des imbéciles se plaisent à vous répéter trop souvent, que nous Suisses allemands soyons assez bornés et assez rustres pour ne point comprendre le rôle historique de la Suisse romande dans notre ménage fédéral. Nous savons fort bien ce qu'elle vaut pour nous et tout ce que nous lui devons ; nous savons combien elle est pour nous un stimulant nécessaire et, somme toute, nous serions, malgré toutes les apparences contraires et toutes les querelles de mé-

nage éphémères, inconsolables si elle venait à nous manquer. Si du reste nous conservions encore le moindre doute à ce sujet, le témoignage récent d'un intellectuel allemand, qui en l'occurrence ne sera certainement pas sujet à suspicion, le dissiperait.

Dans un article intitulé : « La communauté de langue et la communauté de l'Etat, » publié par l'*Illustrierte Zeitung* de Leipzig, du 6 mai dernier, le professeur Rudolf Leonhard, de Breslau, docteur en droit et conseiller de justice s'exprime comme suit :

« Ce que représentent pour nous les Allemands en Amérique, on n'osera l'oublier pendant toute l'éternité. Il en est de même des Suisses allemands.

» Ce que la langue française en Suisse et l'anglais en Amérique ont fait contre nous, chacun le sait. Lorsque la métropole d'une langue se trouve à l'étranger, le pays est sur le chemin de la vassalité, à moins qu'il ne renferme des communautés qui le préservent de ce danger. »

C'est en d'autres termes l'aveu pur et simple que, sans la Suisse romande, notre pays serait sinon dévoré, du moins sur le point de l'être. Vous dirai-je combien je suis fier de ce témoignage rendu à la Suisse romande par cet intellectuel allemand ? J'en suis tout aussi fier que je suis satisfait de l'aveu qu'il contient, et qui dénote une clairvoyance et une justesse d'appréciation que je souhaiterais à tous mes compatriotes suisses.

Mais cette clairvoyance et cette justesse d'esprit, pourquoi nous ont-elles abandonnés juste au moment où nous en avons le plus besoin, au début de la guerre, alors que chez tous les peuples qui nous entourent les sentiments nationaux flamboyaient de l'éclat le plus intense ?

C'est, je crois, parce que nous nous étions laissés assoupir trop longtemps par un bien-être relatif et une vie

facile. Nous n'avions plus le sens du danger toujours menaçant et notre quiétude antipatriotique nous trompait.

Nous fûmes surpris et abasourdis par des événements formidables et inattendus, à la possibilité desquels nous ne pouvions plus croire, et qui nous terrassèrent moralement en nous faisant perdre notre équilibre mental, tandis que les étrangers, prévenus de ce qui arrivait, profitèrent de notre désarroi pour le rendre plus complet encore et pour nous assujettir à leur cause, tout étrangère qu'elle est à la nôtre. Ils nous assaillirent d'une propagande intense et savamment machinée ; ils nous subjuguèrent de leurs sophismes tout aussi bien que de leurs convictions sincères, mais évidemment passionnées, et nous, pris à l'improviste, non seulement par ce qui se passait au dehors, mais plus encore par ce qui se préparait dans notre propre pays, nous donnâmes tête baissée dans le piège, et peu s'en est fallu que nous y ayons perdu tout bon sens.

Vous vous rappelez combien les événements les plus graves se sont précipités, vous vous rappelez la rapidité foudroyante avec laquelle les nouvelles les plus émouvantes, les drames les plus passionnants se sont suivis. Et, n'ayant pas en guise de guide et de tuteur ce fort sentiment national que nous avions vilipendé depuis des années, nous nous laissâmes égarer par des sympathies personnelles, qui bientôt devinrent des passions et qui auraient été excusables si elles ne s'étaient pas concentrées au delà des frontières de notre pays.

Puis, à un moment donné, nous aperçûmes subitement l'abîme vers lequel le tourbillon de nos passions nous emportait, et en toute hâte nous établîmes une planche de secours assez forte pour nous soutenir au-dessus des

vagues mugissantes, mais trop faible pour nous permettre de nous y installer commodément et d'une manière durable. Cette planche de secours ne pouvait avoir qu'un caractère provisoire, et à l'heure qu'il est nous nous y cramponnons encore, tout en ressentant le malaise de notre situation, — j'ai nommé notre neutralité officielle, imposée plutôt par le danger que par nos convictions, cette neutralité chancelante et incertaine, qui nous énerve et nous agace, et que nous voyons toujours flotter au gré de la tempête.

Nous sentons que notre neutralité n'est qu'un compromis de plus, qu'au delà de la neutralité il y a quelque chose qui lui est bien supérieur et que nous n'arrivons pas à atteindre, à savoir l'impartialité, qui est synonyme du droit et de la justice.

Il est possible, probable même, que vous, Suisses romands, dont nous connaissons tous l'éclectisme et la clarté d'esprit, vous fussiez plus près de cette impartialité lorsque nous laissâmes sans protestation les attentats au droit des gens et aux principes les plus sacrés de l'humanité qui ont marqué le début de cette guerre et qui n'ont pas discontinué de se produire jusqu'à ce jour. Mais vous nous fîtes le tort de croire que, parce que nous étions plus lents à nous ressaisir, parce que nous ne protestions pas avec vous contre un voisin que nous n'aurions pas cru capable de tels actes de lèse-droit, nous ne sentions pas le mal qui venait de se commettre et que même nous l'approuvions.

Ce n'est pas le cas, je tiens à le déclarer hautement devant vous. Le triste honneur d'avoir approuvé les violations les plus manifestes du droit des gens et de l'humanité ne revient qu'à deux ou trois journaux égarés et subissant des influences étrangères à la Suisse, et je vous

sais trop judicieux et trop équitables pour vous croire capables de les identifier avec l'opinion publique de la Suisse allemande en sa totalité.

Mais, si jamais une presse, au lieu d'éclairer l'opinion publique, l'a trahie, si jamais une presse a failli à sa tâche, si jamais un peuple a été en droit de protester en rougissant de honte et de colère contre ce que sa presse faisait passer pour son opinion, ç'a été la Suisse pendant la durée de cette guerre. Cette presse, que nous considérions comme le mandataire de l'opinion publique suisse, s'est trouvée être le soutien de l'étranger, et ce qu'elle donnait pour l'expression du sentiment populaire de notre pays, c'était, en grande partie, de l'ouvrage de confection étrangère. Nous avons tous lu des articles de journaux qui auraient déshonoré même un journal des partis belligérants, lequel, pourtant, aurait pu invoquer en sa faveur sa situation spéciale et ses passions, sinon excusables, du moins compréhensibles.

Je sais donc ce que j'avance et me fais fort d'en fournir les preuves en disant que notre presse nous a trahis, qu'elle a travesti nos opinions, qu'elle a soutenu et qu'elle soutient encore des thèses qui ne sont nullement les nôtres, qui ne l'ont jamais été et qui, heureusement, ne le seront jamais.

Au lieu de nous unir autour du drapeau fédéral, notre presse a fait tout ce qui était en son pouvoir pour nous diviser, pour exciter des passions malsaines et dangereuses, juste au moment où le calme et l'union absolue formaient les seules garanties de notre existence nationale. Et je prévois que le rôle de la presse suisse durant cette guerre sera plus tard considéré comme un des chapitres les plus navrants et les plus déshonorants de notre histoire, chapitre qui ne fera qu'œuvre de justice

en établissant qu'à ce moment-là il n'existait de la presse suisse que quelques rares vestiges, que ce que l'on nommait la presse suisse, c'étaient pour la plus grande partie des journaux qui n'avaient de suisse que le domicile d'impression et qui, au détriment de la patrie, tripotaient des intérêts étrangers aux nôtres¹.

Nous avons parfois, je l'avoue, subi la suggestion de cette presse ; il nous a fallu du temps et un certain recueillement pour nous en remettre et pour entrevoir clairement la situation tout à fait inattendue qui venait de nous être faite ; nous sommes en bonne voie de nous ressaisir et de nous mettre à penser et à sentir en Suisses seulement.

Déjà l'accueil enthousiaste que la grande masse du

¹ Je ne connais pas assez la presse de la Suisse romande pour me rendre compte si l'infiltration de l'étranger y est aussi considérable que dans la Suisse allemande. La question mériterait d'être étudiée une fois d'une manière sérieuse. On trouverait que nos grands quotidiens de la Suisse allemande occupent une forte proportion d'étrangers soit comme rédacteurs, soit comme collaborateurs, soit enfin et surtout comme correspondants étrangers. En outre, c'est la presse étrangère qui fournit à notre presse indigène la plus grande partie des articles qu'elle rédige à coups de ciseaux. (Voir *Schweizerische Zukunftspflichten*.) De plus, le quotidien suisse allemand qui détient le record de la diffusion, le *Züricher Tagesanzeiger*, est une entreprise allemande. Il se vante de tirer à 60000 exemplaires. C'est un chiffre que n'atteint aucun autre journal suisse. On m'objectera qu'il n'a aucune influence politique, ce que j'admets. Mais cela ne l'empêche pas d'influencer d'une manière très sensible la mentalité de son public, et sa mentalité à lui est franchement allemande, pour ne pas dire antisuisse dans le sens national du terme.

Autre exemple : il y a quelques années qu'un éditeur allemand pur sang accapara l'*Intelligenzblatt*, quotidien bernois qui était alors rédigé par trois excellents Suisses, MM. Lang, Bühner et Mescher. Ces messieurs furent remplacés par deux rédacteurs qui se prêtèrent mieux aux exigences de leur éditeur, et aujourd'hui tout le monde sait que le journal en question est un organe de propagande d'idées et de mentalité impérialistes et allemandes.

peuple suisse allemand et romand fit au discours à jamais mémorable de notre illustre poète et compatriote Spitteler vous aura dit qu'il a simplement et courageusement exprimé ce que tout bon Suisse, allemand ou romand, sentait au fond de son cœur, et que nous ne pouvions exprimer soit à cause de notre surprise, soit par excès de prudence, de cette prudence timorée qui, une fois de plus, a failli nous précipiter dans l'abîme et à laquelle nous devons déjà tant d'abdications à jamais regrettables de notre caractère, de notre fierté, pour ne pas dire de notre souveraineté nationale !

La justice m'oblige d'ailleurs à dire que dans aucune tête suisse l'idée d'une union politique avec n'importe quel pays étranger n'a jamais pris racine. Je suis au contraire persuadé que, si la question se posait un jour d'une manière pratique et tangible, même les rédacteurs de nos journaux les plus xénophiles — pour autant qu'ils sont d'origine suisse, ce que malheureusement ils ne sont pas tous — marcheraient, non par contrainte, mais par conviction enthousiaste, à l'encontre de n'importe quel ennemi pour défendre la patrie en danger, cette patrie qu'au fond de notre cœur chacun de nous, quelles que soient ses opinions et ses maladresses, aime plus que sa vie ¹.

¹ L'excellent *Berner Tagblatt* a rapporté, au sujet de la présente conférence, que toutes les idées que j'y avais émises étaient tellement saugrenues qu'il pouvait se dispenser d'en rendre compte à ses lecteurs. Ce dont je prends acte. Seulement je tiens à retenir que dans son article de fond du 28 juin 1915, donc quatre jours avant ma conférence, il soulignait lui-même que ce serait une grave erreur de juger de l'opinion publique d'après la voix de nos journaux. (*Welscher Brief*, n° 294.)

Je suis du reste navré de me voir démenti par le *Tagblatt* lorsque j'ai attribué à ses rédacteurs un patriotisme que, de leur propre aveu, ils sont loin de ressentir. Nous savons désormais, après le démenti formel qu'ils m'ont donné, qu'en cas de danger ils ne marcheraient pas, eux, pour défendre leur pays. C'est à retenir.

La preuve, c'est que parmi les journalistes qui ont, par égarement plutôt que par conviction arrêtée, essayé d'excuser les atteintes au droit des gens que nous déplorons, il s'en trouve un bon nombre qui ont lutté avec la dernière énergie contre la fameuse convention du Gothard, laquelle, à leurs yeux, touchait la souveraineté de notre pays plus directement. D'où je tire la leçon que nous n'avons le droit de suspecter le patriotisme et la bonne foi de personne et qu'au lieu de nous combattre, nous aurions tout avantage à tâcher de nous entendre sur le seul terrain qui nous est à tous également sacré et indiscutable, celui de la patrie commune.

Or je sais que cette entente n'est pas chose très facile, car elle demande de nous plus de patience que nous n'en pouvons la plupart dépenser en ces temps d'agitation passionnée et fébrile. Il faut encore une abnégation de sa propre personne, fort mal venue de ceux qui, depuis des mois, se sont fâchés ou qui profitent de nos dissentiments, de ceux qui, en fait, ne sont plus retenus par le moindre scrupule de justice et d'équité et qui ne font que plaider leur cause à eux.

Sont-ils pour cela de mauvais Suisses et de mauvais patriotes absolument ? On serait tenté de l'affirmer, mais en y regardant de plus près nous constatons qu'il faut faire valoir en leur faveur certaines circonstances atténuantes. Ce ne sont pas seulement des individus qui sont en cause, mais c'est tout un système qui s'effondre. C'est notre éducation démocratique qui vient de faire faillite, juste au moment suprême où nous étions en droit de tout attendre d'elle. Les événements des derniers mois nous ont prouvé à l'évidence que rien n'est moins vrai que ce que l'on se tuait de nous répéter depuis tant

d'années, à savoir que notre peuple se gouvernait lui-même et qu'il en était capable. Nous nous en apercevons maintenant, les phrases sonores des fêtes de tir, les discours d'un patriotisme officiellement affiché et de commande sont vides et ne correspondent à aucune réalité tangible. C'est la faillite d'un système auquel nous avons ajouté foi, nous tous et nos autorités avant nous. Elles se sont du reste bien vite rendu compte de son néant, elles ont vu qu'il était impossible d'en maintenir la fiction et elles ont cherché des palliatifs, un mode de vivre sur notre planche de sauvetage en dérive, en attendant que nous touchions le port et que nous puissions reconstruire notre maison.

C'est ainsi qu'après la neutralité à laquelle j'ai fait allusion elle nous ont dotés de ce qu'on appelle la censure. Les résultats que celle-ci a donnés ont prouvé ce que valent ces expédients. Et pourtant je n'en aurais pas parlé si mon cœur de Suisse ne se heurtait à une injustice des plus flagrantes, qui justifiera à vos yeux cette petite digression étrangère à mon sujet.

J'admets la censure du moment où l'on ne croit plus pouvoir se passer d'elle. J'admets même qu'elle soit rigoureuse et draconienne, si vraiment il n'y a pas d'autres moyens de sauver la patrie. Mais, alors, qu'elle ne soit pas chicaneuse et, avant tout, qu'elle soit juste.

Ce que je ne puis ni ne veux admettre, c'est qu'il soit permis à l'étranger de condamner, par la voie des journaux et de ses agences, les opinions même les plus extrêmes, les anathèmes les plus passionnés qui se font jour dans notre pays, et qu'on nous fasse, à nous Suisses, un crime de les discuter et de dire ce que nous en pensons.

S'il y a quelque chose de révoltant dans la censure, c'est qu'elle donne plus de droits aux étrangers en Suisse qu'aux citoyens autochtones ; si l'on croit ne pouvoir se passer d'elle, qu'on s'en serve avant tout pour couper les sources d'où vient tout le mal et notre désunion, les sources de propagande étrangère et séditeuse dans notre pays, qui ne demande qu'à rester neutre et loyal.

C'est, je crois, un postulat sur lequel nous pouvons nous entendre tous, que nous soyons Suisses allemands ou romands, nous voulons être maîtres chez nous et nous voulons tous que la censure soit appliquée en vue de l'apaisement et de la concorde et non pas en vue de chicanes, inévitables lorsque l'autorité qui s'y voit réduite n'est pas à la hauteur morale de sa tâche.

Ceci dit, je maintiens envers et contre tous que ce qui nous unit sera toujours plus fort que ce qui nous sépare.

Ce qui nous unit en premier lieu, c'est la complicité des fautes commises envers la patrie et la dette morale que nous avons contractée vis-à-vis d'elle. Nous sentons tous, et notre malaise le prouve, que nous avons à nous ressaisir et que le moment est venu de nous tendre la main pour un travail commun de régénération. Sachant ce que nous devons au pays et étant conscients que nous lui avons gravement manqué, ce travail commun de ressaisissement nous unira à tout jamais et cette union sera plus forte, surtout plus durable, que les divergences, en grande partie plutôt accidentelles que chroniques, qui nous divisent.

Ce qui nous unit aussi, c'est notre idéal suisse, commun à tous, qui consiste en la réconciliation toujours plus intense, pratique et durable, à l'abri de toute ingérence étrangère, des divers groupes de culture et de

civilisation de notre pays. Cet idéal de solidarité civilisatrice, qui seul nous ouvre le chemin d'un avenir honorable, qui seul garantit notre droit à une existence nationale, c'est en lui que se résume la mission de notre pays envers lui-même et envers le monde ¹.

Ce qui nous unit encore, ce sont nos traditions historiques et multiséculaires, franchement républicaines, que notre pays se doit de conserver et d'élargir. C'est la volonté bien arrêtée de tout Suisse de ne jamais se courber devant un gouvernement autre que celui de son choix, de ne jamais céder aux tentations, si douces qu'elles puissent être, venant du dehors.

Ce qui nous unit enfin, c'est notre unanimité toujours manifeste quand il s'agit de soulager quiconque souffre. Sur ce point-là nous avons été tous d'accord en tout temps, et même les malentendus entre Suisses allemands et romands n'ont pas pu ébranler ce patrimoine moral commun à tous les Confédérés. Nous avons, durant cette guerre, avec un même élan et une même conviction cordiale, prouvé que les malheureux sont et seront toujours nos amis, parce qu'ils sont malheureux, et nous n'avons fait aucune différence entre le malheur de ceux dont la souche nous est sympathique et de ceux dont elle ne nous l'est pas. Nous avons compris que le malheur n'a pas de patrie, qu'il ne connaît que des refuges, et nous avons mis nos forces et notre honneur à faire de notre pays le meilleur refuge du malheur.

Et je suis heureux et fier de rapporter à ce sujet une bonne parole d'un bon Suisse, du directeur général des postes fédérales, qui me disait, il y a quelques mois, à

¹ Voir C.-A. Loosli, *Schweizerische Zukunftspflichten*, p. 15 et suiv.

propos du service postal en faveur des prisonniers de guerre :

— Je ne reculerai devant aucune dépense et devant aucune peine ; il faut que ce service soit organisé de la manière la plus irréprochable, afin de soulager tous ceux qui s'y confient et afin que l'on comprenne dans le monde l'utilité, la mission et la nécessité des petits pays neutres !

C'est sous l'impression de cette bonne parole d'un Suisse allemand que je veux laisser mes auditeurs.

C.-A. LOOSLI.

IMPÉRIALISMES NATIONAUX

Au moment même où la guerre actuelle allait éclater inopinément, M. Ernest Seillière, membre de l'Institut de France, dont les belles études sur la philosophie de l'impérialisme ont pour la plupart été publiées dans la *Revue des Deux-Mondes*¹, consacrait à Pierre de Coubertin un ouvrage dont les événements ont retardé jusqu'à maintenant la publication. Laissant de côté l'œuvre pratique de celui-ci, à savoir la diffusion de la culture physique, le développement et l'organisation des sports et le rétablissement des Jeux olympiques, dont le vingtième anniversaire venait précisément d'être célébré par les délégués de vingt-neuf pays, réunis à Paris en juin 1914, M. Ernest Seillière s'est borné, comme il l'indique dans un bref avant-propos, à analyser la partie théorique de l'œuvre entreprise depuis 1887 par Pierre de Coubertin. Il la résume par ces mots : *Un essai de réforme morale en France*, et après avoir étudié dans la première partie de son livre la *Pédagogie réformatrice*, et dans la deuxième la *Politique intérieure*, il aborde, dans la troisième, divers problèmes de la *Politique extérieure*. Les extraits dont nous offrons la primeur à nos lecteurs sont tirés de cette troisième partie.

¹ Notamment : *L'utilitarisme impérialiste*, *L'impérialisme démocratique*, *Le mal romantique*, *Mysticisme et domination*, etc.

Avis au Lecteur.

2183

Les retards des communications postales nous ont empêchés de recevoir à temps les épreuves corrigées de l'article de M. Seillière. L'auteur nous faisait observer que la première page, jusqu'aux mots : « regardons autour de nous... » ne s'explique que par les chapitres précédents et que, séparée de ce qui lui donne son vrai sens, elle peut en prendre un autre, contraire à la pensée de l'auteur. Nous tenons à en avertir nos lecteurs, puisqu'il ne nous est plus possible de rétablir les développements nécessaires ni de supprimer ce qui n'a de sens que par eux.

(Réd.)



I

IMPÉRIALISMES NATIONAUX

GRANDS OU PETITS

Le phénomène mental qui, plus que tous les autres, a frappé Pierre de Coubertin et qu'il s'est maintes fois efforcé de mettre en lumière, c'est l'essor du *nationalisme* ou impérialisme national dans le monde depuis cinquante ans. « Ce ne sont plus seulement les jeunes Allemands, a-t-il écrit, mais encore les jeunes Anglais, Américains, Italiens, Grecs ou autres qui désormais sont méthodiquement entraînés à considérer leurs patries respectives comme le foyer de toute lumière, la source de tout progrès, à juger que l'univers n'a vécu, ne s'est amélioré que grâce à leur génie national¹. Et c'est là certes une nouveauté grosse de conséquences pratiques pour un très prochain avenir. »

1. Les actuelles formules de l'impérialisme national.

Bien que nous soyons devenus de la sorte les citoyens d'un univers *follement nationaliste*, écrivait l'auteur de la *Chronique de France* en 1902, la France se croit toujours appelée à fournir d'idées humanitaires un monde qui désormais se passe d'elle. Les théoriciens de l'impérialisme prolétarien lui-même sont allemands ou anglo-saxons depuis un demi-siècle. Nos mystiques sociaux, nos « millénaristes² », toujours rebelles aux avertissements de l'expérience, n'ont point vu combien le monde présent

¹ *L'avenir de l'Europe*, p. 38. — ² *Pages d'histoire contemporaine*, p. 2 et 3.

ressemble peu à celui qu'ils prédisaient, qu'ils escomptaient comme déjà né en 1848 ou en 1871. Et qu'avons-nous donc présentement sous les yeux, sinon « des démocraties casquées, au cœur dur, au cerveau têtue, se disputant la terre avec une âpreté farouche? » Partout avivée, la flamme religieuse vient donner à *leurs ambitieux calculs un caractère sacré*, ajoute ici P. de Coubertin en propres termes, et rarement aura-t-on mieux aperçu combien le mysticisme, recours à l'alliance divine, vient nécessairement, de par les suggestions de toute l'hérédité humaine, surajouter de vigueur et de sécurité à l'impérialisme essentiel de l'être.

Les trônes, que nos rousseauistes mystiques disaient condamnés à si brève échéance, se sont de leur côté consolidés chez les peuples d'avenir parce qu'ils ont renoncé à s'appuyer d'un soubassement nobiliaire, — survivance d'une répartition de forces et de puissance aujourd'hui périmée, — parce qu'ils ont accepté franchement de reposer d'aplomb sur l'impérialisme national, devenu chaque jour plus conscient de ses aspirations conquérantes. En adhérant de la sorte au vœu national, les vieilles dynasties se sont préparé un renouveau de vigueur et de souplesse. Le souverain, à la fois chef d'armée et « chargé d'affaires » économique, a pour mission d'assurer un champ à la production, un débouché avantageux au commerce de son peuple. Pendant ce temps nos rêveurs, modulant des hymnes à la fraternité, à la paix, sur leurs chalumeaux d'idylle, « vont en cortège effeuiller des roses sur le flanc d'un volcan qui déjà frissonne de toute sa masse dans l'aube menaçante. »

Regardons autour de nous plus attentivement que ces extatiques ; voici ce que nous verrons : l'Europe centrale « sous la menace du grand duel entre Teutons et Slaves » ;

les Etats-Unis prêts à reprendre à leur compte les prétentions de l'impérialisme anglo-saxon, en cas de défaillance, d'ailleurs improbable, de l'Angleterre¹, malgré qu'elle soit anémiée par la démagogie ; une Chine à dépêcher ; une Afrique à mettre en valeur ; des chemins de fer qui vont courir de Paris à Pékin, de Vienne à Bombay, du Cap au Caire, de Saïgon à Vladivostok et de Dakar à Zanzibar ! Tels sont les problèmes de premier plan avec lesquels il faut mener de front désormais l'organisation du travail et l'amélioration des rapports sociaux. Au lieu de se disputer rageusement ce que déjà la nation possède, tailler largement sa part dans le gâteau mondial qui échoit en ce moment à l'Europe comme fruit de l'avance culturelle prodigieuse que lui a fait un armement irrésistible : tel est le trop évident conseil de la sagesse ou de l'*impérialisme rationnel*, — ce qui est tout un à nos yeux.

Il est vrai que certains commentateurs du présent spectacle des choses expliquent l'appétit de conquête par l'instinct de la seule conservation de l'être et qu'ils prédisent donc sa disparition aussitôt la conservation de l'homme du peuple assurée. Le Japon, par exemple, n'aurait étendu la main vers la Corée que pour procurer des rizières à sa population surabondante. Mais quand l'abondance universelle régnerait, affirme à bon droit P. de Coubertin, il y aurait encore la « folie de la gloire » : ou, en tous cas, ajouterions-nous, l'impérialisme essentiel de l'être qui, dans l'humanité, se double de prévision expérimentale et qui, par conséquent, n'est jamais pleinement rassasié. Il se préoccupe en effet d'*assurer* sa puissance sur les choses et sur les hommes, alors même

¹ Voir dans la *Revue des Français*, 1909, les articles *Rien de changé en Angleterre*, *Tout est changé en Allemagne*.

qu'il ne peut plus accroître les jouissances matérielles de l'individu. Et l'expérience accrue de la race rend les groupes sociaux du présent plus capables encore de prévoyance sur ce point que jadis. Le recours aux armes pourra donc bien se couvrir de plus spécieux prétextes. Mais y recourut-on jamais dans un autre dessein que de fortifier matériellement ou moralement le groupe social dont on partage les bénéfices ?

C'est pourtant sur la disparition rapide de ce primordial *instinct* — et non pas, comme il le faudrait, sur sa lente évolution expérimentale — que tablent certains pacifistes naïfs. La paix par le désarmement ? Le procédé qui consiste à maintenir la paix en tenant la guerre toujours prête peut être moins logique en apparence, il l'est bien davantage en réalité, si l'on tient compte de la nature humaine véritable, car il n'exige pas une transformation préalable de nos instincts les plus essentiels. N'avons-nous pas vu depuis quarante ans mainte démocratie s'abandonner à ces impulsions *souveraines* qui passaient pour le monopole de l'oligarchie ? Il nous faut donc une France d'épée redoutable et de ferme tenue morale : « Ne craignez-vous pas, a écrit P. de Coubertin en termes lapidaires, que votre renaissance jacobine, agrémentée d'antimilitarisme et d'antireligion, ne prenne l'air bien misérable et bien efflanqué au sein d'un univers où grandissent si visiblement le prestige de l'uniforme et le respect de la prière ? »

2. L'impérialisme britannique et ses problèmes.

Le premier impérialisme national qui ait frappé les regards de notre perspicace observateur, c'est naturellement l'impérialisme anglais que lui révélèrent ses premières explorations morales au delà de la Manche. Dans

l'année même qui vit les débuts de sa campagne pédagogique, en 1887, il put fournir au *Correspondant* une excellente étude sur l'*Ere victorienne*, à propos du jubilé de la vieille reine. Il célébrait comme il convient cette période d'expansion nationale extraordinaire et, parmi les grands Anglais typiques qui présidèrent alors aux destinées de leur patrie, à côté de Palmerston, d'Arnold, de Cobden et de Gladstone, il faisait place au Dr Livingstone, dont la carrière d'explorateur se déroula loin de son pays d'origine et put même sembler perdue pour le monde civilisé au premier abord. Mais en réalité, proclamait le collaborateur du *Correspondant*, Livingstone a été le type le plus héroïque et le plus accompli de ces pionniers de la civilisation blanche que l'Angleterre engendra si nombreux depuis la Renaissance, partisans qui s'en vont à la conquête de l'univers avec le tranquille sang-froid que nous mettons à vaquer quotidiennement à nos petites affaires; il incarna l'homme qui met une fierté farouche à se suffire, qui ne demande rien à personne et ne recule devant aucun obstacle.

Puis venaient, au cours de l'essai significatif dont nous feuilletons les pages, d'intéressantes considérations sur le cadre politique dans lequel s'est préparée pour nos voisins leur incomparable expansion de puissance. Cadre principalement *aristocratique* encore à cette date de 1887 qui semble déjà si loin de nous. Les Anglais méritent-ils véritablement leur renom de peuple *parlementaire*? se demandait leur jeune investigateur français. On pourrait le contester, répondait-il, tant le parlementarisme britannique présente de particularités qui le restreignent et qui le corrigent. Sous une royauté presque privée du droit d'ingestion dans les affaires de l'Etat se dresse un pouvoir très fort vers lequel tout converge et dont on

ne craint pourtant pas d'abus durable, parce qu'il n'est pas inamovible, parce que sa chute peut être poursuivie et réalisée *légalement*. Ce pouvoir est celui du Premier (ministre), c'est-à-dire de l'homme représentatif qui, ayant mené son parti au combat, se trouve au jour de la victoire tout désigné pour en recueillir les fruits, avec les responsabilités corrélatives. Quelle facilité de gouvernement personnel présente en effet à cet omnipotent « Premier » la traditionnelle composition du ministère anglais, avec ses cinquante portefeuilles environ, « les uns en chagrin politique, les autres en veau administratif », écrit spirituellement le publiciste français ; ceux-là seuls entre ses membres faisant partie du Conseil dirigeant que le « Premier » a désignés nominativement et personnellement pour cette fonction gouvernementale !

La Chambre haute lui apparaissait dès lors effacée, apathique, somnolente : il jugeait possible sa transformation complète et son remplacement par une assemblée d'un tout autre caractère, par une sorte de Sénat impérial. Il n'oubliait pas de souligner ces successives extensions du droit de suffrage qui devaient être si grosses de conséquences et qu'avaient réalisées les réformes électorales de 1867 et de 1885, abaissant le taux du cens, substituant la représentation des individus à celle des groupements sociaux ; enfin il signalait un mouvement marqué, bien que très lent encore, vers la centralisation administrative et le développement des attributions de l'Etat. En ce qui concerne la politique extérieure du Royaume-Uni, il notait un souci très vigilant des intérêts du pays, mais des *intérêts immédiats*, et à brève échéance, ajoutait-il avec une perspicacité remarquable. Point de larges horizons ni d'orientations durables : une infinité d'occupations de détail éparpillées sur la surface

du globe ; des alliances qui furent très momentanées, très spéciales pendant le cours de l'ère victorienne et qui, en 1887, demeuraient tout à fait absentes, préparant déjà ce « splendide isolement » dont un ministre dirigeant de la politique britannique devait se faire honneur quelques années plus tard. Alliances destinées à paraître, toutefois, annonçait Pierre de Coubertin ; à aucune des grandes puissances européennes il n'est aujourd'hui loisible de s'isoler de l'Europe.

La question de l'*impérialisme* proprement dit se posait à cette heure sous une forme assez particulière devant l'opinion anglaise, qui depuis longtemps considérait ses grandes colonies de peuplement comme des Etats quasi indépendants déjà et fatalement voués quelque jour à cette totale émancipation dont les Etats-Unis avaient donné le signal et l'exemple. Mais, dès 1887, une réaction très marquée se produisait contre cette façon de voir. Les colonies témoignaient au contraire le désir de se rattacher plus étroitement à la mère-patrie et dans le monde anglo-saxon se dessinait un grand courant fédéraliste auquel P. de Coubertin applaudissait de bon cœur. Il concluait en indiquant, par une ingénieuse image, que chez nos voisins d'outre-Manche l'horizon politique se trouvait chargé non pas de ces nuées à l'aspect menaçant qui roulent en masse les unes sur les autres et recèlent l'orage en leurs flancs, mais plutôt d'une longue bande grisâtre s'élevant régulièrement sur le ciel et ne présentant ni fissure ni lacune d'aucune sorte. On sait que cette bande nébuleuse s'est depuis lors résolue en véritables nuées d'orage. Enfin, au point de vue spécial de l'intérêt français, notre compatriote estimait que cinquante années d'entente anglo-française nous avaient coûté beaucoup de sacrifices à peu près en pure perte, et

il émettait ce vœu que désormais notre amitié avec Albion devînt l'union de deux égoïsmes nationaux pareillement avoués plutôt que la spéculation d'un égoïsme calculateur, tablant sur un désintéressement irréfléchi chez son associé.

Près de quinze années plus tard, revenant dans les colonnes de l'*Indépendance belge* (1900) sur le problème de l'impérialisme britannique, l'auteur de l'*Ere victorienne* envisageait la question sous un angle assez différent déjà. L'impérialisme anglais lui semblait menacer la paix du monde ; il le souhaitait donc plus modéré, plus patient dans ses aspirations conquérantes. La question, écrivait-il, est désormais de savoir si les Anglo-Saxons adhéreront définitivement au *nationalisme* (à l'impérialisme national) dont certaines nations leur présentent l'exemple fâcheux, ou s'ils trouveront en eux la force morale nécessaire pour vaincre l'esprit de domination et de lucre. La lutte est désormais engagée entre deux conceptions bien diverses de leur activité nationale : d'un côté leur parle tout un passé de libre arbitre individuel et collectif, des traditions de légalité et de justice, l'habitude de raisonner les événements et leurs conséquences ; d'autre part on constate chez eux une montée extraordinaire de richesse et de force, des projets séduisants, des entreprises audacieuses, la confiance en soi qu'engendre le succès, *le désir de garder l'avance conquise*. Et ce dernier membre de phrase résume heureusement le conseil de l'impérialisme *prévoyant*, rationnel, qui est le privilège de l'humanité dans la lutte vitale universelle, mais qui est également notre fardeau, puisqu'il enlève à l'effort humain raisonné toute perspective de repos.

3. Le pangermanisme et quelques autres appétits nationaux à l'ouvrage.

L'exemple de l'Allemagne avait été en effet fort contagieux pour l'Angleterre après 1870, car Bismarck recruta plus d'un disciple parmi les hommes d'Etat de la Grande-Bretagne, et Disraeli fut le plus brillant de tous. Pierre de Coubertin n'a pas manqué d'attacher son regard investigateur sur cet édifice spécieux si achevé de mysticisme impérialiste qui s'appelle le germanisme théorique : édifice dressé à grands frais d'érudition et d'imagination par les penseurs et par les historiens de l'Allemagne moderne, au cours de deux siècles d'efforts ; puis ensuite accepté par les hommes d'action de la Prusse comme une opportune justification religieuse de leur intervention militaire dans les destinées de l'Europe centrale.

En 1848, l'Allemagne rêva de réaliser d'un seul coup son unité nationale et sa liberté politique : après son lamentable échec, elle accepta l'unité des mains de la Prusse en payant provisoirement de son espoir libéral un si appréciable service. Au surplus, les victoires des Hohenzollern la confirmèrent dans sa croyance à une force métaphysique alliée, à quelque nouveau Jéhovah, soutien tout-puissant du peuple de son choix. Quand l'empereur Guillaume II parle de son droit divin, remarquait à bon droit P. de Coubertin, il se réclame d'une mission providentielle et d'une inspiration permanente d'en-haut. Il considère son grand-père Guillaume I^{er} comme pareillement inspiré dans le passé et ses mystiques allocutions présentent toujours ce glorieux aïeul comme l'*élu de Dieu*, l'exécuteur des décrets du Tout-

Puissant. Aux yeux de son chef temporel et spirituel, la mission de l'Allemagne est d'ailleurs bien loin d'être arrivée à son terme, puisqu'il lui reste à conquérir le monde, — tout au moins par sa culture supérieure, — et à l'organiser pour son bonheur.

A côté des grandes puissances, et parfois sous leurs auspices, nous voyons présentement les nationalités de moindre importance s'essayer, pour leur part, à l'impérialisme *mystique*, afin d'assurer par là une expansion aussi large que possible à leur appétit de puissance. Voici d'abord l'hellénisme qui possède, comme il est naturel, toutes les sympathies du restaurateur de l'olympisme à l'aurore du vingtième siècle. « Qu'on s'imagine, a-t-il écrit avec esprit, quelle serait notre stupéfaction si notre résident de Tunis nous câblait que des bandes carthaginoises, conduites par un descendant d'Hannibal, se sont emparées de Bizerte ; ou encore si de l'Amérique centrale nous arrivait la nouvelle qu'une armée aztèque a chassé de Mexico, redevenu Tenochtitlan, les soldats de la République mexicaine. » Tel fut pourtant en 1821 l'état d'esprit de l'Europe ahurie en présence de la résurrection des Grecs. Et quel chemin parcouru par eux depuis lors ! Aussi convient-il d'écarter définitivement l'ethnologie allemande d'un Fallmerayer qui donnait surtout des Slaves pour ancêtres aux présents habitants de la péninsule hellénique. Non, la vie grecque actuelle est encore trop marquée de l'empreinte morale athénienne pour que l'hérédité achéenne des sujets du roi Constantin puisse être sérieusement mise en doute. Et ces Achéens réveillés d'un sommeil séculaire sont en train de reprendre, avec un plus heureux succès, les plans impérialistes d'un Périclès ou d'un Thucydide.

L'Espagne n'aura-t-elle pas quelque jour son réveil d'ambition conquérante, moralement appuyée qu'elle est dans le monde par ses vingt-deux filles sud-américaines que les fêtes données pour la majorité du roi Alphonse XIII ont montrées fort bien disposées pour leur ancienne métropole ? L'absorption de Cuba par la civilisation anglosaxonne a rendu à ces diverses nations du centre et du sud américain le sentiment de leur unité ethnique ; et, dans une heureuse formule, P. de Coubertin nous rappelle que « si le roi d'Espagne a moins de *sujets* que ses ancêtres, il a beaucoup plus de *compatriotes*, en revanche » (plus de soixante-dix millions).

Enfin, dans certains corps nationaux, l'impérialisme de race qui sommeille encore pourra bien se réveiller quelque jour. Sans parler du Japon où c'est déjà chose faite, et de la Chine qui nous donnera sans doute avant peu ce spectacle, considérons le grand continent australien. Le socialisme y entrave, pour le moment, tout projet d'expansion conquérante. Mais P. de Coubertin nous avertit qu'un jour ou l'autre cette belle colonie anglaise reprendra la tradition de ses pères. Elle retournera, dit-il, aux vieilles méthodes par lesquelles s'enrichissent largement les nations : elle songera moins au suffrage des femmes, à la journée de huit heures et à la semaine de six jours et demi, elle ne s'inquiétera plus tant de savoir si les chemins de fer appartiendront à l'Etat ou les tramways aux municipalités ; elle témoignera au capital entreprenant une sympathie intelligente au lieu de lui montrer une inepte hostilité ; elle favorisera l'ascension de l'individu doué au lieu de la retarder et de la gêner.

Regardant alors autour d'elle, elle se verra le centre

du monde océanien, entourée de *proies faciles*, ayant à sa portée des douzaines d'archipels heureux, propres aux industries rémunératrices. Elle reprendra tout aussitôt son rêve ambitieux de domination australe. Associant le souci de la fortune accrue à celui de l'égalité réalisée, et le goût des bénéfices commerciaux à celui de la justice sociale, elle s'enorgueillira de voir ses flottes entreprenantes couvrir les flots de leurs sillons fertiles. Nous, Français, ajoute à ce propos l'auteur des *Pages d'histoire contemporaine* en conseiller avisé, soucieux avant tout de nos intérêts dans le Pacifique, tâchons de *profiter de l'entr'acte* ! L'Australie oublie l'heure et s'égare en propos frivoles. *Nous autres, soyons sérieux* ! Tel est, en effet, le langage de l'expérience et de la raison en matière de politique économique, et aussi de politique sociale, quoi qu'en pensent certains démagogues aux trop courtes vues.

II

DES POSSIBILITÉS NORD-AMÉRICAINES

1. Le colon du Kentucky et sa progéniture.

Celui des modernes impérialismes nationaux que Pierre de Coubertin a toutefois étudié avec le plus de persévérance, de clairvoyance et d'opportunité, c'est assurément l'impérialisme nord-américain. Dès 1890, il en avait dessiné les grandes lignes dans son volume sur les *Universités transatlantiques*¹. Cette société nouvelle, écrivait-il alors, veut s'appropriier tout ce que l'univers possède, et, préalablement, s'assimiler du moins *tout ce qu'il sait*. Elle a créé par là dans son sein un état d'esprit qui, sous le nom d'« américanisme », est en train de

¹ Page 235.

conquérir le monde, en effet, et qui nous a déjà modifiés, nous autres Français, bien plus profondément que nous ne le supposons !

Le premier congrès panaméricain venait à ce moment d'être réuni sous l'inspiration de Blaine, secrétaire d'Etat, c'est-à-dire premier ministre du gouvernement de Washington. Les journaux européens avaient vu, dans les débats de ce congrès, un échec pour les ambitions nord-américaines, mais P. de Coubertin était d'un avis entièrement contraire. L'objectif des promoteurs, estimait-il, avait été de faire de Washington pour quelques jours le centre moral du continent américain en y réunissant les délégués de tous les peuples qui se partagent ce continent. Ç'avait été en outre de donner à ces délégués une haute idée de la puissance des Etats-Unis. Or, ce double résultat était pleinement réalisé à l'issue de la réunion. Les congressistes, écrivait-il, ont vu de leurs yeux quelles sont les forces commerciales, militaires, politiques, intellectuelles, de la République *impériale*. On leur a donné des leçons de choses dont ils resteront impressionnés pour longtemps ; et Blaine, leur hôte prévenant, ne désirait pas davantage. Après leur dispersion, ce n'est plus à Paris ou à Berlin que leurs gouvernements respectifs iront chercher des inspirations : c'est à Washington. Ce n'est plus en Angleterre ou en Allemagne qu'ils enverront leurs étudiants ou demanderont des professeurs : c'est à Yale, à Harvard ou à Ann-Arbor. Bref, ce congrès n'a rien fait de ce que l'opinion vulgaire en attendait, mais il n'en a pas moins promu l'Oncle Sam au fauteuil de président de l'Amérique Unie ¹.

Quelques années plus tard, Pierre de Coubertin revenait de façon beaucoup plus approfondie sur ce grave

¹ Page 298.

problème de l'impérialisme nord-américain. Ce fut dans une série d'articles que la *Nouvelle revue* publia de 1896 à 1897 sous ce titre : *La formation des Etats-Unis*. Nous leur emprunterons quelques traits particulièrement suggestifs. C'est en 1803, expliquait l'auteur, qu'un événement capital s'est produit sur le sol nord-américain, événement qui déplaça le centre de gravité des colonies anglaises récemment émancipées et qui ouvrit un horizon presque illimité à leur développement ultérieur. Bonaparte s'étant fait céder la Louisiane par les Espagnols, la vendit alors aux Américains, parce qu'il ne pouvait la défendre contre les Anglais. La Louisiane, c'était le débouché du Mississippi, mais c'était aussi tout son bassin immense et encore inexploré. Jusqu'à ce moment, les Etats-Unis, échelonnés sur le rivage atlantique, avaient constamment regardé vers l'Europe, négligeant leur mystérieux « hinterland. » Mais la population s'étant accrue dans ces Etats strictement maritimes, l'immense bassin du Mississippi commença d'être exploré plus attentivement en vue de sa mise en valeur. Trois Etats venaient de se former qui furent des Etats *continentaux*, écartés de la mer et qui, par conséquent, *ne voyaient plus l'Europe* aussi distinctement que leurs frères riverains. De là l'originalité de leur culture, sur laquelle nous allons insister dans un instant. Ce furent le Kentucky, né en 1792, le Tennessee en 1796, et l'Ohio en 1802. Bientôt se constitueront également l'Indiana, le Mississippi, l'Illinois, l'Alabama, qui tous ressembleront moralement au Kentucky, le premier du type.

En effet, le Kentuckien présenta bientôt un type particulièrement intéressant sur lequel P. de Coubertin appelle notre attention avec insistance. On aperçoit en ce colon, dit-il, « un peu de civilisation virginienne gref-

fée sur un tempérament d'aventurier et de trappeur. Il boit du whisky, joue aux cartes, se bat en duel, spéculé sur les terrains. Mais, par ailleurs, il est accessible aux grands sentiments, très épris d'éloquence et pénétré d'un patriotisme exalté. Admirateur de Napoléon, il conçoit pour lui-même une mission de conquête civilisatrice. Il se nourrit d'immensité et commence d'entrevoir une Amérique *impériale*, assise sur des bases de granit et dominant les deux Océans. Car le Nouveau-Continent est à lui : il le soumettra, le civilisera. L'aigle lui fournit son emblème favori : comme l'oiseau de Jupiter, il vole au plus haut, se réjouit de sa force et regarde le soleil en face. Aussi est-il belliqueux à l'occasion : en 1812, il a poussé à une nouvelle guerre contre l'Angleterre. Il voudrait absorber le Canada et s'étonne grandement que les Canadiens puissent hésiter à devenir ses compatriotes. Il encourage la proclamation de la république au Texas et un peu plus tard la réunion de cette belle province aux Etats-Unis. Il provoque la guerre contre le Mexique et l'invasion de la Californie. » En un mot, pour les terres colonisées dans le Far-West, le Kentuckien est ce que furent pour le Massachusetts les puritains, et pour la Virginie les planteurs : il peuple ces territoires de colons faits à son image ; « il y sème sa graine de « jingoïsme », sa manie de grandeur matérielle qui se traduira plus tard par les maisons à quinze étages de Chicago, surtout par cette perpétuelle assertion de *supériorité* universelle dont les Américains de l'Ouest sont si prodigues et qu'ils expriment dans leur refrain favori : *Nothing equal in the world....* »

Partout, au surplus, dans les Etats de l'Union, l'idéal kentuckien trouvera quelques échos. On rêvera de faire grand, d'amplifier (*magnify*) toutes choses, de déplacer

le centre d'équilibre du monde ; et ces ambitions sans bornes se traduiront par d'infatigables discours, car chacun s'empresse de parler publiquement à l'appui de ses convictions. Les fermiers font des lieues en charrette, par des chemins presque impraticables, afin d'entendre un orateur réputé, et nous allons préciser dans un instant la nature ainsi que les résultats de cette éloquence toute spéciale.

2. Le mysticisme au service de l'impérialisme. Les *revivals*.

En effet, parvenu à cet endroit de son étude, Pierre de Coubertin a trouvé l'occasion d'illustrer par un bien frappant exemple le rôle éminent que nous l'avons vu prêter à la religion rajeunie, dans la genèse des impérialismes récents. « Partout avivée, avait-il écrit, la flamme religieuse donne aux ambitieux calculs des démocraties un caractère sacré. » C'est ce que confirmera pour nous le spectacle des *revivals* qui, interrompus par la guerre de l'Indépendance à la fin du XVIII^e siècle, reprirent de plus belle après l'heureuse conclusion de cette campagne libératrice.

« On appelait *revival*, explique notre historien, une sorte de cyclone mystique qui passait sur les âmes, souvent déchainé par un apôtre de médiocre talent et d'éloquence plus que vulgaire. Qu'on imagine plutôt, dans les solitudes de l'Indiana ou de l'Ohio, une vaste clairière où se trouvent rassemblés plusieurs milliers d'hommes ; les approches de ce campement rappellent les hauteurs d'Epsom au jour du Derby : sous de grandes baraqués hâtivement édifiées, on mange, on boit, on fume et on prie. Au centre de cette agglomération humaine, debout sur une souche d'arbre qui lui sert de tribune, un homme vêtu de noir, le visage pâle, les yeux enflammés, gesticule et pérore :

une foule avide se presse autour de lui, car tous les fermiers du voisinage sont venus là avec leurs femmes chercher des émotions violentes, recueillir quelque révélation d'en-haut. »

La bizarre assemblée subit en effet une sorte d'hypnose assez difficilement intelligible pour nos races plus facilement sceptiques. Ces hommes ne sont nullement des déséquilibrés, encore moins des désœuvrés : ils ont dû pour venir abandonner l'administration de leur bien ; demain ils se remettront à calculer des bénéfices probables et à discuter d'après marchés. Qui le croirait cependant, à les voir en ce lieu, si blêmes, les lèvres serrées, les regards fixes, tandis que leurs femmes, toutes pantelantes, clament avec le prédicateur, imitent inconsciemment ses gestes et, s'il se tait quelques instants, tombent à demi pâmées sur le sol ? Scènes d'hystérie, coups de couteau, adultères, ivrognerie, aucun *revival* ne se termine sans ces incidents significatifs, et nous voilà donc assez près de ces cultes orgiaques ou dionysiaques de l'ancienne Hellade, rénovés sous un déguisement évangélique. Ceux qui les organisent en prennent au surplus leur parti : « La passion religieuse, écrit tranquillement un pasteur méthodiste à ce propos, entraîne à sa suite toutes les autres passions. Vous pouvez difficilement soulever la première sans exciter en même temps ses voisines. » On n'en fait pas moins l'*œuvre de Dieu* en suscitant ces émotions mélangées dans les âmes. Et il est certain que les impulsions subconscientes de l'homme, tonifiées par l'illusion mystique, peuvent produire des résultats sociaux excellents dans le cadre rationnel de la morale chrétienne.

Le *revival* dure huit jours, quinze quelquefois. Ce sont les plus riches parmi les auditeurs qui se lassent les

premiers : ils songent à leur blé qui attend la faux, à leurs défrichements qui les réclament ; ils donnent le signal de la dislocation. Mais le camp se dépeuple lentement, quelquefois au bout de trois semaines les tentes sont encore dressées et l'éternel sermon se prolonge. Quel est donc l'attrait de cette prestigieuse homélie ? Si vous y prêtez un instant l'oreille, vous étranger venu en curieux et non pas en élu, vous ne saisissez rien autre chose que des arguments désolants de banalité, des développements sans forme et sans portée. Les phrases se déroulent avec une creuse abondance qui déconcerte : mots sonores, pléonasmes sans fin, images uniformément sombres et menaçantes. Ainsi s'expriment sur le papier les praticiens de l'écriture automatique qui laissent libre cours à leur activité mentale subconsciente, imprégnée des représentations du mysticisme chrétien et des formules traditionnelles du vocabulaire ecclésiastique. La violence en est toutefois le plus distinct caractère, violence dans les attaques contre le siècle, dans les accusations contre l'humanité. Cela est absolu, véhément, exagéré, formulé en langage biblique, c'est-à-dire emprunté aux portions impérialistes et guerrières des livres sacrés.

Or ces choses se passent dans un pays plus éclairé, plus instruit que l'Europe, dans un pays qui donne chaque jour les preuves de son magnifique bon sens, remarque une fois de plus P. de Coubertin après cette vivante description. Il y a donc dans l'âme américaine une obscure nostalgie, un vide qui veut être comblé, une aspiration qui veut être satisfaite. Cette aspiration, c'est la soif d'une rénovation religieuse dont la libre Amérique apporterait à toutes les nations le bienfait. Ce Kentuckien, dont nous avons indiqué plus haut les rêves de grandeur, n'a pas tardé à proclamer que non seulement

il était appelé à porter la civilisation chrétienne jusqu'aux rivages du Pacifique, mais encore à doter l'univers d'une nouvelle formule sociale, gouvernementale et *religieuse*. La constitution du mormonisme, qui a été le résultat le plus retentissant des *revivals*, fera comprendre ce que bien d'autres mystiques transatlantiques ont rêvé sans avoir le talent de le réaliser. Cette fois, au prédicateur de la secte, Joe Smith, un grossier visionnaire, s'était associé Brigham Young, un organisateur génial et un législateur sans scrupules, qui a mis sur pied une société viable au prix des plus larges sacrifices consentis aux passions humaines, ainsi qu'on le sait. Young n'ignorait pas que le paysan gallois, le tisserand du Lancashire, le petit commerçant londonien vers lequel il envoyait des missionnaires afin de recruter sa Jérusalem nouvelle, associaient des instincts secrètement licencieux à une certaine retenue extérieure et qu'en leur présentant comme appât la polygamie autorisée par décret spécial de la Divinité en faveur de ses élus, il était certain de les attirer nombreux dans les parages du grand lac Salé.

Au total, conclut Pierre de Coubertin, le mobile de pareils élans mystiques n'est pas difficile à mettre en évidence. Nous avons dit qu'en prenant conscience de leur avenir économique les Américains s'étaient accoutumés à envisager une rénovation générale de la société humaine dont ils seraient les initiateurs et les artisans par décret spécial de la Divinité. Révolutionner les lois économiques de la production, corriger la politique traditionnelle des monarchies séculaires, innover en matière administrative et sociale, tout cela ne leur parut point suffisant pour affirmer leur jeune puissance. Il fallait encore qu'un autre Evangile vînt se substituer par leurs soins à celui dont la Galilée entendit jadis les accents.

Mais l'Évangile fut une révélation divine en son essence. Quelle retouche humaine ne l'amoindrirait pas ? Qu'à cela ne tienne ! « Une seconde révélation interviendra donc. Une fois de plus, Dieu saura se manifester à l'homme : il y aura un deuxième avènement du Christ ; un deuxième peuple digne de ce choix sera *élu pour guider le monde*. » Nous avons naguère étudié une très spirituelle esquisse de M. Paul Adam qui mettait dans un bien amusant relief cette typique disposition de l'âme américaine ¹.

On a donc rarement vu des chrétiens professer avec autant de franchise que l'Écriture sainte n'est pas définitive, que ses préceptes ont un caractère provisoire, qu'il est possible d'aller plus loin et plus haut. Nous venons d'indiquer que les Américains n'ont pas été plus haut, car l'Évangile de Galilée mettait soigneusement ses auditeurs en garde contre le mysticisme sans nuance, brutalement exclusif en ses prétentions d'alliance surhumaine, insuffisamment contenu dans ses revendications de puissance par l'expérience sociale et morale de l'humanité capable de progrès. N'est-ce pas cette prudence dans la conviction mystique que conseille ce passage de l'Écriture où le Christ avertit ses fidèles d'avoir en méfiance les *faux* prophètes, tous ceux qui, dans la suite des temps, annonceront en vue d'un intérêt personnel sa venue prochaine ? « Si l'on vous dit : Le voici devant la maison, ne sortez point pour le voir ! » Or les Américains sortirent à tout bout de champ pour voir le Messie avec la simplicité d'un peuple jeune, écrit spirituellement P. de Coubertin. Prenant leurs désirs pour la réalité, ils s'imaginèrent trop souvent sur les plus médiocres

¹ *Le rail du Sauveur*. Voir notre volume *Mysticisme et domination*. Paris, Alcan, 1913.

indices qu'ils avaient enfin rencontré le Sauveur. L'hérédité contribuait à les orienter vers ce mysticisme naïf. De l'époque puritaine avait survécu pour eux l'usage des discussions théologiques, des longs entretiens sur l'origine et sur les fins dernières de l'homme, sur la prédestination et sur la vie future. Le protestantisme, réservé à des destinées si rationnelles, n'a-t-il pas été un mouvement nettement mystique à son origine avec Luther ? Dans la Grande-Bretagne il s'est développé plus mystique qu'en tout autre pays par suite des dispositions de la race : les passagers du *May Flower* étaient des illuminés opiniâtres, des rebelles à la conception plus organique de la religion réformée qui commençait, en leur temps, à triompher dans les grands Etats de l'Europe.

3. Le messianisme yankee.

La guerre de Sécession fut une formidable crise qui menaça l'unité de la grande république nord-américaine, secousse qui interrompit pour quelques années le rêve grandiose dont nous venons de dessiner les grandes lignes. Mais la paix conclue, la prospérité revenue, ce rêve a repris son cours avec plus d'assurance encore que par le passé. D'une main très ferme, P. de Coubertin en a dessiné pour nous les contours :

« Depuis ce matin radieux où la brise en dissipant les brumes du Mississipi permit à l'Américain d'entrevoir les horizons ensoleillés de son domaine immense, le sens de la grandeur s'est éveillé dans son âme. Grandeur matérielle tout d'abord, et c'est pourquoi ce peuple a voulu reculer ses frontières, cueillir le laurier du conquérant, grossir sans fin ses richesses. Mais les colons ses ancêtres avaient prétendu s'acquérir une autre grandeur, la supériorité morale, et, peu à peu, leur dessein fondamental s'est de nouveau fait jour à travers les

préoccupations de leurs descendants. Ceux-ci reviennent à l'idéal puritain en l'élargissant : ils entendent construire la nation modèle, la nation qui résoudra les grands problèmes, fera l'accord des âmes et redressera les injustices du sort. »

Prenez plutôt, insiste notre guide, prenez l'Américain le moins accessible aux exaltations du chauvinisme, le plus égoïste, le plus sceptique de tous : vous découvrirez néanmoins en lui cette conviction que l'Amérique est le porte-flambeau de l'univers et qu'elle possède dans ses sentiments civiques l'antidote pour toutes les maladies sociales qui la menacent. De là à vouloir frapper sur toutes choses l'empreinte américaine, il n'y a plus qu'un pas, n'est-il pas vrai ? L'Amérique, c'est donc chose convenue pour ses fils, rajeunira les arts, éclairera la philosophie, créera la sociologie véritable, fécondera la littérature, développera la science et surtout reformera la religion. A toutes ces choses, elle veut d'ailleurs travailler sans délai et sa résolution s'inscrivait naguère en lettres gigantesques sur les édifices de cette colossale exposition de Chicago, un naïf et puissant poème d'ambition nationale.

Que de grandeur en effet dans cette naïveté, pour qui sait la comprendre ! Depuis le moyen âge extatique, on n'avait jamais vu l'âme humaine aussi fermement assurée d'une surhumaine alliance, aussi certaine d'avoir une réponse prête pour toutes les questions, une solution pour toutes les difficultés de la vie en commun des hommes. Bien d'autres peuples ont cru et croient encore à leur mission dans le monde, mais, s'ils en exagéraient la portée, ils acceptaient le plus souvent d'en spécialiser le caractère. Ici, rien de tel ! L'américanisme serait une rénovation générale, un point de départ nouveau : c'est

tout un *credo* que des millions d'hommes ont quotidiennement sur les lèvres et seraient prêts à confesser au besoin au prix de leur sang. Nous avons vu pourtant que le germanisme ou le socialisme ont à peu près les mêmes prétentions, parce que le progrès de l'esprit humain leur sert à perfectionner, à élargir les formules mystiques par lesquelles ils appuyèrent de tout temps leur effort individuel ou collectif vers la puissance.

Dans une étude intitulée *Roosevelt et Tolstoï* qui figure dans ses *Pages d'histoire contemporaine*, Pierre de Coubertin a précisé de façon intéressante les actuelles tendances de l'impérialisme nord-américain. Il s'est montré respectueux pour le grand écrivain romantique russe qui prétendit à renouveler le monde par la bonté plutôt que par la justice. Mais il a bien discerné néanmoins sa nature de visionnaire génial quand il a écrit de lui : « Quiconque étudie le grand cyclone mystique qui, maintenant à son déclin, secoua si rudement, il y a trente ou quarante ans¹, l'Ouest américain, se rend compte que Tolstoï aurait pu naître à Omaha tout aussi bien qu'à Moscou. Il aurait plus parlé et moins écrit, voilà tout.... Son œuvre eût été plus violente et moins artiste : mais aucune divergence essentielle n'aurait séparé la doctrine de la prairie de l'évangile de la steppe. »

Quoi qu'il en soit, l'impérialisme américain s'est tourné vers d'autres méthodes de domination que le tolstoïsme, car c'est un tout différent langage que parle Roosevelt, lorsqu'il enseigne ses compatriotes en ces termes : « Ne t'abandonne pas ! Ne dépose pas ton *harnais de combat* ! » Le colonel des *Rough Riders*

¹ Toutes ces citations sont tirées d'écrits datant de douze à vingt ans environ.

n'admet point que l'humanité soit transformable jusqu'à permettre à l'individu de dédaigner la force matérielle et d'oublier ce code de l'honneur dont les origines sont si essentiellement militaires. Il ne croit pas au progrès social réalisé par la seule bonté. La lutte lui apparaît au contraire comme un indispensable outil de perfectionnement pour notre imparfaite nature. Que vaudrait, dit-il, une nation sans arsenaux et sans soldats, sans ambitions ardentes et sans volonté de puissance, sans passion et sans orgueil ? Tous ces aiguillons de l'effort demeurent nécessaires à la marche en avant de l'humanité, car nulle transformation psychologique profonde n'est encore intervenue qui permette aux aspirations nobles de faire taire définitivement les instincts brutaux, à l'idée pure d'ignorer le fait trop patent, à l'homme d'oublier en soi l'animal.

« Les hommes du siècle dernier, troublés par de précieux conseillers, ont hésité entre leur pesante armure d'hier et leur rêve d'amour pour demain. Beaucoup se sont décidés pour ce rêve et ils ont alors soutenu que l'heure avait sonné du grand changement tant souhaité dans la nature humaine et dans l'organisation des sociétés. Mais voici que la plus grande république du monde sonne à nouveau la vieille fanfare des âges de fer et proclame une fois de plus la dure loi des contraintes armées. La cité fraternelle recule vers des horizons indistincts. Bon gré, mal gré, il faudra se battre encore ¹. »

Conclusions.

Aux tendances actuelles de l'impérialisme national qui demeure si évidemment agressif et guerrier, comme aux insuffisances de l'éducation publique française et aux

¹ *Pages d'histoire contemporaine*, 1905.

périls engendrés par le romantisme social dans l'âme nationale, Pierre de Coubertin a cherché de son mieux les correctifs désirables. En moraliste de bonne volonté, il entend concourir pour sa part à l'évolution de l'impérialisme essentiel de l'être vers des méthodes de lutte toujours plus rationnelles et plus soucieuses des répercussions à longue échéance, — évolution qui doit être le résultat de l'expérience sociale sans cesse enrichie de l'espèce.

Il a placé sa confiance dans la culture précoce du caractère, nous l'avons déjà vu, puis pour les années de jeunesse dans la culture de l'esprit départie par les universités. Fidèle à ses prédilections psychologiques, il a souhaité ces universités autonomes, soustraites aux influences trop directes de l'Etat, si souvent asservi lui-même de nos jours aux intérêts mesquins d'un parti. L'action de ces grands corps enseignants sur la vie nationale pourrait alors devenir considérable, à son avis. Dans leur sein s'amalgament les traditions et les espérances, les passions et les préjugés d'où se dégage enfin ce code de philosophie pratique auquel la nation conformera pour quelques années son activité vitale. Nulle part l'esprit de tradition et l'esprit de nouveauté ne se combinent de façon plus intime : traditions qui assurent entre étudiants la camaraderie cordiale ; nouveautés qui les séduisent puissamment, parce que l'avenir appartient à la jeunesse, qu'elle en espère tout et n'en craint pas grand' chose.

Dans ces enceintes privilégiées où le savoir est cultivé pour lui-même, un nationalisme légitime devra, selon lui, se compléter d'un internationalisme prudent : non pas, certes, de cet internationalisme utopique et révolutionnaire dont les revendications prématurées vont pré-

cisément à l'encontre des desseins qu'il affiche, mais d'un internationalisme clairvoyant, qui observe sans parti pris le spectacle du monde et qui accepte franchement la leçon des faits. Pas plus qu'aux individus il n'est sain aux groupes nationaux de vivre solitaires, de s'enfermer dans quelque grande muraille chinoise contre les influences ou les suggestions du dehors. A tout être vivant il est bon de se connaître, et, pour se connaître, de se comparer.

L'université aide à composer et à répandre en chaque pays la légende nationale, le poème de mysticisme impérialiste qui appuie ensuite les entreprises conquérantes du groupe national. Or ces légendes-là empiètent nécessairement les unes sur les autres en attendant qu'elles se heurtent de front. Comment ne serait-il pas utile d'examiner celle du voisin, de savoir sur quels arguments plus ou moins spécieux il en appuie la légitimité prétendue et de quels événements il en espère la réalisation plus ou moins prochaine? Les espérances du pacifisme ne pourront se réaliser un jour que par la mutuelle interpénétration de ces légendes, par une vue plus claire des intérêts lointains de l'humanité unifiée par la culture. L'idée de paix est une idée de raison au premier chef, mais un peu de passion n'est pas inutile pour en faire une idée-force, selon l'expression chère au philosophe Fouillée; et la jeunesse est l'âge de la passion généreuse.

ERNEST SEILLIÈRE,
de l'Institut de France.

LES GARDIENS DU BLÉ

L'usine à gaz ferme l'horizon de sa façade en ciment, barbouillée de suie, de sa cheminée rose, de sa tour tronquée à la base, rentrée en elle-même comme un télescope ; à côté, comme un ballon à moitié dégonflé, le réservoir est emprisonné dans sa cage de fer. Derrière, on aperçoit dans la verdure les premières maisons de la ville, et la flèche svelte d'une vieille église. Du côté opposé, c'est la petite ville, aux maisons trop hautes, trop neuves, qui surmontent l'écheveau métallique des lignes, les plates marquises de la gare, et ces longs entrepôts bruns. Les signaux tendent leurs bras courts et maigres au-dessus de la passerelle rigide, et la goutte claire des lampes à arc pend au bout des lampadaires recourbés comme une herbe. Près des hangars de bois, qui ont sous leur grand écriteau blanc l'air d'abandon, d'inachèvement propre aux constructions incomplètes, la boulangerie coopérative, plus dorée qu'un pain dans la clarté du soleil couchant, devient une sorte de palais industriel qui jette sur le talus ses deux ponts-levis. Quelques maisons pauvres et humbles, à côté d'une école cossue, remplissent la cuvette de roseaux et d'herbages montant jusqu'à ce mur et à ce bois qui la ferment d'une ligne oblique. Et le mur du Jura délimite

au couchant, d'un beau trait rectiligne, le plateau ondulé de Renens.

Une locomotive halète, crache avec son sifflet une haleine blanche qui se mêle aux noires volutes de sa fumée. Elle tire péniblement sur la côte les wagons carrés et plats, bruns, noirs ou blancs, avec des lettres en couleur et des marques de pays étrangers, et ces catafalques sous des bâches sombres. Les cymbales de la plaque tour-nante retentissent longuement. Les roues grincent dans un trille strident de chanterelle en acier. Deux ou trois sifflets alternés répondent au son d'un cornet ; il y a un brusque décrochement de chaînes, le heurt sonore des tampons, et c'est une longue secousse se propageant dans ces noires vertèbres, les disloquant soudain ; puis l'énorme reptile, tronçonné, se tient immobile. Après tout ce fracas, le silence surprend, inquiète, mais les cris et les sifflets se succèdent, avec impatience, parce qu'un disque tarde à s'ouvrir. Lancée comme un cheval de course, une locomotive se précipite. Des hommes accrochés à son flanc, leurs blouses gonflées, le visage tendu en avant comme les figures sculptées à la proue d'un navire, s'élancent vers un point inconnu. Et soudain cette force est domptée, cette vitesse maîtrisée ; de la locomotive arrêtée en plein élan, et encore trépidante, un homme descend et, le poing sur la hanche, porte à ses lèvres, comme un héraut, le cornet de laiton qui pend à son épaule.

Dans cette agitation, dans ce bruit incessant, les tentes grises alignent leur campement indien. Ce sont de larges tentes, comme de petites maisons de toile, mais pleines, une avenue silencieuse de tombeaux que gardent les sentinelles. Le vent soulève les draperies de toile goudronnée et fait claquer les cordes dans les œilletons de cuivre.

Les sacs de froment et d'orge sont empilés sous ces bannes, comme les trésors de l'avare. Et c'est bien, dans ces jours mauvais, le trésor le plus précieux que ce grain blond qui a coulé sur le charbon de la voie.

Tout le jour, les hommes demi-nus ont porté les sacs sur leur nuque ruisselante. Leurs bras d'athlètes s'arrondissaient pour tenir en équilibre, comme une amphore, la pesante charge. Et la planche flexible, par où ils atteignaient le sommet de la pile, se courbait en arc sous leur poids. Du même geste et de la même cadence, leurs frères d'Egypte ont rempli pour les années de disette les greniers de Joseph, l'intendant hébreu. Rien n'est plus primitif que le labeur humain dans le décor géométrique de l'industrie la plus perfectionnée et la plus moderne.

Cette guerre étrange, si ordonnée et si imprévue, si brusque et si lente, qui associe aux engins les plus scientifiques de destruction les armes les plus élémentaires, révèle chaque jour ces saisissants contrastes de la vie. Dans notre pays de paix armée, de périlleux équilibre, le jeu obscur de l'organisme vital apparaît. La souffrance, où le malaise nous avertit ainsi du travail inconscient de la digestion, ou de la circulation du sang, lorsque nous sommes malades.

Qui se préoccupait communément en Suisse de cette question de la nourriture ? Le plus grand nombre laissait volontiers aux économistes et aux socialistes le soin d'appliquer ce qu'on appelait avec dédain la politique du ventre. Aujourd'hui, il n'est pas de souci plus immédiat que le ravitaillement de cette forteresse assiégée, ou plutôt investie, de tous côtés. Chaque ménagère sait que son pain ne vient pas des champs étroits qu'elle a vu mûrir autour de sa ville ou de son village. La terre des

montagnes ne produit pas assez de froment. Pour son pain, pour son charbon, pour toutes les matières premières, notre petite nation est tributaire des nations voisines, qui toutes sont en guerre. On a rempli tous les entrepôts, tous les greniers; ils n'ont pas été suffisants et c'est pourquoi on a dressé ces tentes, près de la gare des marchandises.

On a levé les hommes du landsturm pour garder ces approvisionnements. Ils ont remis en maugréant leur uniforme. Ce service n'a rien qui flatte le goût inné du prestige militaire. Les paysans ont dû quitter leurs foins, avec la crainte de perdre leurs chevaux à la prochaine mobilisation; les citadins ont laissé leur bureau, ou leur magasin, en regrettant leur livre de comptes, leur vie méthodique et active qu'il faut échanger contre la fatigante oisiveté des factions. On leur a dit jadis que le poste de sentinelle était un poste d'honneur. C'est une convention militaire, en temps de paix. Le danger crée l'honneur, et il n'y a pas de danger, immédiat du moins, dans cet exercice de patience et d'attention.

Ils connaissent pourtant un ennemi, et le plus redoutable. L'ennui est là qui les guette. Il est au cantonnement, étendu avec eux sur la paille, il marche invisible au milieu de l'escouade, lorsqu'elle entend répéter sous la flamme de midi :

— Pas cadencé. Gauche, droite.

L'ennui monte ce soir du marais, comme ce brouillard qui, mêlé à la fumée des trains, prend dans son réseau la boule rouge du soleil.

C'est une haleine pestilente et fétide, comme l'âcre odeur du charbon, de la sueur humaine, de l'hôpital et de la misère, le gaz entêtant d'une combustion imparfaite. Ils connaissent cet empoisonnement, tous ceux qui

sont en armes sans combattre, tous ceux qui attendent. Plus d'un, s'abandonnant à ce délire, aux rêves abominables de cette fièvre, est arrivé à la limite du suicide. Qui connaîtra les drames secrets, en arrière de la frontière ou dans l'ombre des forts, les désespoirs de l'âme humaine luttant contre l'implacable machinisme qui la réprime, contre un dur formalisme, incapable de dissimuler l'inaction forcée ? Tragique désœuvrement d'une armée qui a toute la fatigue, tout le découragement, tout le dénuement de la guerre, sans le risque.

L'homme est seul devant une pile de blé. Il porte son fusil, selon l'ancien règlement ; en huit jours, un homme de quarante ans ne change pas un geste qu'il a appris et qui est devenu une habitude. Il a devant les yeux ce paysage de banlieue et il ne le voit plus. Il y a trois cerisiers au bout de ce jardin potager, et deux corbeaux enroués, toujours les mêmes, se poseront demain sur la branche sèche du faîte. Il a trop vu ces champs, ces maisons ordinaires, ces rouleaux de papier-toile sur les rails. Il regarde au dedans de lui-même. Il compte les minutes, comme au début il a compté les jours et les semaines.

L'ennui monte du marais, avec l'ombre, avec le silence. Tous les chants d'oiseaux se sont tus ; il ne reste dans l'herbe que cette palpitation sonore, les grelots des grillons que chaque pas met en branle comme un collier de percheron. Des passants s'éloignent en chantant sur la route ; les voix s'unissent et s'entre-croisent, en un *iodel* vif et langoureux à la fois.

— Alléluia. Alle-lu-i-a !

Des salutistes psalmodient sur un mode populaire, et ce chant de soldats, bien cadencé, diminue, se tait subitement. Le bruit des trains s'est apaisé, et comme un feu d'artifice permanent, toutes les lampes de la gare ont

allumé dans le ciel rouge leurs étoiles jaunes et bleues. A ras de terre, les lanternes des signaux dessinent de leur clarté rousse le tracé des voies.

L'homme est dans le noir et dans la solitude, près de ce campement mystérieux. Il se demande pourquoi il est là, quelle est son utilité, tandis que son travail, sa famille l'attendent à la maison? Les minutes lui apparaissent plus lentes et plus lourdes, étant plus obscures. Le temps s'arrête de couler comme le cœur de battre. Il y a une pause soudaine dans le rythme de la vie, dans cet universel mouvement que nos sens ne perçoivent jamais, sauf dans ses arrêts apparents.

L'âme ne perçoit-elle sa liberté, l'essence même de la vie, que dans la douleur de la contrainte?

Il rêve.

Là-bas, on se bat pour de la terre, et des villages et des villes. Les uns détruisent, les autres défendent. Que défend-il ici? Il a une cartouche dans son fusil pour empêcher l'ouvrier et le pauvre de s'approcher de ces sacs, de se baisser sur cette manne tombée entre les rails. L'ouvrier et le pauvre de son pays, peut-être....

Ils ont lu, dans la salle de gymnastique, un article de journal qui accuse la Suisse de faire la contrebande au profit de l'Allemagne. Ils en ont discuté avec passion, les renseignements ayant l'air exact, et leur défiance s'est éveillée, toujours à l'affût de leurs confédérés dont ils savent les sympathies. Ils ne sont pas tendres pour les louches entremetteurs qui compromettent le renom et la sécurité du pays.

Roulet, qui est contrôleur des denrées, hausse les épaules :

— Oui, la censure frappe les journaux, et on assomme d'amendes les fabricants de cartes postales. Mais ceux

qui gagnent gros en vendant aux Boches les provisions des Alliés, personne ne les inquiète. C'est comme ceux qui fraudent en grand. Et c'est leur faute, si tout renchérit et si tout augmente.

Corboz, le négociant, qui achève une lettre sur la table près du poêle, ajoute rageusement :

— C'est comme leurs majors qui ne veulent pas du trust avec l'Angleterre. Qu'ils s'occupent de leur règlement militaire et qu'ils nous laissent libres de négocier avec qui nous voulons !

Il en a encore parlé en prenant la garde avec Sautier et Josseron. Le doute est entré dans sa tête de commerçant honnête et il ne peut plus l'en chasser. Pourtant l'évidence lui crie que le gouvernement a créé le monopole pour supprimer la contrebande des particuliers. Il est hanté par ces wagons de riz qui ont été ravitailler l'Allemagne. Il y a assez de négociants allemands en Suisse pour expliquer ce mépris des engagements. C'est la guerre. Mais l'appât du gain, les sympathies de race, ne rendent-ils pas la moralité commerciale aussi élastique que la neutralité ?

Il imagine une combinaison, un complot. Sans le charbon de l'Allemagne, la Suisse ne peut avoir ni chemins de fer, ni gaz, ni industrie. Ce sont ses fabriques arrêtées, mortes. Les wagons apportent chaque jour l'antracite de la Ruhr ou de Belgique ; ils sont là dans la gare des marchandises à côté des wagons de blé français. L'échange n'est-il pas si simple ? Ainsi, la Suisse aura la nourriture et le chauffage. Et l'Allemagne insinue le marché, avec cette bonhomie du plus fort. Rien ne l'oblige à livrer son charbon, si la Suisse s'associe au blocus des Alliés....

Il compte les piles et les sacs qui composent ces piles.

Sont-ils accumulés, ces sacs, pour le meunier et le boulanger qui en fera le pain de sa femme et de son enfant ? Ils s'en iront peut-être, malgré les sentinelles, vers le grand pays plat pour les professeurs à lunettes d'or, pour les blondes femmes grasses, et les fillettes qui ont une tresse couleur de paille, et les soldats rasés sous le casque.

L'homme lutte faiblement contre le mauvais rêve. Le sommeil le prend traîtreusement par derrière les épaules ; c'est comme un bras doux et frais de femme posé sur sa nuque. Il serre le bois lisse de son fusil, et il sent sous son pouce le froid du bronze. Il trébuche sur les traverses du rail. L'ennemi est en lui, et il va être vaincu.

Une voix le fait tressaillir :

— Sentinelle numéro quatre.

Il se demande s'il rêve encore. La voix l'appelle de nouveau :

— Sentinelle, numéro quatre !

Sa première idée est que l'officier de garde fait sa ronde. Mais pourquoi le préviendrait-il ? Sans doute, le grand Josseron qui bégaye, aura eu peur de son ombre près de l'entrepôt. Mais la voix est venue du côté de l'usine à gaz, près des wagons vides où Sautier est sentinelle.

— Halte, qui vive !

Un pas lourd a fait grincer les pierres du ballast. Il voit une silhouette sur le fond sombre, et c'est la voix de Sautier, un peu émue, qui répond :

— Pas de blagues ! C'est moi. Je venais voir si tu dormais. Tu ne m'as pas entendu ?

— Qu'est-ce qui t'arrive, mon vieux ?

— Il y a là-bas un homme dans le buisson.

Sautier est un cafetier tranquille, réfléchi et peu loquace. Il est déjà de la race de ces Jurassiens calmes et obs-

tinés. L'autre jour, il a protesté, au nom de sa section, contre un pas cadencé trop prolongé. Il a payé de vingt-quatre heures son dévouement à la communauté qui, dès lors, n'a plus été inquiétée. Il ne manifeste ni crainte, ni surprise. Il dit :

— Je ne l'ai pas vu, mais on entend quelque chose dans le buisson. C'est Roulet, de l'autre pose, qui m'a dit comme ça qu'il avait vu un homme s'approcher de la voie, à travers le marais. Il s'est caché et on ne l'a pas revu. Mais il y a un gilet bleu accroché à une branche du buisson.

— Ecoute.

Il vient du marais un drôle de bruit, comme un bref gloussement, un claquement de langue. Sautier a baissé la voix.

— Tu entends le serpent ?

De nouveau ce léger bruit de fouet sonne dans les roseaux.

— Tu entends maintenant ? C'est la couleuvre qui imite la grenouille pour l'attirer.

L'embuscade du serpent dans les herbes assimile la guerre des bêtes, la guerre de ruse, à cette autre guerre dont s'enorgueillissent les hommes. Partout le danger menace les existences. Partout il y a guet, violence et trahison. Mais les deux hommes se sont approchés du fourré ; Sautier parle maintenant à voix basse :

— Je suis déjà descendu et je lui ai crié de sortir. Et il semble bien qu'il n'y a personne. Mais on a marché tout à l'heure ; peut-être y a-t-il une bête. Ecoute encore.

Quelque chose glisse entre les feuilles, renard ou lièvre, quelque chose qui fuit rapidement, invisible, mystérieux.

L'intérêt passionné de la chasse les retient immobiles sur le talus. Toutes les choses ont pris, à leurs yeux, une

précision extraordinaire, malgré l'obscurité de la nuit sans lune, à laquelle ils sont accoutumés. Le grand espace d'herbe est d'une singulière pâleur. Un long grondement annonce l'express, qui fait trembler le sol, et la clarté brutale des vitres découpe des carrés lumineux le long de la voie. Le buisson a surgi des ténèbres d'un vert aigu, d'un vert artificiel, mais aucune forme humaine ne se dissimule dans le noir des branches enchevêtrées.

Ils veulent, néanmoins, qu'il y ait quelqu'un. Cet ennemi inconnu justifie leur présence, les dédommage de tant de vaine attente. Ils le voient se glisser entre les wagons, pour dérober un sac dans la pile. Ils lui donnent presque un visage, et leur cœur frémit d'impatience, quand le vent ébouriffe, d'un frisson rapide, les feuilles du buisson. Mais le claquement d'un œillet de cuivre sous la corde d'une bâche imite parfaitement le sabre de l'officier de ronde. Ils se séparent et reprennent leur faction, chacun au coin de sa pile.

La nuit peut étendre autour de lui son silence et sa séduction, le Chariot rouler au seuil des demeures célestes, il ne songe plus à la contrebande de guerre, ni à ses scrupules d'humanité, l'homme repris et dominé tout entier par la consigne. Il tient son fusil, prêt à tirer, l'ennemi est là tout près, qui en veut à ces sacs confiés au gardien responsable. La sentinelle guette chaque mouvement des herbes, chaque murmure de la nuit, comme si sa vie était le prix de cette attention. L'ennemi n'est redoutable que lorsqu'il est irréel, cet ennemi que tout homme porte en lui comme le souvenir des terreurs enfantines, cet obscurcissement qui sera une fois la mort. L'homme ne compte plus les pesantes minutes : le temps se précipite comme le battement de son cœur. Ce sentiment d'immobilité et de vide s'est transformé

en celui de la vie, de l'action réprimée et prête à bondir. Sa volonté le tend comme la bretelle de son fusil sur lequel sa main s'alourdit, près de la gâchette.

Il ne voit plus cette nature étendue à ses pieds et paisible comme un dormeur, terrassé par le sommeil après une dure journée. Il ne songe plus qu'au plaisir du danger. Il n'est plus le témoin passif et pacifique d'un paysage mort, mais l'acteur principal d'un drame qui est celui de l'Europe entière.

Et ce drame individuel n'est qu'illusion. Aucun voleur de grain n'a surgi de l'ombre, où, comme une goutte tombe dans une flaque, sonne l'appel du serpent. Fiction d'un camarade nerveux, illusion de la nuit, il n'y a rien, rien que le vent mou dans les feuillages.

Quelqu'un s'avance le long des piles. Sautier s'impatiente et dit avec mauvaise humeur :

— Qu'est-ce qu'ils attendent, les autres ? Ils ont déjà dix minutes de retard. Ils ont dû s'arrêter en route.

Ce supplément de faction les exaspère, et ils passent sur cet ennui leur mécontentement d'avoir été dupés par leur sens. Ils accueillent froidement leurs camarades, et Sautier leur laisse avec la consigne, en échange du mot de passe, cette dernière recommandation :

— Surveillez bien le buisson ; on a vu un homme qui se cachait.

Ils ont ainsi dégagé leur responsabilité. Et la baïonnette remise au fourreau, les trois sentinelles silencieuses s'en vont le long du talus, vers le cantonnement chaud, vers le sommeil.

Ce n'est pas leur faute si une autre sentinelle, cette nuit, a tiré sur une ombre, dans le buisson.

RENÉ MORAX.

LA FIN D'UNE GRANDE VIE

EMILE OLLIVIER

Ceux qui ont lu, dans l'émouvant XVI^e volume de l'*Empire libéral*, le récit des circonstances qui amenèrent la chute du ministère Ollivier, le 9 août 1870, savent que si le ministre du 2 janvier n'eût pas été renversé ce jour-là, ni la catastrophe de Sedan ni la révolution du 4 septembre n'auraient eu lieu. L'empereur et l'armée de Mac-Mahon, revenus sous Paris, auraient lutté en conditions propices contre l'ennemi, et, nous l'avons vu en septembre 1914, une bataille sur la Marne pouvait tout sauver.

Son renversement lui ôtant tout moyen d'action à la Chambre, Emile Ollivier partit pour l'Italie dans l'espoir d'y susciter, parmi ses amis politiques, un élan de reconnaissante générosité. Mais après quelques vaines tentatives, découragé par la froideur qu'il rencontrait, inquiet des progrès de la révolution au Corps législatif de Paris, il reprit le chemin de France. C'était aller s'offrir aux colères des partis et s'exposer aux plus terribles périls. A la gare de St-Michel, au pied du versant français du Mont-Cenis, il rencontre le prince Napoléon. Le prince

venait à Florence tenter auprès de son beau-père ce qu'Emile Ollivier avait tenté auprès des politiques italiens. « Et vous allez à Paris ! s'écrie le prince, mais vous n'en reviendrez pas vivant ! » Le train spécial qui devait mener le prince à Turin allait partir. Il presse Emile Ollivier et sa femme d'y monter : il va leur donner sur l'empereur, sur l'armée, des nouvelles d'intérêt poignant. Emile Ollivier s'y décide, mais avec la résolution de reprendre le lendemain le chemin interrompu aujourd'hui. Sa femme et lui quittent à Turin leur compagnon de voyage, et s'en vont passer la nuit à l'Hôtel de l'Europe. Comme ils franchissent le seuil de la porte, un homme hâve, les cheveux en désordre, les yeux égarés, qui descendait le grand escalier, les interpelle avec véhémence et leur adresse des paroles démentes. C'était Adolphe Ollivier, le frère cadet d'Emile, qui était venu le rejoindre à Turin et dont un transport au cerveau avait troublé la raison. Le malheureux était dans un tel état qu'on ne pouvait songer à le quitter. Emile Ollivier et sa femme demeurèrent en Piémont pour y attendre sa guérison, et lorsqu'il fut guéri, la capitulation de Sedan, la révolution du 4 septembre avaient rendu impossible tout retour en France.

Ce concours de circonstances, fortuit ou fatidique, qui arrêta Emile Ollivier au moment de réaliser la plus imprudente démarche, avait quelque chose de providentiel. Une autre chance vraiment extraordinaire eut le même caractère. Emile Ollivier avait confié ses papiers intimes et politiques à un ami, Ernest Adelon, qui habitait 21 rue de Lille ; cette rue fut une des plus ravagées par les incendies de la Commune ; le n° 19 et le n° 23 brûlèrent de fond en comble ; le n° 21 seul resta debout, intact au milieu des ruines fumantes, et Ollivier put ainsi rentrer

en possession de tous les documents qui devaient, plus tard, être les matériaux de son histoire.

Emile Ollivier, toute sa vie, avait cru en la Providence. Il y crut plus que jamais. Très religieux de sentiment, quoique nullement catholique de croyance et de pratique, il accepta l'épreuve qui brisait sa vie et celle de son pays, convaincu qu'elle recélait des conséquences mystérieuses où la France un jour se retremperait et se relèverait plus forte.

Il faut avoir vécu ces jours terribles pour savoir, dit-on, à quels excès de passion basse, furibonde, arrivèrent certains partis sous les excitations de chefs intéressés à calomnier leurs prédécesseurs. Le nom d'Emile Ollivier semblait voué à une malédiction éternelle. Lui qui avait tant travaillé à conjurer la guerre, on l'accusait de l'avoir provoquée ; lui qui avait résisté avec tant de fermeté aux emportements de l'impératrice, on l'accusait d'avoir, par faiblesse pour elle, abandonné la cause de la paix ; lui, l'homme loyal par excellence, on lui reprochait d'avoir trompé la France. On alla jusqu'à attaquer sa probité, et on osa dire qu'il avait gagné des millions, lui qui, pour ne pas être soupçonné de jouer à la Bourse, s'était, en entrant au ministère, défait de toutes ses valeurs et avait laissé, improductif jusqu'à sa chute, son modeste capital au Comptoir d'escompte. L'ignominie des caricatures qui circulaient sur lui dépasse l'imagination. Il ne s'indigna pas. « C'est la loi humaine, disait-il, je suis vaincu, donc je suis coupable. La France est trop malheureuse ; elle ne peut être juste. Elle le sera un jour. »

Le travail quotidien, les affections du foyer l'aiderent à vivre et même à rétablir sa santé profondément ébranlée par les fatigues de ses luttes politiques. *L'Imitation*, la Bible, Pascal, Saint-Simon, Bossuet, Machiavel étaient,

comme de tout temps, ses lectures favorites ; c'est dans l'*Imitation* qu'il trouva la maxime qui est, on peut le dire, le résumé de sa vie : *Certa viriliter, sustine patienter*. La sérénité de sa pensée, le calme cordial de son accueil charmaient les amis fidèles qui venaient le visiter dans le site solitaire et charmant des Alpes piémontaises dont il avait fait sa retraite et qu'il ne quitta qu'à la fin de 1873 pour rentrer en France.

Une seule fois il se départit de cette sérénité. Les Bonapartistes, irrités de l'amitié que lui gardait l'empereur, travaillaient sans vergogne à rejeter sur lui le poids de toutes leurs fautes. Révolté de cette lâcheté, il annonça au prince Napoléon qu'il allait en faire justice et montrer au public quels étaient les vrais responsables du désastre. « Mais la colère, a-t-il dit, est en moi comme le feu dans le caillou frappé. » Et l'étincelle éphémère s'éteignit dans le dédain sans amertume qu'entretenait désormais en lui la bassesse humaine. Il ne jugeait pas le moment venu de raconter ce que lui seul pouvait dire de l'histoire de la guerre : il voulait attendre qu'un peu d'apaisement se fît dans les esprits. Il se consacra au discours sur Lamartine qu'il devait prononcer en prenant possession de son siège académique, le 5 mars 1874, et sa seule vengeance des injures bonapartistes, qui avaient recommencé de plus belle après la mort de l'empereur (9 janvier 1873), fut un éloge magnifique du malheureux souverain qu'il inséra dans son discours et qui lui valut de voir interdire sa réception en séance publique.

Dans les premières années de la république, alors que Gambetta et ses amis craignaient le rétablissement de la monarchie, Louis de Ronchaud, républicain ardent, écrivit à Emile Ollivier que s'il voulait bien déclarer que l'empereur l'avait trompé, le parti républicain l'accueil-

lerait. Emile Ollivier répondit : « Ce serait une lâcheté, je ne la commettrai pas. L'empereur ne m'a pas trompé. » Jusqu'à la fin de sa vie, il demeura fidèle à l'attachement que lui avait inspiré Napoléon III, par la loyauté et l'élévation avec lesquelles il avait accepté l'empire libéral. Jamais, dans ses livres, dans les journaux, il ne manqua de manifester ce sentiment. Il savait que, de son côté, l'empereur lui avait gardé son affection, qu'un jour Rouher et ses amis, ne réussissant pas à lui persuader de faire un acte qu'ils jugeaient utile, Rouher s'était écrié : « Ah ! si nous pouvions faire venir Ollivier ! Lui aurait le pouvoir de le décider. » Qu'une autre fois, quelques personnes célébrant l'éloquence de Rouher, l'empereur les avait interrompues, s'écriant : « Oui, mais Ollivier est le poète de la parole. » Ces témoignages, quoiqu'ils lui fussent allés au cœur, attendrissaient moins l'ancien ministre que la dignité douce et fière avec laquelle le souverain vaincu supportait les outrages et les calomnies dont on l'abreuvait.

Emile Ollivier avait même souhaité le défendre à la tribune. Lorsque, aux approches de la paix, on parla de convoquer une assemblée, il demanda à l'empereur de le faire nommer en Corse, où les bonapartistes étaient encore tout-puissants. Les conseillers présents et l'impératrice s'y opposèrent avec violence. Le pauvre empereur redoutait les orages ; il répondit qu'en Corse un Corse seul pouvait être nommé¹, et l'on n'en parla plus. Lors d'une campagne électorale qu'Emile Ollivier fit dans le Var aux élections suivantes (1876), il défendit encore avec une éloquence qui transportait les foules la mémoire de l'empereur ; il recueillit un nombre de voix inespéré

¹ C'est l'Auvergnat Rouher qui fut élu.

(près de 5000), mais se vit préférer un ancien garçon de café démagogue, Dréo.



Ce n'était plus que dans l'*Empire libéral* qu'Emile Ollivier devait faire le panégyrique de Napoléon III et, à force de talent, ramener à ce vaincu un peu de justice, beaucoup de sympathie. Allait-il maintenant entreprendre cette œuvre ? Ses amis et ses anciens collègues l'en pressaient. L'apaisement qu'il avait prévu s'était fait sur son nom ; à son retour à Saint-Tropez, en novembre 1873, comme ensuite à sa rentrée à Paris, il avait été reçu avec les plus chauds empressements. Les calomnies stupides, auxquelles bien peu avaient cru, étaient tombées ; la dignité modeste de sa vie, le charme d'une nature incapable de déloyauté, de calcul personnel, le prestige d'une éloquence toujours prête à jaillir, *continuus animi motus*, selon l'expression d'un ancien, avaient triomphé de tout. Beaucoup tenaient à honneur de fréquenter son salon ; l'Académie, qui n'avait pu lui arracher le sacrifice de son éloge de l'empereur, manifestait un plaisir sensible à le voir assidu à ses séances hebdomadaires, et de tous ceux, acteurs d'hier ou d'aujourd'hui, à qui il demandait leurs souvenirs pour compléter ou fixer les siens, il ne recueillait que le bon vouloir le plus obligeant. Lui-même n'oubliait pas que, seul à connaître certains faits, il avait le devoir impérieux de justifier le rôle de la France au moment de la déclaration de guerre, et de rendre à son pays la confiance en son bon droit que ses détracteurs lui avaient fait perdre. Cependant, il ne se décidait pas à commencer cette histoire. Un instinct irrésistible lui disait qu'il se produirait un jour ou l'autre des révélations historiques qui faciliteraient sa tâche ; il avait résolu de

les attendre, et, tout en continuant à se documenter surtout auprès des anciens chefs militaires qui lui affirmaient comme quoi les Français devaient et pouvaient vaincre les Prussiens sur les champs de bataille, il s'occupa d'autres problèmes.

Il en était un qui déjà commençait à troubler les esprits : le problème des relations de l'Eglise et de l'Etat. De tout temps Emile Ollivier s'y était intéressé. Comme Turgot, il s'était complu à l'étude de la théologie. Sans le professer, il admirait le catholicisme, son influence bienfaisante, son génie si compréhensif de la faiblesse humaine, ses institutions, son pape¹. Il possédait Bellarmin, Suarez, saint Thomas d'Aquin mieux que beaucoup de prêtres, et peu de jours avant sa mort il expliquait encore avec éloquence à son médecin la philosophie du docteur angélique. En 1868, il avait prononcé sur le concile prochain un discours qui avait fait sensation ; mêlé, comme ministre des cultes, aux agitations de la proclamation d'infailibilité il avait protégé, contre les emportements des laïques, la liberté du concile. Cette page de sa vie lui était chère. Il la raconta en deux volumes abondants où les récits étaient complétés par ses vues personnelles sur les relations de l'Etat avec l'Eglise. (*L'Eglise et l'Etat au concile du Vatican.*) Ces deux volumes furent lus et commentés par tout le public politique et catholique et eurent un sérieux succès.

Une fois entré dans cette voie, il n'en sortit plus. Sous une forme tantôt brutale, tantôt sournoise, la république s'acheminait vers la rupture du concordat. Emile Ollivier protestait sans relâche, dans les journaux, dans des brochures, contre les violations répétées du pacte menacé et

¹ Voir le 19 janvier et le portrait de Pie IX dans le *Concile du Vatican*.

de la liberté, lorsqu'au milieu de ces polémiques une immense infortune le terrassa.

Son fils cadet, âgé de dix ans, enfant génial dont les facultés brillantes promettaient un magnifique épanouissement, lui fut enlevé en quelques jours. Pauvre Nino ! « la revanche du passé, l'espérance de l'avenir, » comme disait Alexandre Dumas, et dont tous ceux qui fréquentaient la maison paternelle admiraient la précoce éclosion ! La mère faillit en mourir ; le père, désolé, quitta Paris avec elle, l'emmena à Rome, pour fuir des lieux trop pleins de souvenirs.

Le pape Léon XIII, qui avait lu l'*Eglise et l'Etat au concile* et l'avait protégé contre la commission de l'Index, apprit leur séjour dans sa ville et voulut voir Emile Ollivier. Il l'accueillit avec une bonté pénétrante, s'entretint avec lui une heure et demie et le pria d'écrire une brochure sur la situation de la papauté à Rome. Cet accueil, cette demande tirèrent le pauvre père de la torpeur qu'il ne pouvait plus secouer et réveillèrent en lui le désir du travail qu'il n'avait plus. Il promit au saint-père d'écrire la brochure et se mit à l'œuvre. Trois mois après paraissait *Le pape est-il libre à Rome ?* Mgr d'Hulst, le baron de Mackau, M. Buffet, lui demandèrent un peu plus tard une conférence sur le concordat. Après beaucoup d'hésitations, il se décida à la faire (27 mars 1885), et elle excita un tel enthousiasme qu'il dut en faire une seconde aussitôt après (25 avril 1885). Ses amis constatarent avec bonheur que sa merveilleuse parole n'avait rien perdu, dans son long silence, de sa force dialectique, de sa chaleur, de son éclat, de sa poésie, de son accent pénétrant.

Il publia encore, au centenaire de 1789, une *Histoire de la Révolution*, dont il défendait en jurisconsulte les

belles réformes juridiques, et réprouvait en théologien la constitution civile du clergé, principe des violences de 93. Enfin, dans une *Vie de Michel-Ange*, qui parut l'année suivante, livre austère, d'une érudition riche et vivante, d'un sens artistique très élevé, d'un charme pathétique qui émeut, apaise, fortifie, il montra, autour de Vittoria Colonna et de Michel-Ange, les grands prélats qui luttèrent contre le protestantisme, et, dans la fresque du *Jugement dernier*, la croyance catholique du salut par les œuvres triomphant de la croyance luthérienne du salut par la foi seule. C'était encore, sous une forme poétique, de la théologie. Il était temps cependant d'en sortir.



Les années passaient ; l'ancien ministre achevait ses soixante-huit ans ; sa moisson de documents était complète ; quelques récits des grandes batailles étaient même rédigés ; son pressentiment se trouvait justifié ; les renseignements précieux abondaient. Après Busch, Bernhardt, Ottokar Lorenz, etc., tous suppôts de Bismarck, fiers de raconter leurs fourberies, le prince Charles de Roumanie publiait ses souvenirs en galant homme qui témoigne de la vérité, et enfin Bismarck jetait dans le monde l'insolent aveu de la falsification de sa dépêche. L'effet produit par cette impudence était indescriptible. Emile Ollivier comprit que c'était à son tour de parler. Il se mit au travail et, deux ans après, en novembre 1894, donna son premier volume. A la vérité, sauf dans la préface où l'auteur explique ses raisons patriotiques d'écrire cette histoire, il n'était pas encore question de 1870 dans ce volume, consacré tout entier au principe des nationalités, à ses causes, à ses effets jusqu'en 1848. Il avait coûté un travail de recherches gigantesque et

peu après qu'il eut paru, Ollivier tomba dangereusement malade. Les angoisses de ceux qui l'aimaient furent cruelles. Ne pourrait-il donc continuer cette œuvre à laquelle maintenant s'attachait son âme ? Allait-il expier ses longs retards et sa témérité ? Mais la Providence protège certaines témérités. Après avoir été condamné par ses médecins, après avoir mené dix-huit mois une existence languissante, il guérit. Le tome second parut en 1897, suivi chaque, année jusqu'en 1909, d'un tome nouveau. Il y en eut treize jusqu'au récit de la guerre.

Ce qu'est l'*Empire libéral*, ai-je à le dire ? Personne n'a oublié l'intérêt captivant avec lequel ces études, ces récits, ces souvenirs étaient accueillis lorsqu'ils paraissaient, soit en fragments dans la *Revue des Deux-Mondes*, soit en librairie chez Garnier. Le relief vivant, la pénétration fine et forte des portraits, la limpidité ferme des doctrines, la narration animée, entraînant, des faits, font de cet ouvrage un des plus attachants de notre époque. « Lecture aussi passionnante qu'un roman, » ai-je entendu répéter bien des fois ; mais c'était un roman dont l'accent puissamment sincère mettait dans les esprits le sentiment réel de la vérité. D'un bout à l'autre il est conçu dans la pensée de contribuer, par ses enseignements, au relèvement de la France. Certains critiques, pleins de mansuétude, lui ont reproché des âpretés de jugement qui dénotent de la rancune ! Ce reproche est divertissant. Emile Ollivier, de l'aveu de tous ceux qui l'ont connu, était l'homme qui a le moins ressenti la rancune et la haine. Mais il détestait le mal, surtout le mal fait à sa patrie ; s'il était plein de longanimité envers ceux qui ne l'avaient lésé que personnellement, il jugeait de son devoir de flageller ceux qui avaient trahi les intérêts sacrés de leur pays, et il les désignait à la vindicte pu-

blique parce que c'était là encore un enseignement utile pour ce pays.

Quand il aborda son quatorzième volume, il eut un moment de défaillance. C'était si amer à raconter, ces négociations de la bonne foi contre la félonie et tous ces mensonges contre les vaincus qu'il fallait réfuter un par un ! Le terrible : A quoi bon ? que toutes les âmes profondes ont répété à certains moments se dressa devant lui. Il se ressaisit pourtant, et nous a dit pourquoi il avait continué :

« Je me suis demandé si je ne ferais pas mieux de briser ma plume et de me livrer dans ma solitude aux graves méditations qui conviennent à mon âge. Cependant une force invincible me contraind à continuer. Pourquoi donc ? Est-ce pour assurer à mon nom quelque gloire après moi ? Je me suis toute ma vie beaucoup préoccupé du devoir et fort peu de ce qu'on appelle la gloire ; je m'en soucierai encore moins dans quelques jours, lorsque je reposerai entre quatre planches couvertes de terre, et encore beaucoup moins si, comme je l'espère, ce qu'il y a de meilleur en moi revit ailleurs. J'écris par dilettantisme, parce qu'il y a un plaisir délicieux à rendre témoignage à la vérité, d'une manière désintéressée, et parce que la beauté qui est en elle récompense de l'effort qu'on fait pour la montrer. Et puis, l'avouerai-je ? au fond de ma désespérance reste vivant un indestructible espoir. Je n'oublie pas ces vers superbes de Ronsard :

Le Gaulois semble au saule verdissant ;
Plus on le coupe et plus il est naissant
Et rejette en branches davantage,
Prenant vigueur de son propre dommage.

» Je me rappelle le portrait génial de Tocqueville de cette France « faisant toujours plus mal ou mieux que l'on ne s'y attendait ; tantôt au-dessous du niveau commun de l'humanité,

tantôt fort au-dessus. » Je me redis la parole de Michelet : « La personnalité française est bien forte ; plus elle est pliée, plus vivement elle remonte, c'est comme un ressort d'acier. » Et je pense qu'il est impossible que la France se résigne à rester à jamais une puissance de second ordre, gardée à vue sur tous les rivages où elle descend, bafouée par un victorieux d'occasion ; impossible qu'elle ne se souvienne pas qu'elle a été la France de saint Louis, de Jeanne d'Arc, d'Henri IV, de Richelieu, de Louis XIV, du Comité de salut public et de Napoléon ; qu'elle ne rejette pas comme le saule verdissant en branches vigoureuses et que plus elle a été pliée, plus vivement elle ne remonte. *Non mortua est sed dormit*. Elle attend et lorsque réveillée par le grand homme dont elle rêve, elle se lèvera de sa couche de petitesse, elle étonnera encore le monde et lui rendra la joie dont il est privé depuis qu'elle ne le conduit plus. »

Mais l'effort qu'avait dû faire l'auteur pour rappeler ces souvenirs poignants l'avait encore une fois brisé, et il dut s'arrêter de nouveau de longs mois. Il put se remettre au travail ; mais sa santé était irrémédiablement atteinte ; sa vue, qui déclinait depuis quelque temps, s'était tout à fait obscurcie, et ce fut par un vrai prodige de volonté qu'il put encore, avec l'aide passionnée de ses secrétaires, publier le quinzième et le seizième volume et terminer aux trois quarts le dix-septième ¹.

Les amis qui le voyaient et surtout qui l'entendaient, la parole toujours vibrante, l'attention toujours empressée et bienveillante, le geste animé, la voix étonnamment jeune et pure, constamment disposé à éclairer son auditeur, à l'aider de ses conseils, de son amitié, ne se doutaient pas que la source de cette vie si intense s'épuisait.

¹ Le 17^e et dernier volume de *l'Empire libéral* doit paraître à la fin du mois d'août.

Lui-même croyait pouvoir atteindre la conclusion de son œuvre, raconter la fin de l'empire, le 4 septembre :

« Je commence à espérer, écrivait-il à une amie ¹, que la témérité de commencer une telle œuvre à soixante-dix ans ne sera pas punie et que je pourrai arriver à la fin. Pour moi il m'est bien indifférent que l'on me juge bien ou mal, mais je voudrais éviter à mes enfants la peine de rechercher ce qu'a fait et voulu leur père. »

Il avait écrit dans les premières pages de son seizième volume :

« Tel est le drame poignant qui me reste à dire. Je supplie Sa Majesté la Mort de m'en accorder le temps. Je la suivrai ensuite docilement, sans plainte et en toute confiance, parce que je suis assuré qu'elle me conduira là où il est bon que j'aille. »

Mais la mort ne voulait plus attendre. Elle l'emmena confiant, sans plainte, « là où il était bon qu'il allât » et éteignit pour toujours ici-bas la voix qui avait prononcé de si admirables discours, dicté tant de belles pages, avant qu'elle eût exprimé sa dernière pensée.



En 1904, dans son dernier voyage à Rome, l'ancien ministre de l'empire avait causé avec Pie X, et le saint-père lui avait témoigné une particulière bienveillance. Ernest Ollivier, son frère cadet, homme distingué et charmant, fervent catholique, reçu au Vatican quelques années après, et demandant au pape sa bénédiction pour lui et pour les siens, se mit en devoir de lui expliquer que son frère en avait particulièrement besoin à cause de ses opinions religieuses très libérales. Le pape, l'arrêtant du geste, s'écria : *O Emilio ! so tutto. Inutile par-larmene, ma* (levant les yeux au ciel) *fa niente, non ab-*

¹ Janvier 1912, à M^{me} Flore Singer.

biate paura, perchè è buono, è buono, è buono. (O Emile! je sais tout ; il est inutile de m'en parler ; cela mais ne fait rien. N'ayez pas peur parce qu'il est bon, il est bon, il est bon !)

Oh ! oui, il était bon et cette parole de Pie X vibre dans mon cœur lorsque je me rappelle la grâce de son accueil, la sollicitude paternelle de ses conseils, son intérêt pour mes travaux, sa sympathie pour mes rêves. On ne pouvait l'approcher sans avoir l'âme comme parfumée de poésie, de noblesse, de droiture et de générosité. J'ai raconté ailleurs¹ nos premières rencontres. Ce qu'il était à l'égard de la jeunesse, la lettre suivante écrite à un jeune inconnu qui lui avait exprimé son enthousiasme et celui de ses camarades le montrera :

« Jeune ami, vous m'avez écrit une lettre d'un tour charmant, pleine de hautes et bonnes paroles. Merci. Permettez-moi seulement une rectification. Je n'ai pas été un grand homme d'Etat, je ne suis pas un grand historien, mais j'ai été et je serai jusqu'à la fin un homme de bonne volonté, cherchant la vérité dans toutes les directions et dévoué à son pays d'une manière complètement désintéressée.

» Je n'ai aucun titre à l'admiration, mais je mérite un peu d'être aimé, et c'est parce que votre lettre est d'une nuance tout affectueuse qu'elle a touché mon vieux cœur. En retour du cordial salut de jeunesse que vous offrez à mes derniers jours, je vous envoie mes vœux pour que votre vie soit haute, vaillante et consacrée aux belles œuvres de l'intelligence et de la bonté. Ne vous asservissez jamais aux basses passions de la cupidité et ne devenez pas un sectaire de succès quand même.

» Je voulais vous dire merci et voilà que je me mets à vous endoctriner. Vous le savez, les Nestors sont toujours radoteurs. Mais c'est sans radoter que je vous serre cordialement la main, à vous et à tous vos amis. »

¹ *Une visite à Emile Ollivier*, chez Garnier, libraire-éditeur, Paris.

Sa sérénité, son affabilité étaient constantes. Quelquefois seulement il disait avec mélancolie à M^{me} Emile Ollivier : « C'est triste, avec la vigueur de parole et d'action que j'ai gardées, de ne pouvoir servir mon pays plus efficacement. » Ou bien, parlant des historiens de la guerre qui, par pusillanimité devant le plus fort, n'osaient s'écarter des clichés mensongers et antipatriotiques, il s'écriait : « Comment ces gens-là ne comprennent-ils pas que ce serait bien plus original, bien plus intéressant, bien plus facile de nous défendre ? »

Il écrivait à une amie :

« Vous avez bien raison, la mort est moins cruelle que la vieillesse, la mort c'est ou un recommencement meilleur ailleurs ou la fin. Dans tous les cas c'est bien. Mais la vieillesse ! On a beau garder la tête verte, comme les vieux arbres, on voit jour à jour des branches se dessécher jusqu'à ce que la tête fasse de même. Ce qui est surtout pénible, c'est la vue claire qu'on a, maintenant qu'on n'est plus ébloui par le bruit qu'on fait soi-même ou qui se fait autour de nous, sur le néant qui nous a passionnés : gloire, principes, progrès, on ne trouve encore quelques réalités que dans les sentiments multiples qui sont contenus dans ce mot doux et fort : l'amour. Aimons donc jusqu'à la fin et assistons avec un stoïcisme résigné à l'extinction graduelle de la lampe intérieure. L'essentiel est de ne pas éteindre soi-même la petite lueur défaillante. Aussi soignez-vous bien.

» Pour moi, je ne me fais aucune illusion : quoi que je prouve, je n'obtiendrai pas que le gros public sorte de sa thèse : la guerre a mal tourné, donc il ne fallait pas la faire. Et ceux qui voient clair ne le diront pas, parce que les exigences de leur parti ne le leur permettent pas. »

Mais ces retours sur lui-même étaient rares. Contrairement à ce pauvre grand Lamartine qui a rempli son

cours de littérature de tant de superbes récriminations, il ne s'apitoyait guère sur son sort, mais beaucoup sur celui des autres. Nul ne sollicitait en vain son aide morale ou matérielle. A toutes les grandes causes qui s'agitaient dans le monde il s'intéressait avec autant d'ardeur qu'à vingt ans. Il n'est pas une solution assurant la paix sociale ou l'amélioration du sort des déshérités pour laquelle il n'ait combattu. La cause des Polonais libéraux et constitutionnels qui voulaient, à l'exemple du noble Wielopolski dont il avait raconté l'histoire, essayer d'assurer la liberté à leur pays, le captiva particulièrement. Quelques-uns lui ayant demandé son concours, il leur écrivit cette lettre que je ne puis m'empêcher de citer tout entière :

« Chers amis dans la justice et dans le droit ! Salut et vœux affectueux ! Le grand XIX^e siècle, qui a vu, dans tous les pays, une si magnifique explosion de génie littéraire, artistique-scientifique, a fait quelque chose de plus grand encore : il a élaboré un code de morale internationale qui nous a fait définitivement sortir des brutalités et des caprices du droit de conquête. L'œuvre paraissait avoir réussi ; une ère nouvelle de civilisation, d'épanouissement pacifique s'ouvrait sur le monde comme une belle aube pleine de promesses. Mais depuis que la France, surprise par une agression déloyale longtemps méditée, a succombé sur le champ de bataille pour un temps qui, j'espère, ne sera plus long, le progrès accompli a été perdu. Les idées qui paraissaient mortes sont sorties de leurs tombeaux ; la main hideuse de la conquête s'est étendue de nouveau sur les peuples ; la notion de justice et aussi de pudeur a été abolie ; à aucune époque peut-être n'a régné une immoralité plus cynique parmi les nations. Et vraiment on serait tenté de se voiler la face et de tomber sur la route en maudissant Dieu.

» Mais, chers frères, ne vous abandonnez pas à cette désespérance. Si Dieu semble sommeiller parfois, son heure arrive tôt

ou tard. Et alors, en un souffle irrésistible de sa puissance justicière, il balaie ceux qui n'ont pas respecté ses lois. Mais il ne veut pas agir seul : il faut que nous le sollicitons par un vigoureux effort, et il n'apporte la victoire qu'aux batailles bien conduites.

» C'est la bataille que vous menez si courageusement et si intelligemment. Sachant que toute maison divisée contre elle-même périra, vous rassemblez les membres épars de votre race si noble, si vaillante, si chevaleresque, si délicieusement séduisante, et vous luttez pour la soustraire aux étreintes qui empêchent son libre et harmonieux développement. Persévérance ! Espoir ! vous réussirez. Et si la bénédiction d'un vieillard dont le cœur saigne des mêmes blessures est une force, je vous envoie la mienne. Puisse-t-elle être douce à votre cœur et accroître votre sainte ardeur. »

On sait avec quelle éloquence il plaida la cause des pauvres curés dépouillés, des religieux expulsés, des droits de l'Eglise qu'il estimait si impitoyablement violés lors de la rupture du concordat. D'aucuns ont été presque scandalisés de l'application qu'il mit à étudier le rôle de Bazaine et à rendre justice, là où il se pouvait, à ce malheureux. Calomnié lui-même, il estimait excessive la réprobation qui pesait sur ce chef plus incapable que coupable, et il s'attela à une tâche ingrate dont les difficultés ne rebutèrent point son grand cœur. Cette tâche qu'il imposait à ses quatre-vingt-sept ans excéda ses forces. « Bazaine m'a tué, » a-t-il dit, quand il l'eut accomplie.

La dernière fois que je le vis, ce fut le 2 juillet 1913. Il accomplissait sa quatre-vingt-huitième année et sa maison était pleine de fleurs apportées par ses amis. Le mal qui le minait était devenu apparent, mais ne semblait pas encore inquiétant. Rien dans sa manière d'être,

dans sa vivacité d'esprit et de langage, dans sa ferme volonté, dans sa lucidité ne laissait soupçonner que ses jours étaient comptés. Je m'assis à la table de famille parmi ses enfants. Combien ce souvenir m'est cher et ineffaçable ! Combien je remercie la bonne fortune qui m'a permis de le voir aussi fréquemment dans l'intimité ! Jamais son éloquence ne s'épanchait avec plus d'abondance, d'élévation, de largeur, de richesse, que dans ces réunions familiales, jamais il ne justifiait mieux la parole de René Doumic : « Il était l'éloquence faite homme. »

En ce jour de sécurité et d'affection, sa verve, tour à tour puissante et charmante enchantait tous les cœurs.

Il fut ainsi jusqu'à la fin. Les symptômes alarmants se multiplièrent graduellement, et cependant nul auprès de lui ne pouvait croire qu'ils annonçaient une fin prochaine. Tant de fois sa vigoureuse nature avait réagi qu'on espérait encore, dans le repos, l'air des montagnes, les soins, un réveil des forces physiques. Les forces morales étaient toujours intactes. A la nouvelle de la paix des Balkans il avait envoyé au roi Charles de Roumanie une dépêche de félicitations à laquelle ce prince avait répondu très cordialement. Il se faisait lire les journaux le matin et les *Mémoires de Mme de la Tour du Pin* l'après-midi, et paraissait y prendre plaisir.

Le 18 août au soir, après une journée très paisible, de lecture et de causerie, sa femme et ses enfants s'entretenaient de la manière dont, le mois suivant, on le ramènerait à Saint-Tropez. Mais la nuit fut moins bonne : il eut de forts malaises qui, cependant, s'apaisèrent et furent suivis de quelques heures d'un sommeil réparateur. A son réveil il demanda qu'on lui lût les journaux, les écouta avec attention et annonça qu'il déjeunerait de

bon appétit. Il déjeune en effet paisiblement et semble vouloir se reposer. Tout à coup, après une heure, la famille venant à peine de se mettre à table, la femme de chambre accourt, effarée, criant :

— Je ne sais pas ce qu'a monsieur; il paraît bien mal.

Tous se précipitent. Il était, en effet, bien mal, et le moment suprême semblait arrivé. Mais il avait toute sa connaissance, et, les suffocations s'étant calmées, il porta à ses lèvres la main de sa femme et dit d'une voix si distincte que tous l'entendirent :

— Je te remercie de tout ce que tu as été dans ma vie.

Il dit ensuite des paroles tendres à ses enfants, et de sa main droite étendue il les bénit à plusieurs reprises. La nuit fut si calme que la mort semblait encore une fois éloignée. Lui n'avait pas cette illusion. A six heures du matin il dit :

— C'est cette nuit que je mourrai.

Pour ses pauvres yeux obscurcis, c'était toujours la nuit. Sa parole devenait difficile; il dit pourtant encore à son gendre :

— Jean, si vous pouvez me prolonger de six mois, faites-moi tout ce que vous voudrez, mais si ce n'est que pour quelques jours ou quelques heures, laissez-moi mourir.

Et un peu plus tard, comme on lui demandait comment il se trouvait, il répondit :

— Comme un homme à l'agonie.

Tout à coup, avec une expression d'énergie extraordinaire, il dit :

— Je meurs....

Mais ne pouvant achever, il fit trois fois, du bras droit,

un geste d'affirmation. Une intuition du cœur inspira M^{me} Emile Ollivier; elle dit :

— Dans toutes les idées de ta vie.

Et le visage du mourant s'éclaira de satisfaction. Un peu plus tard il demanda d'une voix de plus en plus indistincte :

— Où est Pierre?

Sa femme comprit qu'il voulait dire Jean et répondit :

— Il est tout près, il va venir.

— Et les autres?

— Quels autres? Geneviève?

— Non.

— Milo?

— Non.

Et avec un effort suprême :

— Les soldats! Les soldats!

Ce furent ses dernières paroles¹. Une demi-heure après, sans souffrance, les mains dans les mains de ceux qui l'aimaient, il exhala son dernier soupir. Jamais la mort ne fut acceptée avec plus de fermeté et de douceur par une âme plus belle, plus désintéressée, plus éprise d'idéal, de justice et de bonté.



A aucun moment de la longue défaite Emile Ollivier n'a désespéré de son pays. On connaît son admirable lettre au roi de Prusse, écrite le 1^{er} octobre 1870 :

« Si vous touchez à notre territoire, disait-il, vous commencez une nouvelle guerre de Trente ans. Si vous êtes désintéressé, vous préparez l'alliance des races latines et germanes. Si

¹ Nous avons recueilli ces détails dans une lettre de M. Roger Goguel, ami intime de la famille Ollivier, qui a assisté à côté d'elle à ces derniers moments.

vous êtes conquérant, vous préparez l'alliance indissoluble des races slaves et latines. Vous invoquez Dieu dans vos proclamations. Moi aussi je crois en Dieu et en sa justice.... Soyez-en sûr, il punira votre peuple et votre race si, gonflé par la victoire, vous arrachez violemment à la patrie française des populations qui y tiennent par leurs entrailles. Le cri du faible opprimé montera jusqu'à Celui qui donne la victoire et sa plainte sera entendue. »

Le 3 janvier 1871 il écrivait à la princesse Caroline Wittgenstein :

« Je suis persuadé qu'après des épreuves plus ou moins longues, la France retrempée reprendra ses destinées auxquelles l'Allemagne se montre manifestement incapable de succéder, par l'infériorité morale qu'elle révèle en même temps que sa force matérielle. Je la croyais moins forte selon le monde, et plus grande selon Dieu, plus humaine, plus généreuse, plus magnanime. »

Après Sedan il aurait voulu qu'on fit la paix et qu'on préparât aussitôt une revanche. C'était, croyait-il, l'affaire de cinq ou six ans. La revanche devint son rêve, son objectif, son arrière-pensée et sa pensée ouverte constantes. Malgré l'échec de la défense nationale, malgré la Commune, malgré toutes les aberrations qu'a traversées la France, néanmoins, il demeura ferme dans son espérance. En 1873 il écrivit à l'abbé Chapia, curé de Vittel :

« Vous avez raison de ne pas désespérer de l'avenir de notre pays. Après la crise la France se trouvera plus grande, plus forte, plus glorieuse qu'elle ne le fut jamais. Ces prévisions ne me sont pas inspirées seulement par mon amour passionné pour elle ; elles sont le résultat de mes longues observations. Aucun peuple, et moins que tout autre le peuple allemand, grossier et bas, malgré sa culture analytique beaucoup trop vantée, ne peut

nous remplacer à la tête de la civilisation. Nous vivrons donc, et, pour nous, vivre c'est avoir la suprématie sous une forme quelconque. Nous ne deviendrons les derniers qu'en cessant d'être. »

En 1883 il protestait avec véhémence, dans une lettre à Francis Magnard, contre le mot *Finis Franciæ* qui lui avait été attribué :

« Moins que jamais je crois à la fin de la France. Elle se débat dans une crise, elle ne s'affaisse pas dans une décrépitude. Ses misères ne sont que trop visibles, mais elles ne sont pas irrémédiables; elles cesseront. Malgré ses malheurs et ses aventures elle reste toujours à la tête des peuples, la nation noble, grande, intellectuelle, libérale. Non elle ne périra pas, car avec elle finirait la civilisation. En vérité je m'étonne des terreurs que produit le moindre froncement de sourcils du moindre journaliste allemand en goguette. Voilà dix ans que j'étudie les détails techniques de la guerre de 1870. Eh bien! je l'affirme et je le démontrerai : pour perdre l'armée du Rhin, la plus héroïque, la plus disciplinée qu'il y ait eu depuis celle du camp de Boulogne, il a fallu un tel entassement de fautes grossières que, le voulût-on, il est impossible de les recommencer deux fois. Je vous approuve fort de conseiller sans cesse la paix; mais il ne dépend pas de nous seuls de la conserver. Jamais nous n'avons cherché la guerre avec la Prusse : c'est elle qui a provoqué la Révolution française; c'est elle qui a provoqué Napoléon I^{er}; c'est elle qui a provoqué Napoléon III par son complot Hohenzollern ¹. Qui vous dit qu'elle ne provoquera pas la République? L'Angleterre et la Russie ne l'ont-elles pas arrêtée une fois déjà?

» Soyons imperturbablement pacifiques, mais ne devenons ni

¹ Le professeur Hans Delbrück, de Berlin, avoue que la candidature Hohenzollern a été non seulement une « provocation », mais un acte « d'astucieuse hostilité » dirigé contre la France.

couards ni désespérés. Iéna a effacé Rosbach. Il y a un petit village dans les plaines de Champagne qui donnera son nom à la victoire par laquelle Sedan sera effacé. »

En novembre 1893, à la venue du tsar à Paris, il exprimait à ses amis une joie pleine d'espérance.

Enfin le 6 mai 1913, trois mois avant sa mort, il publia dans le *Figaro* des conseils d'une prévision merveilleuse sur le rôle de l'artillerie dans la guerre future. L'étude de l'histoire militaire lui avait démontré qu'une troupe, et surtout une troupe française, n'a sa valeur que si elle s'appuie sur une puissante artillerie :

« Si en 1792 les volontaires français sont vite devenus des troupes solides, c'est que, les officiers d'artillerie de l'ancienne monarchie n'ayant point émigré, ils ont obtenu tout de suite la supériorité du canon en qualité et en quantité. Il est bien de grossir les effectifs autant qu'on le pourra sans détruire le cerveau national ; *il est encore plus urgent de multiplier les canons*. Le réservoir où l'on puise les hommes est limité, la fabrication des canons, affaire d'argent, est sans limites. Fabriquez donc, fabriquez sans relâche des canons, écrivait-il dans son article sur la réforme militaire prussienne, n'oubliez pas qu'une armée française munie d'une artillerie supérieure peut affronter sans crainte une armée quelconque ayant un effectif très supérieur au sien. »

Toutes ces prédictions se sont justifiées. Une année ne s'était pas achevée après que le grand patriote eut fermé les yeux, que l'Allemagne, plus cynique encore qu'en 1870, a contraint de nouveau la France à prendre les armes. Mais celui dont la dernière parole fut pour les soldats de la France n'a pas vu la réalisation de son espoir, il n'a pas vu s'accomplir l'alliance des races slaves et latines qu'il avait prédite au roi de Prusse ; il n'a pas vu la nation, naguère divisée, unie contre l'envahisseur

dans un sublime élan de dévouement et d'héroïsme ; il n'a pas vu tout ce qui aujourd'hui gonfle d'espoir et de courage les poitrines françaises. Il ne l'a pas vu ! Il ne le voit pas !... Et cependant aucun de nous osera-t-il affirmer que ceux qui quittent ce monde s'éloignent à jamais dans l'insensibilité et dans l'oubli de ce qu'ils ont profondément aimé ?

Victor Hugo allant voir Lamartine, après l'écroulement du grand homme en décembre 1848, Lamartine s'écria : « Je n'ai rien à dire, le suffrage universel m'a conquis. Je n'accepte ni ne refuse le jugement. J'attends. »

Et Victor Hugo ajoute : « Il avait raison d'attendre, car les personnages comme Lamartine peuvent être jugés en première instance par la raison des hommes, mais ne sont jamais jugés en dernier ressort que par la raison des choses. »

C'est ce que ses contemporains peuvent dire d'Emile Ollivier. La raison des choses a déjà commencé à le justifier.

D^r HENRI SEEHOLZER.

Zurich, juillet 1915.

L'ARME AU PIED

Oui, mes enfants, la vie est dure.
Depuis tant de mois vous trimez
Par la pluie et par la froidure,
Crottés, moulus, fiers, enrhumés....

I

De garde.

— Une dépêche pour le fusilier Cuendet ! clama l'ordonnance postale en franchissant la porte du corps de garde dans une bourrasque de pluie et de neige.

— Absent ! répondit une voix futée.

— La porte ! gronda une autre voix avec une mauvaise humeur évidente.

Au moment où nous y pénétrons sur les pas de l'ordonnance, ce corps de garde est occupé par la demie de droite de la troisième compagnie, bataillon de fusiliers ***.

La mobilisation générale des premiers jours d'août 1914 avait apporté dans ce bataillon vaudois des éléments quelque peu disparates par l'affluence, extraordinairement forte, des soldats citoyens résidant à l'étranger qui n'avaient pu prendre rang dans les unités déjà surcomplètes de leur incorporation de recrutement.

De là des groupements hétérogènes, hasardeux, étranges, symboles de la confraternité fédérale, image pittoresque de la Suisse en raccourci.

Tel était le détachement, commandé en second par le sergent Schneider, auquel appartenait le destinataire de la dépêche.

Schneider s'était fait incorporer dans le bataillon lors d'un séjour qu'il avait fait à Lausanne pour apprendre le français. Puis il y resta, dans ce bataillon welsche, considérant que chaque cours de répétition militaire lui serait un excellent cours pratique de conversation française. Le brave sergent avait la notion exacte de ses devoirs et le manifestait au plus près de sa conscience. Sa discipline de Suisse allemand était d'autant plus frappante qu'elle s'exerçait dans un milieu fort mélangé.

En ce moment, il avait sous ses ordres huit troupiers vaudois : Besuchet, caporal de pose, Larpin, tambour, Baudaz, Klein, Huguenin, Pasche, Cuendet et Tonduz ; deux Genevois : Katz et Verdier ; deux Tessinois : Lévi et Colombi, simples fusiliers.

Dans ce groupe on eût trouvé les représentants des professions les plus diverses, du maître d'hôtel Baudaz à l'ouvrier plâtrier Lévi, en passant par Pasche, maître d'école, et Tonduz, armailli du Pays d'Enhaut.

A la guerre comme à la guerre : un râtelier d'armes hâtivement charpenté, quelques rayons et pendoirs, quelques gerbes de paille, deux escabeaux, un banc, une table, empruntés à la cuisine de la ferme adjacente, et la vieille remise campagnarde fut prête à recevoir ses hôtes guerriers.

Le génie militaire possède au plus haut degré le génie de l'improvisation.

Assis près de la fenêtre, le sergent lisait le *Bund* avec l'attention, l'application, l'opiniâtreté qui sont les qualités distinctives de sa race. Il ne comprenait pas tout, mais cherchait à tout comprendre.

Au fond du local, dans un demi-jour reposant, les troupiers, étendus sur la paille en attendant leur tour de faction, rêvaient à quelque incident qui rompit leur somnolence ou les rejetât à l'action. Si notre présentation paraît insuffisante, nous en demandons pardon de tout notre cœur : il faudrait des yeux de chat pour y voir distinctement.

Docile à l'injonction qu'il crut échappée aux lèvres d'un supérieur, l'ordonnance ferma la porte et hasarda quelques pas indécis. Le sergent jeta son journal et fit face avec la prestesse carrée du *drill*, les talons joints, la main au képi, en réponse au salut plutôt relâché du Welsche.

— On se présente plus militairement que ça, savez-vous ?

L'ordonnance se raidit dans la pose réglementaire.

— Annoncez-vous !

— Pahud, Ernest, de la première du 7, en service détaché à la poste de campagne. J'apporte une dépêche pour le fusilier Cuendet.

— Une dépêche ! répéta le sergent en tournant et en retournant le pli mystérieux. Vous n'auriez pas pu l'apporter une demi-heure plus tôt, peut-être ? Avant la relève des sentinelles ?

— Impossible, sergent.

Cette réplique, où il crut sentir un souffle d'ironie, fit froncer le sourcil au supérieur.

— Impossible ? gronda-t-il en se redressant.

— Parfaitement. On me l'a remise il n'y a pas vingt minutes, le temps de me trimballer ici.

— Alors ça presse, dites ?

— Probable.

— Cuendet est de faction près du moulin, à quinze

cents mètres à main droite ; portez-lui ça, puisque ça presse tant. Rompez !

— Excusez, sergent ! On m'attend au bureau et je ne connais pas le pays. Il me faudrait le surnuméraire pour me montrer le chemin ; autant qu'il la porte tout seul. Ça n'est point tellement lourd.

A n'en pas douter, cette fois, l'intention était manifestement ironique, mais le refus était motivé.

— Rompez !

Le messenger salua, fit demi-tour et prit la porte sans autre commentaire.

— Surnuméraire Colombi, appela le sergent, à l'ordre !

— Misère de misère, gémit Pasche en brandissant une poignée de paille contre le plafond, si ce n'est pas un péché de réveiller ce macaroni qui dort comme un lézard sur un mur de vigne, les yeux grands ouverts !

— Surnuméraire Colombi ! réitéra le sergent un ton plus haut.

Colombi jugea prudent de se réveiller.

— C'est-y moi que vous appelez, serzent ? dit-il en ouvrant un œil.

— Debout, à l'ordre et plus vite que ça ! poursuivit Schneider impatienté, pendant que Colombi s'ébrouait et se mettait sur ses jambes. On prend la position, ou quoi ? Voici une dépêche pour Cuendet, sentinelle numéro 2. Est-ce compris ?

— Sans vous commander, sergent, intervint Baudaz en s'asseyant, à votre place je garderais la dépêche et je lui dirais de prendre son fusil.

— Son fusil ? Pour quoi faire ?

— Pour remplacer Cuendet, parbleu ! Sait-on ce qu'il y a, dans cette dépêche ? On ne fait pas jouer le télégraphe pour annoncer qu'à Servion c'est le même temps

de chien qu'ici. Cuendet me disait hier au soir que son père était gravement malade ; il se peut qu'il soit mort. Vous ne voudriez pas faire poser Cuendet jusqu'à quatre heures avant de répondre ou de demander une permission, selon le cas ?

— Vous avez raison, je n'y pensais pas, avoua bonnement Schneider.

Colombi fit la grimace. Pour lui, Baudaz n'avait pas raison du tout. Mais il se garda de souffler mot.

— Vous, lui dit le sergent, prenez votre fusil et allez remplacer Cuendet jusqu'à la prochaine pose. Vous lui direz qu'un télégramme l'attend au poste. Compris ?

— Compris, sergent.

— Et vivement, n'est-ce pas ? ça presse.

— Le temps d'emprunter un parapluie à Baudaz et ze cours.

Le sergent faillit se fâcher. Il ne se fâcha point. Il n'en eut pas le temps. En un tour de main, Colombi enfila sa capote, boucla son ceinturon, mit son képi, attrapa son flingot, en deux sauts prit la porte et disparut toujours courant.

— Félicitations, sergent ! s'écria Pasche. Pour expédier le monde, il n'y en a point comme vous. Vous vous y entendez en première. Dommage qu'on n'ait pas l'occasion de vous voir expédier pareillement une couple ou deux de ces sauvages qui empêchent les gens de dormir et veulent tout bouleverser.

— Et tout avaler ; oui, c'est dommage, ajouta habilement Baudaz. Et nous marcherions avec vous comme un seul homme. Parole d'honneur, sergent !

— Marcher ? Pardi, il le faudrait bien ! conclut Schneider avec conviction.

Il regagna la fenêtre et reprit son journal. Baudaz se

recoucha. Et l'on n'entendit plus que la pluie grésillant en rafales contre les vitres. Bien que l'endroit manquât de confortable, ce bruit hargneux faisait penser qu'après tout on ne s'y trouvait pas si mal.

— Si vous continuez à brailler tous ensemble, déclara Pasche avec sévérité, le sergent sera forcé de faire son rapport. Vous connaissez le brigadier ? Tant pis pour vous !

— M'sieu le régent, je demande la parole, si you plaît !

— La parole est à l'Anglais Verdier de Genève, patrie du général Dufour et de la plus puissante « gicle » du monde. On connaît sa géographie, j'espère ?

— N'en jetez plus, la cour est pleine ! grogna Katz qui, n'ayant embêté personne depuis un moment, commençait à se sentir mal à l'aise.

Verdier se souleva à demi et, les mains en manière de béquilles, s'approcha du mur et s'y adossa de façon à dominer du regard l'assistance.

— Il y avait une fois, commença-t-il, un brave garçon de Genevois qui voulut partir pour Londres dès qu'il aurait passé son école militaire. De bonne famille, l'une des plus vieilles de Genève, instruit, distingué, banquier de son état, décidé à travailler ferme et à se créer promptement une situation, il fit part de son idée à papa et à maman, leur promit d'être bien sage, de ne pas sortir pieds nus quand il serait enrhumé. Là-dessus, il partit. Les premières semaines, il s'ennuya à périr, tant il y avait d'Anglais. A l'hôtel, au bar, au bureau, dans la rue et dans le railway, on ne voyait que ça, on n'entendait que ça ; à peine par-ci par-là quelques Allemands s'appliquant à baragouiner comme tout le monde, pour ne pas se faire dévouoyer. C'était exaspérant. Afin d'éviter des

impairs et de se repeinturlurer l'horizon, il se mit à parler comme tout le monde et à s'inonder de thé à chaque repas. Cette belle conduite charma les doux yeux d'une petite voisine : le mal du pays fut coupé net.

— Une petite voisine ! observa Huguenin. Un peu grande, pourtant ? autour des dix-huit ou vingt ans ?

— Tout allait donc pour le mieux, d'autant mieux que le patron venait de me nommer premier au service des titres. Mais voilà qu'au commencement d'août tout se détraque, tout craque, tout casse, et le mal du pays me repince plus que jamais. Glorieux d'arriver à temps, je m'égosille à chanter *Roulez tambours* et *Sur nos monts*, et l'on me flanque dans un bataillon où il y a de tout, sauf des Genevois.

— Et moi donc, tes colles, vieux ! protesta Katz en s'accoudant de façon à présenter son profil en bec d'aigle sous un angle plus favorable.

— Sans reproche, les frères, se hâta d'ajouter le narrateur. Nous sommes tous Suisses, c'est convenu ; nous formons un peuple de frères, tout au moins de cousins remués, c'est incontestable. On s'aime tout plein ; mais il y a une nuance. A part deux ou trois, trois et demi au plus, on ne sait avec qui jaser. Par exemple, Tonduz et Cuendet ne pensent qu'à leurs vaches. Ils ne manqueraient pas de me regarder de travers si je me hasardais à prétendre que le fromage n'est pas un parfum militaire exquis. Huguenin ne pense qu'à ses couches de mioches et Larpin qu'à ses choux, genre « trompettes de Jéricho. » Au fond, chics types, francs camarades, prêts à se faire casser la tête sous la croix blanche : tant qu'on voudra et je les admire. Mais rien de tout cela ne remplace les citoyens de Genève, mes pauvres amis, quand on les connaît comme moi !

— En plein dans le noir ! s'exclama Katz enchanté.

— Faudrait savoir lesquels, de citoyens de Genève ? opina Pasche d'un ton caverneux. Il y a aussi des paysans et des jardiniers parmi les citoyens d'en-là ; et plus de vaches qu'il ne semble. On voit sans lunettes l'Anglais ! Ce qu'il lui faudrait, c'est un bataillon de milliaires et d'ambassadeurs. Mais par le temps qui court, ce bataillon serait si petit petit qu'à cent mètres on ne pourrait pas l'apercevoir à l'œil nu.

— Pan !... en plein dans le noir ! dit Tonduz avec jubilation. Respect pour toi, Pasche, respect ! Si ton collègue était plus près de chez nous, j'y enverrais mes modzons : tu dois les élever d'attaque.

Baudaz se leva lestement, se campa droit et haut sur ses jambes nerveuses d'homme de trente-deux ans et s'écria d'une voix sonore :

— Vive la Suisse, les amis !

Cette explosion d'enthousiasme, tout à fait hors des allures de Baudaz, foncièrement réfléchi et pondéré, fut accueillie par un silence soudain, narquois, interrogatif. Le sergent abandonna sa lecture pour mieux entendre et chacun s'assit sur la paille, dans l'attente d'une suite digne du début, les yeux écarquillés, la tête en avant.

— Oui, vive la Suisse ! reprit gravement Baudaz. Depuis dix ans que j'habite la France, je me trouvais, je l'avoue, un peu dépaycé parmi vous, comme l'ami Verdier. Mais nommez-moi un patelin où les gens de toute classe, de toute profession, sortent leurs vérités avec cette camaraderie bon enfant que rien ne lasse ! Voici des mois que nous couchons sur la paille ; suant, trimant, pateaugeant le jour et grelottant la nuit ; que nous avons quitté l'un sa charrue, l'autre son école ou son bureau, et tous la maison, femme et enfants. Il semble naturel que

nous soyons aigris par tant d'ennuis et d'épreuves ; que nous soyons devenus impatients, hérissés, impossibles ? Et pas du tout. On tire des tréfonds de sa caboche ce qu'il y a de plus vexant, même plus qu'il n'y en a ; de quoi déchaîner ailleurs engueulades et horions. Ici, chacun dégoise et personne ne se fâche. Dieu soit loué, nous sommes vraiment un peuple de frères ! Pas vrai, sergent ? Parole d'honneur !

— D'accord. Mais il en faut de la patience, bougrement plus qu'on ne croit.

Larpin, qui n'avait soufflé mot jusqu'ici, soupira bruyamment :

— Vouï, c'est la mère des vertus. Heureusement ; sans ça....

Le bruit de la porte violemment poussée lui coupa la parole, et Cuendet se précipita en coup de vent, le front ruisselant, le képi sur les yeux, la capote crottée jusqu'aux hanches, trempé, à bout de souffle :

— Mon père est mort ? Où est-elle, cette dépêche ?

— Qu'est-ce que c'est que ces manières ? interrogea l'implacable sergent. On s'annonce, ou quoi ?

— Excusez, je....

— C'est bon. La voici, cette dépêche. Rompez !

— La porte ! gronda Katz.

— Ferme ! répondit Cuendet haletant, en déchirant l'enveloppe d'une main fébrile.

Baudaz ferma la porte et s'approcha vivement de Cuendet. Il lui posa amicalement la main sur l'épaule, le regarda bien en face et demanda :

— Ton père est mort ? J'espère que tu te trompes.

— C'est Colombi qui me l'a dit.

— Lis d'abord, mon vieux, lis ! Qu'est-ce qu'il en sait, ce babillard ?

Cuendet déplia la dépêche, lut d'un regard la ligne unique qu'elle contenait, se frotta les yeux, relut d'un coup d'œil et demeura muet, ahuri, figé.

— Eh bien ? interrogea Baudaz.

Au lieu de répondre, Cuendet froissa rageusement la dépêche dans sa large main de paysan et, d'un grand geste, la jeta à terre ; arracha son képi et le lança à la volée au fond du poste sans souci d'écourter un nez ou de balafrer un front.

— *Hunderttausend Millionen...* commença le sergent indigné.

— Je m'en f... ! vociféra Cuendet d'une voix étranglée par l'émotion. Me faire une peur pareille ? Me brasser le sang comme ça ?.... Canaille... canaille de Colombi !

— Ton père n'est pas mort ? demanda Baudaz ébahi.

— Bien sûr que non.

— Alors quoi ?

— C'est ma femme qui vient d'accoucher d'un garçon.

Un éclat de rire s'échappa, multiple, formidable, et vibra entre les solives avec l'intensité de la diane dans l'escalier d'une caserne. Le sergent lui-même montra toutes ses dents, en un rire d'une largeur démesurée.

Etourdi d'un tel vacarme, honteux d'en être le sujet, affreusement secoué par le passage d'un chagrin amer à la joie d'être père pour la première fois, désolé d'avoir pu, comme un fou, froisser l'heureux message, Cuendet sentit sa gorge se serrer et ses jambes sur le point de le laisser choir. Il gagna le coin le plus sombre et s'étala le nez dans la paille, cachant sa tête dans ses bras pour étouffer son dépit et ses sanglots.

Et tandis que les rires continuaient, émaillés de plaisanteries impitoyables, Baudaz vint s'agenouiller près de

Cuendet, cherchant, de ses mains et de ses paroles fraternelles, à lui retourner le corps et l'esprit. Sa malheureuse supposition, si légèrement émise, était suivie d'effets fâcheux, pénibles, dont il se jugeait responsable.

— Voyons, voyons, ami Cuendet, sois raisonnable ! Une méprise, après tout... un peu grosse... mais aussi une grande joie, très grande, intime.... Je sais ce que c'est que d'être père. Tout s'est heureusement passé chez vous, grâce à Dieu ; et vous devez....

— Garde à vous !... commanda le sergent rappelé soudain aux devoirs du service par l'entrée de M. le lieutenant de Charpentier, chef de poste.

Instantanément, rires et lazzis se turent et les hommes se trouvèrent debout dans la position militaire : tête haute, talons joints et les mains à la couture du pantalon. Seul, Cuendet ne bougea pas.

De stature élevée, — un mètre quatre-vingt-dix, — hautain, le visage rasé complètement ; très jeune, — vingt-trois ans, — volontairement roide et désagréable envers la troupe, le lieutenant avait pris les galons plus par snobisme que par dévouement et portait l'uniforme avec une satisfaction dénuée de chaleur communicative. La nature hétéroclite de la section à lui dévolue était probablement pour beaucoup dans ses façons peu gracieuses. Habitant Paris, il n'était pas moins dépaycé que nombre de ses hommes ; et la hauteur où il se tenait l'empêchait de se rapatrier. Pour l'instant, son œil froid les inspectait avec une attention dépourvue d'aménité.

— Hé vous !... là-bas ? êtes-vous sourd ou ivre ? demanda-t-il en apercevant Cuendet. Qu'est-ce que cela signifie, sergent ?

— Il est malade, mon lieutenant, hasarda Baudaz pour sauver la situation.

- Vous, taisez-vous ! Je ne vous demande rien.
- Il est malade, mon lieutenant, expliqua Schneider.
- Repos !

Avec ensemble, les hommes, y compris le sergent, lancèrent le pied droit en avant d'un demi-pas et attendirent immobiles, muets.

- Rien à signaler, sergent ? Rien de particulier ?

Le sous-officier reprit automatiquement la position militaire :

- Rien, mon lieutenant.

— S'il survient quelque chose, vous me trouverez à la ferme.

Sur ce, il salua et tourna les talons.

- Garde à vous !... commanda derechef le sergent.

Puis quand l'officier fut sorti :

- Repos !

Il s'avança vers Cuendet et considéra ce grand corps d'un œil courroucé :

— Vous mériteriez quarante-huit heures de bloc, *Eselkopf* que vous êtes. Debout !... ou je me fâche, à la fin !

Cuendet ne souffla mot et ne bougea pas. Au bloc?... Tant mieux ! Il y serait tranquille.

— Ne faites pas attention, sergent, je vous prie, intercédait Baudaz de sa voix la plus persuasive. Il a reçu un coup, vous comprenez ? un coup.... On serait malade à moins.

Le sergent tira sa montre :

— Trois heures quarante minutes.... Je voudrais savoir où il se tient, cette espèce de caporal tire-au-flanc ? Voilà plus d'une heure qu'on ne l'a vu, sous prétexte d'écrire une carte à sa mère. S'il n'est pas ici dans cinq minutes, je fais mon rapport... sans rémission, cette fois.

- Adopté à l'unanimité ! dit Pasche.

Baudaz, auprès de l'inconsolable troupier, avait repris ses bons offices, aussi vains, du reste, que précédemment. Le pseudo-malade y mettait de l'entêtement... un entêtement déplorable. Tonduz, probablement du même avis, s'approcha et annonça sa présence à Cuendet par une claque au bas du dos.

— Salut, Jules !... C'est l'heure de traire, il faut te lever.

Verdier, Huguenin, Pasche s'approchèrent à leur tour, repris de l'envie de rire.

— Hé Jeannette ! continua Tonduz, tu ne te méfies pas que tu es père de famille, à présent ? qu'il s'agit d'être sérieux ? Ce n'est pourtant pas l'héritage manqué de ton père qui t'écrase pareillement ? Tu dois être bien content qu'il ne soit pas mort !... Sa capote est toute trempe.... Deux hommes de bonne volonté pour la lui enlever et le bouchonner dans les règles. Une... deux... trois !

Jamais l'armailli n'en avait dit autant. Cette virtuosité extraordinaire eut un effet merveilleux : Cuendet se retourna et s'assit.

— Canaille de Colombi ! fit-il dans un gros soupir et en s'essuyant le visage pour cacher son embarras.

— Misère de misère ! nasilla Pasche, qu'on puisse être ingrat à ce point ! Voilà deux heures que Colombi est sous l'averse à ta place et tu te plains ? C'est à vous dégouter du monde, pas vrai, Larpin ? Et dix fois plus bête que la bête à trente-six cornes de l'Apocalypse !

A ce moment entra le caporal Besuchet, blanc-bec fringant doué d'un aplomb inaltérable, mais toujours astiqué à dire d'expert. Commissionnaire public à la gare de Montreux, il y avait acquis, malgré son jeune

âge, un fonds inépuisable de roublardise et d'amour du repos. Au demeurant, sous-officier modèle.

— Les hommes de la troisième pose : Huguenin, Verdier, Tonduz, rassemblement !

Le sergent alla contrôler au tableau de service les noms jetés de mémoire par le caporal. Une erreur lui aurait permis de laver la tête au tire-au-flanc, opération qu'il eût faite en conscience. Lui, Schneider, ne se fût jamais hasardé à commander un service sans être sûr de son fait, sans consulter son calepin. Mais avec ces Welshes.... Il constata, à regret, qu'il n'y avait rien à reprendre et surveilla les faits et gestes du caporal avec un redoublement d'attention. Besuchet connaissait son homme ; le sergent ne fit pas ses frais.

A quatre heures moins deux minutes, le caporal emmena son monde ; à quatre heures deux minutes, la sentinelle devant les armes réintégrait le poste. Un grognard ne s'en fût pas mieux tiré.

— Ma foi !... il fait meilleur dedans que dehors, dit Klein en secouant son képi trempé de pluie.

Abrité par l'avant-toit, Klein n'avait pas trop souffert des averses ; les sentinelles extérieures, en revanche, rentrèrent avec quatre ou cinq kilos de pluie sur le dos. On n'a pas idée, si l'on n'y a passé, de la quantité d'eau qu'une capote militaire peut boire. A peine nos troupiers étaient-ils à l'abri que la fermière, qui guettait leur retour, apporta un grand pot de thé bouillant parfumé de kirsch. Fumet, pot et fermière soulevèrent d'unanimes bravos.

— Vous permettez, monsieur le sergent ? dit-elle en plaçant le pot sur la table et en le flanquant de deux verres.

— Madame, je vous remercie bien, mille fois !

— Ne parlons pas de ça, monsieur le sergent, et à vous les soins de faire la tournée. J'espère qu'il y en aura pour tous. Et s'il n'y en a pas assez, il y en a encore. Il s'agit de se précautionner, par ce vilain temps. Ces pauvres chers soldats en ont grand besoin. Un refroidissement est si vite attrapé !

En gagnant la sortie, elle tâta les capotes des arrivants et reprit :

— Vous ferez apporter tout ça au four, n'est-ce pas, monsieur le sergent ? Il y a un bon feu exprès pour tout ça sécher. Il y en aura toute la nuit, s'il le faut, exprès. Les fagots ne manquent point, Dieu soit béni !

Puis elle se hâta de sortir, l'excellente femme, sous un flot de remerciements.

— Si tous les proprios ils faisaient comme ça, dit le dernier venu et le plus copieusement trempé, on aurait du cœur pour défendre le pays.

— Vous, Lévi, articula nettement le sergent, il vous faudrait quinze jours dans les tranchées pour vous remettre la cervelle à l'endroit.

— Avec une ration de schlague soir et matin pour tout potage, ajouta Pasche.

Ces quelques mots suffiraient, à la rigueur, pour noter « l'état d'âme » du citoyen Lévi. Cependant il n'est pas oiseux de dire qu'il se faisait plus noir qu'il ne l'était. A l'exemple de beaucoup d'autres simples d'esprit, il s'imaginait qu'épater le bourgeois conférait un lustre inusable. Quant à renier la patrie, sa présence sous l'uniforme nous dispense de l'en disculper. Il n'en tenait pas moins à produire son petit effet, heureux, sans qu'il y parût, d'y réussir presque à tout coup.

Cuendet ne se fit pas prier lorsque vint son tour de vider un verre. Il était resté couché, encore boudant ou

en ayant l'air, afin de démêler, dans une tranquillité relative, l'écheveau si embrouillé de ses affections. Les yeux clos, simulant le sommeil, il revoyait en pensée la maison paternelle, basse, large, paisible ; la grande chambre d'en bas, au midi, entre le corridor et la grange ; il sentait une envie folle d'aller voir de ses yeux ce qui s'y passait. Quelle tête avait-il, ce gamin ? Blond comme sa mère ? Ou noiraud comme tous les Cuendet ? Et quel nom lui donner ? Louis ? puisque la maman s'appelait Louise. Jules ? puisque tous les aînés, de père en fils, portaient ce nom-là. Graves questions, douces perplexités. Enfin, tout avait bien marché. Et c'était un garçon, voilà l'essentiel.

Il lui faudrait un congé, à tout prix, n'importe comment. Ce ne serait pas facile. Deux fois il en avait demandé un de quarante-huit heures, et toujours rien. Son père malade et sa femme au lit, sans compter un défenseur de plus pour la patrie, que faudrait-il d'autre, à ce tonnerre de capitaine ? Que le gamin, la mère, le grand-père et toute la boutique fussent au cimetière, peut-être ? Passe encore si les Allemands voulaient chercher chicane, mais ils avaient assez à faire ailleurs. Il demanderait un congé et l'on verrait ! Se ficher plus longtemps du monde, cela finirait bien, un jour ou l'autre, par se gêter sérieusement. Muni de ce réconfort et d'un grand verre de thé par-dessus, il bourra sa pipe et sortit pour l'allumer.

La pluie avait cessé. Tout le monde, hormis le sergent et le tambour, était devant le poste, causant et fumant ; fumant avec délices après plusieurs heures de privation, causant de la guerre, du temps, de l'hiver qui serait rude à passer, et surtout des enfants et de la maison, où la vie ne devait pas être gaie.

A huit heures et demie, il n'y avait plus dehors, à part le factionnaire devant les armes, que le sergent et Baudaz. Avec une persistance louable, ce dernier cherchait à jeter, dans l'âme germaine du sergent, quelques lueurs de la claire âme romande, si pitoyable au sort navrant de la Belgique.

Le vent avait fraîchi. La nuit se piquait par-ci par-là d'une timide étoile. Aux démonstrations les plus pressantes, le sergent ne laissait pas de remarquer avec intérêt :

— Il faut rentrer, Baudaz. Avec ce petit air frais et les pieds dans la boue, vous n'allez pas manquer de vous... de vous... atchi!... excusez! de vous enrhumér. Et moi aussi, vous voyez !

Baudaz était sur le point de suivre ces sages conseils, quand une vive lumière fit miroiter les flaques au tournant du chemin. Un cycliste parut.... Militaire, probablement ? Militaire, en effet. Il mit pied à terre et s'annonça :

— Cycliste Durussel, Arnold, sergent. J'ai un télégramme à l'adresse de Jules Cuendet. Est-il ici ?

— Pour qui ? demanda le sergent.

— Cuendet, Jules, fusilier, première section.

— Il est de faction à quinze cents mètres d'ici, à main droite, — le sergent étendit la main dans la direction indiquée. — Encore un télégramme ? Pourvu que sa femme ne soit pas morte en couches ! dit-il soudainement inquiet.

— A moins que ce ne soit son père ! murmura Baudaz, anxieux.

— Vous ne savez pas ce qu'il dit, ce télégramme ? demanda le sergent.

— Non, sergent, pas un traitre mot, c'est défendu.

Vous dites que Cuendet est à quinze cents mètres plus loin ?

— Oui, près du moulin.... Approximativement, bien entendu.

— Merci, au revoir !

Et déjà le courrier enfourchait sa monture.

— Je vais avec vous, camarade, dit Baudaz. Vous permettez, sergent ?

— Oui, si cela vous fait plaisir.

Les deux militaires se mirent en chemin, l'un poussant sa machine et l'autre l'escortant. En quelques mots, Baudaz communiqua au cycliste le sujet de ses perplexités.

— Ne te fais pas de bile. Du bluff, ces télégrammes, pour obtenir un jour ou deux de congé, répondit le cycliste, évidemment homme d'expérience. Mais ça ne mord plus. Il y en avait trop.

— Pardon ! Je suis convaincu qu'ici il n'y a pas l'ombre de bluff, comme vous dites. Cuendet est trop simple, de trop bonne foi ; jamais de tels subterfuges ne lui viendront à l'esprit. Je suis inquiet, je vous assure, véritablement inquiet.

— Moi, continua le cycliste, je ficherais quarante-huit heures de clou par télégramme à ceux qui les reçoivent.

— Vous plaisantez ?

— Non, mille bombes ! Je suis sérieux, tout ce qu'il y a de plus sérieux. Je voudrais t'y voir, toi, à ma place, toute la journée sur les routes, par ce temps de misère, à porter ces bouts de papier ; des blagues, onze fois sur dix.

— Halte !... qui vive ! cria Cuendet, debout, à vingt pas.

— Cycliste militaire en service commandé.

— Avancez !

— Encore une dépêche pour toi, ami Cuendet, dit Baudaz en le rejoignant.

— Voici le machin, l'ami, dit le cycliste en tendant son message. Je serais tout de même curieux de savoir ce qu'il chante... si tu permets ? Je t'éclairerai.

Il releva le phare de sa machine, tandis que le destinataire ouvrait le pli.

— Que diantre peuvent-ils encore me télégraphier ? murmurait Cuendet devenu cramoisi.

— Vois-tu, Cuendet, insinua Baudaz d'une voix chaude, quoi qu'il arrive, il ne sert à rien de se démonter. Et à présent qu'on est au service de la patrie.... Eh bien, qu'est-ce qu'on t'apprend, Cuendet ? Rien de fâcheux, dis ?

— Non, rien de fâcheux, répondit Cuendet d'une voix tremblante, étouffée, ahurie, en tendant machinalement le télégramme à Baudaz qui lut à haute voix :

— « Un second garçon. Tout va bien. Viens. Louise. »

— Qu'est-ce que je disais ? conclut le cycliste. Est-ce la peine, voyons, de nous faire marcher pour de pareilles fariboles ? Un garçon de plus ou de moins ! Et puis après ? C'est dégoûtant. Bonsoir !

Sur ce, tempétueux et soulagé, il enfourcha sa machine et disparut dans la nuit.

HENRY CHARDON.

(La suite prochainement.)

UNE RÉHABILITATION

ERCKMANN-CHATRIAN

I

Les combats héroïques qui se livrent actuellement en Alsace ont ramené l'attention sur Erckmann et Chatrian, les deux romanciers alsaciens qui ont fait une description minutieuse des mœurs et des sites de leur province et ont dit, pour une minorité, en termes aussi justes que courageux, ce que tout le monde, aujourd'hui, pense des guerres de conquête, de la misère et de la grandeur militaires.

Emile Erckmann et son collaborateur Pierre Chatrian ont été rattachés malgré eux au naturalisme ¹, cette école littéraire qui date d'hier et qui est déjà si loin de nous. On les y a rattachés malgré eux, disons-nous, car ils ont vécu en dehors de tout groupement, n'ont obéi à aucun mot d'ordre, ne se sont donné aucun maître. Leurs livres sont de ceux qu'on ne fait pas exprès. Ils les ont écrits sous la dictée de leur cœur, à côté ou plu-

¹ Par Emile Zola, dans *Mes haines* et les *Romanciers naturalistes*; par Louis Desprez, dans l'*Evolution naturaliste*.

tôt au-dessus de la littérature, avec un art consommé qui s'ignorait.

Il n'en est pas moins incontestable que les auteurs de l'*Ami Fritz* se rapprochent des naturalistes par leurs peintures exactes des us et coutumes alsaciens, leurs tableaux fouillés autant que ressemblants des paysages de chez eux : les hautes sapinières où joue l'écureuil et où l'on entend le cri perçant du geai ; les ruisseaux transparents où glisse la truite d'argent ; les coquettes maisons forestières que fleurissent les capucines et les roses trémières ; les scieries qui font leur bruit monotone au creux des vallons ; puis les plantureuses auberges qui chantent dans la joie du soleil ; les danses qui s'organisent sous les ormeaux, aux sons de la clarinette, de la contrebasse et du crin-crin ; les cuisines illuminées du feu des broches ; les interminables bombances, les détonations des bouteilles qu'on débouche ; les modestes logis aux petites vitres de plomb, les chambres closes à l'aveuglante lumière de l'été ou calfeutrées les jours où la neige tombe ; les grands poêles de porcelaine autour desquels on se groupe pour entendre un vieux brave raconter ses campagnes, un garde-forestier débiter des histoires de loups ou de chevaliers pillards, un patriote jeter les grands mots de république, de peuple souverain, de liberté.

Mais Erckmann et Chatrian s'éloignent des romanciers du document humain par leur horreur du délayage, par la chasteté de leur inspiration et la haute idée qu'ils ont des responsabilités de l'écrivain. Ils ont été les hommes d'un seul coin de terre : l'Alsace ; les apôtres d'un seul idéal : la vie simple ; les historiens d'une seule époque : la Révolution.

Leur fortune a varié. Après avoir été mis pendant une décade, de 1860 à 1870, au rang de romanciers nationaux et s'être élevés à une gloire comparable à celle de Béranger vers 1830, ils perdirent l'estime des lettrés et des patriotes. Et voilà quarante ans qu'ils ne sont lus que par les gens de la campagne et par quelques originaux, dont nous sommes. La critique ne s'occupe pas d'eux : on les a chassés de la littérature. Les meilleures histoires littéraires, les plus complètes, ne les mentionnent même pas. Aucune étude approfondie et sympathique ne leur a été consacrée avant celle que fit en 1912 leur compatriote, M. Paul Acker¹, dans son livre de pieux souvenir : *Le beau jardin*. C'est un oubli injuste après une vogue bien méritée. Nous allons chercher à démêler les raisons de ce revirement. L'heure nous paraît d'autant mieux choisie pour cela que certains indices — la réédition de leurs œuvres par la maison Hachette, la reprise des *Rantzau* et de l'*Ami Fritz* par quelques théâtres — nous induisent à croire que les deux romanciers alsaciens sont en voie de reconquérir la faveur publique. Leurs ombres errent autour de nous et demandent à être consolées.

II

C'est à Phalsbourg, petite ville militaire, aujourd'hui démantelée, morte, mais illustre pour avoir donné le jour à Gustave Doré, à Georges Mouton, comte de Lobau et maréchal d'Empire ; pour avoir été une place forte française et subi trois sièges, en 1814, 1815 et 1870,

¹ Il vient d'être tué dans un accident d'automobile, alors que, interprète militaire au service de la France, il effectuait une mission dans l'Alsace reconquise. Il était natif de Saverne et avait passé sa vie à glorifier sa province.

qu'est né Emile Erckmann, l'ainé de ces frères siamois du roman français. Elle est située en Lorraine, tout près de la frontière alsacienne, il est vrai. Soldatenthal, qui pourrait bien reprendre sous peu son nom français du Grand-Soldat et où Chatrian vint au monde quatre ans plus tard, en 1826, se trouve dans la même province. Pour quoi nos romanciers célèbrent-ils surtout l'Alsace et se donnent-ils surtout pour Alsaciens ? Pourquoi consentent-ils à dire vosgien plutôt que lorrain ? Probablement par opportunisme, l'Alsace étant à leur époque plus à la mode que la Lorraine, qui s'était laissé absorber par elle et n'avait pas encore eu, pour lui rendre la vie, un André Theuriet et un Maurice Barrès.

Le père d'Erckmann était un libraire doublé d'un épiciers. Il vendait des denrées coloniales en même temps qu'il louait des livres, où, disait Edmond About, plusieurs générations de lecteurs avaient imprimé la trace de leurs doigts. L'enfant grandit dans cette boutique. Il fit son éducation au collège de Phalsbourg « et la compléta en dévorant les bouquins paternels. » En 1842 il alla à Paris, où, sous prétexte d'étudier le droit, il suivit des cours à la Sorbonne et au Collège de France. A la suite d'une grave maladie, il revint à Phalsbourg. C'est là que, pendant sa convalescence, il écrivit ses premiers essais littéraires. Le temps que lui laissaient ses travaux de plume et ses lectures (il s'absorbait surtout dans Michelet, dont il devait être par la suite une sorte de contrefaçon populaire), il l'employait à se promener rêveusement dans la campagne, à faire parler les bonnes gens : petits fonctionnaires, cultivateurs, boutiquiers, anciens militaires, qui lui racontaient leur âme naïve et la grande épopée napoléonienne, à laquelle ils avaient assisté comme soldats ou du seuil de leur porte. Le soir,

il allait vider des chopes à l'auberge du *Grand-Cerf*, comme Fritz Kobus.

C'est à la brasserie qu'il fit connaissance avec celui qui devait être, pendant plus de quarante ans, son ami, son conseiller, son homme d'affaires et son collaborateur : Pierre-Alexandre Chatrian.

Le principal du collège, M. Perrot, les présenta l'un à l'autre. Chatrian était maître d'études, après avoir été apprenti verrier à Bruxelles. Au cours d'une querelle avec un ouvrier, il eut le malheur de lui porter un mauvais coup et s'enfuit. Revenu au Grand-Soldat, il déclara à sa famille, une famille de verriers ruinée par les revers, qu'il avait assez du métier et allait tenter autre chose. Instruit, parce que grand liseur, et dévoré d'ambition, il réussit à entrer comme pion au collège de Phalsbourg. Ce n'était pas un emploi lucratif, ni même une fonction estimée ; mais elle avait le mérite de ne pas l'éloigner trop des lettres, auxquelles il voulait se consacrer. M. Perrot encouragea et soutint ses premiers pas dans la carrière littéraire, comme il encourageait et soutenait ceux d'Erckmann.

Possédés d'un égal désir de renommée, l'esprit tout bouillonnant de beaux espoirs, les deux jeunes gens ne tardèrent pas à s'entendre.

Et alors commença cette longue amitié, qui ne devait pas être éternelle, mais qui, tant qu'elle dura, fondit si bien leurs âmes qu'ils paraissaient n'avoir qu'une volonté, qu'une pensée, et qu'ils firent illusion à tout le monde pendant longtemps. Seuls les intimes savaient que ce nom d'Erckmann-Chatrian cachait deux personnes, deux activités complétives l'une de l'autre, deux tempéraments en somme assez dissemblables, mais qui savaient se mettre d'accord pour la réussite de l'œuvre commune.

Au reste, comme nous le verrons plus loin, la collaboration n'avait rien de miraculeux : elle était un exemple bien compris de la division du travail.

Ayant résolu de vivre de leur plume, Erckmann et son nouvel ami Chatrian allèrent à Paris, où ils crurent qu'il n'y avait qu'à produire pour s'imposer au public. Les déboires ne se firent pas attendre. Leurs débuts furent longs, obscurs et pénibles. Ils promènèrent leur copie de revue en revue, sans jamais réussir à forcer l'entrée d'aucune. Ils connurent les refus hautains et presque jamais motivés des directeurs, les accueils ironiques des bureaux de rédaction. Tout au plus quelque petit journal de province, tel le *Démocrate du Rhin*, consentait-il à donner à leur prose une hospitalité qui ne les faisait pas avancer d'un pas dans le chemin de la célébrité.

C'était en 1848.

Ils travaillèrent ainsi pendant dix ans, sans succès. La littérature leur était obstinément fermée et cruelle. Découragés, ils se séparèrent (1857).

Erckmann reprit ses études de droit interrompues depuis le moment où il avait rencontré Chatrian et fait alliance avec lui ; et son ami obtint un emploi dans la compagnie des chemins de fer de l'Est : 1200 francs par année, mais l'assurance d'un prompt avancement. Il va sans dire qu'ils n'avaient pas renoncé pour toujours à écrire. Ils ne le pouvaient pas : l'art est un dieu jaloux qui ne permet pas à ses prêtres d'abandonner ses autels ; c'est pour la vie qu'ils y sont attachés. Aussi ne soyez point surpris que Chatrian, resté en vigie dans la ville qui dispense la gloire, se soit avisé un beau jour d'offrir à l'*Artiste* un conte, le *Bourgmestre en bouteille*, traduit d'Emile Erckmann, auteur célèbre en Allemagne. Le directeur de la revue, Arsène Houssaye, qui, vers la

même époque, faisait accueil à notre compatriote Etienne Eggis, le lut avec plaisir et le publia. Il fut remarqué, grâce au goût des lecteurs français pour les choses de l'étranger. La *Revue de Paris* accepta d'autres contes des mêmes auteurs, sans qu'ils dussent avoir recours à aucune supercherie. Le public s'habitua vite à leur double signature.

En 1859 parut en librairie l'*Illustre docteur Mathéus*. Il y avait longtemps qu'on n'avait lu de contes fantastiques. Celui-là eut toute la saveur d'une nouveauté. Il venait immédiatement après les romans socialistes de George Sand ; les procès-verbaux de Balzac, très détaillés, admirables de puissance et de vérité, mais vulgaires ; les *Mystères de Paris* d'Eugène Sue, qui avaient été supprimés pour immoralité. On le trouva beau par contraste, bien qu'il ne vaille aucune des productions ultérieures d'Erckmann-Chatrian, et ne justifie pas les éloges de Sainte-Beuve.

A vrai dire, ce n'est pas l'*Illustre docteur* qui a fait la fortune du volume, mais bien le bouquet de récits étranges que les auteurs mirent sous le même titre. Ces récits étaient conçus d'après la formule d'Hoffmann, l'halluciné du *Philosophe Angora* et de l'*Élixir du Diable*, deux contes qui ont charmé notre enfance, et sont un si plaisant mélange de diablerie et de plate réalité, de folles équipées et d'épisodes bourgeois, de science et de divagation. Ceux d'Erckmann-Chatrian, où alternent les tirades philosophiques, les imaginations troublantes et les détails journaliers, s'appellent l'*Auberge des trois pendus*, l'*Araignée crabe*, l'*Oreille de la chouette*, l'*Esquisse mystérieuse*.

Il fallait battre le fer pendant qu'il était chaud : en gens avisés, nos amis s'empressèrent de réunir en volume

ce qui, jusque-là, avait paru sous leur nom dans les revues, et donnèrent coup sur coup, entre 1860 et 1862 : *Contes fantastiques*, *Contes de la montagne*, *Contes des bords du Rhin*.

Le succès alla grandissant. Ce que voyant, Erckmann abandonna, sans esprit de retour, les études de droit, et vint se fixer en Alsace, dans son cher Phalsbourg, d'où il ne s'éloigna que chassé par la calomnie, quelques années avant sa mort.

Quant à Chatrian, moins artiste peut-être, et plus prudent que son camarade, il ne lâchait pas son emploi au chemin de fer.

III

Ce n'est qu'en 1862, avec le *Fou Yégof*, — dans lequel s'amalgament le surnaturel et l'histoire, comme pour servir de transition entre les inventions extravagantes de leur début et les nobles créations de leur maturité, — qu'ils inaugurèrent les récits patriotiques et régionalistes. Ils trouvèrent là un moyen de se renouveler et d'attiser leur vogue. Leur adaptation de l'histoire au roman, d'une part ; l'étude pittoresque et la mise en scène des mœurs alsaciennes, d'autre part, furent pour eux une mine abondante d'œuvres qui plurent, par leur saveur un peu exotique, au public du second Empire, rassasié de la littérature trop habile, souvent factice et faisandée, que lui offraient ses fournisseurs ordinaires.

Il circule dans les livres d'Erckmann-Chatrian une vie morale intense. On y fait toujours l'amour pour le bon motif, on s'y marie honnêtement. Ils sont un éloge sans cesse renouvelé de la famille et semblent être la démonstration de cette pensée de Lamartine que les lois les plus conservatrices de l'humanité sont en même temps les

sentiments les plus délicieux de l'individu. Le bonheur des intérieurs calmes, des existences régulières y est exprimé de mille façons :

« Ah ! le bon temps !... la belle vie !... quelle joie !... quelle satisfaction d'être jeune, d'avoir une femme simple, bonne, laborieuse ! Comme tout rit dans votre âme !... Comme on voit l'avenir s'étendre devant soi, loin, bien loin !... On ne sera jamais vieux... on s'aimera toujours... on conservera toujours ce que l'on aime... on aura toujours du courage... on se sourira toujours ¹ !... »

Une immense et conquérante bonté anime l'œuvre des deux conteurs alsaciens. Leurs héros sont heureux dans la pratique du bien, raisonnables, amis de l'ordre et du juste milieu ; et si quelque mauvais sujet, un Pinacle, un Comte-Sauvage, un Placiard, se glisse en si bonne compagnie, il est bien vite puni, à la grande satisfaction du vertueux lecteur. L'ensemble de cette œuvre est aimable, jeune, franc, délicieusement rustique, abondamment démocrate, et cela sans fadeur, ni monotonie, parce qu'il s'y mêle de fortes convictions et de fières aventures, des mœurs intéressantes et des costumes originaux.

Lamartine disait que ce qu'il admirait avant tout chez les auteurs de l'*Ami Fritz*, c'était la « naïveté de la vie. » Cette naïveté est voulue, par les sujets aussi bien que par le public auquel nos romanciers s'adressent ; mais, quoique voulue, elle n'a rien de forcé, ni d'artificiel. Erckmann-Chatrian voient les choses sous l'aspect de la naïveté. Leur art se confond avec la nature. Leurs idées, leurs sentiments, leur langage sont ceux de leurs personnages ² ;

¹ *Waterloo*.

² « Ecrivons et parlons pour le peuple des campagnes, dans une langue simple, familière et forte qu'il comprenne.... En vérité, je vous le dis : de

aussi sont-ils toujours eux-mêmes et n'ont-ils pas fait de progrès depuis *Madame Thérèse*, leur premier chef-d'œuvre, un chef-d'œuvre. Leurs livres sont des manifestations, des prolongements, si j'ose dire, de leur caractère. Les raffinements mondains de l'existence, le cosmopolitisme de l'homme cultivé, la mode, l'actualité, les ont toujours trouvés indifférents ou hostiles. Ils sont jacobins en paroles, mais de fait attachés aux vieilles coutumes, aux traditions de la terre natale. Je les comparerais volontiers à ces jeunes subversifs qui font des discours violents dans les assemblées de parti et qui aiment bien leur mère. L'Alsace a contenté toutes leurs aspirations. Elle leur a donné le bonheur complet. Ils furent modestes au milieu de leurs plus grands succès et le vertige de Paris ne les gagna jamais. Chatrian, qui habitait la capitale, ne se laissa point entamer par elle. Villemessant l'appelait pour cela le « rustique » et railait l'inélégance de ses accoutrements.

Francisque Sarcey raconte qu'un de ses amis invita un soir à dîner les deux collaborateurs.

« Il leur avait ménagé, dit-il, une occasion de se rencontrer avec quelques personnes célèbres, dont le visage leur était inconnu. Ils avaient accepté. Au dernier moment la terreur les prit : ils s'excusèrent par un billet. Ils n'avaient pu se décider à affronter le redoutable ennui de cette soirée. Mais ils voulurent rendre la politesse à mon ami. Ils l'invitèrent au restaurant et lui donnèrent rendez-vous sur le boulevard.

» — Où allons-nous dîner ? dirent-ils à l'ami. Si nous entrons là ?

» Et ils montraient une brasserie d'apparence médiocre.

tous les livres qui se publient dans notre pays de France, il n'y en a guère qu'un paysan puisse comprendre. » (*Le Bon vieux temps*, par Erckmann-Chatrian.)

» Ils commandèrent le dîner, qui se composa d'une carpe frite et de haricots; après quoi ils restèrent longtemps indécis de ce qu'on pouvait bien manger encore après ce repas sardana-palesque. L'ami, pour les tirer de peine, demanda deux perdreaux. Tout le temps du dîner, ils restèrent contraints et froids; mais une fois la nappe ôtée, en face d'un broc de bière, ils retrouvèrent leur verve et leur gaîté : ils étaient en Alsace ¹. »

Erckmann était peut-être le plus indéracinable des deux. Resté célibataire, il s'était mis en pension dans une famille de Phalsbourg. Il y menait la vie d'un épicurien, faisait la grasse matinée, se promenait dans les prés et les bois, lisait son journal ou quelque livre de choix, s'attablait cinq fois par jour, et, s'il lui restait du temps, écrivait des histoires villageoises ou des récits de guerre.

La gloire ne troublait point son sommeil. On raconte qu'il n'a vu le *Juif polonais* qu'à sa soixantième représentation. Après l'éclatant succès de l'*Ami Fritz* au Théâtre-Français, Chatrian lui écrivit pour lui annoncer les belles recettes qu'ils faisaient.

— Alors, lui répondit-il, envoie-moi des huîtres et un beau poisson, pour que je fête cette victoire à ma manière.

C'est là un propos digne de Fritz Kobus en même temps qu'une boutade d'homme du peuple.

IV

Vers 1860, après la publication de l'*Illustre docteur Mathéus* et des *Contes*, on se demanda qui était cet auteur au nom bizarre, énergique, et qui forçait l'attention du public par une production abondante et régulière. On ne manqua pas de relever qu'avec sa physionomie mi-tudesque, mi-française, cette signature convenait bien

¹ *Annales politiques et littéraires*, 1890.

à des livres qui tiennent le milieu entre la littérature de l'Allemagne et celle de la France. Erckmann-Chatrian décrivent des mœurs allemandes, la bonhomie allemande (celle d'autrefois), les mangeries allemandes, les juifs allemands, les cigognes, la bière, la pipe allemandes ; mais ils le font en un style bien français par la verve, le piquant, la bonne humeur. Leur inspiration, à tout prendre, est plutôt allemande, sans compter que quelques-unes de leurs œuvres ont pour théâtre non pas l'Alsace, mais l'Allemagne : l'action de leurs deux livres les plus parfaits, *Madame Thérèse* et *l'Ami Fritz*, se déroule dans le Palatinat bavarois ; la *Maison forestière* est une légende du Hunsrück.

Il n'y a rien là qui doive étonner, puisque l'Alsace et la Lorraine, bien qu'ayant une population manifestement gauloise, les Médiomatrices de Jules-César, ont subi longtemps la domination des princes de l'Est et sont toutes pénétrées de germanisme. L'Allemagne y est partout pêle-mêle avec la France, selon la belle expression de Michelet¹. La langue nationale est un patois alémanique, celui de Hebel, assez semblable au parler du Plateau suisse, et dont tout le monde se servait avant l'annexion allemande de 1871. On ne se mit à aimer le français qu'après cette date, par manière de protestation.

Accapareurs autant que dépourvus de sens commun, plusieurs critiques d'outre-Rhin revendiquent Erckmann-Chatrian pour leur pays : « Ce sont des Allemands qui ont écrit en français ! » disent-ils. Mais le seul fait d'avoir écrit en français ne tranche-t-il pas définitivement la question ? Nous n'avons jamais prétendu que Chamisso nous appartint, puisqu'il s'est servi de la langue alle-

¹ *Notre France, sa géographie, son histoire.*

mande ; pas plus que Henri Heine, bien qu'il ait proclamé obstinément qu'il était né citoyen français. Les Allemands ne sauraient non plus, pour attirer à eux les auteurs alsaciens, invoquer la « strengste Sittlichkeit » de leur œuvre ; car, en dépit d'une opinion courante chez les Germains, la saine littérature est aussi bien indigène en France qu'en Allemagne.

V

Quant à la part de collaboration qui appartient à chacun des deux romanciers, elle n'était pas facile à déterminer avant que la neuvième chambre correctionnelle de Paris n'eût rendu son jugement de février 1890 dans l'affaire d'intérêt qui brouilla les deux collaborateurs. On croyait jusqu'alors que l'apport était à peu près égal des deux côtés. Un professeur de Bâle, parent ou ami de Chatrian, assurait, dans un rapport annuel de son collègue, que les manuscrits faisaient la navette entre Phalsbourg et Paris, « jusqu'à ce qu'on fût en parfait accord de sentiment et de forme. Quand une entrevue devenait nécessaire, c'était Chatrian qui se déplaçait, car il ne fallait pas compter que l'autre consentît à cesser un jour de savourer ses chopes alsaciennes. Les deux amis conféraient alors longuement sur l'œuvre nouvelle. » Ils collationnaient leurs notes. Puis Erckmann faisait le premier jet, après quoi « ils se livraient ensemble à un patient et minutieux travail de revision. » Chatrian refondait parfois des chapitres entiers. On ajoutait qu'ils s'étaient si bien approprié la manière l'un de l'autre qu'il était impossible de reconnaître ce qui, dans la rédaction définitive, était à Erckmann ou à Chatrian ¹.

La vérité est ailleurs.

¹ C'était aussi l'opinion de Francisque Sarcey et de Jules Claretie.

Il est probable qu'à l'origine ils écrivaient chacun de son côté, puisque certains de leurs contes ont paru dans les journaux, les uns sous la signature d'Emile Erckmann, les autres sous celle de Pierre Chatrian : ainsi le *Bourgmestre en bouteille*, publié dans l'*Artiste*, est de Pierre Chatrian ; l'*Œil invisible* est d'Emile Erckmann.

Mais après que Chatrian se fut fixé à Paris et Erckmann à Phalsbourg, il est vraisemblable que seul Erckmann prenait la plume, tandis que son ami assumait le rôle tout aussi difficile de conseiller de rédaction et d'homme d'affaires. Il traitait avec les libraires, suivait les répétitions des pièces, enseignait aux acteurs de l'*Ami Fritz* la valse de Lauterbach. C'est ce qui ressort clairement des considérants du jugement de 1890 :

« Attendu que la correspondance versée aux débats fait voir, d'une part, Erckmann resté en Alsace, décrivant le pays qu'il habite, vivant la vie des personnages de son œuvre, écrivant sans relâche, sans autre occupation que le travail de son esprit, donnant des détails sur l'œuvre commencée, esquissant les caractères, résumant les situations, enfin expédiant à Chatrian les manuscrits des différents contes et romans ; et, d'autre part, Chatrian venu à Paris pour y tenir un emploi au chemin de fer de l'Est, recevant les manuscrits envoyés par Erckmann, les lisant, puis, en conseiller avisé, au goût sûr, lui donnant ses impressions, lui indiquant les retouches à faire *sans y mettre la main*, pressant Erckmann quand un manuscrit se fait trop attendre, gourmandant même son ami sur sa lenteur à produire, usant de ses relations parisiennes avec les directeurs de revues ou de journaux, pour obtenir la publication de l'œuvre nouvelle ; après quoi, adressant à Erckmann les critiques des éditeurs, lui réexpédiant même les manuscrits si l'éditeur demande le développement d'un caractère, le changement d'une situation dramatique, gardant seulement pour lui les coupures à faire, sans qu'il soit jamais question dans toute cette correspondance

d'un manuscrit, œuvre personnelle de Chatrian, envoyé par lui à Erckmann, ou présenté par lui à un éditeur, s'occupant avec clairvoyance et sérénité des stipulations commerciales avec les éditeurs, encaissant le produit de l'œuvre et faisant le partage des bénéfices de la collaboration ¹. »

Voilà donc qui est jugé.

On ne dira plus que Chatrian, « type et tempérament de soldat, la moustache et le visage du sous-off, ait seul donné le nerf, l'action aux œuvres communes, ait dirigé la collaboration vers les chroniques nationales, » tandis qu'Erckmann, « plus fin et plus instruit, y a mis la rêverie, la note philosophique, la réflexion morale et la sentence biblique ². »

L'ancien ouvrier verrier a certainement contribué à faire ces chroniques ce qu'elles sont, parce qu'il est de notoriété publique qu'il avait de l'érudition et possédait assez bien son catéchisme du parfait démocrate. Son cousin, M. Paul Laquintinie, affirme même que M. Perrot l'aurait chargé d'un cours d'histoire au collège de Phalsbourg, où, jusqu'à présent, on croyait qu'il n'avait été que pion ³. Il est hors de doute qu'Erckmann sollicitait et recevait avec docilité les conseils de son ami ; admettons même que la première idée de plusieurs de leurs créations soit venue de Chatrian ; il n'en est pas moins juste de laisser au premier la propriété presque entière des *Romans nationaux*, comme aussi celle des récits villageois, et cela même après la conférence que M. Laquintinie fit à Abreschwiller en 1912 et dans laquelle il tente de prouver que les *Deux frères*, l'*Histoire d'un sous-*

¹ Cité par M. Paul Acker, dans son *Beau jardin*.

² Jules Claretie, *Célébrités contemporaines*.

³ Voir dans le *Messager d'Alsace-Lorraine* du 28 septembre 1912 : *Un problème littéraire, Chatrian*.

maître, l'*Histoire du plébiscite* sont entièrement de la main de Chatrian.

VI

Erckmann a utilisé pour donner tant de vie et de vraisemblance à ses récits guerriers des papiers de famille, des carnets de route, entre autres celui du capitaine adjudant-major Vidal, du 6^e léger, des mémoires d'officiers, des relations de témoins oculaires et encore vivants. Il les prenait par le bouton de leur rhingrave et leur disait : « Conte-moi cela ! » Pour écrire le *Conscrit de 1813*, il refait toute la campagne d'Allemagne, visite les champs de bataille, s'arrête à toutes les étapes. C'est plus que de l'histoire, c'est presque de l'historiographie. La bataille de Leipzig n'y est pas composée, comme dans Thiers, à grands traits, avec de magnifiques vues d'ensemble, de l'ordre et un souffle d'épopée. Elle est jugée par les yeux naïfs d'un pauvre conscrit, donc par ses petits côtés, sur des détails insignifiants et tout personnels, mais qui, ajoutés les uns aux autres, forment des tableaux impressionnants. C'est la contre-histoire, l'histoire vivante et palpitante que racontent à la veillée les bonnes gens qui en furent les témoins et les vieux soldats qui en furent les acteurs.

Les vieux soldats pullulaient en Alsace, où l'esprit militaire et l'esprit démocratique étaient plus vivants qu'en aucune autre province de la France et qui a fourni à la Révolution et à l'Empire soixante-deux généraux, presque tous nés dans le peuple et acquis aux idées nouvelles. Ils étaient fils de concierge, comme Rapp ; de policier, comme Kléber ; de paysan, comme Lefebvre, duc de Dantzig. C'est un Strasbourgeois, Kellermann, qui, le 20 septembre 1792, à la tête des volontaires célé-

brés par Victor Hugo, sauva la France de la première invasion prussienne et apprit le goût amer de la défaite à cette infanterie réputée invincible parce qu'elle faisait, au pas de parade et en alignements impeccables, des attaques brusquées. C'est à Strasbourg, dans le salon du maire Dietrich, que Rouget de l'Isle, en cette même année 1792, fit la révélation de sa *Marseillaise*, dont les paroles enflammées et vengeresses, trop violentes pour être chantées en temps de paix, ont acquis, depuis la ruée allemande, une si triste actualité et une signification poignante.

VII

Les auteurs du *Conscrit de 1813* sont venus au monde à une époque et ont grandi dans une ville où le souvenir des guerres de l'Empire était encore cruel au cœur du peuple. Les premiers, et presque les seuls récits qu'ils entendirent à la veillée, c'étaient des récits de la sanglante aventure. Dès leur plus tendre enfance, ils apprirent à détester la guerre. La démocratie aidant, qui enseigne à maudire l'ambition des rois, les conquêtes, enfin tout ce qui trouble le bien-être et cause l'insécurité, ils la dépeignirent comme la pire des abominations :

« Voilà la guerre, Fritz ! Regarde, et souviens-toi !... Oui, voilà la guerre, la mort et la destruction, la fureur et la haine, l'oubli de tous sentiments humains.... Hier, nous étions en paix, nous ne demandions rien à personne, nous n'avions pas fait de mal, et tout à coup des hommes étrangers sont venus nous frapper, nous ruiner et nous détruire !... Cela seul devrait nous faire croire en Dieu, car il faut un vengeur de telles iniquités ¹. »

Ils conçurent de bonne heure le dessein de propager

¹ *Madame Thérèse.*

ces sentiments. On était alors sous le second Empire. Dans la crainte que le neveu du Grand-Homme n'eût envie d'avoir ses Austerlitz et ses Iéna et ne prît pour un aigle le perroquet que le vindicatif Victor Hugo voyait sur ses enseignes, l'opposition représenta la guerre comme une aventure « impie et même ridicule. » Elle se fit des livres d'Erckmann-Chatrian une arme contre l'empereur et les mit dans toutes les bibliothèques. Les deux Alsaciens devinrent les auteurs les plus populaires de leur temps. Leurs romans furent qualifiés de monuments nationaux et patriotiques. Un éditeur qui se rappelait son origine alsacienne, Hetzel, en donna une édition à bon marché, excellemment illustrée par Schuler et Lix, deux Strasbourgeois. Il ne manquait rien à leur gloire. Ils étaient heureux et fêtés.

Survint la guerre de 1870, suivie, pour la France, d'une période d'humiliation et de prostration. On accusa Erckmann-Chatrian d'avoir contribué à la défaite en amollissant les courages et en déconseillant la préparation militaire. La réaction bonapartiste et catholique les couvrit d'injures et en fit des professeurs de lâcheté.

Quelques esprits prévenus n'avaient pas attendu cette date pour être injustes envers eux. Jules Claretie raconte qu'en 1868 Chatrian rencontra un soir, dans les bureaux du *Constitutionnel*, Sainte-Beuve, qui lui dit :

« J'ai lu vos livres. Je voulais vous consacrer un de mes Lundis. Je ne le ferai pas ; je trouve que vos romans sont l'Iliade de la Peur. »

Chatrian sourit.

« Monsieur, répondit-il, nous sommes, mon collaborateur et moi, de familles qui ont fait le coup de feu contre l'étranger et donné leur sang pour la France.... Si nous célébrons la paix, ce n'est point par lâcheté, c'est par horreur de ces tueries....

Je ne souhaite pas que nos prévisions nous donnent raison un jour, et que l'étranger rentre encore chez nous ; mais si ce jour-là arrive, cherchez où seront Erckmann-Chatrian ; vous ne les trouverez point parmi les trembleurs ¹ ! »

On ne les y trouva point.

Comme M. Goulden, leur porte-parole du *Conscrit*, du *Blocus* et de *Waterloo*, qui désapprouvait la guerre et que son patriotisme fit soldat à un âge où l'on cesse de l'être, ils prirent les armes pour défendre la France envahie. Si Erckmann et Chatrian ont condamné la guerre de conquête, ils ont toujours considéré comme sacrée la lutte pour le bon droit et l'indépendance de leur pays. Leur premier roman historique, *l'Invasion* ou le *Fou Yégof*, ne raconte-t-il pas la noble folie de forestiers, d'artisans et de contrebandiers vosgiens, qui, retranchés dans leurs défilés, opposent aux Cosaques et aux Prussiens une résistance acharnée autant qu'inutile ? Le *Conscrit de 1813*, Joseph Bertha, à peine âgé de dix-neuf ans, malingre, mal assuré sur ses jambes, part sans enthousiasme pour l'armée, c'est vrai ; mais il devient un héros quand il voit la victoire abandonner l'empereur, et les Alliés menacer la France.

Dans le *Blocus*, qui décrit le premier siège de Phalsbourg en 1814, le juif Elias dit à M. Goulden :

« Comment, vous, monsieur Goulden, un homme raisonnable, et qui n'avez jamais rien voulu de l'empereur, vous allez maintenant le soutenir ; et vous criez qu'il faut se défendre jusqu'à la mort ! Est-ce que c'est notre métier, à nous, d'être soldats ? Est-ce que nous n'avons pas assez fourni de soldats à l'empire depuis dix ans ? Est-ce qu'il n'en a pas assez fait tuer ?... »

Le vieil horloger ne le laisse pas finir et réplique avec indignation :

¹ Les célébrités contemporaines.

« Ecoute, Elias, tâche de te taire ! il ne s'agit pas maintenant de savoir lequel a raison ou tort, il s'agit de sauver la France. Je te préviens que si, par malheur, tu veux décourager les autres, cela tournera mal pour toi. »

Ajoutons qu'Erckmann et Chatrian ont mis dans leurs attaques contre la guerre un tact, une mesure qui font honneur à leur habiletés d'artiste autant qu'à leur solide bon sens de Français : ils les placent surtout dans la bouche des femmes (qui auraient mauvaise grâce à aimer le carnage) ou dans celle des juifs qui, internationalistes par définition, estiment toutes les patries sans s'attacher à aucune et dont le sens pratique ne s'élève pas au-dessus des trafics fructueux et des sécurités bourgeoises. Si le père Moïse (du *Blocus*), qui envoie ses deux fils en Amérique pour les soustraire à la conscription et trouve moyen de transformer un malheur public en une bonne aubaine pour lui, n'avait pas le nez busqué et un menton de galoche, son rôle serait odieux. Il est le vrai lâche, le mauvais citoyen qui déshonore son pays et auquel nos romanciers font bien d'opposer, dans le même livre, une autre qualité d'âmes dans la personne du sergent Trubert et de M. Goulden. Ils l'ont mis en scène par amour de la vérité. Tous leurs personnages étant du peuple, ils jugent la guerre en hommes du peuple, c'est-à-dire d'en bas, sans philosophie. Ils n'en voient pas les causes, ni les résultats ; c'est pourquoi les misères qu'elle crée les insurgent. Il n'y a rien de plus affligeant, pour un homme qui s'enthousiasme et qui pense, que l'indifférence des foules à l'égard des grands principes qui régissent l'humanité. Elles ne considèrent que leurs intérêts immédiats et n'entrevoient, par conséquent, le bonheur que dans la trêve des armes.

On n'est pas antipatriote pour avoir fait cette consta-

tation et avoir dit après tous les historiens que la gloire de Napoléon avait fini par saturer la nation, que celle-ci était lasse « de toutes ces batailles... de tous ces canons enlevés, de tous ces *Te Deum*, qu'elle ne pensait plus qu'à vivre en paix, à jouir du repos, à tâcher d'acquérir un peu d'aisance et d'élever honnêtement ses enfants par le travail et la bonne conduite ¹. »

Mais les ennemis d'Erckmann-Chatrian étaient résolus à voir en eux de mauvais Français, qui, dans tous leurs livres, avaient vanté les Allemands, les protestants, les juifs, les francs-maçons. Ce quadruple reproche était justifié si l'on admet qu'on fasse aux gens un grief de choses qui ne dépendent pas de leur volonté ou sont l'essence même de leur caractère. Le principal responsable, Erckmann, qui n'avait guère quitté sa province, était, comme tout Alsacien, allemand d'éducation et de langue, mais français de cœur et de convictions politiques. Le hasard de la naissance avait fait de lui un protestant, et la camaraderie un franc-maçon. Les juifs étant très nombreux dans sa ville natale, il aurait eu tort de négliger cet élément de pittoresque.

La malveillance dont ils se sentaient l'objet aigrit les deux amis. Ils donnèrent dès lors des livres amers et violents, des œuvres de combat, où leur haine de l'« honnête homme » (c'est ainsi qu'ils désignent Napoléon III) et des catholiques, qu'ils voient surtout sous les espèces des Jésuites, s'exaspéra jusqu'à la diatribe : *Histoire d'un sous-maitre*, *Histoire du plébiscite*, *Maitre Gaspard Fix*, le *Grand-père Lebigre*. Le mauvais vouloir du parti conservateur redoubla à leur endroit. Tout le mal que les romanciers disaient des Prussiens dans l'*Histoire du plébiscite* et le *Brigadier Frédéric* ne leur rendit pas le

¹ *Waterloo*.

suffrage des gens bien pensants. L'apparition de l'*Ami Fritz* au Théâtre-Français en 1877 fut l'occasion d'une nouvelle levée de boucliers contre ces Allemands qui venaient proposer en exemple au peuple français un monstre de gloutonnerie, de beuverie, d'égoïsme paresseux et stérile.

Pour amadouer leurs détracteurs, ils publièrent en 1882 les *Vieux de la Vieille*, dont le héros principal est un capitaine en demi-solde, Sébastien Florentin. Ce fanatique du grand empereur vit des beaux souvenirs de ses campagnes et meurt d'un affront infligé au drapeau. C'est touchant et fièrement militaire comme une page de Charlet. On y fait l'exercice : une, deusse ! une, deusse ! L'honneur y sonne comme des éperons d'argent. Lucien, le narrateur, s'écrie : « Quelles bonnes gens que ces vieux soldats du premier Empire ! » et promet à son ami Florentin de choisir le métier des armes, puisque Florentin ne conçoit pas qu'on soit autre chose qu'un pourfendeur.

Mais nos naïfs Alsaciens prétendaient-ils effacer, par ce regret tardif et cette sorte d'amende honorable faite à l'armée, le *Blocus*, le *Conscrit*, *Waterloo* ? D'ailleurs ils n'avaient pas renoncé à leur manie de vitupérer contre ce qu'ils appelaient les « sacristains ». L'anticléricalisme était un besoin de leur nature, comme les évocations déistes à l'Etre des Etres, l'Eternel, le Grand-Architecte, le Maître du monde. Ils étaient incapables de réformer leurs habitudes d'esprit.

La persécution continua.

Fatigué de s'entendre traiter d'Allemand, parce que, malgré l'annexion, il restait fidèle à sa petite patrie et à ses aises de vieux garçon, Erckmann quitta l'Alsace et alla s'établir à Saint-Dié, puis à Toul. Il n'était bien

nulle part et portait toujours au cœur la blessure de l'exilé. La nostalgie le ramenait sans cesse à son cher et inoubliable Phalsbourg, d'où les clameurs des méchants le chassèrent définitivement en 1890.

Pour comble de malheur, il se brouilla avec son collaborateur.

Le chagrin les avait rendus tous deux irritables et intolérants. Ils étaient des écorchés vifs qui souffraient de tout, s' alarmaient de tout. Si la question d'argent ne les avait pas mis aux prises, ils auraient trouvé autre chose. Peut-être faut-il aussi accuser la prétention qu'avait Chatrian d'être de moitié dans la paternité des œuvres publiées sous leur double vocable. A force de se les entendre attribuer par ceux qui ne savaient pas, le fonctionnaire de la Compagnie de l'Est avait fini par s'en croire l'auteur, en toute sincérité.

M. Laquintinie affirme que des dissentiments avaient déjà éclaté entre les deux amis lors de la publication du *Plébiscite* en 1872. Nous avons tout lieu de croire qu'ils se dissipèrent et reparurent plusieurs fois avant que le public n'en fût informé. Quand, onze ans plus tard, soit en 1883, Jules Claretie écrivit pour Quantin sa biographie des deux Alsaciens, personne, sauf peut-être les parents et les familiers, ne se doutait de quoi que ce soit. C'est en 1888 que le conflit s'aggrava jusqu'à dégénérer en scandale.

Tant qu'il n'eut à gérer que des romans et des contes, Chatrian s'acquitta seul des fonctions de placier et de courtier qu'il exerçait depuis le commencement de l'association ; mais dès qu'il s'y ajouta des pièces de théâtre, il trouva bon de se décharger d'une partie du travail sur une tierce personne, et cela à l'insu d'Erckmann, qui n'en eut connaissance que par la diminution de ses droits

d'auteur. Le bon Phalsbourgeois protesta. Le différend fut porté devant un conseil d'arbitrage, qui condamna Chatrian à restituer à son ami, pour redressement de comptes, la somme de vingt mille francs.

« Tout semblait apaisé, raconte M. Paul Acker, quand, en août 1889, un grand journal du matin publia, sous la signature d'un employé de l'Est, un article extrêmement violent contre Erckmann. Erckmann voulait poursuivre le seul signataire de l'article, mais Chatrian contraignit Erckmann à le comprendre lui-même dans le procès. Chatrian, qui devait mourir en proie au délire de la persécution et qui était déjà atteint de ce mal, se croyait victime de son collaborateur. Il rassembla contre Erckmann toutes les basses accusations que les haines politiques avaient prodiguées. Il l'accusa d'abord d'être complètement allemand de cœur et de manières, affirmant que pendant le siège de Phalsbourg, Erckmann, installé au milieu des batteries ennemies à Méting, assistait impassible à l'incendie de la ville. Sa nièce, d'ailleurs, n'avait-elle pas, après la guerre, épousé un officier allemand ? Il l'accusa ensuite de se reposer toujours loin de Paris, n'ayant que la peine de toucher sa part de droits, tandis que, lui, Chatrian, minait sa santé par le travail et les démarches.

» Sans doute la nièce d'Erckmann avait épousé un officier allemand, mais qu'y pouvait-il ? et n'avait-il pas aussitôt cessé de la voir ? Quant à l'histoire du bombardement, c'était une pure infamie, dont il fut facile de prouver qu'elle était forgée par la haine.... Au reste, la 9^{me} chambre correctionnelle de Paris condamna à un mois de prison, en février 1890, le signataire de l'article.

» Ainsi se rompaient, continue M. Paul Acker, sur une question d'argent qu'aggravaient des sentiments de jalousie personnelle, une amitié et une collaboration qui semblaient indissolubles, et elles se rompaient par le plus lamentable des débats. Songèrent-ils, à ce moment, Erckmann et Chatrian, à leur première rencontre, à leurs premiers projets, à leurs anciens espoirs ? La rup-

ture d'une vieille amitié l'emporte en tristesse sur la rupture d'un amour. L'amour le plus violent, avec l'apparence d'unir, oppose toujours deux adversaires; dans l'amitié, il n'y a que deux amis. Chatrian ne survécut pas longtemps à ce procès : paralysé, il mourut l'année suivante. Erckmann vécut jusqu'en 1899 retiré à Lunéville. »

VIII

L'apaisement s'est fait depuis longtemps autour du nom et de l'œuvre des deux conteurs populaires. Les passions qui divisaient la France de 1872 se sont éteintes. Les *Romans nationaux* peuvent reprendre dans la littérature du dix-neuvième siècle la place d'honneur à laquelle ils ont droit. La génération qui grandit comprendra mieux leurs véritables intentions. Elle verra qu'Erckmann et Chatrian maudissent les sauvages tueries, les incendies, les atrocités inexpiables de la guerre, la gloire trop coûteuse du capitaine; tandis qu'en hommes sensibles, ils plaignent les souffrances du soldat, et qu'en bons patriotes, ils exaltent la défense nationale, la lutte pour l'honneur et l'indépendance, celle que la France conduit à cette heure avec un héroïsme sans phrases, une fière volonté sans défaillances. Les principes de liberté et de justice que M^{me} Thérèse exprime en termes si nobles et si émouvants n'ont pas passé de mode. Ils ne nous ont jamais été plus sacrés qu'aujourd'hui où une fureur aveugle menace de les ensevelir dans les larmes et le sang.

Il est au reste plus facile de s'entendre sur la valeur des œuvres quand ceux qui les ont produites ne sont plus. Nous ferons l'équitable départ entre les parties saines et durables d'Erckmann-Chatrian : les contes fantastiques, qui donnent au lecteur un frisson d'épouvante, ce qu'on appelait autrefois le frisson de la petite mort,

et dont la *Maison forestière* est le meilleur exemple ; les aventures aimables, les romans où les joies de la famille, la sensibilité des nobles cœurs, la paix des beaux soirs, les louanges du Dieu des bonnes gens tiennent une large place : les *Amoureux de Catherine*, les *Confidences d'un joueur de clarinette*, et surtout l'*Ami Fritz* ; les romans patriotiques, où les soldats partent pour la guerre, où le clairon sonne la charge, le canon crache la mort, la cloche gémit ; où une lamentation monte la nuit, au milieu des fumées, des champs de carnage et des maisons en flammes : le *Blocus*, le *Conscrit*, *Waterloo*, le *Brigadier Frédéric* ; on fera, disons-nous, le départ entre ces livres-là et ceux que gâtent la haine et la politique, comme le *Plébiscite*, *Maître Gaspard Fix*, le *Grand-père Lebigre*.

Les personnes d'âge mûr reliront cette œuvre de bonne foi, d'intention pure, d'exécution parfaite dans plusieurs de ses parties ; et l'on se convaincra qu'elle n'a pas vieilli. Elle paraîtra aussi vivante, aussi entraînante, aussi solide qu'à la première lecture. Ce sera le meilleur critère.

Quand, par la reprise des deux chères provinces, elle aura perdu la mélancolie du souvenir qu'elle a eue pendant près d'un demi-siècle, elle recouvrera l'importance d'une manifestation régionaliste et deviendra chère à la jeunesse française par ses enseignements des choses simples, des sentiments droits, du patriotisme.

Enfin, suprême réparation et suprême justice, l'historien de la littérature ne nommera jamais Erckmann sans Chatrian. Ils sont unis dans la gloire, et peut-être dans l'immortalité.

HENRY AUBERT.

LES AVENTURES

D'HADJI BABA D'ISPAHAN

SECONDE PARTIE ¹

Hadji Baba, parti pour Téhéran, est forcé d'interrompre son voyage à Semnan pour guérir une courbature. Là, il essaie ses talents de conteur et gagne quelque argent, qui lui permet de continuer sa route.

CHAPITRE XIV

Où Hadji fait une rencontre et quelles en sont les conséquences.

Je quittai Semnan le cœur léger. J'étais complètement guéri ; j'étais jeune et beau et vingt tomans, fruit de mes épargnes, sonnaient dans ma bourse. J'avais acquis de l'expérience et je résolus, aussitôt arrivé à Téhéran, d'abandonner l'habit et l'état de derviche, de me vêtir de neuf des pieds à la tête et de faire tous mes efforts pour améliorer ma destinée.

A un jour de marche environ de la capitale, alors que je déambulais d'un bon pas, chantant à plein gosier un chant d'amour, je fus rejoint par un courrier qui lia con-

¹ Pour la première partie, voir la livraison de juillet.

versation et m'offrit de partager ses provisions de route. La chaleur était accablante et j'acceptai volontiers son aimable proposition. Nous nous assîmes au bord d'un ruisseau, à côté d'un champ de blé, et le courrier, ayant ôté la bride à son cheval, le laissa pâturer dans le blé encore en herbe. Il tira alors des vastes plis de son pantalon un mouchoir dans lequel se trouvaient des restes de riz bouilli et quelques galettes ; il y joignit du lait caillé qu'il prit dans un sac suspendu au pommeau de sa selle. Du même pantalon, qui contenait, outre ses souliers, une provision de tabac, une tasse d'étain et quelques autres articles tout aussi utiles, il tira encore une demi-douzaine d'oignons crus, qu'il ajouta au festin. Nous attaquâmes le repas avec tant d'appétit que nous fûmes bientôt réduits au mélancolique plaisir de sucer nos doigts en guise de dessert. Nous fîmes descendre le tout par un bon coup de l'eau du ruisseau, et alors seulement nous songeâmes à nous demander mutuellement l'objet de notre voyage.

Mon habit lui avait déjà révélé mon état et mon histoire fut bientôt dite. Quant à lui, c'était un courrier appartenant au gouverneur de la province d'Astérad, et, à ma grande joie, j'appris qu'il portait à la capitale la nouvelle de l'heureuse délivrance de mon ancien compagnon de captivité, le poète Asker-Khan. Je me gardai bien de dire au courrier à quel point ses nouvelles m'intéressaient, car l'expérience m'avait appris que le silence est d'or, et je feignis d'ignorer jusqu'à l'existence du poète en question.

Le courrier ajouta que le poète était arrivé à Astérad dénué de tout et qu'on l'envoyait à la famille pour lui exposer la malheureuse situation de son chef.

Il me montra les lettres qu'il portait sur sa poitrine, enveloppées dans un mouchoir, et, comme il était d'un naturel fort curieux, mais ne savait pas lire, il me pria de lui dire ce que contenaient les missives.

La première que j'examinai était un mémoire adressé au Roi des Rois et où le poète contait dans un langage fleuri toutes les infortunes et toutes les misères qu'il avait souffertes chez les Turcomans. Il assurait que la faim, la soif, les mauvais traitements n'étaient rien, comparés au chagrin d'être privé de la gracieuse et consolante présence de la perle de la royauté, de la quintessence de toute perfection humaine, de cette gemme de haut prix, le plus grand roi parmi les rois. Il ajoutait que, puisque le vil reptile jouit de la gloire du soleil, il espérait, lui, le plus humble sujet du monarque, être admis de nouveau un jour dans le fulgurant soleil de la présence royale. Il priait humblement le souverain de ne pas le priver, à cause de son absence, de l'ombre de son trône ; il exprimait l'espoir qu'il lui serait permis d'occuper encore son poste et de glorifier, avec le rossignol, les charmes et les perfections de sa rose adorable.

La deuxième lettre était adressée au grand-vizir et ce personnage, décrépît d'apparence et de conduite plus que suspecte, y était appelé « une planète parmi les étoiles » et « l'ancre du vaisseau de l'Etat » ; le poète terminait sa missive en le suppliant de lui accorder sa protection.

Une lettre presque semblable était adressée à son ami le grand-trésorier.

Enfin venaient les missives adressées à sa famille : une pour sa femme, une pour le précepteur de son fils et la troisième pour son intendant.

A sa femme, il parlait de l'arrangement intérieur de

son *endéroun* ¹, exprimait l'espoir qu'elle avait été économe dans ses dépenses de toilette et qu'elle avait su maintenir l'ordre parmi les esclaves femmes, et lui enjoignait de se mettre immédiatement à l'ouvrage pour lui préparer une garde-robe complète, vu qu'il était dénué de tout.

Il recommandait au précepteur de veiller soigneusement sur les manières de son fils, exprimant l'espoir qu'il l'avait mis au courant de l'étiquette et des compliments, qu'il lui faisait régulièrement dire ses prières ; il ajoutait qu'il comptait le trouver capable de monter à cheval, de manier la lance et de décharger un fusil en plein galop.

A son intendant, il donnait diverses instructions concernant l'administration de ses affaires, lui recommandait la plus grande économie, lui ordonnait de se rendre chaque jour chez le grand-vizir et de l'assurer sur tous les tons que son maître le tenait en haute estime ; il lui enjoignait de veiller avec grand soin sur ses femmes et ses esclaves ; de ne pas permettre à son épouse d'aller trop souvent au bain et de l'accompagner dans ses sorties. Il espérait qu'on n'avait pas laissé pénétrer d'entremetteuses ni surtout de Juives dans son harem, et que les murailles qui entouraient l'appartement des femmes étaient maintenues en bon état. Yohur, son esclave noir, ne devait plus être autorisé à pénétrer dans l'*endéroun*, et, si l'on s'apercevait de quelques familiarités entre lui et l'une ou l'autre des esclaves femmes, il commandait qu'on les fouettât ; enfin, il chargeait l'intendant de donner au courrier une bonne récompense pour les heureuses nouvelles qu'il apportait à sa famille.

¹ Appartement particulier des femmes en Perse, qui correspond au harem de Turquie.

Je repliai les lettres, cachetai à nouveau celles que j'avais décachetées et les rendis au courrier.

Il comptait sur une forte récompense et me confia que, de peur d'être devancé par quelqu'un d'autre qui annoncerait avant lui la grande nouvelle, il avait voyagé jour et nuit et qu'il avait volé le cheval qu'il montait actuellement, car le sien était fourbu et il l'avait laissé en garde, recommandant de le lui faire tenir quand il serait remis.

Il était si fatigué, qu'il tomba bientôt dans un profond sommeil. Pendant que je le regardais, étendu endormi sur le gazon, l'idée me vint qu'il serait bien facile de prendre sa place. Je connaissais toute l'histoire du poète et j'y avais même été mêlé intimement, de sorte que je m'imaginai bientôt que cela me donnait le droit de la conter le premier. Quant au cheval, il m'appartenait tout autant qu'à lui, et, encouragé par toutes ces bonnes raisons, je pris dans le mouchoir la lettre pour l'intendant, sautai sur le cheval, lui donnai de l'étrier¹ et partis au galop, de sorte que j'eus bientôt laissé le dormeur loin derrière moi.

Tout en galopant j'examinais la meilleure ligne de conduite à suivre pour m'introduire auprès de la famille du poète, rendre mon histoire plausible et obtenir la récompense destinée au courrier. Je calculai que j'avais un bon jour d'avance sur lui, car, à son réveil, il serait obligé de se mettre en route à pied jusqu'à ce qu'il pût se procurer un cheval, et il y avait cent à parier contre un qu'on ne le croirait pas et que personne ne voudrait lui en prêter un. Je résolus, dès mon arrivée à la capitale, de vendre le cheval et son harnachement pour

¹ L'étrier, en Perse comme en Turquie, a la forme d'une pelle, tranchante à une extrémité; on en use en guise d'éperon.

la somme qu'on voudrait bien me donner, d'échanger ensuite mon costume de derviche contre un vêtement ordinaire, et, m'accommodant comme quelqu'un qui arrive d'un long voyage, de me présenter à la maison du poète et de raconter l'histoire la mieux appropriée qui me viendrait à l'esprit, — et je ne doutais pas qu'il m'en vint une excellente, documenté comme je l'étais au sujet du poète disparu.

CHAPITRE XV

Où Hadji Baba arrive à Téhéran et se présente à la maison du poète.

Le lendemain matin, de bonne heure, j'entrai à Téhéran par la porte de Schah Abdul Azim qu'on venait d'ouvrir et je me rendis immédiatement au marché aux chevaux pour me défaire de ma monture.

Celle-ci s'était montrée excellente dans la course rapide que je lui avais fait fournir, mais le marchand auquel je la fis voir lui trouva tant de défauts que je commençai à me dire que je pourrais m'estimer heureux si j'en tirais quelque chose.

D'après le maquignon, mon cheval était une rosse ; il était *tchop*¹ ; il avait la maladie nommée *ableh*² ; il était vieux et ses dents avaient été brûlées ; en un mot il avait tous les défauts.

Aussi fus-je très surpris lorsqu'il m'en offrit 5 tomans³ à condition que la selle et la bride seraient comprises dans le marché ; de son côté il parut tout étonné quand j'acceptai le marché.

¹ Les Persans déprécient un cheval qui a les jambes blanches d'un côté ; c'est ce qu'ils nomment *tchop*.

² La maladie nommée *ableh* est une sorte de lèpre qui produit des taches sur le nez, autour des yeux et sous la queue.

³ A l'époque environ 100 francs.

Il me compta aussitôt la moitié de l'argent et m'offrit un vieux baudet en paiement du solde, mais là je refusai net, et il me promit de me payer le reste sous peu.

J'étais trop pressé pour marchander longtemps ; je me rendis au bazar, où j'emplettai un bonnet noir pour remplacer ma tiare de derviche et je m'équipai comme quelqu'un qui arrive d'un long voyage, puis je m'informai de la maison du poète.

Elle se trouvait dans un des jolis quartiers de la ville, entourée de jardins, mais elle semblait clamer l'absence du maître.

La porte était à demi ouverte ; on ne percevait aucun bruit, et, lorsque je fus entré dans la cour, je ne vis pas trace d'habitants.

Ceci me parut de mauvais augure pour ma récompense.

Après avoir gravi un escalier, toujours sans voir personne, je trouvai dans une chambre du premier étage un homme d'une cinquantaine d'années, accroupi sur un tapis de feutre et fumant le *kalian*. J'appris bientôt que c'était celui-là même que je cherchais, le *nazir* ou intendant.

Je m'écriai alors :

— Bonnes nouvelles ! bonnes nouvelles ! le khan arrive !

— Que dis-tu ? interrogea-t-il interloqué, quel khan ? où ? quand ?

Lorsque je lui eus exposé l'état des choses et délivré la lettre à lui adressée, il me parut partagé entre des sentiments de feinte joie et de réelle tristesse et, pardessus tout, je lus sur son visage un étonnement non simulé et une grande appréhension.

— Es-tu bien sûr, insista-t-il, que le khan est vivant ?

— Tout à fait sûr, répliquai-je, et avant que vingt-quatre heures soient écoulées vous recevrez un autre courrier qui confirmera mes dires et apportera des lettres pour le roi, le grand-vizir et divers autres grands personnages.

Il se mit alors à pousser une grande variété d'exclamations incohérentes dans le genre de celles-ci :

— Quelle affaire extraordinaire ! Quelle poussière nous tombe sur la tête ! Que faire ! où aller ! etc.

Lorsqu'il fut un peu remis, je l'engageai à m'expliquer son émotion et à me révéler la cause de son agitation, alors qu'il aurait dû au contraire ressentir de la joie.

Tout ce que je pus en tirer, ce fut :

— Il doit être mort. Chacun dit qu'il est mort ! Sa femme a rêvé qu'elle avait perdu sa grosse molaire, qui lui faisait si mal, et cela est un signe certain ; de plus, le roi a décidé qu'il était mort, par conséquent il ne peut être vivant, c'est impossible !

— Très bien, dis-je, si vous voulez absolument qu'il soit mort, qu'il le soit donc ! Tout ce que je sais, c'est qu'il y a six jours il était à Astéradad parfaitement en vie, et que dans une semaine vous le verrez apparaître en chair et en os.

Après qu'il eut réfléchi et ruminé quelque temps, il dit :

— Tu ne seras pas surpris de l'état où tu me vois quand je t'aurai fait part de l'état des choses, suite de la nouvelle de la mort de mon maître. D'abord le schah s'est emparé de tous ses biens : sa maison, le mobilier et tout ce qu'elle contenait, y compris les esclaves, doivent devenir la propriété de Khour Ali Mirza, son plus jeune fils. Le village qu'il possédait appartient maintenant au premier vizir ; sa place est sur le point

d'être donnée au poète Mirza Fouzoul, et, pour couronner le tout, sa femme a épousé le précepteur de son fils. Dis-moi maintenant, n'ai-je pas le droit d'être bouleversé et de perdre la tête ?

Je convins qu'il était dans son droit, mais je demandai ce que devenait en tout cela la récompense qui m'était due.

— Quant à cela, expliqua le nazir, il ne faut rien attendre de moi ; tu ne m'as rien apporté de consolant. Tu réclamera, si tu veux, ta récompense à mon maître quand il sera là, mais moi je ne te donnerai rien, tu peux en être sûr.

Sur ce, n'ayant plus rien à faire en ce lieu, je le quittai, promettant de revenir dans quelques jours.

CHAPITRE XVI

Hadji Baba fait des plans d'avenir et se trouve impliqué dans une querelle.

Je résolus d'attendre l'arrivée du poète et de chercher grâce à sa protection à me créer une situation où je pourrais gagner honorablement mon pain sans recourir aux fraudes et aux impostures que j'avais pratiquées jusque-là.

Je méditai sur ce sujet, tout en déambulant à travers les rues de Téhéran, lorsque mon attention fut attirée par trois hommes qui se querellaient et s'injuriaient avec violence. Je me frayai un chemin à travers le cercle de curieux qui les entourait, et, à mon grand effroi, je découvris le courrier que j'avais dépouillé, flanqué d'un paysan, attaquant le marchand de chevaux auquel j'avais vendu ma monture.

— Ce cheval est à moi ! criait le paysan.

— La selle m'appartient ! hurlait le courrier.

— Ils sont à moi ! rugissait le maquignon.

Je vis immédiatement quel danger je courais, et allais m'esquiver, quand le maquignon m'aperçut. Il fondit sur moi, m'attrapa par la ceinture et cria :

— Voilà l'homme qui m'a vendu le cheval !

Dès que le courrier m'eut reconnu, la tempête qui faisait rage éclata sur ma tête avec une telle violence que j'en perdis presque les sens. Coquin, brigand, voleur, filou, furent les épithètes les plus douces hurlées de trois côtés dans mes oreilles.

— Rends-moi mon cheval, voleur ! criait l'un.

— Rends-moi ma selle, fils de chien ! hurlait l'autre.

— Conduisez-le devant le cadî ! criait la foule.

J'eus beau crier, jurer, et leur tenir tête à tous, puis ensuite devenir tout sucre et tout miel et essayer de la conciliation, il me fut impossible, pendant au moins dix minutes, d'arriver à me faire entendre.

— Qu'as-tu à hurler de cette façon ? disais-je au courrier furieux ; ta selle et ta bride sont là, en parfait état, que veux-tu de plus ?

Et au paysan :

— Ne dirait-on pas que j'ai tué ton cheval ! le voilà, bien vivant, prends-le, va-t'en et remercie Allah que les choses aient si bien tourné pour toi.

Quant au maquignon, je l'attaquai avec toute l'amertume de quelqu'un qui se voit floué.

— Tu as le front de parler de tromperie, lui criai-je, quand tu sais pertinemment que tu ne m'as payé que la moitié d'un prix ridicule pour ce cheval et que tu voulais me colloquer un vieux baudet à moitié crevé pour l'autre moitié !

J'offris même de lui rendre son argent, mais il refusa, exigeant que je lui payasse en surplus la nourriture de la

bête. Ne pouvant nous mettre d'accord, nous résolûmes d'en référer au daroga.

Nous le trouvâmes à son poste, au grand carrefour du bazar, entouré de ses officiers, qui, armés de leurs longs bâtons, se tenaient prêts à infliger la bastonnade à tout coupable.

J'exposai le cas avec toutes les circonstances, insistant naturellement sur l'évidente mauvaise foi du maquignon qui m'avait sciemment trompé. Celui-ci se défendit en disant que, le cheval ne lui appartenant pas puisqu'il avait été volé, il n'était pas juste qu'il payât sa nourriture.

La question embarrassa tellement le magistrat qu'il refusa de se prononcer; il allait nous renvoyer devant le tribunal plus élevé du cadi, quand un vieillard décrépît qui avait suivi l'exposé de l'affaire dit tout d'un coup :

— Pourquoi tant de paroles pour une chose si simple ? Quand le maquignon aura payé le reste du prix de la bête, alors le hadji lui remboursera ses dépenses de nourriture.

Chacun cria : « *Barik Allah !* — Dieu soit loué ! » et, à tort ou à raison, tous parurent si convaincus par l'apparente justice de la décision, que le magistrat nous congédia, nous recommandant de nous retirer en paix.

Je restituai immédiatement au maquignon la somme payée et me fis donner un reçu. Lorsqu'il eut lâché le papier, alors seulement il commença à ruminer sur les mérites du jugement et parut extrêmement embarrassé d'expliquer pourquoi, si vraiment il était tenu de nourrir le cheval à ses frais, il ne l'était pas après avoir payé la somme entière et ne l'était plus du moment qu'il n'avait payé que la moitié.

Il commença à comprendre que, cette fois, c'était lui le dupé, et, par bonheur, il déversa sa colère contre le

daroga, qu'il accusa d'être un triple idiot et de ne pas avoir plus de compétence dans l'interprétation de la loi qu'il n'en avait lui-même en matière d'honnêteté.

Hadji Baba, après s'être équipé richement, se présente devant Asker khan, le poète de la cour, revenu de sa captivité et rentré en faveur auprès du schah. Il est bien reçu et le poète le recommande à un de ses amis, le médecin du schah, qui a besoin d'un factotum.

Le lendemain je me rendis donc chez Mirza Ahmak, le médecin de la cour, qui habitait non loin du palais. En entrant dans une cour négligée et morne d'aspect, j'y trouvai plusieurs malades, les uns appuyés à la muraille, d'autres soutenus par des amis, d'autres tenant des flacons à la main, tous attendant que le docteur sortit de l'endéroun pour commencer sa réception.

Tout à coup je compris, aux révérences de ceux qui étaient placés devant moi, me cachant la vue du cabinet s'ouvrant de plain-pied sur la cour, que le docteur était à son poste et que l'audience avait commencé.

M'étant avancé tout près de la fenêtre, je vis que le *hakim* (docteur) était un homme déjà vieux, avec des yeux enfouis dans les orbites, des pommettes saillantes et une barbe rare. Son dos était courbé, et, quand il était assis, il tenait le menton en avant, la tête enfoncée entre les épaules et les mains dans sa ceinture, avec les coudes écartés formant deux triangles des deux côtés du corps.

Il adressait d'un ton hargneux de brèves questions, accompagnait chaque réponse d'un murmure ou d'un grognement et avait l'air de penser à tout autre chose qu'à ce qu'on lui disait.

Après qu'il eut écouté le récit des maux de ses patients, qu'il eut adressé quelques mots à son petit cercle

de parasites, il me regarda et, lorsque je l'eus informé que j'étais la personne dont le poète lui avait parlé, il me fixa de ses petits yeux perçants et me dit d'attendre, car il voulait me parler en particulier.

CHAPITRE XIX

Où Hadji Baba entre au service du médecin du schah.

De quelle manière il est d'abord employé.

Dès que je parus devant le docteur, il m'invita à m'asseoir, ce que je fis avec toute l'humilité qui sied à un inférieur auquel son supérieur octroie un tel honneur.

Il me dit que le poète lui avait parlé très favorablement de ma personne, disant qu'on pouvait compter sur moi, particulièrement quant à ma discrétion et à ma prudence ; que, ajoutait-il, j'avais déjà pas mal d'expérience, j'étais fertile en expédients, et si l'on me confiait une besogne exigeant de la discrétion et de la circonspection, je saurais l'exécuter avec l'habileté requise.

Je m'inclinai fréquemment pendant qu'il parlait, tenant mes mains respectueusement étendues devant moi, couvertes soigneusement par mes manches, et mes pieds complètement cachés. Il continua en disant :

— J'ai justement besoin d'une personne de ton caractère et, la recommandation de mon ami Asker étant de grand poids, j'ai résolu de t'employer ; si tu réussis dans ta mission, sois sûr que je ne serai pas ingrat et que je saurai récompenser tes services.

Alors il me fit approcher tout près de lui et, d'un ton bas et confidentiel, regardant fréquemment par-dessus son épaule comme s'il avait peur d'être entendu, il me dit :

— Hadji, tu sauras qu'un ambassadeur des Francs ¹ est arrivé dernièrement à la cour et que dans sa suite se trouve un docteur. Cet infidèle a déjà acquis ici une immense réputation. Il soigne ses malades d'une façon qui nous est absolument inconnue et il a apporté toute une caisse de remèdes dont nous ne connaissons même pas les noms. Il prétend savoir une foule de choses dont on n'a jamais entendu parler en Perse. Il ne distingue pas entre les maladies chaudes et froides, de même qu'entre les remèdes chauds et froids, ainsi que l'ont ordonné Galien et Avicenne, mais il donne du mercure en guise de remède froid, perce le ventre avec un instrument tranchant lorsqu'il est ballonné par les vents ², et le plus terrible de tout, c'est qu'il prétend en finir complètement avec la petite vérole en infusant dans notre sang je ne sais quel extrait tiré de la vache, une découverte que vient de faire, paraît-il, un de leurs philosophes. Quant à cela, Hadji, je ne le permettrai pas. La petite vérole a toujours été une bonne source de revenus pour moi, et je ne puis me résigner à la perdre ainsi, parce qu'un infidèle prétend nous traiter comme du bétail.

» Nous ne pouvons lui permettre de nous ôter le pain de la bouche, n'est-ce pas ? Mais la principale raison pour laquelle j'ai besoin de ton aide est celle-ci : le grand-vizir est tombé malade il y a deux jours d'une étrange indisposition, après avoir mangé plus qu'il n'avait coutume de laitues crues et de concombres trempés dans du vinaigre sucré. L'ambassadeur, qui était présent pen-

¹ Par Francs, les Persans désignent tous les Européens. L'ambassadeur en question était l'envoyé de la cour d'Angleterre. (*Note de la trad.*)

² Il est fait allusion ici à l'opération du tapotage dans les cas d'hydro-pisie, opération inconnue des Persans et qui leur fut enseignée par les chirurgiens anglais au commencement du xix^e siècle.

dant la dégustation des laitues, apprenant cette indisposition, lui envoya aussitôt son médecin, en le priant de lui permettre de le soulager. Leurs relations étaient tendues depuis quelque temps, grâce à une demande de caractère politique qu'il avait présentée et que le grand-vizir était obligé de refuser dans l'intérêt du pays. Pensant que c'était une bonne occasion de mettre fin au conflit et d'en venir à un compromis, le grand-vizir accepta les services du docteur. Si j'avais été informé à temps de l'affaire, j'aurais bien trouvé moyen de l'empêcher, mais le docteur ne perdit pas un instant et administra immédiatement son remède qui, paraît-il, consistait simplement en petites pilules blanches sans le moindre goût. Quoi qu'il en soit, l'effet produit fut, pour notre malheur, merveilleux. Le grand-vizir éprouva un tel soulagement qu'il ne parle plus d'autre chose. Il raconte à tout venant « qu'il a senti les pilules lui tirer l'humidité depuis le fin bout des doigts » et que maintenant il se trouve tout rajeuni ; qu'il n'a jamais senti une telle force et une telle énergie ; qu'il se moque de la vieillesse et qu'il songe même à compléter son harem jusqu'au nombre autorisé par notre saint Prophète.

» Et le mal ne s'est pas borné là ! La renommée du remède, et avec lui celle du docteur franc, s'est répandue à la cour, et la première chose que fit le schah à l'audience ce matin fut de vanter les miraculeuses propriétés de ce maudit remède. Il manda le grand-vizir, afin qu'il répétât de sa propre bouche tout ce qu'il avait ressenti, et, lorsque celui-ci décrivit l'effet merveilleux des pilules, un murmure d'admiration et d'étonnement se fit entendre parmi les courtisans. Le souverain se tourna alors vers moi et m'ordonna d'expliquer comment une si petite cause pouvait produire un tel effet, à quoi je fus obligé

de répondre, me courbant le plus bas possible pour cacher ma confusion et baisant la terre :

» — Je me sacrifie à toi, ô Roi des rois, mais il ne m'a pas été donné de voir ce remède administré à ton grand-vizir par le docteur infidèle ; dès que je l'aurai eu entre les mains, j'informerais Ta Majesté de sa composition. En attendant, ton humble esclave supplie le Centre de l'Univers de se souvenir que, dans ce cas, le principal agent a certainement été un mauvais esprit, un ennemi de la vraie foi, puisqu'il est un instrument aux mains d'un infidèle, d'un de ceux qui qualifient notre saint Prophète d'imposteur et qui nient les tout-puissants décrets de la prédestination.

» Ayant prononcé ces paroles dans l'intention de ruiner la réputation naissante du docteur franc, je me retirai dans une grande agitation, me creusant l'esprit pour trouver un moyen de pénétrer les secrets de l'infidèle et surtout d'arriver à savoir quel était ce remède qui produisait de tels miracles. C'est alors que mon ami Asker me parla de toi.

» Tu t'arrangeras à faire la connaissance du docteur, et je laisse à ton adresse le soin de lui tirer ses secrets, mais il me faut absolument un spécimen de la médecine qu'il administra au grand-vizir pour que je puisse faire mon rapport au schah. Aussi, tu vas commencer par manger assez de laitues et de concombres pour devenir aussi malade que le grand-vizir, puis tu te présenteras chez le docteur franc, et il te donnera certainement les mêmes pilules, que tu m'apporteras sans tarder. »

— Mais, objectai-je, peu charmé de la mission, comment me présenterai-je devant un homme que je ne connais pas du tout ? On raconte des choses si extraordinaires de ces Européens, que vraiment je ne saurai

comment me conduire en sa présence. Donnez-moi au moins quelques instructions.

— Il est vrai que leurs coutumes et manières sont tout l'opposé des nôtres, expliqua Mirza Ahmak ; par exemple, au lieu de se raser la tête et de se laisser pousser la barbe, ils ont sur la tête une forêt de cheveux si épais qu'on dirait qu'ils ont juré de ne jamais les couper ; et, par contre, leur menton est complètement dépourvu de poils. Ensuite, ils s'asseyent sur de petites plates-formes, tandis que nous nous accroupissons à terre ; ils piquent leur nourriture avec des sortes de pinces, pendant que nous la prenons simplement avec les doigts ; ils sont toujours allant et venant, tandis que nous restons le plus possible tranquillement assis ; ils portent des habits étroits et collants et nous de larges vêtements flottants ; ils écrivent de gauche à droite, et nous de droite à gauche ; ils ne prient jamais, tandis que nous prions cinq fois le jour ; en un mot, on n'en finirait pas d'énumérer toutes leurs étrangetés, mais ce qui est certain, c'est qu'ils sont les gens les plus sales de la terre, car ils ne considèrent rien comme impur, ils mangent toutes sortes d'animaux, depuis le porc jusqu'à la tortue, et ils les mettent à mort sans leur trancher d'abord la gorge ; ils dissèquent un cadavre sans se soumettre ensuite aux purifications prescrites ; ils accomplissent toutes les fonctions animales de leur nature sans juger le moins du monde nécessaire de se rendre ensuite au bain chaud ou de se frictionner avec du sable.

— Est-il vrai, demandai-je, qu'ils soient si irascibles, que si quelqu'un doute de leur parole et les appelle menteurs, ils se mettent dans de véritables rages, et se battent même jusqu'à la mort d'un des adversaires ?

— Je l'ai entendu dire, répondit le docteur, mais je

n'ai jamais moi-même observé un pareil cas ; je dois pourtant te mettre en garde sur un point : s'il arrive que l'un d'entre eux admire quelque chose qui t'appartient, tu ne diras jamais, comme c'est la coutume chez nous : « Je vous en fais cadeau, cela vous appartient désormais, » car ils te prendraient au mot et garderaient l'objet, ce qui est absolument ridicule et ne t'est jamais venu à l'esprit quand tu as prononcé ces paroles de politesse. Avec eux il faut tâcher de dire le plus possible ce qu'on pense réellement, car c'est, paraît-il, ce qu'ils aiment.

— Mais s'il en est ainsi, ne croyez-vous pas que le docteur franc aura bientôt percé à jour ma supercherie et vu que je prétends seulement être malade alors que je suis tout à fait bien portant ? rétorquai-je. Il devinera certainement que le remède est destiné à un autre.

— Mais non, mais non, expliqua le docteur, tu t'arrangeras pour être réellement malade et alors il n'y aura aucun mensonge. Allons, Hadji, mon ami, conclut-il en me passant amicalement le bras autour du cou, va et mange tes concombres, car il me faut les pilules ce soir même.

Et, sans attendre mes objections, il me poussa doucement hors de la chambre.

Je le quittai sans savoir si je devais rire ou pleurer de la nouvelle tournure qu'avaient prise mes affaires.

J'étais bien décidé à ne pas me rendre malade sans savoir ce que je retirerais pécuniairement de l'aventure ; aussi je revins sur mes pas, résolu à exiger une promesse formelle de mon nouveau patron, mais, lorsque j'entrai dans la chambre où je l'avais laissé, il ne s'y trouvait plus, et comme il s'était probablement retiré dans son harem, je n'avais rien à faire qu'à exécuter ses ordres.

CHAPITRE XX

**Où Hadji réussit à tromper deux membres
de la faculté et reçoit
de l'un une pilule et de l'autre une pièce d'or.**

Je m'informai de mon chemin pour aller chez l'ambassadeur, pensant qu'en route je trouverais un moyen pour exécuter les ordres de mon maître. Mais, en y réfléchissant, je me dis qu'il n'était pas si facile de se mettre dans les conditions requises par lui, car, si une grande quantité de laitues fraîches et de concombres verts pouvaient donner une vilaine indigestion à un vieux grand-vizir, il était fort probable qu'un jeune homme robuste comme moi les digérerait parfaitement.

Je résolus donc d'obtenir les fameuses pilules par stratagème. Je me disais que, si je feignais une indisposition, le docteur franc découvrirait sûrement ma supercherie et me mettrait à la porte comme imposteur. Je décidai alors de me faire passer pour un des serviteurs du harem royal et d'inventer quelque histoire pour arriver à mes fins. Je me rendis conséquemment chez un fripier et me procurai un manteau comme en portent les scribes, et remplaçant la dague passée à ma ceinture par un rouleau de papier, je me flattai d'avoir tout à fait l'air de ce que je voulais paraître.

J'eus bientôt trouvé la demeure de l'ambassadeur. Me souvenant de tout ce que Mirza Ahmak m'avait raconté, j'avoue que j'approchai de la porte avec une certaine appréhension. Je vis les avenues du jardin pleines de pauvres femmes, des enfants dans leurs bras, et j'appris qu'elles venaient pour se faire donner le nouveau remède contre la petite vérole.

On disait que c'était par raison politique que les Francs tenaient à répandre cette découverte.

Comme le docteur faisait l'opération gratis, il ne manquait pas de patients, surtout de ceux de la basse classe qui n'oseraient jamais approcher un docteur persan sans un présent ou le prix de la consultation à la main.

En entrant dans la chambre, j'y trouvai un homme assis au milieu, près d'une plate-forme élevée sur laquelle étaient empilés des livres, des boîtes et une quantité d'instruments et d'ustensiles dont l'usage m'était inconnu.

Il était vêtu de la manière la plus extraordinaire et toute son apparence était plus qu'étrange.

Son menton et sa lèvre supérieure étaient absolument dépourvus de tout vestige de poils, comme ceux d'un eunuque. Il avait la tête découverte, ce qui est le comble de l'impolitesse, et son cou était entouré d'une sorte d'étroit bandage blanc avec je ne sais quelle combinaison d'étoffe de soie sous le menton, comme s'il voulait cacher un mal ou une blessure. Ses vêtements étaient si collants et sa tunique, en particulier, était coupée avec des angles si extraordinaires, que sûrement le drap devait être une marchandise très rare et très chère dans son pays. La partie inférieure de son costume surtout était très peu convenable et, contre toute bienséance, il avait ses chaussures aux pieds, sans aucune considération pour le tapis qu'il foulait.

Je découvris qu'il parlait notre langue, car, dès qu'il m'aperçut il me demanda comment j'allais et ajouta immédiatement que le temps était beau, ce qui était une vérité si évidente, que je n'eus aucune peine à en convenir.

Je jugeai alors convenable de lui faire un discours

fleuri et le flattai du mieux que je pus, l'informant de l'immense réputation qu'il avait acquise déjà et ajoutant que Locman¹ n'était qu'un sot comparé à lui et que les autres docteurs persans n'étaient pas même dignes de lui tendre son mortier. Il ne répondit pas un mot à mes paroles. J'ajoutai encore que le schah, ayant entendu parler de la merveilleuse guérison du grand-vizir, avait ordonné à son chroniqueur de l'insérer dans les annales de l'empire comme un des événements les plus extraordinaires de son temps; que cela avait produit une si grande sensation dans le harem de Sa Majesté, que plusieurs de ces dames étaient subitement tombées malades et désiraient recourir à sa science; que l'esclave géorgienne, favorite du schah, était en ce moment en proie à de telles souffrances que l'eunuque-chef m'avait dépêché, sur un ordre spécial de Sa Majesté, pour quérir le remède qui avait été administré au grand-vizir; je terminai mon discours en priant le docteur de me donner quelques-unes des pilules en question.

Il eut l'air de réfléchir à ce que je venais de lui dire, et finit par m'informer qu'il n'avait pas l'habitude de donner des remèdes sans avoir examiné le patient, mais que si vraiment l'esclave géorgienne avait besoin de ses soins, il était prêt à l'aller voir.

Je répondis qu'il était absolument impossible de voir la malade, qui ne devait être vue que de son mari. Dans un cas de la dernière gravité, peut-être un docteur serait-il autorisé à sentir le pouls d'une malade, mais, dans ce cas, la main de la patiente devrait être couverte d'un voile.

¹ Locman est le plus célèbre des sages de l'Orient et l'on suppose que c'est le nom oriental d'Esopé. Le titre généralement donné à un docteur en Perse est *Locman Alzeman*, c'est-à-dire Locman de son temps.

Le docteur rétorqua que, pour juger de l'état de la patiente, il ne suffisait pas de lui tâter le pouls, mais qu'il fallait encore examiner la langue.

— Ceci est tout à fait inconnu en Perse, répliquai-je, et je suis sûr qu'on ne vous autorisera jamais à faire une telle inspection au harem sans un ordre spécial du schah, car l'eunuque-chef couperait d'abord sa propre langue plutôt que de vous autoriser à inspecter celle d'une des dames confiées à sa surveillance.

— C'est bien, dit le docteur, mais qu'il soit entendu que je vous donne le remède sans prendre aucune responsabilité quant à ses effets, car, s'il ne guérit pas la malade, il se peut qu'il la tue.

Lorsque je l'eus assuré qu'on ne le rendrait en aucun cas responsable de ce qui pourrait se produire, il ouvrit une grande armoire pleine de drogues, et, prenant une très petite quantité d'une poudre blanche, il la mélangea avec un peu de mie de pain et en fit une pilule, qu'il enveloppa dans un papier et me tendit en m'expliquant comment elle devait être prise.

Voyant qu'il ne faisait nul mystère de sa science, je me mis à l'interroger sur les propriétés spéciales de cette médecine et, en général, sur sa profession.

Il me répondit sans aucune réticence, au contraire de nos docteurs persans qui font parade de belles paroles, et qui veulent ramener tous les maux à ce qu'ils ont lu dans leur Galien, leur Hippocrate ou leur Abou-Avicenna.

Quand j'eus appris tout ce que je désirais, je le quittai avec les plus chaudes démonstrations d'amitié et de reconnaissance et retournai chez Mirza Ahmak qui sûrement m'attendait impatiemment. Ayant ôté mon vêtement d'emprunt, et repris mes habits ordinaires, je parus

devant lui avec une figure de circonstance, car je voulais lui laisser croire que les laitues et les concombres avaient produit leur effet. Je prétendis éprouver des coliques à chaque parole que je prononçais et sus si bien jouer mon rôle que le sévère et insensible Mirza Ahmak ressentit pour moi une sorte de pitié.

— Tenez, tenez, dis-je en entrant, prenez votre pilule, et, prétendant être courbé en deux par la douleur, je fis les plus horribles grimaces et poussai de sourds gémissements ; prenez, ajoutai-je, j'ai exécuté vos ordres et laisse à votre générosité le soin de me récompenser.

Il essaya de me prendre le petit paquet, que je tenais ferme, et je lui fis comprendre que j'entendais d'abord être payé, sinon que j'avalerai moi-même la pilule. Il avait une telle frayeur de ne pouvoir répondre aux questions du schah, qu'il me mit dans la main une pièce d'or. J'aurais probablement essayé de lui soutirer une deuxième pièce en continuant ma petite comédie, mais, lorsque je le vis préparer une de ses propres mixtures avec l'intention évidente de me l'administrer, je jugeai qu'il était temps de mettre fin à ma représentation, prétendis éprouver un mieux subit et lui tendis enfin le précieux paquet.

Dès qu'il eut la fameuse pilule en mains, il l'examina avec un ardent intérêt, et la tourna et retourna sur la paume de sa main sans paraître plus avancé. A la fin, après l'avoir laissé faire toutes les conjectures qui lui vinrent à l'esprit, je lui dis que le docteur franc n'avait fait aucun mystère de sa composition et m'avait dit que c'était du mercure.

— Du mercure ! s'exclama Mirza Ahmak, je le savais ! Et parce que cet infidèle, ce chien d'Isauvi¹ veut nous

¹ Sectateur de Jésus.

empoisonner avec du mercure, je perdrais ma place, et mes prescriptions (que son père lui-même n'a jamais vues en rêve) seraient tournées en ridicule ? Qui a jamais entendu parler de mercure comme remède ? Le mercure est froid et les laitues et les concombres sont également froids. Peut-on faire fondre de la glace par de la glace ? Cet âne ne connaît même pas les rudiments de son métier. Non, Hadji, c'est impossible, nous ne permettrons pas qu'on se moque pareillement de notre barbe !

Il parla ainsi pendant longtemps et aurait continué sans doute plus longtemps encore, si un message du schah n'avait coupé court à ses invectives. Sa Majesté lui ordonnait de se présenter devant elle. Il enfila en toute hâte son habit de cour, changea son bonnet de peau de mouton contre un autre entouré d'une écharpe, mit ses bas de drap rouge, fit amener son cheval, et, prenant la pilule, se mit en route en toute hâte, dans la plus grande appréhension de ce qui allait résulter de l'audience.

CHAPITRE XXI

Où l'on décrit de quelle façon le schah de Perse prend médecine.

Il était déjà tard dans la soirée lorsque le docteur revint de sa visite au palais ; dès qu'il fut de retour, il me fit appeler. Je le trouvai dans une grande agitation. Dès que je parus il m'ordonna de m'approcher, et, ayant renvoyé tous les serviteurs, il me dit à voix basse :

— Il faut en finir d'une manière ou d'une autre avec ce docteur infidèle. Sais-tu ce qui est arrivé ? Le schah l'a consulté. Il l'a reçu ce matin même en audience privée et sans m'en avertir. Il m'a fait part ce soir de cette consultation, et j'ai bien vu que le Franc a déjà pris une grande

influence. Le schah s'est plaint à lui de ses maux, de sa débilité, de son asthme, de sa mauvaise digestion, mais il exultait en me disant que ce coquin, avant même d'avoir entendu un mot au sujet de ces malaises, rien qu'en lui tâtant le poulx et en examinant sa langue, s'était informé si Sa Majesté n'usait pas trop fréquemment des bains chauds¹; si la fumée ne lui occasionnait pas des accès de toux et s'il n'usait pas en excès de conserves au vinaigre, de sucreries et de riz nageant dans le beurre. Le schah lui a donné trois jours pour étudier son cas, consulter ses livres et lui composer un remède qui renouvelle et restaure complètement sa constitution.

» Le Centre de l'Univers voulut ensuite connaître mon opinion et m'encouragea à parler sans détours sur la nature et les propriétés des Francs en général et leur médecine en particulier.

» Je ne laissai pas échapper l'occasion de donner libre cours à mes sentiments, et, après la préface obligatoire, je dis en résumé que le schah, dans sa profonde sagesse, devait bien savoir qu'ils étaient une race d'infidèles impurs qui traitaient notre Prophète d'imposteur, qui buvaient du vin et mangeaient de la viande de porc sans le moindre scrupule; qu'ils étaient des femmes quant à l'apparence² et des ours quant aux manières; qu'il fallait observer avec eux la plus grande circonspection et se tenir toujours sur ses gardes, car leur principal objet (voyez ce qu'ils ont fait en Inde) était de s'approprier les royaumes et de faire des schahs et des nababs leurs humbles serviteurs. Quand j'arrivai au chapitre de la médecine je m'exclamai :

¹ Circonlocution employée par les Persans de bonne compagnie pour désigner les mystères du harem.

² Allusion à la face rasée des Anglais.

» — Que Dieu préserve Ta Majesté des effets de leurs drogues ; elles sont aussi pernicieuses qu'eux-mêmes sont perfides en politique. Ils prétendent guérir avec ce que nous donnons pour faire mourir. Leur principal ingrédient est le mercure (et là je produisis ma pilule) et ils se servent si librement de leurs couteaux et autres instruments que je me suis laissé dire qu'ils vont jusqu'à couper les membres d'un malade pour sauver sa vie !

» Je fis ensuite un tel tableau de l'effet fatal que produirait sûrement le remède de l'étranger, que je pus obtenir de Sa Majesté la promesse qu'elle ne le prendrait pas sans avoir eu recours à toutes les précautions que lui dicteraient sa sagesse et sa prudence.

» Elle me promit que, dès que le Franc aurait envoyé le remède, elle me ferait appeler.

» Maintenant, Hadji, il ne faut pas que le roi touche à cette médecine de malheur, car, si par chance elle produisait de bons effets, je serais un homme perdu. Qui consulterait encore Mirza Ahmak ? Il faut absolument que j'empêche cela, même si je devais avaler seul toutes les drogues. »

Nous nous séparâmes en nous promettant mutuellement de faire tout ce qui était en notre pouvoir pour contrecarrer le docteur infidèle, et, trois jours plus tard Mirza Ahmak fut de nouveau appelé auprès du schah pour examiner le fameux remède, qui consistait en une boîte de pilules.

Il éleva naturellement toutes sortes d'objections contre leur absorption, faisant quelques sombres allusions au danger qu'il y avait à recevoir une drogue de la main d'un agent d'une puissance étrangère, et, finalement réussit à persuader le schah d'en référer à ses ministres. Le jour suivant, à l'audience officielle, le monarque, assis

sur son trône, entouré de son premier vizir, de son grand-trésorier, de son ministre de l'intérieur, de son secrétaire d'Etat, de son grand-chambellan, de son grand-écuyer, de son maître des cérémonies, de son médecin en chef et de quelques autres officiers de sa maison, s'adressa au grand-vizir et exposa les négociations qu'il avait engagées avec le docteur étranger pour restaurer sa royale santé. Il raconta qu'à la première entrevue, celui-ci, après un premier examen de sa royale personne, avait déclaré qu'il existait plusieurs symptômes de débilité. A la seconde, après avoir assuré le schah qu'il avait passé trois jours à consulter ses livres et à recueillir l'opinion des sages de son pays, il avait préparé, au moyen de diverses drogues, des pilules qui devaient produire de si merveilleux effets qu'aucun talisman ne pouvait leur être comparé. Sa Majesté ajouta qu'elle avait demandé l'avis de son médecin en chef, qui, dans son anxiété pour le bonheur de la monarchie, avait longuement réfléchi au sujet de l'ordonnance du docteur étranger et avait fini par déclarer qu'il était contre l'absorption des pilules pour plusieurs raisons : 1^o qu'il trouvait imprudent de livrer l'administration interne de la personne royale à des ordonnances étrangères ; 2^o qu'il craignait que les remèdes prescrits n'eussent des effets cachés et dangereux qui pourraient miner et finalement détruire la royale santé au lieu de la restaurer et de la rénover.

— Dans de telles circonstances, continua le Centre de l'Univers en élevant la voix, j'ai résolu de ne pas agir précipitamment et d'en référer à vous tous, afin que vous unissiez vos efforts et énonciez une opinion digne d'être exposée devant votre souverain. Pour qu'il vous soit possible d'élucider le cas en pleine connaissance de

cause, j'ai résolu que chacun de vous essaierait du remède en question, afin que vous et moi puissions juger de ses effets variés.

A ce gracieux discours, le grand-vizir et tous les courtisans répondirent par un concert d'exclamations :

— Puisse le roi vivre à jamais ! Puisse l'ombre royale ne jamais diminuer ! Nous serons heureux non seulement de prendre médecine pour Sa Majesté, mais aussi de donner nos vies pour elle ! Nous sommes tes esclaves ! Que Dieu donne à Sa Majesté la santé, et la victoire sur tous ses ennemis !

Le chef des valets fut expédié au harem où se trouvait la boîte de pilules, qu'il rapporta sur un plateau d'or. Sa Majesté appela alors son médecin, lui remit la boîte et lui ordonna d'administrer à chacun une pilule, en commençant par le grand-vizir et en continuant suivant le rang de chacun.

La distribution eut lieu, suivie d'un silence général pendant lequel le souverain étudia successivement les expressions des visages afin de surprendre les premiers symptômes de l'effet de la médecine.

Quand les figures eurent repris peu à peu leur expression naturelle, le schah mit la conversation sur les affaires d'Europe et chacun s'efforça de répondre pour le mieux à ses questions.

La médecine commença enfin à produire ses effets. Le grand-trésorier, un homme de large carrure, qui jusqu'alors était resté debout sans un mouvement, se contentant de dire : « *Belli, belli* — oui, oui, » chaque fois que Sa Majesté ouvrait la bouche, commença à paraître incommodé. Tous les yeux fixés sur lui ne contribuèrent pas peu à augmenter son malaise. Le secrétaire d'Etat, un grand homme mince et efflanqué,

devint tout d'un coup mortellement pâle et se mit à suer par tous les pores. Ce fut alors le tour du ministre de l'intérieur, dont les regards suppliants semblaient solliciter de Sa Majesté la permission de s'éloigner de son auguste présence. Tous, les uns après les autres, ressentirent des malaises plus ou moins marqués, excepté le grand-vizir, un petit vieillard fameux pour son caractère dur et inflexible et qui semblait rire sous cape de l'état misérable de ses collègues.

Lorsque le schah s'aperçut que la médecine faisait effet, il congédia l'assemblée, ordonnant à Mirza Ahmak de surveiller soigneusement les divers symptômes et de venir le plus tôt possible lui faire un rapport détaillé des résultats, puis il se retira dans son harem.

Le rusé Mirza Ahmak tenait maintenant son rival en son pouvoir. Il présenta naturellement les choses sous un tel aspect que Sa Majesté renonça à faire l'expérience des remèdes du docteur étranger, et dès ce jour on n'en parla plus à la cour.

JAMES MORIER.

(La suite prochainement.)

Traduit de l'anglais par M^{me} Davtiantz-Berchier.

CHRONIQUE ALLEMANDE

Karl Lamprecht. — La *kulturhistorische Methode* et la guerre. — Empire tentaculaire. — Le *Forum*. — Lettres du front. — L'Allemagne et l'Angleterre. — Prophétie de Théodore Fontane. — Lettres du chanoine Döllinger et du pasteur Jatho.

L'historien Karl Lamprecht, qui est mort ce printemps, était une des grandes figures du monde universitaire. Je ne crois pas qu'à l'heure actuelle savant allemand ait eu une plus grande notoriété. Sa renommée était mondiale. On le connaissait sans doute par sa fameuse *Deutsche Geschichte*, d'une originalité assez artificielle ; mais on le connaissait surtout par sa *kulturhistorische Methode*, qui, à l'en croire, aurait révolutionné le monde historique, et qu'il sut faire servir à sa gloire avec une rare habileté.

Karl Lamprecht, qui était très vaniteux, nourrissait de grandes ambitions. Il ne travaillait pas à la manière des vulgaires historiens qui écrivent de petites histoires de peuples sur des coins de terre minuscules : il entendait tracer la vie de l'humanité dans un vaste tableau d'ensemble. Il disait que cette entreprise était la seule scientifique, l'histoire n'étant pas vraie par l'exactitude du détail, mais par la découverte des lois qui régissent sa marche. Lui se flattait d'avoir trouvé ces lois et il se portait fort de les établir d'une manière aussi rigoureuse que les lois du mouvement et de l'équilibre pour la mécanique, celles de la physique pour les phénomènes des choses naturelles, et celles de la chimie pour la synthèse de l'analyse des corps.

C'est pour faire la preuve de cette théorie que Lamprecht écrivit son *Histoire d'Allemagne*, conçue non plus seulement du point de vue politique à la manière des historiens ordinaires, mais embrassant toute l'activité de la nation, la vie sociale,

la vie économique, la vie intellectuelle, la vie morale et religieuse. C'est là ce qu'il y a d'intéressant dans sa tentative. Sacrifiant résolument ce qu'on considérait autrefois comme essentiel en histoire, — les guerres et les intrigues diplomatiques, les aventures personnelles des rois et des nobles, la pompe des cours et les faits extérieurs, — Lamprecht s'attache surtout à décrire les progrès politiques, intellectuels, sociaux et économiques de la nation. L'histoire, ainsi comprise, n'est plus l'histoire traditionnelle des souverains ou des hommes politiques, mais celle du peuple, avec ses besoins, ses instincts, le travail dont il tire sa subsistance, la foi qui l'assombrit ou le console, les passions qui le poussent, les plaisirs qui le distraient.

Lamprecht, qui avait débuté par de solides études sur l'histoire économique du moyen âge allemand, est excellent dans toutes les parties économiques de son œuvre ; mais, avec sa tournure d'esprit dogmatique, il finit par abandonner le terrain solide de l'histoire pour se lancer dans la spéculation. Hanté par l'idée que l'histoire n'est que la psychologie appliquée, il chercha surtout à déterminer les caractères psychologiques de chaque âge. En Allemagne il en distingue cinq : le « symbolique », le « typique », le « conventionnel », l'« individuel » et le « subjectif. » Bien mieux, il affirme qu'il en est ainsi pour toutes les histoires, ce qui revient à dire que son système donne la clef de l'histoire universelle. Quand on considère de loin ce laborieux échafaudage, on songe involontairement aux paroles de Stendhal à propos de certains savants allemands : « La vérité n'est pas pour eux ce qui est, mais ce qui, d'après leur système, doit être. »

Aussi qu'on ne s'étonne point si cette histoire qui, délibérément, refuse d'être narrative, fait l'effet d'un traité de psychologie. Tout y est démonstratif et abstrait. Les termes philosophiques ou scientifiques comme : différenciation, diosmose, endosmose, exosmose, ontogénèse, philogénèse, y fourmillent et, quand ces termes ne traduisent pas suffisamment la nuance de la pensée de l'historien, celui-ci en forge de nouveaux, tels que

Fundamentierung, Kerdisziplin, Periodisierung, Intensivierung, Konkretisierung.

Si Lamprecht s'en était tenu à ces jeux scientifiques et psychologiques, le mal ne serait peut-être pas très grand, mais c'est que, de cette conception historique, il a voulu tirer pour les âges nouveaux des enseignements qui ne sont pas sans danger. C'est ainsi que sous sa plume la *kulturbistorische Methode* prouve que l'Allemagne a toujours marché à de glorieuses destinées et que l'empire du monde lui est dévolu. Il a surtout fait cette démonstration dans trois volumes complémentaires de son œuvre, qu'il intitule : *Le plus récent passé allemand*. Là, on trouve à foison des phrases comme celle-ci : « L'empire n'est plus aujourd'hui un corps politique enfermé dans des limites territoriales ; il est une puissance vivante, agissant dans l'univers ; il est partout où les intérêts économiques allemands étendent leurs tentacules ; il est tentaculaire. »

Cette idée, Lamprecht l'a développée avec éloquence dans des brochures, pamphlets et conférences qui ont absorbé la dernière partie de sa carrière d'historien. Comme Pancrace il s'est efforcé d'établir, par « vives raisons », les trois principes de la doctrine pangermaniste, à savoir : 1^o que l'Allemagne ne peut continuer à vivre dans l'étroitesse du cadre où elle est enclose ; 2^o que la guerre est voulue par Dieu, c'est-à-dire par la nation ; 3^o que l'Allemagne a pour mission de régir le monde pour le plus grand bien de l'humanité.

Et, comme il fallait s'y attendre, à cet attirail pseudo-scientifique ne manque pas même l'invocation au « grand allié » « le vieux Dieu allemand. » « Qui oserait nier, dit Lamprecht, que maintenant encore il existe un Dieu chrétien germanique et qu'il lui arrive de se manifester à l'étranger comme un Dieu fort et jaloux ? »

La guerre, naturellement, fit entonner de plus belle à Lamprecht son cantique de Siméon en l'honneur du dieu Thor. A cet égard la harangue qu'il prononça le 23 août à Leipzig est significative. Et si quelque chose pouvait encore compromettre le renom d'esprit scientifique et transcendant de Lamprecht, déjà

fort entamé par la signature du manifeste des 93, c'est bien ce discours ¹.

— Les dieux en soient loués ! on commence en Allemagne à se rendre compte du tort que font à la nation les élucubrations d'esprits réputés scientifiques comme Ostwald, Lasson et Lamprecht. Un juriste remarquable, M. Walther Schücking, n'a pas craint d'écrire à leur sujet : « Ce n'était un mystère pour aucun de nous que les représentants des sciences de l'esprit en Allemagne étaient orientés depuis plusieurs décades dans le sens rétrograde. Les historiens, par exemple, saluent encore pour la plupart dans l'unification de 1870-1871 le foyer de leur pensée. Leur point de vue est le national-libéralisme teinté de pangermanisme. Il faut accuser ce point de vue, qui caractérise la pensée de nos professeurs, de la destruction de tous les ponts spirituels qui auraient pu être jetés entre l'Allemagne et l'étranger. »

Cet article a paru dans une courageuse revue munichoise, le *Forum*, que dirige M. Wilhelm Herzog, un écrivain hardi qui ne craint pas de remonter les courants dangereux et de lutter contre les entraînements des passions nationales. Groupant autour de lui des esprits indépendants, — Edouard Bernstein, Walther Schücking, F. W. Förster, Franz Marc, Wilhelm Hauenstein, Karl Vorländer, — M. Wilhelm Herzog, à la manière de Péguy dans les *Cahiers de la quinzaine*, fournit la plupart des articles. Je recommande particulièrement ceux qu'il a écrits sous ces titres : le *Déluge*, *Guerre et affaires*, le *Nouvel esprit*, les *Vendeurs du temple*, la *Surestime de l'art*, l'*Impuissance de la raison* et surtout ce superbe *Hymne à la souffrance* où respire une si large humanité. On me dit que le *Forum*, qui flagelle avec tant de verve les mensonges de la presse, la morale hypocrite des pharisiens, le battage des charlatans du patriotisme, les polichinelles de la politique et de la littérature se faisant de belles rentes en attisant les haines des peuples, est fort lu dans les tranchées. Voilà qui est de fort bon augure. M. Herzog cite plusieurs lettres d'officiers et de soldats écrites du front, qui

¹ Il a été publié à Leipzig, chez Hirzel, sous le titre *Zur neuen Lage*.

toutes l'encouragent dans l'œuvre salulaire qu'il a entreprise. « On devrait, écrit l'un d'eux, envoyer tous les rodomonts dans l'enfer de la bataille. Là ils apprendraient ce que c'est que la guerre. Ils ne tarderaient pas à descendre de leur haut piédestal. Chez les hommes du front, ils ne trouveraient que respect pour l'adversaire. Ils verraient aussi qu'entre nos soldats et les prisonniers il existe souvent les rapports les plus amicaux. Nulle part cette haine qui s'étale ailleurs dans le pays. Certes, pendant quelque temps il régna chez nous une grande colère contre les Anglais. Mais cette colère s'est atténuée, puis a disparu quand nous nous sommes trouvés en face de nos adversaires. Ils sont braves entre les braves. Et les Belges, avec quel courage ils se battent!... L'époque où nous vivons est grande, sans phrases.... Nous voulons être vrais et rendre justice à nos adversaires. On a toujours reconnu aux Allemands une vertu : la loyauté.... C'est une belle tâche que le *Forum* s'est assignée en la cultivant. Vous avez le courage de la confession sincère. Persévérez dans cette voie : votre feuille ne peut qu'y gagner en considération. »

Voilà des paroles auxquelles chacun doit s'associer dans le secret de son cœur.

— On sait que c'est surtout contre les Anglais que s'exerce la colère des plumitifs. En constatant ce fait, M. Wilhelm Herzog remarque : « Vous accusez la presse anglaise de mentir, mais ne savez-vous pas qu'en Angleterre aussi on entend des voix sensées qui mettent en garde leurs compatriotes contre les jugements hâtifs et les mensonges répandus sur la vie allemande. Cette œuvre me semble plus utile que celle qui s'efforce d'enraciner les Anglais dans leurs préjugés et les fausses idées qu'ils se font de nous. »

Parmi ces Anglais qui ont voulu éclairer leur peuple, il convient de citer en première ligne le professeur J. A. Cramb, dont le petit livre *Germany and England* publié peu avant la guerre peut, à bien des égards, éclairer la situation ¹. Pour avoir vécu longtemps en Allemagne et avoir étudié à fond les institutions

¹ *Germany and England*. London, John Murray, 1914.

et les hommes du pays. M. Cramb confesse qu'il est assez légitime, ce besoin d'expansion qui pousse les Allemands au dehors. Il reconnaît que, comme les Anglais, ils ont ce *genius for empire* qui, dans l'histoire, distingue les grands peuples. Il reconnaît aussi qu'Anglais et Allemands en sont peut-être arrivés au degré de puissance qui les pousse à se mesurer. C'est là un de ces faits de nécessité historique auquel les hommes ne sauraient se soustraire. Les Allemands aspirent à devenir une puissance mondiale au même degré que les Anglais. Mais M. Cramb se demande si la façon dont ils procèdent est la bonne, ce qui l'amène à mettre en regard la méthode allemande et la méthode anglaise. La méthode allemande que l'histoire révèle et que ses apologistes ne cessent de prôner est celle de la force et de la soumission absolue à la loi du vainqueur. Les Anglais, certes, ont bien employé la force pour asseoir leur puissance, mais jamais ils n'ont imposé au vaincu un joug de fer. « A tous les peuples qui vivent dans les frontières de l'empire, dit-il, l'Angleterre accorde la plus large autonomie possible ; elle respecte leurs lois et leurs mœurs ; elle est pleine de tolérance pour toutes les idées religieuses ; elle fait de constants efforts pour amener une plus haute justice et une plus grande liberté. »

La force agissante de l'Allemagne étant la force prussienne, c'est-à-dire une force militaire, M. Cramb juge qu'il faut la combattre et avertit ses compatriotes qu'ils auront bientôt à soutenir une lutte pour le triomphe de leur politique. « Préparez-vous, leur dit-il ; cessez d'avoir une armée de mercenaires, le moment est venu d'introduire le système militaire obligatoire pour tous. Si vous ne le faites pas, vous exposez la puissance anglaise aux plus grands dangers. »

Voilà ce que M. Cramb écrivait au mois de juin 1914. Deux mois après la guerre éclatait. L'historien, qui est mort depuis, ne croyait sans doute pas qu'il serait si bon prophète.

— Un autre prophète, mais d'un genre bien différent, fut Théodore Fontane. Le vieux romancier, qui n'aimait pas l'Angleterre, annonçait que ce n'était qu'un colosse aux pieds d'argile qui serait bientôt renversé. « Qui le renversera ? disait Fontane.

Les uns affirment que ce sera le catholicisme, les autres le radicalisme. Ce ne sera ni ceci, ni cela. Ce sera la fièvre jaune de l'or, le culte de Mammon. La maladie est là qui s'étend dans l'organisme, qui le mine et l'empoisonne. L'Anglais impliqué dans des guerres extérieures, même malheureuses, peut bien encore garder pendant cent ans les joues rouges de la santé, mais imaginez le camp de Boulogne transplanté, dans une nuit de brouillard, à dix milles au nord, et Goliath est à terre.... Attaquée sur son propre sol, l'île s'est toujours mal défendue. Romains, Saxons, Danois, Normands en ont fourni la preuve. Un bateau a suffi à chacun de ces peuples pour être maître du pays et enseigne aux nouvelles générations la manière dont il faut s'y prendre. La puissance anglaise existe toujours, mais elle est comme une lame rouillée par la sueur de la chasse à l'argent : elle perd chaque jour de son tranchant. *Mene Tekel* est à la porte ! Qu'on ne se fasse pas d'illusions, ce n'est pas le peuple, ce n'est pas le parlement, ce n'est pas la noblesse, ce n'est pas le clergé qui gouvernent l'Angleterre : ce sont les messieurs de la Cité et de Liverpool. Le commerce, s'il rend grand, rend aussi petit : il peut rendre grand au dehors, mais il rapetisse toujours l'âme. Il achète le courage qu'il n'a pas et là est le danger ! »

Théodore Fontane, qui avait séjourné en Angleterre comme journaliste, n'avait jamais pu se faire à la vie anglaise. Ses impressions, très pessimistes, ont été consignées en un petit volume, *Ein Sommer in London*, publié en 1854, qu'un libraire berlinois, M. S. Fischer, à Berlin, vient de rééditer. Le livre est amusant, spirituel, comme tout ce qu'écrit Fontane, mais est-il juste ? Fontane n'a vu que le côté extérieur de la vie anglaise. Il résume ainsi cette vie : aucune bonhomie, aucun laisser-aller. En toutes choses, le pays du paraître. Porte ouverte toute grande aux charlatans. Nulle part un sens critique aiguisé. Orgueil immense. Tout réglé par les lois de la bienséance et par la convention. Vie résumée en formes stéréotypées et suintant l'ennui. Hypocrisie et *cant*. L'hospitalité anglaise, un mythe : être étranger, c'est être suspect. Aucune curiosité intellectuelle : un seul

souci, gagner de l'argent. Là, l'Anglais est passé maître. Sa vie d'affaires se résume en deux mots : la course et la chasse (*rennen und jagen*). Fourmière géante où chacun est possédé d'une idée fixe. Et pour aboutir à quoi ? Acquérir de la gloire ou arriver à une activité humaine plus féconde ? Nullement : c'est pour avoir une place confortable à sa cheminée. De toute cette vie affairée monte vers le ciel un murmure qui est une prière : « Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien. » Et le ciel le donne.

Fontane n'avait rien moins qu'un cerveau politique. Dans la vie, il était arrêté par le petit détail que, du reste, il excellait à rendre d'une manière humoristique et piquante. Aussi ne faut-il point s'étonner qu'il n'ait jamais vu le rôle politique et humanitaire que l'Angleterre a joué dans l'histoire. Savez-vous ce qu'il regrettait surtout à Londres ? La bière blanche de Berlin, la *Vossische Zeitung* et Spargnani. Spargnani surtout ! Ah ! quel place ce café tenait dans sa vie ! Là du moins on pouvait boire tranquillement sa tasse de café en causant littérature avec des amis. Mais Londres avec ses bars, avec sa foule grouillante à midi dans la Cité, quelle chose horrible ! « Il y a quelque chose que j'admire plus que cela, disait Fontane. C'est Diogène avec son soleil. »

Et que dirait Théodore Fontane s'il revenait au monde en constatant aujourd'hui que Berlin rivalise avec Londres pour la fièvre des affaires ? N'est-ce pas le poète Heymel qui disait récemment : « J'aime tant Berlin parce que c'est la plus américaine des villes. »

— Après une année de guerre le marché de la librairie n'est guère animé. De rares éditeurs essaient timidement de lancer quelques nouveaux livres. Ce sont plutôt des lectures graves appropriées au temps. J'en trouve deux que j'aimerais signaler : les correspondances de deux théologiens, le chanoine Ignace Döllinger et Carl Jatho, le fameux pasteur de Cologne ¹.

La correspondance de Döllinger fut échangée avec une jeune

¹ *Ignaz Döllingers Briefe an eine junge Freundin*. Herausgegeben von Prof. H. Schrörs. Bonn, Kösel. — *Briefe von Carl Jatho*. Herausgegeben von C. O. Jatho. Jena, C. Eugen Diedrichs, 1915.

dame, Anna Gramisch, personne fort savante, qui lui servit quelque temps de secrétaire. On se figure le chanoine Döllinger comme un homme très sévère qui ne savait pas sourire. Lisez ces lettres : elles sont charmantes et respirent beaucoup de bonté. M^{me} Gramisch revint plus tard au catholicisme romain et s'efforça d'y ramener son maître. Mais Döllinger ne se laissa pas fléchir.

— Le pasteur Carl Jatho a une tout autre physionomie. Il est aussi peu théologien que possible. Sa religion n'est pas dans les lois, dans les dogmes, dans les règles : elle est toute dans l'âme. C'est une religion largement humaine, qui ne veut s'assujettir à aucune formule. « Je n'ai aucune idée de Dieu, dit-il, je n'en ai que l'instinct, le besoin, la foi. » Et ailleurs : « Ce que nous nommons le christianisme n'est pas ce que j'imagine sous la forme d'une religion universelle. Même sous sa forme la plus libérale, il est encore trop ecclésiastique, trop soumis à une confession de foi, trop dur, trop cristallisé. Sous cette forme il ne peut prétendre à devenir le salut de tous les peuples. Il n'y a que ce qui est en formation qui peut se mouler sur les choses et fructifier. »

Ces lettres qui respirent un large optimisme et une foi agissante sont à lire : la personnalité de Jatho s'y dégage très sympathique.

ANTOINE GUILLAND.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

Le différend américo-allemand et la retraite du premier ministre Bryan.

— Intervention possible au Mexique. — La préparation militaire aux Etats-Unis. — L'abus du cinématographe. — Une pièce par trop sensationnelle. — Les noirs américains ont-ils atteint leur maximum de développement économique et social ? — Quelques disparus de la *Lusitania*.

Depuis le jour — il y a un an de cela — où la première nouvelle du grand conflit européen est parvenue de ce côté de l'Atlantique, on a éprouvé aux Etats-Unis, en dépit de l'éloigne-

ment, une vague appréhension. Presque tout le monde a eu l'intuition qu'il se produirait tôt ou tard sur mer quelque événement de nature à compromettre gravement la neutralité des Etats-Unis. Mais, il faut le dire, on voyait au début plus de danger de la part de l'Angleterre que de celle de l'Allemagne. Il n'a pas fallu longtemps, cependant, pour comprendre que les difficultés possibles avec la Grande-Bretagne seraient vite applanies et ce sentiment est allé en se fortifiant au fur et à mesure que les procédés de guerre employés par les Allemands faisaient naître ici un formidable courant d'opinion antigermanique. Nous n'avons pas à revenir en détail sur l'affaire de la *Lusitania*, vieille au moment où paraîtra cette chronique ; toutefois il est impossible de ne pas mentionner que l'attitude du peuple américain en présence de cet acte injustifiable a montré clairement combien il sera difficile d'éviter une rupture diplomatique avec l'Allemagne. Il n'y a eu, en effet, ni bruyantes manifestations de colère populaire, ni virulentes attaques de presse, mais une indication nette et ferme d'obtenir du gouvernement impérial autre chose que des regrets banals. La meilleure preuve en est dans l'événement du 8 juin : la démission du secrétaire d'Etat Bryan, à l'occasion de l'envoi de la seconde note officielle à Berlin. Quelque pacifique que soit le président Wilson, il n'a pas songé un moment à accepter comme finales les nuageuses explications de la chancellerie impériale.

Pour quiconque est tant soit peu au courant de la situation à Washington, la retraite de M. Bryan n'a pas été une surprise. Il est même étonnant que le premier ministre ait pu garder aussi longtemps le portefeuille. Ce qui vient de se passer montre une fois de plus que les fonctions de secrétaire d'Etat ne devraient jamais être confiées à un homme dont le dévouement à une idée religieuse ou sociale frise le fanatisme, et cela est vrai aussi dans bien des cas pour un ministre ordinaire. Un individu qui a des convictions trop arrêtées pour permettre une concession au moment opportun n'est qu'un rouage gênant et parfois dangereux dans un cabinet. M. Bryan, qui est un fort honnête homme, n'a pas cru pouvoir sacrifier ses idées personnelles à ce qui semble

à tous ses collègues, ainsi qu'au président, être l'intérêt de la nation. Il se retire, c'est son droit. La question est de savoir s'il fait aussi son devoir. Bien des gens ne le croient pas. A leurs yeux, il déserte son poste au moment du danger et donne en outre à l'Allemagne un prétexte pour déclarer très haut qu'il n'y a pas d'entente au sein du cabinet en ce qui concerne l'attitude à prendre dans la question de la *Lusitania*. Sa démission affaiblit la portée de la protestation américaine et peut contribuer à rendre plus intransigeante la conduite de la chancellerie impériale.

C'est une étrange carrière que celle de M. Bryan. Il appartient à cette catégorie d'individus qui n'ont pas de chance, probablement parce qu'ils ne sont pas bien équilibrés. Doué des meilleures intentions du monde, l'ex-premier ministre a eu la mauvaise fortune d'être le champion de diverses utopies, telles que la frappe libre de l'argent et le désarmement général et immédiat. Orateur admirable, il n'a jamais pu se défaire de manières histrioniques qui, tout autant que ses chimères économiques, l'ont empêché malgré des efforts répétés d'arriver à la présidence. Néanmoins il a de nombreux amis au Congrès et il a mis loyalement son influence au service du président Wilson pour faire réussir le programme de réformes de ce dernier. Aujourd'hui il rentre dans la vie civile, dont il n'eût peut-être jamais dû sortir, sans laisser de regrets derrière lui. Ses contemporains, en somme, n'ont pas pu le prendre au sérieux ; qu'en dira l'histoire ? Il est à craindre qu'en dépit de ses belles qualités il ne passe à la postérité que comme un bien brave homme, tant soit peu ridicule.

— Certes, l'horizon est noir en ce moment aux Etats-Unis, avec l'Allemagne d'un côté et le Mexique de l'autre. Après des années de temporisation, le gouvernement fédéral, à l'égard de ce dernier pays, se trouve obligé d'accepter l'inévitable et de se préparer à intervenir si l'effroyable gâchis dans lequel se débat la république du sud ne prend pas fin à bref délai. Invoquant la doctrine de Monroe, le cabinet et le Congrès ont assumé la lourde responsabilité du rétablissement de l'ordre

dans cette malheureuse contrée. Mais le président — cela est indéniable — a hésité trop longtemps à franchir ce Rubicon qui a nom Rio-Grande. C'est ici que l'influence de l'élément ministériel pacifiste a été mauvaise. On s'est borné à des demi-mesures, coûteuses en argent et en vies humaines, toujours au nom de la fraternité universelle, chère à M. Bryan et au ministre de la marine, M. Daniels. Puisque, au Mexique, tous les prétendants se valent, — c'est-à-dire sont aussi peu recommandables les uns que les autres, — il eût été de meilleure politique, semble-t-il, de prendre résolument le parti de celui qui était le mieux disposé pour les Etats-Unis, Villa, de le mettre à la présidence et de le soutenir par une armée d'occupation. A l'heure actuelle, nous nous trouvons avoir tous les partis à dos.

— Comme bien l'on pense, la possibilité d'une rupture avec l'Allemagne, plus encore que celle d'une nouvelle expédition au Mexique, a ramené sur le tapis l'éternelle question de notre manque de préparation militaire. Il a toujours été difficile, dans ce pays, d'avoir un système défensif convenable. Tout d'abord on doit compter avec l'aversion naturelle de la race anglo-saxonne pour le service obligatoire. Puis il y a eu l'opposition aussi aveugle qu'obstinée des partisans des *volontaires*, des gens qui, se basant sur l'histoire de la guerre de Sécession, soutiennent qu'on peut trouver aux Etats-Unis tous les soldats nécessaires, si le besoin s'en fait sentir. Ces stratèges de cabinet ne paraissent jamais se souvenir que, lors du conflit de 1861, les deux adversaires manquaient également d'entraînement : ils étaient dans des situations identiques. Le Nord, comme le Sud, se perfectionnèrent avec le temps au point de vue militaire. Il n'en est évidemment pas ainsi lorsqu'on a à faire face à une nation préparée à la guerre.

Plus récemment, le courant pacifiste, dont MM. Carnegie et Bryan sont les leaders, a encore empiré le mal. Nombre de gens, effrayés par les horreurs du présent conflit, confondent le militarisme avec une préparation raisonnable à l'éventualité d'une guerre. Il en était déjà ainsi en 1898, lors de la rupture avec l'Espagne, et le seul résultat de cette politique humanitaire fut

d'imposer à nos soldats, par suite du manque d'outillage, des souffrances, des dangers inutiles et de faire de notre armée la risée de l'Europe. Aujourd'hui, les agissements des antimilitaristes tendent à nous faire passer pour un pays de poltrons. On a vu des maîtres d'école apprendre à leurs élèves à chanter : « Je n'élève pas mes enfants pour en faire des soldats » ; et, ce qui est pire, les étudiants de la grande université de Columbia signer l'engagement de ne pas se battre en cas de guerre. Il est juste d'ajouter que de tels procédés ont amené une réaction salubre. Il s'est formé, par exemple, une *American Legion*, sorte d'organisation de réserve, à laquelle M. Roosevelt, plusieurs anciens ministres et divers présidents d'université se sont joints. La retraite de M. Bryan, et surtout la manière dont elle a été accueillie par l'ensemble de la nation, sont aussi des symptômes rassurants pour notre honneur et notre sécurité.

— En attendant les Américains s'amuse, autant et même plus que jamais. Entre autres amusements, les cinématographes ont atteint un haut degré de prospérité. Si ce genre de spectacle s'est développé d'une manière considérable dans tous les pays, il est douteux qu'il ait pris nulle part les proportions gagnées aux Etats-Unis. Nous ne parlons pas ici du perfectionnement du mécanisme, mais de la multiplication des théâtres et de l'accroissement presque fantastique de leur clientèle. Il est entendu que dans cette contrée on ne fait pas les choses à demi. Les *movies*, comme on les appelle communément, sont devenues, en vérité, une des nécessités de la vie. Dans la seule ville de New-York, il n'y a pas moins de 941 entreprises de cinématographes pouvant contenir de 200 à 3000 spectateurs, et souvent on y a salle comble. L'étude de l'influence de cette institution sur l'économie domestique et la vie de famille a déjà fourni matière à de nombreuses dissertations. Un fait certain est qu'en 1914, 275 millions de dollars, soit 1 milliard 457 millions de francs, ont été dépensés de ce chef aux Etats-Unis par des personnes qui n'auraient pas payé le dixième de cette somme pour assister à des pièces ordinaires. Le mal est que, dans un grand nombre de cas, l'argent ou le temps ainsi consacrés aux

movies ont été détournés d'une destination plus utile. Sur les 7 300 000 spectateurs quotidiens des cinématographes américains, la majorité sont des femmes. A la représentation de l'après-midi, ce sont les femmes mariées, épouses d'ouvriers ou de petits commis, qui dominent. Elles prennent bien vite l'habitude de passer aux *movies* le temps employé jadis aux soins du ménage : le repas du soir est plus ou moins sacrifié ; la ménagère n'a plus le loisir de le préparer économiquement ; elle a donc recours aux plats les moins longs à faire, au détriment de l'estomac ou de la bourse de famille. Et ce n'est là qu'un des nombreux côtés de la question !

— La valeur éducatrice ou moralisante du cinématographe en compense-t-elle d'une façon suffisante les inconvénients ? On l'avait pensé au début ; mais il est permis d'en douter maintenant. La pénurie de sujets à grande envergure, de ceux réclamés par le public, amène les entrepreneurs à aborder des problèmes sociaux et même politiques qu'il serait mieux de laisser de côté. C'est ainsi qu'une pièce à grand spectacle, pour laquelle des centaines d'acteurs ont posé, vient de causer dans le nord et l'est de l'Union une telle commotion que non seulement des maires, mais des gouverneurs d'Etat ont dû intervenir et que le président Wilson lui-même a été attaqué pour avoir assisté à une représentation spéciale donnée à la Maison-Blanche. Cette pièce cinématographique, *La naissance d'une nation*, montre en effet les noirs sous le jour peu favorable de la période, dite de reconstruction, qui suivit la guerre civile et par conséquent l'émancipation. C'était l'époque où les nègres, trop subitement admis à la jouissance des droits politiques, commirent les plus ridicules excès, principalement comme membres des chambres de certains Etats du Sud où ils avaient la majorité. Les ex-esclaves se croyaient tout permis, et presque partout, quand ils avaient l'avantage du nombre, ils rendirent aux blancs la vie fort peu agréable. Depuis, le Sud, il est vrai, s'est ressaisi ; mais, on le sait, il n'a pu rendre aux blancs l'existence possible qu'en violant en fait la constitution et en écartant systématiquement des urnes électorales l'élément

de couleur toutes les fois qu'une majorité est à craindre de ce côté. Le gouvernement fédéral ferme les yeux... et pour cause. Toutefois, il n'est pas bon de revenir sur un passé troublant, surtout par des procédés parlant très crûment à l'esprit des masses et de nature à raviver des haines de race, des souvenirs pénibles qui commençaient à disparaître.

— Cette affaire est d'autant plus malheureuse qu'elle est venue se greffer sur une autre, autour de laquelle les ennemis de l'administration ont mené grand bruit : la séparation des noirs et des blancs dans les bureaux des divers ministères. On a vu là une sanction officielle, par le gouvernement fédéral, des mesures qui jusqu'ici n'avaient été que purement locales dans le Sud, un mouvement rétrograde enfin, et cela au moment même où les leaders de la population de couleur saisissent l'occasion du cinquantenaire de la défaite des Sudistes pour faire ressortir les progrès de la race. Il n'est pas possible de nier que les noirs comptent aujourd'hui aux Etats-Unis 2500 médecins, 15 000 ecclésiastiques, 21 000 instituteurs et institutrices. Les gens de couleur aux Etats-Unis ont 200 journaux, 200 écoles ou collèges presque entièrement subventionnés par eux et 25 000 églises. Tout cela est fort bien. Mais si nous allons au fond des choses, nous devons faire la part du côté imitatif du caractère noir. De même qu'il se modèle servilement et souvent d'une façon grotesque sur les manières, les toilettes des blancs, le nègre copie leurs institutions. Sans contester les efforts faits par la population de couleur, dans certaines régions, pour perfectionner son éducation, on ne saurait s'affranchir de cette idée que les noirs des Etats-Unis paraissent avoir atteint l'apogée de leur développement intellectuel ou social. Il y a parmi eux des personnalités brillantes ; mais le nombre en est singulièrement restreint. Les poètes Dunbar et Braithwaite, les romanciers Grinke et Miller, le peintre Tanner, la musicienne Rosamonde Johnson, le chef d'orchestre Europe n'ont pas fait école. Ce sont toujours ces noms et celui de l'éducateur Booker Washington qui sont cités, et ces exceptions ne prouvent pas grand'chose. Il n'y a qu'un fait qui compte en matière ethnographique, ce

sont les progrès réalisés par la moyenne de la race. Or on ne voit pas chez les gens de couleur de tendance *générale* à s'élever, surtout parmi les noirs des villes, et malheureusement les grands centres les attirent de plus en plus. Le nègre citadin tend de plus en plus à dégénérer. On parle des églises, des institutions noires ; quiconque les voit de près s'aperçoit vite que les temples, les sociétés fraternelles et la majorité des écoles ne sont guère que de piteuses parodies des institutions analogues des blancs. Il est impossible de ne pas être frappé, sur ces points, de la différence avec les Indiens. Mais ces derniers, outre leur mentalité supérieure, ont aussi l'avantage de ne pas avoir contre eux le préjugé de couleur.

— En terminant, remplissons le pénible devoir de mentionner les pertes causées aux arts et aux lettres d'Amérique par le naufrage de la *Lusitania*. D'abord M. Charles Frohman, qui avait été surnommé aux Etats-Unis le Napoléon du théâtre. Il s'était entouré d'une pléiade d'artistes de premier ordre et il réalisa ainsi, dans ce pays comme en Angleterre, de véritables tours de force. En une seule saison d'environ trente-cinq semaines, il produisit vingt-cinq nouvelles pièces, employant simultanément 791 acteurs. L'influence de M. Frohman sur le théâtre américain, sur ses méthodes et son caractère, fut profonde et laissera une empreinte ineffaçable.

Un autre mort est M. Charles Klein, auteur dramatique très estimé, qui a écrit quelques-unes des pièces les plus populaires du répertoire actuel : *The Lion and the Mouse*, *The Music Master*, *The Auctioneer*. Ces deux derniers drames ont été de grands succès, grâce à l'interprétation de David Warfield. Son *Third Degree* se laisse favorablement comparer à la *Robe rouge* de Brieux.

Un auteur d'avenir disparu aussi avec la *Lusitania* est M. J.-M. Forman, dont la dernière pièce, *The Hyphen*, par une étrange coïncidence, était très anti-allemande.

Mais la figure la plus pittoresque, sans aucun doute, parmi ces naufragés, est celle de M. Elbert Hubbard, l'éditeur d'un périodique très original d'apparence et de fond, *The Philistine*, présentant une certaine analogie avec la fameuse *Lanterne* de Roche-

fort. Il avait fondé une petite colonie mi-sociale, mi-industrielle, *the Roycrofters*, où l'on faisait de très belles reliures et dont l'hôtellerie rustique recevait souvent la visite de gens de lettres.

GEORGE-NESTLER TRICOCHE.

CHRONIQUE SUISSE ROMANDE

L'Apologie des Jeunes ¹.

On n'a pas assez parlé du livre de M. J.-B. Bouvier. En vérité, me dira-t-on, qu'avons-nous affaire de littérature, et quelles histoires prétendez-vous nous conter ?

Le temps, il est vrai, semble mal choisi. Mais il ne faut pas plus juger des livres que des gens sur l'apparence, ni sur le titre. Si M. Bouvier gagnait son point, qui est de nous montrer notre pays en pleine renaissance littéraire, nous aurions à nous féliciter de lui avoir prêté l'oreille, et à nous reprocher de n'avoir pas tout de suite multiplié sa voix en échos sonores et prolongés.

Car son livre est mieux qu'une apologie des jeunes. Les jeunes, du moins ceux qui ont de la jeunesse, n'ont pas besoin d'apologie. Leur jeunesse les tourmente et les enivre ; ils la sentent trop pour la convertir en effets littéraires. Elle bat dans leurs veines, gonfle leurs poumons, enfièvre leur cerveau ; elle leur ouvre les perspectives de la vie, et les merveilleux espoirs, et le frais jardin des illusions. Les jeunes ont vingt ans ; et l'on peut se contenter d'avoir vingt ans... jusqu'au jour où l'on en a trente. Hélas ! on ne tarde point à y atteindre et même à les passer, je vous l'assure. C'est au moment de la perdre qu'on se prévaut de la jeunesse ; on s'accroche à elle comme M^{me} Putiphar à la robe de Joseph ; mais elle se détourne de cette face déjà jaunissante, de cette calvitie déjà révélatrice, de cette bouche déjà entamée, qui s'essaie encore à des grâces d'éphèbe.

¹ *L'Apologie des Jeunes*, par J.-B. Bouvier. — Tarin, Lausanne, 1915.

Il ne faut donc point alléguer la jeunesse quand il s'agit de l'art. En cette matière, la jeunesse peut être une excuse, elle n'est jamais, à elle seule, un titre ni un mérite. Jeune arbre, nous te jugerons à tes fruits. Si tu ne peux encore que fleurir, fleuris tout entier. Nous attendrons. Et quand tu porteras ton fruit, jeune arbre, mûris-le. Verses-y une sève abondante; trempe-le d'air et de soleil; parfume-le d'une poésie sincère; n'invente pas la réalité, ne grime pas la nature, sors de toi-même pour observer, rentre en toi-même pour comprendre; ingénie-toi sans forcer ton caractère, et surtout, jeune homme, travaille !

Il y a telle manière d'encourager les « jeunes » ou prétendus tels, qui est une trahison envers le pays. Le talent, voilà ce qu'il faut encourager, et si l'on peut, conseiller, guider dans ses propres voies, vers le libre épanouissement, par la discipline volontaire.

Quant à les convier indistinctement dans je ne sais quelle salle à boire et à leur crier : « Vous êtes jeunes, vous êtes grands, vous êtes forts, vous êtes beaux, » eh bien, c'est mentir, cela !

Est-ce que je fais le procès de M. Bouvier ? Point. Je fais le procès de son titre, et aussi d'une mode assez niaise qui tend à s'établir chez nous. Titre que l'ouvrage, heureusement, ne soutient pas. Les meilleurs, parmi les « jeunes » que l'auteur nous présente, sont des jeunes... d'antan. M. Louis Dumur, j'imagine, serait plus surpris qu'enchanté si l'on venait à lui sur ces mots : « Vous avez d'heureux débuts ; honneur à vos cinq lustres ! Je vais faire votre apologie. » Et je doute que M. Henry Spiess ou M. Ramuz fussent plus enchantés que surpris.

Mais cette « apologie des jeunes » n'est pas bornée aux jeunes et n'est point une apologie. C'est beaucoup mieux, je le répète. C'est un ouvrage de critique. Et c'est une sorte de revue de la génération contemporaine. Revue incomplète, mais attentive et cordiale. M. Bouvier se garde de tout accepter, d'admirer tout et de bénir à la ronde. De quoi, pour ma part, je tiens à lui exprimer ma reconnaissance ; son sens averti, la clarté de son esprit, la variété de ses connaissances, la vivacité de ses sym-

pathies, toutes ces qualités et enfin l'autorité qu'il ne laissera pas d'acquérir, il saura et voudra en user dans la pleine indépendance de son jugement ; il ne les mettra point au service d'un clan, ni d'une coterie. Nous voilà rassurés. Nous en avons besoin. Rappelez-vous l'histoire littéraire de nos cantons romands depuis la grande génération, celle qui comptait les Eugène Rambert, les Marc Monnier, les Victor Cherbuliez, les Amiel, tant d'autres encore et dans laquelle se prolongeait la glorieuse carrière de Charles Secrétan et d'Ernest Naville. Ceux-là étaient des personnalités. Ils faisaient œuvre de leur esprit et de leur cœur, individuellement, laborieusement, avec une riche culture, une pensée forte et un grand souci de l'art. Ils avaient des attachements, non pas des attaches ; ils exerçaient une influence sans quêter des applaudissements ; ils ne se mettaient point en bande pour assourdir les passants, et ne se donnaient point le ridicule de récriminer contre le public tout en sollicitant ses faveurs.

Qui dira le mal que les coteries d'artistes ont fait à l'art, dans notre pays, depuis la fin de cette admirable génération jusqu'au temps présent ! Mal profond, dont nous sommes loin de guérir. Pour échapper à l'étouffement et lutter contre une coterie, on se hâte d'en former une nouvelle, qui, souvent, ne vaut pas la précédente. Et l'on continue à se plaindre. Ecoutez M. Bouvier :

« L'artiste, bon gré mal gré, doit lutter : contre son milieu d'abord, contre la froideur et le mauvais goût de la foule, enfin contre une solitude sans littérature autrement plus tragique qu'un ennui de poète. »

Une solitude ? Plût au ciel ! Mais ce qui se passe est exactement le contraire. C'est à tel point le contraire que les lettres romandes offrent aujourd'hui l'aspect d'un ensemble de sociétés coopératives. Et si l'on me demandait où est le mal dont elles souffrent, à supposer qu'elles souffrent de quelque mal, je dirais : le voilà.

Parce que la solitude, en un sens, c'est la dignité. C'est l'indépendance, et l'originalité, et la force. Si vous marchez en

troupe, comment avancerez-vous d'un autre pas que le pas moyen, comment formerez-vous une autre pensée que la pensée banale, et quel autre goût pourrez-vous cultiver que le goût médiocre ? Chercher des hommes et ne rencontrer que des collectivités, nous n'en prendrons jamais notre parti, nous qui avons connu les grands, les créateurs, les forts.

Une solitude sans littérature, dit M. Bouvier. Réfléchissons. C'est peut-être qu'il ne rencontre pas chez nous la littérature de son rêve. Et il en annonce la venue. Fièremment, il déclare qu'« une renaissance va se lever à l'appel de notre jeunesse. »

Puisse-t-elle se lever bientôt ! Puisse-t-elle n'être pas tout à fait ce qu'on veut qu'elle soit !

Telle que M. Bouvier l'entrevoit, que serait-elle ? Elle serait ce qu'ont voulu les collaborateurs de la *Voile latine*, cette revue de littérature et d'art qui a paru à Genève pendant quelques années, à partir de 1904. Mais je ne suis pas sûr que la pensée de M. Bouvier rencontre la leur en tous points. Ce qu'il appelle le « mouvement de la *Voile latine* » a été quelque chose de fort intéressant, mais d'assez confus. J'y vois une tendance au catholicisme, une entreprise de rénovation artistique mal définie et peut-être fort arbitraire, et des conceptions littéraires bien peu homogènes. Si je regarde aux œuvres des écrivains de la *Voile latine*, je n'y trouve pas l'application de leurs formules. Les formules sont-elles donc aux uns, tandis que les œuvres sont aux autres ?

Un mouvement, cela est incontestable, mais rien d'assez net pour se généraliser, pour devenir une inspiration commune et dominante. Au surplus, il me semble que M. Bouvier mêle ses idées personnelles avec celles de ses amis, tant et si bien que nous avons grand'peine à nous débrouiller. Que prétend-il, enfin ? Que nous fassions une plus grande part à la préoccupation de la beauté dans notre architecture, dans nos écrits, dans notre vie ? Voilà qui est fort légitime, mais un peu vague. Je n'ai pas à lui rappeler toutes les horreurs que l'on a conçues et perpétrées au nom de la beauté. Songez au fameux style suisse

qui nous fut proposé vers le temps de l'exposition de Genève et aux monstrueux champignons dont il a déshonoré nos coteaux !

Comment se ferait cette renaissance ? Par une réaction radicale contre le calvinisme, c'est-à-dire contre le puritanisme. Car il n'est pas question de la croyance religieuse, en tout cela. C'est la discipline de la sensibilité qu'il faut abolir, pour rendre leurs droits à la vie, à la joie, à l'enthousiasme. Ai-je bien compris ce premier article ? Saurai-je résumer exactement le second ? Avoir du « tempérament », telle serait la règle. Et cela veut dire éprouver des sensations fortes et se les donner et les rechercher, je pense. Est-ce qu'on nous parle de substituer la sensation au sentiment et à la pensée ? Ou seulement de donner cours plus librement à nos instincts, de céder avec plus d'indulgence à nos dispositions naturelles ? Et enfin nous reviendrions au souci de la ligne, de l'ordonnance et de la proportion dans la littérature et dans l'art. Ce classicisme ne serait pas une imitation. Il serait moderne en tout.

A la bonne heure ! Mais on oublie de nous dire pour qui l'on édifierait l'art nouveau et la vie nouvelle. Est-ce pour une élite ou pour le peuple entier, pour la nation ? Si c'est pour une élite, souhaitons-lui bonne chance. Si c'est pour nous tous, que ne fait-on entrer dans la formule l'expression de notre tempérament, de nos traditions, de notre âme nationale ? N'y a-t-il chez nous que le paysage, et l'homme ne s'est-il point ajouté à la nature depuis assez longtemps ? Le jour où les écrivains de la *Voile latine* ont fait cette découverte, ils ont cessé de s'entendre entre eux. Et nous voudrions bien nous entendre avec eux, avec les uns et avec les autres, mais le moyen, dans une telle discordance de leurs aspirations et dans une telle incohérence de leurs séduisantes énergies ?

MAURICE MILLIoud.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Darwinisme et guerre absolue. — Une légende à détruire. — La thermitite; ce qu'elle est et ce qu'elle n'est pas. Le rôle de l'aluminium dans les explosifs. — Inventions de guerre. Où sont-elles? La manière d'employer les mitrailleuses. Gaz asphyxiants et liquides enflammés. La torpille aérienne. — A propos d'une calomnie allemande. Vichy, les mouches et l'état sanitaire. La véritable raison du bon état sanitaire de Vichy.

La presse a reproduit, voici un mois environ, un extrait d'une lettre d'un Allemand, du nom de Carl Schrœder, publiée dans le *New York World*. Le document est à garder, comme expression de l'état d'âme — *sit venia verbo* — des Germains. Après avoir prophétisé la victoire allemande, et la confiscation des territoires des « anciens indigènes de race inférieure », Anglais, Français, Américains, [etc., lesquels devront désormais « ne pas élever la voix plus haut qu'un soupir » sous peine d'être brisés contre terre; après avoir annoncé la démolition des cathédrales et des temples chrétiens et païens, pour élever à leur place des temples destinés à « honorer notre noble kaiser et les grands actes de son peuple destructeur des races pourries du monde, » l'auteur donne à toute l'affaire une couleur scientifique. « Darwin n'a-t-il pas dit (et il a dû prendre cette idée de nos grands professeurs allemands) que le mieux adapté seul doit survivre? Et les Allemands ne sont-ils pas les plus capables en tout? Aussi, nous autres Allemands, disons-nous : « Que les charognes pourrissent, il n'y a d'hommes nobles » que les Allemands. »

De tout ce délire puéril, de cette manifestation d'infantilisme, fréquente dans les cas de gigantisme, il n'y a pas à s'occuper autrement : il suffit de les thésauriser et joindre à tant d'autres, tout aussi significatifs. Mais on ne peut laisser maltraiter le pauvre Darwin de la sorte, et permettre de dénaturer sa pensée.

Ce que Darwin a dit, — et ce n'est à aucun des « grands pro-

fesseurs allemands » qu'il le doit, — c'est qu'il y a sélection, et survivance du plus apte. C'est-à-dire que dans la nature, de deux espèces ou variétés voisines, celle-là devait fatalement survivre qui était la mieux adaptée aux conditions. Et en fin de compte, à la longue, celle qui n'était pas adaptée devait disparaître, devait cesser d'exister, ou au moins conserver une situation médiocre. Il est bien évident que de deux espèces voisines d'ours habitant un pays froid, l'espèce velue aura plus de facilités que l'espèce nue ; elle sera mieux adaptée, réussira mieux à se propager, et à subsister. Mais jamais, au grand jamais, Darwin n'a entendu dire que la survivance du plus apte était assurée par l'extermination du moins apte par le plus apte. Cela, c'est une idée de professeur allemand, incontestablement : il faut la lui laisser. Mais on n'a pas le droit de l'imputer à Darwin. Dans la façon de voir de Darwin, la sélection est opérée naturellement, toute seule, par des lois élémentaires et évidentes : l'espèce qui survit comme mieux adaptée ne livre aucun combat à la moins adaptée ; il n'y a aucune agression, aucune lutte ; du reste on ne voit pas bien quelle lutte pourrait se faire entre deux espèces de chou ou d'escargot. Dans celle des « grands professeurs allemands » le plus apte détruit et massacre simplement les « races inférieures. » C'est la guerre absolue de Clausewitz et autres doctrinaires ; ce n'est pas le darwinisme. Cette sorte de darwinisme serait d'ailleurs spéciale à l'homme, car l'extermination d'une espèce par une autre, voisine, ne se voit pas à l'état de nature. Ne mettons pas Darwin dans cette affaire, par conséquent : les « grands professeurs allemands » et la *Kultur* sont seuls en cause. Et il ne faut pas confondre....

— On trouve dans la presse en général quantité de renseignements effarants. Je ne parle point seulement des nouvelles de la guerre qu'on a pu glaner dans les gazettes turques, ou de celles qu'on a rencontrées en Chine, où une feuille a annoncé que Marseille vient de se rendre, mais que Tarascon « tient toujours » : la presse des nations européennes, elle aussi, est riche en renseignements inexacts. Taisant toutes les choses intéres-

santes et vraies parce qu'on les lui cache, et avec raison, elle se rattrape en en racontant qui sont purement imaginaires. Les exemples abondent. Ainsi on a raconté, aux Etats-Unis, avoir découvert un nouvel explosif de guerre, la thermite, et la *Revue* a pris cela au sérieux. Or la thermite n'est ni chose nouvelle, ni explosif de guerre — ou de paix. A cela près le renseignement est exact. La thermite a été d'abord un mélange par parties égales d'oxyde de fer et d'aluminium en poudre. Il servait à la soudure du fer. S'agissait-il de souder les deux fragments d'une pièce de machine brisée? On les affrontait dans une boîte métallique remplie de thermite. Un fil de magnésium enflammé mettait le feu à un petit tas d'aluminium en poudre mêlé à du peroxyde de baryum : la thermite s'enflammait à son tour, l'aluminium brûlait, et le fer fondait, opérant la soudure. On remplace souvent l'aluminium, dans la thermite, par un mélange d'aluminium et de calcium, ou un alliage de ces deux métaux, en poudre.

Ce qui caractérise la thermite, c'est la grande quantité de chaleur qu'elle dégage. Et cette chaleur, qui fond le fer presque instantanément, provient de l'extrême combustibilité de l'aluminium (et du calcium). L'aluminium, le métal de l'apparence la plus anodine, le moins énergique de tous, semble-t-il, est un réservoir d'énergie prodigieux. En présence de l'air il prend feu spontanément. S'il ne le fait pas communément, c'est qu'il se recouvre d'une couche d'oxyde empêchant la combinaison avec l'oxygène de l'air. Mais chauffé à un certain point, il n'est plus arrêté par rien, et brûle en dégageant une chaleur intense. Cette propriété est utilisée dans certains explosifs, dans l'ammonal autrichien, la westfalite allemande et la telsite suisse.

La thermite joue toutefois un rôle à la guerre, mais non à titre d'explosif. Elle est utilisée dans la confection des bombes incendiaires de la *Kultur*. Son rôle, là, est de dégager une chaleur intense et de faciliter l'incendie. En outre, un explosif y est ajouté, qui éparpille le fer en fusion et l'aluminium en ignition, et augmente les chances de mettre le feu aux cathédrales, aux maisons privées et autres établissements militaires du même genre.

— A-t-on réellement inventé quelque chose de neuf, au cours de la guerre actuelle ? Il est permis de se le demander. On n'a pas l'impression qu'il ait été découvert d'explosifs nouveaux. Assurément on sait mieux les choisir selon le but à atteindre, mais il n'en a pas été créé de type inédit, autant qu'on en peut juger. Des applications nouvelles, il y en a, mais d'explosifs nouveaux, il ne le semble pas.

Les ballons, dirigeables ou non, ne sont pas chose nouvelle, ni arme bien brillante non plus. Les *baby-killers*, tueurs d'enfants, comme les appellent les Anglais, n'ont pas une valeur militaire sérieuse. Les avions valent mieux, sans doute, mais ils ne datent pas d'hier. Les sous-marins, tout en pouvant faire du mal, tout en pouvant, en une semaine, détruire 10 vaisseaux de commerce anglais sur 1500 qui arrivent en Angleterre ou en partent, ont une certaine valeur, mais qu'il ne faut pas exagérer : et ils ne sont pas nouveaux. Mais peut-être le sous-marin, dans dix ans, sera-t-il tout autre chose, et chose plus redoutable que maintenant. Il y a une arme toutefois, qui existait déjà, mais qui a pris une valeur exceptionnelle et sûrement va recevoir un développement considérable : c'est la mitrailleuse.

Comme le fait observer H. G. Wells, l'écrivain anglais bien connu, la mitrailleuse est une arme excellente à condition de savoir s'en bien servir. La condition n'a pas toujours été remplie par les Alliés. « Ainsi, dit-il, malgré les preuves faites, nous n'arrivons pas à nous mettre dans la tête que, au point de vue défensif, la présence dans une tranchée d'un seul homme, très expert, avec une mitrailleuse, est préférable à la présence de beaucoup de soldats avec des fusils. Les Allemands, par contre, ont rapidement saisi cette vérité, et ils évitent, maintenant, d'entasser des soldats d'infanterie dans leurs tranchées qu'ils garnissent plus intelligemment d'un certain nombre de mitrailleuses, très petites et très légères, confiées chacune à un seul homme qui est souvent un officier. Autrement dit, ils appliquent à la défense de leurs tranchées les vraies méthodes scientifiques. » Cela est parfaitement exact. On ne peut évidemment

pas substituer les mitrailleuses à l'infanterie, car il faudra toujours des combattants pour s'élancer et occuper le terrain, c'est-à-dire amener une décision, mais la façon d'employer les mitrailleuses, chez les Allemands, est très rationnelle. A coup sûr, artillerie et mitrailleuses vont prendre un essor considérable dans les guerres futures. Car il ne faut pas avoir la naïveté de croire que c'est la dernière guerre. C'est plutôt la première des grandes guerres de peuples, et de races, et ceci soit dit sans vouloir contrister ces bons utopistes, ces aveugles incurables que sont les pacifistes.

Il y a pourtant, pour revenir au sujet, certaines choses nouvelles. Il y a les gaz asphyxiants, dont l'emploi méthodique et scientifique est chose nouvelle. Sans doute, les projectiles explosifs ont toujours dégagé des vapeurs toxiques, oxyde de carbone et le reste, mais l'emploi systématique de vapeurs asphyxiantes, fabriquées *ad hoc*, canalisées et dirigées, ne s'était pas encore vu. C'est chose nouvelle, et qui restera. Car même si des conventions en interdisaient l'emploi, on devra toujours être prêt à l'utiliser, puisque les chiffons de papier ne sont rien et que la « guerre absolue » autorise et légitime tout.

La projection des liquides enflammés, et par une conséquence logique et naturelle, d'acides et de corrosifs, est chose en partie nouvelle aussi. L'armement comprendra désormais des pompes, des pompiers, et des liquides de choix. En réalité, on en reviendra aux pratiques des Grecs et des Troyens, avec les ressources plus riches de la science contemporaine. A voir les choses en face, c'est le renouveau des procédés primitifs, brutaux, avec l'appui de la science.

Une chose tout à fait nouvelle, la seule, autant que j'en puis juger, est la torpille aérienne. Elle n'a rien d'allemand, du reste : elle est d'origine suédoise. A vrai dire, on n'en sait pas grand' chose. On voit que c'est un véhicule d'explosif qui avance dans l'air comme la torpille marine automobile dans l'eau, au moyen d'un moteur. Elle n'est pas lancée par un canon : elle marche par les moyens du bord. Imaginée par le colonel Unge, de l'armée suédoise, elle consiste en un cylindre dont l'avant est

plein d'explosif, et l'arrière serait rempli d'une poudre à combustion relativement lente, dégageant énormément de gaz, lesquels gaz actionneraient une petite turbine. On a encore dit que l'avance se ferait non par une combustion progressive, mais par des explosions successives. Ce qu'on sait de la marche ondulante de la torpille ferait croire qu'en réalité elle est déterminée par des explosions, par le point d'appui pris sur l'air. Quoi qu'il en soit, c'est l'un des deux mécanismes qui est en jeu, et à ce propos il faut rappeler qu'il y a assez longtemps qu'on cherche le propulseur aérien opérant par explosions, avançant par réaction sur l'air. La torpille aérienne, aux essais en 1909, avait une vitesse de 51 mètres par seconde à la sortie du tube; cette vitesse s'élevait à 300 mètres au cours du vol, qui atteignait quatre kilomètres et demi, en tout. Peut-on faire mieux, et plus? La torpille aérienne est-elle un grand progrès sur l'obus? Quels avantages présente-t-elle, et quel est leur coût? Tout cela est à envisager avant de porter un jugement, et les renseignements font encore défaut. Attendons.

— Les Allemands, dans une de ces manifestations de la jalousie et de l'envie qui sont un des traits importants de leur nature, se sont amusés à faire courir en France et ailleurs le bruit que l'état sanitaire de Vichy était déplorable et qu'il était dangereux de se rendre à la reine des villes d'eaux françaises. Ce bruit n'a d'ailleurs eu aucun succès, et Vichy, déjà au mois de juin, contenait beaucoup de baigneurs et buveurs. Naturellement, il y en aura moins que d'habitude. Quant à l'état sanitaire, il est excellent, et il n'y a rien à craindre : *experto crede Roberto*; Robert en sort, et il y retournera en fin de saison, avec une parfaite confiance.

A propos de cette calomnie, les autorités de Vichy ont fait observer que de façon générale, constante, les maladies épidémiques sont très rares dans cette ville, et cela tient, disent-elles, à l'absence de mouches. Les mouches, en effet, sont rares à Vichy, et chacun sait que ces insectes jouent un rôle dans la transmission des maladies infectieuses. Mais la raison de la rareté des mouches à Vichy n'est pas celle qu'on donne sou-

vent : la richesse du sol en acide carbonique provenant des sources. D'abord, le sol est partout riche en acide carbonique, comme l'indiquent les recherches de Boussingault, et celles de M. T.-A. Schloesing. Et puis ce n'est pas dans le sol que les mouches vivent, ou déposent leurs œufs. Elles les déposent dans les matières animales ou végétales en décomposition, et voilà pourquoi les mouches abondent dans les régions sales, à voirie défectueuse ou inexistante. Et s'il n'y a pas de mouches à Vichy, cela tient au service de la voirie qui est parfait, à la propreté de la ville qui est irréprochable. La véritable raison de l'absence de mouches à Vichy, c'est non un accident naturel, mais la bonne organisation du service sanitaire.

CHRONIQUE POLITIQUE

Un an de guerre. — La situation militaire. — Les belligérants et les neutres. — Choses et autres. — Le président Wilson diplomate. — En Suisse, la censure politique.

Voici une année écoulée.... Nous revenons à ces tragiques journées de la fin de juillet où les nouvelles se succédaient, sinistres : l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie, la première déclaration de guerre, les armements.... L'idée que le grand conflit européen, mainte fois annoncé, toujours évité, pourrait éclater pour une querelle balkanique nous paraissait si invraisemblable, si monstrueuse, que nous espérions contre tout espoir. Puis est venue la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie et tout a été dit. Cependant les économistes annonçaient que la lutte ne pourrait se prolonger au delà de quelques mois et les philanthropes comptaient ferme que la vue du carnage et du sang ferait rentrer en elle-même une société élevée dans le bien-être et ramènerait promptement la paix bienfaisante.

La guerre a dépassé en horreur tout ce qu'on avait craint ; elle a fauché plus de vies, amoncelé plus de ruines, imposé plus

de sacrifices que l'imagination n'en pouvait concevoir. Pourtant elle dure : les peuples se raidissent sous l'effort ; rien ne fait prévoir qu'ils soient au déclin de leur résolution. C'est que de nouvelles questions ont surgi. L'Allemagne a révélé une préparation militaire si formidable, des ressources si extraordinaires, que l'inquiétude qui a toujours saisi l'Europe en face des projets de domination universelle a passé. Et, dans le grand chaos, tout un monde d'ambitions se sont réveillées ; les Etats qui avaient une tâche historique à réaliser ont compris que le moment était venu : les uns sont entrés en guerre, d'autres se préparent. La ruée sanglante n'a cessé de s'élargir ; elle peut s'accélérer encore.

— Aujourd'hui, les empires du centre poursuivent leur furieuse attaque contre les Russes. C'est une déviation du plan primitif : au lieu d'en finir avec la France pour imposer ensuite la paix au tsar défaillant, c'est la force militaire du tsar qu'il s'agit de mettre hors de cause, pour revenir contre les ennemis de l'ouest. L'infériorité du second projet sur le premier saute aux yeux du spectateur le moins averti : tandis qu'on pouvait espérer faire en France rapide et complète besogne, une victoire sur les armées russes qui manœuvrent sur des lignes immenses est autrement lente et onéreuse, sans être jamais décisive. Pour substituer l'offensive sur le front oriental à celle de l'occident, le grand état-major allemand a dû avoir de très sérieuses raisons politiques et militaires.

Cela dit, il faut reconnaître que la vigueur de l'attaque ne laisse rien à désirer. Tandis que les troupes russes tiennent sur la moyenne Vistule, s'accrochent à la ligne Ivangorod-Varsovie-Novo-Georgiewsk, elles sont abordées en face, dépassées sur les ailes, attaquées du nord au sud sur le Narew et du sud au nord entre la Vistule et la Wieprz et jusque sur la rive droite de cette rivière. Les feld-maréchaux Hindenburg et Mackensen rivalisent d'efforts, tantôt étendant leurs troupes, tantôt les groupant en phalanges, renouvelées des temps macédoniens, avec cette différence qu'au lieu de quelques milliers d'hommes, c'est des centaines de milliers qui marchent en avant sur un front restreint,

soutenus par une énorme artillerie, et qui, sans souci de leurs pertes, enfoncent l'ennemi où qu'il se trouve.

Dans ces conditions, tandis que l'immense ligne russe qui allait de la Baltique à la Bukovine se replie et flotte en arrière sous la poussée implacable de l'ennemi, l'armée de Pologne dessine un saillant de plus en plus menacé. Débordée sur ses ailes, elle peut être, d'un moment à l'autre, privée de deux sur trois de ses voies ferrées et obligée, pour éviter le coup de filet, à une retraite qui ne pourra qu'être difficile et sanglante. Mais la perte de Varsovie, c'est un coup terrible porté à la puissance russe, c'est la Pologne, que le grand-duc Nicolas appelait à l'indépendance contre le germanisme, à peu près reformée, mais par le germanisme et contre l'empire des tsars.... Depuis les jours de la bataille de la Marne, alors que la France était profondément envahie par les armées allemandes qui laissaient dédaigneusement Paris sur leur droite, comme une simple bourgade, pour en finir d'un seul coup avec les forces organisées de l'ennemi, il n'y a pas eu dans cette guerre de moment plus poignant.

Partout on s'étonne : pourquoi, sur l'autre front, les Anglo-Français n'attaquent-ils pas à fond pour dégager l'allié ? Ils doivent être, en nombre et en forme, supérieurs aux troupes qui leur sont opposées et jamais situation n'a été plus digne d'un grand effort. Une offensive de leur part est d'autant plus naturelle que, s'ils ne la prennent pas, ils seront inévitablement attaqués à leur tour et, depuis que les armées se sont mises à employer de l'artillerie lourde par grandes masses sur les champs de bataille, l'assaillant qui choisit son terrain et peut poster ses batteries a, sur le défenseur, un avantage plus grand que jamais. Une fois déjà on a annoncé un déplacement de l'effort, un vaste mouvement de troupes à travers l'Allemagne. Il paraît aujourd'hui que ce n'était qu'une feinte, pour rassurer les Russes qu'on se préparait à attaquer avec un redoublement d'énergie. Mais, plus tôt ou plus tard, l'heure viendra ; et, sauf en Argonne où les Allemands attaquent, la guerre, sur le front occidental, faiblit plutôt qu'elle ne s'irrite.

Pourquoi cela ? Est-ce que les tranchées allemandes sont décidément inexpugnables quel que soit le nombre de leurs défenseurs ? Mais, s'il en était ainsi, la guerre d'usure marquée de brusques offensives qui, depuis sept ou huit mois, se fait alternativement sur tous les secteurs, serait la plus coûteuse des erreurs. Faut-il croire à un plan profond, qui s'exécutera à son heure, de l'état-major allié ? Hélas ! on a tant abusé de ces plans qu'on n'ose presque plus en parler aujourd'hui. Est-ce au contraire que les généraux anglais ou français s'inquiètent en présence d'opérations de grande envergure et préfèrent la guerre d'usure à laquelle ils ont habitué leurs troupes et qui, ils l'espèrent, épuisera l'ennemi plus tôt qu'eux ? Mais alors les nations à qui l'on parle constamment de la grande offensive victorieuse vivraient sur un mensonge....

La raison doit sans doute être cherchée ailleurs : le manque de munitions n'expliquerait-il pas tout ? C'est un fait certain que l'Allemagne fabrique journellement encore plus d'obus que tous ses adversaires réunis : grâce à sa remarquable organisation, à l'ingénieuse installation de ses usines préparées dès longtemps à produire des munitions de guerre aussi bien que des articles de paix, elle jouit d'une supériorité que ses ennemis, obligés de transformer en pleine crise leur outillage industriel, ne sont pas encore en état de lui enlever. Jamais on n'entend dire que, dans une bataille, les troupes allemandes manquent de munitions. C'est en écrasant les Russes sous la masse des projectiles que Mackensen s'est tracé un chemin sanglant à travers la Galicie orientale. Aussi longtemps que les armées alliées ne pourront pas en faire autant, leur champ d'action sera forcément limité.

C'est ainsi que l'Allemagne, malgré un ensemble de ressources notoirement inférieur, continue à mener la guerre, que, profitant de sa situation intérieure, elle s'en va frapper sur les points choisis par elle ses ennemis qui attendent. Ira-t-elle jusqu'au bout de son plan d'écrasement, avec ses troupes affaiblies, alors que, l'année dernière, seule préparée à la lutte, pleine d'enthousiasme et de force, elle a été tenue en échec ? Il n'est pourtant pas possible de l'admettre.

— A cette infériorité militaire indiscutable que les observateurs avertis devaient constater dès les premiers mois de la guerre, la Triple-Entente, devenue aujourd'hui quadruple, n'aurait-elle pas pu obvier par des moyens diplomatiques, développant et appliquant son programme libérateur de façon à faire de la lutte une irrésistible croisade pour le redressement des torts et le triomphe de la justice ? Sans doute ; mais ces choses sont très délicates.

Rien ne nous permet de supposer que les puissances occidentales n'aient pas été sincères quand elles proclamaient, au début de la guerre, leur idéal de liberté et, jusqu'à présent, rien ne nous autorise à dire qu'elles ne tiennent pas ferme à leur programme. Malheureusement la Russie n'a pas été aussi conséquente : la proclamation du grand-duc à la nation polonaise semble avoir épuisé ses réserves de libéralisme. Ses projets de partage de la région polonaise et de la Bukovine, ses persécutions à l'égard des Ruthènes uniates et ses intentions sur Constantinople par surcroît ont fait évanouir le rêve. Bien vite la croisade a pris fin : l'ardeur et la foi lui manquaient et les croisés aussi.

Après cela, il faut reconnaître que la diplomatie de la Triple-Entente manœuvrait sur un mauvais terrain. L'Italie projetait ses désirs sur les territoires *irredenti*.... Je suis disposé à croire cependant que, pour dissiper ses hésitations, il a fallu autre chose que cela : il a fallu l'injure, universellement et douloureusement ressentie, de l'ingérence étrangère.... Alors, tout le peuple a marché. Mais, ailleurs, voyons-nous quoi que ce soit qui ressemble à un idéal de fierté ?

Même sans insister sur le reproche adressé à la cour de Grèce d'avoir livré à l'Allemagne le plan d'attaque des Dardanelles confié par les Alliés, il est certain que le spectacle du ministre populaire qui travaille dans un sens, tandis que le roi et l'état-major le contrecarrent systématiquement dans un autre sens, manque parfaitement de dignité. En Roumanie, le gouvernement a poussé l'hésitation et le calcul au delà de ce que l'honneur autorise ; si ses intentions et ses sentiments étaient bien ce qu'il a

affirmé, il aurait dû avoir pris parti depuis longtemps. La Bulgarie joue double jeu : elle communique à l'un des camps les propositions que lui fait l'autre, de façon à faire monter l'enchère. Et les peuples admettent sans mot dire ce que les gouvernants, dans leur sagesse, décident ou ne décident pas.

L'Europe, quand elle a appelé à la vie nationale les chrétiens d'Orient courbés depuis des siècles sous le plus avilissant des jougs et fait correspondre tant bien que mal des frontières d'Etats aux principaux groupements ethniques, ne se doutait pas que, par un extraordinaire coup de bascule, ces gens se trouveraient appelés à jouer un rôle décisif dans ses destinées. Ils interviennent avec leurs désirs, leurs habiletés, leurs calculs, sans se laisser emporter par le grand coup d'aile ; et leur action n'est point pour embellir la politique, déjà peu belle sans cela.

Sont-ils même si habiles?... M. Venizelos, qui voyait clair, lui, disait, au moment de sa retraite, que la Grèce perdait une occasion qu'elle ne retrouverait plus. Ne serait-il pas possible aussi que le peuple roumain, quand les Russes ont été délogés des Carpathes, eût perdu pour un siècle l'occasion de délivrer ses frères de Transylvanie, misérables sujets des Magyars ? Quant à supposer que, au moment du règlement des comptes, les grandes puissances retardent leur accord par la préoccupation d'assurer une tranche de territoire à des petits pays qui ont pu leur rendre quelques services négatifs, cela implique une naïveté par trop grande, même chez des nouveaux venus.

— La guerre, lente ou rapide, absorbe l'attention. Je ne mentionnerai que pour mémoire la grève des mineurs gallois qui, alors que leur pays traverse l'une des crises les plus tragiques de son histoire, donnent le spectacle scandaleux de gens qui ne se préoccupent que de leurs intérêts matériels ; le discours du premier ministre suédois, M. de Hammarskjöld, qui est venu dire, après tant d'autres, que son pays désirait vivre en paix, mais saurait aussi faire la guerre dans l'hypothèse de périls qu'il n'a d'ailleurs pas désignés plus clairement ; les infortunes des Arméniens qu'on recommence à tuer ; car on sait que, toutes les fois que quelque chose se passe dans l'Orient turc, il

y a au moins un élément stable : c'est qu'on massacre des Arméniens.... Et c'est profondément triste.

— Faut-il encore considérer comme un événement politique la discussion entre l'Allemagne et les Etats-Unis ? La chancellerie de Berlin a envoyé à Washington une note qui, sous des formes polies, était un refus pur et simple d'admettre la principale réclamation de l'autre partie, savoir de respecter les vies américaines, même sur les vaisseaux neutres ou anglais. L'Allemagne limitait le nombre des bâtiments qui pourraient contenir de ces vies ; elle demandait à être informée exactement de leur départ et de leur destination ; elle rejetait au surplus sur les détestables procédés de guerre de ses adversaires toutes les responsabilités, l'hécatombe de la *Lusitania* et le reste.... C'est à croire qu'il y a des ironistes à Berlin.

Là-dessus le président Wilson s'est gravement remis au travail avec son nouveau secrétaire d'Etat, M. Lansing, et la note dont les journaux nous ont donné un résumé ce matin ne paraît pas manquer de quelque fermeté. Elle déclare pour finir que les Etats-Unis considéreront comme un acte délibérément inamical l'envoi au fond, sans visite préalable, de nouveaux bateaux portant des citoyens américains.

Cette « menace » inspirera-t-elle de salutaires réflexions à l'amiral de Tirpitz et aux gens de son bord ? C'est douteux. Au moment même où le comte Bernstorff, ambassadeur de Guillaume II, multipliait à la Maison-Blanche les affirmations rassurantes, un steamer anglais, l'*Orduna*, qui, à côté d'autres passagers, ramenait à New-York une vingtaine des précieuses « vies », n'a échappé que par un bonheur insigne à la torpille lancée contre lui. Visiblement, les sous-marins allemands prennent plaisir à ces exercices. Il sera malaisé de les en déshabituer.

Aussi bien la chancellerie de Washington n'a-t-elle pas été très habile. Quand on a dit à un enfant : « Si tu casses une vitre, tu seras puni, » et qu'il s'est hâté de casser une vitre, il est d'un médiocre effet de reprendre : « Si tu casses encore une vitre, nous verrons s'il ne convient pas de te punir.... » Le président Wilson a apporté au gouvernement, avec d'excellentes

intentions, une méthode diplomatique « décroissante » qui n'a pas eu de bons effets au Mexique et pourrait lui valoir encore quelques gestes irrespectueux. Après cela, l'Amérique ne s'en portera guère plus mal ; il n'y aura que quelques Américains de moins.

— Il est intéressant que notre Conseil fédéral, qui prétend limiter les excès de parole et de presse par un juste correctif, ait commencé par déchaîner un flot d'encre auquel je m'en voudrais, pour ma part, d'ajouter plus d'une goutte.

Notre haut pouvoir exécutif est surchargé de difficultés, de soucis et de tracas, c'est ce que nous savons tous. Il procède en toutes choses avec zèle et conscience, nous en sommes encore persuadés.... Avec cela, ses gestes ne sont pas toujours très heureux. Aujourd'hui ceux qui le défendent répètent : « Les nouvelles ordonnances n'aggraveront pas le régime de la presse ; elles ne sont pas dangereuses pour la liberté. » Et ceux qui mettent leur plaisir à blâmer de s'écrier : « Alors, pourquoi cette innovation si contraire à nos mœurs que le législateur n'avait certes pas prévue quand, pour la seule défense de la patrie, il octroyait des pleins pouvoirs à l'exécutif ? » Et cette argumentation ne manque pas d'intérêt.

Il convient de juger l'arbre à ses fruits ; nous attendrons. Mais si le Conseil fédéral, qui s'occupe d'élaborer un règlement d'application de la censure, réussit à remettre de l'ordre dans le désordre, à empêcher tout fonctionnaire, grand ou petit, depuis le général à l'employé des postes ou des douanes, de censurer et d'entraver son prochain, il aura fait une fort bonne œuvre qui lui sera comptée maintenant et plus tard. Souhaitons d'ailleurs que la préoccupation de la censure, qui agit si fort sur les masses, ne soit pas promptement étouffée par des soucis d'une tout autre nature. La situation économique de la Suisse, entourée de gens qui se battent, de gens soupçonneux aussi, sans aucune porte indépendante, se fait chaque jour plus difficile. Espérons que ce ne sera pas dans le péril que se réalisera cette union morale réclamée par tant de bonnes âmes !

Lausanne, 23 juillet 1915.

OPINION ROMANDE

ET SENTIMENT SUISSE

J'ai pu constater souvent que nous nous connaissons assez mal entre fils de la même patrie. Nous sommes trop différents les uns des autres pour qu'un travail de réciproque pénétration ne doive pas être très lent et ne soit jamais que fort incomplet. Ceux qui habitent les trois étages de la maison commune se retrouvent parfois, lorsque les grands intérêts de la vie nationale les appellent à une étroite et nécessaire collaboration. D'habitude, ils ne voient guère. Ou leurs relations sont de commerce et d'industrie, plutôt que d'âme et d'intelligence.

Ce n'est pas un bien. D'ailleurs, depuis quelque dix ou vingt ans, nous cherchons davantage à nous voir, à nous comprendre, à nous rapprocher par le cœur et l'esprit. Il ne paraît pas à Genève, à Lausanne ou à Neuchâtel une œuvre littéraire de quelque valeur qu'elle ne soit analysée dans les journaux de Zurich, Bâle ou Berne. Nos périodiques rendent les mêmes services, avec non moins d'empressement, aux écrivains de la Suisse alémanique. Et, dans tous les domaines de l'art ou de la pensée, les

uns s'appliquent à ne rien négliger de ce qui se fait chez les autres. Malgré tout, nous ne nous ressemblons pas et nous ne nous ressemblerons jamais. Ne le déplorons point. C'est notre diversité qui est l'une des principales raisons de notre force et de notre union. Elle est le levain du patriotisme helvétique ; que serions-nous sans elle ?

Mais il arrive que, même aux heures graves ou tragiques de l'histoire, nos opinions, nos sympathies et nos vœux ne se rejoignent plus. Oh ! ce n'est pas une cloison étanche qui sépare les Confédérés. Ainsi, j'aurais signé, d'un bout à l'autre, ce que Spitteler a dit dans sa mémorable conférence, tandis que nombre de Suisses allemands l'ont désapprouvé et non sans vigueur. Ainsi, lors de la convention du Gothard (qui pèse encore sur beaucoup d'entre nous), des députés au Conseil national tels que M. de Planta ou M. Alfred Frey ne mirent pas moins d'énergie que leurs collègues romands à défendre le point de vue auquel s'était ralliée la Suisse occidentale presque unanime. Cependant, à ne considérer les choses que sous leur aspect général, il est hors de doute que, dans ce moment-ci, la guerre européenne a creusé entre Helvétie latine et Helvétie germanique un fossé dont il serait puéril de nier l'existence.

Nous ne nous entendons plus, ce qui ne serait point un irréparable malheur ; nous nous querellons, nous nous accusons, nous nous injurons même, ce qui est humiliant et détestable. Hélas ! nous n'avons qu'à jeter un regard courageux dans notre passé pour nous aviser de ceci : que l'intolérance est peut-être le pire des défauts suisses. Le peuple dont la devise est : « Un pour tous, tous pour un, » et qui a la prétention d'être « un peuple de frères, » a prolongé ses guerres religieuses jusque dans le dix-sep-

tième siècle ; la seconde bataille de Villmergen est de 1712. Et je ne parlerai pas du *Sonderbund*. Dans l'ordre des conflits politiques et sociaux, il est peu d'insurrections qui aient été plus brutalement réprimées que la révolte des paysans de 1653. Le *Kulturkampf* a déchaîné plus d'arbitraire et de violence dans l'un ou l'autre de nos cantons que dans le pays même où il avait pris naissance. Les salutistes ont été malmenés un temps comme des ennemis de la paix publique. Aujourd'hui, nous ne nous pardonnons point les uns aux autres de ne pas juger de même l'attentat de l'Allemagne contre la neutralité belge et de ne pas désigner par les mêmes noms les auteurs du cataclysme de 1914. Une manifestation nouvelle de notre vieille de notre incurable impatience de toute contradiction !

Il semble, à lire les blâmes que nous nous renvoyons avec une scrupuleuse exactitude, il semble que nous ayons abdiqué notre conscience de Suisses en faveur de celui-ci ou de celui-là des belligérants. Qu'il y ait eu des intempérances de langage, des erreurs d'attitude, non seulement elles se répartissent de façon assez égale entre Germains et Latins de Suisse, mais elles sont le fait de quelques-uns et non pas de la population tout entière. Aussi bien, quand un homme de la notoriété de M. Conrad Falke nous rabroue durement et nous reproche, à nous autres « Welsches », de n'avoir pas fondé la Confédération suisse, parce que nos concitoyens de langue allemande auraient été victimes d'un accident d'éloquence judiciaire devant l'un de nos tribunaux, nous n'apercevons aucune espèce de proportion entre l'offense chétive et l'énormité de la remontrance. Nous ne demanderons pas à M. Falke s'il eut des ancêtres parmi les auteurs du pacte de 1291 ou parmi les vainqueurs de Morgar-

ten ; nous nous contenterons de lui répondre qu'en entrant dans l'Alliance fédérale nous avons hérité de tout le passé suisse, et de ses misères comme de ses gloires. Est-ce que les Vaudois n'ont pas versé le meilleur de leur sang sous le drapeau de Berne ? Est-ce que Neuchâtelois et Jurassiens n'ont pas eu des leurs tués dans les rangs suisses, à Morat ? Est-ce que Genève ?... Mais à quoi bon cette sorte de comptabilité de notre patriotisme ? Nous sommes tous les enfants du même pays, que nous aimons tous du même amour.

Il est préférable de réfléchir à une question effleurée par M. C.-A. Loosli dans son récent article à la *Bibliothèque universelle* :

« J'eusse désiré, expose M. Loosli, que l'on nous dit, à nous Suisses allemands, qui ne connaissons malheureusement que trop peu la mentalité latine de nos confédérés romands, ce qui, en tant que Suisses, nous sépare de la France et de ses alliés, et j'aurais été heureux qu'un Suisse romand nous le dit. Car j'ai la persuasion intime qu'une telle déclaration aurait dissipé maint malentendu de notre côté, et aurait grandement contribué à l'affermissement de notre solidarité helvétique et patriotique. Et pour vous dire toute ma pensée, je ne désespère pas que d'ici à peu de temps cette déclaration ne soit faite de source autorisée, aussi courtoise dans la forme, mais aussi virile de fond et d'esprit, que le fut celle qu'en bon Suisse Spitteler prononça le 14 décembre. »

Je ne suis pas Carl Spitteler et je n'aurai pas le mérite, qu'il a eu, de rompre des liens très chers, d'immoler de précieux avantages, de braver de vifs ressentiments pour obéir à la voix de la vérité. Je n'ai que de très simples et très nettes explications à fournir. Peut-être contribueront-elles à nous restituer le goût et à raviver en nous le sens de la concorde nationale.

Pascal ne s'y est point trompé : « le moi est haïssable. » Et pourtant, je suis obligé d'être personnel plus que je ne le voudrais, afin que mon témoignage ait quelque prix. Je me flatte d'être Suisse autant qu'on peut l'être. J'ai même poussé l'helvétisme jusqu'à saluer l'avènement d'une littérature suisse. Dans un ouvrage qui date de quatre ou cinq ans, j'ai écrit ce qui suit :

« La Suisse se doit à elle-même de concentrer sa vie autour d'un idéal que les lettres ont la mission d'exprimer. Si une certaine décentralisation littéraire lui est imposée par la force des choses, comme une certaine décentralisation politique, il importe de ne pas les exagérer. Goethe ayant annoncé, il y a près d'un siècle, l'avènement d'une littérature européenne, n'est-il pas permis de caresser l'espoir ou le rêve, infiniment plus modeste, d'une littérature helvétique, très allemande et très française de forme, selon qu'elle nous viendra de Zurich ou de Genève, très suisse pour le surplus ? Pas de fusion impossible, pas de lourde et mortelle unité ! Mais, dans la diversité, l'union. « Suisses allemands et Suisses français, a dit l'un de nos auteurs, » M. Paul Seippel, nous ne devons pas nous modeler les uns sur » les autres, mais nous devons, de mieux en mieux, nous com- » prendre les uns les autres, et mettre en commun ce que nous » avons de meilleur. » Or, qu'avons-nous de meilleur ? Ce qui nous unit, ce qui fait de notre peuple une nation. Nous veillerons donc à écrire, les uns dans l'allemand le plus savoureux, les autres dans le français le plus pur ; mais tout en prêtant l'oreille aux voix mystérieuses de la race, nous voudrions sentir, penser et parler en Suisses. »

Que cette thèse puisse soulever des objections, je ne le conteste pas ; il serait difficile de souhaiter qu'elle fût plus suisse, plus ardemment et plus délibérément suisse. Bien au-dessus de la race, bien au-dessus de la langue, je place la patrie.

J'ai habité la Suisse allemande — la ville fédérale —

pendant plus d'un quart de siècle. J'ai vécu dans ma jeunesse en France et en Allemagne, et en Allemagne plus qu'en France. Je suis retourné fréquemment dans l'un et l'autre de ces pays. J'ai la plus affectueuse estime pour bien des Français et bien des Allemands. J'ai admiré ce qu'il y a d'admirable dans la civilisation et le génie de ces deux peuples. Je ne me suis pas borné à cela ; je les ai étudiés de près tous les deux. Voici la conclusion de mon *Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne* :

« Et maintenant, la France et l'Allemagne peuvent poursuivre la série de leurs échanges littéraires, s'envoyer des livres, se prêter des idées, se montrer des voies nouvelles, et il faut souhaiter qu'elles le fassent sans préventions ni mauvais vouloir ; elles continueront ainsi à augmenter le trésor de leurs lettres nationales, l'une restant surtout une école d'art, l'autre surtout une école de science, et, dans les œuvres d'imagination, l'une s'adressant plutôt à l'esprit, l'autre au sentiment. Car elles auraient tort de ne pas ouvrir tout au large leurs frontières, de ne pas donner et de ne pas recevoir avec une clairvoyante et judicieuse confiance. Je me rappelle, à ce propos, un vieux conte que M. Gaston Paris a exhumé et que M. A. Sabatier dédiait naguère aux « protectionnistes de tous les pays. »

« Un pèlerin revenait, après des années, dans une abbaye où il avait été bien accueilli jadis, et dont il n'avait pas oublié l'opulente hospitalité. Il la trouva misérable et déchuë. Il demanda la cause de cette ruine à un moine qui avait été témoin des splendeurs passées. « Nous devons notre richesse, lui dit le » moine, à deux frères qui s'étaient installés chez nous dès le premier jour. L'un se nommait *Date* (donnez), l'autre *Dabitur vobis* » (il vous sera donné). Nous avons pris l'un en aversion et nous » l'avons chassé. Mais l'autre l'a bientôt suivi. Nous n'avons plus » fait d'aumônes, et l'on ne nous a plus fait de libéralités. » Don-

ner pour recevoir, recevoir pour donner, tel est le secret de l'épanouissement intellectuel d'une nation. »

C'est dans un esprit d'absolu désintéressement intellectuel et d'équitable impartialité que je me suis approché de l'Allemagne et de la France. Les faits eux-mêmes de la terrible guerre, s'ils ont pu me douloureusement surprendre, n'ont pas aboli en moi l'impératif catégorique de la justice. Les fautes d'un gouvernement et les passions d'une époque ne sont, dans la vie d'un grand peuple, que les accidents d'un jour. Et il y eut d'autres siècles avant le nôtre, et il y aura d'autres siècles après nous. La mesure de la minute présente serait trompeuse pour tout le long passé comme pour tout l'insondable avenir.

On a pu s'en convaincre, je suis étranger à ces « philies » et à ces « phobies » qu'il est très dangereux de cultiver parmi nous. Au demeurant, et dans l'ensemble, la Suisse romande n'a pas réglé son opinion en consultant ses affinités ethniques ou linguistiques. Cela, j'ose l'affirmer, et nul observateur loyal ne pourra me démentir.

La convention du Gothard nous avait laissé de mauvais souvenirs, qui ont préparé l'Helvétie latine à redouter le péril allemand plus que le « péril slave » dont, par un étrange phénomène de suggestion, une partie de la presse confédérée a brandi l'épouvantail à la suite de la presse d'outre-Rhin. Quand l'Allemagne, après avoir puissamment renforcé sa formidable armée, après avoir décrété en 1913 un impôt de guerre d'un milliard, après avoir commémoré avec un belliqueux enthousiasme le centenaire de 1813, après avoir achevé son canal de Kiel et l'avoir inauguré par des cérémonies au cours desquelles tomba plus d'un mot alarmant, quand l'Allemagne souf-

frit que l'Autriche, son alliée, adressât à la Serbie l'ultimatum inouï du 25^e juillet 1914, et quand l'Autriche, renouant avec la Russie le 31 du même mois, l'empereur Guillaume II se substitua brusquement à elle pour déclarer la guerre au tsar le 1^{er} août et trois jours plus tard à la France, nous n'hésitâmes pas à dire de quel côté venait l'agression.

Ces dates et ces faits eurent, pour nous, une signification que nous n'avions aucun motif d'altérer ou d'amoindrir. Et puis, nous savions que si l'Allemagne était merveilleusement prête à la lutte, ses adversaires ne pourraient se battre que sous les auspices les plus fâcheux. Nous avons assez de mémoire pour nous rappeler que, peu de semaines auparavant, le discours de M. Humbert, au Sénat, avait révélé d'inquiétantes lacunes dans l'organisation de l'armée française, et que le scandale de l'affaire Caillaux préoccupait bien autrement les esprits que la perspective d'une conflagration européenne : la loi qui rétablissait le service de trois ans n'avait-elle pas été désapprouvée par le corps électoral, qui envoyait à la Chambre une majorité hostile à cette mesure de salut national ? Nous n'avions pas oublié qu'au printemps de 1914 une grève singulièrement opportune pour l'Allemagne avait déterminé un chômage désastreux dans les ateliers militaires de Saint-Petersbourg. Nous n'ignorions pas que tout le monde croyait l'Angleterre en plein début de guerre civile et que 300 000 volontaires de l'Ulster étaient résolus à empêcher, par les armes, l'exécution du bill de *home rule*. Comment, dans ces circonstances, n'eussions-nous pas attribué à l'Allemagne la responsabilité de l'horrible aventure dans laquelle l'Europe allait être précipitée ?

Je m'en tiens à ces brèves indications, puisqu'aussi

bien ceci n'est qu'un article de revue. La certitude que l'Allemagne avait poussé au conflit, l'avait rendu inévitable et l'avait déchaîné eût, à elle seule, fixé nos sympathies. Ce qui nous éloigna d'elle plus irrémédiablement encore, c'est que son empereur, son chancelier, son parlement, sa presse, et tous ses universitaires, et tous ses financiers, et toute la nation, osèrent proclamer à la face de l'univers que les Etats de la Triple-Entente « imposaient » à l'Allemagne cette « guerre scélérate » dont elle avait elle-même forgé le rêve et hâté l'heure. La coupe déborda. Que les masses populaires pussent, de bonne foi, s'imaginer que l'auteur de deux déclarations de guerre, à deux jours d'intervalle, restait le *Friedenskaiser*, je n'en disconviens pas. Que les journalistes, les hommes d'affaires et les intellectuels aient pu s'y tromper, je consens à l'admettre. Mais l'empereur, le chancelier, le parlement ? Et mêler à cela des invocations à l'Eternel !

Ne pouvions-nous pas, sans l'ombre de francophilie, nous détourner de ceux qui détruisaient la paix, et qui essayaient d'imputer à d'autres l'incendie qu'ils avaient allumé ?

Ah ! je le concède, les lointaines et profondes origines de la guerre nous échappent. Il n'est pas impossible que l'Allemagne ait simplement devancé ses ennemis. Mais les guerres préventives elles-mêmes sont odieuses : un peuple qui a trop d'intérêt à se sentir menacé ne succombera-t-il pas à la tentation de corriger l'avenir ? Les historiens futurs répandront une lumière définitive sur les événements auxquels nous assistons ; ils ne pourront pas soutenir, car ce serait contraire à l'évidence, que l'Allemagne n'a pas pris l'initiative des hostilités et que, cette initiative, elle l'a honnêtement avouée.

L'Allemagne n'en resta pas à déclarer et à commencer

une guerre qu'un mot, un geste de son empereur eussent épargnée à l'humanité. Avec une froide préméditation, elle viola et la neutralité du Luxembourg et celle de la Belgique. Pour le Luxembourg, elle n'a pas même allégué un prétexte : *sic volo, sic jubeo* ! Ce crime contre le droit des gens a été perpétré avec la plus superbe désinvolture. Envers la Belgique, on était solennellement lié par le traité de 1839, par les promesses de 1870, par les textes de La Haye : avec les autres Etats garants de la neutralité belge, on avait assumé l'obligation formelle de respecter le territoire du petit royaume et de ne l'envahir que pour en chasser ceux qui eux-mêmes l'eussent envahi. Le chancelier de l'empire, se réclamant de l'adage : « Nécessité fait loi, » n'a pas cherché d'abord à justifier la conduite de l'Allemagne. Les conventions internationales qui le gênent sérieusement n'étant pour lui que des « chiffons de papier, » — l'authenticité de ce propos terrible n'a jamais été contestée et la parole de celui qui l'entendit, sir H. Goschen, ambassadeur d'Angleterre à Berlin, est de celles auxquelles on peut se fier, — M. de Bethmann Hollweg a trahi un engagement de son pays, et, par la bouche de son premier magistrat, comme par la volonté de son empereur, l'Allemagne a renié sa signature.

Les armées allemandes se sont jetées sur la Belgique. Elles l'ont dévastée, rançonnée, opprimée. Voilà douze mois que dure ce régime de violence et d'iniquité. Comme l'a dit Spitteler : « Ce n'était pas assez que Caïn tuât Abel ; il fallait le calomnier, par surcroît. » Avec stupeur nous avons dû constater que l'Allemagne, la grande et noble Allemagne de M^{me} de Staël, d'Ernest Renan et d'Hippolyte Taine, se complaisait à la triste besogne de dépouiller les archives de Bruxelles pour y découvrir des

excuses à son forfait, qu'elle ne reculait pas devant des artifices de typographie et de traduction pour noircir la Belgique, sans rien prouver au surplus, si ce n'est la vigilante probité de la victime et les défaillances morales du bourreau. Bien plus, la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, l'organe de la chancellerie impériale, publiait naguère, avec une inconscience au moins déconcertante, une série de documents dont il résultait que la Belgique officielle, de 1905 à 1914, avait constamment encensé la politique de l'Allemagne au détriment de celle des Alliés ! Il n'est pas nécessaire d'avoir du génie pour se représenter que le vote de la loi de séparation en France et la campagne anglaise contre l'administration du Congo belge n'avaient pas précisément disposé le gouvernement clérical de Bruxelles à combler de flatteries et de gages les cabinets de Paris et de Londres. Mais quel coup mortel, porté par l'Allemagne elle-même, à la légende de la Belgique vendue à l'Angleterre et à la France !

Ce manquement à la foi jurée, aggravé par le terrorisme qu'exercèrent chefs et soldats allemands sur le sol belge, a confirmé la Suisse romande dans sa crainte que l'Allemagne de la guerre ne fût l'Allemagne du militarisme prussien, de l'impérialisme conquérant, de la force contre le droit ; et pourquoi, et comment, nous, citoyens d'une modeste démocratie pacifique et libre, dont la suprême sauvegarde est cette « charte morale de l'Europe » dont j'ai examiné ici-même la genèse et les principes, comment ne nous fussions-nous pas révoltés contre le triomphe insolent de l'injustice ? Nous sommes des neutres, oui ; mais notre neutralité ne nous interdit pas d'être des hommes, et, quelques dangers qu'il pût y avoir pour notre industrie hôtelière, pour nos pensionnats, pour nos universités, à froisser l'orgueil de l'Allemagne, nous avons

protesté parce que, à l'exemple de Luther, « nous ne pouvions pas autrement. »

Si nous n'avons pas observé l'exacte mesure en toute occasion, si nous avons eu nos exaltés et nos forcenés, si trop d'entre nous ont épousé les partis pris et jusqu'aux haines des belligérants, si nous n'avons pas choisi entre les publicistes et les conférenciers qui flattaient notre opinion ou nos passions, nous avons presque tous recouvré bientôt notre sang-froid et nous n'avons pas de remords d'avoir obéi aux conseils de notre raison et au cri de nos cœurs. Nos confédérés peuvent juger que nous avons été imprudents. Nous avons été généreux et crânes, « à la suisse », comme Louis Vulliemin aimait qu'on le fût dans notre pays. Que la France eût fait ce qu'a fait l'Allemagne, nous ne lui aurions pas ménagé notre réprobation. La race et la langue, je le répète, ne furent pour rien dans notre attitude. Nous n'avons voulu être que les confesseurs et les serviteurs du droit et de la vérité. Le contraste entre la France attaquée, mal préparée, mais fidèle à ses engagements, mais préservant son épée de toute souillure, et l'Allemagne agressive, parjure et cruelle, ne fut pas sans émouvoir les Romands impressionnables que nous sommes.

Loin de moi, loin de nous, l'idée de confondre l'Allemagne des déclarations de guerre et des violations de neutralité avec une autre Allemagne qui n'est pas morte, ou qui ressuscitera le lendemain même de la paix. L'année dernière, j'ai passé toutes mes vacances de Pâques dans un village, puis dans la capitale du Wurtemberg. La vie était familiale et douce sur l'Alb. Elle était facile et gaie à Stuttgart. Je me sentais au milieu de braves gens, qui n'aspiraient point à conquérir l'Europe pour la dominer. De la bonhomie, quelque nonchalance, point de

chauvinisme. Nous parlions français, un ami et moi, sans provoquer la moindre remarque désobligeante. Nous bavardions avec les paysans ou les ouvriers de notre petit bourg souabe, comme nous l'eussions fait avec des paysans ou des ouvriers de chez nous. C'était charmant à souhait. Qu'il y eût, qu'il pût y avoir l'étoffe d'un barbare dans ces provinciaux un peu lourds, dans ces citadins plus dégourdis, jamais je n'en aurais eu la pensée. Or, après l'abominable cauchemar des nations européennes ruées les unes contre les autres, je suis sûr de revoir, parmi les survivants, les mêmes visages qui me souriront et les mêmes mains qui se tendront vers moi.

Cette Allemagne, qui est la vraie Allemagne, la couvrirai-je de mon exécration ou de mon mépris? Les atrocités dont on accuse l'armée allemande, si même elles étaient toutes établies, n'ébranleraient pas ma confiance dans l'âme de ce peuple. Les aberrations suscitées par le culte de méthodes inhumaines et d'une discipline aveugle, la fièvre et la folie de la bataille, les actes individuels de stupide ou sauvage brutalité ne procèdent point de défauts constitutionnels de la race. La dépêche féroce qui annonça la destruction de Louvain : « Nous avons rasé cette ville », le bombardement de la cathédrale de Reims, les fusillades de civils, les destructions par ordre, ruinant pêle-mêle innocents et coupables, ces excès et d'autres seront des taches indélébiles sur le drapeau de l'Allemagne; le pays ne cessera pas d'être un pays de mœurs saines, de rude travail et de féconde intelligence.

Le magnifique essor industriel et commercial de l'empire n'est pas l'œuvre d'une nation qui ne serait qu'une nation de proie. Il peut avoir été corrompu par ce qu'un économiste d'outre-Rhin a dénommé le « mammonisme »,

et le développement presque anormal de la richesse allemande a des causes qui ne sont pas toutes très limpides. Mais quel prodigieux effort ! Et quel déficit de puissance créatrice dans l'Europe d'après la guerre, si l'Allemagne, qui a mérité la défaite, était écrasée par les Alliés ! Nous, qui ne sommes pas des ennemis, nous pouvons et nous devons signaler le bien comme le mal.

Quant à la science allemande, l'effrayante mégalomanie d'un Ostwald, d'un Lasson ou d'un Haeckel, le pauvre et présomptueux manifeste des 93 ne lui ont pas enlevé sa page au livre d'or de la civilisation. Elle n'a peut-être pas la spontanéité, la hardiesse, l'aisance inventives de la science française. Elle rachète cela par des facultés si éminentes d'assimilation et de perfectionnement, par tant d'application et de persévérance, par tant d'adresse et de sens pratique ! Il est absurde d'abaisser l'une de ces sciences devant l'autre. J'ai eu le privilège d'entrer un peu dans l'intimité de deux savants, jurisconsultes tous les deux, l'un Français, l'autre Allemand. Auquel décernerai-je la palme, pour le caractère ou l'érudition ? L'un était Raymond Saleilles, décédé il y a quelques années. L'autre est l'un des maîtres les plus fameux de quelque université de Prusse. Le Français était délicieux, l'Allemand exquis ; et leurs esprits, très différents à bien des égards, étaient égaux par l'élévation et la profondeur. Quand deux races produisent des êtres de cette souveraine distinction, aurais-je le droit d'avancer que l'une est supérieure à l'autre et de ne pas me féliciter de ce qu'elles puissent toutes les deux concourir au progrès de l'humanité ?

Nous avons si peu de préjugés contre l'Allemagne paisible, laborieuse et prospère, qu'en 1870 la moitié au moins de la Suisse romande était franchement germano-

phile. Les infortunes de la France, l'annexion de l'Alsace-Lorraine contre le gré de ses habitants, les premières menaces du pangermanisme refroidirent de nombreuses sympathies. Le biographe d'Henri-Frédéric Amiel rapporte qu'à Genève l'antagonisme des partisans de l'Allemagne et de la France « brouillait les amis et divisait même les familles. » La vue de toutes ces querelles arrachait cette plainte à l'auteur du *Journal intime* :

O Justice, déesse auguste !
Toi que blasphème notre erreur,
Qu'il est malaisé d'être juste
Quand des guerres sévit l'horreur !

De te renier tous font gloire
Et, sur tes hôtels renversés,
Hurlent un hymne à la victoire,
Seul dieu des peuples insensés.

Chacun, plongeant dans la géhenne
Le frère qu'il nomme ennemi,
Fait épouser au ciel sa haine,
Monstre que l'enfer a vomi.

Bien plus, ô misère suprême,
Effet d'un mal contagieux,
Enragé, le spectateur même
Délire et mord à qui mieux mieux.

Ah ! du moins, puisqu'il nous faut vivre
Captifs en la maison des fous,
Restons sobres dans un monde ivre,
Restons humains parmi les loups.

Une fois de plus, ni la langue, ni la race n'avaient influé sur le point de vue de la Suisse occidentale. On avait peur d'une victoire de la France, parce que la France était alors ou paraissait être un Etat trop puissant et de trop gros appétit. On n'était pas le jouet d'une façon de sentimentalisme ethnique ; on était Suisse, rien que

Suisse. Le souci de l'indépendance nationale primait tout, il y a quarante-cinq ans, comme il a tout primé en 1914, dans les cantons de l'Helvétie latine. La susceptibilité ombrageuse de notre patriotisme désigna leur camp aux adversaires romands de la France, bien que la France ne fût pas, en somme, plus responsable de la guerre de 1870 que l'Allemagne et qu'elle n'eût violé la neutralité de personne. N'était-ce pas une Genevoise, M^{me} de Staël, la fille de Jacques Necker, qui, par son livre *De l'Allemagne*, avait, en la poétisant un peu, révélé la Germanie à l'Europe ? Et des Romands, Amiel, Cherbuliez, Marc-Monnier, Secrétan, Rambert, n'avaient-ils pas été, durant tout le XIX^e siècle, les plus éclairés des intermédiaires entre la science et la pensée allemandes et françaises ?

Tandis qu'à Genève et ailleurs on saluait le succès des armes de l'Allemagne, les Confédérés de la Suisse orientale et centrale étaient plutôt les amis de la France. La mainmise des troupes du Directoire sur le trésor de Berne, en 1798, le massacre du Nidwald, le protectorat napoléonien n'étaient pas oubliés de tous. Mais ces pénibles souvenirs ne l'emportaient pas sur l'admiration fervente qu'on éprouvait pour les voisins de l'ouest. J'ai cité déjà la curieuse aventure de Louis Vulliemin recevant, à Lausanne, la visite d'une Thounoise qui le suppliait d'un peu reconforter ses sympathies germaniques parce que, à Thoune, il n'était pas une âme qui n'affichât bruyamment ses vœux pour la victoire de la France.

Qui avait raison, qui avait tort en 1870 ? Je n'ai pas à le rechercher. Qui a raison, qui a tort en 1914 et en 1915 ?

En tout cas, la Suisse romande a été conséquente avec elle-même. Croyant au péril français en 1870, pour

l'avenir politique de la patrie, elle a incliné vers l'Allemagne. Croyant au péril allemand, en 1914, elle a penché vers la France et les Alliés, d'autant plus que la Triple-Entente n'a pas voulu la guerre, n'a pas failli à l'honneur et s'est acquittée de tous ses devoirs à l'égard des neutres.

La majorité, dans la Suisse alémanique, a changé son fusil d'épaule. Elle a subi, tout naturellement, depuis un demi-siècle l'action et le prestige de la nouvelle Allemagne. Je me garderai bien d'écrire, comme l'un de nos confédérés, M. Bruno Zschokke, dans *Wissen und Leben*, qu'elle a *die blinde Bewunderung für das Fremde, die Macht und die Gewalt in einém Wort* ; mais l'infiltration commerciale, industrielle, financière et intellectuelle de l'Allemagne n'a pas cessé de croître depuis plus de quarante ans, sans compter le flot des immigrants qui, par centaines de milliers, se sont installés entre nos frontières. Grâce à l'habileté de ses négociants, aux ressources de ses techniciens, à l'afflux de ses capitaux, à l'enseignement de ses professeurs dans nos universités, grâce surtout à ce génie de la concurrence qui, secondé de haut, servi par une organisation exceptionnellement forte, représenté par des agents souples, insinuants, tenaces, favorisa de plus en plus l'expansion allemande, l'empire des Hohenzollern devait solidement prendre pied dans la Suisse orientale et centrale. Qu'après cela, nos Confédérés, tout en marquant peu de goût pour les « Schwob », aient regardé plus souvent et plus volontiers vers l'Allemagne que vers la France, ou l'Angleterre, ou l'Italie, qu'ils aient été plus près d'elle, qu'ils en aient reçu davantage et qu'ils lui aient davantage donné, il ne pouvait pas en aller différemment.

Quoique les Suisses alémaniques soient autant que nous

des démocrates et des patriotes, qu'ils n'aient pas moins d'éloignement que nous pour le monarchisme autoritaire des institutions impériales et pour la situation faite à l'aristocratie dans la société comme dans l'armée, ils ne peuvent se soustraire, eux de race et de langue germaniques, au rayonnement de la science, de la littérature, de la philosophie et de l'art allemands. Et l'Allemagne leur offre une hospitalité intellectuelle que nous demanderions en vain à la France. Elle accueille comme l'un des siens un Jérémias Gotthelf, un Henri Leuthold, un Gottfried Keller, un C.-F. Meyer, un Zahn, un Heer, un Spitteler, sans exiger d'eux qu'ils se transplantent ou se dénationalisent ; ils peuvent ne rien immoler de leur helvétisme, écrire à Bâle ou à Berne, être édités à Zurich ou à Frauenfeld : elle leur ouvrira les bras. Elle consacrera même la réputation du Genevois adoptif Ferdinand Hodler ou du plus Romand des Romands, Jaques-Dalcroze, qui depuis...

Mais l'Allemagne alors admirait leur talent.

Le péril allemand s'évanouissait un peu devant le prestige allemand. Si nous sommes sincères envers nous-mêmes, nous avouerons qu'une pénétration aussi intense de la Suisse latine par la France ou l'Italie ne nous aurait pas trouvés plus méfiants ni plus rebelles que nos Confédérés. Puisqu'il en est ainsi, nous refuserons-nous à comprendre que les Suisses alémaniques aient pu, dans cette guerre, être d'un autre sentiment que nous ?

Ayant une conception plus étroite, plus égoïste peut-être de la neutralité, il leur était loisible de se cantonner dans une sage réserve ou de ne se prononcer qu'avec une extrême discrétion. Ils auraient même pu ne pas

dissimuler leurs sympathies pour la cause des deux empires, à la condition toutefois de ne pas se dresser contre les Alliés, auxquels la Suisse n'a rien à reprocher et dont l'amitié ne saurait nous être indifférente. Appréciant avec plus d'indulgence que nous les actes de l'Allemagne, ils auraient mis au bénéfice du doute le fait de l'agression par l'ancienne Triple-Alliance et se seraient apitoyés comme il convenait sur le martyr de la Belgique. D'autre part, ils n'auraient pas laissé de dire : les Alliés se proclament les représentants du droit et de la justice, mais en toute première ligne ils se défendent contre l'Allemagne, leur rivale, et ce n'est point parce qu'ils seraient les paladins d'un idéal meurtri par le militarisme et le matérialisme prussiens que les Anglais ont lancé le Japon contre les possessions chinoises de l'ennemi, que la Russie convoite la Galicie et Constantinople, qu'en France même on rêve de la frontière du Rhin.

S'ils avaient adopté cette attitude, nous n'aurions eu aucun sujet de leur adresser le moindre blâme, et il est incontestable pour moi que l'opinion dans la Suisse romande, sans se modifier, se fût contenue et calmée assez vite. Cette opinion s'est échauffée, s'est irritée, je ne le cacherai point, par la faute de presque tous ceux qui, chez nos confédérés, ont exprimé la pensée de l'Helvétie germanique. Je ne récrimine pas ; on ne peut s'expliquer utilement sans parler net.

Lorsque tous les journaux de la Suisse alémanique, oublieux de la solidarité qui doit unir les neutres et les faibles, n'eurent qu'un mot de timide regret ou n'eurent pas même cela pour la violation du Luxembourg et de la Belgique, nous songeâmes à ces silences de Benjamin Constant, à « ces silences que l'Europe entendra. » Lors-

que, dans la même presse, une crise soudaine d'anglophobie éclata, suivant à la minute l'entrée en lice de la Grande-Bretagne, qui acquittait une dette d'honneur et qui avait toujours été le plus fidèle appui de la Suisse ; lorsque, après la bataille de la Marne qui coupa un accès de commisération outrageante pour la France, on nous fit, avec la docilité d'un écho, le tableau de l'Allemagne « encerclée », de l'Allemagne « affamée », de l'Allemagne condamnée à offenser les principes les plus sacrés du droit des gens... parce que, évidemment, ses adversaires respectaient les territoires des neutres, n'employaient pas de gaz empoisonnés, ne torpillaient pas, avec ou sans avertissement, paquebots ou bateaux de pêche ; lorsque des avions alliés ayant survolé notre sol, sans nous causer le moindre dommage, et après que des obus allemands étaient tombés au Largin, et après que l'un ou l'autre *taube* n'avait pas évité la plaine d'Ajoie, on ne s'accommoda point de la note énergique et légitime du Conseil fédéral et qu'on en vint aux amères vitupérations et aux sommations fébriles, comme si la destinée de la Belgique eût été enviable auprès de la nôtre ; lorsque le télégraphe nous apporta la nouvelle du *Lusitania* coulé par un sous-marin allemand sans que les inoffensifs passagers eussent obtenu un délai quelconque pour sauver leur vie, lorsqu'on sut que, parmi les quinze ou seize cents noyés, il y avait trois de nos compatriotes, et lorsque cet épouvantable drame fut narré sans même un frisson de colère vengeresse (j'ai vu, de mes yeux vu, dans l'un des organes les plus considérés du parti démocratique de la Suisse orientale, un article où l'on plaidait pour l'équipage du submersible contre les victimes) ; lorsque l'Allemagne, s'élevant contre le ravitaillement militaire des

Alliés par les Etats-Unis, on put, bien que ces doléances n'eussent aucun fondement juridique et que cette question ne nous regardât pas le moins du monde, lire ceci, en premier-Berne, le 14 avril 1915, dans l'une de nos gazettes les plus estimées : « Nous ne tairons pas que, dans les pays neutres aussi, on s'occupe beaucoup de l'envoi d'armes et de munitions américaines ; on dit, avec raison, que la guerre se terminerait plus tôt si ces livraisons n'avaient pas lieu ; de cercles suisses nous sont également parvenues des réclamations dans lesquelles on suggère l'idée que la Suisse se mette à la tête d'un grand mouvement de protestation des neutres ; » lorsque nos autorités négocièrent avec les Alliés l'affaire du trust d'importation et que ce spectacle étonnant nous fut offert : ceux des Confédérés qui s'étaient le plus philosophiquement résignés à la convention du Gothard par laquelle nous sacrifions à l'étranger (l'Allemagne et l'Italie) la liberté de nos tarifs de chemins de fer, et des privilèges naturels de notre industrie nationale, sans aucune limite de temps, montaient sur leurs plus grands chevaux pour protéger notre indépendance et notre dignité mortellement menacées, sans doute, par une gêne nécessaire et momentanée que l'Allemagne ne nous épargne point ; lorsque, malgré toutes ces abdications du sens critique, tous ces écarts de langage et tous ces partis pris, on s'évertua à nous montrer, avec une déplaisante insistance, que nous étions de mauvais neutres, nous regimbâmes de toute la vivacité de notre tempérament, et le « fossé », qui aurait été à peine perceptible, s'élargit de plus en plus.

En résumé, nous ne sommes pas sans péché, nous les Romands, mais nos confédérés, quoi qu'ils en aient, n'ont

pas brûlé plus de cierges que nous sur l'autel de la neutralité morale. Et nous pouvons, du moins, nous rendre cette justice que nous nous sommes passionnés contre les agresseurs, pour le droit des neutres et des petits. Là-dessus, méditons ces strophes d'Eugène Rambert :

Mais comment vivrons-nous ? En bons Suisses, j'espère,
Amis de leur pays et de tout vrai progrès.
On est Suisse d'abord ; la Suisse est notre mère,
Et le nom de Romands ne doit venir qu'après.

Ce point n'est pas douteux. Notre Suisse romande,
Loin d'être un Sonderbund, ne songe à s'affirmer
Que pour tendre les bras à sa sœur allemande ;
Elle ne veut grandir que pour la mieux aimer...

... Toi donc, Suisse allemande, à ton passé fidèle,
Pour plaire à l'étranger ne fausse point ta voix,
Et comme l'alouette ou la folle hirondelle,
A la barbe des gens chante dans ton patois...

... Et qu'à te voir à l'œuvre on dise en Allemagne :
« Voilà bien cet esprit solide et généreux !
C'est comme le granit qu'on trouve à la montagne ;
On pourrait le polir, mais rien n'y sonne creux. »

Et nous, fils du Léman, welsches par la naissance,
Qui des cantons latins plaidons le vieux procès,
Allons notre chemin sans imiter la France ;
Prouvons qu'en restant Suisse on peut parler français...

Lorsqu'avec tous les siens la Suisse nous rassemble,
En regardant ses fils, elle prend en pitié
Ces grandes nations où chacun se ressemble,
Où la monotonie énerve l'amitié.

Honte à qui peut rêver de la voir amoindrie,
A qui de ses enfants veut façonner les goûts !...
Plus nous nous donnerons à la mère-patrie,
Et plus, en nous donnant, nous voulons rester nous.

Car c'est là son triomphe et sa gloire immortelle
D'être toujours diverse en sa fécondité.
La mère la plus riche est pauvre à côté d'elle ;
Sa petite famille est une humanité.

N'est-ce point là comme le bréviaire du patriotisme suisse ? A ce propos, une courte parenthèse. Il faut absolument que nous nous décidions à supprimer, dans les mots, une équivoque dont les choses ne gardent aucune trace. Nous devrions nous promettre de bannir de notre vocabulaire les expressions de : Suisse « allemande » et Suisse « française » ; elles semblent indiquer, entre l'étranger et nous, un rapport de dépendance qui n'existe pas. Disons : *Suisse alémanique* et *Suisse romande*, pour bien préciser ce qui est, comme aussi pour mieux marquer certaines distances. Les Tessinois, eux, ne forment pas la Suisse « italienne », mais la Suisse latine.

Il est temps de serrer de plus près l'interrogation de M. Loosli : par quoi sommes-nous « séparés de la France et de ses alliés ? » Négligeons les alliés de la France, qui sont trop loin de nous pour que nous appréhendions leur influence ; seule, l'Italie pourrait nous inspirer quelques craintes, si le loyalisme suisse des Tessinois était moins pur que le nôtre et si le président de la Confédération, M. Motta, n'avait pas, dans son discours du 1^{er} août à Bellinzone, mis éloquemment en relief tout ce qui unit indissolublement le Tessin à la mère-patrie. Mais on se figure un peu, dans la Suisse orientale et centrale, que les Romands sont favorables aux Alliés surtout parce que nous sommes plus irrésistiblement poussés vers la France que nos confédérés vers l'Allemagne. Grosse et fâcheuse erreur !

Encore un coup, c'est l'agression allemande, c'est l'atteinte à des neutralités aussi sacrées que la nôtre, c'est le supplice de l'innocente Belgique, c'est la question, décisive pour nous, de l'inégalité morale des combattants qui ont dirigé le mouvement de notre âme et de notre conscience. Certes, nous sommes naturellement attirés vers la France, qui est le foyer central de notre langue et qui, par sa Déclaration des droits de l'homme, a si puissamment agi sur l'évolution de l'idée démocratique en Suisse. Ce qu'il y a de sobre, de clair, d'ardent, de généreux, dans le génie français ne nous est pas indifférent non plus.

Si nous avons, avec une nuance de prédilection, une réelle amitié pour la France, comme pour d'autres pays, comme pour l'Angleterre, comme pour l'Italie, comme pour l'Allemagne de travail et de science qui se libérera de son vertige d'orgueil et de violence, nous n'avons d'amour que pour la Suisse. La France s'est superbement ressaisie depuis la guerre. Que sera-t-elle après l'orage ? D'immenses difficultés l'attendent, qu'elle marche au-devant de la défaite ou de la victoire. Ne nous occupons que de la France d'hier, de ce qu'elle était pour nous et de ce que nous étions pour elle !

Intellectuellement, nous sommes séparés d'elle, plus que nos confédérés ne le sont de l'Allemagne, par l'effet de sa lourde centralisation artistique et littéraire. Ce n'est pas de l'un de nos contemporains, c'est d'Eugène Rambert qu'est cette phrase, non moins vraie en 1915 qu'en 1870 : « La France est systématiquement inattentive à tout ce qui s'écrit en français hors de France. » Quelques prix d'Académie, quelques rubans de la Légion d'honneur, l'intérêt qu'elle témoigne à nos auteurs, à nos

peintres, à nos musiciens, ne va guère au delà, s'ils n'acquièrent pas la nationalité française, ou s'ils ne vivent point et ne se font pas éditer à Paris. Vinet et Töpffer, les seuls Romands qui aient percé en France sans quitter la Suisse, n'ont dû cette fortune inespérée qu'à une circonstance toute fortuite : Sainte-Beuve fit, en 1837, à Lausanne, un cours sur Port-Royal, et les relations personnelles aidant, et la gratitude pour un chaleureux accueil, l'illustre critique apprit aux Parisiens que, parmi les Helvètes de langue française, il y avait un profond penseur et un conteur délicat. L'accès des revues qui comptent est presque fermé aux nôtres, s'ils s'obstinent à ne point traverser la frontière. On est protectionniste, à Paris, et dans tous les domaines les négociateurs de nos traités de commerce en savent aussi quelque chose.

J'ai dit, tout à l'heure, ce que l'Allemagne des lettres et des arts était pour nos confédérés. Gottfried Keller eût été un Romand, il eût composé et publié ses livres à Lausanne ou à Genève, que, sauf le plus extraordinaire des hasards, il ne serait pas ou serait à peine connu en France. « Ecrivain suisse ? » On n'écoute pas, ou l'on sourit, et l'on passe. Que pourrait-il sortir de bon de Nazareth ?

Mais la Réforme a érigé une très haute barrière entre la France et nous. Depuis la révocation de l'Edit de Nantes, le pont le plus solide qui pût conduire de l'âme française à l'âme romande est détruit. Bien que le pouvoir des Eglises ne soit plus aujourd'hui ce qu'il était il y a deux ou trois siècles, la religion n'en continue pas moins à déterminer la mentalité des peuples, et il y a plus de différence indubitablement entre un protestant de Genève et un catholique de Paris ou de Lyon qu'en-

tre un Allemand d'Allemagne et un Germain de Suisse. Le caractère, les goûts, les mœurs, les défauts et les qualités ne tiennent pas moins à la tradition religieuse qu'à la race et à la langue. Les Romands de confession catholique, Fribourgeois et Valaisans, n'ont plus que des sympathies françaises très modérées depuis que la troisième République a versé dans l'anticléricisme.

La France et la Suisse sont toutes les deux des démocraties républicaines. C'est un point de contact, c'est même une raison pour qu'il y ait des rapports plus faciles, plus cordiaux, entre les deux pays ; ce n'est rien de plus. Les notions que nous avons du devoir civique et de la marche de l'Etat ne concordent nullement avec celles qui ont cours chez nos voisins d'outre-Jura. Tout n'est pas pour le mieux dans notre Suisse, mais nous ne sommes point édifiés par le spectacle d'un grand peuple, désireux de jouer un grand rôle, de faire de la grande politique internationale, d'être l'une des grandes voix de l'Europe, et qui se condamne à l'instabilité ministérielle, pratique l'électoratisme le plus dissolvant, manifeste, pour tout dire en un mot, si peu d'esprit public. Incomparable improvisatrice, la France de la guerre s'est régénérée en un clin d'œil pour ne pas mourir. Elle a réalisé le miracle d'une « union sacrée », beaucoup plus impressionnante et plus admirable dans une république libérale que dans un empire militarisé. Cette France disciplinée, cette France de grave et rude héroïsme est la France du dimanche ; nous connaissons mieux celle de tous les jours.

Alors que l'Allemagne, qui n'est pas seulement l'Allemagne de la caserne, s'était dotée de sa remarquable législation ouvrière, les classes dirigeantes de la France

se cabraient contre toute réforme sociale de quelque envergure, et la bourgeoisie française tenait l'impôt sur le revenu pour l'abomination de la désolation. Alors que l'Allemagne s'armait jusqu'aux dents, la France reculait presque devant le service de trois ans parce que trop de députés avaient peur de leur circonscription, et le discours du sénateur Humbert dénonçait tant d'incurie dans l'administration militaire que, sans la résistance belge, le mois d'août 1914 se serait peut-être achevé sur l'agonie de la nation.

Est-il besoin d'appuyer ? Non. Notre idéal ne consiste pas plus à devenir un département français que l'idéal de nos confédérés à être une province allemande. Nous voulons rester nous-mêmes, ce qui signifie : rester Suisses. Notre patriotisme est aussi jaloux, comme il est aussi vrai, que celui de nos frères.

Apprenons donc à nous critiquer, à nous suspecter un peu moins, à nous tolérer et à nous aimer un peu plus les uns les autres. Ce n'est pas tout que de posséder le bonheur d'être Suisses ; ce bonheur, il le faut mériter, et nous ne le mériterons qu'en nous aimant.

VIRGILE ROSSEL.



L'ARME AU PIED

SECONDE PARTIE¹

Vous rêviez, nous rêvions de même
De combats, d'assauts acharnés,
Trem pant sous le feu notre emblème
Du même sang que nos aînés....

II

A la frontière.

Renforcée de quatre hommes et d'un sous-officier, le caporal Junod, la demie de droite de la trois prit possession, à six heures du soir, du poste d'observation installé au point 8....

Aucun changement dans les visages que nous connaissons, à part le trompette Cherix remplaçant le tambour Larpin.

Pour la première fois depuis l'entrée en campagne, le service de garde prenait, aux yeux de nos troupiers, l'aspect d'une partie de plaisir. Rien d'ennuyeux comme la faction habituelle de deux heures, sans autre distraction que de changer le fusil d'épaule. Ici, sentinelles doublées et un seul poste de garde; donc causette à volonté et, vu le nombre des hommes, factions heureusement espacées; circonstances qui laissaient entrevoir agrément, loisir et coudées presque franches.

L'endroit se prêtait merveilleusement à la flânerie :

¹ Pour la première partie, voir la livraison d'août.

une crête verte parsemée de gentianes bleues, de charbons de montagne et de campanules; et tout autour, la forêt de hêtres et de sapins.

Au sommet une table d'orientation, deux planches jointives sur quatre pieux fichés en terre, donnait la direction des localités principales, de Montbéliard à Bâle. A l'orée du bois face au nord, la guérite des factionnaires; à vingt mètres en contre-bas, environ, la baraque servant de dortoir; et, à quelques pas de la baraque, un feu de bivac entouré d'un banc rustique à l'usage de la troupe. L'officier chef de poste avait sa place marquée près du feu par un fauteuil de même style. Telle était la partie visible des lieux. La partie invisible comprenait des emplacements enterrés pour l'artillerie, soigneusement dissimulés sous un toit de gazon.

Par extraordinaire, le temps était beau, le ciel clair, le sol pierreux, sec et sonore. La nuit promettait d'être froide sur cette crête du Jura exposée à tous les vents. Ce désagrément ne contristait nullement nos troupiers. Après les interminables pluies des jours précédents, ils eussent sans se plaindre supporté quelques degrés au-dessous de zéro.

Et, du point 8, la vue était étendue et combien intéressante !

Là-bas, à quelques centaines de mètres, sévissait la guerre impitoyable. L'œil interrogeait anxieusement l'horizon, les sinuosités du paysage, les combes, les sommets herbeux, les pentes boisées aux sentiers invisibles, les vallons mystérieux où serpentaient les routes, dans l'attente d'y découvrir les acteurs du drame, des sentinelles, des batteries, des troupes, des ambulances, des convois de ravitaillement.

Autant par curiosité que par devoir, l'officier arpentait

les environs immédiats du poste, la carte et les jumelles à la main. Par petits groupes et à l'œil nu, les hommes profitaient des dernières clartés du jour pour s'orienter et se renseigner à leur manière. Les commentaires, les suppositions allaient grand train.

— Si jamais il y a une bataille par là, disait le caporal Besuchet, il y aura des surprises, je vous le garantis.

— Et pour qui des surprises ? demanda Pasche.

— Pour tout le monde, parbleu !

— Et pour nous aussi, peut-être ?

— On peut s'y attendre.

— Sais-tu, Besuchet ? dit tout à coup Huguenin.

— Quoi ? qu'est-ce que je sais ?

— Toi qui es un tout malin, tu devrais accrocher un écriteau en l'air, à cent cinquante, deux cents mètres, pour dire aux « marmites » : Défense de passer.

— Ça, c'est une riche idée. J'en parlerai au lieutenant. Il t'enverra planter le clou où tu entends. Après, tu peux y compter, je me charge d'y accrocher l'écriteau.

— Eh bien ! vous êtes encore de drôles de corps, bougonna Tonduz. Est-on là pour quelque chose ou quoi ?

— Justement, approuva Pasche. On est là pour les recevoir. Et je ne suis pas non plus de ceux qui disent : « C'est le moment de se montrer, cachons-nous ! »

— Et s'il vous faut encore un écriteau ou autre baliverne, autant rentrer chez soi. On y serait diantrement mieux ; on servirait au moins à autre chose qu'à faire les guignols.

A quelques pas, Verdier s'exerçait à la stratégie en compagnie de Katz et de Baudaz.

— Ce qui me surprend, disait-il, c'est que les Français n'aient pas encore réussi, en se faufilant par les bois, à déloger les Allemands de Pfetterhausen.

— Preuve que les Allemands font bonne garde, répondit Baudaz.

— C'est égal. Avec un terrain à ce point accidenté, il semble que l'opération ne doit pas présenter d'obstacles insurmontables.... Mais... n'est-ce pas une prolonge d'artillerie qu'on aperçoit là-bas, dans le fond... au contour de la route ?

Et du doigt, il désigna l'objet supposé à l'attention de ses camarades. Cuendet, assis près de là et rêvant de la maison, s'approcha.

— Où voyez-vous de l'artillerie ? demanda-t-il.

— Là ! répondit Verdier en levant de nouveau la main.

— D'abord, il n'y a que deux bêtes, remarqua Cuendet qui avait de bons yeux ; et non pas quatre.

— Malin, va ! j'en vois pourtant bien quatre, moi, contredit Katz sûr de son fait.

— Possible !... Moi, je ne vois que deux bœufs et un paysan qui se rentre avec un char de pommes de terre... à moins que ce ne soient des betteraves ? termina-t-il en hésitant.

Assis près du feu, Lévi et Colombi grillaient force cigarettes. En sa qualité de maître coq, Colombi s'était chargé de la cuisine. En ce moment, il avivait la flamme sous une marmite pleine d'eau pour le thé ; besogne fumeuse, malaisée, avec le bois coupé le jour même dans la forêt.

— Dis, toi, Colombi, jusqu'il va coucer cette nuit, le lieutenant ?

— Sais pas.

— Pourquoi, s'il couce avec nous tous ensemble dans la baraque, pas moyen de blaguer un peu.

— Ça te zène ?

— Moi, z'aime autant rester oùsque ze suis, nous deux.

— Moi pas. Parce que, pour ne pas coucer avec la canaille, il va coucer dehors, lui, tu verras.

— Santa Madonna ! il aurait peur des sauves-souris !

Cependant, les hommes s'approchaient et s'installaient autour du feu, les uns babillant, les autres croquant une bouchée en attendant le thé. La grimpée de trois quarts d'heure qu'ils avaient faite pour atteindre le poste ne leur laissait plus qu'un vague souvenir du repas du soir hâtivement expédié.

— Est-il fait, ce thé ? demanda le caporal Junod qui venait de relever les sentinelles et avait, paraît-il, attrapé la fringale en chemin.

— Oun minoute, zénéral, dans ouun minoute il est couitt !

— Entendu ! Je vais chercher ma gamelle. Et s'il n'est pas « couitt » dans une minute, je te colle septante-deux heures au thé et à l'eau.

La nuit tombait, fraîche sous un petit vent du nord.

Le campement à proximité de la frontière, en ce coin désert entouré de forêts silencieuses, revêtait l'aspect tragique d'un avant-poste exposé aux hasards de la guerre. Les flammes dansantes du feu de bivac, dans l'obscurité de plus en plus épaisse, jetaient sur les visages des lueurs fauves et donnaient aux silhouettes des contours heurtés, étranges. Quelque tête encapuchonnée de pansements, ou quelque bras en écharpe eût parachevé le tableau et complété l'illusion.

Nos hommes s'y croyaient presque, à la guerre. Ils y étaient prêts de corps et d'âme et sans hésiter eussent fait le coup de feu. D'aucuns même, au cours des longues stations, des marches pénibles, grisés par l'excita-

tion mutuelle, se trouvaient en quelque sorte déçus de leur activité sans combat.

Le froid de la nuit tombant sur les épaules et glissant des épaules aux reins, la fumée âcre du bois vert chassée par le vent aux visages, les engagèrent peu à peu à entrer dans la baraque.

Ni mieux ni plus mal aménagée que le corps de garde où nous avons fait leur connaissance, mais avec le téléphone en plus à l'entrée, la baraque était éclairée à l'intérieur par un unique falot-tempête accroché au-dessus de la table. Malgré l'insuffisance de la lumière, Besuchet, Cherix et Huguenin s'installèrent à l'endroit le moins obscur pour écrire qui une carte postale, qui une note dans son carnet de route. Le reste de la troupe déploya les couvertures, les étendit sur la paille et prit place, les uns assis, les autres couchés, en attendant de dormir, de faire une patrouille ou de prendre un tour de faction.

Avec sa conscience coutumière, le sergent fit le tour du poste pour s'assurer que chaque chose était à sa place, symétriquement arrangée ; que rien ne choquait l'œil ou le règlement. En un tel lieu si hâtivement et sommairement aménagé, il importait que chacun pût, même sans lumière, s'équiper et saisir son fusil.

L'officier entra. On se tut.

Il s'avança négligemment vers la table, dans l'intention d'y prendre place. Ceux qui l'occupaient se serrèrent les coudes avec empressement.

— Faites seulement, vous ne me gênez pas, dit-il du bout des lèvres.

Il s'assit, tira un livre de sa poche et se plongea dans la lecture ; pas pour longtemps, toutefois. Evidemment, sa présence inusitée au milieu des hommes les mettait mal à l'aise, réprimait leur envie de rire et de jaser. La

sympathie, la familiarité, nécessaires à la cohabitation pour la rendre supportable, n'existaient pas entre eux. Aucun lien, aucun « pont », des allures joviales, prime-sautières de la troupe aux façons prussiennes de l'officier. Placé comme il l'était, en pleine lumière, n'entendant que de vagues chuchotements et de vagues bruits de mâchoires, ce silence, plus hostile que respectueux, agaçant, ne tarda pas à lui peser.

— Permission de causer... si vous avez quelque chose à vous dire.

— Merci, mon lieutenant. Vous entendez, vous autres ? dit le sergent ; on peut causer.

En dépit de cette invitation, le silence s'aggrava. Les chuchotements cessèrent, les mâchoires se turent. Sans le ton dédaigneux mis à ce correctif : « Si vous avez quelque chose à vous dire, » les langues se fussent donné libre carrière. Mais le ton, plus que les paroles, rappelait la distance énorme que l'officier entendait garder partout et toujours. Il semblait qu'un esprit malin eût soufflé simultanément dans toutes les cervelles l'idée de « se payer la tête du lieutenant. » Après tout, ne pouvait-il pas dire quelque chose, lui, pour une fois ? Et puisqu'il ne les jugeait pas dignes d'une bonne parole, eux ne diraient rien non plus.

Schneider pressentait obscurément que les choses allaient se gâter. Toujours les mêmes, ces Welsches ! Sur les rangs, toujours envie de babiller ; et maintenant qu'ils le pouvaient faire avec la permission de l'officier, pas un mot, bouches cousues. Il voyait le lieutenant jeter, par-dessus son livre, des coups d'œil irrités. Du moins, il les supposait tels. Le mutisme devenait sédition, l'air irrespirable. Les regards angoissés du brave sergent allaient de l'un à l'autre de ses hommes sans

le moindre effet. Et il ne lui venait pas à l'esprit de se tirer par lui-même de ce cas sans précédent.

Heureusement, Besuchet pensa que, pour être bonne, la plaisanterie avait assez duré.

— Ma foi ! commença-t-il avec une gravité impressionnante, je donnerais dix ans de ma vie et de mes jours pour savoir ce que fait ma bonne amie, à l'heure qu'il est.

— Facile, mon caporal, répondit Pasche. Comme disait l'autre, si tu devines ce qu'il y a dans mon panier, je t'en donne une grappe.

Le sergent ne comprit pas l'allusion, il est vrai un peu lointaine.

— Ça, c'est autre chose, dit-il, enfin soulagé. Oui, c'est autre chose, répéta-t-il avec conviction afin de pousser à la roue ; tout autre chose, un panier et un *Schätzli*.

— Sergent, savez-vous la différence qu'il y a entre un *Schätzli* et un panier ? demanda Verdier, puisque vous dites que c'est tout autre chose ?

— Pardi !... dans un panier, on met ce qu'on veut ; tandis que....

— Fâché, sergent, vous n'y êtes pas. Un panier, ça se porte à la main, pas vrai ? et le *Schätzli* dans le cœur.

— Parfaitement, c'est juste ce que je pensais, mais en allemand, voilà tout.

— Tu n'y es pas non plus, Verdier, dit Katz d'un ton tranchant. La différence est plus grande que vous ne croyez. Toute l'année on s'esquinte à remplir le panier ; mais qui est-ce qui le vide à mesure ?

— Et sais-tu à quoi cela tient, Katz ? reprit Verdier qui jubilait de prendre sa revanche. Mon pauvre vieux, c'est qu'en fait de *Schätzli* tu n'as qu'un panier percé.

A ces mots, la gaité contenue qui emplissait les cœurs pour s'être payé la tête du lieutenant, se fit jour en une hilarité générale, véritable explosion de rires retentissants. Le lieutenant ne laissa pas de penser que ses hommes étaient moins sots qu'il ne l'avait imaginé ; même que leur conversation ne manquait ni d'à-propos ni de sel. Il ferma son livre et s'accouda sur la table, curieux d'entendre la suite.

— Il vient de descendre d'un cran, murmura Besuchet à l'oreille de son voisin.

Puis tout haut :

— N'empêche que personne n'a su dire ce que peut faire ma bonne amie, à l'heure qu'il est.

Dans le silence qui suivit cette nouvelle question, une détonation sourde, le bruit lointain du canon, sans doute, coupa court à toute réplique. Instantanément, l'envie de rire s'envola. Chacun, prêtant l'oreille, retint son souffle.... Une seconde détonation plus forte, plus rapprochée, sembla-t-il, vibra dans la nuit. Le lieutenant se leva ; tout le monde aussitôt fut debout. A pas mesurés, l'officier se dirigea vers la porte et tout le monde sortit.

Sur les pas de l'officier, les hommes se dirigèrent vers la guérite, et bientôt entourèrent les sentinelles, Klein et Lévi.

— De quel côté tire-t-on ? demanda le lieutenant.

— Du côté des Allemands, mon lieutenant, répondit Klein ; en face de nous, dans la direction d'Altkirch.

— Avez-vous aperçu la trajectoire des projectiles ?

— Non, mon lieutenant, rien.

— A-t-on tiré deux coups ? Ou pensez-vous que la seconde détonation ait été produite par l'éclatement de l'obus ?

— Deux coups ? Je ne crois pas. La seconde détona-

tion a eu lieu plus près, plus à gauche ; je suppose aux environs de Réchésy. Tenez !...

Il étendit la main au nord, tous les visages s'y tournèrent. Un nouveau coup, puis un autre, puis un autre encore traversèrent l'espace enténébré, à deux secondes d'intervalle. L'officier, vivement, tira sa montre pour chronométrer le parcours des projectiles. Fouillant la nuit du regard, comptant les secondes, les hommes attendaient muets, immobiles. Tout à coup, à gauche, un éclair fugace, presque imperceptible, troua l'horizon ; une explosion plus proche, moins forte, pourtant distincte, puis une autre, puis une autre encore grondèrent dans le lointain.

— Vingt-quatre secondes, dit l'officier, onze kilomètres à peu près. C'est bien sur Réchésy que tirent les Allemands, probablement des batteries lourdes installées entre Hirsigen et Feldbach.

— Et ces Français qui ne répondent rien ! soupira Pasche déçu.

— Ils sont peut-être morts ? hasarda Cuendet lugubre.

— Ne vous faites pas de soucis à ce sujet, dit l'officier. Ces quelques coups n'ont été tirés, probablement, que pour tenter les Français. Le ballon captif allemand guette la riposte pour repérer leurs batteries. Comprenez-vous la manœuvre ? J'espère que les Français ne leur feront pas ce plaisir.

Cette explication complaisante surprit agréablement les auditeurs ; autant par le ton aimable dont elle fut donnée que par ce qu'elle attribuait aux Français de vie et d'intelligence.

— Ces tonnerres d'Allemands les connaissent toutes ! gronda Tonduz.

— Mais les Français ne s'y laissent pas prendre, remarqua Verdier. Merci, mon lieutenant.

— Je crois que nous pouvons rentrer, conclut l'officier. Il n'y aura rien de plus cette nuit.

A pas comptés, lentement, songeurs, ils rentrèrent.

Chacun connaissait la grande voix de la poudre. Durant les cours de répétition, les manœuvres de division ou de corps d'armée, tous avaient subi le feu des canons. Mais alors c'était pour rire.... Oui, certainement, pour rire. Tandis que maintenant chaque coup enfonçait un toit, écrabouillait des hommes... écrabouillait des hommes, des femmes, des enfants.... Pauvres femmes, pauvres gosses !

— Penser que cette avalanche de mitraille pouvait tomber chez nous ! dit Huguenin.

— Et démolir la cathédrale de Berne ! insinua Besuchet à l'adresse du sergent.

— Démolir la cathédrale de Berne ? répéta le sergent en haussant les épaules. Je suis bien d'accord qu'on dise une bêtise de temps en temps, mais pas de ce calibre-là.

— Parfaitement, démolir la cathédrale de Berne ! réitéra Besuchet.

— Comme à Liège, à Malines, à Louvain ! ajouta Katz.

— Jamais de la vie, je vous dis.

L'assurance tranquille du sergent aiguillonna la curiosité et le désir de connaître, puisque l'occasion s'offrait, le tréfonds de sa pensée, son idée de derrière la tête.

— Vraiment ?... Et pourquoi donc, sergent ? demanda Verdier.

— Parce que.

— Parce que quoi, voyons, s'il vous plaît ? Entre francs camarades que nous sommes, sergent ?

— Parce que, je vous dis.... Voilà tout.

Le brave sergent n'était pas causeur, on le savait. Mais son affirmation, si catégorique qu'elle fût, ne résolvait rien, ne satisfaisait personne.

— Expliquez-vous, sergent, appuya Baudaz de sa voix chaude ; vous nous feriez plaisir à tous.

— Parce que les Allemands ne seraient jamais arrivés à Berne.

— Ils n'auraient pas osé, peut-être ? interrogea Verdier, vivement intéressé.

Sans plus d'hésitation et avec la même netteté, le sergent articula tranquillement, sûr de lui :

— Parce qu'on leur aurait tiré dessus, voilà tout.... Autant qu'il en serait venu.

— Bravo, le Mutz ! s'écria Pasche transporté. Ça, c'est parler en vieux Suisse de Laupen.

— Ah vraiment ? vous leur auriez tiré dessus ? répéta Verdier perplexe.

— Comme vous sur les Français s'ils avaient voulu passer par Genève, pardi ! déclara le sergent avec son calme inaltérable et réconfortant.

— Pas sûr ! gronda Katz de son air le plus songe-cieux.

— Hein ? vous dites ? demanda le sergent qui croyait avoir mal entendu.

Etendu à côté de Katz, Verdier lui avait jeté un regard singulier et lancé un coup de coude pour l'avertir de tenir sa langue. Katz n'en reprit pas moins sur le même air :

— Je dis qu'il n'est pas sûr qu'on aurait tiré sur les Français, vu qu'à Genève....

La main furieuse de Verdier s'abattant sur sa cuisse lui coupa le sifflet. Verdier s'assit brusquement.

— Qu'est-ce que tu dis ? demanda-t-il indigné. Répète un peu ce que tu as dit, pour voir, énorme crétin, lamentable individu que tu es !

— Remettez donc cet imbécile à l'ordre, sergent ! commanda l'officier dans la crainte d'une bagarre.

Verdier, lentement, péniblement, se mit debout. Il se prit la poitrine à deux mains, comme s'il étouffait, et à voix basse, haletante, en phrases hachées par l'émotion, en mots étrangement martelés, répétés, il exhala sa douleur et son indignation. Rien au monde n'eût pu arrêter le flot de paroles angoissées qui lui montait du cœur aux lèvres ; non, rien au monde, dût-il lui en coûter la vie.

— Je vous demande pardon, mon lieutenant... oui, je vous demande pardon.... Et à tous les camarades.... Ça m'est parti, ça m'a soulevé.... Impossible autrement. J'ai eu tort, je le sais.... Mais je n'ai pas tort tout de même. Nous aimons les Français, à Genève, c'est vrai ; nous les aimons, oui. Des voisins, de bons voisins.... Des amis, de bons amis.... Presque des frères, beaucoup. Ils sont chez nous comme chez eux et nous chez eux comme chez nous. La France ?... C'est le pays de l'intelligence droite, claire, élevée, généreuse, au-dessus de laquelle il n'y a rien. C'est le pays de Jeanne d'Arc, comme la Suisse le pays de Guillaume Tell. C'est le pays des droits de l'homme, de Montaigne, de Pascal, de Rousseau. C'est le pays de Calvin. Et pour les Français Genève est aussi le pays de Calvin, le pays de Rousseau, le pays de la liberté séculaire au-dessus de laquelle il n'y a rien. Mêmes goûts, mêmes idées, mêmes aspirations. Voilà pourquoi les Français chez nous sont comme chez eux et nous chez eux comme chez nous. Mais il y a la frontière.... Il y a la frontière et de ce côté-ci de la frontière il y a la Suisse, il y a Fribourg et Berne.... Berne surtout. Il y a

les combourgeois de Berne et de Fribourg qui aidèrent la cité de Calvin, la république de Genève à résister aux entreprises des ducs de Savoie, des rois de France. Il y a la Suisse, enfin, tout entière, qui nous fit Suisses, en mil huit cent quatorze, pour toujours.... Définitivement, pour toujours. Aussi longtemps qu'il y aura des frontières.... Et il y en aura toujours. Oh ! certainement, nous eussions préféré tirer sur des Chinois, sur des mannequins, sur la lune.... Mais nous sommes Genevois, Suisses. Avant tout, Suisses.... Prêts à tirer sur quiconque voudrait passer la frontière en ennemi, en envahisseur ; que ce soit le Jura, le Rhin ou le Gothard. Vous entendez, mon lieutenant ?... Et vous aussi tous, camarades ? Suisses avant tout.... Vive Genève !... Vive la Suisse !

Ce ne fut pas sans peine qu'il arriva au bout ; la honte l'étranglait et sa voix faillit chavirer dans un sanglot. Il se rassit, excédé, tira son mouchoir et s'essuya les yeux devant tous, sans vergogne, ainsi qu'il venait de mettre à nu son âme, son âme altière de vieux Genevois, son attachement jaloux, indéracinable à l'antique cité, à la sainte mère commune, à la vieille Helvétie. Il en eût dit davantage dans le calme des circonstances ordinaires ; il se fût exprimé plus élégamment, en des périodes nuancées, équilibrées, abondantes, mais n'eût point pénétré ses auditeurs, si divers, du chagrin poignant qui, soudain, l'avait secoué.

Ces phrases tumultueuses, bouillonnantes, brèves, cris d'amour et de foi, il fallait les dire, les répéter et les redire, inlassables, incoercibles, dans cette baraque d'avant-poste, devant ces camarades en armes, sous la menace de l'heure tragique, sous le bruit du canon....

Et les camarades, d'abord étonnés et quelque peu ahuris, l'avaient écouté, graves, attentifs. A mesure

qu'ils écoutaient, ils sentaient en eux monter le même flux, bouillonner la même angoisse, vibrer la même résolution, surgir le même dévouement. Vaudois, Bernois, Tessinois, Genevois ? Non, Suisses, rien d'autre. Chacun, en sa pensée recueillie, buvait à la source commune de force et de fraternité.

— Vive la Souisse, vive Zenève ! s'écria Colombi, emporté par l'exubérance de sa nature méridionale.

— Oui, Suisses avant tout ! dit le lieutenant irrésistiblement entraîné dans le débat. Verdier a entièrement raison.

C'était peu, ces quatre mots, et c'était beaucoup sur ces lèvres enfin vivantes. Il n'en fallut pas davantage pour mettre tout le monde à l'aise. Verdier se leva de nouveau :

— Mon lieutenant, deux mots, si vous permettez ?

— Je vous en prie.

Cette formule de banale politesse n'avait rien ici de banal. Involontairement, en un regard rapide, ému, tous les yeux se tournèrent vers l'officier. Il posait sa gourme, il descendait de sa hauteur, surprise flatteuse entre toutes.

— Mon lieutenant, camarades, il ne faudrait pas prendre à la lettre, dit Verdier, la boutade de l'ami Katz. Car ce n'est pas autre chose qu'une boutade. Il voulait faire marcher le sergent et c'est moi qui ai marché.

Il tendit la main à Katz, qui se leva.

— Sans rancune, vieux frère !

— Tu as marché et tu as bien fait, affirma Katz. Ce temps de galop nous a rendu le souffle, nous a remis d'aplomb. Un vrai galop de bataille, Verdier ! N'est-ce pas, sergent ?

— Oui, Verdier a bien fait de marcher. Des vieux

Suisses, les Genevois, comme les Mutz ; déjà longtemps. Et plus de ces histoires bêtes, n'est-ce pas ? Ça pourrait mal tourner.

Les deux Genevois se rassirent.

— Moi, commença Pasche avec son air de magister impénitent, je me suis toujours méfié que les lurons d'au delà de l'Aar sont plus suisses que nous.

— *Kaise-tè, Djanette !* protesta Tonduz.

— Oui, veux-tu te taire, vilain merle ! dit Cuendet.

— Rien d'étonnant à ça, d'ailleurs, continua Pasche le plus sérieusement du monde. Ils ont été Suisses des années et des années avant nous. Et sans eux, nous ne serions pas Suisses, à l'heure qu'il est.

— Et que serait-on, dis ?

— Voyez-vous, les amis, voici dix ans de suite que je répète à mon école l'histoire de Guillaume Tell, de Winkelried et le reste. Je dois commencer à y voir clair et à savoir à quoi m'en tenir, mieux que Tonduz qui ne sait seulement plus en quelle année il a communié.

— Suisses avant nous, d'accord, dit Baudaz ; mais plus que nous, je n'en crois rien, je proteste.

— Autrement, oui, peut-être, concéda le sergent. Mais plus, non. C'est tout autre chose.

— Misère de misère, mes pauvres petits ! reprit Pasche. Où étiez-vous, en septante et un ? en septante-deux ? en septante-quatre ? Dans les brouillards de la Venoge, dans les feux follets de la Broie. L'histoire suisse ne finit ni à Sempach ni à Morat ; elle continue tous les jours. En septante et un, entrée des Bourbakis. Nous avions tout au plus trois bataillons à la frontière pour barrer le passage à huitante mille Français. Vous voyez ça d'ici ? Mais allez donc demander le monde qu'il aurait fallu aux vingt-cinq départements militaires des vingt-deux

cantons ? Inutile ! Ce malin de général Herzog fit croire aux Français qu'il avait sous la main quarante mille hommes prêts à faire feu... et comment ! L'affaire se passa en douceur. Elle avait fait ouvrir l'œil, et le bon, à ceux de Berne. Ça n'aurait pas pris une deuxième fois. Alors revision de septante-deux et de septante-quatre pour monter une armée en règle ; celle-là que Guillaume est venu voir et qui lui a passé l'envie de s'y frotter. Sans ça, malheureux, quel désastre !... Et c'est ainsi qu'après les vieux Suisses, les Suisses d'hier ont sauvé le pays. Quand je dis « Suisses », j'entends les Suisses allemands. Il leur en a fallu, de la peine, pour nous faire entendre raison ! Heureusement, s'ils ont la tête dure rapport à la Belgique, ils l'ont aussi pour rester fermes au poste. C'est de l'histoire suisse d'aujourd'hui, mes chers enfants. Suisses avant tout, voilà ce qu'il faut se dire tant les uns que les autres. Et nous sommes trois cent mille sous les armes. Qu'on y vienne !... Qu'en dites-vous, sergent ? D'accord, ou quoi ?

— Je l'étais déjà avant.

Pasche se leva, alla au sergent, salua correctement et lui tendit la main :

— Une poignée de main là-dessus, frère de Berne ?

— Pour quoi faire, babillard ?

Mais il tendit la main tout de même.

Gardant dans la sienne la main du sergent, Pasche fit face à la compagnie :

— Ce n'est pas le serment des trois Suisses, non : c'est le serment de tous les Suisses.

— Appuyé ! dit Verdier.

— *Bravissimo !* cria Colombi.

L'officier suivait cette scène d'un regard attentif qui n'échappa point à Pasche. Il eut l'intuition soudaine, ce

Vaudois pesant d'allure et de langage, mais non dépourvu de finesse, que le lieutenant n'était peut-être pas si fier et participerait volontiers au « serment » de tous les Suisses. Et puis après ? On verrait bien. Il s'avança délibérément et se présenta... avec gaucherie, soudain confus de son audace :

— Fusilier Pasche, mon lieutenant !... On serait rudement content de vous serrer la main, à présent qu'on a décidé de ne pas mourir les uns sans les autres.

— Mais de grand cœur, mon brave !

L'exemple est contagieux : Verdier quitta vivement sa place et vint se présenter :

— Et à moi, mon lieutenant, me ferez-vous l'honneur d'une poignée de main ?

— Avec plaisir, et à tous si vous y tenez.

Il y avait bien dans ces derniers mots un restant de gourme, de morgue ; mais nul ne s'en formalisa. Et le défilé de poignées de main commença, mathématique, impeccable. A l'empressement des hommes, à l'épanouissement des figures, l'officier comprit que son prestige n'y perdrait rien et que le service y gagnerait, « à présent qu'on avait décidé de ne pas mourir les uns sans les autres. » Il trouva à cette pensée naïve une saveur qui le surprit, un parfum qui le captiva ; saveur et parfum de la bonne terre vaudoise où dormaient les os des nobles sires de Charpentier.

Quant le défilé prit fin, l'officier tira sa montre. Il soupçonnait vaguement un accroc au service.

— Pour une patrouille, Pasche et Verdier, rassemblement ! commanda Besuchet qui voyait courir le vent.

— Les hommes de la troisième pose, Tonduz, Katz, rassemblement ! ordonna le caporal Junod.

— Huit minutes de retard, observa l'officier.

— Excusez, mon lieutenant, on était tellement absorbé....

— Il suffit, allez et lestement !

La conversation reprit, tantôt particulière, tantôt générale et dura jusqu'à minuit. Les atomes d'une sympathie agissante, fluide magique, emplissaient la baraque, pénétrant les esprits. Désireux de mieux connaître ses hommes, l'officier les fit causer. Il apprit ainsi que bon nombre, quoique simples soldats dans le rang, avaient conquis plus d'un grade dans la vie civile, par leur énergie et leur intelligence. Cette constatation, après les péripéties de la soirée, le « rapatria » tout à fait.

Au petit jour, vers les cinq heures et demie, le trompette Cherix consulta sa montre, ennuyé de n'avoir pas à sonner la diane. Quelle occasion, pourtant, d'envoyer à tous les échos, jusqu'en Allemagne, les notes vibrantes de « Sur nos monts » ou de « Si quelque jour un ennemi menace notre liberté ! » Il se demandait s'il ne se lancerait pas tout de même, quand Huguenin, de faction en ce moment, arriva au pas de course et cria en ouvrant la porte :

— Caporal, dehors !

— Hein ? quoi ? que dis-tu ? gronda Junod en rejetant brusquement ses couvertures.

— Qu'y a-t-il ? demanda l'officier debout d'un saut.

— Un *taube* qui arrive droit sur nous, mon lieutenant.

A ce mot de « taube », le sergent sursauta :

— Debout, debout, tous !... Et plus vite que ça !

— Je vais devant, sergent, dit rapidement l'officier ; amenez vos hommes au pas gymnastique.

Dehors, il faisait grand jour. Debout, à deux pas de la guérite, Baudaz fouillait l'horizon du nord, les jumelles aux yeux. Un point brillant, à peine visible à l'œil

nu, scintillait dans les rayons du soleil levant. L'officier braqua ses jumelles Zeiss.

— C'est bien un taube, un Aviatik, je crois, dit-il après un instant d'examen.

La garde accourait, le fusil à l'épaule. Sans interrompre son examen, l'officier commanda :

— Formez la ligne de tirailleurs, sergent.

Une minute suffit à garnir de fusils la crête suisse en une barrière de vingt-cinq mètres de long.

L'avion devenait visible à tous les yeux.

— Il n'y a pas de doute, dit Besuchet, il fonce droit sur nous.

— Tant mieux, on va pouvoir montrer qu'on est là ! dit Pasche.

« Toujours les mêmes babillards, ces Welsches ! » pensa le sergent.

Puis, de son plus beau ton de commandement, il articula :

— Silence !

— Oui, dit l'officier, assez haut pour être entendu de tous, il vient directement sur nous. Mais ne vous tremoussez pas : il se gardera de passer la frontière. Toujours la même tactique. Il la suivra jusqu'à la pointe de Bonfol, de façon à éviter les canons français. De là, il cherchera à repérer les batteries qu'ils n'ont pu découvrir cette nuit. Voyez !... Le voici à la hauteur de Wolschweiler, il tourne à droite et pointe sur Winkel. Trompette, saluez-le de la diane ! Il n'entendra rien, mais saluez tout de même.

Aussitôt les notes vibrantes s'envolèrent dans l'azur et s'éparpillèrent, sur les bois et les pâturages, en une infinité d'échos lointains. Puis, sans autre, de son chef, le trompette lança un sonore pas redoublé sur l'air de

« Si quelque jour un ennemi menace notre liberté », que Pasche, Tonduz, Besuchet, tous enfin, même le sergent, eussent entonné avec entrain, si....

— Qu'est-ce que cela signifie ? reprit l'officier. Le taube a fait demi-tour et revient sur Winkel.

C'était vrai. A toute allure, évidemment, car il grossissait à vue d'œil. Tous les regards se portèrent sur lui avec une fixité intense.

— Je comprends ! continua l'officier, on lui donne la chasse. Vous n'apercevez pas ce petit oiseau, sergent ? tout petit, qui vient de France ? Non ? vous le verrez tout à l'heure.... Il avance avec une vitesse vertigineuse... Vous le voyez, maintenant à gauche, au-dessus de Durlinsdorf... à peu près ?

— Oui, mon lieutenant, je le vois, répondit Schneider dans une inflexion chagrine qui trahissait sa déception.

En réalité, le sergent n'avait pas encore aperçu l'oiseau qui venait de France ; mais les explications de son chef ne lui laissaient aucun doute sur la fuite du taube.

— Je le vois, moi, l'oiseau de France, dit Cuendet. Quel fend-l'air, les amis !

— C'est un monoplan, remarqua l'officier. Et le pilote est seul... tandis que sur l'Aviatik, ils sont deux.

Cette aggravation n'était pas de nature à rasséréner le brave sergent. Il n'avait d'yeux que pour le taube. Il suivait son vol puissant avec admiration, persuadé tout à coup que la fuite n'était qu'une feinte, qu'il allait se retourner carrément contre son agresseur. La prévision faillit se justifier, le taube faisait volte-face... non pour attaquer l'adversaire, mais pour gagner de la hauteur, dans une spirale qui l'amenait, autant qu'on en pouvait juger, jusque sur la frontière, à douze cents mètres, environ, au-dessus des fusils.

— Attention ! commanda le sergent.

— Hausse rabattue ! ajouta l'officier.

Mais le taube s'éloignait dans une nouvelle spirale.

Le monoplan arrivait, survolant le taube par l'arrière. A la seconde même, un petit nuage blanc surgit au-dessous du taube, puis une explosion.

— Manqué ! dit l'officier.

— Charrette ! s'exclama Tonduz.

— Silence ! gronda le sergent.

Un crépitement saccadé de mitrailleuse descendit du haut des airs : le taube ouvrait le feu sur l'oiseau de France qui l'avait devancé et évoluait, penché sur l'aile, pour gagner du champ. La mitrailleuse crépitait sans arrêt.

— Il est flambé ! dit Schneider.

— Faudra voir ! grogna Katz.

Flambé !... Avec une rapidité foudroyante, le monoplan dégringolait.... Un frisson d'angoisse saisit les spectateurs et leur coupa la respiration.... Pauvre petit oiseau de France follement téméraire ! Quel malheur !... Et quel écrasement sur le sol, en tombant de pareille hauteur ! C'était effrayant, abominable.... La mitrailleuse se tut.

— Pas de veine ! soupira l'officier.

— Misère de misère ! gémit Pasche.

— Pardi ! fit le sergent, je le....

Il n'acheva pas. A cinq cents mètres du sol, le monoplan se redressa et remonta incontinent, rapide et léger, fantastique, bouclant la boucle à l'arrière de l'Aviatik.

— Merveilleux ! s'écria l'officier enthousiasmé.

— Hourrah... bravo... vive lui ! rugirent les hommes transportés d'admiration.

— Ça... ça... c'est tout autre chose ! balbutia le sergent stupéfait.

Il n'en croyait pas ses yeux : le petit oiseau de France fonçait de nouveau sur l'immense oiseau allemand, en plein, semblait-il, dans un élan qui présageait un choc épouvantable.... A quinze cents mètres.... Quel combat de démons !

Mais non. Tandis que l'Aviatik descendait en vol plané pour éviter le choc, le monoplan s'élevait pour dominer de haut son ennemi.

— Il lance des fléchettes ! annonça l'officier à l'instant où le monoplan survolait l'Aviatik.... Et une bombe !

L'Aviatik tangua fortement.

— Ça y est ! soupira Verdier.

Un petit nuage au-dessous de l'Aviatik, une explosion....

— Ça n'y est pas, contredit le sergent d'un ton sec.

En effet. L'Aviatik avait recouvré l'équilibre de ses longues ailes et rouvrait le feu sur le monoplan virant à quelques centaines de mètres en avant. Et le pilote français, sous la grêle de fer, piquant du nez, renouvela la fantasmagorie de sa manœuvre, avec une hardiesse, une grâce incomparables. Cette fois, l'Aviatik en profita pour reprendre la direction du nord le long de la frontière, blessé, apparemment, en un vol saccadé.

— Il a du plomb dans l'aile, dit Baudaz.

— Et l'autre en a aussi, répondit le sergent en désignant du doigt le monoplan qui regagnait les lignes françaises.

— Ces aviateurs sont doués d'un sang-froid épataant, conclut l'officier.

— Et d'une tête extra-solide, dit Pasche à Verdier : autant les uns que les autres.... Le Français, surtout, en première !

— Il faut rentrer vos hommes, sergent, et expédier les corvées.

— A vos ordres, mon lieutenant.

Le soleil se levait, éclairant au loin, avec une netteté merveilleuse, les croupes arrondies des Vosges et, plus près, la plaine d'Alsace voilée de vapeurs légères, théâtre de tant d'âpres combats. Peu à peu, sous les flèches d'or, les clochers pointus, les toits rouges des agglomérations villageoises émergèrent de la brume ; et là-bas, là-bas, très loin, parut la haute silhouette de l'église d'Alt-kirch. Dans le vent frais montait le joyeux bourdonnement des cloches appelant les fidèles à matines. Devant ce paysage s'éveillant et chantant, il semblait impossible que les cloches dussent si souvent y sonner le glas....

Et l'officier se tourna du côté de la patrie.

Avec un attendrissement presque religieux il scruta les pentes du Mont-Terrible qui barraient l'horizon. Il revit en pensée la plaine immense étalée des Alpes au Jura. Là aussi, les villages s'éveillaient et chantaient.

— Dieu soit loué ! pensa-t-il tout haut, nous sommes maîtres chez nous. Jamais je ne me suis senti si aise et si fier d'être Suisse. « Elle est petite, la patrie, mais nous l'aimons d'un grand amour. » Où ai-je lu cela ? Du Victor Hugo, probablement. C'est très vrai, au fond, et très beau. Je me renseignerai auprès du maître d'école. Il est singulièrement avisé, le gaillard, sans en avoir l'air.... Le voici précisément, maniant la hache à la lisière du bois.

Pasche n'était pas seul, mais en ce moment travaillait pour deux. Pendant qu'il s'escrimait à couper un hêtre par le pied, Tonduz le considérait d'un regard placide, appuyé sur l'armature d'une scie de bûcheron. A l'approche du lieutenant, Tonduz leva instinctivement le nez.

— Garde à vous ! clama-t-il en prenant la position militaire, ordre que Pasche exécuta précipitamment en

se collant au corps le manche de la hache en guise de fusil.

— Repos ! dit l'officier. Je viens vous prier de me donner un renseignement, Pasche, en votre qualité de maître d'école.

— A vos ordres, mon lieutenant, si je peux.

— Tout à l'heure, en regardant le pays depuis là-haut, deux vers me sont revenus à la mémoire, ceux-ci :

Elle est petite; la patrie,
Mais nous l'aimons d'un grand amour.

Savez-vous qui en est l'auteur et dans quel bouquin je pourrais lire la pièce entière ?

— Oui, mon lieutenant. La poésie est de Porchat. Elle se trouve dans le manuel de lecture à l'usage des écoles primaires. Si mon lieutenant y tient, je ferai venir le livre ; je l'ai à la maison.

— J'allais vous en prier et vous en remercie d'avance.

Il porta la main à son képi ; les troupiers reprirent la position militaire.

— Continuez !

Il fit demi-tour et s'éloigna.

— Dis donc, Pasche ? observa Tonduz grave et ravi, crois-tu qu'il a changé, depuis hier, le lieutenant ?

— Ce n'est pas trop tôt. On n'est pas des bourriques, tout de même. A présent, ce sera tout plaisir de faire du service et ça marchera dix fois mieux qu'avant.

HENRY CHARDON.

(*La suite prochainement.*)



LA LIGUE DE PAIX

ET LES CONSEILS DE CONCILIATION

proposés par M. G. Lowes Dickinson.

Depuis un demi-siècle un grand nombre de jurisconsultes, de philanthropes et de penseurs se préoccupent de rendre les guerres moins fréquentes et moins désastreuses. On sait que la belle œuvre de la Croix-Rouge a été fondée en 1863 à Genève pour améliorer le sort des blessés et des prisonniers. Vers la même époque, on s'est décidé à recourir à un arbitrage lors de l'affaire de l'*Alabama*, afin de prévenir une guerre entre les États-Unis et la Grande-Bretagne; et, cet essai ayant réussi, on a préconisé, d'une façon générale, les arbitrages comme le moyen moderne d'empêcher désormais les collisions armées. Quand la question a été étudiée de plus près, on s'est aperçu que le remède n'était pas d'une application aussi simple qu'on l'avait cru : la constitution d'un tribunal arbitral méritant assez de confiance pour que deux ou plusieurs grandes puissances s'en remettent à lui dans des cas très graves n'est pas sans soulever de sérieuses difficultés; d'autre part, une fois la sentence arbitrale

rendue, elle ne comporte aucune sanction ; si l'État condamné refuse de s'y soumettre, il n'y a pas de puissance au monde qui ait mission de l'y contraindre, et, d'ailleurs, la contrainte exigerait une guerre, ce que précisément on entend rendre désormais impossible. Ces problèmes étaient devenus si préoccupants qu'en 1873 quelques jurisconsultes et hommes politiques considérables ont eu l'idée de créer l'Institut de droit international, avec la devise *Justitiâ et Pace*, « par la Justice et la Paix, » dans le but de codifier les règles encore assez confuses de ce droit et d'étudier les moyens rationnels et pratiques de donner aux litiges internationaux une solution pacifique. L'œuvre très féconde de l'Institut a reçu une consécration officielle dans les Conférences de la paix qui ont réuni, à La Haye, des délégués de tous les États du globe.

Les arbitrages ont fait, dans ces diverses assemblées, l'objet de délibérations approfondies ; on a créé une Cour d'arbitrage, où les divers États ont délégué quelques membres jugés aptes à servir d'arbitres, au choix des parties intéressées ; on a rédigé un code de procédure bien conçu ; mais on n'a pas pu assurer aux sentences rendues par des membres de la Cour la sanction qui leur fait défaut et qu'il est à peu près impossible de leur donner. En fait, les puissances qui se sont prêtées à des arbitrages ont toutes tenu à honneur d'accepter et d'exécuter la sentence, même quand elle était manifestement erronée : il est arrivé quelquefois que les hommes politiques, les jurisconsultes ou les diplomates désignés à raison de leur haute honorabilité personnelle n'avaient pas les connaissances spéciales nécessaires pour statuer sur des questions d'un autre ordre — géographiques ou économiques — et se sont gravement trompés. Les

comités qui, sous les auspices de M. A. Carnegie et grâce à son inlassable libéralité, se sont constitués aux États-Unis pour l'étude des divers problèmes relatifs à la solution pacifique des conflits internationaux, se sont préoccupés du peu de garanties que présente, en réalité, pour les justiciables la très nombreuse Cour d'arbitrage de La Haye, telle qu'elle a été provisoirement constituée; et ils ont proposé qu'on lui substitue une Cour mondiale d'arbitrage, composée d'une quinzaine de juges permanents, choisis parmi les magistrats et autres professionnels jouissant dans le monde d'un respect universel et capables, grâce à leur permanence même, de créer pour le droit international la jurisprudence qui lui fait encore absolument défaut. L'idée d'une semblable Cour est en elle-même juste et séduisante. Mais elle se heurte et se heurtera toujours à trois obstacles : A la Cour d'arbitrage de La Haye, dont les membres sont en nombre illimité et choisis sans nul égard à leurs antécédents professionnels, tous les États du globe ont leurs représentants; s'il n'y a plus que quinze sièges à répartir, à qui les attribuer ? Sans doute, un à chacune des grandes puissances; mais les six autres ? Le problème est d'une solution difficile. On ne se représente d'ailleurs pas aisément un tribunal composé de sept ou neuf membres, tous de nationalité différente, et pouvant, quelle que soit leur haute notoriété, inspirer aux justiciables une confiance absolue. D'un autre côté, quand un État a le privilège de posséder un ou deux magistrats hors ligne, entourés d'un respect universel dans le pays et à l'étranger, il est peu probable qu'il consente à se priver d'eux pour les envoyer juger à La Haye ou à Berne les conflits internationaux; les magistrats désignés seraient peut-être les premiers à décliner cet honneur. Enfin, les arrêts

de la Cour suprême, tout comme ceux de la Cour de La Haye, n'auraient d'autre sanction que l'opinion publique, ce qu'il est permis de trouver insuffisant.

Vers la même époque, en 1913, le président des États-Unis, M. Wilson, et son secrétaire d'État, M. Bryan, tous deux grands amis de la paix, frappés de la difficulté de constituer une juridiction convenable pour la solution des grands litiges internationaux et de déterminer les puissances à accepter les arrêts d'une juridiction quelle qu'elle soit, pour des questions touchant à leur honneur et à leurs intérêts vitaux, ont songé à abandonner l'idée de jugements plus ou moins obligatoires pour les intéressés et à remplacer un tribunal rendant des arrêts par des Commissions d'enquête, chargées seulement d'étudier les causes et les circonstances du conflit, de chercher les moyens éventuels de conciliation et de remettre aux intéressés un rapport, au vu duquel ces intéressés prendraient librement telles résolutions qu'il leur conviendrait, fût-ce le recours aux armes; on aurait eu tout au moins le temps de la réflexion¹. Les États-Unis ont communiqué ce « Plan de paix » à toutes les puissances du globe ayant une représentation diplomatique à Washington; et ils ont eu la satisfaction, vu le caractère tout amiable des Commissions d'enquête prévues par le Plan, d'obtenir dès les premiers mois non seulement l'adhésion de presque toutes les puissances à l'idée qui leur était soumise, mais encore la signature immédiate de nombreux traités rédigés conformément au Plan Wilson-Bryan. Seulement tous ces traités, comme il y avait lieu de le craindre dès l'abord, n'ont été signés qu'entre les États-Unis et des puissances — grandes ou petites

¹ Voir l'article que nous avons consacré au Plan de paix dans la *Bibliothèque Universelle*, livraison d'avril 1914, p. 68.

— avec lesquelles ils ne risquent pas d'avoir jamais aucun conflit sérieux, ou entre de plus petits États n'ayant rien à redouter, en cas de différends, du délai que leur imposait le traité avant toute action de guerre. A notre connaissance, aucunes des grandes puissances de l'Europe n'ont jugé pouvoir se lier *entre elles* de cette façon ; et la manière dont a éclaté la guerre en 1914 prouve surabondamment ce qu'avaient d'un peu chimérique les espérances des deux éminents hommes d'État de Washington.

Mais, s'il faut malheureusement se dire qu'il y a eu des guerres depuis les temps les plus reculés et qu'il y en aura toujours, parce qu'elles sont l'*ultimum remedium juris*, tant que le règne de Dieu ne sera pas venu sur la terre, il est parfaitement sage de chercher les moyens de les rendre aussi rares et aussi peu inhumaines que possible. On n'empêchera jamais les forts d'abuser de leur supériorité de puissance à l'égard des faibles, lorsqu'ils auront un intérêt à les subjuguier ou à leur ravir leur territoire. Quant aux engagements qui leur seraient temporairement imposés, nous savons aujourd'hui pertinemment ce que valent les traités les plus solennels pour certains des États qui les signent. Cela ne signifie pas que le droit international ait fait faillite ; il reprendra son légitime empire, et il est nécessaire que les hommes de science et de bonne volonté continuent à chercher d'équitables solutions pour ceux des litiges internationaux qui en comportent une parce qu'ils ont une cause précise et déterminée. Si l'on arrivait à poser des règles pour l'aplanissement amiable ne fût-ce que des trois quarts des conflits, on n'aurait pas fait un travail inutile. C'est ce qui me détermine à dire ici quelques mots de nouvelles propositions qui n'ont peut-être pas plus de

chances de succès que les précédentes, mais qui suggèrent plusieurs idées utiles à méditer et de nature à faire faire un pas en avant à l'affermissement de la paix dans le monde. Je trouve ces propositions formulées dans une brochure intitulée : *The foundations of a League of Peace*, by G. Lowes DICKINSON ; elle m'a été gracieusement envoyée, en ma qualité de secrétaire perpétuel honoraire de l'Institut de Droit international, par la *World Peace Foundation* de Boston, qui, depuis plusieurs années, exerce en Europe un véritable apostolat en faveur de la paix. L'auteur, M. Dickinson, est Anglais ; il a publié d'abord son petit travail, en décembre 1914 et en avril-mai 1915, dans l'*Atlantic Monthly* de Boston, dont la direction a autorisé la *World Peace Foundation* à le répandre de son côté.

L'auteur estime que, quand il s'agit réellement de nations distinctes, coïncidant avec l'État correspondant, il est bon qu'elles puissent développer librement leurs dons et leurs caractères spécifiques ; le bien futur du monde n'exige pas l'uniformité, mais bien plutôt la diversité. L'idéal de l'avenir, selon M. Dickinson, c'est une fédération des nations, et tous les faits significatifs de notre temps lui paraissent indiquer que c'est là l'idéal : « La guerre est une survivance du passé ; elle n'est pas une condition permanente de la vie humaine. » Il est intéressant de remarquer, dit-il, que cette vérité a trouvé, il y a juste un siècle, son expression dans la conscience politique de l'Europe : après les grandes guerres du premier Empire, il y a eu un organe rudimentaire, le « Concert européen », pour traiter des affaires de l'Europe comme d'un ensemble. Il n'y a guère eu, dans le siècle qui vient de s'écouler, un événement international important dont il ne se soit pas occupé. On a constaté maintes fois, non

pas seulement en théorie, mais en fait, que les querelles entre deux ou trois États ont une répercussion inévitable sur tous les autres et que, par là-même, des puissances que le différend ne concerne pas directement ont le droit et le devoir d'intervenir. Très souvent la guerre a été évitée par suite d'une action concertée ; bien que l'organisation du « Concert » fût imparfaite, le personnel insuffisamment préparé, et l'action du « Concert » contrariée par les jalousies, les craintes et les ambitions des diverses puissances, on s'est certainement avancé dans la bonne direction : hommes d'État et politiciens ont été de plus en plus amenés à considérer l'internationalisme, l'entente internationale, comme une force considérable à l'époque où nous vivons.

Tant que la guerre sévira en Europe, il est évident que nulle délibération ne peut être utilement engagée sur une meilleure organisation du « Concert » inauguré en 1814. Mais, lorsque la guerre aura pris fin, il sera nécessaire de trouver et d'arriver à incorporer dans le droit public européen un moyen de rendre la paix durable ; ce moyen est, pour M. Dickinson, une union fédérale des États, en attendant qu'on parvienne à les constituer en une Confédération. Je me permettrai de faire observer que Concert européen et Entente internationale ne me paraissent pas synonymes de Fédération et, *a fortiori*, de Confédération, et que le fait que les puissances ont souvent éprouvé le besoin de se concerter ne prouve nullement qu'elles seraient disposées à accepter ou à subir le joug d'une Fédération. Il y a longtemps qu'on parle de la création des États-Unis d'Europe ; jamais le projet n'en a été sérieusement étudié ; c'est qu'il n'y a aucune analogie entre les quinze ou vingt États de l'Europe, absolument distincts et indépendants, de races, de

religions, de mœurs, de traditions, de besoins tout à fait différents, et les États, provinces et cantons formant les divers États-Unis des deux Amériques et la Confédération suisse : en Amérique et en Suisse, les territoires et peuples confédérés n'ont qu'un seul drapeau, des intérêts communs, des tendances communes et un pouvoir national dûment organisé et armé de façon à assurer l'unité d'action dans les diverses parties du corps confédéré.

Lorsque les préliminaires de paix auront été signés, en tenant, comme on peut l'espérer, un compte équitable des intérêts et des aspirations des populations opprimées, M. Dickinson estime qu'il conviendrait de convoquer un congrès pour régler l'application de ces préliminaires et pourvoir pour l'avenir à une paix durable. Il y a effectivement plusieurs précédents. Le Congrès de Vienne (1814-1815), convoqué après le traité de Paris, comprenait des représentants de toutes les puissances de l'Europe. A celui de Paris, réuni après la guerre de Crimée, figura l'Autriche, bien qu'elle n'eût pas été au nombre des belligérants, et l'on discuta plusieurs questions étrangères aux suites immédiates de la guerre. Il y eut plus tard (1878), après la guerre russo-turque, un congrès analogue fort important à Berlin ; puis, plus récemment, la Conférence d'Algésiras et les Conférences internationales de la paix tenues à La Haye et auxquelles tous les États du globe avaient été invités à envoyer des représentants. On ne saurait perdre de vue que tous remaniements considérables dans la constitution de l'Europe intéressent tous les États, grands ou petits ; que plusieurs des puissances non belligérantes peuvent être touchées indirectement par les changements territoriaux proposés ; qu'il est de petits États qui ont droit à des égards, et que tous, sans distinction, sont intéressés à la paix, parce

qu'ils ont tous été, eux aussi, plus ou moins grièvement atteints par la guerre. Si la guerre n'a pas été et ne pouvait pas être uniquement la guerre des belligérants, la paix ne doit pas être uniquement la paix des belligérants ; il est juste que tous les États aient éventuellement le droit de faire entendre leur voix.

Une fois le Congrès assemblé, quelle sera sa tâche ? Il devra tout d'abord, selon l'auteur, nommer une commission, strictement impartiale, pour étudier les remaniements territoriaux reconnus nécessaires, en se plaçant au point de vue des intérêts et des vœux des populations intéressées. Ce sera déjà une première besogne, infiniment délicate, si l'on voit quelles sont, rien que dans la région des Balkans, les compétitions rivales ; il suffira rarement, pour résoudre ces problèmes, d'une simple rectification de frontières ou d'un changement local d'allégeance.

Toutefois, — et j'arrive maintenant à l'idée maîtresse de M. Dickinson, — si importantes que soient ces questions, la principale œuvre du Congrès devra être de créer un organe en vue d'assurer désormais en Europe le maintien de la paix, par exemple une Ligue de paix, comme l'a déjà proposé naguère M. Roosevelt. M. Asquith et sir Edward Grey paraissent s'être ralliés, du moins en principe, à cette idée, lorsque notamment ce dernier a dit :

« Si la paix de l'Europe peut être préservée et la présente crise heureusement traversée, mes efforts tendront à proposer un arrangement auquel l'Allemagne prenne part et qui lui donne l'assurance qu'aucune politique agressive ou hostile ne sera poursuivie contre elle et ses alliés par la France, la Russie et la Grande-Bretagne, soit conjointement, soit séparément. »
(*White Paper*, n° 101.)

La Ligue de paix serait constituée par une convention internationale obligeant toutes les puissances signataires à chercher pour leurs différends une solution amiable avant de recourir aux armes. La proposition de M. Dickinson se rapproche donc beaucoup du *Plan de paix* de MM. Wilson et Bryan, et l'on a déjà pu voir plus haut que ce plan, si sagement conçu, n'a pas atteint son but et ne pouvait guère l'atteindre.

D'ailleurs, dira-t-on, — et c'est M. Dickinson lui-même qui pose loyalement la question, — comment avoir aujourd'hui confiance en des traités, si solennellement qu'ils aient été conclus et signés, puisqu'on les a officiellement qualifiés de simples chiffons de papier ? Quelle peut en être la sanction ? Cette question capitale, qui se pose tout à la fois pour les traités et pour les sentences arbitrales entre nations, préoccupe depuis un demi-siècle tous les jurisconsultes et les hommes d'État ; les solutions qu'on y a données paraissent encore bien peu rassurantes.

Les pacifistes extrêmes, peut-être les plus logiques, disent que les traités ont en eux-mêmes leur sanction : l'unique fondement de la paix est que les hommes mettent leur confiance dans le droit, et non dans la force ; s'imaginer qu'on assure la paix par les armes a toujours été l'erreur capitale de l'humanité. Cette attitude est en parfait accord avec la morale chrétienne, qui recommande de ne jamais résister à la force par la force et de vaincre la force par la douceur. Ceux qui professent cette doctrine sont les vrais chrétiens, et leur sincérité est profondément respectable. Mais, hélas ! presque personne ne marche avec eux ; en particulier, nul gouvernement ne voudrait, ni maintenant ni dans un avenir prochain, agir suivant ces principes ; et il serait impossible d'obtenir,

pour un plan de paix quelconque, l'appui de l'opinion publique si l'on ne donne pas aux engagements pris une sanction efficace. M. Dickinson propose, en conséquence, que les puissances qui entreraient dans la Ligue s'obligent à assister, au besoin, par toutes les forces nationales, tout membre de la Ligue qui serait attaqué avant que le différend provoquant l'attaque ait été soumis à un arbitrage ou à une conciliation. Il ne propose pas qu'elles appuient par les armes l'exécution de la sentence arbitrale ou l'adoption du moyen de conciliation recommandé. L'obligation, même ainsi limitée, serait probablement de nature à faire hésiter plus d'une puissance à adhérer à la Ligue de paix.

Mais l'auteur propose une autre sanction, et c'est l'une des parties neuves de son projet ; cette sanction serait une énergique pression économique exercée sur la puissance qui aurait manqué à ses engagements.

« Supposons, dit-il, — car je crois utile de reproduire textuellement son argumentation — supposons, par exemple, que les États-Unis entrent dans la Ligue, mais qu'il ne leur convienne pas — et ils auraient bien raison — de devenir une grande puissance militaire ou navale. Si une crise survenait, ils pourraient néanmoins exercer une pression très efficace en se bornant à organiser contre l'agresseur un boycottage financier et industriel. Imaginons, par exemple, qu'à ce moment tout le commerce extérieur du pays soit arrêté net par un boycottage général des États ligüés ; le pays serait plus lourdement atteint que par une action militaire. Il se trouverait par cela seul mis dans l'impossibilité de faire la guerre. Plus un pays est vulnérable, à cet égard, à raison de l'intensité de ses relations commerciales, plus la crainte de devoir subir une semblable pression serait un puissant facteur dans la détermination de sa politique. Sans doute nulle nation ne pourrait appliquer un semblable boycottage sans se nuire à elle-même. Mais il s'agit en pareil cas de

prévenir le plus grand de tous les maux, matériels et moraux, qui s'appelle la guerre. On peut donc admettre que les États faisant partie de la Ligue prendraient, d'un commun accord, les mesures nécessaires pour que la puissance qui déclarerait la guerre à un membre de la Ligue contrairement aux termes du traité se trouvât immédiatement en face soit d'un boycottage économique, soit des forces armées — ou tout à la fois de l'un et des autres — de tous les autres membres. Il n'est pas déraisonnable de penser que, dans la plupart des cas, cela suffirait pour assurer l'observance du traité. »

M. Dickinson estime que, si la Ligue de paix, avec sa double sanction, avait existé en 1914, la guerre qui ensanglante et ruine toute l'Europe n'aurait pas éclaté. Je regrette de ne pouvoir pas partager cette manière de voir. Il ne me paraît pas opportun de discuter maintenant les vraies causes de la guerre. Mais, dans mon opinion, elle était voulue et préparée depuis longtemps par deux puissances qui spéculaient sur la faiblesse relative et l'entente insuffisante de leurs adversaires possibles ; elles croyaient l'emporter du premier coup et conquérir en quelques mois l'hégémonie militaire et économique à laquelle elles aspiraient. En supposant qu'elles eussent consenti à entrer dans la Ligue de paix, — ce qui est douteux, — elles n'en auraient pas plus observé les règles qu'elles n'ont respecté les autres traités signés par elles. La violation d'une obligation conventionnelle est toujours à redouter, si une nation estime, à tort ou à raison, qu'elle gagnera beaucoup plus à violer ses engagements qu'à y rester fidèle. Le boycottage industriel et financier présente d'ailleurs fatalement, en pareil cas, des fissures qui en rendent les effets beaucoup moins absolus en pratique qu'en théorie. Pour une puissance ayant de très grandes ressources et de vastes ambitions, c'est un calcul

à faire, et parfois un risque à courir ; son intérêt, tel qu'elle le comprend, peut n'être pas d'accord avec son devoir. Et il en serait peut-être de même pour telle des puissances qui, en sa qualité de membre de la Ligue, serait appelée à réprimer par la force les violations de traité commises par une autre.

Je résumerai ma pensée, sur ce premier point, en disant que la fédération des États européens à l'exemple des États-Unis des deux Amériques ou de la Confédération des cantons suisses me paraît encore, à l'époque où vivons, d'une réalisation bien difficile, si séduisante qu'en soit l'idée.

Mais M. Dickinson formule aussi des propositions intéressantes relativement aux organes d'arbitrage et de conciliation auxquels les puissances pourraient confier la solution de leurs différends, avant de songer à la brusquer par une déclaration de guerre.

Parmi ces différends, il fait observer avec raison qu'il convient de faire une distinction, admise en théorie et en pratique, entre ceux qui comportent un arbitrage et ceux qui exigent une conciliation. Les premiers, qu'on a nommés « justiciables », sont ceux qui peuvent être résolus au moyen d'une procédure quasi légale ; tels sont, par exemple, l'interprétation de traités ou l'application à un cas spécial des règles du droit international. Le nombre des différends réglés par voie d'arbitrage durant le siècle dernier est très considérable : environ 250 ; la majorité était de minime importance, mais il y en avait qui auraient certainement pu aboutir à une lutte armée, par exemple, l'affaire de l'*Alabama* et celle des frontières de l'*Alaska*. Depuis qu'il existe une Cour d'arbitrage et une procédure, établies à La Haye par une convention entre toutes les puissances, l'arbitrage est reconnu et organisé ; ce qui

reste à faire est d'en étendre et d'en régulariser l'action. Les puissances s'engageraient, non plus par une série de petits traités entre deux puissances, comme dans le *Plan de paix* Wilson-Bryan, mais par un traité général, à soumettre à l'arbitrage tous leurs différends « justiciables » sans exception. Des traités particuliers de ce genre ont déjà été conclus entre diverses puissances : par exemple, entre l'Italie et le Danemark, l'Italie et les Pays-Bas, les Pays-Bas et le Danemark, le Danemark et le Portugal, l'Italie et l'Argentine, etc. Mais la majorité des traités d'arbitrage excluent certaines matières. Ainsi, le traité entre la France et la Grande-Bretagne, de 1904, excepte de l'arbitrage les litiges touchant à des intérêts vitaux, à l'honneur ou à l'indépendance du pays. Peut-être ces restrictions sont-elles superflues quand il s'agit de litiges « justiciables ». L'honneur d'un pays n'est pas engagé dans une question de violation soit d'un traité soit de principes reconnus du droit international. L'indépendance du pays n'est pas non plus en cause en pareil cas. Quant aux intérêts vitaux, ils rentreront presque toujours dans la catégorie des cas « non-justiciables », pour la solution desquels il faudra un autre corps que les Cours d'arbitrage et une autre procédure. L'un des premiers points à régler sera donc la procédure à suivre pour décider, au cas de divergence d'opinions, si un litige est « justiciable » ou « non-justiciable » ; cette question préjudicielle pourra sans doute être réservée soit à la Cour de La Haye, soit au Conseil de conciliation dont il sera parlé plus bas. Moyennant cette sauvegarde, il semble qu'on ne puisse faire d'objection sérieuse à un traité général entre toutes les puissances, à l'effet de soumettre à l'arbitrage tous les différends « justiciables ».

Mais les litiges « justiciables » ne sont pas en général

de ceux qui risquent d'aboutir à la guerre. Les litiges dangereux à cet égard sont ceux où les intérêts vitaux ou l'indépendance des États sont en cause ou sont supposés l'être. Peut-être, en pareil cas, serait-il impossible en dernière analyse d'éviter la guerre tant que les fausses notions actuelles en matière d'intérêts nationaux continueront à prévaloir. Mais il serait possible de l'ajourner ; et bien souvent un simple délai suffirait pour faire pencher la balance d'un côté plutôt que de l'autre. Ce qui a précipité la guerre actuelle, c'est d'abord l'ultimatum de l'Autriche, avec son court délai de quarante-huit heures, et ensuite celui de l'Allemagne avec son délai de douze heures. La guerre a été follement précipitée. Avec les arrangements que propose M. Dickinson, cela ne serait pas arrivé. Il y aurait eu une période pendant laquelle l'ensemble du différend aurait été soumis non plus à une Commission d'enquête, comme dans le *Plan de paix* de MM. Wilson et Bryan, mais à un Conseil de conciliation ; une issue acceptable aurait pu être suggérée, et l'opinion publique de tous les pays concentrée tant sur la question que sur la solution proposée. Il est vraisemblable de supposer que, dans ces conditions, l'opinion publique serait d'ordinaire nettement contraire à la guerre. Quoi qu'il en soit, les chances de paix seraient notablement augmentées.

La plus grande difficulté réside en le mode de constitution du Conseil de conciliation.

Tout d'abord, de quels hommes devrait-il être composé ? Non pas, selon M. Dickinson, d'hommes ayant une éducation purement juridique, car les questions à traiter ne seront pas d'ordre purement légal. Ce qu'il faudrait, ce sont des hommes éminents, ayant une grande expérience des affaires, capables d'une impartialité ab-

solue et ne craignant pas de se placer au point de vue européen plutôt qu'à un point de vue étroitement national.

Il n'est pas aisé de trouver de semblables hommes ; mais ce n'est pas impossible, et il y a tel pays où l'on pourrait en citer plusieurs.

Les membres du conseil devraient, selon l'auteur, être désignés suivant la méthode fixée par les organes représentatifs de chaque pays. Mais alors se présente une question importante : doivent-ils être des délégués, nommés pour chaque cas spécial, et agissant d'après les constantes instructions de leur gouvernement, ou des représentants nommés pour un nombre déterminé d'années pour agir au plus près de leur conscience ? Dans le premier cas, on aura un corps semblable à celui qui, durant le siècle dernier, a représenté à maintes reprises le Concert européen. Un corps ainsi composé peut être utile et l'a été effectivement. Dans diverses circonstances, il a empêché la guerre ; dans d'autres, il n'y a pas réussi. Mais ses fonctions n'étaient pas les mêmes que celles auxquelles on pourrait songer pour le Conseil de conciliation. Il n'a pas visé, pour les questions posées devant lui, à découvrir la solution qui se recommanderait à une opinion impartiale et éclairée comme la plus équitable, raisonnable et permanente. Il a visé plutôt à mesurer les intérêts en conflit et à préciser si, dans la conjoncture donnée, il valait ou non la peine pour l'un ou pour plusieurs d'entre eux de recourir à la force contre les autres. Jamais on ne s'est préoccupé de l'élaboration d'un règlement permanent, sur la base de la justice. Les représentants des puissances ont agi d'après leurs instructions respectives, chacun d'entre eux considérant uniquement les intérêts de son propre État, et ne

faisant des concessions que quand il le jugeait nécessaire pour éviter la guerre, et quand, pour le moment, la guerre ne lui paraissait pas devoir être une entreprise fructueuse. D'autre part, les décisions d'une semblable conférence devaient être suivies immédiatement de l'action résolue. Il était dès lors naturel de recourir pour se tirer d'une crise à des expédients temporaires, plutôt que de s'attarder à des reconstructions fondamentales et définitives. M. Dickinson estime que la fonction du Conseil de conciliation proposé par lui devrait être toute différente. Il ne lui reconnaît aucun pouvoir exécutif, mais seulement le droit de recommander la solution qu'il juge la meilleure. C'est, semble-t-il, un corps indépendant qui pourrait le mieux accomplir cette tâche ; ses divers membres devant, autant que possible, se placer au point de vue européen et non pas seulement national. Une fois la décision prise, le devoir du Conseil serait accompli, la question de l'adoption de cette décision étant réservée à une phase ultérieure. Dans ces conditions, il conviendrait, selon l'auteur, que le Conseil fût constitué à titre permanent, que ses membres fussent nommés pour une période de temps déterminée et agissent sans instructions de leurs gouvernements, tout en connaissant, bien entendu, le point de vue de ceux-ci et en ayant la confiance de leur nation. Si la Ligue comprenait un grand nombre d'États, le Conseil compterait beaucoup de membres dont les gouvernements ne seraient pas intéressés à la solution d'une affaire donnée et qui, par conséquent, pourraient la traiter d'une façon tout à fait objective. D'autre part, les représentants des pays intéressés en première ligne seraient en mesure tout à la fois de défendre leur opinion ou de la modifier d'après celle qui prévaudrait parmi leurs collègues ; et

finalemeut une solution serait suggérée, qu'on ne saurait soupçonner de partialité. Sans doute, cette solution ne satisferait pas à tous les points de vue, mais il est probable qu'elle se recommanderait à l'opinion publique du monde, ce qui est déjà fort important.

Néanmoins, si elle était rejetée par les parties directement touchées, qu'arriverait-il ? La question tout entière reviendrait, dans ce cas, selon M. Dickinson, à la diplomatie, et les puissances seraient aussi libres d'agir ou de ne pas agir qu'elles le sont actuellement. L'auteur ne demande pas que le traité les contraigne à accepter les conclusions du Conseil ; ce qu'il propose est simplement un premier pas dans ce sens : il n'entend ni porter atteinte à la souveraineté nationale, ni écarter d'office la guerre comme impossible ; son seul but est de rendre la guerre infiniment moins probable que dans l'état actuel des choses. A ses yeux, la tentative, dans la présente phase, d'obliger les puissances à assurer par la force l'exécution de la sentence du Conseil serait dangereuse au point de vue de la paix : les puissances doivent agir, dans chaque cas, comme elles le peuvent et comme elles le jugent bon. Souvent elles trouveront une combinaison qui empêchera la guerre ; d'autre fois, elles n'en trouveront point. Mais tout au moins peut-on vraisemblablement espérer qu'il y aura une volonté plus générale de conserver la paix que ce n'est le cas dans les conditions actuelles de précipitation et d'entraînement parfois irréflechi. M. Dickinson espère que l'improbabilité de la guerre croîtrait en proportion de la mesure en laquelle les résultats de la politique étrangère seraient connus et contrôlés par l'opinion publique. Il faut, dit-il, — et je rappelle que c'est un Anglais qui parle, — en finir avec la diplomatie secrète qui, selon lui, a plongé les nations

dans la catastrophe actuelle. Cela ne veut pas dire que les négociations délicates et compliquées doivent être conduites en public; mais il ne devrait pas y avoir de traités ou d'arrangements secrets, tels que les traités relatifs au Maroc, par lesquels la Grande-Bretagne, la France et l'Espagne prévoyaient le partage de cette contrée, tandis qu'officiellement elles en garantissaient devant le monde l'intégrité et l'indépendance, ou encore les « conversations » militaires et navales dans lesquelles, en fait, le Ministère anglais des affaires étrangères engageait l'honneur du pays à défendre la France dans certaines éventualités, derrière le dos du Parlement et de la nation. Toutes les nations ont besoin de connaître et de pouvoir ne jamais perdre de vue les promesses faites à d'autres puissances et les complications qui peuvent devenir une cause de danger en Europe.... Si l'on n'était pas surpris par des événements dont on ne soupçonnait pas l'imminence, et si l'on avait le temps de se reconnaître, les meilleurs éléments de l'opinion publique pourraient être ralliés. La Ligue de paix proposée assurerait le délai nécessaire. Si alors, en définitive, l'opinion publique de certaines nations exigeait la guerre, on aurait la guerre; mais au moins toute force agissant pour le maintien de la paix aurait pu entrer en action.

Personne, ce me semble, ne contestera les sérieux avantages que pourrait avoir une Ligue des nations en vue de la paix, pas plus qu'on n'a contesté le mérite du *Plan de paix* américain auquel presque tous les États du monde avaient adhéré en principe dès la première année où il leur a été soumis. L'une des premières conséquences de la création de la Ligue serait de permettre la réduction et la limitation des armements. Il est certain aussi que les Conseils de conciliation proposés par M. Dickin-

son à côté des Commissions d'enquête pourraient rendre d'incontestables services; mais encore faudrait-il que toutes les nations ou du moins toutes les grandes puissances acceptassent ou la Ligue ou tout au moins les Commissions d'enquête et Conseils de conciliation constitués d'un commun accord.

Il m'a paru intéressant d'exposer les idées de M. Dickinson comme naguère celles des hommes d'État et jurisconsultes de l'Amérique du nord. Mais j'avoue ne pas croire à l'adoption prochaine de ces généreux projets; il faudrait, tout d'abord, que la guerre eût pris fin; puis, qu'une parole donnée redevînt une réalité et cessât d'être un leurre: il est inutile de s'ingénier à rédiger des traités s'ils doivent être violés aussitôt que signés.

ERNEST LEHR,

Correspondant de l'Institut.

DES RÉSULTATS LOINTAINS

DES BLESSURES DE GUERRE

Leur signification
au point de vue économique et social.

Après une année pendant laquelle plusieurs millions d'hommes se sont battus en utilisant, à côté des engins les plus variés et les plus terribles, les procédés les plus imprévus et où les blessés se sont trouvés dans les conditions les plus dissemblables, peut-on envisager la possibilité d'établir approximativement le bilan chirurgical de cette guerre et réaliser ce que sont et seront les résultats lointains des blessures reçues sur les champs de bataille ou dans les tranchées ?

Faisons cet essai. L'étendue de cette question dépasse le cadre des revues purement techniques et au point où s'est développé l'intérêt général porté aux données précises de la guerre, il n'est peut-être pas inutile de faire saisir la réelle signification de faits susceptibles d'être classés parfois d'une façon un peu trop brève ou péremptoire.

Les documents déjà abondants, un certain nombre de

publications spéciales, une expérience personnelle qui, tout en nous astreignant d'une part à la discrétion professionnelle, nous autorise par ailleurs à aborder la question au point de vue général, permettent de condenser des données précises. Nous pouvons étudier, en ne tenant compte que de faits contrôlés et acquis, ce problème qui, au lendemain de la paix, prendra une importance économique et sociale dont on entrevoit toute l'ampleur. La foule des invalides de guerre, le chiffre des pensions dont on ne saurait dire qu'une chose, c'est qu'il ne pourrait d'ores et déjà être inférieur à 5 milliards à payer annuellement, pendant longtemps, par l'ensemble des grandes puissances, assurent à ce facteur économique une place de premier rang. Viendront s'y joindre d'autres éléments : la situation sociale que prendra l'invalidé de guerre, le souci d'en assurer le sort moral, le contrôle des indemnités, les rouages administratifs exigés par les services successifs des pensions, tous détails dont la répercussion, quand il s'agit de nations armées, devient incalculable. Nous sommes en présence d'une tâche complexe, si réduites que soient les proportions où nous voulons maintenir cette étude.

L'esprit humain n'a pas la faculté d'apercevoir simultanément tous les aspects d'une question, ainsi faut-il se garder des jugements catégoriques ; c'est sur cette réserve, prise aussi à notre compte, que nous nous appuierons dans le cas présent, en signalant d'autre part que nous aurons en vue plus spécialement, comme base, les événements du front occidental sur lesquels nous sommes plus à même de porter une appréciation et qui, pour le lecteur de cette revue, ont probablement un intérêt plus pressant. Il est cependant hors de doute que, dans l'ensemble, les solutions apportées aux questions

sanitaires ont été sensiblement équivalentes partout et que dans la forme même des invalidités de guerre aucune différence essentielle ne saurait exister entre l'un et l'autre des belligérants. Pour la compréhension des conséquences lointaines des blessures, examinons tout d'abord comment elles se sont produites et comment elles ont pu être soignées. Un premier fait s'impose. La multiplicité et la variété extraordinaire des lésions ont défié les descriptions des traités classiques ; toutes les théories, même celle des effets balistiques, ont reçu aussi bien leur confirmation que leur infirmation. Les plaies par balles de fusils et de mitrailleuses, shrapnels, éclats d'obus, de bombes, de grenades, de torpilles, ont donné lieu à d'in vraisemblables constatations ne permettant souvent pas de relier la cause à l'effet. La bénignité de certaines blessures en relation de voisinage avec des organes vitaux, le trajet inexplicable de certaines balles, la gravité des plaies par projectiles d'artillerie ou de telle plaie en séton d'apparence insignifiante, parfaitement aseptique, mais ayant lésé un nerf ou un vaisseau important, la rapidité de développement de certaines infections ou associations microbiennes, ont fait l'objet d'observations dont la signification réelle n'est pas encore déterminée. Les complications dues aux projectiles eux-mêmes selon la dimension, la distance, la nature du métal, les ricochets, sont en nombre infini.

Ainsi rien n'a pu être établi d'absolu et rien ne peut subsister d'absolu sur l'interprétation des phénomènes provoqués dans l'organisme par les projectiles, ni sur la conduite à tenir devant les blessures de guerre. Tant il est vrai que les *circonstances*, beaucoup plus que l'éducation chirurgicale théorique, ont joué le rôle prépondérant et dicté les règles nécessaires des secours médicaux,

et que le même blessé, à de rarissimes exceptions près, a été appelé à changer *plusieurs fois* de chirurgien. L'objectivité, la décision, l'énergie, qualités premières de la pratique chirurgicale générale, ont été les éléments humains qui ont dû lutter contre une accumulation de tâches compliquées et moyennant quoi il a été possible à ceux qui possédaient en plus l'habileté manuelle d'intervenir, conserver, guérir et faire somme toute de la chirurgie aussi bonne que possible.

Sauver la vie, conserver l'organe, préserver la fonction, tels sont les grands principes de la chirurgie générale dans l'ordre des événements et des possibilités. Le milieu, le temps, le matériel, le surmenage des personnels sanitaires n'ont pas toujours permis d'en assurer l'observation idéale. La proximité de la ligne de feu, les nécessités et les possibilités des évacuations, l'échelon des divers hôpitaux, les saisons, sont autant de questions impossibles à analyser avant le choc des nations armées et ne pouvant à un tel degré figurer dans l'étude de la préparation à la guerre ; elles ont créé une pratique chirurgicale qui gardera peut-être le nom de chirurgie de guerre, mais davantage par le fait des conditions générales que par les données pathologiques auxquelles elle s'applique.

Qu'on nous comprenne bien : l'évolution de la chirurgie générale a été depuis quarante ans une chose considérable, nécessairement influencée par les théories microbiennes, par l'antisepsie et l'asepsie, par l'anesthésie générale et locale, par la radiologie, l'instrumentation, les recherches des laboratoires, etc. Mais tout ce perfectionnement s'est effectué dans des milieux préparés, minutieusement étudiés, où l'ingéniosité du constructeur

s'associait à celle de l'hygiéniste. La chirurgie des accidents du travail, celle où la question du traitement des plaies se discute encore, établissait le principe absolu de la conservation et de l'abstention. Du fait de la suppression des accidents infectieux, la chirurgie opératoire exigeait moins d'habileté manuelle ; on l'organisait avec une technique subtile et perfectionnée et une sélection d'aides choisis par le goût du chirurgien. Des livres de chirurgie de guerre avaient été lancés, fort bien écrits, mais dans la paix du cabinet, tenant compte, il est vrai, de certaines expériences, sur lesquelles on était mal fixé, des guerres balkaniques et russo-japonaise et d'où il ressortait que la chirurgie de guerre pouvait s'exercer dans des conditions relativement favorables.

Le cataclysme se produit. Deux circonstances neutralisent immédiatement toutes les prévisions : les effets des projectiles d'artillerie moderne, employés à leur maximum d'utilisation, et le chiffre énorme des combattants déterminant celui des blessés qui encombrant tout et que l'effort pour vaincre place au second rang des préoccupations.

Le tableau des aspects divers des soins aux blessés durant cette campagne est saisissant, qu'on envisage l'activité dévorante des ambulances de première ligne et des hôpitaux d'évacuation ou le cheminement des trains sanitaires et le fractionnement successif des groupes de blessés dans les hôpitaux d'arrière. Il faut, pour s'en faire une idée, partir de la confusion du début, lors des grandes batailles en campagne où toutes les complications survenaient à la fois, et arriver pendant la guerre des tranchées et au cours des actions locales, violentes, mais préparées, au perfectionnement successif des secours

sanitaires plaçant le blessé dès le début du traitement jusqu'à la fin de sa convalescence dans les conditions qu'exige son état.

Pendant les mois d'août à octobre c'est la période des batailles rangées, des attaques foudroyantes, des retraites stratégiques, des grands mouvements de troupes ; les ambulances de première ligne et les formations sanitaires de l'avant ont le travail le plus formidable qu'on puisse imaginer.

« Le 13 septembre, écrit Pauchet, Sainte-Ménéhould, quitté depuis quelques heures par l'ennemi, était encombré par des milliers de blessés, couchés sur des matelas ou de la paille : pas une infirmière ; à peine quelques civils pour donner à boire aux blessés ; la gare voisine détruite rendait l'évacuation impossible ; pas d'eau ; d'innombrables blessés graves et infectés. Cet enfer dut être supporté pendant 5 jours ; nous travaillâmes jusqu'à 36 heures sans arrêt ; or mes camarades étaient déjà éreintés par 5 à 6 premières semaines de campagne. La gare fut vite réparée, les blessés purent être évacués, mais la possibilité de la marche en avant, les nécessités de recevoir des blessés nouveaux nous obligeaient d'évacuer rapidement les opérés ; d'ailleurs nous n'aurions pu les soigner. » (*Bulletins de la Société de chirurgie*, 20 avril 1915.)

C'est aussi le moment des marches éreintantes, des chaleurs, des évacuations en masse, de l'encombrement des voies ferrées et des trains sanitaires ; la relève des blessés est subordonnée aux péripéties du combat, les infections se développent avec rapidité. Quelles que soient les plaies, elles sont souillées ; s'il survient un facteur de démoralisation, l'organisme se défend de plus en plus mal ; les pansements sont difficiles à renouveler. Pour enrayer des hémorragies graves on applique la ligature élastique à la racine du membre ; si elle ne peut

être enlevée à temps, le membre est compromis. Tétanos, septicémie, gangrène gazeuse, il faut instituer une chirurgie hâtive, sauver le plus possible de vies et sacrifier une jambe, un bras, parfois deux, improviser une série d'appareils avec un matériel de fortune. Les chirurgiens ont à ce moment-là accompli la besogne la plus décevante qu'on puisse imaginer, la plus incertaine dans ses résultats et la plus accablante par ses responsabilités.

Si la guerre s'était terminée alors, quelle aurait été la teneur des publications et des manuels de chirurgie qui auraient suivi de près la fin des hostilités ? Le reflet de ce cauchemar.

L'expérience aidant, le personnel sanitaire s'entraînant, l'organisation intérieure des formations se perfectionne. Les hôpitaux d'arrière se multiplient, le personnel féminin de la Croix-Rouge y révèle d'inappréciables qualités. Les installations radiologiques fonctionnent un peu partout, la création d'ambulances automobiles permet d'effectuer des opérations dans le délai minimum après la blessure. La guerre des tranchées s'établit ; les plaies restent graves en raison de la proximité des lignes, et l'on observe tous les effets des balles tirées de près ou retournées parfois dans les douilles, les effets dum-dum des balles à enveloppes déchirées ou séparées, ou les gros délabrements produits par l'artillerie de tranchées, bombes, etc. Les trains sanitaires roulent et sont aménagés avec le confort désirable ; plus de décès en route ; les pansements sont renouvelés. Le partage judicieux des blessés est une règle absolue. Des services spéciaux sont créés pour les hommes atteints dans les centres nerveux, les yeux, les organes urinaires, etc. La chirurgie conservatrice reprend le dessus. Elle est favorisée par l'évacuation rapide et au loin, car l'on reconnaît bien vite que

l'état des blessés change du tout au tout quand ils sont éloignés du front, quand ils retrouvent les éléments de la vie normale, où la quiétude opère une détente, et où le coefficient de résistance se décuple en peu de temps.

Les infections subsistent, mais on les connaît et on les enraie. Les sérums sont utilisés largement, leur action bénéficie au reste de l'amélioration générale apportée au premier traitement. Les chirurgiens, par de multiples observations, font leur éducation à la lumière des faits.

Puis vient l'hiver. Apparaissent les gelures et les gangrènes consécutives. Certains organismes perdent avec le froid la résistance, le choc traumatique les touche plus profondément ; d'autres au contraire s'accommodent admirablement de la vie au grand air. L'affreuse boue couvre tout. Un homme qui arrive à l'hôpital est un sac de boue ; pour le décrasser, il faut une heure avec des mains habiles.

Le nombre des blessés diminue, par périodes cependant ; dans le personnel médical, l'esprit scientifique et critique reprend ses droits ; l'analyse des faits, les échanges d'impressions, des circulaires souvent admirables de clarté et de précision émanant de la direction des services de santé, permettent de créer une atmosphère de chirurgie d'armée et une chirurgie d'arrière où les éléments thérapeutiques prennent chacun leur valeur relative et d'où sortent, épurées, certaines notions générales qui ne sont plus de simples vues de l'esprit. Six mois n'ont pas été trop longs pour former, au contact de cette pratique intense, une conception chirurgicale adaptée à une telle succession de situations disparates.

L'effort commun des chirurgiens militaires et des chirurgiens civils arrive à préciser dans les grandes lignes, et en tenant compte des possibilités matérielles et des

capacités moyennes d'un personnel médical dont une partie seulement possédait par des études antérieures les connaissances nécessaires, des règles que chacun peut arriver à appliquer.

Le printemps paraît ; avec les beaux jours, la boue diminue, les tranchées sont sèches ; vienne un succès, l'enthousiasme éclate, le moral est haut, la résistance individuelle paraît plus forte. Du perfectionnement et de l'expérience, de la répartition et de l'entraînement du personnel résulte et persiste une amélioration constante du sort des blessés. De plus en plus, d'autre part, les suites opératoires, les résidus traumatiques nécessitent une surveillance et des soins une fois le blessé sorti de l'hôpital. Les conséquences des fractures, les lésions nerveuses, les ankyloses, les rétractions tendineuses, etc., exigent l'application de traitements spéciaux. Des centres de physiothérapie sont créés où, à côté des massages et des douches, la mécanothérapie et l'électrothérapie s'associent afin d'assurer les rééducations fonctionnelles.

Tel se présente en raccourci cet aspect de la lutte biologique pour l'existence succédant à la lutte à main armée des peuples les uns contre les autres. L'organisation du service de santé de la nation en guerre ! Compenser par la mise en œuvre des ressources thérapeutiques le déchet organique subi par l'élément le plus vital du pays entier : c'était là un problème nouveau ! Il faut, pour en comprendre plus aisément la complexité, examiner encore certains points qui approchent du domaine de la technique pure et sur lesquels nous passerons sans nous attarder.

Le personnel médical. — Dans un article du *Journal* du 6 août 1915, M. Maginot, ancien sous-secrétaire d'Etat à la guerre, glorieux blessé lui-même, analysait les élé-

ments du service de santé et réclamait certaines mesures que l'expérience justifiait, la meilleure répartition du personnel entre autres. Certes, le principe du *right man in the right place* ne devrait jamais être observé avec plus de rigueur que dans les rouages d'un service sanitaire de guerre. Nulle part cette application n'est plus difficile. Conçoit-on la possibilité, avant une telle guerre, d'éduquer techniquement le nombre énorme de praticiens militaires et civils nécessaires à plusieurs centaines de mille blessés. Nous disions plus haut que six mois de pratique ont été peu pour mettre au point un certain nombre de règles applicables aux différents actes de la chirurgie d'armée et d'arrière ; mais encore comment tenir compte des individualités professionnelles ? Parmi les médecins civils militarisés et parmi les médecins militaires même, combien ont dû être affolés à l'idée des responsabilités qui, brusquement, leur incombaient ! Combien qui, praticiens adroits, travaillant en temps ordinaire avec une douce quiétude dans des salles d'opération et des services de clinique modernes, ont dû être sidérés lorsqu'il s'est agi d'improviser, organiser, utiliser un matériel parfois rudimentaire ! Et l'énergie physique et morale n'est pas distribuée à chacun avec la même mesure ; la sportivité fut le dernier souci de l'éducation médicale. Les événements démontrent quelles ressources infinies le corps de santé aurait pu y puiser. Il est hors de doute, par exemple, que les médecins de campagne, plus souvent livrés à l'imprévu, à la mise en demeure de prendre un parti, ayant une vie physique plus intense, ont constitué un appoint considérable à la bonne marche du service sanitaire.

La question de résistance physique mise à part, l'esprit de décision est encore une qualité que la vie pai-

sible a par trop négligée ; la difficulté de réaliser rapidement en face d'un blessé les opérations de l'esprit qui consistent à poser le diagnostic, puis le pronostic, et instituer le traitement, est doublée en guerre par le souci de l'exécution. Rien n'est plus difficile dans l'art médical que d'agir en sens inverse de certaines notions reçues. Et que de fois, par un effort de réflexion, les chirurgiens ont dû faire table rase de la science acquise pour exécuter, sous l'impérieuse nécessité, ce que le bon sens seul commandait. De là à voir souvent de très bonnes volontés annihilées, de réelles capacités professionnelles paralysées, il n'y a qu'un pas. Devrait-on alors désespérer ? Non, car la règle universelle des compensations surgit alors, et là où certains, un peu timorés ou hésitants, ou simplement en état d'infériorité physique, ont pu difficilement faire la besogne d'un seul, d'autres ont fait largement la besogne de deux et de trois. Bien entendu, il ne s'agit pas de raisonner comme Pangloss ; mais à l'examen des faits la certitude s'acquiert que les Services de santé ont rendu en tout état de cause, et en face d'événements de cette envergure, ce qu'ils pouvaient rendre.

Quand un boxeur descend dans le ring, il a au moins deux soigneurs avec lui, et sa vie n'est pas même en danger. Dans un duel, chaque adversaire a son médecin, dont l'un au moins est sûr de n'avoir rien à faire. Si la civilisation moderne maintient le principe des nations armées et réclame l'impôt du sang à chaque individu, il faut faire la part du feu, décupler au moins le personnel de santé et l'éduquer, si l'on veut réaliser une des conditions où la science permet de garantir les chances les plus sérieuses de succès thérapeutique.

Asepsie, antisepsie, ces mots furent prononcés mille fois ; pansement sec, pansement humide, pansement rare,

pansement fréquent, il en fut de même. Il n'y a rien à conclure, sinon que les circonstances seules dictent la conduite. Une tranchée, un champ de bataille ne sont pas aseptiques, la boue et les débris vestimentaires non plus. D'autre part, si la valeur des antiseptiques est limitée par leur degré de toxicité, tout au moins ont-ils permis avec certains agents caustiques d'éviter la pourriture d'hôpital, souvenir exécrable des guerres antérieures, et d'arrêter des infections redoutables. Le pansement individuel, insuffisant souvent en raison de la dimension des plaies, a dû autant de fois être complété au poste de secours. La teinture d'iode dédoublée reste le liquide le plus sûr à employer immédiatement ; la propreté des mains et l'usage des gants de caoutchouc et de fil sont la garantie la plus certaine de ne pas aggraver les infections, les instruments pouvant toujours être passés à l'eau bouillante. La chirurgie d'évacuation se base ensuite sur l'aspect des plaies, la température, l'état de « shock », pour agir et user des ressources dont elle dispose.

Les hôpitaux d'arrière fournissent à chaque chirurgien un nombre réjouissant de résultats favorables, quelle que soit souvent la méthode employée et si les principes généraux sont respectés ; le facteur de la résistance individuelle intervient dans une mesure encore plus large qu'à l'avant, et « Dieu et nature font quelquefois des choses qui semblent au chirurgien être impossibles, » comme disait Ambroise Paré. Pourquoi le nom de ce vieux maître de la chirurgie de guerre nous vient-il à l'esprit ? C'est que ses descriptions sont encore d'aujourd'hui et qu'on songe involontairement à son robuste bon sens. Qui aurait dit que le dogme actuel, impératif, absolu, de ne toucher les plaies qu'avec des instruments, aurait été violé si souvent par nécessité et qu'on aurait

dû « resercher diligemment les plaies avec les doigts, » ainsi qu'il voulait que fit à son endroit propre, lorsqu'il eut la jambe fracassée, maître Richard Hubert? Les gants constituent le progrès ; il est vrai que c'est beaucoup ; le chirurgien du roi Henri II, s'il eût été parmi nous, eût fait cette concession avec sérénité. Notre chirurgie, dite de guerre, a dû en faire assez au passé.

Une des préoccupations les plus sérieuses du service de santé fut de codifier l'emploi des appareils destinés aux fractures osseuses, appareils qui devaient réaliser les conditions de réduction, contention et permettre les pansements. Appareils d'urgence en toile métallique, en store, gouttières, appareils à valves, appareils plâtrés à anses, à extension (Delbet, Leclercq, Defourmantel, *Bulletins de la Société de chirurgie*, 4 mars, 25 mai 1915). C'est l'habileté manuelle qui décida du résultat plus ou moins heureux de leur application. Malgré le nombre considérable qui fut inventé, presque tous sont bons ; il faut savoir s'en servir. Les indications du transport ne sont pas les mêmes, souvent, que celles du traitement définitif ; l'extension continue, qui doit être le traitement des fractures du fémur, est mainte fois irréalisable dans le transport, et tel appareil ne peut s'appliquer que lorsque les certitudes de conservation du membre sont acquises. Les sutures de plaies dans la chirurgie d'armée ont peu ou point de chance de succès ; dès le début, on s'en rendit compte, aussi n'en fut-il plus question que dans les services d'arrière et pour les opérations secondaires.

La recherche des projectiles est restée subordonnée à l'état du trajet ; si celui-ci est infecté, la sonde conduit au corps étranger le plus souvent ; cicatrisé par première intention, comme en de multiples occasions, malgré les

aphorismes qui, après avoir énoncé que les trajets de balle étaient presque toujours aseptiques, disaient que tous les trajets étaient infectés, c'est la radiologie qui est mise en œuvre, avec les multiples méthodes de localisation ; toutes bonnes... entre les mains de leurs auteurs. Nous verrons plus loin les indications de ces recherches que facilite dans une large mesure, pour les projectiles d'acier et de fer, l'électro-vibreux de Bergonié.

La gravité extrême des plaies abdominales et les échecs nombreux des interventions qu'elles justifient cependant, le succès assez frappant, par contre, des trépanations et des opérations endocrâniennes, la nécessité des débridements et des drainages, indiquent la variation que font subir au concept chirurgical les événements qui bouleversent, avec une telle violence, tant de notions générales. Si nous signalons enfin les indications brutales des opérations mutilantes dans les ambulances de l'avant par le fait des broiements et fracas de membres sous les effets des obus et ensuite du séjour prolongé des blessés sur le champ de bataille entre les tranchées, etc. (Lapointe, *Bulletin de chirurgie* d'avril 1915), nous aurons esquissé le cadre dans lequel s'est déroulée l'activité des chirurgiens. La résignation, le stoïcisme et la bonne volonté des blessés permettent de concevoir de quels facteurs, en outre, ont dépendu leur guérison et quelle part l'élément personnel joue dans la convalescence et les suites des traumatismes de guerre.

Le moment est venu pour nous de passer du blessé à l'invalides. Mais il est de toute équité, avant d'aller plus loin, de souligner chez nos confrères de France le souci de la recherche scientifique et de l'esprit critique dont ils ont été animés dès le début et qui leur a permis de travailler en commun, de fonder, à Amiens, par

exemple, dans la zone des armées, des centres d'instruction chirurgicale mutuelle, et de soumettre à l'examen de leurs confrères, dans les séances de la Société de chirurgie et de l'Académie de médecine, etc., les résultats de leurs méthodes de traitement. De ce libre échange des appréciations personnelles, de ce contrôle réciproque est sortie une rare leçon de sang-froid, de dignité professionnelle et de sauvegarde de la liberté de s'exprimer et d'agir selon la conscience. Il n'est jamais inutile de mettre en valeur ces facteurs du développement de la pensée humaine, à présent moins que jamais.

Il nous sera possible d'aborder maintenant, avec l'esprit averti, l'examen des conséquences lointaines des blessures, de ce qu'on peut appeler, si l'on veut, le déficit anatomo-physiologique.

Dr P. REINBOLD.

(La suite prochainement.)

AGHI

Deux yeux noirs, immenses, paraissent seuls dans la toute petite figure qu'ils mangent, qu'ils dévorent. Deux yeux parlants, qui disent mille choses incompréhensibles à nos esprits de civilisés.

Ils demandent toujours, sans bassesse, sans supplication.... Ils demandent quoi ?...

Le pauvre petit ne le sait sans doute pas lui-même, ce que réclame son beau regard, si pur et si candide.

La petite figure, très fine, est toute noire, la tête est rasée, sauf une mèche tressée, au sommet du crâne.

Aghi n'a jamais connu la douceur d'un vêtement sur son petit corps brûlé par le soleil ou grelottant sous la pluie. Sa peau doit être d'un beau noir, mais une couche grisâtre la recouvre : la terre de la case où il se couche, à même le sol, devant les bûches qui fument, la poussière des sentiers où il traîne tout le jour en quête d'amusements ou de choses à manger. Ses jambes sont minces, grêles, à n'être que des os, et là-dessus un ventre énorme ballonne, avec un dos qui se creuse et des épaules rentrées, étroites et chétives. Il est tout yeux et tout ventre, Aghi le petit Malinké de la brousse africaine.

Un jour, rencontrant sous la véranda de ma case ce beau regard plein de tant de choses inconnues, j'ai donné à Aghi un morceau de sucre.

Ses yeux sont devenus plus immenses encore à con-

templer ce trésor. Il est parti, le serrant dans sa menotte, traînant, pour descendre le perron, son petit séant sur les degrés poudreux, très précautionneusement, en enfant qui ne fréquente pas souvent les cases de riches où il y a des escaliers de trois marches en terre battue.

Il s'est retourné pour voir si je ne me disposais pas à reprendre son bien, et puis, rassuré, s'est mis à lécher le sucre dans le fond de sa main, à grands coups de langue rose.

Le lendemain, à la même heure, à peu près, Aghi errait autour de la véranda, pauvre petite chose noire et poudreuse, et craintive, avec deux yeux si doux, qui cette fois demandaient, à ne pouvoir s'y méprendre, un autre morceau de sucre.

Comme la veille, il s'est traîné sur les degrés, un peu mouillés, ce matin-là et très boueux, car il pleuvait.

Dès lors, chaque matin, Aghi me guette auprès de la case, arrive, trotinant menu, comme une souris, dès qu'il m'aperçoit. Jamais il n'a dit un mot, et ses yeux seuls parlent, demandent la friandise incomparable, ce sucre si apprécié et si rare dans le pays.

Ses yeux savent remercier aussi, avec une jolie lumière de contentement qui fait briller des paillettes dorées dans leur douceur sombre.

Aghi s'apprivoise peu à peu. Il me suit dans la case où il connaît la place du sucrier, et puis s'en va très vite, toujours muet, et l'on voit l'éclair rose de sa langue se promener sur le sucre, à tout petits coups, pour faire durer le plaisir.

Ce matin il s'est enhardi. Serrant sur son ventre poudreux le précieux sucre, avec un morceau de pain que j'y avais ajouté, il est venu s'asseoir à mes pieds tandis que je travaillais à un ouvrage de couture.

Ses yeux suivaient chacun de mes mouvements et s'attachaient surtout à l'étoffe que je maniais.

Tout à coup, un beau sourire confiant, joyeux, a éclairé le petit visage, ordinairement triste.

Et Aghi s'est mis, de sa voix bredouillante d'enfant de quatre ans, à me débiter un long discours en malinké. Il était transfiguré, ravi en extase, et ses yeux ne quémandaient plus. Ils exprimaient une joie sans pareille, une certitude de bonheur, la sérénité d'un être parvenu à la réalisation de tous ses rêves.

Bien vite, j'ai appelé Mamadou afin qu'il me traduisit ce discours. Mamadou s'est mis à rire... à rire.... Et les yeux noirs, si lumineux, du petit homme s'assombrissaient déjà, de voir rire ainsi de sa grande joie.

— Tu sais pas, madame, Aghi y a demandé si toi y a faire un *boubou* (un vêtement) pour lui. Pauvre Aghi ! Y voit voit pas que c'est bon toffe trop, ça.... C'est toffe de France... pas pour petit noir.

Il y avait presque des larmes dans les yeux si joyeux, si confiants. Alors j'ai eu honte, un peu, devant cette naïveté de tout petit. Il ne pouvait croire que la Madame blanche travaillait égoïstement pour elle, qui a tant de boubous. Donc, c'était pour lui, Aghi, pour les petits noirs qui grelottent, tout nus, toute cette longue saison d'hivernage.

Et je me suis promis que, demain, Aghi aurait un vêtement. Un beau boubou de kaki, aux manches qui flottent comme de grandes ailes, avec une culotte large, autant qu'une culotte de zouave.

VAHINE PAPAA.



LES LEÇONS DE LA GUERRE¹

IV

QUESTIONS DE CONSCIENCE

On dit que Sven Hedin est germanophile par reconnaissance du bon accueil, de la « grand chère », comme parlait notre vieille langue, qu'on lui fit en Allemagne ; de l'automobile mise à sa disposition par l'empereur, de ses accolades et de ses caresses : « Mon cher Sven Hedin ! »

Le philosophe Boutroux, au contraire, a dit sévèrement aux Allemands leurs vérités, sans le moindre égard pour les témoignages d'admiration et d'estime qu'on lui avait prodigués là-bas. Quelques consciences trop délicates, un peu offensées par la rudesse d'une justice plus sensible à la réalité du bien et du mal qu'aux formes extérieures d'une courtoisie plus ou moins hypocrite, ont paru regretter la rigueur d'Emile Boutroux. Rien ne lui fait plus d'honneur, à mon avis, que d'avoir oublié sa propre personne et les petites séductions offertes à sa vanité d'auteur dans l'indignation générale qu'il éprouvait devant la conduite abominable d'un grand peuple, de ses guides spirituels et de son souverain.

Georg Brandès, le critique danois, nous présente une

¹ Pour les trois premières parties, voir les livraisons de mars, de mai et de juin.

autre attitude. Clemenceau l'ayant interrogé sur sa façon de penser et de sentir en face de la Belgique violée, de Reims bombardée, de Louvain mise à sac et des autres horreurs, l'homme de lettres répondit avec désinvolture : « S'il me fallait rédiger des protestations chaque fois qu'il se produit dans le monde un événement que je réprime, je ne pourrais plus faire que ça. » Ces paroles ressemblent, avec plus de cynisme, à la déclaration d'incompétence que Brunetière opposait, en 1898, aux *Intellectuels* français, qui, à la suite d'Emile Zola, prétendaient se mêler du procès de Dreyfus. Mais, en ce temps-là, il y avait au moins un prétexte honnête au refus d'intervenir dans une question complexe de fait et de droit dont le public ne pouvait avoir qu'une très incomplète connaissance, tandis que les crimes des Boches sont avérés ; M. Brandès ne les conteste point, que je sache : tout simplement, *il n'a pas le temps de s'en occuper.*

Qu'est-ce que la vérité ? disait Ponce Pilate, qui se retirait sans attendre la réponse, et qui aurait volontiers délivré Jésus, mais à la condition que cela ne lui coûtât aucune peine ni aucun ennui. La condamnation d'un innocent ne peut, en aucun cas, passer pour une de ces erreurs et de ces injustices qui doivent laisser insensibles des hommes personnellement désintéressés dans l'affaire ; mais quand la maison du voisin est en flammes, l'indifférence de l'égoïste qui la regarde brûler sans s'émouvoir devient, si l'on veut appeler les choses par leur nom, de la *stupidité*.



Les thèmes comiques sont rares dans la terrible guerre qui dure depuis douze mois et qui ne paraît pas près de sa fin. Si nous avons le cœur à nous égayer un peu et à

rire, je n'imagine rien de plus *comique*, dans le sens vrai du mot, que les cris indignés des Boches qui ne peuvent revenir de leur stupeur devant la grande trahison de la « perfide » Italie manquant à la foi solennellement jurée et traitant les contrats de « chiffons de papier. » Les meilleures comédies ont toujours été celles dont le héros ignore combien il est divertissant ; mais tant de naïveté passe vraiment les bornes, comme l'incroyable aplomb du rimeur Vadius donnant lecture de ses petits vers à l'instant même où il vient de dire que rien n'est plus indiscret, à son avis, que cette ingérence des auteurs dans la conversation : est-il vraisemblable que les Allemands, très mauvais psychologues, à coup sûr, et très pauvres critiques, le soient au point de pousser si loin l'inconscience ?



Peut-on prier pour que le Kaiser meure ? Pouvons-nous au moins souhaiter sa mort ? Assurément la disparition de ce pauvre sire, qui avait une si belle occasion d'être admiré, aimé, adoré comme le plus grand prince de l'histoire et qui l'a manquée misérablement¹, ne serait pas une grande perte pour le monde ; mais il n'est point sûr que ce fût un gain pour la France et pour ses alliés. Les furieux coups de tête, les maladresses, l'incohérence, l'incapacité militaire d'un pareil écervelé ne sont pas une mauvaise carte dans notre jeu. Son successeur, quel qu'il soit, ne pourra guère être possédé à un moindre degré que cet extravagant de « l'esprit d'imprudence et d'erreur » qui mène un empire à sa ruine. Mais la vie et la mort sont de tels mystères, nous savons si peu ce qu'elles nous réservent, qu'il n'est jamais sage de désirer passionnément l'une ou l'autre ni pour nous ni pour ceux

¹ Voir *Le Dieu de l'Allemagne* dans la *Bibliothèque Universelle* de mai.

que nous aimons, moins encore (car cela est beaucoup plus grave) pour ceux que nous haïssons. Souhaiter ardemment la mort de celui que l'on hait est pire qu'une témérité ; c'est un empiétement irréligieux sur le domaine obscur du destin ou sur les secrets sacrés de la Providence. Le chrétien dit : « Dieu sait mieux que nous ce qu'il nous faut », et le sage s'applique à mettre sa volonté d'accord avec l'ordre des choses.

La prière de Marc-Aurèle, comme celle de Jésus, était : « Père, que ta volonté soit faite ! » Moins nous prétendrons incliner la volonté de Dieu aux désirs de nos cœurs pour les conformer et pour les soumettre à sa loi, sans la comprendre, sans l'interroger, plus nous serons sages et pieux.



Dans son poème de la *Pitié suprême*, Victor Hugo développe cette idée, très juste en général, que le criminel est plus misérable, qu'il souffre davantage et qu'il est plus à plaindre que les victimes de sa méchanceté. Ce n'est, comme la plupart des grands thèmes de l'éloquence et de la poésie, qu'un lieu commun, que j'avais cru tout naturel de reprendre, à mon tour, dans le troisième de mes *Petits sermons de guerre*, daté du 24 août 1914, parce qu'à ce moment-là personne ne pouvait concevoir l'idée des exceptions monstrueuses aux règles ordinaires que cette guerre sans pareille ne tarderait pas à présenter.

Douze mois de crimes énormes, de fureurs bestiales, de doctrines d'enfer et de passions diaboliques, tels qu'aucun déchainement de la brute humaine n'en avait encore offert le spectacle, m'ont appris que nous pouvions faire l'économie d'une pitié paradoxale pour des bourreaux endurcis au point de n'avoir aucune conscience de leur

propre misère. Ils ne diraient certainement pas, comme Bismarck, en se rappelant leur passé :

« Je me sens l'âme triste. Je n'ai jamais, dans ma longue vie, rendu personne heureux, ni mes amis, ni ma famille, ni moi-même. J'ai fait du mal, beaucoup de mal. C'est moi qui suis la cause de trois grandes guerres, qui ai fait tuer sur les champs de bataille 80 000 hommes, encore pleurés par leurs mères, leurs sœurs, leurs veuves.... Je n'en ai jamais retiré aucune joie, et je me sens aujourd'hui l'âme anxieuse et troublée¹. »

Les disciples nouveaux des Nietzsche et des Bernhardi ne connaissent point le remords. S'ils regrettent quelque chose, c'est de n'avoir pas fait assez de mal.

Ce renversement des sentiments normaux, cet outrage lancé à des idées morales fondamentales dont nous savions trop bien qu'on pouvait les violer, mais dont nous ne soupçonnions pas encore qu'on pût approuver la violation comme une vertu et comme une beauté : voilà ce qui donne à la guerre de 1914 son caractère absolument inouï. Quand nous lisons les incroyables apologies de la violence où les professeurs d'un droit nouveau justifient les pires atrocités par d'affreux sophismes tels que celui qui recommande, comme étant les moins cruelles, les cruautés les plus barbares, sous prétexte qu'en mettant le comble à l'horreur de la guerre elles contraindront plus vite à la paix l'ennemi épouvanté, nous sommes prêts à nier qu'il ait pu jamais y avoir des hommes pour écrire ces choses et nous répéterions, avec les quatre-vingt-treize « intellectuels » : *Es ist nicht wahr !* Non, il n'est pas possible, non il n'est point vrai que des êtres humains qui ont reçu la même instruction que nous, qui appartiennent au monde civilisé, qui ont eu des mères chré-

¹ Paroles allemandes citées par le doyen E. Doumergue (*Foi et Vie*, 16 mai 1915).

tiennes, qui ont appris le catéchisme et les rudiments de la morale, confondent jusque-là le bien et le mal, le jour et la nuit, le juste et l'injuste ! On a fait, à certains mots mémorables du chancelier de Bethmann-Hollweg l'immortalité d'infamie qu'ils méritent ; mais il en est un qui a failli d'abord passer presque inaperçu à la faveur peut-être de son énormité même : c'est le proverbe « Nécessité n'a pas de loi » appliqué à la violation du territoire de la Belgique. Qu'est-ce que cela veut dire ? Simplement, en d'autres termes, qu'il était *nécessaire* de traverser la Belgique *puisque nous ne pouvions pas pénétrer en France autrement !* Double scélératesse ! oser faire valoir comme excuse de son crime ce qui en est l'aveu cynique et impudent ! Un voleur, pour piller une maison, assassine le voisin qui l'empêchait d'entrer : *il le fallait*, dit-il ; songez donc ! je n'aurais jamais pu emporter autrement l'argenterie, la vaisselle, les tableaux et le coffrefort. Voilà ce qui s'appelle une raison et voilà la « nécessité » qui excuse le crime dans la morale boche !

L'adjectif « énorme », cher au vocabulaire familier de Flaubert et qu'il s'amuse à prononcer *hénaurme* avec une H aspirée de toutes ses forces, est décidément le seul qui convienne pour qualifier une pareille déviation de tous les sentiments naturels. Quand l'*énormité* triomphe, l'ordre du vrai et du faux, du juste et de l'injuste, du bien et du mal, est bouleversé ; il n'y a plus de règle pour juger les choses, plus d'équité, plus de mesure, c'est le règne de la déraison. On en vient à trouver légitimes ou au moins excusables des réponses *énormes* aussi à des actes et à des sentiments violateurs de toute loi, que l'on blâmerait avec la dernière sévérité dans les conditions normales de la vie. L'hyperbole remplace le langage de la vérité, tout ce qui n'est pas forcé est faible, il faut

surenchérir, et c'est alors que la barbarie des représailles trouve des partisans parmi les plus humaines et les plus douces créatures du bon Dieu, qui les déplorent, mais qui s'y résignent.

Je finirai par les absoudre, moi qui les ai maintes fois condamnées ; je les comprends déjà parfaitement et j'avoue que je n'ai plus la force de blâmer ceux qui estiment que l'amende la plus ruineuse ne suffira jamais pour expier le crime des démons qui ont fusillé d'héroïques défenseurs de leurs propres foyers, incendié leurs pauvres toits et la cathédrale où ils priaient, mutilé leurs enfants, assassiné leurs vieillards, violé leurs filles et leurs femmes.... La justice ne peut être vraiment satisfaite que par l'égalité, sinon la *parité* du châtiment ; pour les monstres de méchanceté que leur conscience obtuse ou faussée ne tourmente point, ne faut-il pas des tortures extérieures qui soient l'équivalent des cruautés qu'ils ont commises et du remords qui devrait s'attacher à leurs pas comme les Furies antiques ?

Il n'y aurait qu'un moyen — un seul — de satisfaire la justice sans laver dans des torrents de sang la terre ensanglantée : ce serait que le principal coupable payât pour tous les autres. Le jugement public et solennel devant un tribunal européen, suivi de l'exécution capitale ¹ du bandit couronné qui a commis le plus grand crime de l'histoire contre la paix du monde, contre sa prospérité matérielle, contre le règne de l'esprit, contre la civilisation, la vraie culture et l'humanité, nous causerait un tel soulagement que, dans la joie d'une si grande

¹ Condamné à être fusillé ou pendu « haut et court », on pourrait lui faire grâce de la vie. La conscience publique serait pleinement satisfaite par une clémence plus amère que la mort, qui ne serait, en bonne morale, qu'un prolongement et une aggravation de la peine.

délivrance, nous pourrions absoudre les complices et les instruments de ce misérable.... Mais il resterait au moins les indemnités à payer et les territoires à rendre.



Eh bien, non ! il faut condamner sans réserve la loi barbare du talion et maintenir la doctrine vraiment évangélique de notre état-major contre les pontifes sanglants des églises et des universités allemandes qui ont le front d'invoquer, pour la justification de leurs exécutions féroces, l'autorité de Jésus-Christ ¹ !

« Tout belligérant, dit le code de l'état-major français, doit se montrer généreux envers une population qui, à l'approche de l'ennemi, se soulève pour la défense de son sol.... »

« Un belligérant n'est pas dispensé d'obéir aux lois de la guerre parce que ses adversaires en ont violé certaines prescriptions. C'est, au contraire, par l'observation scrupuleuse de ses propres devoirs qu'il arrivera le plus sûrement à maintenir ou à ramener l'ennemi dans les règles d'une lutte loyale.... »

« Il faut diminuer la rigueur de ces moyens extrêmes, en user avec tous les tempéraments que l'humanité exige et que les circonstances comportent.... »

Comme on parlait au général Maunoury des atrocités commises par certaines troupes allemandes, il fit cette réponse sublime : « Lorsque nous serons chez eux, nous leur infligerons une terrible leçon... d'humanité. »

L'essentiel n'est pas que nous apparaissions sur la scène tragique comme des vengeurs implacables ; l'essentiel est que nous ne perdions point nos rares et pré-

¹ « Il est vrai que nos soldats ont fusillé, en France et en Belgique, tous les brigands, hommes, femmes, enfants, et qu'ils ont détruit leurs habitations. Mais voir là une contradiction avec la doctrine chrétienne, c'est prouver qu'on n'a pas la moindre compréhension du véritable esprit du Christ. » Déclaration d'un prêtre catholique au Reichstag, *Paroles allemandes*, p. 134.

cieuses qualités natives dans les enfers successifs que nous traversons et qui imposent à notre caractère national de si rudes épreuves. Déjà en 1870, le 2 septembre, une lettre que M. de Watteville a transcrite dans un article de revue opposait les Français aux Prussiens en ces termes :

« Les Prussiens sont des fauves avides de proie.... Le pauvre Français noble, héroïque, généreux, s'est fait illusion. Il a cru combattre des hommes.... Avide de boisson, de pillage, de satisfactions brutales, usant de ruses, d'hypocrisie, d'espionnage, de tous les moyens bas et lâches pour atteindre un but qu'il ignore et qu'on fait chatoyer à ses yeux ahuris, voilà le soldat prussien, voilà les brutes que nous devons combattre, si nous ne voulons pas retomber dans les ténèbres du moyen âge. »

Cependant Paul Déroulède lui-même, le poète de la revanche, mettait ses compatriotes en garde contre la tentation vulgaire et basse des vengeances furieuses et il écrivait ces vers assez beaux vraiment et peu connus, que la revue de la *Paix par le Droit* vient de ressusciter dans son numéro d'avril :

Lorsque nous aurons fait la guerre triomphante
Et que notre patrie aura repris son rang,
Alors, avec les maux que la conquête enfante,
Disparaîtra l'horreur qui suit le conquérant.

Alors la grande France, aimante et sans rancune,
Semant ses jeunes blés sous ses lauriers nouveaux,
Fêtera le travail, père de la fortune,
Et chantera la paix, mère des longs travaux.

Et ce sera la paix calme, sereine, auguste,
Qui désarme les bras sans armer les esprits;
Car nous nous montrerons des vainqueurs au cœur juste,
Et nous ne reprendrons que ce qui nous fut pris.

Et notre nation, lasse des funérailles,
En exaltant ses morts, calmera ses vivants;

Et nous ne voudrons plus qu'on parle de batailles
Et nous désapprendrons la haine à nos enfants.

C'est dans le même esprit généreux que M. Georges de Porto-Riche écrivait en 1870 :

... Nous n'irons pas livrer vos monuments aux flammes,
Nous n'irons pas tuer ni les vieux, ni les femmes,
Ni les enfants de la cité ;

Mais nous vous abattons, vous et vos oriflammes ;
Et nous nous vengerons de vos crimes infâmes
En vous donnant la liberté.

La franchise, l'horreur du mensonge et de la trahison, la loyauté, la générosité, le culte de l'idéal, voilà, de l'aveu du monde entier, ennemis comme amis, ce qui caractérise le Français. Le fameux professeur Lasson commet une grosse erreur historique en même temps qu'il montre la bassesse de son horizon moral lorsqu'il déclare : « Une guerre ne peut jamais être faite pour une idée. » Il est très vrai que les Allemands combattent toujours pour le butin, pour la proie : *Germani ad prædam* ; mais leur pratique n'est point une doctrine, elle n'est qu'une vilaine action. Ici même, le 1^{er} juin, le professeur Samuel Rocheblave rendait encore ce bel hommage à notre nation française :

« C'est pour l'idée pure, pour la vérité pure, pour la justice pure, que de tout temps a travaillé la France, et c'est là le service historique qu'elle a rendu aux nations, à la tête desquelles elle a marché durant des siècles.... Par-dessus les immenses conflits d'intérêts particuliers où se choquent les nations en crise, la France a su tenir haut et ferme le drapeau de l'idéal. »

J'ai rencontré, dans une leçon très bien documentée de Camille Jullian, professeur au Collège de France, sur la *Tradition française*, cette remarque singulièrement intéressante :

« Un des plus beaux éloges que la *Chanson de Roland* décerne à ses héros, c'est celui d'avoir été *l'homme qui ne mentit jamais*. Cette haine du mensonge explique notre horreur, ou plutôt notre ignorance, de la trahison. Si nous avons si bien accueilli les fauteurs de l'avant-guerre, c'est parce que nous avons cru impossible à des hommes l'exploitation impudique de l'hospitalité et des cœurs ouverts. Notre *Chanson de Roland* a été écrite pour condamner à tout jamais le nom de Ganelon le traître. »

En face de cette franchise tellement naturelle aux Français qu'elle ne fait qu'un avec leur nom même et qu'on se demande lequel de ces deux mots est à la racine de l'autre, placez l'exclamation ignominieuse d'un professeur allemand¹ : « Bénie soit la main qui a falsifié la dépêche d'Ems ! » ou cette doctrine sophistique de la *Gazette de Cologne* :

« Sous l'absolue nécessité créée par les circonstances, nous devons fréquemment nous éloigner du droit chemin et répondre au mensonge par des mensonges. C'est la seule manière de réduire les menteurs au silence. Lorsque les bras solides de nos soldats les auront jetés à terre, nous retournerons avec joie à nos habitudes de stricte franchise. »

Quelle erreur ! cela est de la même force psychologique que l'illusion des libertins qui se promettent de devenir chastes après avoir péché encore une toute petite fois seulement. Menteurs ils ont été, une fois, deux fois, trois fois, cent fois.... Menteurs ils resteront toute leur vie.

Nos savants historiens de l'antiquité nous enseignent que les Anciens avaient noté, dans le caractère des Germains, ces deux traits principaux : le besoin du mensonge

¹ Le professeur Hans Delbrück, cité par le doyen Emile Doumergue dans *Foi et Vie*, 16 mai 1915.

et l'habitude de la cruauté : *In summa feritate versatissimi natumque mendacio genus*¹.

Certaines conversions morales ne sont peut-être pas impossibles aux peuples comme aux individus, par la vertu du temps, de l'éducation historique et philosophique, de la civilisation, de la religion chrétienne ; mais il est plus qu'étrange, il est vraiment grotesque — après la falsification avouée et glorifiée de la dépêche d'Ems, après les mots fameux de Bethmann Hollweg, après Louvain, après Reims, après la Belgique martyre et la France violée, après tant de mensonges et tant d'atrocités — que l'on ose écrire des sornettes comme celles que l'abbé Wetterlé a conservées, pour l'édification des hommes à venir, dans l'authentique recueil des *Paroles allemandes* :

« Guillaume II, *deliciae generis humani*, a toujours protégé la paix, le droit, l'honneur.... »

« M. de Bethmann Hollweg, le plus éminent des hommes actuellement vivants, ne connaît pas de plus hauts soucis que celui de la vérité, de la loyauté et du droit.... »

« Louvain n'a point été détruit. On a brûlé seulement les maisons des meurtriers.... »

¹ Camille Jullian, *Revue des Etudes anciennes*, avril-juin 1915, *Notes gallo-romaines*. Soigneux d'éviter les jugements sommaires et absolus, M. Jullian ajoute : « Il ne faut pas généraliser. Les Ubiens de Cologne et sans doute la plupart des Istévois avaient des mœurs plus douces ; et, parmi les peuples de la mer du Nord, on citait les Chauques pour leur justice et leur esprit pacifique. A en juger par leur droit primitif et leur morale courante, les Indo-Européens étaient de nature franche et de mœurs douces. Chez les Perses, d'après Hérodote, et chez tous les peuples de ces langues, l'horreur du mensonge est un principe primitif et essentiel. L'importance de l'idée, de la croyance, leur supériorité sur la force, étaient ce qui avait frappé le plus Fustel de Coulanges dans le droit primitif des Indo-Européens et ce qu'il a voulu mettre en lumière. Comparez à ce caractère juridique de la vie indo-européenne l'apologie de la force chez les Germains : *jus in viribus habent*. »

« L'Allemagne a enseigné au monde à diriger la politique avec conscience et à faire la guerre avec loyauté.... Nous sommes véridiques.... »

« Nos caractéristiques sont l'humanité, la douceur, la conscience, les vertus chrétiennes. Dans un monde de méchanceté nous représentons l'amour.... »

« Nul peuple n'a plus que l'Allemand, l'amour du droit, la conscience du droit. »

Devant l'indignation de tout le genre humain, l'Allemagne adopte tantôt l'une, tantôt l'autre, et quelquefois l'une et l'autre (sans s'inquiéter de la contradiction) de ces deux attitudes contraires : ou elle tente de se disculper, ou elle proclame ses abominations et s'en vante. Esthétiquement (car, de morale, il n'en faut point parler ici, en aucun cas) *esthétiquement*, dis-je, elle est beaucoup plus intéressante lorsqu'elle a le courage de sa scélératesse que lorsqu'elle en a honte.

Le grand malfaiteur intellectuel qui a mis en belle prose et en doctrine philosophique la pratique des apaches, Frédéric Nietzsche, ne nous ennue jamais ; il nous amuse, en nous faisant frémir, quand il écrit :

« A bas les vieux commandements : Tu ne tueras point, tu ne déroberas point ! O mes frères, brisez-moi ces vieilles tables. Voici la nouvelle : Soyez durs. »

Et l'évangéliste bouffon du nouveau Messie, Maximilien Harden, repoussant avec une brutale franchise les justifications faibles et embarrassées des apologistes maldroits du crime, gardera l'honneur d'avoir trouvé la formule lapidaire de la doctrine boche :

« Mon droit, c'est ma force. Nous sommes si forts que nous n'avons nul besoin d'avoir le droit de notre côté. La force, voilà qui sonne haut et clair. Voilà qui a du style et de l'allure. La force : un poing, c'est tout. »



— Fort bien. Mais si c'est vous que le coup de poing aplatit ? Si demain l'on peut vous dire : *Patere legem quam ipse fecisti* ? Aveuglés par l'ivresse d'un orgueil sans pareil dans l'histoire, — car les Romains avaient l'excuse de ne point connaître l'Évangile, — les Boches continuent, en face du monde entier armé pour leur défaite, à se croire invincibles, avec une foi qu'on serait tenté d'admirer s'il pouvait y avoir quelque chose de vraiment beau dans la folie pure.

Les hyperboles et les mensonges de journalistes, les déclarations d'empereurs et de rois, les blasphèmes de gens d'Eglise, les sophismes de juristes et d'historiens, les paradoxes de philosophes jetant des défis à la raison, les ordres hideux de chefs militaires, les manifestes d'intellectuels en délire ; bref, toutes les pièces du recueil des *Paroles allemandes* constituent un étrange dossier qui serait inconcevable si la certitude d'être la première nation du monde et l'assurance d'une victoire complète, définitive, n'éclataient pas à chaque page.

La ritournelle impie, *Deutschland über Alles*, que la France ne transposera jamais pour son usage et dont le fanatisme boche est seul au monde à ne pas se scandaliser, est le grand mot par lequel tout s'explique et sans lequel on ne comprendrait rien. Le triomphe escompté absout tous les crimes, justifie toutes les injustices, autorise les plus révoltants outrages au droit, établit la vérité des absurdités les plus monstrueuses ; c'est parce qu'ils avaient dans leur succès une confiance entière que les Allemands ont osé faire ce qu'ils ont fait et dire ce qu'ils ont dit.

Officiellement leur foi demeure inébranlable, puisqu'ils

continuent d'affirmer qu'il est impossible qu'ils soient vaincus. Mais, en fait, ils n'ont plus leur présomption superbe des premiers jours. Un immense espoir leur fut permis d'abord, aujourd'hui tout le leur défend ; ils sont voués à une défaite qui déjà leur apparaît de plus en plus certaine : que penseront-ils alors de leur imprudente doctrine de la guerre, qui sous-entend et qui implique pour eux l'évidence et la nécessité de la victoire ?

Les Alliés ont juré d'affranchir le monde de leur joug et de les mettre dans l'impuissance de nuire : tenons-nous en, Français, à ce sage programme, à ces formules excellentes, et ne parlons pas tant d'*écraser* l'Allemagne, qui est une force spirituelle et non pas matérielle seulement. On n'écrase pas l'esprit. Si vraiment nous écrasions notre adversaire, corps et âmes, et si notre victoire était excessive, c'est nous qui tomberions aussitôt dans un grave péril de décadence pendant que l'ennemi abattu se relèverait sûrement et grandirait ; l'histoire des peuples est la constante démonstration de cette vérité. Mais tout ce qui, chez les Boches, est grossièrement matériel, charnel et brutal, leurs armements formidables, leur satanique orgueil, leurs doctrines de sang, de fer et de feu, leur cruel appétit de domination et de conquête, ô Dieu juste ! quelle joie ce serait de l'*écraser* ! Combien je souhaite de ne pas mourir avant d'avoir contemplé le grand et bienfaisant spectacle de cette humiliation salutaire et de la délivrance du monde !

PAUL STAPFER.

(*La fin prochainement.*)

POUDRES ET EXPLOSIFS

Rien n'est plus actuel que la question des explosifs. On ne parle que d'eux, et Dieu sait s'ils parlent eux-mêmes, au cours de cette guerre, la plus formidable que l'humanité ait encore connue, et celle qui aura les conséquences historiques les plus grandes.

Il ne saurait être question, toutefois, d'aborder le problème dans son ensemble. Il est démesuré, en effet, et un très gros volume souffrirait encore de bien des lacunes. La définition des explosifs, leur fabrication, leur histoire, la façon d'en analyser les effets, le choix à faire entre eux selon le but que l'on se propose, la théorie de l'explosion, et le reste, voilà autant de sujets dont chacun est très étendu. On se fera du reste une petite idée, encore imparfaite, de l'étendue du sujet en considérant le beau volume de 624 pages in-4° que M. A. Marshall, un spécialiste anglais, vient de lui consacrer, sous le titre d'*Explosives, their Manufacture, Properties, Tests and History* (J. A. Churchill, London, 1915), volume tout à fait d'actualité, et renfermant ample provision de renseignements utiles : le plus complet, et le plus au courant, incontestablement. Peut-être bien, et même assurément, ne dit-il pas tout, et il a rai-

son. Les Alliés ne se battent pas depuis un an sans avoir beaucoup fait d'expériences et sans avoir trouvé des choses utiles, mais ils ne sont pas si sots que de les raconter. Il y a des choses qu'on garde pour soi. De façon générale, néanmoins, on trouvera dans cet important ouvrage tout ce qui est dans le domaine public, en ce qui concerne les explosifs.

A ceux qu'intéresse la question technique de l'essai des explosifs, nous conseillerons, en outre, la lecture de la conférence de M. Henry Le Chatelier, l'éminent chimiste, conférence sur les *Explosifs*, faite le 7 février dernier, à Paris, et qui a paru dans la *Revue de Métallurgie*. On en trouvera le tirage à part chez MM. Dunod & Pinat, à Paris, et on le lira avec grand profit.

Il n'y a pas de définition chimique à donner des explosifs : ils sont légion, et de composition très variée. La simple poussière de farine ou de houille peut donner des explosions. Celles-ci se définissent mieux en termes de physique qu'en termes chimiques. De façon générale, une explosion suppose un changement d'état d'un corps combustible, en présence d'un comburant, le premier passant subitement à un état où il occupe un volume infiniment plus grand ; ceci d'autant plus que le phénomène s'accompagne d'une production de chaleur considérable qui donne au produit gazeux un volume plus ample encore. Comme ce changement d'état développe une pression souvent inconnue, il faut bien que le récipient contenant l'explosif éclate, d'où les phénomènes bien connus de l'explosion. Si les parois ont une résistance suffisante, elles n'éclatent pas, mais en ménageant à l'excès de pression une issue, on se ménage à soi-même un moyen d'utiliser cette pression pour chasser un projectile.

Aussi peut-on pratiquement classer les explosifs industriels en deux groupes : explosifs Brisants, et explosifs de propulsion. Tout explosif peut être employé à l'un ou l'autre titre, mais certains ont plus de brisance et sont utilisés pour celle-ci ; d'autres sont plus propres à déterminer la propulsion et servent à chasser des projectiles.

Le plus ancien explosif qu'on ait employé, et qui est encore d'usage courant, est la poudre, la poudre noire ou de chasse. Son origine est très lointaine. Elle nous viendrait des Chinois, par les Arabes¹. Les Chinois l'utilisaient en pyrotechnie, pour faire des feux volants, des fusées, et aussi comme projectile incendiaire, qu'on lançait avec une flèche au moyen de l'arc. La force propulsive de la poudre paraît avoir été utilisée pour la première fois au quatorzième siècle par les Arabes qui inventèrent le canon : un tube au fond duquel s'enflammait de la poudre qui, de la sorte, chassait au loin une flèche.

Comme la plupart des explosifs, la poudre noire déflagre et brûle tout simplement à l'air libre. Rien ne la gêne aux entourures, et il n'y a pas d'explosion. Enfermez-la dans un récipient quelconque, et c'est tout autre chose : elle le fait éclater. Le volume des gaz dégagés, accru par la température qu'ils présentent, le veut ainsi. Elle se rattache au vieux feu grégeois, mélange de soufre et de salpêtre, mais contient en plus un second comburant, du charbon, de la poudre de charbon calciné. Un kilogramme de poudre dégage 225 litres de gaz et 740 calories. La pression, en vase clos, est considérable : sous densité de chargement de 1 gramme par centimètre cube, elle atteint près de 7000 atmosphères. La poudre noire sert, ou plutôt servait, surtout d'agent

¹ E. Buat, *L'artillerie de campagne*. Alcan, Paris.

de propulsion. Elle n'est pas assez brisante pour servir autrement, et il faut dire pourquoi.

La propagation de la combustion — amorcée de manière quelconque — dans les explosifs solides se fait de trois façons différentes :

1° Par conductibilité. Celle-ci est sans intérêt à cause de son extrême lenteur : la vitesse — qui mérite plutôt le nom de lenteur — pouvant n'être que d'un millimètre par seconde. Or un explosif, ne fût-il employé qu'à la propulsion, doit développer plus vite la pression qu'il peut donner.

2° Par déflagration : comme la poudre noire, qui brûle progressivement. Mais la déflagration peut être trop lente ; alors on cherche à l'accélérer, afin, par exemple, que toute la pression ait été développée avant la sortie du projectile hors du canon ou du fusil, hors de la sphère d'influence de l'explosif. C'est ce qu'a fait l'éminent chimiste Vieille, le jour où il a donné le moyen de fabriquer des charges identiques et appropriées.

3° Par détonation. En ce cas la propagation est pour ainsi dire instantanée : l'onde se propage à des vitesses variant de 2 à 7 kilomètres par seconde. Comme la cartouche ou gargousse a de 5 à 50 centimètres de longueur, on voit que l'explosion est pratiquement simultanée. Elle l'est trop, d'ailleurs : en pareil cas la brisance est telle qu'elle tuerait d'abord celui qui manie l'arme. C'est cette brisance qui permet de briser un rail en mettant à son contact une cartouche de dynamite. Pourtant l'explosion se fait pour ainsi dire à l'air libre. Mais elle se fait si vite que, quand même, il y a une élévation de pression considérable : d'où les ondes comprimées, dans l'air, qui vont au loin briser les fenêtres, déchiqueter les arbres, tuer et déshabiller les hommes sans les bles-

ser, et qui peuvent aussi provoquer l'explosion d'autres explosifs voisins. C'est par détonation que procèdent les explosifs brisants. Certains corps ne peuvent que déflager, comme la poudre noire. D'autres détonent seulement : tels la mélinite, les explosifs au nitrate d'ammoniac. Enfin certains, comme la dynamite et le coton-poudre, peuvent déflager et détoner aussi bien ; cela dépend du mode de préparation.

On le conçoit, encore une fois, un explosif de propulsion, un explosif destiné à chasser une balle ou un obus ne doit pas détoner : il ferait éclater le fusil ou le canon. La poudre noire, pour revenir à elle, a longtemps été le seul agent connu de propulsion. La poudre sans fumée l'a détrônée, à la guerre, parce que plus puissante, mais on l'emploie encore à charger les shrapnels. Du moins on le faisait ; mais tant de pratiques ont changé depuis un an !... « L'obus à balles (dit M. Th. Schloësing fils dans sa brochure *Le 75*, faisant partie de l'excellente collection des *Pages d'histoire* éditée par Berger-Levrault) du poids de 7 kg. 2, comprend une enveloppe en acier, cylindro-ogivale, dans laquelle sont contenues 300 balles de 12 grammes de plomb durci à l'antimoine, balles mélangées à de la poudre noire comprimée. Il y a aussi un obus à balles dit à charge-arrière, où la charge est au voisinage du culot, tandis que les balles sont noyées dans un mélange de cire et de résine. » Quand la poudre prend feu, elle chasse les balles en tous sens. On sait que le shrapnel doit son nom à son inventeur, le général anglais Henry Shrapnel, né en 1761 dans le Wiltshire. Les shrapnels ont fonctionné dans les campagnes d'Espagne et de Portugal, à Torres-Vedras, à Waterloo. Ils ont été diversement améliorés depuis dans les diverses armées.

La poudre noire sert encore, à la guerre, dans les balles explosives dont les Autrichiens, malgré leurs dénégations, font usage. Je dis bien balles explosives, contenant un explosif, et non pas balles dum-dum, à avant mou, qui se déforme, s'étale et produit des « effets explosifs. » Le D^r Lardy, de Genève, a vu de ces balles, prises par les Serbes aux Autrichiens. Elles contiennent de la poudre noire, dont une amorce provoque la déflagration dès qu'un obstacle les arrête. Elles ont été employées : on a trouvé le percuteur dans diverses blessures. L'emploi de ces balles est interdit par le « chiffon de papier » qu'est la convention de La Haye. Les Allemands en ont fait usage aussi, à Crouy, au col de la Chipiote, à Ypres, à Arras. M. Mauclaire a présenté à la Société de chirurgie de Paris des soldats blessés par ces balles explosives dans les combats dont il s'agit. Toute dénégation est inutile : *es ist wahr...*

Le rôle de la poudre noire s'arrête là. A la guerre elle est d'un emploi rare : elle manque de puissance.

Ce qui l'a remplacée comme agent de propulsion, c'est la poudre sans fumée, inventée par M. Vieille, l'ingénieur des poudres et salpêtres français. La poudre sans fumée, ou coton-poudre, est une nitrocellulose. Au kilo, elle produit 859 litres de gaz, avec température de détonation de 2500° C. M. Marshall décrit longuement son mode de fabrication. La base, c'est de la cellulose prise au monde végétal : coton, bois, lin, jute, liège, etc.; traitée par l'acide nitrique, elle se nitrifie, elle absorbe de l'azote, et se combine avec lui. Il y a plusieurs nitrocelluloses inégalement riches en azote : les plus appréciées sont les plus riches. On traite ensuite la nitrocellulose sèche par un dissolvant, qui en fait un colloïde où disparaît la structure fibreuse originelle de la

cellulose. Le dissolvant varie selon le but poursuivi. Le résultat final est l'obtention d'une pâte qu'on fait passer par une machine qui la transforme en plaques, filaments, cubes, etc., prêts à servir après séchage. Voilà le processus en gros ; mais il y a des secrets de fabrication et des additions qui ne sont pas dans le domaine public.

La poudre sans fumée est, au reste, de types divers. On introduit des modifications de préparation selon l'usage qui doit être fait. Elle est très plastique, c'est-à-dire qu'on en peut modifier considérablement les propriétés, à volonté, et on l'adapte à des fins diverses. La balistite de Nobel est du coton nitré dissous dans de la nitroglycérine, et certaines poudres sans fumée sont dans le même cas, composées ainsi par l'association de deux explosifs, coton-poudre et nitroglycérine : il en est de même pour la solénite italienne, comme pour la cordite anglaise et pour la poudre allemande. Toutes ces poudres servent à la propulsion des projectiles.

Le fulmi-coton, toutefois, a un autre emploi : il sert à charger les torpilles. Les plus grandes de celles-ci, employées par exemple à couler un *Lusitania* non armé, porteur seulement de non-combattants, ce qui est célébré en certains milieux comme un fait, et un haut fait de guerre, en contiennent jusqu'à 100 kilogrammes. Dans la torpille le fulmi-coton, qu'on introduit humide, détone sous l'influence d'un détonateur intermédiaire composé de 500 grammes de coton sec. Je rappelle que coton-poudre et pyroxyles sont termes synonymes de nitro-cellulose, et il faut ajouter que celle-ci sert aussi à charger les obus de 105.

L'obus explosif du 75 français nous offre un autre type d'explosif. Il est chargé de mélinite. Qu'est-ce que la mélinite ?

En 1788, en traitant l'indigo par l'acide azotique, Hausmann obtenait l'acide picrique, c'est-à-dire du trinitro-phénol, qu'aujourd'hui on se procure par la nitrification de l'acide phénique, provenant des huiles de distillation du goudron de houille ; on peut l'obtenir aussi par la nitrification de la fibrine, de la soie, etc. C'est un corps jaune, très amer, peu soluble dans l'eau, employé souvent au traitement des brûlures. Il est inoffensif normalement, mais quand on le chauffe brusquement, il éclate avec violence à 300° C.

Dès 1867 le premier explosif à l'acide picrique fit son apparition sous le nom de poudre Borlinetto, composée d'acide picrique, de nitrate de sodium et de chromate de potassium. Quelques autres mélanges analogues suivirent, en Angleterre et ailleurs. En même temps on prépara, et on proposa d'utiliser divers composés d'acide picrique, des picrates : picrate de potassium, etc. Mais l'explosion du magasin de produits chimiques Fontaine, à Paris, en 1869, due à un mélange de picrate et de chlorate de potassium, inspira plus de prudence, et on abandonna la poudre Designolle (composée de picrate et de nitrate de potassium, avec du charbon) que déjà on expérimentait pour charger torpilles, fusils et canons. Pourtant on continuait à essayer les picrates d'ammonium (poudre Brugère) et de sodium (bronolite).

C'est en 1889 seulement que l'emploi de l'acide picrique comme explosif devint pratique, grâce à Turpin. Celui-ci employa l'acide picrique fondu, comprimé, aggloméré en grains, et revêtu d'un vernis obtenu par évaporation de nitrocellulose dissoute dans l'éther. Sous cette forme, l'acide picrique, tout en restant un explosif puissant, acquérait beaucoup de stabilité ; en outre il

n'explose pas, ne gèle pas et reste insensible à l'action de l'humidité. On augmenta encore sa stabilité en lui associant d'autres substances nitrées : nitrobenzol, toluol, crésol, nitrobenzine, nitroglycérine, nitrocellulose. Celle qui donna les meilleurs résultats fut la dinitrocellulose dissoute dans un mélange d'éther et d'alcool (30, pour 70 d'acide picrique). Et cet explosif nous représente la forme initiale de la mélinite que Turpin donnait en 1886 à la France. Je dis la forme initiale parce que, depuis, elle a été légèrement modifiée, et la dernière modification est tenue secrète. L'élément essentiel, toutefois, est toujours l'acide picrique.

A poids égal la mélinite est moins puissante que la dynamite ; mais à volume égal, elle l'est plus. Aussi est-elle très employée : dans les obus explosifs, avec amorce de fulminate de mercure, et aussi, en cartouches, dans les mines. La mélinite a des sœurs, la lyddite anglaise, où le dinitro-benzol est associé, avec de la vaseline, à l'acide picrique ; la dunnite anglaise, employée pour torpilles et mines sous-marines ; la tonite, l'emmensite américaine, etc. La lyddite produit des effets formidables comme explosif de projectiles perforants, car avec des mèches appropriées elle n'explose qu'après avoir traversé le cuirassement du navire ou du fort ; en outre, elle exhale d'abondantes émanations toxiques. C'est encore une sœur de la mélinite, la schimosite, qui a tant aidé les Japonais à détruire la flotte russe, — du temps que Japonais et Russes n'avaient pas aperçu leur intérêt et leur ennemi communs.

Dans l'obus du 75, la mélinite, contenue dans une cavité étamée et vernie intérieurement pour éviter l'oxydation du fer et la formation de picrates trop nerveux,

est associée à de la crésylite, qui est du trinitro-crésol ajouté pour réduire la température de fusion et faciliter le déversement de l'acide picrique fondu dans l'obus, sans diminuer ses propriétés explosives.

La mélinite et ses congénères sont très employés : ce sont des explosifs fort actifs et énergiques.

Mais il en est un qui jouit aussi d'une grande faveur : le trinitrotoluène.

Du toluène, homologue supérieur de la benzine, on tire un dérivé trinitré ayant des propriétés explosives très similaires à celles de l'acide picrique : c'est le trinitrotoluène.

Dans l'intimité on abrège son nom, qui devient tritolo, tolite, trotyl, et en Angleterre T. N. T. ; on l'appelle aussi trinol. Il est très employé en Allemagne, en Russie, en Italie, en France.

Il a un avantage sur l'acide picrique, celui de ne pas former, au contact des métaux, des picrates sensibles et dangereux. La sensibilité, périlleuse pour l'homme quand elle va trop loin, est un très grand défaut chez les explosifs, et pour leur entourage. Certains chimistes préfèrent, sans hésitation, le trinitro à la mélinite. Dans la fabrication des cordeaux détonants il est apprécié aussi, parce qu'on peut employer des tubes de plomb, au lieu qu'avec l'acide picrique, qui forme avec le plomb un picrate redoutable, il faut employer des tubes d'étain, plus coûteux.

Le trinitrotoluène se fabrique en dissolvant de l'orthonitrotoluène dans de l'acide sulfurique concentré.

Il sert à charger les obus, et pourtant il a une vitesse de détonation inférieure à celle de la lyddite (7140 mètres à la seconde au lieu de 7745 pour la lyddite), et

l'écrasement qu'il détermine est inférieur à celui qu'opère le picrate anglais. Français et Anglais emploient l'acide picrique (mélinite et lyddite); Russes, Italiens et Allemands préfèrent le trinitro. Et peut-être celui-ci est-il effectivement préférable, bien qu'inférieur comme puissance, comme vitesse de détonation, et comme densité de concentration; sa vertu réside dans sa moindre susceptibilité au choc, l'absence de poussières et fumées toxiques, la température plus basse à laquelle il entre en fusion, et son indifférence à diverses substances telles que le plomb et le fer, avec lesquelles il ne forme pas, comme fait l'acide picrique, des composés dangereux.

Le trinitro a donc de fervents adeptes, et dont la dévotion est justifiée. Il n'est toutefois pas parfait. Il ne contient pas assez d'oxygène pour assurer une combustion complète, et alors on y ajoute des corps riches en oxygène, tels que le chlorate de potassium. En Belgique, la macarite consiste en un mélange de 30 de trinitro avec 70 de nitrate de plomb. La densité est excellente, mais la vitesse de détonation est sensiblement diminuée, ce qui, pour un explosif, est un défaut grave.

Dans ces conditions, le trinitrotoluène verra peut-être pâlir son étoile. Ils sont déjà tant d'explosifs à qui cela est arrivé! Et déjà on parle d'un remplaçant possible, on donne le nom du favori de demain, qui serait la tétranitraniline, obtenue par la nitration de l'aniline. Ce serait le plus puissant des explosifs solides. La tétranitraniline aurait un compétiteur assez redoutable en la personne de la tétranitro-méthylaniline, qu'on appelle aussi tétryl, tétralite, et qui a de réelles vertus.

Ne quittons pas les explosifs pour obus sans signaler l'emploi abondant qui est fait, en France, d'un corps

appartenant à la série des poudres Favier. Il nous introduit auprès d'une nouvelle catégorie d'explosifs.

Brevetés en 1885 en Belgique, les explosifs Favier étaient originellement composés d'un mélange de nitrate d'ammonium (91.5) et de mononitronaphtaline (8.5).

Actuellement, ils sont très divers, et les deux substances qui viennent d'être citées ne sont pas les seules qui entrent dans le mélange, mais elles restent les principales.

La fabrication est aisée et se fait aux dépens de la naphtaline des usines à gaz et du nitrate d'ammoniaque; et l'explosif, en poudre ou en grains, est additionné, dans l'obus, de plus ou moins de tolite, de trinitrotoluène. C'est un mélange voisin, à base de nitrate, mais sans naphtaline, qui constitue l'ammonal, servant à charger l'obus autrichien de 105, et qui est de types divers. Certaines formes ou variétés d'ammonal renferment de l'aluminium : jusqu'à 25 % dans les types employés aux travaux de carrière ou de mine.

Cette introduction de l'aluminium peut étonner, car rien dans le monde des métaux ne paraît aussi insignifiant que le corps léger, d'apparence si neutre. Cela prouve qu'on juge sur les apparences. La vérité est qu'une énergie prodigieuse sommeille dans l'aluminium métallique. Et s'il reste si innocent, si inoffensif, cela tient à ce qu'à l'air il se recouvre d'une pellicule d'oxyde très mince, transparente, invisible, mais très résistante, qui se reforme aussitôt que détruite par un choc ou grattage, et qui, s'opposant au contact avec l'air ou l'eau, met un obstacle à toutes les velléités d'activité que pourrait avoir ce métal. Cette pellicule le rend passif. Mais détruisez-la au moyen d'une solution de chlorure

mercurique et aussitôt l'aluminium de faire des siennes et de se montrer très actif, décomposant l'eau avec tumulte, et grand dégagement de chaleur, prenant feu aussi à l'air humide, spontanément. C'est donc un combustible exceptionnel.

Ajouté, en poudre fine, au nitrate d'ammonium, il forme un explosif très brisant, et contribue à donner à l'ammonal les propriétés que l'on sait.

C'est encore de l'aluminium que nous trouvons dans les bombes incendiaires allemandes. Ces bombes, coniques, en forme de cloche, ayant 25 centimètres de diamètre environ à leur base, sont cordées sur tout leur pourtour ; le sommet est pourvu d'une poignée. La base est en forme de soucoupe portant au centre un cône à parois perforées çà et là, en métal, et tout rempli de thermite qui prend feu au moment où la bombe est libérée. Autour de ce cône est une masse de matière résineuse qui est retenue en place par la corde formant la paroi extérieure de l'engin. Cette corde, très combustible, est allumée aussi au départ : elle sert à enflammer la résine qui est placée là pour donner de la fumée et mettre le feu. Il y a généralement un peu de phosphore blanc, de celluloid et de pétrole ajouté au tout. Quand la bombe tombe à terre, le choc tend à éparpiller la thermite enflammée et qui dégage une chaleur pouvant atteindre 5000°. Le tout est incendiaire et asphyxiant : incendiaire par la résine, la thermite, le celluloid et le pétrol, asphyxiant par le phosphore. Très recommandé pour incendier des demeures renfermant des femmes, enfants, blessés et non-combattants en général.

Nul n'ignore le rôle considérable que, dans la guerre

actuelle, jouent les grenades, les pétards et d'autres appareils explosifs jetés de tranchée à tranchée. Dans ces engins nous trouvons une nouvelle catégorie d'explosifs. Mais d'abord un mot sur leur organisation.

Du côté français, il y a la grenade à bracelet, une boule en fonte remplie d'explosif, à mise à feu automatique, se faisant grâce à un bracelet fixé au poignet, et prolongé par un filin que termine un crochet de fer. Avant de jeter la grenade, on passe le crochet dans l'anneau du « rugueux » placé à l'intérieur du bouchon de mise à feu. On lance la grenade, qui peut aller à 20 ou 25 mètres ; au départ, le rugueux est retenu par le bracelet, et l'arrachement a mis le feu : la grenade explose quatre ou cinq secondes après.

Du côté allemand, l'engin peut être lancé ou bien à la main, ou bien au moyen du fusil : à main pour les petites distances, 15 ou 20 mètres, au fusil pour les distances plus grandes ; on gradue en employant des cartouches plus ou moins puissantes. Cette grenade est constituée par un cylindre de fonte, cannelé pour en faciliter l'éclatement en fragments, contenant l'explosif. La mise à feu se fait par percussion : c'est dire que les ratés sont nombreux, car il arrive, la moitié des fois, à la grenade de frapper la terre par le côté, et non par le bout. Pour l'envoyer au loin, avec le fusil, on visse à la base une tige de cuivre qui est introduite dans le canon, où elle vient au contact d'une cartouche sans balle, plus ou moins pleine de poudre selon la distance où il faut agir (400 m. au maximum).

A côté de ces grenades il y a encore des pétards montés sur raquette, et d'autres engins similaires, plus ou moins improvisés.

L'explosif employé est variable : c'est souvent de la mélinite, mais souvent aussi de la cheddite.

On trouvera sur celle-ci, dans l'ouvrage de M. Marshall, tous les renseignements nécessaires, — sur ses propriétés, sa fabrication, ses applications. C'est un type appartenant à une catégorie d'explosifs dont il n'a pas été parlé jusqu'ici, celle des explosifs chloratés.

Le chlorate de potasse, mieux encore que le nitrate, peut fournir du comburant, de l'oxygène, à des combustibles. En outre, il est lui-même explosif, et détone quand il se trouve en présence de certains combustibles. Berthollet découvrit le fait, et faillit mourir — avec Lavoisier — dans un accident déterminé par ce chlorate. En fait, ce corps a déterminé de nombreux accidents : il est très dangereux à manier.

Les choses se gâtent presque toujours durant le malaxage nécessaire à la confection de l'explosif. Aussi a-t-on renoncé à fabriquer en grand des poudres au chlorate avec combustible solide. Mais on arrive à des résultats intéressants avec combustible liquide, et la cheddite, découverte par le chimiste anglais Street, est du chlorate de potasse additionné ou bien de paraffine, ou bien de mononitronaphtaline, de dinitrotoluène et d'huile de ricin. On peut encore au chlorate de potasse substituer le perchlorate d'ammoniaque : l'explosif obtenu est moins sensible, partant moins dangereux.

Les artilleurs n'approuvent guère l'emploi de la cheddite pour le chargement des obus ; mais les résultats sont excellents dans les grenades et bombes.

Le chlorate de potasse est encore employé dans les balles explosives autrichiennes, à la place de poudre noire ; les blessures sont plus graves. La structure de la

balle est la même que celle des projectiles à poudre noire, mais celle-ci est remplacée par un mélange de chlorate et de nitrate de potassium, avec sulfure d'antimoine. Il y a encore des balles explosives contenant un mélange de poudre et d'aluminium.

Les explosifs dont on charge les mines servant à faire sauter les tranchées et à creuser des entonnoirs, où l'assaillant se précipite pour les organiser et en faire le point de départ de nouvelles tranchées, sont toujours des explosifs brisants. Avant tout il faut une explosion subite et forte. La mélinite y est employée et aussi la dynamite, une vieille connaissance, qui, en temps de paix, est abondamment utilisée dans les carrières, dans les destructions d'épaves, démolitions d'édifices, extirpations de souches, et même dans le labourage profond.

La dynamite est un mélange de deux substances dont l'une est très active et seule active, la nitroglycérine, et l'autre inerte : terre d'infusoires, sable fin, cellulose, etc.

La nitroglycérine, connue depuis longtemps, et utilisée en pharmacie, se prépare par réaction de l'acide nitrique avec la glycérine. C'est un liquide jaune d'aspect inoffensif ; mais il est terriblement sensible au choc. Le manipuler ou le transporter est chose très dangereuse. L'utilisation de la nitroglycérine comme explosif ne devint possible que du jour où Nobel en constata la désensibilisation notable par l'addition d'une matière inerte. La nitroglycérine formait avec celle-ci une pâte beaucoup plus réfractaire au choc. On pouvait toujours la faire exploser, toutefois, en augmentant la puissance du détonateur. La dynamite rapporta à Nobel une fortune qui sert, entre autres, à distribuer des prix pour les grandes découvertes.

La première dynamite consista en un mélange de 75 de nitroglycérine et 25 de silice d'infusoires.

Nobel y ajouta la dynamite gomme, obtenue par dissolution de celluloses nitriques dans la nitroglycérine. Le liquide visqueux résultant de cette réaction se prend en gelée, par refroidissement. Cette gomme est peu sensible, donc de sûreté, mais explose fort bien avec le détonateur au fulminate de mercure. D'autres dynamites existent, dynamite gélatine, dynamite à l'ammoniaque, etc., il s'agit toujours d'un mélange de l'une des dynamites précédentes avec des matières diverses, plus ou moins inertes.

Les dynamites sont des explosifs de très grande puissance, mais on ne peut les employer à charger les obus; trop sensibles au choc elles détoneraient déjà dans le canon, même celles qu'on a cherché à rendre propres au chargement des projectiles par addition de camphre, par exemple.

D'autre part, ce sont des mélanges peu stables, se décomposant vite, et avec une vitesse croissante. Déjà un an après leur fabrication, on ne doit plus les conserver; elles sont devenues trop dangereuses. A l'heure qu'il est il n'y a pas de risque que de la dynamite reste un an à moisir. Sitôt préparée elle est utilisée dans les fourneaux de mines.

Et la panclastite, demandera-t-on? On sait qu'en 1870 Turpin avait proposé l'emploi d'explosifs constitués par le mélange, la dissolution mutuelle de deux corps liquides, l'un comburant (peroxyde d'azote, ou acide nitrique fumant); l'autre, combustible (sulfure de carbone ou pétrole). La vitesse de détonation du mélange est formidable et varie de 4600 à 6600 mètres à la seconde. Et le mélange

casse tout, comme le fait pressentir le nom qu'il a reçu. Mais il est trop dangereux. Et un composé analogue, essayé en Allemagne, l'hellöfite, mélange d'acide nitrique fumant et de nitrobenzine, a dû, lui aussi, être abandonné.

On devait, naturellement, songer à utiliser l'air liquide comme explosif : surtout l'oxygène liquide, car il constitue un comburant parfait. Des recherches avaient été faites avant la guerre, en Allemagne, par M. Linde, et en France, par M. Georges Claude ; il est très vraisemblable qu'elles ont dû se poursuivre depuis dix mois. En tout cas, l'oxygène liquide peut servir à faire des explosifs brisants et de grande puissance, et de très haute température de combustion. Seulement, il y a des difficultés à conserver l'oxygène liquide. Par contre, il est de production économique dans les conditions favorables qui ne manquent pas en France.

Les explosifs sont nombreux, infiniment plus nombreux qu'on ne le peut croire d'après l'énumération qui précède. On les compte par milliers. Mais à quoi bon employer les médiocres ? On ne fait usage que des meilleurs, de ceux qui ont été reconnus tels. Peut-être trouvera-t-on mieux ; mais, pour le présent, les explosifs vraiment bons sont en petit nombre.

Ils forment deux groupes, comme l'indique M. Marshall dans son beau livre, pour les besoins de la clarté. Le premier est celui des explosifs propulseurs, destinés à la propulsion des projectiles ; ce sont ceux qu'on introduit dans les cartouches ou les gargousses. Ils ne sont pas brisants, et ne risquent pas de faire éclater le fusil ou le canon, et ont une combustion relativement lente. Ce sont la poudre noire, les nitrocelluloses ou poudres sans

fumée (avec ou sans addition de l'explosif brisant, la nitroglycérine).

Le second groupe est celui des explosifs brisants, introduits dans les projectiles pour les faire éclater, et en éparpiller les fragments, destinés à semer la douleur et la mort. Ces explosifs détonent, c'est-à-dire qu'ils brûlent de façon quasi instantanée. Ce sont la nitroglycérine et son dérivé la dynamite, les poudres chloratées, les composés nitrates du type Favier, et les explosifs picratés, du genre de la mélinite. L'essentiel, en matière d'explosifs, est de savoir choisir selon le but et les conditions : il y a là un art spécial. Faute de le connaître, on n'a que mécomptes et catastrophes.

Jamais les explosifs n'ont été autant employés que dans la guerre actuelle ; leur rôle est devenu énorme et il va grandir encore dans un avenir très prochain.

HENRY DE VARIGNY.

LES AVENTURES
D'HADJI BABA D'ISPAHAN

D'HADJI BABA D'ISPAHAN

TROISIÈME PARTIE ¹

Hadji Baba continue à être le factotum de Mirza Ahmak, sans recevoir aucun salaire et songe à quitter ce poste si peu rémunérateur. Il tombe amoureux de Zinab, l'esclave kurde du docteur, souffre-douleur de sa femme, qui est jalouse de la beauté de la jeune fille. Hadji obtient une entrevue de Zinab.

CHAPITRE XXV

Deuxième entrevue de Hadji et de Zinab.

Zinab m'ayant promis de faire tout son possible pour me rejoindre sur la terrasse le soir suivant, je fus très étonné, le lendemain matin à mon réveil, de voir le bienheureux voile qui devait m'annoncer que la place était libre accroché à la place convenue. J'aperçus bientôt ma belle dans la cour, me faisant signe de la rejoindre. Je n'hésitai pas une minute et me trouvai bientôt à ses côtés ; elle m'entraîna aussitôt, et je me vis, sans savoir comment, dans l'intérieur du harem. Une frayeur involontaire me saisit quand je me dis que je me trouvais

¹ Pour les deux premières parties, voir les livraisons de juillet et août.

dans un lieu où aucun homme ne peut entrer impunément, mais, encouragé par les sourires et les manières aisées de mon enchanteresse, je me tranquillisai bientôt.

— Allons, Hadji, me dit-elle, ne crains rien ; il n'y a personne ici que Zinab, et, si la chance nous sourit, nous avons tout le jour devant nous.

Sur quoi elle se rendit à la cuisine pour me préparer à déjeuner, et revint bientôt avec un plateau bien garni.

Je mis son absence à profit pour explorer le harem, ce lieu sévèrement interdit à tout homme non marié. Je pénétrai d'abord dans la chambre de la maîtresse du lieu. Elle ouvrait sur le jardin par une immense fenêtre garnie de verres coloriés. Dans un coin se trouvait le siège habituel de la khanoum, un épais tapis de feutre, plié en quatre, et un grand coussin de plume, recouvert de drap d'or, et d'une légère fourre de mousseline avec deux glands d'or aux angles.

A côté de ce siège était un joli miroir, coquettement peint, et une boîte contenant toutes sortes de curiosités : le *surmé* (collyre) pour les yeux, accompagné du petit pinceau pour l'appliquer ; du rouge de Chine ; une paire de bracelets avec des amulettes ; un *touzoulfeh*, sorte d'ornement qu'on fixe dans la chevelure et qui pend sur le front ; un canif, des ciseaux et d'autres bibelots. Une guitare et un tambourin étaient suspendus à portée de la main. Le lit, roulé dans un autre angle, était recouvert d'un linge à rayures bleues et blanches. Plusieurs tableaux sans cadre étaient suspendus à la muraille. Un rayon, qui courait tout du long, était orné de verres, d'aiguières et autres ustensiles. J'aperçus plusieurs bouteilles de vin de Chiraz, dont l'une, fermée seulement par une fleur, devait avoir servi à la khanoum le matin même.

« Tiens, me dis-je, le Prophète n'est pas tenu en grande vénération dans cette maison ! Je me méfierai une autre fois des airs pieux. Notre maître, qui passe pour un strict musulman, se rattrape chez lui de la continence qu'il s'impose au dehors. »

Comme je jetais un regard dans les chambres des servantes, Zinab apparut avec le déjeuner.

Nous nous assîmes tout près l'un de l'autre, dans la chambre de la khanoum et sur son propre coussin. Je n'avais jamais fait un si délicieux repas. Il y avait un plat de riz, plus blanc que la neige ; de la viande rôtie, coupée en bouchées, chacune d'elles enveloppée dans un morceau de galette ; un superbe melon d'Ispahan ; des poires et des abricots ; une omelette réchauffée, reste d'un repas précédent ; du fromage, des oignons, des poireaux ; un bol de lait caillé et deux sortes de sirop, plus divers bonbons et un rayon de miel doré.

J'étais dans un tel état de joyeuse excitation que, mettant de côté toute crainte pour l'instant et tout souci pour l'avenir, je saisis la guitare, l'accordai à ma voix et chantai l'ode suivante de Hafiz, apprise dans mon jeune âge, alors que j'avais coutume de charmer mes auditeurs pendant le bain :

Quel délice est comparable à l'amour naissant,
Au badinage parmi de verts bosquets ?
Pourquoi alors différer mon bonheur ?
Vite, mon amour, apporte la coupe !

Chaque heure qui dispense de la joie,
Considère-la comme un trésor et un gain.
Est bien fou celui qui cherche à savoir
Comment se terminera son bonheur !

Les liens qui unissent nos existences
Ne sont pas tissés d'un fil ténu ;

Pourquoi nous tourmenter des chagrins des autres,
C'est bien assez de connaître les nôtres.

Le double charme de l'amour et du vin,
Procède d'une seule et même source.
Qui nous blâmera et pourquoi nous affliger
Quand la passion s'empare de nous ?

Si, innocent de pensée et de cœur,
Je pêche, inconscient de l'offense,
Dis-moi, casuiste, à quoi me servira
La consolation futile de l'absolution ?

L'ermite même jouit du printemps,
Le poète vide la coupe pétillante ;
Et Hafiz boira, chantera et folâtrera
Jusqu'à ce qu'il soit appelé devant le grand juge !

Zinab était plongée dans l'extase, car elle n'avait jamais, en toute sa vie, rien entendu de semblable.

Oubliant que nous n'étions que deux pauvres hères,
— elle une esclave, moi le plus misérable des mortels,
— nous agissions et sentions comme si tout ce qui nous entourait nous avait appartenu, et comme si le vin et notre amour dussent durer éternellement.

Ayant chanté quelques autres couplets et bu plusieurs coupes de vin, je constatai que ma poésie et notre bouteille étaient toutes deux arrivées à leur fin.

Il était très tôt encore et nous avions de longues heures devant nous.

— Zinab, dis-je à mon adorée, tu m'as promis de me conter ton histoire, voici une bonne occasion de tenir ta promesse. Il est peu probable que nous soyons interrompus de sitôt, et, comme nos entrevues nocturnes sont très incertaines, qu'est-ce qui pourrait mieux remplir les heures que le récit de ta vie ?

Zinab raconte son histoire, interrompue inopinément par le retour des maîtres de céans.

Zinab allait me dire comment elle tomba entre les mains de Mirza Ahmak, quand un fort coup de heurtoir fut donné à la porte d'entrée.

Nous nous levâmes d'un bond, très alarmés.

Ma belle m'ordonna de m'enfuir par la terrasse, pendant qu'elle allait voir qui frappait.

A la voix, il était facile de reconnaître que c'était le docteur lui-même et elle n'eut rien à faire qu'à lui ouvrir, se fiant à son ingéniosité pour expliquer la présence des reliefs de notre festin.

Caché sur la terrasse, je pouvais voir tout ce qui se passait dans la maison. Le docteur parut ravi de trouver Zinab seule, et les discours qu'il lui tint aussitôt montrèrent bien où il voulait en venir. Regardant dans la chambre de sa femme, il découvrit les restes de notre déjeuner et les signes d'une récente occupation.

Il demandait des explications à ce sujet quand la khanoum elle-même fit son apparition, suivie de ses femmes. Elle entra avec tant de précaution, qu'elle se trouva devant eux avant qu'ils eussent la moindre idée de sa présence. Je n'oublierai jamais sa figure et son attitude lorsqu'elle les surprit ainsi ensemble.

— *Salam aleïkom!* — la paix soit avec vous! — leur dit-elle avec un respect moqueur. Je suis votre humble servante! J'espère que la santé de vos deux excellences est parfaite et que vous avez passé le temps agréablement. Je crains d'être arrivée un peu tôt.

Puis, le sang lui étant monté à la face, elle quitta ce ton de persiflage et se jeta littéralement sur les deux

coupables comme si elle eût voulu les étrangler et les écorcher.

— Voyez ce déjeuner, criait-elle, et dans ma propre chambre encore ! On voit bien que je suis moins qu'un chien, puisque mes esclaves font la fête sur mes propres tapis, sur mes propres coussins. Aussi vrai qu'il y a un Dieu, j'en tombe des nues ! Je ne m'attendais pas à tant d'impudence !

Puis, s'adressant à son mari, elle lui cria :

— Quant à toi, Mirza Ahmak, es-tu encore un être humain ? Tu te dis docteur, — le Locman de ton temps ! — Avec cette face de singe, avec cette barbe de bouc, avec ce dos de chameau, tu oses jouer à l'amoureux ? — Que ta barbe soit maudite ! Puis, lui appliquant ses cinq doigts crochus sur la figure, elle hurla : — Pouah ! je crache sur une face pareille !

Quand l'orage se fut calmé, je sortis prudemment de ma cachette et me rendis dans la campagne pour méditer sur ce que j'avais à faire. Rester dans la maison du docteur était hors de question et espérer voir à l'avenir Zinab et jouir encore de sa compagnie eût été folie. Mon cœur saignait en pensant au sort qui attendait peut-être cette pauvre fille, car je connaissais d'horribles récits sur ce qui se passe dans les harems et un démon comme la khanoum était capable de tout.

Le schah fait savoir à son médecin qu'il compte l'honorer de sa visite et prendre un repas chez lui, ce qui est une incomparable faveur. Mirza Ahmak, tout en étant éboui de cette haute distinction, tremble pour l'état de ses finances. Il appelle encore une fois Hadji Baba à l'aide, et le prie de le conseiller dans cette délicate occurrence.

CHAPITRE XXVIII

**La réception du schah. Le présent qui lui fut fait
et la conversation qui en résulta.**

Le matin du jour où devait se produire cet événement mémorable (jour qui avait été désigné par les astrologues comme favorable), un branle-bas général mit sens dessus dessous toute la maison de Mirza Ahmak. Les planteurs de tentes du roi avaient pris possession du salon où le schah devait tenir audience ; ils préparèrent le *musnud*¹, qu'ils recouvrirent d'un châle splendide. Ils aspergèrent d'eau fraîche toute la cour, firent marcher le jet d'eau et tendirent de tapis la façade de la maison. Les jardiniers royaux vinrent ensuite et mirent des fleurs partout. Ils parsemèrent de feuilles de roses, curieusement arrangées en dessins et figures, le bassin en face duquel le roi devait s'asseoir.

Le réservoir en marbre du bassin fut entouré de plusieurs rangées d'orangers et tout prit un air de fête.

Enfin arrivèrent les cuisiniers, bande nombreuse et arrogante, accompagnés d'un tel déploiement de pots, casseroles, braseros, marmites, bouilloires, que le docteur, perdant enfin patience devant cette invasion, demanda au chef s'il comptait nourrir toute la ville en même temps que le roi.

— Pas tout à fait, répondit cet important personnage, mais peut-être vous souvenez-vous des paroles de Saadi : « Si le roi convoite une pomme du verger d'un paysan, ses esclaves auront vite fait de jeter bas l'arbre, branches

¹ Le *musnud* est, en réalité, le trône ; mais dans de semblables occasions il consiste en un épais tapis plié de façon à ce qu'une seule personne y trouve place.

et racines. Et s'il a envie d'un œuf, aussitôt des milliers de volailles tournent à la broche. »

La bande prit possession de la cuisine, qui se trouva bien trop exigüe pour leurs opérations. On dut alors établir des feux en plein air, dans la petite cour adjacente, et l'on y mit immédiatement bouillir le riz qui est offert à chacun en de telles circonstances. Outre les cuisiniers, toute une troupe de pâtissiers s'établit dans une des chambres et se mit à préparer les sirops, les glaces, les gâteaux, les fruits confits, les bonbons. Ils réclamèrent tant d'ingrédients, que le docteur s'évanouit presque lorsqu'on lui en présenta la liste.

Bientôt parurent les musiciens et les chanteurs du roi, puis le bouffon en chef, accompagné de vingt bouffons, chacun portant un tambour sur l'épaule.

Le roi devait arriver immédiatement après la prière qui se fait au coucher du soleil. C'est à ce moment, alors que la chaleur du jour a diminué et que les habitants de la ville cherchent la fraîcheur sur les toits, que le schah quitta son palais pour aller chez son médecin en chef.

Les rues avaient été balayées et arrosées et on y semait des fleurs devant lui. Mirza Ahmak s'était rendu au palais pour annoncer que tout était prêt et se tenait, pendant le cortège, aux côtés du roi.

La procession était ouverte par les hérauts qui annonçaient à grands cris l'arrivée du monarque et faisaient écarter le public.

La crête des murs était garnie de femmes couvertes de leurs voiles blancs.

Derrière les hérauts marchait toute une troupe de planteurs de tentes et d'étendeurs de tapis, qui, armés de longs bâtons flexibles, tenaient les spectateurs à distance.

Ensuite venait un corps d'officiers des écuries, portant sur leurs épaules de riches housses brodées ; puis une nuée de domestiques vêtus de couleurs vives, des pipes dorées à la main ; ensuite c'étaient le porteur des pantoufles royales, le porteur du bassin et de l'aiguière en or, le porteur du manteau royal, le contrôleur de la boîte d'opium et bien d'autres encore.

Comme ce n'était pas un cortège de cérémonie, le monarque n'était pas précédé de ses chevaux tenus en main, qui contribuent à donner si grand air aux processions d'apparat.

Venaient encore des coureurs à pied allant deux par deux, vêtus de costumes bizarres, les uns en soie ou en brocart, d'autres en velours noir garnis de sequins d'or.

Ceux-ci précédaient immédiatement le monarque, devant lequel marchait le chef des coureurs, un personnage d'importance, reconnaissable au fouet à manche émaillé passé à sa ceinture.

Le roi chevauchait un superbe coursier richement caparaçonné. Son costume était très simple et ne se distinguait que par la richesse des étoffes et des châles qui le composaient.

A cinquante pas en arrière suivaient trois de ses fils, puis le grand-maître des cérémonies, le maître des écuries, le poète de la cour et d'autres personnages de marque, tous accompagnés de leurs serviteurs.

En un mot, il y avait au moins cinq cents personnes pour participer au festin préparé par Mirza Ahmak.

Le roi mit pied à terre au portail et traversa à pied toute la cour jusqu'au siège préparé pour lui dans le grand salon. Personne n'y entra, sauf les princes ses fils, et le docteur se tint à la porte pour faire l'office de domestique.

Après que Sa Majesté se fut reposée quelques instants, le maître des cérémonies, accompagné du maître de la maison, apparut près du bassin, portant un plateau d'argent sur lequel se trouvait la somme de cent tomans en pièces d'or (2000 fr.).

Le maître des cérémonies prononça alors d'une voix forte les paroles suivantes :

— Le dernier des esclaves de Votre Majesté informe humblement le Centre de l'Univers, le Roi des Rois, l'Ombre de Dieu sur la terre, que Mirza Ahmak, le médecin en chef de Votre Majesté, a l'audace d'approcher la poussière sacrée des pieds royaux et d'offrir en présent à son souvenir la somme de cent tomans en or.

Le roi répondit :

— Tu es le bienvenu, Mirza Ahmak. Dieu soit loué, tu es un bon serviteur. Le schah est particulièrement bien disposé envers toi. Ta face est devenue blanche à ses yeux et ta faveur a augmenté. Va et loue le Seigneur de ce que ton roi est venu te visiter et a daigné accepter ton présent.

Sur quoi, le docteur s'agenouilla et baisa le sol. Puis le roi, se tournant vers le grand-maître des cérémonies, s'exclama :

— Par la tête du schah ! Mirza Ahmak est un brave homme ! Personne ne le dépasse en Perse. Il est plus sage que Locman, plus savant que Galien !

— Oui, certainement, réplique le maître des cérémonies. Qui était Locman ? Un chien. Et Galien ? Mais naturellement ceci est dû à la bonne étoile de Sa Majesté. La Perse n'a jamais eu un tel monarque et nul monarque n'a possédé un pareil docteur ! On parle des docteurs de l'Europe et des Indes, mais quelle est leur science, comparée à celle des docteurs persans ? Qui oserait par-

ler de supériorité tant qu'un monarque tel que celui-ci règne sur la Perse ?

— Tout cela est vrai, dit le schah. La Perse est la contrée qui, depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours, a été célèbre par le génie de ses habitants et la sagesse et la splendeur de ses monarques. De Kayumars, le premier monarque du monde, jusqu'à moi, le schah actuel, où pourrait-on trouver une liste plus parfaite et plus glorieuse ? L'Inde a ses maharajahs, l'Arabie ses califes, la Turquie ses *khouns khours* (littéralement buveurs de sang), la Tartarie ses khans et la Chine ses empereurs ; quant aux Francs, qui vinrent dans mon empire je ne sais d'où pour faire du commerce et m'apporter des cadeaux, — les malheureux infidèles ont des rois dont le nom même n'est jamais arrivé à nos oreilles.

— Oui, oui, approuva le courtisan. A part les Anglais et les Français qui ont quelque importance, les autres nations franques sont moins que rien. Quant aux Moscovites, ils ne sont pas des Européens ; ils sont moins que les chiens de l'Europe.

— Ha ! ha ! ha ! c'est bien vrai, répondit le roi en riant. Ils ont eu leur « Khurchid Kolah », leur « Tête de gloire ¹ », comme ils l'appellent, et, pour une femme, c'était vraiment une extraordinaire créature, car nous savons tous que, quand les femmes veulent se mêler de quelque chose, *péna bi Khoda !* — Dieu nous aide, — c'est le moment alors de mettre sa confiance en Dieu. Puis ils ont eu Paul, qui était un peu fou ; pour vous donner une idée de sa folie, il avait, paraît-il, l'intention d'envoyer une armée aux Indes, comme si les Persans l'eussent permis ! Le Russe met un chapeau, un habit

¹ Surnom de Catherine II ; ce nom signifie littéralement : « à qui le soleil sert de coiffure. »

étroit et un pantalon collant ; il se rase la barbe et s'intitule Européen. C'est comme si vous fixiez les ailes d'une oie à vos épaules et vous disiez un ange !

— Splendide, splendide ! Sa Majesté parle comme un ange ! s'exclama le courtisan. Montrez-nous un roi en Europe, capable de tenir de pareils discours !

— Oui, oui, approuva-t-on de tous côtés.

— Puisse-t-il vivre mille ans ! cria l'un.

— Puisse son ombre ne jamais diminuer ! ajouta un autre.

— Mais c'est à propos de leurs femmes qu'on raconte des choses extraordinaires, continua le monarque. D'abord elles n'ont pas d'endéroun, femmes et hommes vivent pêle-mêle. Puis elles ne portent pas de voiles. Chacun peut regarder leur visage à volonté, comme cela se passe parmi les tribus errantes. Voyons, Mirza Ahmak, toi qui es un savant et un philosophe, explique-moi comment cela se fait que nous, Persans, soyons le seul peuple de la terre qui sachions tenir nos femmes en sujétion et qui puissions nous fier à elles. J'ai entendu dire que toi, continua Sa Majesté avec un sourire ironique, tu as le bonheur de posséder une femme obéissante et dévouée.

— Puisque je jouis de la faveur et de la protection royales, j'ai tout ce qui peut rendre heureux, répondit le docteur. Moi, ma femme et toute ma famille, nous sommes vos humbles esclaves et tout ce que nous possédons vous appartient. Si votre esclave a quelque mérite, il ne vient pas de lui, mais il émane de la Lumière du monde, — tous mes sentiments deviennent des vertus quand mon souverain daigne s'adresser à moi. Une lampe éclaire-t-elle en plein soleil ? Un minaret, si haut soit-il, peut-il être comparé au mont Alvend ? Quant à ce que Votre Majesté a dit au sujet

des femmes, le plus humble de vos sujets trouve qu'il y a une grande ressemblance entre les Européens et les bêtes, et c'est pourquoi ils sont si inférieurs aux musulmans. Chez les bêtes, mâles et femelles vivent ensemble, et les Européens font de même. Les femelles des animaux ne cachent pas leur visage, et les Européennes non plus. Les animaux ne font pas cinq fois le jour leurs ablutions et leurs prières, les Européens non plus. Quand un chien voit une chienne dans la rue, il s'approche d'elle et lui fait des grâces ; n'est-ce pas ainsi que font les Européens ? Le mot épouse, dans ces pays impurs, n'a aucune signification, puisque l'épouse d'un homme est la propriété de chacun.

— Très bien dit, docteur ! s'exclama le souverain. Il est donc clair que tous les hommes sont des bêtes, excepté nous autres musulmans. C'est du reste ce que nous a enseigné notre très saint Prophète. (Que la bénédiction de Dieu repose sur lui !) Les infidèles n'ont rien à attendre que le feu éternel, tandis que nous autres vrais croyants serons assis éternellement dans le paradis, à côté de nos houris. Mais on nous a dit, docteur, que ton paradis a déjà commencé sur cette terre et que tu es déjà en possession des houris. Est-ce vrai ?

Mirza Ahmak fit une profonde révérence et répondit :

— Toute chose qui appartient au serviteur appartient au maître. Ce sera pour moi une heure fortunée et ma tête atteindra le ciel quand le pied du souverain daignera passer le seuil de mon humble endéroun.

— Oui, répliqua le roi, nous voulons voir de nos propres yeux. Un regard du roi porte bonheur. Va, et dis à tes femmes que le roi leur rendra visite. S'il se trouve parmi elles quelqu'une de malade, si l'une a un désir non accompli, si quelqu'une soupire en secret pour un amou-

reux ou si une autre désire être séparée de son mari, elles n'ont qu'à s'approcher sans crainte, le roi ne veut que leur bonheur.

A ces mots, le poète, qui, jusque-là était resté silencieux, apparemment absorbé dans ses pensées, s'écria :

— Ce que le roi vient de dire n'est qu'une nouvelle preuve de sa bonté et de sa condescendance !

Puis il se mit à chanter les vers suivants :

Le firmament n'a qu'un soleil

Et le pays d'Iran n'a qu'un roi.

La vie, la lumière, la joie et la prospérité

Les accompagnent tous deux.

Le médecin peut vanter ses remèdes,

Mais quel remède vaut un regard du roi ?

Qu'est-ce que le nard indien, le moutiaï,

Le pahzer ¹, auprès d'un seul clignement de la paupière royale ?

O Mirza Ahmak, le plus fortuné des docteurs,

et le plus heureux des mortels !

Tu possèdes dans tes murs un spécifique à tous les troubles,

Un antidote à tous les maux.

Ferme ton Galien, brûle ton Hippocrate

Jette Avicenne au rebut ; leur père à tous est ici présent !

Qui avalera un remède, quand un regard peut le guérir ?

Qui voudra d'un emplâtre, quand l'œil du souverain

va se poser sur lui ?

O Mirza Ahmak, tu es le plus heureux des mortels

et le plus fortuné des docteurs !

Le silence le plus profond avait régné pendant la récitation de ce poème, et, lorsqu'il fut terminé, le roi prit la parole :

¹ Le moutiaï et le phazer sont des antidotes très en faveur parmi les Persans. Notre bézoard est évidemment une corruption de pahzer.

— Très bien, dit-il, tu es un vrai poète et la gloire de mon règne. Qu'était Firdouci comparé à toi ? Quant à Mahmoud Ghaznévi, ce n'était qu'une ordure !

Puis, se tournant vers le maître des cérémonies, il lui dit :

— Va, et baise-le sur la bouche, puis tu la lui rempliras de sucre candi. Une bouche d'où sortent de telles paroles est digne de toutes les jouissances.

Aussitôt le maître des cérémonies s'approcha du poète et lui infligea sur la bouche un baiser de ses lèvres ornées de poils rudes, puis il prit sur un plateau autant de morceaux de sucre candi qu'il en fallait pour bourrer complètement la bouche ouverte du barde.

Bien qu'incommodé par cette récompense, celui-ci fit tout son possible pour avoir l'air d'être au comble de la félicité, avec de telles grimaces et de telles contorsions que les larmes lui jaillirent des yeux, pendant que le sirop lui coulait de la bouche.

Le roi renvoya alors les courtisans et l'on commença les préparatifs du repas royal.

CHAPITRE XXIX

Le repas royal est suivi d'un événement qui détruit le bonheur d'Hadji Baba.

Une partie de la terrasse où avait eu lieu notre première rencontre surplombait la rue, et les femmes avaient coutume d'y venir quand quelque chose d'intéressant se passait au dehors ; aussi, j'espérais que Zinab et ses compagnes viendraient de là assister au départ du schah et je me fiaais à son ingéniosité pour trouver un moyen de converser avec moi.

En effet, je vis bientôt les femmes venir se poster sur

la terrasse et l'on entendit les cris des hérauts annonçant le départ du cortège royal, qui se mit en marche dans le même ordre qu'à l'arrivée.

Les femmes quittèrent la terrasse dès que l'obscurité et le silence eurent remplacé le mouvement et la lumière et rentrèrent dans la maison.

Une femme seule y resta après le départ des autres. Dès qu'elles eurent disparu, elle s'approcha de ma cachette. C'était Zinab.

Elle me dit immédiatement que ce devait être notre dernière entrevue, car, dès maintenant, elle appartenait au harem royal, et, si l'on nous trouvait ensemble, nous serions aussitôt mis à mort.

Je brûlais d'apprendre de quelle façon le roi l'avait obtenue, mais il m'était impossible de parler, car les sanglots m'étouffaient. Elle, au contraire, ne paraissait pas prendre notre séparation aussi à cœur que moi.

Je ne sais si elle était éblouie de la nouvelle vie qui s'ouvrait devant elle, ou si les vicissitudes qu'elle avait eu à supporter depuis notre liaison l'avaient détachée de moi, mais elle ne me prodigua pas les marques d'affection que j'espérais.

Zinab paraissait si naïvement heureuse du changement de position qui l'attendait que je n'eus pas le cœur de détruire par mes prédictions néfastes sa joie innocente.

Elle m'apprit qu'un des ennuques devait venir la chercher le lendemain matin pour la conduire au sérail et, comme on l'avait déjà appelée plusieurs fois, elle n'osa rester absente plus longtemps. Nous nous séparâmes donc, après mille et mille protestations d'amour et pour ne plus nous rencontrer peut-être.

Hadji Bada prie le docteur de le recommander au grand-exécuter, afin qu'il l'enrôle parmi ses aides. Il réussit à devenir *nasaktchi* ou aide-exécuter. Un de ses nouveaux compagnons l'initie aux ficelles et aux ruses du métier.

CHAPITRE XLIII

Hadji Baba raconte une horrible histoire dont la conséquence est de le plonger dans la plus grande misère.

Quelques jours plus tard, le camp fut levé et le schah retourna prendre ses quartiers d'hiver à Téhéran avec la même pompe qu'à son départ au printemps.

J'avais repris mon poste de sous-lieutenant du grand-exécuter et j'étais fort occupé à donner des instructions à nos hommes, afin de maintenir un ordre parfait pendant la marche. Je reçus l'ordre d'envoyer un courrier à Téhéran, pour prévenir que les chanteuses et danseuses eussent à se tenir prêtes à recevoir le maître à son arrivée à Sulémanieh, situé, comme je l'ai déjà dit, sur la rive du fleuve Caraï, à environ neuf *farsagh*¹ de la capitale.

Cet ordre me remit en mémoire Zinab, que j'avais tout à fait oubliée, et tous mes tendres sentiments se réveillèrent aussitôt. Il y avait sept mois que nous nous étions rencontrés pour la première fois. J'avais vécu pendant ce temps avec des gens d'une nature assez barbare pour que tout sentiment de pitié eût été étouffé en moi, mais lorsque je me représentais quel pouvait être son état actuel, sachant pertinemment que j'en

¹ Le farsagh équivaut à environ 3 1/2 milles géographiques.

étais la cause, je sentais une douleur aiguë me serrer le cœur. Nous verrons bientôt, me dis-je, si ma crainte est justifiée. Dans quelques jours, nous serons à Sulémanieh et c'est alors que son sort se décidera.

Le jour de l'arrivée, je pris la tête du cortège afin de m'assurer par moi-même que tout était prêt pour la réception.

En approchant de la partie du palais où était situé le harem, j'entendis les sons des voix et des instruments des chanteuses qui étaient à leur poste.

Que n'aurais-je pas donné pour échanger quelques mots avec Zinab ou tout au moins pour la voir à distance ! Mais je savais qu'il eût été imprudent de questionner à son sujet, car cela aurait pu attirer des soupçons sur tous deux, et précipiter sa ruine en même temps que la mienne. Du reste, je n'aurais pas eu le temps de faire la moindre enquête, car, à peine arrivé, j'ouïs les coups de feu saluant l'arrivée du souverain.

Dès qu'il eut fumé une pipe dans la salle d'audience et congédié les courtisans qui l'entouraient, il se retira dans son harem.

A son entrée, j'entendis les sons des tambourins, des guitares et des petits tambours accompagnant la voix des femmes qui s'avançaient en procession au-devant du maître.

J'écoutais de toutes mes oreilles dans l'espoir de distinguer la voix de Zinab, mais en vain, et je restai partagé entre l'espoir et la crainte, quand mon ancien maître, le docteur Mirza Ahmak, fut averti qu'il eût à paraître sur-le-champ devant le schah. En entendant cet ordre, je me dis : « C'en est fait, Zinab est perdue sans retour ! »

Le docteur entra auprès du schah, ressortit bientôt, et

m'apercevant près de la porte du harem, m'attira à l'écart et me dit :

— Hadji, le schah est furieux. Te rappelles-tu l'esclave kurde dont je lui fis présent lors de sa visite du nouvel-an ? Elle n'a pas paru parmi les autres danseuses, prétendant être indisposée. Le schah l'aime et veut la voir à toute force. Il m'a fait appeler pour que je la voie, comme si je pouvais contrôler les caprices de cette fille de Satan ! Il a ajouté que, s'il ne la trouvait pas en parfaite santé à son arrivée au palais, il m'arracherait la barbe jusqu'à la racine. Maudit soit l'instant où elle devint mon esclave et plus encore l'heure où j'invitai le schah à visiter ma maison !

Sur quoi il me quitta, me laissant méditer sur l'affreux sort qui attendait la pauvre fille.

Enfin, l'heure jugée favorable pour le retour du schah fut fixée par les astrologues et il rentra dans sa capitale, accueilli par toute la population.

Je brûlais de voir le docteur, mais je voulais le rencontrer comme par hasard, afin que, si Zinab était reconnue coupable, les soupçons ne tombassent pas sur moi.

Le soir de mon arrivée déjà, mon désir se réalisa, mais, hélas ! cette entrevue ne m'apporta que désespoir.

J'étais occupé à donner des ordres à un nasaktchi lorsque j'aperçus le docteur, sortant des appartements du schah, l'air soucieux et la tête basse. Je me plaçai sur son chemin et le saluai, ce qui lui fit lever la tête. Lorsqu'il m'eut reconnu, il s'arrêta en disant :

— Je te cherchais justement, Hadji. Et m'attirant à l'écart, il continua : C'est vraiment une étrange histoire ; cette Kurde a attiré toutes les misères sur ma tête. Par le ciel, le schah est devenu fou ! Il parle de massacrer tout ce qui est mâle, au dedans et en dehors de son

harem, en commençant par les vizirs et en finissant par les eunuques. Il jure par sa propre tête qu'il me fera payer pour tous les autres s'il ne trouve pas le coupable.

— Quel coupable ? demandai-je ; qu'est-il arrivé ?

— Zinab, me répondit-il, Zinab.

— Ah ! je comprends, dis-je, vous l'aimiez beaucoup.

— Moi ? s'exclama le docteur effrayé de mes paroles. *Astaférallah!* — Dieu me préserve ! — ne dis pas de telles choses, par pitié, Hadji, car si le schah avait vent de cela, il mettrait immédiatement ses menaces à exécution. Qui t'a dit que j'aimais Zinab ?

— On parlait de cela chez vous alors, répondis-je évasivement, et chacun était étonné qu'un homme comme vous, le Locman de son temps, le Galien de la Perse, se fût amouraché d'une fille kurde, un rejeton du diable, dont les pas ne pouvaient être que funestes et qui aurait pu attirer le malheur non seulement sur une maison, mais sur tout un empire.

— Tu as raison, Hadji, répondit le docteur en secouant la tête. Quel fou j'étais de m'être laissé prendre à ses yeux noirs ! Ce n'étaient pas des yeux, en vérité, mais des charmes, car le diable y était caché. Et maintenant, que faire ?

— Que voulez-vous que je vous dise ? Que pense faire le schah ?

— Qu'elle aille au diable ! qu'elle retourne à son père Satan et bon voyage ! s'écria le docteur. Mais c'est à moi que je pense, à ma propre peau !

Puis, me regardant avec affection, il me dit :

— Ah ! Hadji, tu sais combien je t'aime. Je t'ai pris chez moi quand tu étais sans foyer et je t'ai fait une situation. C'est grâce à moi que tu as ta position actuelle. Eh bien, si la gratitude n'est pas un vain mot, voilà

l'occasion de le montrer. Tu devines ce que je veux dire, n'est-ce pas ?

— Non, répliquai-je, je n'en ai pas la moindre idée.

— Eh bien, voici : avoue que c'est toi le coupable. Pour moi, ce serait la perte de ma place et probablement de la vie, mais pour toi, cela n'a pas autant d'importance, car tu es jeune et il serait vraiment tout naturel que cela fût arrivé ainsi.

— Etes-vous fou, docteur, m'écriai-je, ou pensez-vous que ce soit moi qui aie perdu la tête pour me faire une telle proposition ? Pourquoi devrais-je mourir ? Vous voulez donc que mon sang retombe sur votre tête ? Tout ce que je puis dire, si l'on m'interroge, c'est que je ne crois pas que vous soyez le coupable, car vous aviez bien trop peur de la khanoum. Mais, quant à me déclarer coupable, non, n'y comptez pas.

Comme nous en étions là de notre conversation, un des eunuques du schah s'approcha de moi et me transmit l'ordre de me trouver, avec cinq de mes hommes, à minuit, sous la haute tour qui flanque le harem, et de nous munir d'un cercueil pour porter un corps au cimetière.

Tout ce que je pus répondre fut : *Bétchechme*, — sur mes yeux. — Ce fut heureux pour moi qu'il s'éloignât immédiatement, que le docteur me quittât aussi et qu'il fît déjà sombre, car je me serais inévitablement trahi, tellement ce message m'avait bouleversé. Mon corps se couvrit d'une sueur froide, mes yeux se mouillèrent, mes genoux se dérochèrent sous moi et je me serais probablement évanoui, si la crainte d'être trouvé dans cet état, au milieu même du palais, ne m'eût rendu quelque force.

Je prévins les hommes qui devaient m'assister dans la

cruelle tragédie et qui, indifférents comme ceux qui sont accoutumés à de sinistres besognes, ne se troublaient pas plus à l'idée d'avoir à transporter un cadavre qu'à celle d'être eux-mêmes les bourreaux.

La nuit était sombre et menaçante et le soleil s'était couché — chose rare en ces climats — entouré de nuages couleur de sang. Ces nuages couvrirent bientôt tout le ciel et le tonnerre se mit à gronder. La lune apparaissait par intervalles entre leurs masses sombres et disparaissait presque aussitôt, laissant la nuit régner partout.

J'étais assis tout seul dans la chambre de garde du palais quand j'entendis les veilleurs de nuit crier la douzième heure, pendant que résonnaient les appels des muezzins. C'était l'heure fixée pour le meurtre. Je me levai en hâte et courus au lieu désigné, où je trouvai mes hommes déjà arrivés, assis tranquillement autour du cercueil qui allait bientôt recevoir le corps mutilé de ma pauvre Zinab.

La seule parole que je pus prononcer fut :

— *Choude*, est-ce fait ?

A quoi ils répondirent :

— *Nichoude*, ce n'est pas fait !

Puis un affreux silence suivit ces paroles. J'avais espéré que l'horrible forfait serait accompli et qu'il ne me resterait que la triste tâche d'accompagner au champ du repos les restes de celle qui m'avait été si chère, mais non, rien ne devait m'être épargné et je ne pouvais me soustraire à ma destinée.

A l'extrémité des appartements réservés aux femmes s'élève une tour octogonale, haute d'environ trente *guez* (34 mètres), que l'on voit très bien de tous les quartiers de la ville et au sommet de laquelle se trouve une chambre où le schah aime à se reposer et à prendre l'air.

Cette tour est entourée de terrain inculte et la principale porte d'entrée du harem s'ouvre tout près de sa base. Elle est dominée par une terrasse (un lieu, hélas ! que je ne pourrai jamais oublier) sur laquelle notre attention se concentrait toute. Je venais à peine d'arriver, lorsque la lune, sortant tout à coup des nuages, me fit voir trois silhouettes, deux hommes et une femme, debout sur la terrasse. Les hommes traînaient presque leur compagne, qui, tombée à genoux, élevait les bras dans une attitude de supplication.

Lorsque le groupe lugubre s'approcha du bord de la terrasse, on entendit distinctement les cris de la femme, mais ses lamentations, mêlées aux hurlements du vent qui soufflait avec rage, ressemblaient plutôt au rire strident d'une démente. Nous étions tous silencieux ; mes cinq sinistres compagnons eux-mêmes paraissaient émus. Il me semblait que j'étais devenu un être insensible et sans vie, incapable de faire un mouvement, et il me serait absolument impossible de décrire quels étaient mes sentiments à cette horrible minute. A la fin, un cri terrible déchira l'air, suivi d'un silence profond. Un corps lourd traversa l'espace et le bruit sourd d'une chute nous apprit que le meurtre était consommé.

Le bruit de la chute me rendit le mouvement et je courus comme un fou à l'endroit où ma pauvre Zinab gisait avec son fardeau, cadavre mutilé et brisé. Elle respirait encore, mais ses membres étaient secoués par les convulsions de l'agonie ; ses lèvres remuèrent comme si elle voulait parler, mais un flot de sang s'en échappa. Je ne pus saisir un seul mot, quoiqu'il me semblât entendre : « Mon enfant ! » mais c'était peut-être une illusion de mes sens excités.

Je restai penché sur elle, en proie au plus profond

désespoir, et je m'oubliai si complètement que, si les hommes qui m'entouraient avaient eu le plus léger soupçon de ma réelle situation, rien n'aurait pu empêcher ma perte. Je fis même la folie de tremper mon mouchoir dans son sang, en me disant : « Ceci du moins ne me quittera jamais. »

Je revins à moi en entendant la voix d'un des bourreaux qui, du haut de la terrasse, criait :

— Est-elle morte ?

— Oui ! répondit un de mes hommes.

— Eh bien, emportez-la ! ordonna la voix.

Sur quoi mes hommes soulevèrent le pauvre corps, le placèrent dans le cercueil, mirent ce dernier sur leurs épaules et nous nous dirigeâmes vers le cimetière, situé en dehors de la ville et où nous trouvâmes une tombe déjà creusée.

Arrivé au champ du repos, je m'assis sur la pierre d'une tombe, presque inconscient. Comme dans un rêve, je vis les nasaktchis placer le cercueil dans la tombe, le recouvrir de terre et disposer deux grosses pierres, l'une à la tête et l'autre au pied. Quand ils eurent terminé, ils s'approchèrent de moi pour me dire que la besogne était faite et je leur ordonnai de s'en aller, disant que je les suivais.

Ils me laissèrent donc et retournèrent à la ville. La nuit était encore sombre et le roulement du tonnerre s'entendait dans le lointain. Aucun autre bruit ne troublait le silence, si ce n'est le glapissement du chacal, semblable au cri d'un petit enfant.

Plus je restais près de la tombe fraîchement comblée, plus la pensée de rentrer chez moi et de reprendre mon métier d'exécuteur me devenait intolérable. Je maudissais mon existence et éprouvais une telle répugnance à

l'idée qu'il me faudrait retourner dans l'entourage des puissants de ce monde, qui disposent à leur gré de la vie de leurs semblables, que je me sentais plutôt incliné à devenir un ermite et à passer le reste de mes jours dans les privations et la pénitence. La crainte d'avoir trahi combien le sort de la malheureuse qu'on venait de tuer me touchait de près s'ajouta encore aux raisons précédemment énoncées et j'en vins à prendre la décision de quitter pour toujours Téhéran et mon affreux métier. L'aube commençait à blanchir et je résolus de me rendre à pied jusqu'à Kinaraghird, la première station sur la route d'Ispahan, et de me joindre là à la première caravane en route pour ma ville natale.

« Oui, me disais-je, j'irai chercher la consolation dans la solitude et dans le sein de ma famille. Je veux revoir mes parents. Peut-être trouverai-je mon vieux père vivant et pourrai-je recevoir sa bénédiction ? Peut-être le retour de son fils perdu sera-t-il sa dernière joie ? Comment pourrai-je exercer mon métier à l'avenir, avec ce souvenir dans ma mémoire ? J'ai assez vécu dans le vice et il est temps de rentrer dans le droit chemin. »

En un mot, l'horrible événement dont je venais d'être spectateur avait produit une si profonde impression sur moi que, si j'avais persisté à marcher dans la vie avec les sentiments que j'éprouvais en ce moment, j'aurais pu prendre rang parmi nos plus saints hommes.

JAMES MORIER.

(La fin prochainement.)

Traduit de l'anglais par M^{me} Davtiantz-Berchier.

LETTRE DE SERBIE¹

LA QUESTION ALBANAISE

Kragujevatz, le 30 juin 1915.

Les journaux se sont occupés ces derniers temps de la question albanaise. Certains se sont émus de l'avance serbe dans ce pays. On s'est demandé, en effet, ce que vise la Serbie en occupant des villes telles que Tirana, Elbasan, etc.

J'ai voulu savoir ce qu'il faut penser de tout cela et quel est le point de vue serbe dans cette affaire. Je me suis donc renseigné aux sources compétentes d'ici. Dans ce qui suit j'exposerai le résultat de cette enquête.

On est persuadé que, dans leur traité d'alliance, l'Autriche-Hongrie et l'Italie se sont garanti des acquisitions dans la péninsule balkanique. Ce fait a été reconnu à maintes reprises officieusement, voire même officiellement, du haut de la tribune parlementaire, et l'Italie a mis souvent en avant, en ce qui concerne la mer Adriatique, le principe du *mare nostro*, ce qui semble indiquer aussi que ce pays comptait obtenir un jour des régions dans les Balkans. La Serbie, topographiquement située entre les deux pays susmentionnés et qui défend le principe : *Les Balkans aux Balkaniques*, s'est vue obligée de ce chef de recourir à tous les moyens en sa puissance pour se préserver contre les tendances de conquête de ses voisins. Il faut chercher dans

¹ Nous rappelons que nos collaborateurs expriment librement leurs opinions personnelles. (*Réd.*)

cette nécessité l'origine de son traité d'alliance de 1912 avec la Bulgarie, aux termes duquel son droit sur l'Albanie a été reconnu.

Dans la guerre serbo-turque, la Serbie occupa militairement l'Albanie, de San-Giovanni di Medua jusqu'au sud de la rivière Skoumbi. Cette conquête ne fut pas facile, car les routes manquaient presque totalement et le service de ravitaillement était des plus pénibles. Cependant, au prix de grands sacrifices, les Serbes arrivèrent à leurs fins, pensant avoir ainsi conquis le débouché à la mer tant désiré. Mais ils avaient compté sans l'Autriche-Hongrie.

Celle-ci, désagréablement surprise des succès militaires serbes en général et, surtout de celui d'Albanie, y voyait l'émancipation économique et la réalisation de l'affranchissement politique complet de la Serbie de la tutelle austro-hongroise. En plus, ce fut pour elle aussi une entrave sérieuse au *Drang nach Osten* germanique. Les événements qui ont suivi cette première occupation de l'Albanie, ainsi que l'ultimatum de l'Autriche en juillet passé, ont prouvé à l'évidence que c'était bien là la politique suivie par ce pays dans la question albanaise.

L'Italie, elle aussi, était mécontente. L'opposition faite par elle à l'avance grecque en Epire (1913), l'occupation de Valona et de son golfe en 1914 et la tendance à occuper Durazzo et Skutari au courant de la guerre actuelle sont des signes indéniables de cet état d'esprit.

Aussi la conférence de Londres, à la demande de ces deux puissances, a non seulement obligé la Serbie à évacuer l'Albanie, mais elle a tracé aussi la ligne frontière de telle façon que tous les points stratégiques ont été attribués aux Albanais. Au lieu de faire passer cette frontière, comme il était naturel, par le versant des affluents gauches du Drim, la moitié du lac d'Ochrida est donnée à l'Albanie ; la frontière suit d'abord le versant des affluents gauches du lac et du Drim jusqu'au sud de Debar, prend ensuite la direction des affluents droits de cette rivière, aboutit près de Prizrend et Jakovitza pour se terminer enfin sur l'ancienne frontière turco-monténégline. De cette

façon les villes de Struga, de Prizrend et de Jakovitza sont laissées sans défense à la merci des incursions albanaises. Cette décision irrationnelle de la conférence a été prise soi-disant afin de laisser aux Albanais ces villes ouvertes pour les jours de marché.

En plus, cette même conférence a abandonné à l'Albanie un nombre considérable de villages purement serbes situés le long du Drim, de même que la Liouma et la Malessia de Jakovitza, etc.

La Serbie a dû s'incliner devant la volonté de l'Europe et cela d'autant plus que son alliée, la Bulgarie, ne l'a nullement soutenue. Plus encore : cette dernière, qui s'était pourtant engagée par son traité d'alliance, a fait savoir à l'Autriche-Hongrie que la question albanaise ne pouvait pas constituer pour elle un *casus fœderis*.

Tout en cédant, le gouvernement serbe s'est immédiatement rendu compte de la mauvaise situation dans laquelle était placé le pays par ce partage irraisonnable et des dangers auxquels celui-ci l'exposait dans l'avenir. Il ne s'est pas trompé.

En effet, déjà au mois de septembre 1913, les Albanais attaquèrent la Serbie au moment où celle-ci avait démobilisé toutes ses forces. Elle fut ainsi obligée de remobiliser environ 50 000 soldats. Cette incursion a été préparée et guidée par des agents et officiers austro-hongrois et des comitadjis bulgares. Des villes frontières furent attaquées et occupées et pendant ce temps la presse de Vienne et de Sofia, aidée par celle de Berlin, prétendait que ce n'était pas une invasion venant du dehors, mais une révolte de la population contre le nouveau régime.

La tranquillité du pays fut rétablie par les troupes serbes en occupant les points stratégiques que les représentants de la Serbie avaient vainement demandés à la conférence de Londres.

La politique autrichienne, secondée par les ennemis de la Serbie, est ainsi nettement mise au jour ; mais elle ne se tient pas pour satisfaite des grands sacrifices matériels et en vies d'hommes qu'avait coûtés à cette dernière son expédition, ni même

de l'atteinte portée à son prestige vis-à-vis de ses nouvelles populations. Intervenant directement, elle exige, dans un délai de huit jours, l'évacuation des points stratégiques occupés. De nouveau la Serbie doit céder.

Elle va même plus loin. Elle cherche à nouer de bons rapports avec le gouvernement fraîchement créé du prince de Wied. Mais ses efforts sont vains : celui-ci ne lui notifie même pas son avènement au trône. Le prince falot n'a été d'ailleurs qu'un pantin ridicule entre les mains du gouvernement du Ballplatz.

Pendant sa présence au pays, l'anarchie complète ne cesse d'y régner. Les tribus se combattent mutuellement et elles y sont encouragées par l'Autriche-Hongrie, qui cherche par tous les moyens à empêcher l'exécution du dessein de la conférence de Londres : procurer un débouché maritime à la Serbie par la création d'une voie ferrée à travers l'Albanie. Les Jeunes-Turcs profitent également du désarroi en travaillant de leur côté à brouiller les cartes.

Telle était la situation au commencement de la guerre européenne.

Le 9 janvier 1915 (ancien style), les révolutionnaires du centre de l'Albanie se réunissent à Tirana et décident de répondre à l'appel de Constantinople contre la Serbie.

Le 27 janvier, la première attaque se produit près des postes de Morine et de Vrbnitze. Une chaude lutte s'engage sur les rives du Drim, dans la direction de Koitnik, et les Albanais pénètrent jusqu'à Gouri Derven pour menacer Prizrend. Tous les fils télégraphiques sont coupés et les bandes occupent les positions de Schichtovatz, Gloubotchitza, Borske, Sapot, Krstatz, Rab-tchou, Presna, Schour, etc. Presque en même temps une invasion a lieu du côté d'Ochrida et le 1^{er} février les envahisseurs sont à Tchafa San près de Strouga. Toutefois les troupes de la frontière serbe arrivent à nettoyer leur territoire de ces bandes.

Le 2 avril, 400 Albanais sont à Elbasan et marchent vers la Serbie. En même temps, 1500 indigènes attendent à Potgoratz l'ordre d'attaquer.

Le 5 avril, la frontière est envahie près de Tchafa San (département d'Ochrida) par 700 Albanais.

Kara Said pacha est à ce moment en Albanie avec de nombreux officiers autrichiens pour organiser les tribus de ce pays en vue d'une attaque vigoureuse de la Serbie. Leur plan est de rassembler environ 50 000 hommes et de les lancer contre les Serbes. Ceux-ci seraient alors forcés de dégarnir leur front nord et les Austro-Hongrois pourraient ainsi facilement pénétrer dans le pays. L'Autriche donne l'argent nécessaire pour l'exécution de ce plan. En plus, pour gagner la confiance des indigènes, quelques-uns de ses officiers se convertissent ostensiblement à l'islamisme. Tout ceci se fait du reste de concert avec les Jeunes-Turcs, et la monarchie danubienne fournit des canons, des mitrailleuses et des munitions.

Les tribus albanaises sont, comme on sait, divisées par la religion. Pour éviter les frottements entre elles, les impresarios du complot cherchent à réconcilier mahométans et catholiques. A cette fin, ils organisent des réunions chez Prink Bib Doda et chez Akif pacha. A ces réunions assistent entre autres deux anciens hauts fonctionnaires du prince de Wied, Goura Kitchi, ex-ministre, et Feisi bey, ex-gouverneur de Valona et secrétaire général du ministère de l'intérieur, outre de nombreux prêtres catholiques autrichiens qui furent les agents les plus actifs du gouvernement de Vienne. Les centres d'action antiserbe sont alors Skutari et Tirana.

C'est aussi vers cette époque qu'on offre à l'Albanie, à la place du prince de Wied, le prince Cyrille, second fils du roi Ferdinand de Bulgarie. Ce qu'on désire obtenir en donnant le trône albanais à ce prince est clair : relier la Bulgarie à l'Adriatique, rêve caressé depuis longtemps, par le souverain et le gouvernement de ce pays.

Enfin, le 12 mai, plus de 10 000 Albanais attaquent le poste frontière entre Rastelitz et Stirovitza. Le 13, une vive fusillade éclate près du monastère de Saint-Naoum, dans la direction de Potgoratz, et en même temps les bandes se portent à la fron-

tière près de Tchafa San. Le 16 mai, à une heure du matin, ont lieu, aux mêmes endroits, des rencontres sanglantes. Le 18, les Albanais attaquent en masse. Les tribus paisibles se joignent alors à l'armée serbe pour les repousser et pour se porter au secours d'Essad pacha, enfermé à Durazzo. Dans le nombre il faut citer le chef Ivdís Hadji Bala, officier d'Essad pacha.

Le 20 mai, une lutte acharnée s'engage près de Tchoukous. Les agresseurs sont commandés par Hadji Kiamil de Tirana. Ces engagements continuent jusqu'au 26 mai jour où les Albanais sont définitivement repoussés et leur résistance brisée. Partout où les troupes serbes ont passé, elles ont ramassé des projectiles de canon et des douilles de cartouches d'origine autrichienne. Hadji Kiamil s'est sauvé dans l'intérieur.

L'armée serbe s'est arrêtée sur les positions stratégiques qu'elle juge nécessaires pour défendre la frontière contre de nouvelles attaques et, de plus, elle a occupé Elbasan, Tirana et Spas.

Cette occupation sera-t-elle définitive? Je peux affirmer que non. Toute cette expédition albanaise, où la Serbie n'a du reste engagé que des troupes de frontière stationnées dans ces parages, a été provoquée par le dilemme devant lequel se trouva le gouvernement : laisser sa frontière ouverte aux incursions albanaises ou occuper les points stratégiques nécessaires pour les empêcher. Il a choisi naturellement la seconde solution.

La Serbie sait fort bien que le sort de l'Albanie ne sera pas réglé par elle seule, mais par la future conférence de la paix. Si alors les puissances décident de faire disparaître l'Albanie indépendante (ce qui serait le plus sage à mon avis, car jamais, laissé à lui seul, ce nid de guêpes ne restera tranquille), et si elles veulent la donner, en partie du moins, à la Serbie, celle-ci acceptera sans enthousiasme ce cadeau. Elle sait, en effet, que la pacification et la civilisation de ce pays lui coûteront beaucoup et lui procureront énormément de déboires. Elle connaît la nature des Albanais — sans excepter les tribus qui l'appellent aujourd'hui à leur aide — toujours hostiles à l'occupant. Cepen-

dant la Serbie se dit aussi que, si l'Albanie est partagée, elle revient de droit à elle, à la Grèce et au Monténégro.

En attendant la décision de l'Europe, et dans l'intérêt de sa propre sécurité, elle a actuellement occupé les points stratégiques importants. Des attaques nouvelles peuvent se produire dans deux directions : dans celle de la vallée de Skoumbi et dans celle de la vallée du Drim, étant donné que les centres d'agitation contre la Serbie se trouvent à Tirana et à Skutari, où le consul autrichien continue à distribuer de l'argent, des armes, des munitions, etc. Elle a donc occupé aussi Elbasan, Tirana et Spas.

Evidemment l'occupation de la frontière stratégique, que les Serbes avaient demandée vainement aux diplomates de la conférence de Londres, est définitive. Elle est d'une nécessité absolue pour la Serbie et je ne pense pas que le futur congrès la lui contestera.

Enfin, par ce que j'ai dit de la collaboration austro-turque à l'aventure albanaise, on voit clairement que celle-ci est un épisode se rattachant intimement aux événements des autres théâtres de la grande guerre. C'est donc à tort que certains journaux ententistes critiquent ces opérations comme inopportunes. A mon avis il n'y a qu'une réserve à faire : c'est que l'occupation permanente pendant la guerre, vu le caractère turbulent des Albanais, ne force peut-être les Serbes à y jeter beaucoup de troupes nouvelles, qui seraient plus à leur place ailleurs. Cependant la prudence avec laquelle le gouvernement serbe conduit ses affaires permet d'espérer que cette crainte n'est pas justifiée.

R. A. REISS.

CHRONIQUE ITALIENNE

La gloire de combattre contre un ennemi fort. — Ce n'est pas seulement contre l'Autriche que l'Italie est en guerre. — Plume et épée. — Renato Serra.

Il arrive souvent de lire dans les journaux italiens et d'entendre dans les conversations privées des nouvelles comme celle-ci : « Aujourd'hui sont parvenus de tel endroit cent, cinq cents, mille prisonniers autrichiens ; tous fleur de soldat : jeunes, robustes, excellemment équipés, pas épuisés du tout. » Et, dans les lettres venant du front, se retrouvent, insistantes et significatives, d'autres observations du même genre : « Nous avons eu affaire à des ennemis résolus et fiers, nous avons trouvé dans les tranchées conquises tout ce que l'art de la guerre a inventé de mieux. Les approvisionnements sont, eux aussi, abondants et bons ; il ne faut pas croire que le soldat autrichien soit réduit à la quantité et à la qualité de nourriture dont la population civile doit se contenter en Autriche. » En somme, l'Italie se trouve aux prises avec un adversaire militairement digne de tout respect. La guerre que l'Italie a déclarée et qu'elle soutient contre l'Autriche ne ressemble en rien à celle par laquelle la Roumanie a réussi, voici deux ans, à s'emparer de la Dobroutha et à imposer ses traités à la Bulgarie exsangue. L'Autriche est encore valide, elle possède encore un grand nombre d'excellentes milices et se trouve aussi en état de les employer à la défense du front méridional.

Les Italiens ne négligent pas de répéter et de mettre en évidence une telle vérité. Pourquoi donc ? Les gens mal informés ou mal disposés pourraient supposer qu'une pareille insistance révèle une douloureuse désillusion. L'entrée en guerre de l'Italie n'aurait-elle pas été provoquée par l'espérance de se trouver

devant un ennemi déjà à moitié vaincu ? Les offres autrichiennes de la dernière heure, si contraires — quoique parcimonieuses — aux habitudes de la monarchie, n'équivalaient-elles peut-être pas à une confession d'impuissance ? La décision de refuser le *parecchio*, le morceau cédé gratuitement, ne serait-elle pas motivée par la certitude de pouvoir obtenir presque pour rien un gain plus considérable ? Les Italiens ne seraient-ils pas ces vils carnivores dont parlait Bismarck, « ces corbeaux qui se nourrissent de charognes, et attendent autour des champs de bataille qu'on leur laisse quelque chose à manger ? » Malheureusement pour eux, les corbeaux se sont trop hâtés cette fois. Ils se sont aventurés dans une bataille non terminée ; et, ne pouvant la quitter à tire d'ailes, ils font de nécessité vertu en croassant : « Voyez donc comme nous sommes courageux, comme nous sommes braves !... »

S'il est encore des gens qui interprètent la chose ainsi, il se trompent grossièrement. Ces deux ou trois mois de guerre ont montré, dans l'état-major italien, une préparation si vaste et si laborieuse que, sans la certitude d'une lutte très difficile, on l'aurait taxée de follement excessive. On savait que l'Autriche n'était et n'est pas au bout de sa puissance et que, de toute façon, elle mettrait dans la guerre contre l'Italie sa rancune ancienne et nouvelle et tenterait son effort suprême. Des trois guerres que soutient la monarchie danubienne, celle contre la Russie est une guerre défensive, celle contre la Serbie est, ou voulait être, une guerre de conquête, et celle contre l'Italie est une guerre de haine.

L'Italie savait fort bien que l'ennemi traditionnel enverrait dans le Trentin et sur l'Isonzo les meilleurs soldats et les armes les plus valides qui lui resteraient. Et, en disant l'Italie, j'entends non seulement les organisateurs de l'armée, les personnes haut placées, mais aussi la généralité du peuple italien. Certains même prétendaient que, dans l'hypothèse la plus favorable, la première phase de la guerre aurait été encore plus douloureuse et difficile qu'elle ne l'est. On disait tenir de gens bien informés

et l'on répétait couramment que tout le Trentin était une terrible forteresse où l'on ne pourrait mettre un pied, que les confins au delà du Tagliamento étaient indéfendables, qu'il fallait attendre une irruption inévitable des Allemands par les passages de la Carniole, qu'il restait seulement le bon espoir de faire front à l'ennemi sur quelque ligne très en arrière....

Il faut avoir présent devant ses yeux que l'Italie, en déclarant sa volonté de poursuivre et de finir la lutte suspendue en 1866, était aussi prête à soutenir cette atroce épreuve. Et, si l'on se complaît maintenant à mettre en évidence l'énergie et la défense autrichiennes, ce n'est pas pour masquer ses propres désillusions, mais pour des raisons bien différentes. C'est parce que la force de l'ennemi rend sans doute la victoire moins facile, mais d'autant plus honorable. C'est parce qu'il est loyal et noble de reconnaître les mérites de l'ennemi. C'est parce qu'en Europe et aussi, hélas ! en Italie, l'injurieuse opinion du peu de valeur de l'Italie est si enracinée que même les victoires remportées au plus haut prix pourraient être considérées comme des dons du hasard ou des concessions d'un adversaire faible.

— Oui, l'Italie est en train de livrer une bataille grande et décisive non seulement contre l'Autriche, mais aussi contre l'Europe et contre elle-même. De ce que l'Italie a délivré en 1859 la Lombardie avec l'aide de Napoléon III, de ce qu'elle ait pu en 1866 occuper la Vénétie, grâce aux victoires prussiennes, et Rome en 1870, par suite des défaites françaises, cela a eu pour résultat de diminuer outre mesure l'estime d'autrui et la conscience de soi-même. Chacun sait avec quelle mauvaise grâce — si ce n'est qu'elles y voient même une offense directe — les nations déjà parvenues en haut de l'échelle accueillent celles qui viennent après. La vieille Europe politique jugeait très consolant de pouvoir supposer et de pouvoir dire que l'Italie s'était constituée par la volonté ou par les concessions d'autrui et non par le courage des Italiens. Ce qu'on aime supposer et ce qu'on a l'habitude de répéter revêt peu à peu les apparences de l'indiscutable vérité. D'autre part, on sait qu'un des défauts les plus

opiniâtres du caractère italien, c'est l'excès de la critique de soi-même. En Italie, la bonne prudence est sujette à devenir souvent de la mauvaise défiance. Ce qui, pris à doses discrètes, pourrait être une médecine salubre contre la folie de la présomption, aboutit parfois, en Italie, par l'abus qu'on en fait, à débilitier la force de la foi. Il arrive ainsi que la défiance italienne marche de front ou précède même les propos malveillants venant de l'étranger. C'est surtout dans la période qui suivit immédiatement la lutte pour l'indépendance que le plus petit signe de fatigue — fatigue si naturelle après un tel effort! — fut interprété comme l'indice d'une maladie mortelle. « Notre patrie est vile! » écrivait en ce temps Giosuè Carducci, qui était cependant un grand citoyen. Certes, il ne soupçonnait pas quels torts faisaient ses atroces hyperboles! La lumineuse expédition des Mille perdit beaucoup de sa splendeur entre l'ombre du premier et l'ombre du second Cusàza. La lâcheté d'un seul Persano fut plus souvent rappelée que la valeur héroïque de tous les autres combattants. La trop facile brèche pratiquée à la Porta-Pia fit oublier la défense de Rome en 49, Castelfidardo, Mentana, Villa Glori. La défaite d'Adua parut la confirmation indubitable et définitive de l'opinion commune : les Italiens sont un peuple dépourvu d'aptitudes guerrières. Les uns répétaient avec douleur, les autres avec résignation, d'autres encore avec cynisme : « Nous autres Italiens ne sommes pas nés pour ces entreprises! » Puis socialistes, démocrates, humanitaires, commencèrent ouvertement à s'en prévaloir comme d'une supériorité.

La guerre de Libye n'a pas réussi à extirper entièrement ce préjugé : elle fut trop lente, trop terne, inféconde en avantages qui auraient pu compenser les énormes dépenses, appauvrie par les négociations de Lausanne qui, renonçant à la gloire de la lutte ouverte, ne réussirent à assurer qu'un semblant de paix. Puis les luttes intérieures suivirent, les folles violences de la Semaine-Rouge, d'où les plus optimistes tombèrent dans le doute que, même en supposant à l'Italie la force et l'impétuo-

sité de l'action, la concorde nécessaire lui aurait toujours fait défaut. Je me suis trouvé en train de discuter, l'hiver dernier, avec un nationaliste italien qui est maintenant engagé dans l'armée comme volontaire : « Non, disait-il, l'Italie ne peut demeurer étrangère à la grande lutte. Je suis convaincu que nous entrerons aussi en guerre dans quelques semaines ou dans quelques mois. Pour ce qui regarde la préparation militaire, tout marche admirablement. Mais la nation saura-t-elle affronter avec fermeté l'épreuve d'une guerre qui ne sera ni courte ni facile ? L'Italie aura-t-elle la force de caractère nécessaire pour supporter les revers passagers de la fortune, revers prévus et inévitables même dans les guerres victorieuses ? »

Les faits ont prouvé et prouvent combien mon nationaliste avait tort de douter. Et ils ont eu pis que tort, ces autres gens qui prêchaient, en termes moins circonspects et avec des intentions moins pures, la thèse du manque d'aptitudes de la part de l'Italie. Les nouvelles que les journaux du royaume publiaient sur l'ardeur contenue et le tranquille consentement de la nation pouvaient laisser l'étranger dans le doute : en temps de censure rigoureuse, la presse doit taire bien des choses. Mais le témoignage des individus est unanime et éloquent. Nombreux sont nos concitoyens suisses qui vont fréquemment en Italie pour leurs affaires et reviennent en rapportant tous l'impression d'un calme viril et conscient. Tout le monde sait que les blessés et les morts sont, presque chaque jour, nombreux, qu'on ne fait aucun pas en avant sans grand sacrifice de sang. On sait, on supporte et l'on veut. Même cette frémissante et souvent visionnaire phobie de l'espionnage, qui éclatait durant les premières semaines de la guerre, tend maintenant à se modérer. Les tribunaux ont acquitté plusieurs des accusés les plus notoires et, dans le public, se répand l'opinion que tout étranger n'est peut-être pas un espion et tout lumignon peut-être pas un signal.... Les prêtres et les prélats de l'église socialiste observent en général une attitude aussi prudente et discrète que ceux de l'autre église : d'aucuns ont sans doute changé d'avis et certainement

tous comprennent que, désormais, les dissentiments équivalaient à confesser ou à rendre irrémédiable son propre isolement. Parmi les milices les plus ardentes se distinguent ces furieux Romagnols qui, voici un an, incendiaient les églises et les gares, s'emparaient du général Agliardi et, même à la veille de la guerre, alimentaient, chez les observateurs allemands, certaines bonnes espérances de révolte et de lutte civile. Parmi les fonctionnaires qui travaillèrent le mieux à la grande entreprise viennent en tout premier rang ces employés de chemins de fer qui avaient été, dans de nombreuses occasions, les adversaires les plus irréductibles de l'Italie officielle. Mais la guerre et la révolution sont deux choses psychologiquement égales : pourvu que la guerre ne contredise pas ouvertement les doctrines des révolutionnaires, ceux-ci s'y précipitent tout joyeux et y font des prodiges.

— Je ne voudrais pas que le lecteur me supposât trop disposé à trouver bien et juste tout ce que l'Italie fait et dit aujourd'hui. Oui, il existe — bien qu'ils soient rares — certains hommes aveugles de l'œil gauche, ne voyant que l'aspect heureux et la couleur agréable des choses. Mais mes deux yeux sont bons et je m'aperçois fort bien de ce qui, dans la vie italienne actuelle, est moins solennel et moins lumineux. Ce serait vraiment incroyable d'assister à une guérison de tous les maux, à un exhaussement de toutes les petites choses, à un renforcement des activités mineures, demeurées libres et bourgeoises, aux côtés de l'activité majeure toute vouée, elle, à la terrible entreprise.

La littérature, par exemple, n'a pas su jusqu'à présent se secouer de son inertie et de sa stupeur pour trouver des mots dignes de cette grande heure. Les uns se taisent pour n'avoir plus de voix suffisante à se faire entendre : mais c'est un silence aigre et terne, non ce silence austère, volontaire, qui vaut parfois la grandeur. Les autres, depuis le début de la guerre européenne, ont abandonné les discours d'art pur (je ne sais s'ils en ont fait autant des études et des pensées) : certains journaux et revues littéraires excluent aujourd'hui ce qui constituait leur

matière spéciale et publient seulement des articles concernant la guerre.

Dans le dernier numéro de sa revue *La Critica*, Benedetto Croce se déclare adversaire d'une telle manière de comprendre le devoir du savant et de l'écrivain en temps de guerre. « Cette interruption des études habituelles que beaucoup considèrent comme « une anxiété généreuse au sujet du sort de l'humanité et de la patrie », n'est au contraire très souvent, dit-il, qu'un simple laisser-aller à la tendance toujours attrayante de l'oisiveté. » Et il lui paraît stupide de s'attarder, comme quelques-uns le font, dans l'attente messianique d'un art nouveau, d'un style nouveau, d'une science nouvelle, d'une philosophie nouvelle, en somme d'un monde intellectuel et moral nouveau qui doit sortir de la guerre. D'autre part, il n'approuve pas l'attitude de certains penseurs et savants étrangers qui veulent que « les concepts de la science réconfortent telle ou telle idée politique contingente, entreprennent la défense et l'attaque de tel ou tel peuple. » Il déclare avoir fait lui aussi ce qui paraissait le mieux à son devoir de citoyen, il reconnaît s'être laissé aller, lui aussi, à des imaginations et à des bavardages. Mais il se vante d'avoir maintenu à l'écart de toute répercussion de la guerre, sa revue qui « a continué ses recherches historiques, ses discussions philosophiques, ses jugements critiques, comme si la guerre n'existait pas.... » Avec toute la déférence due à cet homme insigne, on peut sans doute soupçonner que cette rigoureuse distinction entre son activité comme penseur et son sentiment comme homme et comme citoyen a quelque chose d'artificiel. Cela rappelle la fameuse *tour d'ivoire* où se renfermait la poésie d'il y a vingt ou cinquante ans. Certes, il est déraisonnable et irrévérencieux de vouloir à tout prix traîner la philosophie dans la guerre, mais prétendre la séquestrer dans un cloître ou dans un jardin où ne parvient pas même la nouvelle de la guerre, cela me semble bien autrement injustifiable. Car nos pensées, même les plus abstraites, doivent se maintenir en contact continu avec la vie.

Il y a aussi quelques littérateurs (principalement parmi les

écrivains acerbes et impatients de la *Voce* de Florence) qui grincent des dents, pestent, vocifèrent de rage à se sentir un peu diminués en ce temps de grands événements. Ils déclarent haïr la politique, parce qu'elle « conduirait à accepter tant d'hommes utiles et imbéciles. » Ils tiennent à établir bien clairement que « les imbéciles restent des imbéciles même s'ils meurent en héros et non par hasard. » Ils reconnaissent, les dents serrées, que « la guerre, chez beaucoup de gens, a créé un état provisoire d'exaltation et de demi-génialité », que « les hommes les plus dépourvus de moyens et les plus mesquins paraissent être transformés en personnages agiles et concis. » Mais ils s'en consolent promptement en pensant que ces écrivailleurs devenus tout d'un coup si impudemment braves, persuasifs et justes à vous donner la rage, se dissoudront demain, la guerre finie, en poussière et fange. « Ce sont des machines montées, qui tournent grâce à toute l'électricité qui est autour. En temps normal elles s'arrêteront. » Ils profèrent des mots méchants contre certaines gens qui se sont mis à rechercher ceux qui vont et ceux qui ne vont pas à la guerre. Ah, oui? Ah, vous ne savez donc pas, ô idiots criminels! que « la liberté c'est la liberté et que chacun doit faire ce qui lui semble bon et que personne n'a le droit de lui imposer des obligations, des limites et des devoirs, et qu'il y a beaucoup de théâtral dans cette ostentation à envoyer et à recevoir quelque petite balle? Et celui qui a prêché la nécessité de la guerre est aussi libre, même plus libre, de ne pas s'y rendre? Plus libre qu'auparavant, plus maître qu'auparavant, plus *strafoltente* qu'auparavant! Y va qui veut, à la guerre. Aller à la guerre n'est pas une feuille de route pour l'immortalité! » Et, ailleurs, on parle avec beaucoup de déférence de certains « poltrons de génie. »

Aberrations que tout cela, pensera le lecteur judicieux. Aberrations, sûrement; je n'en aurais pas parlé si on ne les relevait pas dans une revue qui a ou qui avait beaucoup d'adhérents parmi les jeunes et les tout jeunes. Aberrations qui, débarrassées d'une exagération voulue et d'une méchanceté artificielle (cette jeunesse a souvent la coquetterie de paraître vile et odieuse!)

montrent quand même une disposition d'esprit commune à un certain nombre de littérateurs et d'artistes trop assoiffés de succès, trop persuadés de leur propre importance et, par là, très mécontents de cette guerre qui contrecarre leurs ambitions et tient peu compte de leur personne.

Et pourtant, à y penser avec un peu de calme, il serait si facile de comprendre quel est l'unique attitude possible et juste pour la littérature et pour l'art en temps de guerre. Se taire de propos délibéré ? Parler d'autre chose ? Faire semblant d'ignorer la guerre ? Se forcer d'en parler ? Vilipender la guerre, parce que même les imbéciles savent être de bons soldats ? — Rien de tout cela : continuer à être artistes, si c'est le cas. S'abandonner. Sentir comme la nature nous y porte. Se taire, si l'on n'a rien à dire. Parler comme et quand nous l'enseigne cet instinct qui a son plus grand ennemi dans le parti pris.

Ou bien se précipiter dans l'action, de tout son cœur ardent?... C'est ce qu'ont en effet choisi certains écrivains et artistes : des bons, des médiocres, mais tous excellents dans cette œuvre de supérieure poésie. Plusieurs de ces futuristes extravagants sont sur le front. Vive le futurisme, s'il contribue à allumer chez Marinetti et chez ses compagnons la folie sacrée du sacrifice ! Plusieurs allèrent combattre contre le « barbare », ayant dans l'esprit l'image d'une Italie qui, hier, pouvait paraître à certains critiques avisés une Italie antique, rhétoricienne, pleine de réminiscences scolastiques... La rhétorique ? Sans la rhétorique, il n'y aurait pas eu de 48. J'ai reçu du front, le mois dernier, une lettre d'un de mes élèves d'il y a cinq ou six ans : « Monsieur le professeur, me disait-il, je vous suis reconnaissant de m'avoir appris à aimer Dante. J'ai avec moi la *Divine Comédie* et j'en lis quelque chant dans les moments de repos, au milieu du bruit de la canonnade.... »

— La seconde quinzaine de juillet, des journaux ont annoncé la nouvelle de la mort de Renato Serra, tué d'une balle au front. Agé d'un peu plus de trente ans, Serra s'était montré un des écrivains les plus personnels de la jeune école. Il fondait singulièrement, dans son esprit multiple, la lumière et la paix de la

poésie ancienne, dont il était grand connaisseur, l'inquiétude, l'ombre et le frémissement de la poésie nouvelle. Il possédait une finesse bien à lui qui semblait tour à tour une pointe de raisonnement sophiste et une pointe de sensibilité douloureuse. Il était, comme presque tous les jeunes gens de la dernière manière, acerbe et impatient, cependant pas méchant. Il ne dédaignait point se contredire, chose qui peut être aussi un indice d'une belle sincérité.... Sa prose se déroulait flexible et claire, s'atténuant parfois sans se rompre, sans s'évanouir, en d'admirables délicatesses de sons, et des irradiations vagues et vaporeuses. Je ne saurais dire comment l'exquise âme compliquée de Renato Serra, son humanisme, ses idées esthétiques, son sens critique, sa rare façon de sentir et d'imaginer aient pu jamais se résumer dans cette flamme simple et rouge qui est l'amour de la patrie. Mais nous vivons à une époque de miracles !

FRANCESCO CHIESA.

CHRONIQUE HOLLANDAISE

La guerre et les non-belligérants. — Neutralité et neutralité. — Le congrès féministe-pacifiste de La Haye. — Préparatifs militaires. — L'ambassade près du saint-siège. — Le dessinateur Raemakers. — Mort de H.-W. Mesdag.

Nous sommes toujours enfermés dans notre souricière ; après un an, nous nous heurtons à l'est, au sud, à l'ouest, à des barrières de fil de fer barbelé et à des postes de soldats qu'on ne peut pas franchir sans être muni de passeports visés par toutes les autorités germaniques et revêtus de tous les timbres obligatoires et non gratuits ; nous n'avons d'issue libre que sur la mer, pour autant que nous ne rencontrons pas de sous-marins. La poste même a des retards réguliers, quand elle n'en a pas d'extraordinaires. A titre de curiosité, je signale une lettre qui, timbrée le 31 mai, à Torre-Pellice, dans les vallées du Piémont, est arrivée en Hollande le 23 juillet. On a beau ne pas être engagé dans le

conflit mondial, on s'en ressent tout de même et on éprouve cette fois la vérité de la parole apostolique : « Quand un membre souffre, tous les autres souffrent avec lui. » Depuis le 1^{er} août 1914, tous les hommes qu'on avait mobilisés sont restés sous les armes ; on dépense pour leur entretien un demi-million par jour ; il a fallu continuer à distribuer des secours aux familles des soldats ; le ralentissement du commerce et de l'industrie a causé bien des misères ; tous les objets de première nécessité ont augmenté ; le gouvernement a dû fournir de la farine aux boulangers à un prix modéré, pour la fabrication d'un pain de guerre qui est délivré sur cartes personnelles avec le visa de l'autorité communale ; pour couvrir ces dépenses et venir en aide à la masse de la population, le comité national de secours, constitué sous la présidence d'honneur de la reine et sous la présidence effective du ministre des finances, vient d'adresser un nouvel appel au public qui sera certainement entendu. La reine, qui avait donné l'an dernier vingt mille florins, s'est inscrite, cette fois, pour cinquante mille. A mesure que les jours passent, on s'aperçoit que les besoins grandissent et, quoi qu'il advienne, ils grandiront encore. S'il s'est trouvé des naïfs pour croire que la neutralité ne coûte rien, ils doivent déchanter. La neutralité, on le voit, on le sait, est chère à maintenir. Mais on consent à y mettre le prix, pourvu qu'on ne soit pas entraîné dans la mêlée et qu'on évite le danger. Le contact avec les réfugiés belges qui ont passé et ne cessent de passer la frontière, leurs récits des horreurs commises dans leur pays, du régime de terreur auquel ils demeurent assujettis, expliquent, s'ils ne le justifient, ce mot qu'on entend souvent : « Tout plutôt que la guerre ! » Quand les Belges vous racontent que depuis dix mois ils ne parlent plus dans leurs maisons qu'à voix basse, qu'ils ont peur de tout et de tous, qu'ils se méfient de leurs voisins, de leurs ouvriers, de leurs domestiques, on frémit à la pensée de voir s'installer chez soi cette organisation de l'espionnage et de la délation, et certains, pour y échapper, seraient disposés à tout supporter et même à sacrifier quelque chose de leur dignité et de leur indépendance. Je dis certains et non pas tous, non

pas même la majorité, car si la gent commerçante se tourne volontiers du côté où l'on achète et où l'on vend, si des producteurs supportent avec impatience les interdictions d'exportation et tentent de s'y soustraire, les sympathies sont loin d'aller du côté de l'est, comme on a pu le constater par la série d'interviews qu'a fait prendre dernièrement la *Vossische Zeitung* auprès de personnalités en vue de la Hollande. Si la feuille allemande s'était flattée d'en imposer à ceux qu'elle interrogeait, elle s'est promptement convaincue que sa manœuvre avait échoué. A l'exception de l'archevêque catholique d'Utrecht, Mgr de Wetering, qui s'est extasié devant la culture germanique, devant ses armées toutes-puissantes, devant son organisation admirable, les Hollandais n'ont pas caché les craintes que leur inspirerait la victoire allemande; dans l'*Amsterdammer*, le professeur van Hamel a reproduit les menaces dirigées depuis longtemps contre l'indépendance de la Hollande et renouvelées naguère par le ministre des affaires étrangères à Berlin dans son entretien avec le député Træsltra et par le roi de Bavière. Mais on ne saurait nier que, par crainte, par intérêt, par relations, par adoration de la force ou par défiance de la démocratie et de la révolution, il n'y ait ici un clan germanophile. Et quoi d'étonnant à cela, lorsqu'on sait que nombre de Hollandais de grandes familles, les comtes Bentinck van Middachten, van Limburg Stirum, les chevaliers Rendorp, Storm van s'Gravesande, de Casembroot, Hartsen, von Schmidt auf Altenstadt, Clifflort Cocq van Breugel, etc., servent comme officiers dans l'armée allemande et en ont reçu l'autorisation de la reine? C'était avant la guerre, sans doute; mais cette révélation survenue en ces temps troublés a produit plutôt un froid. On a senti qu'en politique aussi, il y a des liaisons dangereuses.

Ce n'est pourtant pas dans les relations officielles qu'on a l'air de s'en apercevoir. Si les tribunaux se décident à appliquer la loi contre ceux qui mettent la neutralité en péril, c'est surtout à ceux qui attaquent l'empereur d'Allemagne qu'on s'en prend. Après avoir condamné le publiciste C. van Rossem à trois cents florins d'amende pour avoir traité Guillaume II de parjure, c'est

M. Cauter, directeur du *Holland-Express*, qui est frappé à son tour pour avoir stigmatisé la campagne de l'armée impériale en Belgique; les procès pleuvent sur le *Telegraaf*, d'Amsterdam, favorable aux Alliés, mais le *Tockomst*, une revue allemande, reste indemne; mais tous les journaux — et ils sont nombreux — qui ont accusé l'Italie de félonie pour être sortie de la Triple-Alliance ne reçoivent pas le moindre avertissement; il est vrai que le ministre d'Italie, à l'inverse de ses confrères, se garde de déposer une plainte. Un armateur qui se charge de renseigner l'Allemagne sur les mouvements des bateaux anglais dans la mer du Nord d'après les avis de ses barques de pêche est poursuivi pour violation de la neutralité; mais les juges l'acquittent, parce que, disent-ils, ces avis arrivent trop tard pour être utiles à l'Allemagne et qu'ainsi l'Angleterre ne peut en éprouver aucun dommage!

Dans un milieu aussi profondément divisé par la guerre, il est naturel que toutes les tentatives en faveur de la paix soient accueillies avec faveur. On est en général sceptique sur les résultats; mais on se dit: « Si cela ne fait pas de bien, du moins cela ne fera pas de mal! » C'est ainsi que l'opinion a salué l'annonce du congrès pour le suffrage des femmes dont le programme était nettement pacifiste. La défiance s'est éveillée quand le premier article du règlement a stipulé qu'il était expressément interdit dans les délibérations de rechercher les origines et les responsabilités de la guerre et la manière dont elle a été conduite. Sans doute, le comité d'organisation se flattait de recruter ainsi un plus grand nombre d'adhésions et avait la prétention de montrer son impartialité; mais avant le jour de l'ouverture, on s'aperçut que le but était manqué et que les principaux pays belligérants s'abstiendraient d'envoyer des délégués. La France n'était pas représentée; la Belgique, à peine; l'Angleterre, par un petit nombre; en revanche, l'Allemagne, l'Autriche, l'Amérique, la Suède, la Norvège, le Danemark, la Hollande — cela va de soi — remplissaient la salle des séances au jardin zoologique de La Haye. En quelques heures, on a résolu tous les problèmes politiques du temps présent; on a décidé qu'il serait

interdit aux Etats neutres de fabriquer des armes pour les belligérants; aux navires neutres de les transporter. Si la mesure est profitable à l'Allemagne et à ses alliés, dommageable à ses adversaires, cela ne regarde pas le congrès. L'essentiel, c'est d'arrêter la guerre; pour cela, il faut un armistice; les femmes le réclament et les Allemandes se pâment de tendresse, jusqu'à ce que l'une des rares Belges présentes crie qu'elle ne veut pas entendre parler de paix, ni d'armistice avant que sa patrie soit libre. Cette note détonne dans cette manifestation de la paix à tout prix. Quand les suffragettes de l'Amérique et des Etats scandinaves veulent que, pour assurer et maintenir la paix, on revendique dans le monde entier le droit de vote pour les femmes, M^{me} Stöcker et M^{me} Rotten, d'Allemagne, s'empressent de déclarer que ce n'est pas là le but essentiel du congrès; qu'il est réuni pour pousser à la paix; que le suffrage des femmes est une question intérieure qui regarde chaque pays et qu'il sera temps d'en parler à la conclusion de la paix. De même lorsqu'on fait allusion, dans l'intérêt de la civilisation, à la nécessité du gouvernement du peuple par le peuple, des principes de liberté, des progrès de la démocratie, les mêmes réserves se produisent; on a beau voter ensemble, proclamer à l'unanimité que tous les traités secrets seront abolis, annulés, interdits; que la diplomatie se fera au grand jour, que les chambres seront souveraines, on a clairement conscience que deux esprits se heurtent dans le congrès et qu'il suffirait du moindre incident pour mettre le feu aux poudres.

Les associations féministes françaises avaient tenu à faire savoir aux congressistes « pourquoi elles avaient refusé de se joindre à tant de femmes qui venaient de pays si différents pour mettre en commun la générosité et la noblesse de leur conscience. » Si elles avaient manqué cette fois à l'appel, après y avoir si souvent répondu les premières, c'est qu'il ne leur était pas permis de prendre part à des délibérations qui, dans la pensée des organisatrices, devaient avoir pour conclusion un armistice. « Et comment pourrions-nous songer à cela, quand nos provinces subissent le joug de l'ennemi, lorsque la Belgique se dresse en-

core en martyr devant nous ? Ignorez-vous ce que la France attend de cette paix ? Elle attend la libération de l'avenir. C'est pour cette œuvre que nos enfants, nos époux, nos frères meurent ; c'est pour elle que nous souffrons tous les jours dans nos bien-aimés ; morts ou vivants, ce serait les trahir que de songer à la paix, avant que cette paix ne puisse consacrer les principes du droit. »

Cette lettre si noble et si belle ne parvint, paraît-il, à la secrétaire du congrès que la veille de la clôture ; mais ses occupations ne lui laissèrent le loisir de l'ouvrir que deux heures après la dernière séance. Cette négligence, d'ailleurs, dit-on, ne tira pas à conséquence. La présidente du comité d'organisation, M^{me} Aletta Jacobs, tint à le déclarer publiquement. « Même si le document nous avait été remis à temps, nous n'en aurions pas donné lecture. Car notre congrès était un congrès de paix et d'harmonie et non une tribune offerte à ces femmes assoiffées de sang et atteintes du virus de la guerre. » Le congrès avait décidé d'envoyer des fleurs dans tous les hôpitaux des blessés de la guerre ; mais ce n'étaient pas des fleurs qu'on envoyait à leurs épouses ou à leurs mères !

Comme le congrès a le sentiment de la valeur de ses travaux, il envoya une délégation à tous les gouvernements pour leur en donner connaissance. Cette délégation dit avoir été bien reçue partout ; mais à Berlin, il semble que la réception ait été particulièrement chaude ; car on a demandé à ces dames un mémoire sur l'annexion ou la non-annexion de la Belgique et le ministre des affaires étrangères leur a fait des confidences qu'en dépit des votes du congrès on ne s'empresse pas de rendre publiques, mais qu'on est allé porter en toute hâte au ministre des affaires étrangères et au président du conseil à La Haye.

Ce que produira cette intervention ? Beaucoup ont déjà pensé à la mouche du coche. Ce qu'il y a de certain, c'est que huit jours s'étaient à peine écoulés que le torpillage de la *Lusitania*, le 7 mai, répondait aux déclamations de La Haye. L'opinion, qui paraissait indifférente ou divisée, se souleva unanime ; les sentiments d'humanité se manifestèrent d'autant plus forts que les

sous-marins allemands n'avaient pas respecté plusieurs bateaux hollandais; toute la presse eut un cri de réprobation, d'indignation contre ces procédés barbares; toute la presse, sauf le *Nieuwe Rotterdamsch Courant*, qui garda le silence, estimant ses lecteurs trop intelligents pour avoir besoin de leur indiquer son opinion sur de tels procédés, et le *Standard*, de M. Kuyper, qui pense qu'en voulant affamer tout un peuple, les Anglais provoquent et légitiment les plus atroces représailles. Mais ces voix dissonantes n'ont pas empêché que la catastrophe de la *Lusitania* a renouvelé les impressions d'horreur de Louvain et de Dinant et que l'on a pensé à augmenter et à fortifier les moyens de défense du pays. Une association déjà ancienne a fait appel aux volontaires pour former des corps de réserve; une pétition signée de vingt-deux noms d'hommes éminents, professeurs d'université, militaires, députés, anciens ministres, appartenant à tous les partis, a demandé aux chambres l'établissement du service universel obligatoire, et le ministre, devant ce concours d'hommes si divisés d'ordinaire, s'est engagé à prendre la proposition en considération. Malheureusement les socialistes, possibilistes et anarchistes, se sont levés comme un seul homme contre ce projet. Toute augmentation de l'armée, même dans les circonstances présentes, c'est du militarisme, c'est un danger pour la paix, c'est une menace pour l'étranger; il eût fallu entendre, dans des réunions publiques, applaudir des orateurs, lorsqu'ils ont soutenu qu'on ne devait pas résister à l'invasion, que la Belgique aurait mieux fait d'agir comme le Luxembourg, qu'elle aurait eu profit à ne pas résister; que la guerre ne servait qu'aux capitalistes, que les ouvriers seraient bien sots de se faire tuer pour leurs exploiters; que, le jour où ceux qu'on appelait l'ennemi voudraient les enrôler, il serait alors temps de leur résister. Cette campagne bruyante, soutenue en sourdine par les catholiques, ici, comme autrefois en Belgique, opposés à toute extension du service militaire, décida le gouvernement à proposer une transaction aux partis en présence. L'expérience des derniers mois lui avait appris qu'il ne fallait pas trop compter sur la trêve de Dieu. Le rejet, par la Première chambre, de

la loi d'impôt sur le revenu, de la loi sur le serment, lui avait montré combien son pouvoir était fragile. Les questions militaires étaient encore plus dangereuses ; le ministre de la marine réduisit ses demandes ; le ministre de la guerre, au lieu d'une loi permanente, se contenta d'une loi d'occasion qui lui permettrait d'appeler tous les hommes valides, non pas jusqu'à quarante ans, comme il en avait été question, mais seulement jusqu'à trente. Et encore cet appel de nouvelles recrues était-il simplement donné comme un moyen de renvoyer en congé la plus ancienne classe de la landwehr actuellement sous les drapeaux depuis un an. Grâce à ces amputations, les lois militaires ont été adoptées sans difficulté par les deux chambres.

Une mesure qui a soulevé de plus vives controverses est celle de l'ambassade temporaire auprès du saint-siège. Depuis 1871, la Hollande n'avait plus de représentant accrédité au Vatican, bien que le pape conservât un internonce à La Haye. Cette année, pendant la discussion du budget, un représentant catholique demanda le rétablissement d'un ministre auprès du pape. Sans s'y montrer formellement opposé, le gouvernement renvoya la question après la guerre. Mais voilà que tout d'un coup, dans la semaine précédant la Pentecôte, fut déposé un projet rétablissant la légation du Vatican et l'affaire était déclarée si urgente qu'elle devait être votée sans délai, sans un jour de retard ! Ce n'était pourtant pas chose aisée dans un parlement hollandais, les formalités constitutionnelles ne le permettant pas. Les chambres se séparèrent, laissant le projet en suspens, et une campagne fut aussitôt entreprise par la Société évangélique, l'Association des électeurs protestants, des pasteurs de l'Eglise réformée, parmi lesquels se distinguèrent MM. les pasteurs Krop et Wagenaar, de Rotterdam, et Cannegieter, de Middeburg. Des meetings tenus à Amsterdam, à Leyde, à Rotterdam, à La Haye, réunirent des milliers d'auditeurs qui protestèrent énergiquement contre le projet. Mais que pouvait cette opposition, quand le gouvernement venait affirmer qu'à s'associer avec le pape, à lui envoyer un représentant temporaire, on pouvait — il en donnait l'assurance — avancer la conclusion

de la paix ? Or n'était-ce pas là un devoir patriotique et humain ? Les opposants, devant de pareils arguments, n'osèrent pas ouvrir la bouche ; le projet d'ambassade, tel que l'avait défendu, par des raisons d'opportunité, le ministre des affaires étrangères, ne fut mis un moment en péril que lorsque le président du conseil accusa de fanatisme les adversaires du dehors et prétendit contester le caractère protestant de la nation sortie de la république des Provinces-Unies. On se tut cependant, mais tout le monde sentit la vérité de l'apostrophe du professeur Erdmann, criant à ses collègues de la chambre : « La loi sera votée et personne n'en veut ! » Elle réunit en effet 82 voix contre 10. Et M. Regout, membre catholique de la Première chambre pour le Limbourg, a été nommé à Rome.

Je ne peux pas finir cette chronique sans dire un mot de l'admirable campagne que mène, dans le *Telegraaf* d'Amsterdam, le dessinateur Louis Raemakers dont les planches, à certains jours, donnent le frisson et font songer aux plus beaux et aux plus cruels Daumier. On les a réunies en albums de cartes postales, vendus au profit des blessés français ; il les appelle les *Dessins d'un neutre* ; mais sa conscience n'est pas neutre et il ne s'en défend pas.

Au milieu de la grande lutte, le 10 juillet, est mort, à La Haye, le célèbre peintre de marines, Hendrik-Willem Mesdag, chargé de jours et de gloire. Il était né à Groningue en 1831 et ce n'est qu'en 1866 qu'il se rendit à Bruxelles auprès de son ami Alma Tadema et de Roelofs pour se livrer à la peinture. En 1870, il obtint au Salon de Paris la médaille d'or pour son *Brisant de la mer du Nord*. Depuis, ses tableaux figurent dans la plupart des musées de la Hollande et de l'étranger. En 1903, d'accord avec sa femme, il donna à l'État sa maison et ses riches collections qu'il avait amassées et qui sont devenues le musée Mesdag. Cette disparition se perd dans le bruit des événements ; mais quand la tempête sera apaisée, le nom du grand peintre rayonnera avec éclat.

LOUIS BRESSON.

CHRONIQUE SUISSE ALLEMANDE

Etudes sur Carl Spitteler et sur Meinrad Lienert. — Un roman historique zurichois. — Nouvelles lettres de Jacob Burckhardt. — La gloire de Gottfried Keller.

A quelques semaines d'intervalle nos deux plus grands écrivains, Carl Spitteler et Meinrad Lienert, ont célébré, l'un son soixante-dixième, l'autre son cinquantième anniversaire. A cette occasion, tous deux ont été l'objet d'une étude : M. Robert Fäsi a écrit sur Carl Spitteler un petit volume très fin, très spirituel, très pénétrant ¹, et M. Ernest Eschmann a consacré un essai preste, enthousiaste, débordant de reconnaissance, à Meinrad Lienert ².

Notre jeune école critique n'a rien de pédantesque. Il y a longtemps qu'elle a jeté par-dessus bord le dogmatisme et qu'il ne lui chaut guère d'avoir le ton professoral. Je crains que, si Jacob Bächtold revenait au monde, il ne trouvât ces jeunes gens un peu trop fringants. Médiocrement révérencieux, ils aiment à piquer les ballons qu'enfle la vanité. Du moins leur impertinence épargne-t-elle les génies avérés et Carl Spitteler est au premier rang de ceux-ci.

Dans un discours récemment prononcé à Berne et qu'il vient de publier en brochure, M. Jonas Fränkel définit Spitteler « un des plus grands poètes de tous les temps ³. » « Au milieu de notre siècle, dit-il, il se dresse comme une énigme et un miracle. Grâce à lui, le nom de poète a reçu une consécration nouvelle et retrouvé le son quasi sacré que le mot avait pour nos ancêtres. Pour comprendre entièrement Carl Spitteler, il faut se reporter à ces temps fabuleux où la poésie avait un sens infini-

¹ *Carl Spitteler. Eine Darstellung seiner dichterischen Persönlichkeit.* Zürich, Rascher & C^o, 1915.

² *Meinrad Lienert. Zu seinem 50. Geburtstag, 21. Mai 1915. Mit Bildnis und Handschrift des Dichters.* Frauenfeld, Huber & C^o, 1915.

³ Bern, A. Francke, 1915.

ment plus profond qu'elle n'a de nos jours, à ces temps mythiques où germaient les religions et où le poète se confondait avec le prêtre. Alors le poète était un voyant, *vates*, et c'est en symboles qu'il exposait les énigmes du monde. Poésie était synonyme de religion. »

M. Fäsi est moins lyrique que M. Fränkel, mais au fond il dit la même chose. Pour lui, Carl Spitteler, grand poète cosmique, est un de ces êtres singuliers qui, selon les mots de Flaubert, « perçoivent les accidents du monde comme transposés pour l'emploi d'une illusion à décrire, tellement que toutes les choses, y compris leur existence, ne semblent avoir d'autre utilité. » Tel est l'homme qui s'est peint dans *Imago* sous les traits de Victor. Ce Victor, M. Fäsi l'analyse avec une singulière perspicacité. En tout état de cause il était voué à l'art, « l'art pour les natures d'exception étant le moyen d'échapper à la vie. » Il croit d'abord y parvenir par la musique, puis par la peinture, qu'il ne pratique certes point en amateur, mais en artiste pénétré du sérieux de son art, jusqu'au jour où il trouve sa voie dans la poésie.

Carl Spitteler n'a jamais cherché le succès, et son développement a été lent. Pendant des années il a porté ses sujets dans sa tête, ne se résignant à écrire que lorsqu'il était arrivé à la pleine maturité de sa pensée. Avec raison, M. Fäsi insiste sur ce trait de caractère de l'auteur de *Printemps olympien* qui a dit lui-même : « Une volonté tenace, appuyée sur la conscience artistique, arrive toujours au but. » Cette maxime, que n'eût pas désavouée Flaubert, Carl Spitteler la réalisa pleinement. Calmement, dans le silence et la solitude, il se forma et son premier livre fut un livre parfait. Il était intitulé *Prométhée et Epiméthée* et l'auteur avait trente-cinq ans. Il dit qu'il eut alors la naïveté de croire que le public allait répondre tout de suite à sa voix. Mais le silence fut aussi complet que possible. Carl Spitteler ne s'en affligea pourtant point, car il avait la conscience de sa force. Il est seulement dommage qu'à ce moment il n'ait pas connu le verdict de bons juges, comme celui de Gottfried Keller qui, après la lecture du poème, écrivait à J.-V. Wid-

mann : « Je suis ému et ébloui de tant de force de pensée et de beauté de forme ; quel style grandiose ! » Carl Spitteler devait attendre plus de vingt ans avant que le public souscrivît à ce jugement !

Il faut lire dans l'étude de M. Fäsi comment le poète, sans se laisser rebuter par l'indifférence du public, poursuit sa voie avec calme et sans défaillance. Et il conclut avec raison : « La vie de Carl Spitteler, comme celle de tous les grands artistes, est une belle vie. On peut lui appliquer ce beau vers du *Printemps olympien* :

Du hast's gekonnt : du bist aus Tausenden erwählt !

— En lisant l'étude de M. Ernest Eschmann sur Meinrad Lienert, j'ai appris, avec un très vif plaisir, que Carl Spitteler fut le premier à signaler le talent si original du savoureux conteur schwytois. « Il a, écrivait-il alors, une naïveté qui n'a rien de commun avec celle de quelques habiles écrivains, mais une naïveté vraie, pleine d'allégresse et de poésie. Elle jaillit du sol natal comme un ruisseau de montagne, si fraîche, si puissante et si joyeuse ! » Et c'est bien là, en effet, ce qui nous plaît chez Meinrad Lienert qui incarne avec de si beaux dons les plus beaux traits du caractère de sa race, un farouche esprit d'indépendance, une âme primesautière toujours gaie et prête à chanter, ivre de soleil et de lumière. On s'est demandé si Meinrad Lienert pouvait être complètement compris et goûté par les étrangers. Il est bien certain que le gros public, en Allemagne du moins, apprécie moins sa manière vive et spontanée que la manière banale de J.-C. Heer qui dépeint les mœurs helvétiques à l'usage des lecteurs de la *Gartenlaube*. Mais ceux qui sont attachés à nos particularités locales, à ce qui fait notre valeur et notre raison d'être au milieu de nos voisins, lui savent un gré infini d'être resté un écrivain suisse. Et qui sait si en restant suisse, Meinrad Lienert n'a pas choisi la bonne part, celle qui ne sera point ôtée ? M. Ernest Eschmann n'hésite point à lui donner le premier rang après les grands écrivains de la génération précédente : Gotthelf, Keller et Meyer.

C'est aussi notre opinion et nous ajoutons : « Si Meinrad Lienert reste grand pour nos petits-fils, c'est parce qu'à sa manière il a appliqué le précepte de Juste Olivier : « Vivons de notre vie ! »

— M. Ernest Eschmann, le biographe de Meinrad Lienert, s'était déjà fait connaître par une excellente étude sur David Hess et par des vers en dialecte zurichois, *Der Sängertag* et *Mersingel*. Aujourd'hui il fait ses débuts dans le roman par un récit de mœurs zurichoises, *Volksfrühling*¹, qui nous transporte à l'époque du soulèvement de Stäfa en 1795. En des pages colorées, l'auteur fait revivre la vie des campagnes et de la ville, dont le gouvernement tenait les paysans sous une étroite tutelle. Le récit commence par l'épisode où le boursier de la commune, Bodmer, présente à ses concitoyens la copie qu'il a faite à Kusunacht du compromis de Waldmann de 1525 et de la convention de Cappel de 1532 garantissant aux habitants de la campagne leurs-droits séculaires. Cette requête est brutalement repoussée par les bourgeois de Zurich qui, pour châtier les rebelles, coupent toute communication entre le village, la ville et le reste du canton, chassent les campagnards établis en ville et occupent militairement la région. La commune doit fournir des otages et payer une contribution de 250 000 florins, sans compter les amendes imposées aux particuliers. Ceux qui ont participé au mouvement sont frappés de peines atroces : prison, confiscation, amendes, verges, carcan, et les plus coupables, d'abord condamnés à mort, doivent subir, les uns une captivité perpétuelle, les autres des emprisonnements de plusieurs années. Mais le vent de liberté qui, au début de 1798, souffle sur la Suisse avec l'arrivée des Français, vient briser leurs chaînes. C'est le *Volksfrühling*, annonçant des temps nouveaux, que le romancier, à la fin de son œuvre, salue dans une belle évocation.

Un bon roman historique est chose difficile à faire : s'il est trop historique, il ennue le gros public et s'il s'écarte trop de l'histoire, il éloigne les gens cultivés. M. Eschmann, je crois, a

¹ *Ein Zürcher Roman*. Zurich, Orell Füssli.

su se garder contre ces deux défauts. J'admire la documentation précise de son livre, mais je goûte davantage son art de ressusciter les groupes, les individus, de peindre les paysages et les scènes de rue. Tout se tient dans ce récit, qui a beaucoup de cohésion et où l'intérêt ne languit pas un instant. Je trouve, à tout prendre, que c'est un beau début, un début qui promet.

— Jacob Burckhardt, qui adorait les lettres, — j'entends les lettres bien écrites, celles révélant un caractère ou peignant une époque, — écrivait à un ami qui songeait à faire la biographie d'Elisabeth Charlotte, princesse palatine : « Ce qu'il nous faudrait, ce n'est pas comme vous le croyez le récit de la vie de cette femme curieuse et incomparable, mais la publication intégrale de toutes ses lettres, même avec leurs redites dans la correspondance multiple qu'elle entretenait avec sa tante, sa demi-sœur, etc. »

Ce que Jacob Burckhardt voulait qu'on fit pour la princesse, ses amis et disciples sont en train de le faire pour lui-même. Nous avons déjà ici même parlé de sa première correspondance : ces admirables lettres à l'architecte Max Alioth. En voici une nouvelle publiée par M. Rodolphe Wackernagel, archiviste d'Etat à Bâle ; elle comprend les lettres adressées par l'historien bâlois à Bernard Kugler, professeur d'histoire à Tubingue, fils de Franz Kugler, l'historien d'art de Berlin, dont Burckhardt se plaisait à dire qu'il lui devait la direction de ses études et de ses travaux¹. Le fils était moins génial que le père, mais le professeur bâlois reportait sur lui l'estime qu'il avait pour celui-ci. Et puis Bernard Kugler était un de ces savants modestes, ennemis du bruit et de la réclame, tels que Jacob Burckhardt les aimait. Il resta toute sa vie à Tubingue et écrivit quelques bons livres d'histoire. Il faut voir avec quelle sollicitude Burckhardt [suit ses travaux ! Très paternel, il oriente sa carrière et lui donne de judicieux conseils. Il lui dit : « Ne fourvoyez pas votre talent dans des sujets trop près de nous. Les éditeurs, qui y trouvent leur profit, vous les demandent : ne les écoutez pas. Prenez de

¹ *Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde*, Band XIV. Basel 1915.

grands sujets, d'un caractère universel, l'*Epoque de Charles le Téméraire*, le *Concile de Constance*, et traitez-les largement. N'écrivez pas d'œuvre ayant plus d'un volume et souvenez-vous du calme désespoir qui vous saisit quand vous tombez sur les énormes biographies en trois volumes dont tout l'essentiel eût pu être condensé avec profit en cinq ou six pages. La concision que je vous conseille est moins dans l'expression que dans l'exclusion de tout le fatras d'archives dont on encombre aujourd'hui les livres d'histoire. »

Et la verve du bon Nestor bâlois ne tarit jamais quand il parle des deux pertes de l'histoire, les « fatras d'archives » et « les fabricants d'histoire contemporaine qui écrivent en style de roman-feuilleton. » « L'homme qui sait peindre la vie, dit-il, et qui a des idées passe par-dessus la tête de tous ces gens, à leur grand étonnement. Faites le *Concile de Constance*. Si vous n'en voulez pas, je le proposerai à quelqu'un d'autre et si personne ne prend ce merveilleux thème, eh bien, je le traiterai moi-même. »

Quel dommage que Jacob Burckhardt n'ait point réalisé ce projet ! Mais il disait aussi que, passé un certain âge, il valait mieux ne plus écrire et laisser la plume aux jeunes. A son jeune collègue il avait qu'il n'avait plus de goût que pour le professorat, lequel, dit-il, « entretient le corps et l'âme en santé. » « Se tenir debout, aller et parler, tous les huit jours faire une bonne escapade, par n'importe quel temps ; n'avoir jamais en hiver sa chambre surchauffée ; le cou libre ; voilà qui est bon ! »

Et, chemin faisant, le vieux sage dit comment un professeur doit s'y prendre pour faire de bons cours. « Il doit parler sans notes, librement. L'homme qui parle est un tout autre homme que celui qui lit. Les gens s'empressent à ses leçons. Je vous le dis avec certitude le professeur qui intéresse et ne fait pas somnoler ses auditeurs est toujours le plus couru. Et puis, le cours parlé a un autre avantage : il entretient la santé chez les gens forts et leur conserve la jeunesse. »

Je me dis toujours, en lisant les lettres de Jacob Burckhardt si pleines de « substantifique moelle » : « Quand donc un critique ayant l'esprit ondoyant et divers et le goût des belles choses

voudra-t-il bien nous faire le portrait intime de Jacob Burckhardt?» Le sujet récompenserait largement son homme, car, n'en doutez pas, Jacob Burckhardt est un des grands esprits que la Suisse ait produits.

— Gottfried Keller bénéficie aujourd'hui de ce qui lui a manqué de son vivant, l'actualité. La chose semble paradoxale. Elle est pourtant vraie. On sait que l'auteur de *Henri le Vert*, quand il publia ses œuvres, ne rencontra ni en Suisse ni en Allemagne un accueil très chaud du public. La raison de cette froideur doit être cherchée dans le fait qu'il paraissait alors aussi peu actuel que possible. On ne trouvait point chez lui une réponse aux questions du moment. Rien dans son esprit et dans son activité d'écrivain ne paraissait offrir à la foule de suffisantes garanties de « modernisme. » Il paraissait trop calme, trop « classique », trop loin de cette trépidation et de cette nervosité qu'on rencontrait chez les plus goûtés des écrivains, ses contemporains. Or, tandis que ceux-ci paraissent surannés aujourd'hui, Gottfried Keller nous sourit d'une fraîche nouveauté. Il est bien certain que les défauts qu'on lui reprochait alors sont devenus des qualités. C'est, comme on le sait, la compensation réservée aux poètes absolus ou aux écrivains rares, comme Vigny et Stendhal. Un critique français, M. Fernand Baldensperger, qui écrivit en 1899 un essai très suggestif sur Gottfried Keller avait annoncé la chose. « Il est possible, disait-il, que, dans les pays allemands, cet obstacle à l'écho immédiat favorise le retentissement posthume du romancier zuricois. »

Eh bien, cette prédiction se réalise à la lettre. Gottfried Keller est en train de devenir l'écrivain le plus populaire de l'Allemagne. Le nouveau critique littéraire de la *Nouvelle Gazette de Zurich*, M. Edouard Korrodi, — un esprit très avisé dont je recommande les alertes et spirituels feuilletons, — a profité du vingt-cinquième anniversaire de la mort du poète pour dresser le bilan de sa gloire. Cette gloire brille d'un éclat excessivement vif. Alors que C.-F. Meyer, déjà un peu figé dans son classicisme de forme, jouit moins de la faveur du public, Gottfried Keller, chaque année, voit croître le nombre de ses lecteurs. Rien n'est

plus éloquent, on le sait, que la statistique. Or, la statistique nous dit qu'à l'heure actuelle, Gottfried Keller accuse en Allemagne un des plus gros tirages de librairie. *Henri le Vert*, qui en 1889 n'avait que huit éditions, en compte en 1915 quatre-vingts. Les *Gens de Seldwyla* sont encore mieux partagés : ils n'arrivaient en 1887 qu'à la cinquième édition, ils en sont aujourd'hui à la 83^e ! Et les autres œuvres vont à l'avenant.

On sait que l'éditeur Cotta, devenu depuis quelques années propriétaire des œuvres de Gottfried Keller, a mis en vente en 1914 une nouvelle édition de dix volumes. Eh bien, plus d'un demi-million de ces volumes ont été vendus en une année ! Quel nombre de lecteurs ce chiffre suppose, c'est ce que M. Korrodi établit par de nouveaux chiffres, en consultant les statistiques des cabinets de lecture. Partout Gottfried Keller est un des auteurs les plus demandés. Et que sera-ce dans cinq ans, ajoute le même critique, quand les œuvres du romancier tomberont dans le domaine public ? Reclam le guette à coup sûr, le fameux Reclam qui confère la gloire classique en de petits volumes roses à vingt pfennigs ! Nul doute que dans la collection de l'*Universalbibliothek* ne figurent un jour *Henri le Vert*, les *Gens de Seldwyla*, les *Nouvelles zuricoises*, les *Sept légendes*, l'*Epigramme*, *Martin Salander*. Alors ce sera la vraie grande gloire, celle qui n'est réservée qu'à de rares privilégiés.

Mais il y a autre chose : Gottfried Keller est en train de fournir des dissertations à quantité de candidats au bonnet de docteur. Lui-même, non sans effroi, avait prévu cela et, avec une certaine ironie, il annonçait que vers 1901 ses livres seraient la matière de ces travaux à la loupe qui sont l'apanage des êtres et des choses appartenant au passé. Et c'est là un nouveau titre de gloire à ajouter aux autres.

Soyons heureux de toute la faveur dont notre compatriote jouit outre-Rhin, car il n'est aucun de nos écrivains qui ait l'âme aussi profondément suisse. Et il est curieux à constater que son helvétisme, qui offusquait naguère si fort par son âpre saveur, est précisément ce qui est en honneur aujourd'hui.

ANTOINE GUILLAND.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

D'où vient la glycérine, à propos d'une note de journal. — Le rôle du coton à la guerre. — La chaux pour les blessés : le pain Ca. — Les utilisations industrielles de l'alcool. — Eau de mer et eaux thermales en chirurgie.

La quantité de sottises que les journaux quotidiens peuvent raconter quand ils se mettent à parler de choses scientifiques a toujours été impressionnante. La guerre n'a rien changé à l'ignorance profonde du journaliste à tout faire. Il y a un mois environ, un journal du continent résumait de la façon que voici une information du *Times* :

« Au cours d'un débat devant la cour des prises relatif à la capture de quatre navires scandinaves sous l'inculpation de contrebande, il a été expliqué qu'on pouvait obtenir la glycérine en traitant le lard ; ainsi s'expliquerait l'exportation d'énormes quantités de lard des Etats-Unis. Dans les quatre navires saisis se trouvait expédiée par MM. Armour une quantité de lard cinq fois plus considérable que la quantité annuellement importée par le Danemark. »

Jusqu'ici rien à reprendre. Mais le journaliste continental veut y mettre du sien et étonner le lecteur, et bravement, avec l'inconscience de l'ignorance, il donne comme titre à son « filet » : « Un nouveau procédé pour obtenir la glycérine. » Et le lecteur conclut à une découverte importante. Or il n'y a là dedans aucune découverte. La glycérine existe dans toutes les matières grasses, animales et végétales (mais non dans les minérales, qui sont des carbures d'hydrogène, alors que les organiques sont des composés ternaires). Les matières grasses fournies par les animaux et les plantes sont composées de glycérine et d'un acide gras. Dans le suif, l'acide gras est l'acide stéarique : c'est lui qui constitue la bougie. L'existence de la glycérine dans le lard est chose bien connue depuis longtemps ; elle existe dans la graisse salée aussi bien que dans la graisse non salée. Est-ce pour en

extraire la glycérine que les Allemands importent du lard, ou pour le manger? Ceci est une autre question. C'est possible, car ils peuvent manquer de graines végétales, comestibles ou non, d'où l'on a coutume d'extraire la glycérine : graines d'olive, œillette, noix, chènevis, fruits du palmier, de l'arachide, du sésame, du coton, du colza, du lin, de la canneline.

La glycérine, qui sert à préparer la nitroglycérine, la dynamite, et certaines poudres aussi, s'obtient le plus souvent comme résidu de la savonnerie et de la stéarinerie. La bougie c'est du suif, de la graisse animale, d'où l'on a extrait la glycérine, l'oléine et la margarine. Le savon, lui, consiste en matières grasses saponifiées par la soude ou la potasse : certaines sortes conservent la glycérine, d'autres en sont débarrassées.

— Il a été beaucoup parlé dans la presse des deux mondes de la question du coton. Les Allemands voudraient en recevoir librement, et les producteurs de coton voudraient que l'on supprimât le blocus exercé par l'Angleterre, afin de permettre à l'Allemagne de se ravitailler. Ce n'est peut-être pas par amour spécial de celle-ci, mais pour gagner plus d'argent. Il n'y a qu'un dieu, en Amérique, c'est le *dollar*. A cette exigence les Anglais, les Alliés plutôt, répondent que le coton est contrebande de guerre, et qu'ils seraient les derniers des imbéciles s'ils allaient favoriser l'introduction du coton en Allemagne. Pourquoi donc le coton est-il contrebande de guerre? Naturellement la presse a dit, à ce propos, sa sottise habituelle. Sous le prétexte d'informer ses lecteurs, un journal en a gravement rabroué un autre, partisan de la prohibition du coton, sous prétexte que les explosifs se font avec l'acide picrique, et que le coton n'a rien à y voir. Par ignorance il a déplacé la question. Quand on a déclaré que le coton doit être tenu pour contrebande de guerre, ce n'est point parce que le coton sert à fabriquer des explosifs, c'est parce qu'il est à la base de la poudre sans fumée, des nitrocelluloses de guerre.

Les nitrocelluloses, qui servent à faire les poudres progressives nécessaires à la propulsion des projectiles, peuvent se fabriquer par la nitration de toutes les vasculoses, celluloses,

métacelluloses, paracelluloses du règne végétal : fibres ou sciure de bois, fils de ramie, de kapok, de lin, de chanvre et de quantité de végétaux. Mais, pour une raison qu'on ne discerne pas exactement, aucune des celluloses expérimentées ne vaut le coton. Aucune ne donne un produit aussi homogène, aussi constant, aussi pareil à lui-même. Les autres celluloses donnent des mélanges tout à fait inégaux et différents. Elles sont utilisables, sans doute ; mais les résultats doivent fatalement être médiocres. Ce qui fait la valeur d'une poudre, c'est sa constance, c'est la possibilité de compter sur elle de façon absolue. Sa constance, c'est la condition *sine qua non* de la précision du tir, de la portée, des lois de la balistique. Si on n'a pas une poudre exactement connue, et qui reste identique à elle-même, le tir devient chose de hasard. Le projectile atteint le but quelquefois, mais le plus souvent il tombe en deçà ou au delà. Dès lors on ne peut plus compter sur les armes à feu comme on y compte actuellement. Seul le coton fournit une poudre homogène, constante ; seule la nitrocellulose à base de coton assure l'absolue précision du tir. Voilà pourquoi les Allemands demandent à recevoir du coton. Observons toutefois que, sur ce point comme sur tant d'autres, ils jouent la comédie. Ils ont tout le coton nécessaire, et bien plus qu'il ne leur en faut. En réalité, avec l'agitation qu'ils font autour du coton, ils veulent simplement désorganiser l'opinion aux Etats-Unis, et créer des difficultés au gouvernement. C'est pure comédie, comme la famine dont ils se disent menacés, destinée à créer des dissentiments intérieurs dans un pays sur lequel ils aimeraient bien mettre un peu plus la main.

— Un hygiéniste allemand, M. Lœw, ayant montré que le calcium est un des éléments essentiels du noyau des cellules animales et végétales, peut-être même le plus important, en tire la conclusion que l'administration de la chaux doit avoir une action favorable sur le corps. Il sera permis de faire observer en passant qu'il y a beau jour que les préparations de chaux sont employées en thérapeutique. Mais M. Lœw n'a pas tort de rappeler l'attention sur le rôle de la chaux dans la minéralisation hu-

maine. Il conseille en particulier d'ajouter des sels de chaux à la ration habituelle du soldat, pour augmenter la résistance du corps. Cette prescription ne s'adresse pas seulement au soldat bien portant : il y a lieu, plus encore, peut-être, de donner de la chaux au blessé, au malade, au convalescent. L'ingestion de chaux accélérerait la guérison des fractures, et aussi des autres blessures. La dose serait, par jour, de 2 ou 3 grammes de chlorure de calcium cristallisé, ou de 3 ou 4 grammes de lactate de calcium. La meilleure façon d'administrer ce remède consisterait, à son avis, à incorporer la chaux dans le pain, à fabriquer un pain calcique : le pain Ca, puisque Ca est le symbole du calcium dans la notation chimique. Ce pain Ca se fabriquerait avec de la calcifarine, combinaison de chlorure de calcium et de farine, dont on ajouterait 5 parties à 100 de farine ordinaire. Le pain se ferait de la façon accoutumée, et fournirait la quantité requise de calcium. La plaisanterie du pain K étant finie, en Allemagne, on pourra remplacer ce produit, qui était tout à fait inutile, par le pain Ca qui, lui, ne saurait faire de mal, surtout dans les régions où, le sol étant pauvre en calcaire, viande, légumes et eau n'apportent pas assez de chaux à l'organisme.

— Les gouvernements commencent à s'apercevoir que l'alcool constitue un danger social, qu'il détruit la santé, morale et physique, et conduit au crime et à la ruine. Ce qu'ils gagnent à le vendre, ils le perdent par tout ce qu'ils sont obligés de dépenser pour les victimes de l'alcool. Mais comme l'électeur est alcoolique, les députés ne veulent rien faire contre l'alcool, au moins dans certains pays : c'est pourquoi on a tant de peine à engager la lutte. D'autre part, il faut reconnaître que l'industrie des alcools fait vivre une abondante population. Dans ces conditions, il serait regrettable de détruire une industrie existante et prospère : il s'agit donc de chercher, en même temps qu'on interdit à l'alcool d'abrutir les humains, à lui trouver une besogne utile. Il faut à l'alcool des applications industrielles pour que l'industrie de l'alcool subsiste. La Russie donne un excellent exemple : elle a institué toute une série de prix, variant de 5 à 75 mille roubles, destinés à récompenser les inventeurs qui faciliteront

l'utilisation industrielle de l'alcool en trouvant des applications, des méthodes et des appareils nouveaux. Le gouvernement russe demande en particulier : une méthode satisfaisante de dénatura-tion de l'alcool, car, si l'alcool industriel reste potable, ce sont les hommes, non les machines, qui le boiront ; la découverte de dérivés nouveaux, utiles en industrie (ou en tout autre domaine) ; la découverte de méthodes d'utilisation de l'alcool dans la pré-paration de produits dérivés de celui-ci ; la découverte de mé-thodes d'application de l'alcool comme dissolvant, ou agent d'extraction et de précipitation ; la découverte de bons appareils d'utilisation de l'alcool pour la production de force motrice, de chaleur et d'éclairage ; enfin la découverte d'appareils pour uti-lisation de l'alcool dans les moteurs à combustion interne.

On le voit, le champ est étendu. Tout ce à quoi l'alcool peut servir doit être signalé. Il faut lui chercher des raisons d'être, des débouchés : on lui demande de se motiver, industriellement. Avis aux inventeurs. (Pour détails, voir *Revue générale des sciences*, 15 juillet, p. 22 du Supplément.)

— En divers hôpitaux militaires établis au voisinage de la mer, on a eu l'idée d'employer pour le nettoyage des plaies, pour les lavages, infections, pansements aussi, de l'eau de mer stérilisée et filtrée. Les résultats ont été généralement fort bons. L'air de mer devait aider à la cure aussi. Et René Quinton, le biologiste qui a émis des vues si intéressantes sur l'eau de mer comme milieu interne des organismes, qui a obtenu de si beaux succès avec l'eau de mer en injections sous-cutanées contre la diarrhée infantile, René Quinton qui, depuis un an, se bat comme un héros et a une de ces citations qui illustrent un nom pendant des siècles, René Quinton vous dirait que rien n'est plus naturel que cette action de l'eau de mer sur les plaies. L'eau de mer (atténuée), c'est le sérum naturel ; c'est un liquide miné-ralisé, contenant tous les éléments chimiques existants. Obser-vons en passant que dans diverses villes thermales on a également employé, en chirurgie, les eaux minérales venant du griffon : elles sont aseptiques. A Vichy, on emploie de la sorte l'eau de la Grande-Grille, aseptique et tiède, qu'on n'a pas à stériliser.

CHRONIQUE POLITIQUE

Les pessimistes. — La guerre sur les divers fronts. — La Quadruple-Entente et les Balkaniques. — Dans les parlements. — En Suisse : la crise de l'importation.

Les pessimistes sont légion aujourd'hui.... Par pessimistes j'entends les gens qui émettent des doutes sur l'issue de la guerre ou envisagent comme probable la victoire du germanisme. Car, malgré les efforts du chancelier de Bethmann Hollweg qui, comme poussé par un remords intérieur, revient dans chacun de ses discours sur les origines du conflit et accumule les affirmations et les arguments sans souci de se contredire lui-même, nous persistons à considérer l'Allemagne comme responsable de cette affreuse tuerie : sa victoire serait l'asservissement de l'Europe. Un succès de la Quadruple-Entente, au contraire, sans correspondre au triomphe absolu du droit, — en politique, le bien et le mal n'ont qu'une valeur relative, — assurerait aux nations la possibilité de vivre conformément à leurs traditions et à leur volonté. C'est pourquoi nous le désirons.

— Le pessimisme est de mise, car la lutte n'avance pas ou, si elle avance, ce n'est pas comme elle devrait. Si le premier plan allemand, celui qui devait réduire l'Europe continentale par une série de coups de foudre en comparaison desquels les victoires de Napoléon n'auraient été que des escarmouches, a péché par présomption et abouti à un échec, la supériorité de la préparation allemande subsiste et l'empire germanique continue d'imposer sa volonté dans la guerre. Ce n'est pas seulement une question de cadres et de munitions, le grand état-major de Berlin semble avoir préparé par avance des méthodes de combat qui, tout en permettant à ses troupes de profiter des avantages de la victoire, les mettraient à l'abri des conséquences d'une défaite. Que l'offensive soit victorieuse, les Allemands la poursuivent avec une vigueur extrême et brisent l'obstacle des forteresses avec des moyens de destruction que jamais armée n'a possédés ;

qu'ils se heurtent à un adversaire plus fort qu'eux, ils s'établissent dans les tranchées préparées par leurs arrière-lignes et arrêtent net le retour offensif de l'ennemi.

Les événements actuels prouvent l'efficacité de ces données. Les armées allemandes pénètrent profondément l'empire des tsars. Après Ivangorod, Varsovie est tombée. Les Russes viennent de perdre, avec Novo-Georgiewsk, leur dernière forteresse à proximité de la Vistule. Mieux que cela : la seconde ligne de défense, celle qui s'appuyait au Bug et au Niemen, est entamée sur plusieurs points. Kovno, sur le Niemen, est au pouvoir des Allemands ; la forteresse d'Ossowiec qui, au milieu de ses marécages, tenait depuis des mois comme une sentinelle avancée est prise ; les colonnes allemandes ont franchi le Bug au nord et au sud de Brest-Litovsk.

Sans doute l'armée russe a, dans sa majeure partie, échappé à l'encerclement et c'est le point essentiel. Mais, soit dans les forteresses qu'il a fallu laisser garnisonnées pour ralentir la marche de l'ennemi, soit dans la retraite même, elle a subi, surtout en prisonniers, des pertes énormes auxquelles les sanglants sacrifices des Austro-Allemands ne doivent, quoi qu'on dise, pas être comparables. Aujourd'hui les troupes russes dessinent, du golfe de Riga à la Bessarabie, une ligne brisée et, bien que nulle part leur retraite ne se soit changée en déroute, on voit mal sur quel point elles pourraient opposer une résistance victorieuse. Elles doivent avant tout être renouvelées dans leurs cadres et grossies dans leurs rangs, choses qui réclament du temps. La Russie aura-t-elle ce temps ?

C'est, comme toujours, l'immensité des distances qui est son meilleur atout. L'armée victorieuse, en s'étalant sur le pays ennemi, perd une partie de sa force offensive ; elle affronte des difficultés croissantes : le sol marécageux l'alourdit, tour à tour l'ardent soleil du nord l'éblouit ou la pluie déjà froide la glace, elle a fait des pertes cruelles et depuis un an la guerre dure ; sera-t-elle en mesure de maintenir longtemps encore l'élan irrésistible d'où dépend la victoire ? L'Allemagne atteindra-t-elle son but militaire qui est la destruction des forces ennemies, ou son

but politique qui est l'écrasement de l'empire des tsars par l'occupation de vastes territoires et de capitales fameuses, ou bien l'hiver russe s'étendra-t-il sur les plaines, barrant la route aux vainqueurs ?

Tout est là. En regard de cette question, l'issue d'un combat sur l'Aa, le Niemen ou le Bug, un échec partiel de la flotte du Kaiser dans le golfe de Riga n'ont qu'une importance secondaire. L'armée allemande, avec ses auxiliaires de l'air et de la mer, a une tâche redoutable : instrument d'une politique d'agression, elle doit remporter la victoire ; mais elle se heurte à des colosses qu'il n'a jamais suffi d'une campagne pour réduire. Et les enseignements de l'histoire sont malgré tout de quelque considération.

Pourtant les résultats acquis sont remarquables et, tandis que les Allemands sont sur le Niemen et occupent la Courlande, les alliés de la Russie sont incapables de lui porter secours. Il y a maintenant en France, dit-on, près de 600 000 Anglais et les armées alliées ont enfin des obus en suffisance pour prendre l'offensive. Mais ce qui eût été facile au lendemain des batailles de la Marne et possible après le sanglant échec des Allemands sur le secteur d'Ypres ne l'est plus aujourd'hui. Les lignes sont trop fortes. A la bataille d'Arras livrée il y a quelques mois et que les journaux ont donnée comme une escarmouche heureuse, les Français ont eu, paraît-il, 60 000 hommes mis hors de combat et cela pour gagner quelques kilomètres de tranchées et de fils de fer et pour voir devant soi de nouvelles tranchées et de nouveaux fils de fer.... Dans ces conditions on se demande par quelle découverte d'engins nouveaux et meurtriers ou par quel sursaut d'énergie surhumaine pourra se réaliser la grande offensive qui refoulera vers le Rhin les envahisseurs teutoniques. Quelle affreuse guerre !

Les Italiens font des progrès constants ; leurs journaux au moins nous l'affirment. Cependant les petits drapeaux ne se déplacent que très peu sur les cartes, même à grande échelle, et surtout l'offensive italienne n'a aucun contre-coup appréciable sur le théâtre de l'est où se jouent les destinées de l'Europe. A

entendre ces noms fameux de cols du Trentin, des Alpes carniques ou de passages de l'Isonzo, la pensée se reporte involontairement sur une autre campagne et un autre chef d'armée qui, avec des moyens d'action bien inférieurs à ceux du général Cadorna, se jouait des obstacles, franchissait les montagnes et les rivières, couvrait en quelques étapes cinquante lieues de terrain ennemi et réduisait l'Autriche à merci.

Mais la comparaison serait injuste. Le général Bonaparte ne faisait que poursuivre un ennemi démoralisé qu'il avait complètement vaincu sur les champs de bataille de l'Italie. Aujourd'hui les Autrichiens ne sont pas démoralisés du tout. Il est même probable que, de toutes leurs guerres, celle-là est la seule qu'ils fassent volontiers, la seule qui soit comprise par la plus grande partie des habitants de la double monarchie.... Et si l'expérience actuelle prouve l'incapacité des forteresses d'ancien modèle à arrêter une armée, l'importance des défenses naturelles ne diminue pas, au contraire : des canons à longue portée font merveille placés derrière une crête de montagne, surtout quand on ne peut pas leur opposer d'autres canons de même puissance. Il importe donc d'attendre pour juger, tout en admettant que maintenant, et sans doute pour longtemps encore, la guerre italienne ne constitue qu'une opération secondaire.

Certes l'expédition des Dardanelles ne rentre pas dans cette catégorie. Jamais entreprise n'a impliqué plus de conséquences militaires, politiques ou économiques : le siège d'une grande capitale de l'Europe serait peu de chose en comparaison. Mais là aussi la guerre de tranchées fait son œuvre, paralysant les offensives, arrêtant les décisions ; et comme les Turcs sont des remueurs de terre de premier ordre et qu'ils sont dirigés par des Allemands par surcroît, il ne semble pas, sauf le cas où les munitions viendraient à manquer, que les Alliés soient proches de leur but. Pour tourner la difficulté, les Anglais ont tenté un débarquement en arrière, dans la baie de Suvla. L'entreprise paraît avoir réussi dans une certaine mesure, mais les effets ne s'en font pas sentir.

Un élément nouveau est intervenu, il est vrai : l'Italie vient

de déclarer la guerre à la Turquie. Au ton que la conversation avait pris entre les deux pays, la chose ne pouvait plus tarder. Va-t-elle correspondre à un coup de théâtre en Orient ? C'est douteux. Il faudrait pour cela que les Italiens eussent toutes prêtes des troupes de débarquement en nombre suffisant pour agir d'une façon indépendante sur un point de l'Asie-Mineure. Peut-être, comme ils ont des ambitions de ce côté-là, est-ce vraiment le cas ; mais les journaux ne nous en ont rien dit. Attendons.

— Enfin la diplomatie de la Quadruple-Entente s'est mise d'accord pour rattraper le temps perdu et tenter la démarche qui pouvait apaiser les querelles balkaniques et recréer le bloc de 1912, avec la Roumanie en plus. Dans les premiers jours du mois d'août, des propositions ont été faites à la fois à Bucarest, Sofia, Nisch, Cettigné et Athènes. Il s'agissait pour les trois Etats que la seconde guerre de 1913 avait agrandis de rendre à la Bulgarie, moyennant de plantureuses compensations, le meilleur de ce qu'ils lui avaient pris et de réaliser enfin dans la péninsule un équilibre durable basé sur l'équité. Le bloc balkanique prendrait parti dans la guerre aux côtés des Alliés.

Si ce projet avait vu le jour il y a six mois ou même quatre mois et si la fatale révélation des ambitions russes sur Constantinople n'était jamais intervenue, il est infiniment probable que la démarche aurait abouti et qu'aujourd'hui la grande guerre européenne serait finie ou peu s'en faut. Malheureusement, bien du temps a été perdu et la situation a remarquablement changé.

Le gouvernement bulgare cache de moins en moins ses sympathies pour la cause austro-allemande ; son traité avec la Turquie paraît chose faite et s'il négocie avec les Alliés, c'est pour manifester un appétit croissant qu'il se réserve d'accroître encore. La Serbie se déclare prête à traiter, mais s'inquiète devant l'énormité des sacrifices qu'on exige d'elle. En Grèce, les ennemis de M. Venizelos ont si bien réussi à présenter au peuple tout abandon territorial aux Bulgares comme un acte de trahison que le grand homme d'Etat, qui vient de reprendre la direction des affaires, n'a plus la liberté de ses mouvements : contrecarré par

son souverain, il ne pourra sans doute de longtemps inaugurer une politique d'action. La Roumanie paraît regretter d'avoir manqué son moment ; elle s'est rapprochée des Alliés ; elle a accepté leurs dernières propositions, qui réalisaient exactement ses désirs. Mais elle s'est refusée à fixer la date de son entrée en scène et, en voyant sur la carte où se fait aujourd'hui la guerre, on se rend compte qu'elle a eu pour cela d'excellentes raisons.

Somme toute l'union des Balkaniques n'est pas encore faite.

— En temps de guerre les assemblées politiques se taisent ; on leur fait voter les crédits nécessaires, puis la sourde voix du canon remplace les cris des orateurs. Mais quand le conflit se prolonge et réclame des sacrifices extraordinaires, il faut bien réunir les parlements. A l'exception de l'Autriche-Hongrie, qui a jugé prudent de s'abstenir, tous les gouvernements se sont exécutés et l'événement a prouvé que les élus des nations étaient aussi belliqueux que les chefs d'Etat ou que les généraux. En Allemagne, le Reichstag applaudit à tout rompre M. de Bethmann Hollweg, vote les emprunts de guerre et étouffe sous ses clameurs les rares voix discordantes. La Chambre italienne fait des ovations à M. Salandra. La Douma russe, au moment même de la retraite des armées, a manifesté une volonté inébranlable de soutenir la guerre jusqu'au bout. Le parlement anglais, qui siège presque constamment, prétend discuter des choses, mais ne marchande pas son appui au ministère de coalition.

Pourquoi la Chambre française fait-elle bande à part ? Elle a l'air de regretter son accès de sagesse. Elle poursuit contre M. Millerand, l'homme qui a organisé la défense, une campagne aussi violente qu'injuste. Elle exige que des commissions parlementaires contrôlent tous les actes de la politique et de la guerre ; elle réclame du gouvernement qu'il la convoque en conseil fermé et lui communique tous les secrets de la situation présente. Et ceux qui proclament ces exigences incompatibles avec l'unité dans l'action, ce sont ces radicaux-socialistes qui, par leur opposition à la préparation militaire et leur œuvre incessante de désorganisation, portent la responsabilité des premières défaites

et de l'invasion du territoire. La nation renouvelée ne les aime pas ; elle les entoure même d'un certain mépris. Pourtant le ministre cède ; il accorde aux politiciens tous leurs caprices. Que M. Viviani ne sache pas faire autre chose, il n'y a là rien d'extraordinaire ; mais M. Poincaré?... Sa popularité est intacte et, en temps de guerre, tous les regards se tournent vers le chef de l'Etat. On attend de lui un geste énergique ; c'est une question de vie ou de mort ¹.

Car, en ce temps où le courage militaire est impuissant à décider la victoire, les forces morales sont plus que jamais en jeu. A la première défaillance, au premier désordre dans l'un des camps, l'autre sentira que son heure est venue et redoublera la vigueur de ses coups. La grande alliance européenne, grâce à la supériorité de ses ressources, dispose encore du succès final ; mais il faut qu'elle tienne, unie dans ses actes, inébranlable dans sa foi.

— Brusquement toute la politique de notre pays s'est mise à tourner autour de la question des importations. C'est fatal.

La Suisse, qui n'a pas de débouché maritime, demande aux puissances voisines des aliments pour se nourrir et des matières premières pour servir de base à ses industries. Elle est obligée de les solliciter toutes, car leurs produits sont complémentaires ; les empires du centre, pas plus que la France et l'Italie, ne peuvent lui fournir tout ce dont elle a besoin. Personne ne refuse de faire droit à ces demandes, car personne n'a lieu de souhaiter à la Suisse la faim et la misère ou ne songe à repousser les gros bénéfices à réaliser. Mais, en ce temps de guerre, les nations belligérantes ne veulent pas que leurs produits ou ceux qui arrivent dans leurs ports et doivent traverser leur territoire profitent à l'adversaire. Elles fourniront à la Suisse des matières d'alimentation au prorata de ses nécessités dans une année normale, elles lui feront parvenir des matières premières

¹ Au dernières nouvelles, la Chambre française a renoncé à la séance en « comité secret. » Il semble qu'elle y ait été amenée beaucoup plus par une inquiétude salutaire en face du pays que par les paroles de M. Viviani. Elle n'est pas guérie pour cela.

et ne chercheront pas à lui interdire d'exporter chez l'ennemi les produits de son sol ou même les articles manufacturés chez elle avec des matières qui lui viennent du dehors ; mais elles refusent de voir leurs marchandises passer directement chez l'ennemi, lui assurant ce dont il manque apparemment le plus. Et comme ce régime suppose un contrôle et qu'il faut respecter la souveraineté de la Confédération, on admet que le contrôle soit exercé par des comités suisses présentant toutes les garanties d'honnêteté et en mesure d'assurer aux Etats contractants les renseignements requis et les précisions exigées.

Jusqu'ici c'est bien et il semble que la négociation, depuis des mois qu'elle est engagée, aurait dû aboutir sur ces bases. Mais voici où l'affaire se gâte : en échange de leurs livraisons, ou d'une partie de leurs livraisons, l'Allemagne et l'Autriche exigent des matières ou denrées de compensation et, ces denrées, la Suisse ne les produit pas et elle ne peut se les procurer que dans les pays alliés ou par leur intermédiaire. La-dessus, refus énergique de l'Angleterre, de la France et de l'Italie. Même si nous étions disposées, disent-elles, étant données les circonstances particulièrement difficiles dans laquelle la Suisse négocie et le peu d'importance de son transit, à lui faire une faveur, nous ne le pourrions, car nous serions obligés de renouveler cette faveur aux autres pays avec lesquels nous aurons à traiter et à qui l'Allemagne pourrait avoir imposé des conditions semblables, ce qui finirait par enlever toute utilité au blocus maritime.

Qu'il y ait une part d'exagération dans ce raisonnement, c'est possible : il n'en reste pas moins fort. Fût-il parfaitement faux, d'ailleurs, la Suisse n'aurait aucun moyen d'en éviter les conséquences. Il y a donc lieu d'espérer que l'Allemagne et l'Autriche, voyant dans quelle situation leurs exigences vont mettre notre pays, n'insisteront pas sur les compensations et qu'on trouvera en fin de compte un terrain d'entente.

Un incident est venu empirer la situation déjà compliquée. Tandis que des journaux de la Suisse allemande, dont on connaît les attaches gouvernementales, s'élevaient contre la prétention des puissances alliées de faire contrôler sur le sol suisse l'utili-

sation de leurs marchandises et la déclaraient incompatible avec notre souveraineté et notre dignité, le Conseil fédéral avait déjà conclu un arrangement commercial avec l'Allemagne qui, sans régler, et pour cause, la question des compensations, soumettait au contrôle le plus sévère l'emploi des produits allemands importés en Suisse. Les termes de cette convention avaient été communiqués, paraît-il, aux négociateurs alliés ; mais le public suisse ne la connaissait pas : il en a été informé, voici une quinzaine de jours, par un journal bernois.

Là-dessus, grande agitation. Le Conseil fédéral, qui avait l'air de refuser aux uns ce qu'il avait déjà accordé aux autres, a été accusé par une partie de l'opinion de sortir de la neutralité ; les appréciations désavantageuses ne lui ont pas été ménagées ; l'étranger s'est ému.

En fait, ce n'est pas si grave que cela. Notre gouvernement fédéral devait bien commencer par un bout la série des accords. Rien ne prouve qu'il ait été pour quoi que ce soit dans les attaques des journaux contre les puissances occidentales ; rien ne prouve qu'il ne se soit pas rendu compte, dès le début, de l'impossibilité de faire accepter aux négociateurs alliés la clause des compensations, et qu'il n'ait pas voulu laisser l'Allemagne le constater par elle-même. Sa partialité, puisque partialité il y a, ne sort pas de la zone des nuances. Il a fait un faux calcul et péché par vice de forme : en voulant s'entourer de silence pour mener à bien sa négociation, il n'a pas compté que l'opinion serait nécessairement informée, et dans les conditions les plus fâcheuses, avant qu'il eût atteint le but ; il ne s'est pas dit que, dans une république démocratique, mieux vaut faire les choses au grand jour, alors même qu'on est muni de pleins pouvoirs.

Ce qui prouve, une fois de plus, que la politique est un art difficile et qu'il ne suffit pas d'avoir des intentions droites et un diplôme d'avocat pour l'acquérir d'un seul coup dans la maturité de la vie.

Lausanne, 25 août 1915.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME

JUILLET-SEPTEMBRE 1915. — Nos 235-237.

	Pages
LE 500 ^e ANNIVERSAIRE DU SUPPLICE DE JEAN HUS, par <i>Louis Leger</i> , membre de l'Institut.....	5
IMPRESSIONS DE SERBIE, par <i>R. A. Reis</i>	24
L'ÉQUIPÉE DE DEUX PEINTRES GENEVOIS A CLAIRVAUX EN 1871, par <i>Egmond d'Arcis</i>	34
LES NÉO-ENCYCLOPÉDISTES ET LA GUERRE, par <i>Pierre de Coubertin</i>	49
UN COMPOSITEUR NORVÉGIEN : HALFDAN KJERULF ET SON TEMPS, 1815-1868, par <i>Louis Monastier-Schræder</i>	60
LES AVENTURES D'HADJI BABA D'ISPAHAN, par <i>James Morier</i> . Introduction par lord <i>George Curzon</i> , ex-vice- roi des Indes.	
Première partie.....	103
Seconde partie	321
Troisième partie	509
CE QUI NOUS UNIT, par <i>C. A. Loosli</i>	193
IMPÉRIALISMES NATIONAUX, par <i>Ernest Seillière</i> , de l'Insti- tut de France	214
LES GARDIENS DU BLÉ, par <i>René Morax</i>	241
LA FIN D'UNE GRANDE VIE. EMILE OLLIVIER, par le Dr <i>Henri Seeholzer</i>	252

	Pages
L'ARME AU PIED, par <i>Henry Chardon</i> .	
Première partie.....	276
Seconde partie	412
UNE RÉHABILITATION. ERCKMANN-CHATRIAN, par <i>Henry Aubert</i>	295
OPINION ROMANDE ET SENTIMENT SUISSE, par <i>Virgile Rossel</i>	385
LA LIGUE DE PAIX ET LES CONSEILS DE CONCILIATION PRO- POSÉS par M. G. LOWES DICKINSON, par <i>Ernest Lehr</i> , correspondant de l'Institut	437
DES RÉSULTATS LOINTAINS DES BLESSURES DE GUERRE, par le Dr <i>Reinbold</i> .	
Première partie	457
AGHI, par <i>Vahine Papaa</i>	472
LES LEÇONS DE LA GUERRE. Quatrième partie : QUESTIONS DE CONSCIENCE, par <i>Paul Stapfer</i> ..	475
POUDRES ET EXPLOSIFS, par <i>Henry de Varigny</i>	490
LETTRE DE SERBIE. LA QUESTION ALBANAISE, par <i>R. A. Reiss</i>	534
CORRESPONDANCE DE FRANCE. Lettre de <i>Gaston Richard</i> .	148
CHRONIQUES ITALIENNES, par <i>Francesco Chiesa</i>	
Juillet. — Ce qui restera en tous cas. — M. Sonnino. — Gabriele d'Annunzio. — Les livres	151
Septembre. — La gloire de combattre contre un ennemi fort. — Ce n'est pas seulement contre l'Autriche que l'Italie est en guerre. — Plume et épée. — Renato Serra	531
CHRONIQUE ALLEMANDE, par <i>A. Guillard</i> .	
Août. — Karl Lamprecht. — La <i>kulturhistorische Methode</i> et la guerre. — Empire tentaculaire. — Le <i>Forum</i> . — Lettres du front. — L'Allemagne et l'Angleterre. — Prophétie de Théod- ore Fontane. — Lettres du chanoine Dollinger et du pasteur Jatho.....	350
CHRONIQUE RUSSE, par <i>Ossip Lourié</i> .	
Juillet. — Tsargrad. — Un peu d'histoire. — Le testament de Pierre-le-Grand. — Actualité rétrospective. — Confédération slave. — L'aigle moscovite et le croissant ottoman. — La Russie et la théorie du gigantisme. — Sainte-Sophie.....	160

CHRONIQUE HOLLANDAISE, par *Louis Bresson*.

- Septembre.** — La guerre et les non-belligérants. — Neutralité et neutralité. — Le congrès féministe-pacifiste de La Haye. — Préparatifs militaires. — L'ambassade près du saint-siège. — Le dessinateur Raemakers. — Mort de H.-W. Mesdag 550

CHRONIQUE AMÉRICAINE par *G. N. Tricoche*.

- Août.** — Le différend américo-allemand et la retraite du premier ministre Bryan. — Intervention possible au Mexique. — La préparation militaire aux Etats-Unis. — L'abus du cinématographe. — Une pièce par trop sensationnelle. — Les noirs américains ont-ils atteint leur maximum de développement économique et social ? — Quelques disparus de la *Lusitania*.. 358

CHRONIQUES SUISSE ROMANDE, par *Maurice Milioud*.

- Juillet.** — Loin de la guerre et près de la censure... trop près. — Les raisons de la Suisse romande... — Des garanties, s'il vous plaît ! — *Le Roi des paysans* ; *le Prince Cocolot*. — *La Nouvelle revue de Genève*. — Des vers de M. Henry Spiess. — Ouvrages dont nous reparlerons..... 168
- Août.** — L'Apologie des Jeunes..... 366

CHRONIQUE SUISSE ALLEMANDE, par *A. Guillard*.

- Septembre.** — Etudes sur Carl Spitteler et sur Meinrad Lienert. — Un roman historique zurichois. — Nouvelles lettres de Jacob Burkhardt. — La gloire de Gottfried Keller..... 559

CHRONIQUES SCIENTIFIQUES.

- Juillet.** — La défense contre les sous-marins. — Pourquoi on ne peut pas utiliser sous-marin contre sous-marin ; torpilleurs et contre-torpilleurs ; services qu'ils rendent ; la petite besogne accomplie par les sous-marins ; utilisation possible des avions et dirigeables, opinion d'aviateurs ; emploi du filet protecteur, ses inconvénients ; le compartimentage des vaisseaux ; ce que font et ce que ne font pas les sous-marins. — Une découverte intéressante : extraction du pétrole des huiles de houille. — Un échec pour la construction allemande..... 177
- Août.** — Darwinisme et guerre absolue. — Une légende à détruire. — La thermite ; ce qu'elle est et ce qu'elle n'est pas. Le rôle de l'aluminium dans les explosifs. — Inventions de guerre. Où sont-elles ? La manière d'employer les mitrailleuses. Gaz asphyxiants et liquides enflammés. La torpille aérienne. — A propos d'une calomnie allemande. Vichy, les mouches et l'état sanitaire. La véritable raison du bon état sanitaire de Vichy..... 371
- Septembre.** — D'où vient la glycérine, à propos d'une note de Journal. — Le rôle du coton à la guerre. — La chaux pour les blessés : le pain Ca. — Les utilisations industrielles de l'alcool. — Eaux de mer et eaux thermales en chirurgie..... 567

CHRONIQUES POLITIQUES.

Juillet. — La guerre. — La victoire austro-allemande en Galicie. — Italiens, Français et Anglais. — Le rôle des Balkaniques. — L'Allemagne et l'Amérique. — En Suisse : le vote de l'impôt de guerre ; à propos d'une discussion aux chambres fédérales.	183
Août. — Un an de guerre. — La situation militaire. — Les belli- gérants et les neutres. — Choses et autres. — Le président Wilson diplomate. — En Suisse, la censure politique.....	377
Septembre. — Les pessimistes. — La guerre sur les divers fronts. — La Quadruple-Entente et les Balkaniques. — Dans les par- lements. — En Suisse : la crise de l'importation.....	57*

BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE

<i>Byse, Charles.</i> — Le scientisme et Swédenborg	192
---	-----



